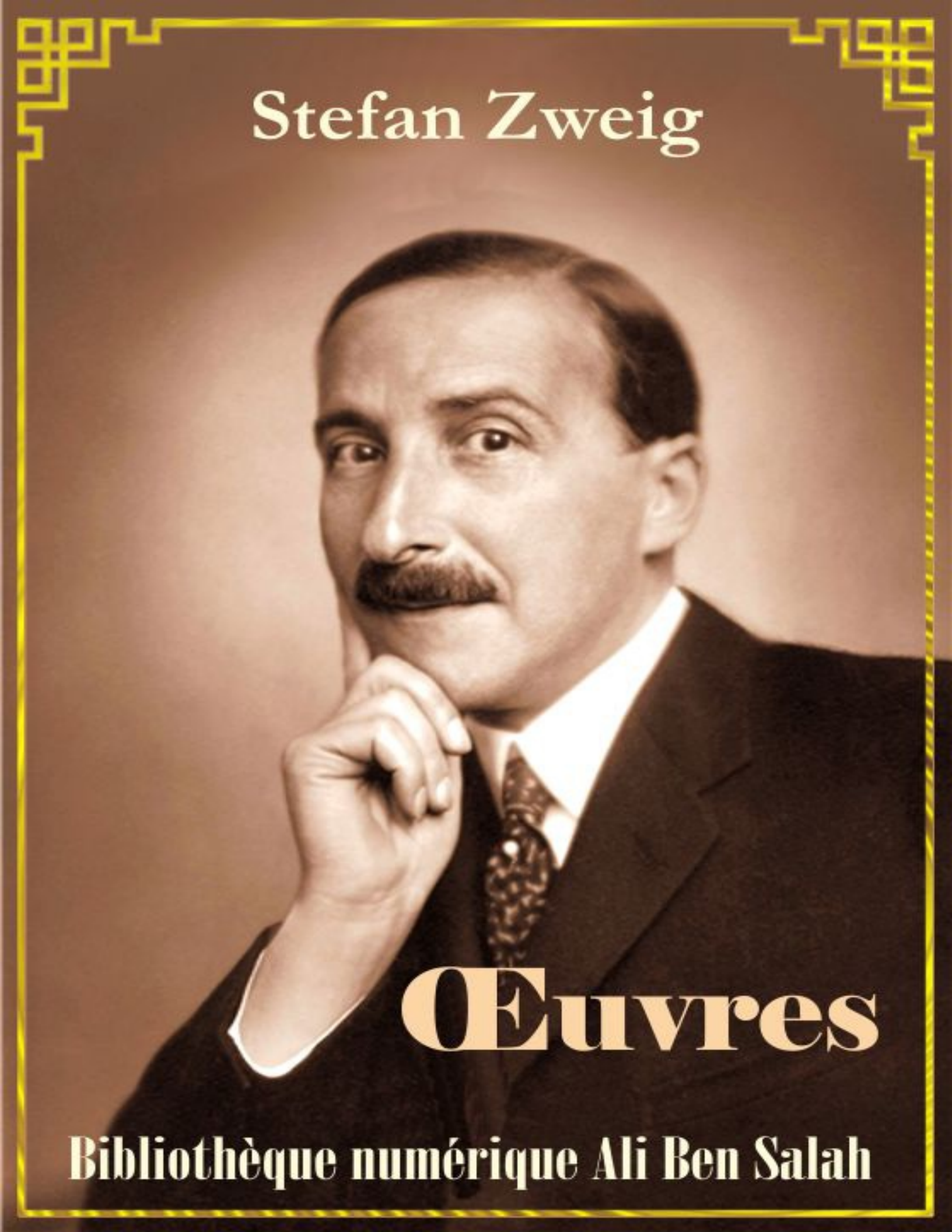
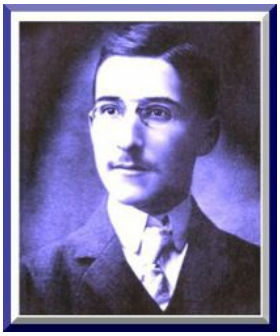
Stefan Zweig



Œuvres

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Stefan Zweig

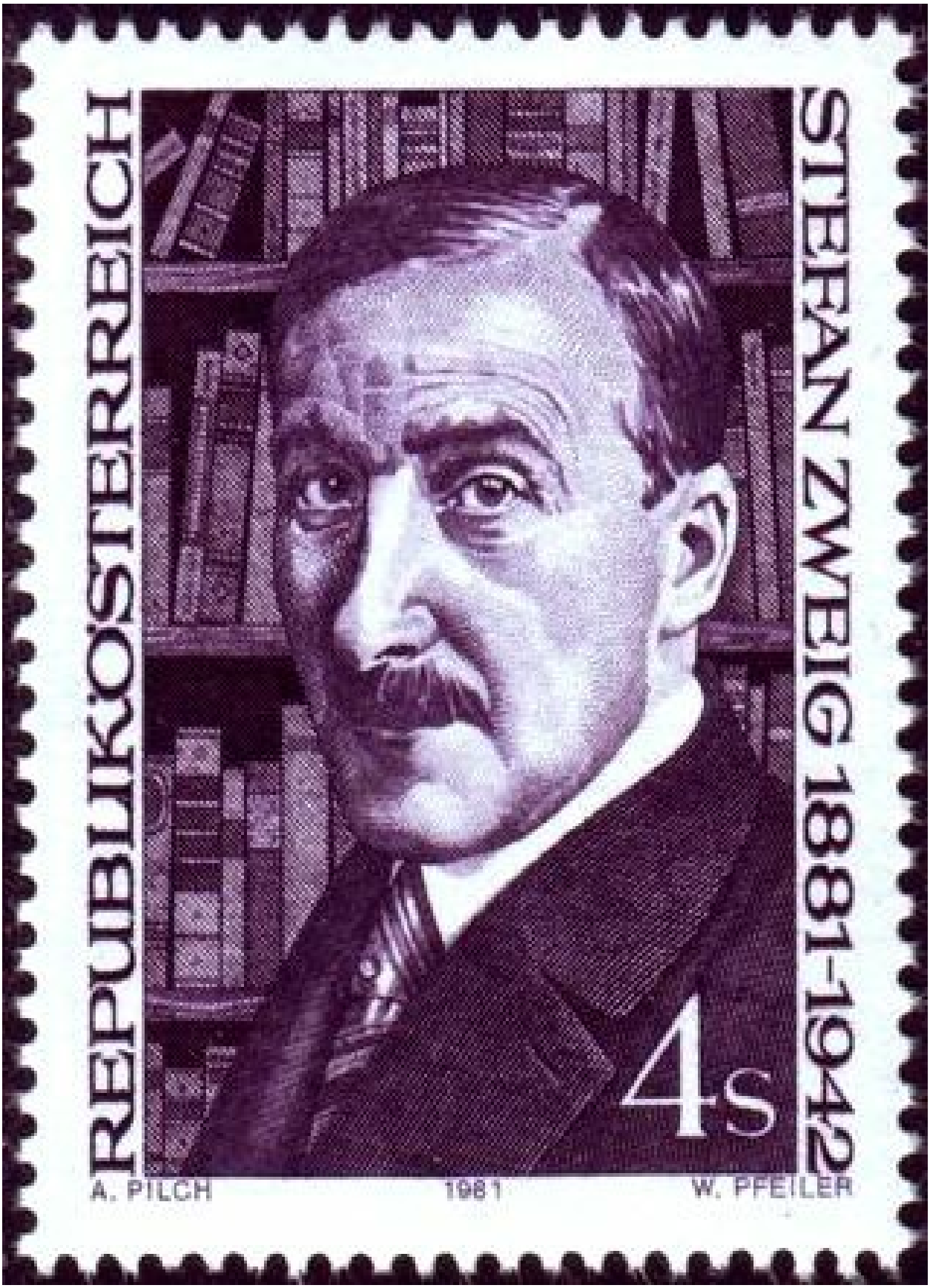


Œuvres

Œuvres choisies

KOTOBONLINE
Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah


REPUBLIK ÖSTERREICH
STEFAN ZWEIG 1881-1942
4s
A. PILCH
1981
W. PFEILER

Vie de Stefan Zweig

Stefan Zweig est né le 28 novembre 1881 à Vienne. Il est le second fils de Moritz Zweig et d'Ida Zweig. Son père, né en 1845, est un fabricant fortuné de tissus, tandis que sa mère, née en 1854, est la fille d'un banquier. Avec son frère aîné, Alfred, il complète une famille qui se veut laïque : les enfants ne parlent pas l'hébreu, ne fréquentent pas la synagogue et ne vont pas dans une école judaïque. Les Zweig semblent ne pas souhaiter s'entendre rappeler leurs racines juives.

Stefan est élevé à Vienne, dans le quartier du Ring. Son éducation bourgeoise et conformiste est représentative du règne de l'empereur François-Joseph. Inscrit au Maximilian Gymnasium, il suit un enseignement scolaire extrêmement rigide et autoritaire. Le jeune homme parvient tout de même à décrocher son baccalauréat en 1900 et reçoit une distinction en allemand, en physique et en histoire. À l'université, il s'inscrit en philosophie et en histoire de la littérature. Il s'installe dans une chambre d'étudiant et profite de ses dix-neuf ans. Zweig suit ses cours de manière occasionnelle, fréquente les cafés, les concerts, le théâtre. Il s'intéresse aux poètes, et en particulier à Rainer Maria Rilke et Hugo von Hofmannstahl. Les deux hommes sont déjà reconnus et adulés malgré leur jeune âge. Stefan, de plus en plus attiré par l'écriture, s'y essaie et compose alors plusieurs poèmes. Une cinquantaine d'entre eux sont réunis dans un recueil, Les Cordes d'argent, publié en 1901. Il reniera ensuite ces premiers écrits publiés, qui lui ont pourtant donné un certain succès d'estime. En parallèle, Zweig rédige de courts récits, dont Dans la neige, qui est également publié en 1901 dans Die Welt, un journal viennois.

Encouragé par ses premiers succès, mais doutant encore de son talent, Zweig séjourne quelque temps à Berlin. Il y découvre de nouveaux artistes : les romans de Dostoïevski et la peinture d'Edvard Munch semblent le fasciner. À son retour à Vienne au printemps 1904, il soutient sa thèse sur Hippolyte Taine, philosophe et historien français, et obtient ainsi le titre de docteur en philosophie.

Porté par une curiosité insatiable, Stefan entreprend de nombreux voyages avant la Première Guerre mondiale : il parcourt l'Europe, passe de longs séjours à Berlin, Paris, Bruxelles et Londres, et se rend en Inde en 1910 puis aux États-Unis et au Canada en 1912. Dans son journal, il se plaint déjà d'une espèce d'inquiétude intérieure, qui lui paraît intolérable et qui ne le laisse jamais en paix. Il faut dire que Stefan voyage autant pour connaître et apprendre les us et coutumes d'autres régions que pour se fuir lui-même.

Il poursuit malgré tout ses activités d'écriture, avec un recueil de nouvelles publié en 1904. Il entreprend également des travaux de traduction, notamment de textes de poètes qu'il admire passionnément, comme Verlaine. Il traduit également le poète Émile Verhaeren qu'il a rencontré à Bruxelles, lieu qui a durablement influencé le jeune Stefan. Il s'essaie au genre théâtral avec sa pièce Thersite, mettant en scène une sorte d'antihéros de la guerre de Troie. Puis il rencontre Romain Rolland, écrivain français dont il partage les idéaux paneuropéens et un esprit de tolérance à l'opposé des visions nationalistes étriquées et revanchardes. Zweig et Rolland deviendront des amis proches, unis par leurs intuitions sur l'Europe et la culture. Stefan a d'emblée été conquis par l'œuvre et la personne de Romain Rolland, écrivain humaniste, pacifiste et qui a une bonne connaissance de la culture allemande. Ils s'écrivent beaucoup : on a retrouvé 520 lettres de Stefan Zweig à Romain Rolland et 277 lettres de Romain Rolland à Stefan Zweig.

Quand le 22 décembre 1912 paraît Jean-Christophe, de Romain Rolland, Stefan Zweig publie un article dans le Berliner Tageblatt et écrit : « Jean-Christophe est un événement éthique plus encore que littéraire. »

L'amitié commence entre les deux hommes par une relation de maître à disciple. Stefan Zweig fait connaître Romain Rolland en Allemagne : il fait notamment représenter son Théâtre de la Révolution. Romain Rolland, quant à lui, dédie à Zweig Le jeu de l'amour et de la mort, œuvre achevée en 1924, avec ces mots : « À Stefan Zweig, je dédie affectueusement ce drame, qui lui doit d'être écrit. » Pendant cette période, les deux écrivains se voient souvent, chaque fois qu'ils en ont l'occasion : en 1922, Stefan Zweig vient à Paris ; l'année suivante, Romain Rolland passe deux semaines au Kapuzinerberg ; en 1924, les deux sont à Vienne pour le soixantième anniversaire de Richard Strauss, événement au cours duquel Zweig présente son ami à un penseur

qu'il souhaitait rencontrer depuis longtemps, Sigmund Freud. En 1925, ils se rejoignent à Halle pour le festival Haendel, avant de repartir pour Weimar visiter la maison de Goethe et consulter les archives de Nietzsche. En 1926, pour ses soixante ans, Romain Rolland fait paraître un livre conçu en grande partie par Stefan Zweig qui va donner dans toute l'Allemagne de nombreuses conférences sur l'œuvre de son ami, à propos de qui il a cette phrase magnifique : « La conscience parlante de l'Europe est aussi notre conscience. » En 1927, ils célèbrent tous les deux à Vienne le centenaire de la mort de Beethoven : grâce à Stefan Zweig, Romain Rolland prend part aux festivités et ses articles, dont un hommage à Beethoven, paraissent dans de nombreux journaux.

Zweig, à trente ans, devient l'amant de Friderike Maria von Winternitz, femme mariée et mère de deux filles. Cette première idylle se déroule paisiblement durant les années qui vont suivre. Zweig poursuit ses voyages et commence à écrire un livre sur Dostoïevski. À l'été 1914, son bonheur est parfait en compagnie de Friderike. Il est loin de se douter que l'assassinat de François-Ferdinand à Sarajevo le 28 juin va plonger l'Europe dans une guerre aussi meurtrière que dévastatrice. Emporté par la folie patriotique du moment, Zweig rentre à Vienne. Il écrit des articles qui reflètent sa prise de parti pour le camp allemand. Mais, assez vite, il revient à ses idéaux de fraternité et d'universalité. Romain Rolland et Stefan Zweig sont atterrés par la guerre qui commence le 3 août 1914. Mais à l'inverse de Zweig, l'écrivain français arrive bientôt à se reprendre. Il publie en 1915 Au-dessus de la mêlée, qui compte parmi ses textes les plus connus aujourd'hui. L'opiniâtreté de Romain Rolland dans sa lutte contre la guerre sauve son ami de la dépression. Après cet événement, Zweig admire de plus en plus l'écrivain français, qu'il considère comme un véritable maître.

Pendant la guerre, Zweig est d'abord jugé inapte au front. Il se retrouve malgré tout enrôlé dans les services de propagande. Il y apprend les nouvelles du front et y découvre les atrocités de la guerre : des milliers de morts et des villages complètement anéantis. Les rares voix qui s'élèvent pour appeler au dépôt des armes sont très mal reçues. Plusieurs de ses anciens amis encouragent la poursuite du conflit meurtrier. Zweig a coupé tout lien avec eux, même avec Verhaeren qu'il admirait pourtant beaucoup, et qui publie maintenant des textes remplis de haine et de vengeance. Zweig constate de

ses yeux la souffrance et la ruine entraînées par la guerre, lorsqu'il est envoyé sur le front polonais pour évaluer la situation matérielle des soldats. Cette expérience renforce sa conviction qu'il faut désormais préférer la défaite et la paix à la poursuite de ce conflit insensé.

De retour en Autriche, Zweig quitte Vienne. Il s'installe avec Friderike à Kalksburg. Éloigné du théâtre de la guerre, l'écrivain est en mesure de terminer sa pièce Jérémie, dans laquelle il laisse entrevoir la possibilité d'une défaite de l'Autriche. Son texte, publié en 1916, lui donne l'occasion d'aller en Suisse un an après, puisqu'il assiste aux répétitions qui préparent sa création à Zurich. Il en profite pour rencontrer plusieurs pacifistes, et retrouve Romain Rolland à Genève. Les deux amis demandent aux intellectuels du monde entier de se joindre à eux dans un pacifisme actif. Cette attitude fut d'ailleurs décisive dans l'attribution du prix Nobel de littérature à Romain Rolland. À cette époque, Zweig préconise l'unification de l'Europe. Il reste pacifiste tout au long de sa vie.

Après la signature de l'armistice en 1918, Zweig revient en Autriche. En mars 1919, il s'installe à Salzbourg avec Friderike et ses filles. Il est déterminé à travailler davantage et à oublier les regrets inutiles qui lui traversent encore l'esprit. Au cours des années 1920, Zweig se consacre à plusieurs sujets, et rédige une production abondante de textes. Paraissent Trois Maîtres – sur Balzac, Dickens et Dostoïevski –, Le Combat avec le démon – à propos de Kleist, Hölderlin et Nietzsche –, Trois poètes de leur vie – sur Stendhal, Casanova et Tolstoï. Plus tard, viendra La Guérison par l'esprit – sur Freud, Mesmer et Mary Baker Eddy. Zweig a d'ailleurs fait lire ses nouvelles à Freud avant leur parution. Il rédigera également son oraison funèbre en 1939. Zweig, en polyglotte accompli, traduit de nombreux textes de Charles Baudelaire, d'Arthur Rimbaud, de Paul Verlaine, de John Keats et bien d'autres. Tout au long de sa vie il nourrit une passion pour les autographes et les portraits d'écrivains, qu'il collectionne, en connaisseur du monde des arts et des lettres. Zweig parcourt l'Europe et multiplie les rencontres avec des écrivains, des artistes et ses amis dont la guerre l'avait séparé. Il donne de multiples conférences et, fidèle à ses idéaux pacifistes, invite les pays à fraterniser entre eux et à ne pas encourager les différents et les conflits. Il défendra jusqu'à la fin de sa vie la conviction qu'une Europe unie peut et doit exister pour rétablir la paix entre les peuples.

Zweig atteint peu à peu la célébrité, qui commence à apparaître après la publication de la nouvelle Amok, en 1922. Dès lors, tous les ouvrages de l'écrivain remportent le succès en librairies. Sa renommée grandissante le met à l'abri des soucis financiers, dans le contexte difficile de l'après-guerre. Mais la nouvelle condition de personnage public, entretenue par ses traductions en plusieurs langues, oblige Zweig à honorer de multiples sollicitations et engagements. Il s'épuise dans d'interminables tournées à travers l'Europe et ne trouve le repos que dans l'isolement de sa villa à Salzburg, auprès de Friderike. Il y reçoit ses amis du monde entier, qu'ils soient écrivains, musiciens ou penseurs. Il développe des relations avec de jeunes auteurs, qui lui seront reconnaissants pour l'aide et les encouragements fournis par le grand Zweig. En 1925, Zweig remanie la pièce Volpone de Ben Jonson. Traduite dans plusieurs langues, la pièce reçoit un accueil très enthousiaste, ce qui contribue encore à sa notoriété. Zweig travaille également sur de nouvelles biographies : il entreprend notamment un ouvrage sur Joseph Fouché, homme politique qui préfigurait déjà en son temps les jeux de pouvoir à l'œuvre entre les différents États européens du début du XX^{e} siècle. Les biographies constituent pour Zweig une manière d'éclairer le présent à la lueur des agissements passés. Toutes questionnent le fait que l'homme semble incapable d'apprendre de ses erreurs, en particulier au cours de cette époque où apparaissent déjà les premiers signes d'une catastrophe mondiale imminente.

Par ailleurs, Zweig investit beaucoup de son temps et de son argent dans l'entretien de sa collection de manuscrits, partitions et autographes, qui constitue un véritable trésor. Considérée comme une œuvre d'art, on y trouve notamment une page des Carnets de Léonard de Vinci, un manuscrit de Nietzsche, le dernier poème manuscrit de Goethe, ou encore des partitions de Brahms et de Beethoven. Elle lui a inspiré quelques textes, dont La Collection invisible. Cette collection, inestimable par son prix et par sa qualité, sera confisquée par les nazis, dispersée et détruite presqu'entièrement. À l'aube de la cinquantaine, Zweig voit s'user son couple avec Friderike. Pour un ouvrage sur Marie-Antoinette, il développe le thème des êtres humains frappés par la tragédie qui trouvent malgré tout une forme de rédemption et de dignité dans leur malheur. Son livre connaît un grand succès.

En 1933, l'arrivée au pouvoir d'Hitler vient bouleverser la vie de Zweig. L'écrivain prend conscience très tôt du terrible danger que représente le dictateur, à la fois pour les Juifs, pour l'Autriche et pour l'Europe entière. Au cours de l'année, un grand nombre de ses amis allemands s'exilent. L'écrivain autrichien, juif lui aussi, considère avec effarement les troubles qui agitent l'Allemagne. Il souhaite comme toujours être à l'écart des choix politiques qui conduisent trop souvent à l'affrontement et hésite à prendre position. Il recueille le soutien de Richard Strauss, compositeur qui lui commande un livret et qui refuse de retirer le nom de Zweig de l'affiche de son opéra Die schweigsame Frau (La Femme silencieuse), représenté à Dresde. Néanmoins, Zweig est partagé à l'idée de travailler avec un homme comme Strauss, si proche du pouvoir nazi. L'opéra ne sera d'ailleurs représenté que trois fois, considéré rapidement comme une œuvre d'inspiration juive. L'adaptation cinématographique de la nouvelle de Zweig Brûlant secret (Brennendes Geheimnis) en 1933 par Robert Siodmak, sous le titre Das brennende Geheimnis, provoque la colère des nazis. Les autorités organisent même un autodafé des œuvres de Zweig à Berlin.

L'écrivain autrichien s'intéresse également à Érasme, figure dans laquelle il entrevoit un modèle humaniste proche de ses opinions. Cependant, la neutralité de Zweig est bientôt mise à mal, au moment où l'Autriche, subit elle aussi la répression politique. Des partisans de la Ligue républicaine sont mis à mort dans les banlieues ouvrières. Quand le domicile de l'écrivain est perquisitionné, Zweig n'a plus aucune hésitation. Il fait ses valises et quitte son pays en février 1934. Il a tout laissé derrière lui, convaincu que la répression ne fera que s'amplifier, contrairement à ce que pensent les siens. Les rêves de paix de Zweig s'évanouissent et il quitte l'Autriche sans véritable espoir d'y revenir un jour.

Zweig se réfugie à Londres. Il y écrit une biographie de Marie Stuart. Au même titre que Marie-Antoinette, la figure de Marie Stuart présente un intérêt dans la mesure où son destin illustre bien le caractère impitoyable de la politique que Zweig abhorre. L'écrivain débute une liaison avec Lotte (Charlotte Élisabeth Altmann), sa secrétaire, tandis que Friderike refuse de le rejoindre à Londres, jugeant les pressentiments de son mari non fondés. Elle reproche à Zweig, tout comme bien d'autres de leurs amis, d'agir en prophète de malheur, alors que l'avenir de l'Europe s'assombrit de plus en plus. Zweig

persiste dans ses craintes et ses intuitions et reste à Londres. Comme Érasme en son temps, il préfère rester neutre plutôt que de choisir un camp, qui le conduirait à être asservi à un courant politique. Sa position prudente l'éloigne de certains de ses amis comme Romain Rolland, qui défend la cause du marxisme-léninisme, ou comme l'écrivain Joseph Roth.

Lorsqu'éclate la guerre d'Espagne, au cours de l'été 1936, Zweig se rend au Brésil, où on l'y avait invité. Il laisse derrière lui une Europe troublée et au plus fort de la division. Zweig est accueilli avec tous les honneurs, grâce à sa renommée, et reste subjugué par la beauté de Rio de Janeiro. Il y commence la rédaction d'une nouvelle biographie, consacrée à l'explorateur Magellan. Zweig voit en lui un héros obscur qui est demeuré fidèle à lui-même en dépit des troubles. Il termine son livre difficilement, en proie aux premiers tourments de la dépression.

Revenu à Londres, Zweig suit l'actualité autrichienne de près et le 14 mars 1938, ce qu'il redoutait depuis des années finit par arriver : Hitler annexe l'Autriche. Du même coup, la nationalité autrichienne n'existe plus et Zweig devient un réfugié politique comme ses compatriotes. Il rompt avec Friderike et épouse Lotte. Zweig et Lotte obtiennent leur naturalisation et un passeport britannique en 1940 pour échapper aux brimades réservées aux expatriés. Ils quittent l'Angleterre, au cours de l'été 1940, juste avant le début des bombardements allemands de la ville de Londres. C'est de plus en plus désespéré que Zweig quitte une nouvelle fois l'Europe. L'écrivain se replonge dans le travail, comme pour compenser sa condition d'expatrié. Avant de partir et de laisser derrière lui notes et manuscrits inachevés, il publie un roman en 1939 : La Pitié dangereuse. Une première escale à New York lui attire une certaine hostilité, à cause de sa condition d'Allemand. C'est donc pour le Brésil, pays qui l'avait fortement marqué et où il avait reçu un accueil chaleureux, qu'il part, toujours accompagné de Lotte, dont la santé fragile commence à peser sur le couple.

Installé à Rio de Janeiro, Zweig voyage à travers le pays. Dans le cadre d'une tournée de conférences, il se rend également en Argentine et en Uruguay. En mars 1941, il retourne pour la dernière fois à New York, où il y rencontre Friderike qui a réussi à émigrer aux États-Unis. Zweig y passe quelques mois pour revoir ses amis, expatriés comme lui. Le 15 mai 1941, il

assure sa dernière conférence, dans laquelle il réaffirme sa confiance en l'homme. Malgré tout, on le sent déjà désabusé, désespéré et honteux du tort causé par l'Allemagne à l'Europe. Durant l'été, il rentre au Brésil et commence à rédiger ses mémoires dont la publication posthume sous le titre Le Monde d'hier est un hymne à la culture européenne que Zweig considérait alors comme perdue. Dans ce texte, l'écrivain revient sur les grands moments de sa vie, témoignant d'un monde en destruction, comme s'il avait voulu que soit conservée une trace de ce monde d'hier qu'il aimait tant. Il fête par la suite son soixantième anniversaire à Petrópolis, où il a déménagé, loin de ses amis et des honneurs qu'il mérite.

Quand les États-Unis entrent en guerre, Zweig désespère de plus en plus. Il n'en continue pas moins son œuvre. Le Joueur d'échecs, roman court publié à titre posthume, met en scène un exilé autrichien poussé aux limites de la folie par les méthodes d'enfermement et d'interrogation des nazis. Au mois de février, en plein Carnaval de Rio, il est fortement affecté par la défaite des Anglais en Indonésie. Bientôt terriblement angoissé par l'avancée de sa vieillesse, par l'asthme sévère de Lotte et moralement détruit par la guerre, il décide de ne plus continuer à assister ainsi, impuissant, à la destruction du monde. Il rend visite à l'écrivain Georges Bernanos, qui réside à Barbacena. Celui-ci essaie de lui faire reprendre espoir, en vain. Le 22 février 1942, après avoir fait leurs adieux et laissé leurs affaires en ordre, Stefan et Lotte, qui refuse de survivre à son compagnon, mettent fin à leurs jours en s'empoisonnant avec un barbiturique. Des funérailles nationales auront lieu à Petrópolis en l'honneur de Stefan Zweig.

Le Joueur d’échecs

Le Joueur d'échecs

Sur le grand paquebot pour Buenos Aires, qui quitterait New York à minuit, il régnait le tohu-bohu ordinaire des dernières minutes. Des visiteurs qui resteraient à quai se bousculaient pour accompagner leurs amis ; des porteurs de télégrammes, la casquette de guingois, fusaient à travers les salons en lançant des noms ; on faisait monter des valises et des fleurs ; pleins de curiosité, des enfants montaient et descendaient les marches en courant, alors que l'orchestre, inébranlable, accompagnait l'animation du pont. Un peu à l'écart de cette effervescence, je discutais avec un ami sur le pont-promenade quand près de nous jaillirent deux ou trois flashes – quelque personnage éminent, semblait-il, était interviewé et pris en photo par des reporters juste avant l'appareillage. Mon ami tourna la tête et sourit : « C'est un oiseau rare que vous avez à bord : le Czentovic. » Et comme, à cette nouvelle, j'eus sans doute l'air de ne pas bien comprendre, il ajouta : « Mirko Czentovic, le champion du monde d'échecs. Après avoir sillonné l'Amérique d'est en ouest, de tournoi en tournoi, le voilà maintenant qui fait route vers de nouveaux triomphes en Argentine. »

En effet, je me rappelai ce jeune champion du monde, ainsi que quelques détails liés à sa carrière fulgurante, que mon ami, qui lit les journaux avec plus d'attention que moi, put compléter d'une foule d'anecdotes. À peu près un an plus tôt, Czentovic avait d'un seul coup rejoint les rangs de grands maîtres accomplis dans l'art des échecs tels Alekhine, Capablanca, Tartakover, Lasker et Bogoljubov. Depuis le tournoi d'échecs de 1922 à New York qui avait vu l'entrée en scène du jeune prodige Reshevski âgé de sept ans, jamais encore l'irruption d'un parfait inconnu dans la guilde fameuse n'avait fait tant de tapage. Car les aptitudes intellectuelles de Czentovic ne semblaient en aucune manière le prédestiner à cette carrière éclatante. Le secret filtra bientôt que, dans sa vie privée, ce grand maître d'échecs était dans l'incapacité d'écrire en quelque langue que ce fût une seule phrase sans fautes d'orthographe et que, comme l'en railla l'un de ses collègues irrités,

sous le coup de la fureur, « son ignorance était, dans tous les domaines, absolument universelle ». Fils d'un Slave du Sud anémique, batelier du Danube dont la barque minuscule fut renversée une nuit par un cargo céréalier, l'enfant avait douze ans à la mort de son père ; il fut alors pris en pitié et recueilli par le curé de sa bourgade isolée, et ce bon abbé se donna un mal considérable pour rattraper par des cours privés ce que le dadais morne au large front n'était pas à même d'apprendre à l'école du village.

Mais ces efforts restèrent vains. Mirko fixait d'un œil toujours hagard des signes qui lui avaient déjà été expliqués une centaine de fois ; même pour les objets d'étude les plus simples, il manquait à sa cervelle obtuse toute faculté de mémorisation. À quatorze ans, il avait encore besoin de ses doigts pour compter ; et lire un livre ou un journal obligeait le garçon déjà adolescent à des efforts encore considérables. Pourtant, on ne pouvait pas le moins du monde accuser Mirko de mauvaise volonté ou de rébellion. Il faisait avec docilité ce qui lui était demandé ; il allait tirer de l'eau, coupait du bois, aidait aux champs, mettait de l'ordre dans la cuisine et accomplissait sans faillir, bien qu'avec une irritante lenteur, tout service que l'on exigeât de lui. Mais ce qui, chez la jeune tête de mule, contrariait le plus le bon abbé, c'était son absolue indifférence. Il n'y avait rien qu'il fît sans qu'on l'y invitât, il ne posait jamais une question, ne jouait pas avec les autres jeunes gens ni ne cherchait de lui-même la moindre occupation, dans la mesure où elle ne lui était pas imposée expressément ; sitôt que Mirko avait accompli les tâches ménagères, il restait inerte, assis dans la pièce où il se trouvait avec ce regard qu'ont les moutons dans le pré, sans prendre la moindre part à ce qui se passait autour de lui. Quand au soir le curé, tirant sur sa longue pipe paysanne, disputait au gendarme ses trois parties d'échecs habituelles, l'adolescent aux mèches blondes, assis à côté sans un mot, fixait de sous ses paupières lourdes le plateau quadrillé, l'air endormi et indifférent.

Un soir d'hiver, alors que les deux adversaires étaient plongés dans leur partie quotidienne, on entendit tinter les clochettes d'un traîneau qui approchait en forçant l'allure. Un paysan au bonnet constellé de neige se fraya un chemin jusqu'à l'intérieur ; sa vieille mère était à l'agonie et il fallait que le curé se pressât pour lui administrer à temps l'extrême-onction. Sans hésiter, le prêtre le suivit. Le gendarme, qui n'avait pas encore fini sa bière, s'alluma une autre pipe en guise d'adieu et s'apprêtait déjà à chausser ses

lourdes bottes à tige, lorsqu'il remarqua le regard imperturbable de Mirko toujours rivé sur l'échiquier et la partie entamée.

« Eh ! bien, veux-tu terminer la partie ? », plaisanta-t-il, tout à fait convaincu que le jeune gars qui somnolait ne saurait pas déplacer le moindre pion correctement sur l'échiquier. Le garçon leva des yeux timides avant d'acquiescer et de prendre la place du curé. Quatorze coups plus tard, le gendarme fut battu et il lui fallut en plus reconnaître qu'en aucun cas sa défaite n'était due à quelque mauvais coup joué par négligence. Il n'en alla pas autrement de la deuxième partie.

« C'est l'ânesse de Balaam ! », s'écria à son retour le curé stupéfait, qui expliqua au gendarme peu instruit de la Bible quel semblable miracle s'était déjà produit deux mille ans plus tôt : un être sans parole avait subitement reçu la voix de la sagesse. En dépit de l'heure avancée, le curé ne put s'empêcher de provoquer en duel son serviteur à moitié analphabète. Mirko le battit, lui aussi, sans difficulté. Il jouait avec lenteur et obstination, inébranlable, sans jamais relever sa tête au large front penchée sur le tablier. Et cependant il jouait avec une assurance incontestable ; au cours des jours qui suivirent, ni le gendarme ni le curé ne furent en mesure de gagner une seule partie contre lui. Le curé, mieux qualifié que personne pour juger du retard général de son élève, commençait à brûler de savoir quelle plus rude épreuve cet étrange don, bien circonscrit, pourrait encore supporter. Après être allé chez le barbier du village faire couper les cheveux blonds comme les blés de Mirko afin de le rendre relativement présentable, il l'amena en traîneau dans une petite ville voisine où il savait que le café de la grand'place abritait un coin de joueurs d'échecs passionnés auxquels lui-même ne pouvait par expérience pas se mesurer. Ce fut avec la plus grande stupeur que la ronde qui y était installée vit le curé pousser à l'intérieur ce gaillard de quinze ans aux joues rouges, blond comme les blés, dans sa peau de mouton retournée et ses lourdes bottes à tige. Là, le garçon déconcerté resta debout dans un coin, les yeux timidement baissés, jusqu'à ce que quelqu'un l'invitât à rejoindre l'une des tables d'échecs. Mirko, qui n'avait jamais observé auprès du bon curé ce que l'on nomme la défense sicilienne, perdit la première partie. À la seconde, il obtint déjà partie nulle face au meilleur joueur. À partir de la troisième et de la quatrième, il les battit tous l'un après l'autre. Du reste, un événement excitant, dans une ville de province slave méridionale, est quelque chose

d'extrêmement rare ; aussi l'apparition du champion paysan devant l'assemblée des notables fit-elle immédiatement sensation. À l'unanimité, on décréta que le garçon prodige devait absolument rester en ville jusqu'au lendemain, afin que l'on convoquât les autres membres du club d'échecs et, avant tout, que l'on informât dans son château le vieux comte Simczic, fanatique de ce jeu. Comme le curé, même s'il regardait son protégé avec une fierté toute neuve, n'allait tout de même pas sacrifier sa messe dominicale au plaisir de sa découverte, il se déclara prêt à laisser Mirko à l'essai. Le jeune Czentovic fut logé à l'hôtel aux frais du club d'échecs et ce soir-là, pour la toute première fois, il vit un water-closet. Le dimanche après-midi qui suivit, la salle d'échecs était comble. Mirko, assis quatre heures durant devant l'échiquier, défit, inébranlable, sans prononcer un mot ni même lever les yeux, un joueur après l'autre ; on proposa finalement une partie simultanée. Cela prit un long moment pour faire saisir à l'ignare que pour une simultanée il lui faudrait, seul, affronter plusieurs joueurs. Mais dès que Mirko eut compris cet usage, il se prit très vite à l'exercice, passa lentement de table en table en faisant craquer ses lourdes chaussures, et pour finir remporta sept des huit parties.

Alors commencèrent les grandes délibérations. Bien que, au sens strict, le nouveau champion ne fût pas de la ville, la fierté nationale des autochtones s'était vivement enflammée. Peut-être bien que cette petite ville, dont la présence sur la carte passait jusque-là presque inaperçue, pourrait pour la première fois gagner enfin l'honneur de donner au monde un homme célèbre. Un impresario du nom de Koller, dont la seule autre occupation était de fournir au cabaret de la garnison ses chanteuses et autres artistes de variétés, se déclara prêt à faire diriger – pour autant qu'on lui versât une année de subside – l'instruction du jeune homme dans les règles de l'art des échecs, à Vienne, par un petit champion distingué connu de lui. Le comte Simczic, qui jamais en soixante années de jeu quotidien n'avait rencontré de si curieux adversaire, souscrivit la somme sur-le-champ. Ce jour vit débuter l'étonnante carrière du fils de batelier.

Au bout de six mois, Mirko possédait l'ensemble des secrets de la discipline des échecs, avec toutefois une restriction singulière, qui serait plus tard beaucoup observée et raillée dans les milieux spécialisés. Le fait est que Czentovic ne parvint jamais à faire la moindre partie de tête – ou comme on

dit dans le métier : à l'aveugle. La capacité de se représenter le champ de bataille dans l'espace illimité de l'imagination lui faisait totalement défaut. Il avait toujours besoin d'avoir devant lui, palpables, le carré noir et blanc aux soixante-quatre cases et les trente-deux pièces ; au temps de sa gloire internationale, il emportait encore partout avec lui un jeu pliant miniature, afin de pouvoir se figurer visuellement la position lorsqu'il voulait reconstituer pour lui-même une partie de championnat ou résoudre un problème. Cette faille, minime en elle-même, révélait son manque d'imagination et on en discutait en petit comité, aussi vivement qu'entre musiciens si un remarquable virtuose ou chef d'orchestre s'était montré incapable de jouer ou de conduire sans partition. Mais cette curieuse particularité ne freina aucunement l'ascension stupéfiante de Mirko. À dix-sept ans, il avait déjà remporté une douzaine de tournois d'échecs, à dix-huit ans, gagné le championnat de Hongrie et, à vingt ans, le championnat du monde. Les champions téméraires, chacun d'eux le surpassant de loin par les facultés intellectuelles, l'audace et l'imagination, succombaient à sa logique froide et obstinée, tout comme Napoléon au lourd Kutusoff ou Hannibal à Fabius Contactor, dont Tite-Live rapporte qu'il avait pareillement, dans sa jeunesse, présenté des traits aussi visibles d'indolence et d'imbécillité. Il advint ainsi que, dans l'illustre galerie des champions d'échecs, laquelle concentre dans ses rangs les types de supériorité intellectuelle les plus disparates – des philosophes, mathématiciens, des natures imaginatives, douées pour les chiffres et souvent créatrices –, fit irruption pour la première fois un parfait outsider au monde des idées, un jeune paysan lourdaud et taiseux, auquel même le plus roublard des journalistes ne réussit jamais à arracher la moindre parole exploitable dans la presse. Cependant, ce que Czentovic cachait aux journaux de sentences raffinées, il le remboursait largement en anecdotes sur sa personne. Car, et c'était inéluctable, à la seconde où il se levait de l'échiquier devant lequel nul n'égalait le maître qu'il était, Czentovic se muait en un personnage grotesque, quasi comique ; en dépit de son solennel costume noir, de sa cravate pompeuse piquée d'une épingle nacrée plutôt voyante et de ses doigts soigneusement manucurés, il restait par son comportement et ses manières le même jeune paysan simplet qui, au village, balayait autrefois le salon du curé. Cet être maladroit et pour ainsi dire d'une gaucherie éhontée cherchait, avec une rapacité pingre voire vulgaire, s'attirant le rire et la colère de ses collègues de métier, à tirer de son

don et de sa célébrité autant d'argent qu'il était possible d'en tirer. Il voyageait de ville en ville, résidant toujours dans les plus mauvais hôtels, jouant dans les clubs les plus misérables tant que l'on lui accordait ses honoraires ; il apparut en photographie pour une marque de savon et, sans prêter attention aux moqueries de ses rivaux, qui savaient trop bien qu'il n'était pas en mesure d'écrire trois phrases correctes, il alla jusqu'à vendre son nom pour une Philosophie des échecs, qu'en réalité un petit étudiant de Galicie avait rédigée pour un habile éditeur. Ainsi qu'à toutes les natures obstinées, il lui manquait tout à fait la notion de ridicule : depuis sa victoire au championnat du monde, il se prenait pour l'homme le plus important sur terre ; la conscience d'avoir défait sur leur propre terrain tous ces gens intelligents, cérébraux, doués de lettre et de verbe et, par-dessus tout, le fait matériel de gagner plus qu'eux changèrent son manque initial d'assurance en un orgueil froid que bien souvent il exhibait avec lourdeur.

« Mais comment une si rapide renommée pourrait-elle ne pas griser une tête si vide ? », résuma mon ami, juste après m'avoir illustré l'arrogance puérile de Czentovic par quelques exemples typiques. « Comment un jeune campagnard de vingt et un ans venu du Banat pourrait-il échapper à une explosion de vanité quand soudain, en bougeant quelques pions sur un plateau de bois, il gagne en une semaine plus que tout son village à abattre des arbres et se crever à la tâche en un an ? Et puis n'est-ce pas bigrement facile de se prendre pour un grand homme, quand on n'est même pas effleuré par l'idée qu'il a existé des Rembrandt, Beethoven, Dante, Napoléon ? Tout ce que sait ce gars-là, dans l'espace clos de son cerveau, c'est qu'il n'a pas perdu une seule partie d'échecs depuis des mois, et, puisqu'il ignore même qu'il y a sur cette terre d'autres valeurs que les échecs et l'argent, il a toutes les raisons d'être ravi de lui-même. »

Ce que mon ami m'apprenait ne manqua pas de piquer une curiosité qui m'est propre. Toutes les sortes de monomaniaques, lancés dans une seule idée, me passionnent depuis toujours, car plus l'on se limite et plus l'on est paradoxalement proche de l'infini ; ces êtres isolés de façon si manifeste construisent dans leur matière particulière, en termites, un raccourci remarquable et, par là-même, inouï du monde. Aussi, j'eus intention d'examiner à la loupe ce spécimen rare d'invariabilité intellectuelle au cours de ce voyage de douze jours jusqu'à Rio, et je n'en fis pas mystère.

Cependant, mon ami m'avertit : « Vous avez peu de chances d'y arriver. Pour autant que je sache, personne n'a encore réussi à tirer de Czentovic le moindre matériau psychologique. Derrière toute son insondable étroitesse d'esprit, ce paysan roublard dissimule la grande sagesse de ne pas se mettre à nu grâce à cette technique, du reste simple : éviter toute conversation à moins que ce ne soit avec des campagnards de sa propre sphère, qu'il rameute dans les petites auberges. Là où il subodore un homme instruit, il rentre dans sa coquille ; ainsi, personne ne peut se targuer de l'avoir entendu dire une bêtise ou d'avoir pris la mesure des profondeurs de son ignorance, paraît-il sans limites. »

Mon ami devait avoir vu juste, effectivement. Durant les premiers jours du voyage, il s'avéra tout à fait impossible d'approcher Czentovic, à moins d'une impudence grossière qui n'est définitivement pas à mon goût. Certes, il lui arrivait parfois de faire quelques pas sur le pont-promenade, mais c'était toujours les mains jointes dans le dos avec cet air fièrement absorbé que l'on voit à Napoléon sur un célèbre tableau ; de plus, il accomplissait toujours son tour méditatif du pont d'un pas si vif et saccadé qu'il eût fallu prendre le trot derrière lui afin de pouvoir l'aborder. Quant aux salons, au bar, au fumoir, pas une fois il ne s'y montra ; comme le steward me l'apprit de source sûre, il passait le plus clair de la journée dans sa cabine à étudier et récapituler des parties d'échecs sur un imposant tablier.

Au bout de trois jours, je commençai vraiment à m'irriter de ce que son habile tactique de défense fût plus habile encore que ma volonté de l'approcher. De toute ma vie, je n'avais alors jamais eu l'occasion de rencontrer en personne un champion d'échecs ; et plus je m'efforçais de me faire une idée de ce genre de personne, et plus une activité cérébrale qui tournât autour d'un espace exclusif de soixante-quatre cases noires et blanches une vie durant me paraissait inconcevable. J'étais conscient, pour en avoir fait l'expérience, de l'attrait mystérieux du « jeu des rois », seul, de tous les jeux créés par l'homme, à échapper souverain à la tyrannie du hasard et à ne décerner ses lauriers qu'à l'esprit, ou plutôt à une forme particulière de don de l'esprit. Mais ne se rend-on pas déjà coupable d'une offensante réduction en décrivant les échecs comme un jeu ? Ne sont-ils pas aussi bien une science, un art, suspendus entre ces catégories comme le cercueil de Mahomet entre ciel et terre, liant singulièrement tous les couples de

contraires ? Ancestraux et pourtant toujours neufs, mécaniques dans leur cadre et ne prenant pourtant effet qu'à travers l'imagination ; limités dans un espace géométrique fixe autant qu'illimités dans leurs combinaisons ; en perpétuel développement et pourtant stériles ; pensées que rien ne guide, mathématiques qui ne calculent rien, arts sans œuvres, architecture sans substance ; n'en restant pas moins et de toute évidence plus pérennes dans leur existence et leur présence que tous les livres et que toutes les œuvres, seul jeu qui soit de tous les peuples et de toutes les époques, et dont personne ne sait quel dieu l'a mis sur terre en vue de tuer l'ennui, d'aiguiser les sens, de tendre l'âme. Où se trouve son début, et où sa fin ? N'importe quel enfant peut en apprendre les bases, n'importe quel amateur s'y essayer ; et pourtant il permet, dans l'enceinte de ce carré immuable, la naissance d'une espèce de champions particulière qui ne ressemble à aucune autre, d'hommes possédant un don destiné uniquement aux échecs, de génies spécifiques chez lesquels l'anticipation, la patience et le savoir-faire ont autant d'effets, distribués avec une précision exacte, que dans les mathématiques, la poésie, la musique, et n'en diffèrent que par leur superposition et leurs associations. À une autre époque, peut-être un Gall aurait-il disséqué les cerveaux de tels champions d'échecs afin de saisir s'il se trouvait chez de tels génies des échecs une sinuosité particulière dans la matière grise du cerveau, une sorte de muscle des échecs ou de bosse des échecs, au dessin plus marqué que dans les autres crânes. Alors, comme ce physiognomoniste eût été excité par le cas d'un Czentovic, chez qui ce génie spécifique paraît immergé dans un lymphatisme intellectuel absolu, à la façon d'un unique filon d'or dans un quintal de roche brute ! Je pouvais comprendre en principe que, fondamentalement, un jeu de cette singularité, de ce génie, dût engendrer ses propres matadors ; mais alors, qu'il était dur, impossible enfin, de se représenter la vie d'un être pensant dont le monde se réduisît simplement à cette voie unique entre les noirs et les blancs, qui dans les allées et venues, dans les départs et les retours de trente-deux pièces cherche le triomphe de sa vie, un être pour lequel ouvrir le jeu avec son cavalier plutôt qu'avec son pion est déjà une prouesse qui procure son misérable petit bout d'éternité dans le coin d'un traité d'échecs – un être, un être doué de raison qui voue sans devenir fou dix, vingt, trente, quarante ans durant toute la force de sa pensée encore et toujours à l'engagement ridicule d'acculer un roi de bois au bord d'un plateau de bois !

Et alors que pour la première fois un tel phénomène, surprenant génie ou bien fou énigmatique, se trouvait tout près de moi, en chair et en os, à six cabines de distance sur le même bateau, moi, malheureux pour qui la soif de connaissance dans les choses de l'esprit prend la forme d'un genre de passion, je ne devrais pas être en mesure de m'approcher de lui ! Je me mis à inventer les ruses les plus absurdes : titiller par exemple sa vanité en feignant une prétendue interview pour un journal important, ou le saisir par sa cupidité en lui proposant un tournoi lucratif en Écosse. Mais je finis par me rappeler que la technique de chasse la plus éprouvée pour se rapprocher du coq de bruyère consiste à imiter son cri nuptial ; et qu'est-ce en fait qui serait mieux en mesure de susciter l'intérêt d'un champion d'échecs que d'y jouer soi-même ?

Il restait que, de ma vie, je n'ai jamais été sérieux dans l'art des échecs, et ce, pour la simple raison que je ne me suis jamais occupé des échecs qu'avec pure désinvolture et pour mon seul plaisir ; si je m'assois une heure devant l'échiquier, ce n'est aucunement pour me donner du mal, mais au contraire pour soulager ma tension intellectuelle. Je « joue » aux échecs au plus pur sens du terme, tandis que les autres, les vrais joueurs d'échecs, « sérieusent » aux échecs, pour enrichir le lexique d'un nouveau terme audacieux. Mais aux échecs, comme en amour, il est indispensable d'avoir un partenaire, et à cette heure j'ignorais s'il se trouvait à bord d'autres amateurs d'échecs que nous. Afin de leur faire quitter leur tanière, je tendis dans le smoking room un piège sommaire en m'asseyant avec ma femme devant un échiquier, bien qu'elle soit encore plus piètre joueuse que moi, à la façon d'un oiseleur. Et, en effet, nous n'avions pas joué six coups qu'un passant s'était déjà arrêté ; un second demanda la permission de nous regarder ; pour finir, il se trouva également le partenaire que j'attendais pour m'inviter à faire une partie. Nommé McConnor, cet Écossais était un ingénieur des travaux publics qui, à ce que j'avais entendu, s'était constitué une coquette fortune grâce à des forages pétroliers en Californie ; quant à son apparence physique, l'homme était trapu avec une large mâchoire, presque rectangulaire, des traits saillants et une carnation soutenue dont la rougeur prononcée était probablement due, en partie du moins, à son importante consommation de whisky. Ses épaules d'une largeur imposante, d'une véhémence quasi athlétique, se faisaient malheureusement remarquer de façon tout aussi caractéristique lorsqu'il

jouait ; car ce Mister McConnor appartenait à cette catégorie de personnages entichés d'eux-mêmes à qui tout réussit et qui, même au jeu le plus insignifiant, endurent une défaite comme s'il s'agissait d'une humiliation infligée à leur amour-propre. Accoutumé à s'imposer sans scrupule dans la vie et gâté par la réussite matérielle, cet épais self-made-man était pénétré d'une supériorité inébranlable, au point que toute résistance lui apparaissait comme une rébellion intolérable, quasiment une injure. Lorsqu'il perdit la première partie, il se renfrogna et se mit à expliquer de façon dictatoriale et compliquée que cela n'avait pu arriver qu'à cause d'un moment d'inattention ; à la troisième, il rendit responsable de son échec le bruit de la salle attenante ; jamais il n'était disposé à perdre une partie sans exiger sur-le-champ sa revanche. J'avais commencé par m'amuser de cet acharnement ; finalement je le considérai plutôt comme un inévitable effet secondaire de ma propre intention – attirer à notre table le champion du monde.

Le troisième jour, cela prit tout en ne prenant qu'à moitié. Soit que Czentovic nous eût observés à l'échiquier par la fenêtre extérieure depuis le pont-promenade, soit qu'il n'eût que par hasard honoré le smoking room de sa présence ; en tout cas, dès qu'il nous vit pratiquer son art de notre propre chef, il s'approcha d'un pas sans le vouloir, jetant depuis cette distance calculée un regard d'examen sur notre tablier. Le trait était alors à McConnor. Et ce seul et unique coup sembla suffire pour apprendre à Czentovic combien la poursuite de nos efforts de dilettantes méritait peu son magistral intérêt. Du même geste entendu avec lequel nous autres déclinons le mauvais roman policier que l'on nous propose sans même le feuilleter, il s'éloigna de notre table et quitta le smoking room. « Tu as été pesé dans la balance, et tu as été trouvé léger », pensai-je en moi-même, un peu irrité par ce regard de froid dédain, et pour laisser cours à ma mauvaise humeur je dis tout haut à McConnor :

« Votre coup paraît avoir assez peu enthousiasmé le champion.

– Quel champion ? »

Je lui expliquai que ce monsieur qui était passé devant nous et nous avait regardés jouer avec désapprobation était Czentovic, le champion d'échecs. Enfin, ajoutai-je, nous allions surmonter le coup et nous résigner à son illustre mépris sans en être affligés ; il fallait bien nous satisfaire de nos

facultés. Mais, à ma surprise, mon commentaire désinvolte eut sur McConnor un effet tout à fait inattendu. Il s'anima subitement, oubliant notre partie, et l'on put tout bonnement entendre battre son orgueil. Il ne s'était pas douté que Czentovic fût à bord, et Czentovic devait absolument jouer contre lui. Il n'avait encore jamais joué de sa vie contre un champion du monde, mis à part une simultanée avec quarante autres ; cela avait déjà été terriblement excitant, et il avait bien failli gagner. Est-ce que je connaissais le champion personnellement ? Je répondis par la négative. Ne voulais-je pas l'aborder et le prier de nous rejoindre ? Je déclinai, au motif que Czentovic n'était à ma connaissance pas très enclin à de nouvelles rencontres. D'autre part, quel charme cela pourrait-il bien avoir, pour un champion du monde, de perdre son temps avec des joueurs de troisième catégorie comme nous ?

Mais voilà, j'eusse mieux fait de ne pas parler de joueurs de troisième catégorie à un homme de l'ambition de McConnor. Se rejetant en arrière, vexé, il déclara d'un ton abrupt qu'il ne pouvait pas, pour sa part, croire que Czentovic déclinerait l'invitation courtoise d'un gentleman et qu'il allait de ce pas s'y employer. À sa demande, je lui fis une brève description physique du champion du monde, et, déjà, abandonnant sans sourciller notre jeu, il se précipitait sur le pont-promenade à la suite de Czentovic dans une impatience non contenue. J'eus de nouveau le sentiment que, sitôt qu'il avait jeté son dévolu sur quelque chose, il n'y avait plus moyen de retenir le propriétaire d'aussi larges épaules.

J'attendis sur des charbons ardents. Dix minutes plus tard, McConnor revint, d'assez méchante humeur à ce qu'il me sembla.

« Eh bien ? demandai-je.

– Vous aviez raison, répondit-il avec une pointe d'irritation. L'homme n'est pas bien aimable. Je me suis présenté à lui, j'ai expliqué qui j'étais. Il ne m'a pas même tendu la main. J'ai tenté de lui faire comprendre à quel point nous serions tous fiers et honorés, à bord, s'il voulait bien nous disputer une simultanée. Mais il est resté droit comme un I ; il est désolé, paraît-il, mais il est tenu par contrat, envers son impresario, à ne pas jouer sans honoraires de toute sa tournée. Deux cents cinquante dollars la partie, voilà son minimum. »

J'éclatai de rire. « Il ne me serait jamais venu à l'esprit que faire bouger

des pièces entre noir et blanc pouvait être une entreprise aussi lucrative. Maintenant, j'espère que vous avez présenté vos respects tout aussi courtoisement. »

Mais McConnor ne se départait pas de son sérieux. « La partie est arrangée pour demain, à trois heures de l'après-midi. Ici, au fumoir. J'espère que nous ne laisserons pas écraser si facilement.

– Comment ? Vous lui avez accordé ses deux cents cinquante dollars ? m'écriai-je consterné.

– Pourquoi pas ? C'est son métier. Si j'avais une rage de dents et que par chance il se trouvait un dentiste à bord, je ne réclamerais pas non plus qu'il m'arrache la dent gratuitement. Cet homme a bien raison de faire payer le prix fort ; dans tous les domaines, ce sont les vrais experts qui font les meilleurs hommes d'affaires. Et, en ce qui me concerne : l'affaire la plus claire est la meilleure. J'aime mieux payer cash que de me laisser accorder une faveur par un monsieur Czentovic et, pour finir, de devoir en plus le remercier. Après tout, j'ai bien perdu à notre club plus de deux cents cinquante dollars en une soirée, et encore, sans jouer contre un champion du monde. Pour des " joueurs de troisième catégorie ", il n'y a pas de honte à être mis au tapis par un Czentovic. »

Je remarquai amusé à quel point, de ces mots innocents, « joueurs de troisième catégorie », j'avais profondément mortifié l'amour-propre de McConnor. Cependant, comme il comptait payer pour cet onéreux plaisir, je n'avais rien à objecter à son orgueil déplacé qui me permettrait tout compte fait de rencontrer l'objet de ma curiosité. Nous avisâmes en toute hâte de l'événement imminent les quatre ou cinq messieurs qui s'étaient présentés plus tôt comme joueurs d'échecs, et nous fîmes réserver à l'avance non seulement notre table d'échecs mais, afin de ne pas être dérangés par des passants traversant le fumoir, celles d'à-côté également.

Le lendemain, notre petit groupe était au complet à l'heure dite. La place centrale, faisant face au champion, restait évidemment attribuée à McConnor, lequel apaisait sa nervosité en allumant l'un après l'autre de forts cigares sans cesser de jeter à l'horloge des coups d'œil inquiets. Mais le champion du monde – je m'y attendais déjà un peu, d'après ce que mon ami m'en avait dit

– se fit attendre dix bonnes minutes, ce qui d'une façon ou d'une autre conféra encore plus d'allure à son entrée. Il se dirigea calme et détendu vers la table. Sans se présenter – « Vous savez qui je suis, et savoir qui vous êtes ne m'intéresse pas », semblait vouloir dire cette impolitesse –, il commença la préparation avec une sécheresse de professionnel. Puisqu'il était impossible à bord d'effectuer une partie simultanée par manque de tables d'échecs disponibles, il nous proposa de l'affronter tous ensemble. Entre chaque coup, afin de ne pas gêner nos délibérations, il irait se placer à une table à l'autre bout de la pièce. Dès que nous aurions accompli notre riposte, comme il ne se trouvait malheureusement pas de sonnette de table à disposition, il nous faudrait donner des coups de cuillère contre un verre. Il proposa de porter le temps maximal pour chaque coup à dix minutes, sauf si nous souhaitions le répartir autrement. Évidemment, nous nous rangeâmes à chacune de ses propositions comme de timides écoliers. Le tirage des couleurs attribua les noirs à Czentovic ; il fit sa première riposte sans prendre le temps de s'asseoir, avant de se diriger aussitôt vers la place où il s'était proposé d'attendre, et de s'y pencher nonchalamment pour feuilleter un magazine illustré.

Le compte-rendu de notre partie n'a que peu d'intérêt. Elle finit bien évidemment comme elle devait finir : par notre défaite absolue, et ce, dès le vingt-quatrième coup. Somme toute, qu'un champion du monde balaye d'un revers de la main une demi-douzaine de joueurs moyens ou médiocres n'était en soi pas très étonnant ; mais l'unique chose qui eut pour effet de tous nous décourager fut bel et bien l'arrogance avec laquelle Czentovic ne nous faisait que trop clairement sentir combien d'un revers de manche il nous laminait. À chaque fois, il ne semblait jeter qu'un vague coup d'œil au tablier, nous ignorant avec autant de nonchalance que si nous étions nous-mêmes des figurines de bois inanimées, et ces manières impertinentes m'évoquaient malgré moi celles avec lesquelles, détournant le regard, on jette des restes à un chien galeux. Il eût à mon avis pu, par sensibilité envers nous, nous faire observer nos erreurs ou nous encourager d'un mot aimable. Mais, la partie finie, cet automate inhumain à jouer aux échecs demeura sans prononcer la moindre syllabe, au contraire, attendant après avoir annoncé « Mat », immobile face à la table, de savoir si l'on voudrait une autre partie contre lui. J'étais déjà debout, déconfit comme nous laisse toujours telle insensible

grossièreté, signifiant qu'avec la conclusion de cette affaire de dollars le plaisir de notre rencontre touchait à son terme, pour moi du moins, quand à côté de moi McConnor, ce qui me crispa, fit d'une voix tout enrouée : « Revanche ! »

Ce ton provocateur me fit tout bonnement peur ; et de fait McConnor donnait à cet instant l'impression d'un boxeur avant l'attaque plus que celle d'un courtois gentleman. Était-ce le traitement désagréable que Czentovic nous avait dispensé ou simplement son orgueil d'une susceptibilité pathologique ? En tout cas, la physionomie de McConnor avait changé du tout au tout. La face rouge jusqu'à la racine des cheveux, les naseaux largement dilatés par une pression interne, il suait à grosses gouttes et une ride marquée partant de ses lèvres serrées se découpait sur son menton, belliqueux, projeté en avant. Je m'inquiétai de discerner dans son regard ces flammes d'une passion sans bornes, la même qui saisit, seuls, les hommes à la roulette lorsque pour la sixième ou la septième fois, cependant qu'ils doublent sans cesse la mise, la bonne couleur n'arrive toujours pas. Je sus à cet instant que ce fou orgueilleux, cela dût-il lui coûter toute sa fortune, allait jouer, jouer et jouer contre Czentovic, quitte à payer le double, aussi longtemps qu'il le fallait pour gagner, une seule et unique partie. Si Czentovic persistait, alors il avait trouvé, en McConnor, une mine d'or dont il pourrait extraire quelques milliers de dollars avant d'arriver à Buenos Aires.

Czentovic ne bougea pas d'un pouce. « Je vous en prie, répondit-il avec courtoisie. Ces messieurs jouent à présent avec les noirs. »

La deuxième partie n'offrit pas plus un autre tableau, ne fût-ce que quelques curieux étaient venus non seulement grossir notre cercle mais également l'animer. McConnor regardait le tablier aussi fixement que s'il voulait par magnétisme transmettre aux pièces sa volonté de gagner ; je sentais qu'il aurait encore bien sacrifié mille dollars de plus, avec enthousiasme, pour la volupté de s'écrier « Mat ! » face à cet adversaire culotté. Étonnamment, son excitation acharnée déteignait un peu sur nous. Chacun de nos coups était discuté avec nettement plus de fièvre qu'auparavant, et nous nous refrénions toujours les uns les autres jusqu'au dernier moment, avant de nous mettre d'accord pour lancer le signal qui rappellerait Czentovic à notre table. Peu à peu, nous avions atteint le dix-

septième coup, et, à notre propre surprise, il s'était formé une disposition qui de façon stupéfiante paraissait nous favoriser, car nous avions réussi à amener le pion de la ligne c jusqu'à l'avant-dernière case, c2 ; nous n'avions plus besoin que de l'avancer en c1 pour obtenir une nouvelle dame. Cette aubaine, bien trop belle, ne nous mettait pas très à l'aise malgré tout ; à l'unanimité, nous soupçonnions l'avantage que nous avions gagné de nous avoir été envoyé tout exprès par Czentovic, qui estimait tout de même la situation avec bien plus de clairvoyance que nous, pour nous tendre un piège. Mais nous avions beau nous efforcer ensemble de chercher et de discuter, il nous était impossible d'identifier la feinte invisible. Finalement, atteignant déjà les limites du délai de délibération prévu, nous résolûmes de tenter le coup. McConnor effleurait déjà le pion afin de le pousser sur la dernière case, quand il sentit soudain que l'on agrippait son bras et que, d'une voix basse et emportée, quelqu'un murmurait : « Non ! Pour l'amour de Dieu, non ! »

Involontairement, tous nous nous retournâmes. C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, dont le visage fin et accusé m'avait déjà marqué sur le pont-promenade à cause de sa pâleur presque crayeuse, et qui avait dû nous rejoindre alors que nous dirigions toute notre attention sur le problème. Hâtivement, sentant peser notre regard, il continua : « Si vous faites une dame maintenant, il attaquera aussitôt de son fou c1 et vous, vous prendrez à revers avec votre cavalier. Mais entre-temps il se sera rendu en d7 avec son pion passé, menaçant votre tour, et même si vous le mettez en échec avec votre cavalier, vous perdrez et vous serez à terre en neuf ou dix coups. C'est quasiment la même disposition que celle qu'Alekhine a élaborée contre Bogoljubov en 1922, au grand tournoi de Piestany. »

McConnor retira la main de la pièce avec étonnement, posant sur cet homme, tombé du ciel comme un ange gardien inespéré, un regard non moins ébahi que nous tous. Quelqu'un qui était capable de calculer un mat neuf coups à l'avance devait être un spécialiste de premier ordre, peut-être même un concurrent au titre qui se rendait au même tournoi ; aussi son arrivée et son intervention subites à une heure aussi critique tenaient-elles presque du surnaturel. McConnor reprit le premier ses esprits.

« Qu'est-ce que vous nous conseilleriez ? chuchota-t-il, fébrile.

– De ne pas avancer tout de suite, mais de vous rabattre pour l'instant !

Avant tout, retirer le roi de g8 en h7, hors de la colonne menacée. Il va probablement porter ensuite l'offensive sur l'autre flanc. Mais vous la parerez avec la tour, c8-c4 ; cela lui coûtera deux tours de temps, un pion et, ce faisant, son avance. Jouez après cela pion passé contre pion passé, et si vous tenez vraiment votre défense vous ferez encore partie nulle. On ne peut rien obtenir de plus. »

Nous restions de nouveau ébahis. La précision de son estimation avait quelque chose de troublant, non moins que sa rapidité ; c'était comme si l'on lisait des coups imprimés dans un livre. La chance inespérée, grâce à son intervention, de conclure notre partie contre un champion du monde par un nul restait miraculeuse. Nous nous poussâmes sur le côté, comme un seul homme, pour lui dégager la vue sur l'échiquier. McConnor répéta : « Le roi g8 en h7, dites-vous ?

– Oui ! Surtout le mettre en retrait ! »

McConnor s'exécuta, et nous fîmes sonner le verre. Czentovic s'approcha de notre table du pas indifférent dont il avait l'habitude et jaugea notre riposte d'un seul regard. Puis il poussa le pion, h2-h4, sur l'aile-roi, exactement comme l'avait prédit notre sauveur inconnu. Et déjà celui-ci murmurait avec excitation :

« Avancez la tour, la tour, c8 en c4, et il devra commencer par couvrir son pion. Mais cela ne lui servira à rien ! Vous attaquerez avec le cavalier : c3-d5, sans vous soucier de son pion passé, et l'équilibre sera rétabli. Toute la pression en avant, fini de défendre ! »

Nous ne comprenions pas ce qu'il voulait dire ; il nous parlait pour ainsi dire chinois. Mais McConnor, déjà sous son empire, fit sans réfléchir ce qu'il demandait. Nous frappâmes de nouveau contre le verre pour rappeler Czentovic. Pour la première fois, au lieu de prendre tout de suite une décision, il regarda le tablier avec concentration. Il joua ensuite exactement le coup que l'inconnu nous avait prédit, puis tourna les talons. Toutefois, avant qu'il se retirât, il arriva une chose nouvelle et inattendue. Czentovic leva les yeux et examina nos rangs ; il cherchait apparemment à identifier celui qui se permettait de lui résister avec cette détermination inouïe.

À compter de cet instant, notre exaltation se déchaîna. Jusqu'ici, nous

avions joué sans réel espoir, mais la perspective de briser la suffisance de Czentovic nous échauffait alors un peu plus à chaque battement de cœur. Notre nouvel ami avait déjà arrangé le coup suivant et – les doigts tremblants, je frappai la cuiller contre le verre – nous pouvions rappeler Czentovic. Alors ce fut notre premier triomphe. Czentovic, qui jusque là était resté debout pour jouer, hésita, hésita encore et finit par s'asseoir. Il s'assit lentement, avec lourdeur ; cela suffit pour faire disparaître, d'un point de vue purement physique, la tour d'ivoire du haut de laquelle il nous apparaissait. Nous l'avions obligé, dans l'espace du moins, à descendre à notre niveau. Il réfléchit longuement, les yeux baissés, rivés sur l'échiquier de telle façon que l'on apercevait à peine ses pupilles sous leurs paupières sombres, et ses efforts de raisonnement lui faisaient desserrer les lèvres peu à peu, donnant un genre de candeur à son visage rond. Czentovic réfléchit quelques minutes, après quoi il joua, puis se releva. Et déjà notre ami murmurait : « Il gagne du temps ! Bien pensé ! Mais cela ne lui servira à rien ! Forcez-le à l'échange, l'échange à tout prix, et nous aurons partie nulle, et aucun dieu ne lui viendra en aide. »

McConnor obtempéra. Aux derniers coups, il s'opéra entre eux deux – nous étions quant à nous, depuis longtemps, ravalés au rang de simples figurants – un va-et-vient impénétrable. Au bout de quelque sept coups, levant les yeux après une longue réflexion, Czentovic annonça : « Match nul ».

Il y eut un instant de parfait silence. On put soudain entendre le grondement des vagues et un air de jazz provenant de la radio du salon ; on percevait chaque pas sur le pont-promenade et le souffle léger et subtil du vent qui caressait les joints de la fenêtre. Aucun d'entre nous ne respirait plus, c'était arrivé si subitement que nous étions comme frappés d'effroi par le prodige de cet inconnu, imposant, en une partie à demi perdue, sa volonté au maître. McConnor se redressa brusquement, et l'air qu'il avait emprisonné s'échappa de ses lèvres avec un « Ah ! » de bonheur. De mon côté j'observais Czentovic. Durant les derniers coups, il m'avait déjà semblé le voir pâlir. Mais il savait bien garder contenance. Affichant toujours la même rigidité indifférente, repoussant sur le tablier les pièces d'une main calme, il ne demanda qu'avec désinvolture : « Ces messieurs souhaitent-ils faire une troisième partie ? »

Il avait posé cette question sur un ton purement neutre et impersonnel. Fait étrange pourtant, ce fut sans regarder McConnor, mais les yeux braqués précisément sur notre sauveur. À la manière dont un cheval reconnaît la supériorité d'un cavalier à l'assurance de son assiette, il devait avoir, aux derniers coups, identifié de façon juste et précise son opposant. Sans le vouloir, nous suivîmes son regard et posâmes le nôtre, nerveux, sur l'étranger. Toutefois, sans laisser à ce dernier le temps de réfléchir ni de répondre quoi que ce fût, dans son exaltation l'orgueilleux McConnor lui avait déjà répliqué d'un air de triomphe : « Cela va sans dire ! Mais il faut que ce soit vous seul qui jouiez, maintenant ! Vous seul contre Czentovic ! »

Il se produisit alors une chose imprévue. L'inconnu, dont étrangement le regard n'avait pas quitté le tablier déjà débarrassé, sursauta, prenant conscience que tous les regards convergeaient vers lui en étant interpellé avec tant d'enthousiasme. Ses traits se brouillèrent.

« Jamais de la vie, messieurs, bredouilla-t-il, visiblement ému. Ce n'est pas possible… j'en serais incapable… je n'ai pas touché un échiquier depuis vingt ans, non, vingt-cinq… et je me rends compte maintenant seulement de la hardiesse avec laquelle je suis venu me mêler de votre jeu, sans votre assentiment… je vous prie de m'excuser pour ma précipitation… je ne vais pas plus vous déranger. » Et avant même que nous nous fûmes remis de notre surprise, il s'était déjà retiré et avait quitté la pièce.

« Mais ce n'est vraiment pas possible ! gronda l'intempérant McConnor, levant le poing. Pas possible que cet homme n'ait pas joué aux échecs depuis vingt-cinq ans ! Il a pourtant calculé chaque action, chaque réplique cinq ou six coups à l'avance. Personne ne fait cela d'un claquement de doigts. Ce n'est vraiment pas possible… pas vrai ? »

Il avait posé cette dernière question en se tournant malgré lui vers Czentovic. Mais le champion du monde conservait sa froideur inébranlable.

« Je préfère réserver mon jugement. Assurément, le jeu de ce monsieur était plutôt inhabituel et intéressant ; j'ai donc fait exprès de lui accorder une chance. » De son ton impersonnel, tout en se levant nonchalamment, il ajouta : « Pour le cas où ce ou ces messieurs désireraient faire une nouvelle partie demain, je me tiens à votre disposition à partir de trois heures. »

Nous ne pûmes pas réprimer un léger sourire. Nous savions tous que ce n'était aucunement la bonté d'âme de Czentovic qui avait accordé une chance à notre sauveur inconnu, et que ce commentaire n'était rien qu'un prétexte naïf pour masquer sa défaillance. Nous ne voulions que plus vivement voir rabaissée cette suffisance à toute épreuve. Tout à coup, les passagers paisibles et nonchalants que nous étions avaient été saisis d'une ardeur pleine d'orgueil, car l'idée, ici-même sur notre bateau au milieu de l'océan, d'arracher ses lauriers au champion du monde – record qui rayonnerait ensuite de toutes les stations télégraphiques vers le monde entier – nous fascinait de la plus piquante des façons. Il s'y ajoutait l'attrait du mystère que dégageaient l'intervention inopinée de notre sauveur et le contraste de sa modestie presque craintive face à l'inébranlable amour-propre du professionnel. Qui était cet inconnu ? Le destin venait-il de mettre au jour un génie des échecs encore ignoré ? Ou, pour une raison obscure, un champion reconnu nous dissimulait-il son nom ? De toutes ces hypothèses dont nous débattions, même les plus audacieuses nous semblaient encore manquer d'audace pour faire concorder la timidité énigmatique et les surprenantes connaissances de l'inconnu avec son jeu, qui n'en évoquait pourtant aucun autre. Mais nous étions du moins tous d'accord sur un point : ne renoncer pour rien au monde au spectacle d'un nouveau combat. Nous décidâmes de tout tenter pour que notre sauveur rejouât le lendemain, contre Czentovic, une partie pour laquelle McConnor garantissait de prendre à sa charge l'enjeu matériel. Comme, ayant fait notre enquête, nous apprîmes du steward que l'inconnu était autrichien, étant son compatriote je fus chargé de lui transmettre notre requête.

Il ne me fallut pas longtemps pour retrouver, sur le pont-promenade, ce fuyard si pressé. Il lisait, allongé sur son transat. Avant de m'en approcher, je saisis l'occasion pour l'observer. La position de sa tête anguleuse posée sur l'oreiller dénotait quelque fatigue ; une fois encore, je fus frappé par la pâleur singulière de ce visage, relativement jeune, encadré aux tempes par des cheveux d'un blanc éclatant ; j'avais, j'ignore pourquoi, l'impression que cet homme avait dû vieillir d'un coup. À peine m'étais-je avancé qu'il se levait avec courtoisie, se présentant d'un nom qui me fut aussitôt familier, car appartenant à une vieille famille autrichienne très estimée. Je me souvins que l'un de ceux qui l'avaient porté faisait partie des intimes de Schubert et que

l'un des médecins personnels du vieil empereur était issu de cette famille. Lorsque je fis part de notre requête au docteur B. – accepter de défier Czentovic –, il parut tomber des nues. Il s'avéra qu'il ne s'était pas douté au cours de notre partie avoir glorieusement fait front à un champion du monde, encore moins au plus doué de son époque. Pour une raison quelconque, l'apprendre lui fit forte impression, car il voulut encore et toujours s'assurer de ma certitude que notre adversaire était vraiment reconnu en tant que champion du monde. Je remarquai bien vite que cette circonstance facilitait ma mission, et il me sembla inopportun, devinant sa susceptibilité, de lui faire savoir que l'enjeu matériel d'une possible défaite serait pris en charge par McConnor. Ayant longtemps hésité, le docteur B. se déclara prêt pour un match, non sans m'avoir instamment prié d'avertir les autres messieurs de ne placer dans ses capacités aucun espoir inconsidéré.

« C'est que, ajouta-t-il avec un sourire pensif, pour être honnête, je ne sais pas si je suis capable de faire une partie d'échecs en suivant toutes les règles. Je vous prie de croire que ce n'était absolument pas par fausse modestie si je vous ai dit que je n'ai pas touché à une pièce d'échecs depuis le lycée, ce qui remonte à plus de vingt ans. Et même à l'époque je ne montrais aucun talent particulier pour ce jeu. »

Il dit cela de façon si naturelle que je ne pouvais pas nourrir le moindre soupçon concernant sa sincérité. Je ne pus toutefois pas m'empêcher de lui dire que la précision avec laquelle il se rappelait la moindre combinaison de chacun des deux champions m'avait stupéfait ; il devait quand même s'être intéressé aux échecs, ou à leur théorie du moins. Le docteur B. sourit de nouveau, avec cet air bizarre de rêverie.

« Si je m'y suis intéressé !… Dieu sait à quel point l'on peut dire que je m'y suis intéressé. Mais c'est arrivé dans des circonstances toutes particulières, voire tout à fait uniques. C'est l'une de ces histoires un peu compliquées, qui aurait au mieux valeur de compte-rendu de notre charmante et glorieuse époque. Si vous m'accordez une demi-heure… »

Il m'indiquait le transat près du sien. J'acceptai de bon cœur. Il n'y avait personne autour de nous. Le docteur B. ôta ses lunettes de lecture, les posa à côté et commença son récit :

« Comme vous avez eu l'amabilité de me le dire, étant viennois, vous vous rappelez mon nom de famille. Mais j'imagine que vous n'avez guère dû entendre parler du cabinet d'avocats que j'ai dirigé, avec mon père puis seul, car nous ne plaidions pas de cause qui parût dans le journal ; et nous refusions en principe tout nouveau client. En fait, nous n'avions plus du tout de cabinet d'avocats au sens propre, mais nous nous bornions au rôle exclusif de conseillers juridiques, surtout en gérant le patrimoine financier des grands monastères dont, autrefois député du parti clérical, mon père était proche. Par ailleurs – puisque la monarchie appartient désormais au passé, on peut bien en parler – nous avions la charge d'administrer les fonds de quelques membres de la famille impériale. Ces relations avec la cour et le clergé – un de mes oncles était médecin personnel de l'empereur, un autre, abbé de Seitenstetten – remontaient à deux générations. Nous n'avions fait que les perpétuer, et c'était une activité discrète, silencieuse devrais-je dire, qui nous était allouée avec cette charge héréditaire n'exigeant guère plus, à la vérité, que la plus grande discrétion et la plus grande fiabilité, deux qualités que mon défunt père possédait au plus haut point ; il avait de fait réussi, par sa prudence, à assurer à ses clients la pérennité de leur considérable patrimoine, non seulement aux années de l'hyperinflation, mais aussi durant celles du coup d'État. Lorsque, ensuite, Hitler prit les rênes de l'Allemagne puis entreprit le pillage des biens de l'Église et des monastères, alors débutèrent également, depuis l'autre côté de la frontière, toutes sortes de négociations et de transactions en vue de sauver de la confiscation, par nos mains, au moins les biens mobiliers ; et sur certaines négociations de la Curie et de la Maison impériale, nous en savions plus à nous deux que l'opinion publique n'en apprendra jamais. Mais c'étaient précisément la discrétion de notre cabinet – nous n'avions pas même de plaque sur la porte – ainsi que notre précaution à tous deux d'éviter les cercles monarchistes qui offraient la protection la plus sûre face à des recherches non désirées. De fait, toutes ces années durant, sans que jamais une administration le devinât, les courriers secrets de la Maison impériale venaient justement prendre et déposer le plus important de leur correspondance toujours à notre insignifiant cabinet du quatrième étage.

« Mais voilà : les nationaux-socialistes, bien avant de renforcer leur armée contre le monde, se mirent à organiser dans tous les pays voisins une autre armée, tout aussi redoutable et exercée, la légion des laissés-pour-

compte, des déshérités, des mécontents. Dans chaque administration, dans chaque entreprise s'étaient implantées leurs « cellules », comme on les appelle. Leurs espions et leurs postes d'écoute étaient partout, de bas en haut, jusque dans le salon privé de Dollfuss et de Schuschnigg. Même au sein de notre insignifiant cabinet, ce que j'appris malheureusement trop tard, ils avaient un homme. Certes, ce n'était rien qu'un clerc misérable et peu doué, et si j'avais un jour suivi le conseil d'un curé en l'engageant, ç'avait été à seule fin de donner au cabinet l'aspect extérieur d'une entreprise régulière ; nous ne lui confiions à vrai dire que les plus innocentes commissions, nous lui demandions de répondre au téléphone et de trier les dossiers les plus secondaires et les plus anodins. Il était hors de question qu'il ouvrît le courrier, toutes les lettres étaient écrites par moi, je les tapais moi-même à la machine sans laisser de copie ; j'emportais chez moi et en personne tout document capital et planifiais les réunions secrètes exclusivement au prieuré du monastère ou dans la salle de consultation de mon oncle. Grâce à ces mesures de précaution, les faits essentiels échappèrent totalement aux postes d'écoute ; mais par un malheureux hasard le jeune homme ambitieux et vaniteux avait dû remarquer que l'on s'en défiait ou qu'il se passait dans son dos bien des choses intéressantes. Peut-être, un jour, en mon absence, un des courriers avait-il imprudemment évoqué « Sa Majesté » au lieu du « baron Bern » dont nous étions convenus, ou le gredin avait-il clandestinement ouvert des lettres… en tout cas, avant que j'eusse pu former un soupçon, il reçut depuis Munich ou Berlin l'ordre de nous surveiller. Ce ne fut que bien plus tard, alors sous les verrous depuis longtemps, que je me souvins : au cours des derniers mois, son service désinvolte des débuts s'était mué en empressement zélé, et il avait offert plusieurs fois, presque avec insistance, d'aller poster le courrier pour moi. Je ne peux pas non plus écarter une possible imprudence de ma part, mais la horde de Hitler ne s'est-elle pas non plus jouée des plus grands diplomates et militaires, après tout ? Cela faisait longtemps que la Gestapo avait fixé spécialement sur moi un intérêt attentif, fait qui éclata de la façon la plus évidente : le soir même de la démission de Schuschnigg, dès la veille de la marche de Hitler sur Vienne, je fus arrêté par des soldats S.S. J'avais heureusement réussi à brûler les papiers les plus importants peu après avoir entendu Schuschnigg prononcer ses adieux ; quant au reste des documents, comprenant les dossiers indispensables au patrimoine conservé à l'étranger des monastères et de deux archiducs, je le fis parvenir –

à la toute dernière minute, avant que les gaillards se missent à tambouriner à ma porte –, dans un panier à linge dissimulé par ma vieille et fidèle gouvernante, jusqu'à mon oncle. »

Le docteur B. s'interrompit pour allumer un cigare. À la lumière vacillante, je remarquai que le coin droit de sa bouche était parcouru d'un tressaillement nerveux que j'avais déjà aperçu auparavant et qui, comme je pus l'observer, se répétait toutes les deux minutes. Ce mouvement n'était que fugace, à peine plus marqué qu'une expiration, mais il conférait une inquiétude étrange à tout le visage.

« Vous vous attendez sans doute à ce que, à présent, je me mette à vous entretenir de camps de concentration, où tous ceux qui restaient fidèles à l'ancienne Autriche furent après tout emmenés, d'humiliations, de supplices, de torture que j'y eusse endurés. Mais il ne m'arriva rien de semblable. J'entrais dans une autre catégorie. Je ne fus pas mis parmi ces malheureux sur lesquels, par des humiliations physiques et psychologiques, on déchaîna un ressentiment longtemps réprimé, mais affecté à un autre groupe, très réduit, duquel les nationaux-socialistes espéraient extorquer de l'argent ou des informations importantes. En soi, mon humble personne indifférait totalement la Gestapo. Elle devait avoir appris pourtant que nous étions devenus les hommes de paille, les administrateurs, les amis de ses plus féroces ennemis, et ce qu'elle espérait soutirer de moi, c'étaient des éléments à charge : des éléments contre les monastères, dont elle cherchait à prouver les combines financières, des éléments contre la famille impériale et tous ceux qui en Autriche avaient fait vœu de périr pour la monarchie. Ils soupçonnaient – non à tort, il est vrai – que, des fonds qui étaient passés entre nos mains, l'essentiel, caché, échappait encore à leur cupidité criminelle ; ils me firent donc venir le jour-même pour m'arracher ces secrets, par des méthodes qui avaient fait leurs preuves. À cette fin, les gens dont on devait tirer, comme à moi, des informations importantes ou de l'argent n'étaient pas expédiés en camp de concentration, mais mis à l'écart pour être soumis à un traitement spécial. Vous vous rappelez peut-être que notre chancelier, tout comme le baron Rothschild, auquel ses proches espéraient extorquer des millions, ne furent absolument pas placés derrière les barbelés d'un camp de concentration, mais, ce qui ressemble à un traitement de faveur, envoyés dans un hôtel, l'hôtel Metropole et quartier général de la Gestapo tout à la fois, où

chacun obtint sa propre chambre. Même à moi, homme insignifiant, on me fit cette distinction.

« Une chambre à soi dans un hôtel !... Dites-moi, cela vous semble tout ce qu'il y a de plus humain ? Mais, croyez-moi, on nous réservait une méthode non pas plus humaine, mais plus raffinée, au lieu de nous entasser à vingt dans une baraque glaciale, en nous installant comme " personnages éminents " dans une chambre d'hôtel séparée et correctement chauffée. Car la pression par laquelle on voulait nous soutirer les " éléments " exigés s'exercerait plus subtilement que par un passage à tabac ou une torture physique : par l'isolation la plus raffinée que l'on imaginât. On ne nous faisait rien – rien que nous placer dans un néant total, car rien au monde n'oppresse autant l'âme humaine que le néant. Comme on nous enfermait chacun séparément dans un vacuum absolu, dans une chambre hermétiquement close au monde extérieur, cette oppression, engendrée de l'intérieur au lieu d'être exercée par les coups et le froid, finirait par nous forcer à ouvrir la bouche. Au premier regard, la chambre qui m'était attribuée ne me parut somme toute pas désagréable. Elle avait une porte, un lit, une chaise, un lavabo, une fenêtre à barreaux. Mais la porte demeurait fermée jour et nuit, il ne devait apparaître, sur la table, pas un livre, pas un journal, pas une feuille, pas un crayon à papier, et la fenêtre ouvrait éternellement sur un mur pare-feu ; autour de mon être, jusque dans mon propre corps, on avait construit le néant total. On m'avait tout pris, la montre afin que je n'eusse pas l'heure, le crayon pour que je ne pusse pas écrire, le couteau pour que je ne m'ouvrisse pas les veines ; même l'infime distraction d'une cigarette m'était refusée. Jamais je ne voyais, mis à part le gardien, qui ne devait pas dire un mot ni répondre à mes questions, aucune figure humaine ; jamais je n'entendais aucune voix humaine ; la vue, l'ouïe, aucun des sens ne recevait du matin au soir et du soir au matin la moindre nourriture ; on restait désespérément seul avec soi-même, son propre corps et les quatre ou cinq objets muets – table, lit, fenêtre, lavabo –, on vivait comme un scaphandrier sous sa cloche de verre dans l'océan noir de ce silence, comme un scaphandrier qui sent déjà que la corde vers le monde extérieur a cédé et qu'il ne sera jamais remonté des abysses silencieuses. Il n'y avait rien à faire, rien à entendre, rien à voir, c'était partout autour de soi et sans cesse le néant, le vide absolument hors de l'espace et du temps. On se déplaçait ici et là, et avec soi les pensées allaient

ici et là, ici et là, encore et toujours. Et même les pensées, si désincarnées semblent-elles, ont besoin d'un support faute de quoi elles se mettent à tourner et s'enroulent, absurdes, sur elles-mêmes ; même elles ployaient sous le néant. On attendait quelque chose, du matin au soir, et rien n'arrivait. On attendait encore et encore. Rien n'arrivait. On attendait, attendait et attendait, on pensait et pensait, on pensait jusqu'à en avoir mal aux tempes. Rien n'arrivait. On restait seul. Seul. Seul.

« Cela dura quinze jours, au cours desquels je vécus en dehors du temps et de l'espace. Une guerre eût-elle alors éclaté que je n'en eusse rien su ; mon monde comportait en tout table, porte, lit, lavabo, chaise, fenêtre et mur, et je regardais toujours la même tapisserie au même mur ; chaque ligne de son motif dentelé s'était creusée comme avec un poinçon d'airain dans la plus petite ride de mon cerveau, tant je l'avais regardée souvent. Puis, enfin, les interrogatoires commencèrent. On était subitement appelé, sans trop savoir si c'était le jour ou la nuit. On était appelé et conduit à travers quelques couloirs sans savoir où ; puis on attendait quelque part sans savoir où et on était soudain face à une table à laquelle étaient assis quelques hommes en uniforme. Sur la table, un bloc de papier : les dossiers, dont on ignorait le contenu ; et puis les questions commençaient, les vraies et les fausses, les claires et les sournoises, les questions cachées et les questions pièges, et, pendant que l'on répondait, des doigts inconnus, mauvais, manipulaient les papiers, dont on ignorait le contenu ; et les doigts inconnus, mauvais, écrivaient quelque chose dans le procès-verbal, et on ne savait pas ce qu'ils écrivaient. Mais dans ces interrogatoires le plus terrible était que je ne pouvais ni deviner ni calculer ce que les gens de la Gestapo connaissaient réellement des dossiers de mon cabinet, ou simplement ce qu'ils voulaient tirer de moi. Comme je vous l'ai déjà dit, j'avais fait envoyer les papiers effectivement compromettants, par ma gouvernante, à mon oncle. Mais les avait-il eus ? Ne les avait-il pas eus ? Et jusqu'où allait la trahison du clerc ? Combien des lettres avaient-ils interceptées ; qu'avaient-ils peut-être entre temps déjà arraché à un malheureux ecclésiastique dans l'un des monastères allemands que nous représentions ? Et ils posaient des questions, et des questions. Quel papier avais-je acheté pour tel monastère, avec quelle banque avais-je échangé, connaissais-je ou non monsieur Untel, avais-je eu en ma possession des lettres de Suisse et de Steenokkerzeel ? Et comme je ne

pouvais pas évaluer jusqu'où ils étaient déjà renseignés, chaque réponse se muait en monstrueuse responsabilité. Leur apprendre quelque chose qu'ils ignoraient, c'était peut-être donner quelqu'un sans raison. Trop nier, c'était me faire du tort à moi-même.

« Mais l'interrogatoire, ce n'était pas cela le pire. Le pire, c'était le retour de l'interrogatoire jusque dans mon néant, le même néant avec la même table, le même lit, le même lavabo, la même tapisserie. Car, presque seul face à moi-même, j'essayais de reconstituer ce que j'eusse dû répondre de plus avisé et ce que je devrais dire la fois suivante afin de distraire le soupçon que j'avais peut-être éveillé d'une remarque irréfléchie. Je tournais et retournais chaque mot de ma déposition au juge d'instruction en long, en large et en travers, je reprenais chaque question posée par eux, chaque réponse donnée par moi, je tentais d'envisager le compte-rendu qu'ils avaient pu en faire, tout en sachant que je ne le réaliserais ni ne l'apprendrais jamais. Mais une fois ces pensées lancées dans l'espace vide, elles n'avaient de cesse de tourner dans ma tête, toujours à nouveau, toujours sous une autre configuration, et cela s'infiltrait jusque dans mon sommeil ; après chaque audition menée par la Gestapo, mes pensées poursuivaient le supplice de l'interrogatoire et de l'examen sans fléchir, peut-être même plus atrocement, car si ces auditions-ci s'achevaient au bout d'une heure, celles-là duraient sans fin, l'isolement infligeant sa torture sournoise. Et, autour de moi, toujours la table, l'armoire, le lit, la tapisserie, la fenêtre, pas une distraction, pas un livre, pas un journal, pas un visage étranger, pas un crayon pour noter quoi que ce fût, pas une allumette avec laquelle jouer, rien, rien, rien. Je me rends compte à présent seulement que concevoir ce procédé de la chambre d'hôtel était terriblement brillant et psychologiquement meurtrier. En camp de concentration, on eût sans doute dû charrier des pierres jusqu'à ce que les mains se mettent à saigner et les pieds à geler dans leurs chaussures, on eût été entassé avec deux douzaines de personnes dans le froid et la puanteur. Mais on eût vu d'autres visages, on eût eu un champ, une charrette, un arbre, une étoile, quelque chose, peu importe quoi, à contempler, tandis qu'ici autour de soi il y avait toujours la même chose, la même chose, l'affreuse la-même-chose. Ici, il n'y avait rien pour me distraire de mes pensées, de mes égarements, des mes récapitulations pathologiques. Et c'était exactement leur dessein – je m'étranglerais et m'étranglerais dans mes pensées jusqu'à ce qu'elles

m’étouffassent et que je finisse par ne plus pouvoir que les expulser, que cracher, cracher tout ce qu’ils voulaient, leur livrer enfin les éléments, et les hommes. Je sentais peu à peu mes nerfs commencer à se détendre sous l’horrible oppression de ce néant, et conscient du danger je bandais mes nerfs, jusqu’à la déchirure, vers toute distraction que je pusse trouver ou inventer. J’essayai, pour m’occuper, de réciter ou reconstituer tout ce que j’avais appris autrefois, les chants populaires et les comptines de mon enfance, mon Homère du lycée, les articles du code civil. Puis je tentai le calcul : additionner ou diviser des nombres quelconques, mais dans le vide ma raison n’avait aucune prise. Je ne pouvais pas me concentrer sur du néant. Toujours les même pensées revenaient s’interposer et clignoter : que savent-t-ils ? Qu’ai-je dit hier, que dire la prochaine fois ?

« Cet état impossible à décrire précisément dura quatre mois. Voilà… quatre mois, cela s’écrit tout seul, un simple signe ! Cela se dit tout seul ; quatre mois : trois syllabes. Un quart de seconde suffit aux lèvres pour articuler un tel son : quatre mois ! Mais personne, celui qui s’y trouve pas plus qu’un autre, ne peut dépeindre, ne peut illustrer, combien le temps dure dans le vide spatial et temporel, et nul ne peut expliquer comme cela vous dévore et vous détruit, ce néant, néant et néant autour de soi, cet éternel table-lit-lavabo-tapisserie, et toujours sans un mot, toujours le même gardien qui vous fait glisser le repas sans un regard, toujours les mêmes pensées qui tournent autour de soi dans le néant jusqu’à ce que l’on en perde la tête. À de maigres indices, je m’aperçus avec inquiétude que j’avais le cerveau de plus en plus dérangé. J’avais commencé les interrogatoires avec une conscience claire, m’exprimant avec calme et réflexion ; cette pensée à deux versants – que dire et que ne pas dire – était naguère efficace. À présent, je ne pouvais plus articuler les phrases les plus simples sans bredouiller, car j’avais en témoignant le regard rivé à la plume qui, sur le papier, traçait le procès-verbal, comme si j’allais suivre mes propres mots. Je sentais ma détermination faiblir, je sentais se rapprocher petit à petit l’instant où, pour m’en sortir, je dirais tout ce que je savais, voire plus ; où, pour échapper à ce néant qui m’étranglait, je trahirais douze hommes avec leurs secrets sans y gagner pour moi-même plus qu’un souffle de répit. C’est bien ce qui faillit arriver un soir : comme le gardien m’avait apporté mon repas à cet instant fortuit où j’étouffais, je m’écriai soudain après lui : « Conduisez-moi à la

salle d'audition ! Je vais tout vous dire ! Tout dire jusqu'au bout ! Je vais vous dire où sont les papiers, et où est l'argent ! Je dirai tout, tout ! » Heureusement, il ne pouvait plus m'entendre. Peut-être aussi ne le voulait-il pas.

« Dans cette détresse, une occasion inattendue vint me sauver, du moins me sauver pour un certain temps. C'était fin juillet, par une journée sombre, grise et pluvieuse : je me rappelle fort bien ce détail, car la pluie battait contre la vitre du couloir par lequel on me menait à l'interrogatoire. Je devais attendre dans l'antichambre du juge d'instruction. Avant chaque comparution, il fallait attendre : même cela faisait partie de leur technique. On avait d'abord les nerfs qui lâchaient, d'être appelé et tiré de sa cellule en pleine nuit, puis, alors que l'on s'était déjà bien fait à l'idée de l'audition, que l'on avait affermi sa pensée et sa volonté en vue de la défense, ils vous laissaient attendre, pour rien, attendre pour rien, une heure, deux heures, trois heures avant l'audition, afin de fatiguer le corps et d'user l'âme. Et l'on me fit attendre un temps particulièrement long ce jeudi 27 juillet, deux bonnes heures à patienter debout dans l'antichambre ; si je me rappelle cette date, c'est pour une raison bien précise, car dans l'antichambre où je devais – bien entendu sans être autorisé à m'asseoir – faire le pied de grue deux heures durant, on avait suspendu un calendrier, et je ne saurais vous expliquer comme, à ma soif de mots imprimés, de mots écrits, je contemplai et contemplai ces uniques chiffres, ces pauvres mots sur le mur : " 27 juillet " ; j'en nourris tout bonnement mon cerveau. Puis je continuai d'attendre, attendre, les yeux fixés sur la porte, le moment où elle s'ouvrirait enfin ; je me demandais quelles questions allaient bien me poser les inquisiteurs cette fois, tout en sachant qu'ils me poseraient des questions tout autres que celles auxquelles je me préparais. Mais, malgré tout, le tourment de l'attente debout était en même temps un plaisir, un délice, car c'était là une autre pièce que ma chambre, un peu plus grande et possédant deux fenêtres au lieu d'une, et sans le lit, sans le lavabo et sans cette fissure dans le rebord de la fenêtre que j'avais déjà regardée un million de fois. La porte était peinte différemment, il y avait une autre chaise contre le mur et, à gauche, un placard avec des dossiers, ainsi qu'une penderie dans laquelle étaient suspendus, humides, trois ou quatre pardessus militaires, ceux de mes bourreaux. J'avais donc quelque chose de nouveau, quelque chose d'autre à regarder, enfin quelque

chose d'autre devant mes yeux affamés, et ils se jetaient avidement sur chaque particularité. J'observai chaque pli de ces pardessus, remarquant par exemple une goutte suspendue à un col, et si ridicule que cela vous paraisse j'attendais avec une excitation démente de voir si cette goutte finirait par couler, le long du pli, ou si, défiant les lois de la gravité, elle resterait accrochée là où elle était – oui, je contemplai et contemplai cette goutte plusieurs minutes en retenant mon souffle, comme si ma vie en dépendait. Puis, comme elle avait fini par dégouliner, je recomptai les boutons des pardessus, huit à l'un des vêtements, huit à un autre, dix au troisième, puis je me remis à comparer leur revers ; tous ces détails ridicules, négligeables, mes yeux affamés les palpaient, les contournaient, les saisissaient avec une avidité que je ne pourrais pas décrire. Et soudain, mon regard s'arrêta, immobile, sur quelque chose. J'avais découvert qu'à un des pardessus, la poche était un peu enflée. Je m'approchai, et il me sembla reconnaître à sa forme rectangulaire ce que cette poche un peu plus grosse recelait : un livre ! Mes genoux se mirent à trembler : un LIVRE ! Cela faisait quatre mois que je n'avais pas eu de livre en main, et la simple idée d'un livre, dans lequel on pouvait voir des suites de mots, des lignes, des pages et des feuillets ; d'un livre dans lequel se trouvaient d'autres pensées, nouvelles, étrangères, distrayantes, que l'on pouvait lire, suivre, se mettre dans la cervelle, j'en étais abasourdi et grisé en même temps. Mes yeux hypnotisés, rivés au léger renflement qui formait dans la poche les contours d'un livre, brûlaient vers cet emplacement invisible comme pour y ouvrir un trou dans le pardessus. Pour finir, je perdis le contrôle de mon désir ; malgré moi, je m'approchai encore. La pensée de pouvoir au moins toucher à travers la poche un livre de mes mains m'échauffait les nerfs des doigts jusqu'aux ongles. Presque inconsciemment, je me déplaçai de plus en plus près. Heureusement que le gardien ne prêtait pas attention à mon attitude vraiment bizarre ; peut-être aussi considérait-il comme naturel qu'un homme debout tout droit depuis deux heures voulût s'appuyer un peu contre le mur. Je finis par me trouver tout près déjà du pardessus, et j'avais les mains dans le dos avec l'intention de toucher, mine de rien, ce pardessus. Je palpai le tissu et sentis à travers, en effet, quelque chose de rectangulaire, quelque chose de souple et qui craquait doucement – un livre ! Un livre ! Et, en un éclair, cette pensée m'agita d'un frisson : "vole le livre ! Peut-être que tu vas réussir, et que tu pourras le cacher dans ta cellule, puis lire, lire, lire, lire enfin de nouveau !" Cette pensée, à peine eut-

elle percé en moi, agit comme un poison violent ; d'un coup mes oreilles se mirent à vibrer et mon cœur à tambouriner, mes mains devinrent glaciales et cessèrent d'obéir. Mais, après la stupéfaction initiale, je me coulai doucement, sournoisement, encore plus près du pardessus ; sans quitter le gardien des yeux, par en-dessous je poussai le livre vers le haut pour le faire sortir de la poche, de mes mains cachées dans le dos. Puis je les refermai d'un mouvement léger et précautionneux, et voilà que j'avais soudain dans la main le livre qui, étant donnée sa petite taille, ne devait contenir que peu de choses. Et je m'effrayai alors de ce que j'avais fait. Je ne pouvais pourtant pas revenir en arrière. Mais où le mettre ? Je poussai dans mon dos le volume sous mon pantalon à l'endroit de la ceinture, et depuis là je le fis descendre progressivement vers ma hanche, afin qu'il tînt si, la main sur la couture, je marchais d'une allure militaire. Cela passa le premier essai. Je m'écartai d'un pas de la penderie, deux pas, trois pas. Cela fonctionnait. J'arrivais à maintenir le livre en marchant, d'une simple pression de la main sur ma ceinture.

« Ensuite arriva l'interrogatoire. Pour moi, il fut éprouvant comme jamais, car en répondant je concentrais toutes mes forces, non sur mes déclarations, mais surtout à garder discrètement le livre en place. Heureusement, cette fois l'audition fut rapide et je rapportai le livre, sauf, dans ma chambre – je ne vous retarderai pas avec des détails, car il advint que le livre glissât hors de mon pantalon au milieu du couloir, et je dus feindre une méchante quinte de toux pour me plier en deux et le glisser à nouveau en sûreté sous ma ceinture. Mais quelle seconde fut celle où je réintégrai ma chambre, enfin seul et, pourtant, plus seul désormais !

« Mais vous vous dites sans doute que je dus avoir aussitôt empoigné le livre, l'avoir observé, l'avoir lu. Pas du tout ! Je voulais d'abord savourer la joie anticipée d'avoir un livre avec moi, le plaisir exprès différé qui excitait extraordinairement mes nerfs de rêver à la sorte de livre que celui que j'avais volé devrait être, au mieux ; surtout : écrit tout petit, avec beaucoup, beaucoup de lettres, beaucoup, beaucoup de pages fines, pour que je misse plus longtemps à le lire. Et puis je fis le souhait que ce fût une œuvre qui me passionnât intellectuellement, rien de plat, rien de léger, mais quelque chose à apprendre, apprendre par cœur, au mieux de la poésie – quel vain rêve ! – Goethe ou bien Homère. Mais, pour finir, je ne pus que laisser cours à mon

avidité, à ma curiosité. Étendu sur le lit afin que le gardien, s'il venait à ouvrir brusquement la porte, ne me surprît pas, je tirai le volume de ma ceinture en tremblant.

« Le premier coup d'œil fut une déception, et même un genre d'âpre colère : ce livre dont je m'étais emparé en prenant un risque prodigieux, auquel j'avais réservé une si brûlante attente, n'était rien qu'un manuel d'échecs, un recueil de cent cinquante parties de championnat. Si je n'avais pas été enfermé, séquestré, de fureur j'eusse aussitôt lancé le livre par une fenêtre ouverte, car que devais-je, que pouvais-je faire de cette aberration ? Jeune homme j'avais comme la plupart des autres au lycée essayé, de loin en loin, de tuer le temps devant un échiquier. Mais à quoi bon cette chose théorique ? Sans adversaire, on ne peut tout de même pas jouer aux échecs, encore moins sans pièces, sans tablier ! Dépité, je n'en fis pas moins tourner les pages pour y découvrir, peut-être, quelque chose de lisible, une introduction, une notice ; mais je ne trouvais rien que le simple carré des diagrammes pour chacune des parties de championnat et, en dessous, des signes qui commencèrent par me désorienter : a2-a3 Cf1-g3, et cetera. Tout cela était pour moi un genre d'algèbre dont je ne trouvais pas la clef. Il me fallut du temps pour deviner que les lettres, a, b, c, indiquaient les lignes de la longueur, les chiffres de 1 à 8, celles de la largeur, et qu'ensemble ils précisaient l'emplacement à un moment donné de chacune des pièces ; au moins cela dotait-il d'un langage les figures pures des diagrammes. Peut-être, me dis-je, pourrais-je me composer un genre d'échiquier dans ma cellule, et essayer ensuite de recréer ces parties ; il m'apparut, comme un signe céleste, que mon drap présentait fortuitement des carreaux grossiers. Correctement plié, il finit par donner une surface de soixante-quatre cases. Mais, pour l'instant, je cachai le livre sous le matelas et en arrachai la première page. Puis, à partir de petites boulettes de pain que je mettais de côté, j'entrepris de sculpter les pièces d'échecs, le roi, la reine et ainsi de suite, bien sûr avec une imperfection ridicule ; au terme d'efforts infinis, je réussis finalement à entreprendre la reconstitution des positions données dans le manuel d'échecs. Mais en essayant de refaire entièrement la partie, je commençai par échouer tout à fait avec mes ridicules miettes en lieu de pièces, dont j'avais encrassé la moitié sombre pour la différencier de l'autre. Les premiers jours, je m'embrouillai sans cesse : cinq, dix, vingt fois je dus reprendre cette même

partie du début. Mais qui disposait sur terre d'autant de temps inusité et inutile que moi, esclave du néant ; qui bénéficiait d'une telle profusion d'avidité et de patience ? Six jours plus tard, je menais déjà la partie à terme sans une erreur ; après huit autres jours, je n'avais même plus besoin des miettes sur le drap pour me figurer les positions du livre d'échecs, et au bout de huit autres jours, même le drap quadrillé me devenait superflu ; les signes au départ abstraits, a1, a2, c7, c8, se changèrent derrière mon front en positions visibles, concrètes. Le changement atteint fut irrévocable : je m'étais créé une projection intérieure de l'échiquier avec ses pièces et voyais, dans les simples formules, chaque position dans son ensemble ainsi qu'il suffit à un musicien exercé d'un seul regard à la partition pour entendre ensemble toutes les voix. Encore quatorze jours et j'atteignis sans effort à rejouer de tête – ou comme on dit en termes spécialisés : à l'aveugle – chaque partie du livre ; ce fut alors que je saisis pour la première fois quel délice j'avais gagné en ayant l'aplomb de ce larcin. Car j'avais d'un coup une occupation… absurde, vaine si vous voulez, mais néanmoins une occupation qui anéantissait le néant qui m'entourait : je possédais avec ces cent cinquante parties de tournoi une arme formidable contre l'oppressante monotonie de l'espace et du temps. Afin de perpétuer sans interruption le charme de ma nouvelle activité, à compter de ce moment je partageai chaque jour ainsi : deux parties le matin, deux l'après-midi, puis une rapide récapitulation le soir. Cela remplissait ma journée, qui jusqu'alors s'étalait aussi informe que de la gélatine ; j'étais occupé inlassablement, puisque les échecs possèdent la formidable qualité, en tendant les énergies spirituelles sur un territoire bien limité, de ne pas étourdir l'esprit, même lorsque l'on pousse la réflexion, mais d'en aiguiser l'agilité et la résistance. Peu à peu, rejouer les parties de championnat, ce qu'au départ je n'avais fait que techniquement, commença à éveiller en moi un suave entendement esthétique. J'appris à comprendre les subtilités, les ruses et les finesses dans l'attaque et la défense, j'acquis l'art de calculer, de combiner, de riposter, et reconnaissais même le style personnel de chaque joueur à sa conduite, de façon aussi immanquable que l'on identifie les vers d'un poète dès les premières lignes ; ce qui au départ n'était qu'une occupation pour passer le temps devint un plaisir, et les silhouettes des grands stratèges des échecs, tels Alekhine, Lasker, Bogoljubov, Tartakover, repeuplaient ma solitude comme de bons amis. Un défilé incessant animait chaque jour la cellule vide, et ce fut justement la

régularité de mes exercices intellectuels qui rendit à mon raisonnement son assurance ébranlée. Je sentais mon cerveau tout à la fois se raviver et, par cette constante discipline intellectuelle, s'affûter même à nouveau. Je réfléchissais avec plus de clarté et de concentration, ce qui apparût surtout pendant les interrogatoires ; je m'étais inconsciemment perfectionné devant l'échiquier pour me défendre face à de fausses menaces et des combines voilées ; à partir de cet instant, je n'offris plus de prise au cours des auditions et il me sembla même que les gens de la Gestapo se mettaient progressivement à me témoigner une forme de respect. Peut-être se demandaient-ils tout bas, alors qu'ils voyaient tous les autres s'effondrer, de quelle source secrète je tirais, moi seul, la force de produire une résistance aussi inébranlable.

« Ce bonheur qui était le mien alors que je rejouais jour après jour les cent cinquante parties du livre dura quelque deux mois et demi à trois mois. Puis, avant de m'en être douté, j'atteignis un point mort. Soudain, j'étais à nouveau face au néant. Car dès que j'eus joué de bout en bout chaque partie vingt ou trente fois, elle perdit l'attrait de la nouveauté, de l'étrangeté ; sa force auparavant si exaltante, si excitante, fut épuisée. Quel était l'intérêt de répéter encore et encore des parties que je connaissais par cœur, coup pour coup, depuis bien longtemps ? La moindre ouverture dévidait aussitôt en moi son cours, automatiquement ; il n'y avait plus aucune surprise, plus de tensions, plus de problèmes. Pour m'occuper afin de me créer l'effort et la distraction qui m'étaient déjà devenus indispensables, il m'eût en fait fallu un autre livre, avec d'autres parties. Puisque c'était hors de question, il n'y avait qu'une seule voie sur cette étrange fausse route ; au lieu des anciennes parties, je devais m'en inventer d'autres. Je devais essayer de jouer avec moi-même, ou plutôt contre moi-même.

« Je ne sais pas jusqu'où vous avez réfléchi à la condition intellectuelle de ce jeu parmi les jeux. Mais la pensée la plus vague suffit pour se rendre compte qu'aux échecs, pur jeu d'esprit exempt de hasard, en toute logique c'est une absurdité de vouloir jouer contre soi-même. L'intérêt des échecs repose fondamentalement sur l'unique fait que leur stratégie se développe différemment dans deux cerveaux différents, que dans cette guerre intellectuelle les noirs, ignorant tout des manœuvres actuelles des blancs, cherchent constamment à les deviner et à les contrer, tandis que de leur côté

les blancs aspirent à devancer et parer les intentions secrètes des noirs. Noirs et blancs ne formant qu'une seule et même personne, il se produirait cet état insensé où un seul et même cerveau devrait simultanément savoir une chose et l'ignorer, où fonctionnant en tant que blanc il devrait oublier sur commande tout ce qu'il aurait souhaité et recherché une minute auparavant en tant que noir. Une telle double pensée présuppose en fait un clivage absolu de la conscience, un pouvoir de faire basculer à volonté la fonction cognitive, comme par un engin mécanique ; vouloir jouer contre soi-même est donc aux échecs aussi contradictoire que de courir après son ombre.

« Pour être bref, dans mon désespoir j'ai visé des mois durant ce but impossible, absurde. Mais je n'avais d'autre choix que ce non-sens pour ne pas tomber dans la démence pure ou dans un total marasme intellectuel. L'affreuse situation où j'étais me forçait à essayer au moins de me dédoubler en un moi des noirs et un moi des blancs si je ne voulais pas être écrasé par le néant horrible qui m'entourait. »

Le docteur B. s'adossa de nouveau sur sa chaise longue et ferma les yeux une minute. C'était comme s'il tentait avec violence de réprimer un souvenir bouleversant. Au coin gauche de ses lèvres, l'étrange tressaillement recommençait sans qu'il pût le maîtriser. Il se redressa un peu sur son transat.

« Bon… j'espère tout vous avoir expliqué de façon compréhensible jusqu'ici. Mais malheureusement, je ne sais pas du tout si je vais pouvoir vous représenter la suite avec la même clarté. Car cette nouvelle occupation exigeait une tension du cerveau tellement absolue qu'il en était impossible de garder en même temps le contrôle de soi. Je vous ai déjà fait comprendre qu'il est aberrant à mon avis de vouloir jouer aux échecs contre soi-même ; mais on aurait quand même une chance infime d'attendre ce but absurde en ayant devant soi un échiquier réel, car l'échiquier accorde encore, par sa réalité, une certaine distance, une externalité matérielle. Devant un vrai échiquier et de vraies pièces, on peut instaurer des pauses dans la réflexion ; on peut s'asseoir physiquement tantôt de l'un, tantôt de l'autre côté de la table pour saisir du regard la situation tantôt du point de vue des noirs, tantôt de celui des blancs. Mais, contraint comme je l'étais de projeter dans un espace imaginaire ce combat contre moi-même ou, si vous voulez, avec moi-même, j'étais forcé de garder clairement à l'esprit la disposition du moment

sur les soixante-quatre cases, tout en calculant par ailleurs non seulement la configuration immédiate mais également les coups possibles pour les deux adversaires ; autrement dit – je sais que cela paraît absurde à l'entendre – de m'imaginer double, triple, non, multiplié par six, huit, douze, toujours quatre ou cinq coups à l'avance pour chacun des deux moi. Il me fallait – pardonnez que je vous inflige de réfléchir à cette folie –, pour jouer dans cet espace abstrait de l'imagination, prévoir quatre ou cinq coups à l'avance en tant que noirs et que blancs à la fois, combinant donc à l'avance toutes les situations qui se présenteraient au cours du développement avec deux cerveaux, le cerveau des blancs et celui des noirs. Mais, dans mon expérimentation abstruse, il y avait encore un danger plus grand que celui de me partager en deux : à concevoir moi-même des parties, le sol se dérobant sous mes pieds, je basculai dans un abîme. Ne faire que copier des parties de championnat, mon exercice des semaines précédentes, cela avait simplement consisté à opérer une reproduction, à récapituler un matériau donné, ce qui en soi n'était pas plus pénible que d'apprendre de la poésie ou des articles de loi comme je l'avais fait : c'était une activité encadrée, disciplinée et, en cela, un excellent entraînement mental. Les deux parties que je répétais le matin et les deux de l'après-midi, cela représentait une tâche précise que j'accomplissais sans l'implication absolue de l'excitation ; elles me tenaient lieu d'occupation normale et, de surcroît, si je me trompais ou perdais le fil d'une partie, j'avais toujours le livre comme support. C'était la seule raison pour laquelle cette activité avait été si salutaire et assez apaisante pour mes nerfs ; il ne m'importait pas qu'elles fussent gagnées par les noirs ou par les blancs, c'étaient somme toute Alekhine ou Bogoljubov qui s'affrontaient pour les lauriers de champion ; et ma propre personne, ma raison, mon âme ne goûtaient les péripéties et les beaux instants de chaque partie qu'en spectateur, qu'en connaisseur. Mais à compter de l'instant où j'entrepris de jouer contre moi, je commençai inconsciemment à me défier moi-même. Mes deux moi, le moi des noirs et le moi des blancs, devaient concourir l'un contre l'autre et développèrent chacun de leur côté un orgueil, une impatience de l'emporter, de gagner ; en tant que noirs j'attendais sur des charbons ardents chaque coup des blancs. Chacun des deux moi triomphait quand l'autre faisait une erreur, tout en s'exaspérant de sa propre maladresse.

« Tout ceci est absurde en apparence, et c'était en effet un genre de

schizophrénie factice, un genre de dédoublement de la conscience augmenté d'une excitation dangereuse qu'un être humain ne peut pas imaginer en état normal. Mais n'oubliez pas que j'avais été violemment arraché à toute normalité, que j'étais prisonnier, enfermé sans motif, soumis depuis des mois au raffiné supplice de l'isolation, un homme qui voulait trouver quelque chose sur quoi décharger toute son accumulation de rage. Et comme je n'avais rien d'autre ce que ce jeu insensé contre moi-même, ma colère, mon désir de vengeance s'engouffrèrent passionnément dans ce jeu. Quelque chose en moi voulait avoir raison, mais il n'y avait en moi que cet autre moi à affronter ; aussi, en jouant, m'exaltais-je en une excitation quasi maniaque. J'avais gardé au départ une pensée calme et réfléchie, j'avais marqué des pauses entre chaque partie pour me remettre de mes efforts ; mais peu à peu mes nerfs excités ne me permirent plus d'attendre. À peine le moi des blancs avait-il joué son coup que le moi des noirs se précipitait en avant avec fièvre ; à peine une partie achevée, je me provoquais déjà pour la suivante, parce qu'il fallait bien à chaque fois que l'un des deux moi d'échecs fût battu par l'autre et exigeât sa revanche. Jamais je ne pourrais dire, même approximativement, combien de parties contre moi-même j'ai jouées, poussé par cette obsession furieuse, pendant les derniers mois que je passai dans ma cellule… peut-être un millier, peut-être davantage. J'étais possédé, sans plus pouvoir me libérer ; du matin au soir, je ne pensais que fou, pion, tour, roi, a, b, c, mat et roque, j'étais poussé de tout mon être et de tout mon sentiment sur le dallage du quadrilatère. Le plaisir de jouer s'était mué en désir de jouer, le désir en besoin de jouer, en manie, en une rage frénétique qui n'habitait pas seulement mes heures d'éveil, mais aussi mon sommeil. Je ne pouvais plus penser qu'échecs, plus qu'en déplacements d'échecs, en problèmes d'échecs ; je me réveillais parfois, le front trempé, pour découvrir que j'avais dû, inconsciemment, continuer à jouer même dans mon sommeil, et, si je rêvais de personnes, cela se passait exclusivement en déplacements du fou, de la tour, en sauts du cavalier en avant et en arrière. Même lorsque j'étais appelé pour un interrogatoire je ne pouvais plus concentrer mes pensées sur ma responsabilité ; j'ai l'impression de m'être exprimé de façon plutôt confuse pendant les dernières auditions, car même les enquêteurs échangeaient parfois un regard perplexe. Mais, en réalité, pendant qu'ils m'interrogeaient ou délibéraient, dans ma funeste avidité, je n'attendais que d'être reconduit dans ma cellule afin de reprendre mon jeu, mon jeu dément,

une nouvelle partie, puis une autre, puis une autre. Chaque interruption se mit à me déranger ; même le quart d'heure pendant lequel le gardien nettoyait la geôle, les deux minutes où il m'apportait à manger tourmentaient mon impatience fébrile ; il arrivait que le soir, la gamelle contenant le repas n'eût pas été touchée : à mon jeu, j'avais oublié de manger. Mon unique sensation physique était une soif atroce ; c'était sans doute la fièvre de penser et jouer sans arrêt ; je vidais en deux gorgées le contenu de ma bouteille, harcelais le gardien pour avoir encore à boire et n'en sentais pas moins l'instant suivant ma langue déjà sèche dans ma bouche. Mon excitation, à force de jouer – et je ne faisais plus rien d'autre du matin jusqu'au soir – finit par atteindre un tel point que je devins incapable de rester tranquille un instant ; je marchais sans cesse en réfléchissant à mes parties, de-ci de-là, toujours de plus en plus vite, plus vite, plus vite de-ci de-là, de-ci de-là, m'échauffant toujours à mesure qu'approchait le dénouement de la partie ; la soif de gagner, de battre, de me battre moi-même, se mua progressivement en une sorte de rage, je vibrais d'impatience, car l'un des moi d'échecs était toujours trop lent pour l'autre. L'un pressait l'autre ; si ridicule que cela puisse vous sembler, je me mis à m'invectiver – " plus vite, plus vite " ou encore " avance, avance ! " –, si en moi l'un des deux moi était trop lent à riposter. Bien sûr, j'y vois très clair aujourd'hui : mon état de surexcitation intellectuelle avait déjà une forme tout à fait pathologique, pour laquelle je ne trouve pas d'autre nom que celui, sans précédent médical, d'intoxication aux échecs. Cette obsession maniaque finit par attaquer non seulement mon cerveau mais aussi mon corps. Je maigrissais, j'avais le sommeil inquiet et troublé, il me fallait à chaque réveil produire un effort singulier pour décoller mes paupières plombées ; je me sentais parfois si faible que, si je saisissais un verre, je ne réussissais qu'avec peine à le porter à mes lèvres tellement mes mains tremblaient ; mais à peine commençais-je à jouer que j'étais envahi d'une force ardente : j'allais de-ci de-là en serrant les poings, entendant parfois, comme à travers un brouillard rouge, ma voix rauque et mauvaise se lancer à elle-même : " échec " ou " mat ! ".

« De quelle façon cet état horrible, indescriptible, évolua en crise, je ne pourrais en rendre compte moi-même. Tout ce que je sais, c'est que je me réveillai un matin et que ce réveil avait quelque chose de différent. Mon corps était comme détaché de moi ; je reposais mollement, j'étais bien. Une fatigue

épaisse et agréable comme je n'en avais pas connue depuis des mois pesait sur mes paupières, elle y pesait si chaude et bienfaisante que je ne pus d'abord pas me décider à ouvrir les yeux. Réveillé déjà, je restai plusieurs minutes à savourer cette lourde stupeur, cette tiède station allongée dans l'engourdissement lascif de mes sens. Tout à coup, il me sembla entendre des voix dans mon dos, des voix vivantes, des voix humaines qui prononçaient des paroles, et vous ne pouvez pas imaginer comme j'étais transporté, car cela faisait des mois, bientôt un an que je n'avais pas entendu d'autres paroles que celles, dures, agressives, mauvaises du bureau du juge. " Tu es en train de rêver ", me dis-je. " Tu rêves ! N'ouvre surtout pas les yeux ! Fais-le durer, ce rêve, ou tu reverras autour de toi cette maudite cellule, la chaise, le lavabo, la table, la tapisserie et son motif toujours identique. Tu es en train de rêver… continue ! "

« Mais la curiosité gardait la main. J'ouvris les paupières avec lenteur et précaution. Et miracle : c'était dans une autre chambre que je me trouvais, une chambre plus grande et plus spacieuse que ma cellule à l'hôtel. Une fenêtre sans barreaux était ouverte à la lumière du dehors et à une vue sur les arbres, des arbres verts, qui dansaient au vent au lieu de mon mur pare-feu, figé ; les murs luisaient blancs et lisses, le plafond au-dessus de moi s'élevait blanc et haut – tout était réel, j'étais dans un nouveau lit, un lit inconnu et c'était vrai, ce n'était pas un rêve ; derrière moi des voix humaines murmuraient doucement. Sans le vouloir, je dus avoir remué violemment dans ma surprise, car j'entendis approcher des pas dans mon dos. Une femme aux attaches souples s'approchait de moi, une femme avec une charlotte sur les cheveux, une soignante, une infirmière. Je fus parcouru d'un frissonnement ravi : je n'avais pas vu de femme depuis un an. Je contemplai la gracieuse apparition, sans doute avec un regard fou, extatique, car : " Du calme ! Ne bougez pas ! ", intima celle qui approchait, pour m'apaiser. Mais je n'écoutai que sa voix – n'était-ce pas un être humain qui parlait ? Y avait-il donc vraiment sur terre un être humain qui ne m'interrogeât ni ne me tourmentât ? Et en outre – miracle ineffable ! – une douce voix de femme, chaude, presque tendre. Je fixai mon regard avide sur sa bouche, car au cours de cette année d'enfer il m'était devenu invraisemblable qu'un être humain pût s'adresser à un autre avec bienveillance. Elle me sourit – oui, elle souriait, il y avait encore des êtres capables de sourire avec bienveillance –, puis elle

me posa sur les lèvres un doigt impérieux, avant de s'en aller doucement. Mais je ne pus pas suivre son commandement. Mes yeux n'étaient pas rassasiés du miracle. Avec violence je tentai de me redresser dans mon lit pour la suivre du regard, pour suivre du regard ce miracle d'un être humain qui était bienveillant. Mais lorsque je voulus prendre appui au bord du lit, j'échouai. À l'emplacement normal de ma main droite, de mes doigts et de mon poignet, je sentis une chose inconnue, un gros bloc long et blanc, un bandage volumineux, semblait-il. Je commençai par regarder avec de grands yeux cette blancheur, cette grosseur, cette étrangeté, sans comprendre, puis je me mis lentement à saisir où j'étais et à réfléchir à ce qui pouvait m'être arrivé. On devait m'avoir blessé, ou je m'étais moi-même abîmé la main. Je me trouvais dans un hôpital.

« À midi, le médecin, un homme aimable d'un certain âge, arriva. Il connaissait le nom de ma famille et évoqua mon oncle, médecin personnel de l'empereur, si respectueusement que je fus immédiatement submergé par le sentiment qu'il me voulait du bien. Il me posa par la suite une foule de questions dont une, surtout, me surprit : étais-je mathématicien, ou chimiste ? Je démentis.

“ Étrange, murmura-t-il. Dans votre fièvre, vous n'avez cessé de crier de si étranges formules : c3, c4… Aucun de nous ne s'y entendait. ”

« Je voulus savoir ce qui m'était arrivé. Il eut un curieux sourire.

“ Rien de grave. Une irritation aiguë des nerfs, et, après avoir auparavant jeté un regard prudent tout autour, il ajouta tout bas : plutôt compréhensible, en définitive. Depuis le 13 mars, c'est bien ça ? ”

« J'acquiesçai de la tête.

“ Rien d'étonnant, avec cette méthode, murmura-t-il. Vous n'êtes pas le premier. Mais ne vous en faites pas. ”

« À la façon rassurante dont il me chuchotait cela, ainsi qu'à son regard apaisant, je sus qu'auprès de lui j'étais à l'abri.

« Deux jours plus tard, le docteur bienveillant me parla à cœur ouvert et me raconta ce qui s'était passé. Le gardien, qui m'avait entendu hurler dans ma cellule, en avait déduit que quelqu'un y avait pénétré, avec qui je me

battais. Mais à peine s'était-il présenté à la porte que je m'étais jeté sur lui avec les cris les plus féroces, comme, par exemple : " Allez, attaque, eh ! crapule, froussard! ", en tentant de le prendre à la gorge, et je l'avais finalement assailli si violemment qu'il avait dû appeler à l'aide. Lorsque, ensuite, on m'avait traîné dans cet état de fureur à l'examen médical, je m'étais soudain dégagé et lancé sur la fenêtre du couloir en fracassant la vitre, m'entaillant la main – ici, vous en voyez encore les profondes cicatrices. J'avais passé mes premières nuits à l'hôpital dans une sorte de fièvre cérébrale, mais j'avais à présent recouvré mes sens dans toute leur clarté. " Honnêtement, ajouta-t-il tout bas, je préfère ne pas en avertir les autorités, ou bien on finira par vous reconduire là-bas. Faites-moi confiance, je ferai de mon mieux. "

« Ce que ce médecin salutaire a rapporté sur moi à mes tortionnaires échappe à ma connaissance. Il obtint en tout cas ce qu'il voulait obtenir : ma libération. Peut-être qu'il m'avait déclaré irresponsable, ou peut-être qu'entre-temps j'étais déjà devenu quantité négligeable pour la Gestapo, car Hitler avait fini par envahir la Bohême, ce qui réglait pour lui le cas de l'Autriche. Il ne me restait ainsi qu'à signer l'engagement de quitter notre pays sous quinze jours, quinze jours qui furent tellement remplis de ces milliers de formalités aujourd'hui indispensables à qui était naguère citoyen du monde pour se rendre à l'étranger – papiers militaires, police, fisc, passeport, visa, certificat médical –, que je n'eus pas beaucoup de temps pour réfléchir au passé. Il semble que, dans notre cerveau, des forces secrètes de régulation soient à l'œuvre pour étouffer automatiquement ce qui pourrait tourmenter l'âme ou la mettre en danger, car, à chaque fois que j'essayais de repenser à ma captivité, c'était comme si la lumière s'éteignait dans mon cerveau ; il me fallut des semaines et des semaines, en fait jusqu'à ce je fusse sur ce bateau, pour retrouver le courage de songer à ce qui m'est arrivé.

« Et maintenant vous saisirez les raisons de mon comportement si inconvenant, et probablement si incompréhensible, à l'égard de vos amis. Je flânais tout à fait par hasard dans le fumoir lorsque je vis vos amis assis devant l'échiquier ; je me sentis comme cloué sur place, involontairement, par la stupeur et l'effroi. Car j'avais complètement oublié que l'on pouvait jouer aux échecs sur un véritable échiquier et avec de véritables pièces, oublié que deux personnes parfaitement différentes pouvaient se faire face, en

chair et en os. Véritablement, il me fallut quelques minutes pour me rappeler que ce que ces joueurs faisaient ici était par nature ce même jeu auquel, dans mon désespoir, je m'étais essayé des mois contre moi-même. Le code dont je m'étais contenté pendant mes furieux exercices n'avait été qu'un substitut qui symbolisait ces pièces d'ivoire ; que ces mouvements de pièces sur le tablier fussent les mêmes que les inventions fantastiques dans l'espace de ma pensée, c'était peut-être une surprise semblable à celle d'un astronome qui, après avoir découvert sur le papier un nouvel astre par des méthodes compliquées, l'observe réellement dans le ciel sous la forme d'une étoile blanche, claire, consistante. Comme aimanté, je regardais le tablier fixement en y voyant mes diagrammes : cheval, tour, roi, reine et pions sous la forme de pièces réelles, taillées dans le bois ; pour voir dans son ensemble la position de la partie, malgré moi il me fallut commencer par transposer mon monde chiffré, abstrait, dans celui des pions que l'on déplace. Je fus peu à peu envahi par la curiosité d'assister à ce jeu réel entre deux partenaires. Alors arriva ce fâcheux instant où, au mépris de toute convenance, je fis intrusion dans votre partie. Mais cette erreur de votre ami m'atteignit comme un coup en plein cœur. C'était pur instinct si je le retins, une impulsion qui me prit, comme on saisit sans réfléchir un enfant qui se penche à une balustrade. Ce ne fut que plus tard que je vis clairement l'inconvenance grossière dont, par ma brusquerie, je me suis rendu coupable. »

Je me hâtai d'assurer au docteur B. à quel point nous étions tous ravis que cette occasion nous eût permis de faire sa connaissance, et qu'après tout ce qu'il m'avait confié il ne me serait que doublement plus intéressant de le regarder le lendemain disputer le tournoi improvisé. Le docteur B. eut un mouvement d'inquiétude.

« Non, n'en attendez vraiment pas trop. Pour moi, il ne s'agirait que de voir… de voir si je… si je suis capable, tout bonnement, de faire une partie d'échecs normale, une partie sur un véritable échiquier, avec des pièces consistantes et un adversaire vivant… car je doute de plus en plus maintenant que les centaines, peut-être les milliers de parties que j'ai jouées fussent en fait des parties d'échecs dans les règles, et non simplement un genre d'échecs rêvés, d'échecs fiévreux, de jeu fiévreux dans lequel, comme toujours dans les rêves, je survolais des étapes intermédiaires. J'espère donc que vous n'attendez pas sérieusement que je prétende tenir tête à un champion

d’échecs, et encore moins au champion du monde. Ce qui m’intéresse et m’intrigue, ce n’est que la curiosité rétrospective de savoir si ce que je faisais naguère dans ma cellule, c’était encore jouer aux échecs ou si c’était déjà de la folie ; si je me trouvais à l’époque juste au bord ou déjà au-delà du redoutable écueil… c’est tout, absolument tout. »

À cet instant sonna, à l’extrémité du bateau, le gong annonçant le dîner. Nous avions bien passé près de deux heures à converser – le docteur B. m’avait rapporté beaucoup plus en détail tout ce que je résume ici. Je le remerciai du fond du cœur et le saluai. Mais je n’avais pas encore atteint l’autre bout du pont qu’il me suivait déjà, ajoutant nerveusement, balbutiant même un peu :

« Encore une chose ! Voulez-vous bien transmettre ceci à l’avance aux autres messieurs, pour que je n’aie pas après coup l’air discourtois : je ne ferai qu’une seule et unique partie… il n’est question que d’un trait à tirer au bas d’une vieille addition !... d’une résolution définitive, non d’un recommencement… je ne voudrais pas développer une seconde fois cette fièvre, cette passion du jeu, à laquelle je ne peux repenser qu’avec épouvante… et d’ailleurs… d’ailleurs le médecin m’a aussi mis en garde à l’époque… mis en garde expressément. Quelqu’un qui est un jour tombé dans une manie reste exposé pour toujours, et après une telle intoxication aux échecs – même guérie – on ferait mieux de se tenir loin des échiquiers… Alors vous comprenez : juste une partie pour voir, pour moi-même, et c’est fini. »

Le lendemain, nous étions rassemblés dans le fumoir à trois heures précises comme convenu. Notre assemblée s’était encore vue augmentée de deux amoureux du jeu des rois, deux officiers de marine qui avaient sollicité un congé du service de bord afin de pouvoir assister au tournoi. Czentovic lui-même ne se fit pas attendre, contrairement à la veille, et, après le choix obligé des couleurs, la partie mémorable entre cet homo obscurissimus et le célèbre champion du monde débuta. Je suis navré qu’elle n’ait eu lieu que pour nous, spectateurs d’une totale incompétence, et que son déroulement soit tout aussi perdu pour les annales de la science échiquéenne que les improvisations au piano de Beethoven pour la musique. Nous avons bien essayé, les après-midis suivantes, de reconstituer ensemble cette partie

d'après nos souvenirs, mais en vain ; probablement, pendant qu'ils jouaient, avons-nous accordé une attention trop passionnée aux deux joueurs plutôt qu'au déroulement du jeu. Car l'opposition intellectuelle dans le comportement des deux adversaires prit corps de plus en plus matériellement au cours de la partie. Czentovic, le joueur expérimenté, resta tout du long aussi inamovible qu'un roc, les yeux fixes, rigoureusement baissés sur l'échiquier. Réfléchir semblait lui demander des efforts presque physiques, exigeant la plus grande concentration de tous ses organes. Le docteur B., en revanche, se mouvait avec naturel et légèreté. Véritable dilettante au sens noble du terme, qui au jeu ne tire plaisir que du jeu, du « diletto », il gardait le corps tout à fait détendu ; pendant les premières pauses il bavarda en nous donnant des éclaircissements, allumant d'une main légère une cigarette et, quand venait son tour, ne regardait qu'une minute le tablier. Il semblait qu'à chaque fois il s'était déjà attendu à l'avance au coup joué par son adversaire.

Les coups obligés de l'ouverture se révélèrent plutôt rapides. Dès le septième ou le huitième, il sembla se former comme un plan précis. Czentovic prit de plus longues pauses pour réfléchir ; à cela nous sentions que le vrai combat commençait à faire appel au coup droit. Mais, pour rester fidèle à la vérité, le développement progressif de la situation impliquait pour les profanes que nous étions une certaine déception, comme toute vraie partie de tournoi. Car plus les pièces, interdépendantes, formaient un motif étrange, et plus impénétrable nous en devenait l'état des choses. Nous ne pouvions nous rendre compte ni de ce que l'un ou l'autre des adversaires avait en tête, ni de celui des deux qui avait alors l'avantage. Nous percevions simplement que certaines pièces servaient de levier pour faire éclater le front ennemi, sans pouvoir – puisque chaque mouvement de ces joueurs réfléchis était toujours combiné plusieurs coups à l'avance – saisir l'intention stratégique de ces assauts. À ceci s'ajoutait progressivement une lassitude paralysante, due surtout aux pauses interminables que prenait Czentovic pour réfléchir, et qui commencèrent visiblement à irriter aussi notre ami. Je l'observais avec inquiétude, à mesure que la partie s'allongeait, se mettre à remuer en tous sens dans son fauteuil, avec une agitation grandissante, allumant bientôt une cigarette après l'autre dans sa nervosité, se saisissant bientôt d'un crayon à papier pour noter quelque chose. Puis il commanda une nouvelle eau minérale qu'il lampa à la hâte verre après verre ; on voyait bien qu'il

combinait cent fois plus vite que Czentovic. À chaque fois que celui-ci, après une réflexion sans fin, se décidait à avancer une figure de sa main lourde, notre ami souriait, juste comme quelqu'un qui voit arriver quelque chose à quoi il s'attend depuis longtemps, et ripostait aussitôt. Il devait avoir évalué de tête, dans sa vive intelligence, toutes les éventualités qui s'offraient à l'adversaire à l'avance ; aussi, plus longtemps la décision de Czentovic tardait, plus il s'impatientait, et pendant qu'il attendait, ses lèvres étaient comprimées dans une ligne coléreuse, presque hostile. Mais Czentovic ne se laissa pas du tout presser. Il réfléchissait borné et sans mot dire, prenant des pauses de plus en plus longues à mesure que le terrain se découvrait sous les pièces. Au quarante-deuxième coup, après qu'eurent sonné deux heures trois quarts, nous étions déjà tous lassés et quasi indifférents autour de la table du tournoi. L'un des officiers de marine s'était déjà éloigné pour prendre un livre et ne levait les yeux de sa lecture qu'un instant à chaque progrès. Mais alors, avec un coup de Czentovic, soudain l'inattendu arriva. Dès que le docteur B. vit Czentovic saisir son cavalier pour l'avancer, il se ramassa sur lui-même comme un chat prêt à bondir. Il se mit à trembler de tous ses membres et à peine Czentovic eut-il joué son cavalier qu'il avança vigoureusement sa dame, avec une exclamation de triomphe : " Voilà ! Vous êtes fait ! ", se repoussa en arrière, croisa les bras et posa sur Czentovic un regard de défi. Dans sa pupille s'alluma soudain une lueur ardente.

Involontairement, nous nous penchâmes sur le tablier afin de comprendre le ton triomphant avec lequel ce coup avait été annoncé. Au premier regard, aucune menace directe n'était visible. La déclaration de notre ami devait donc porter sur un développement incalculable par des dilettantes à la vue courte comme nous. Czentovic était le seul d'entre nous à n'avoir pas bougé à cette annonce provocante ; il restait assis aussi inébranlable que s'il n'avait pas du tout entendu cet offensant : " Vous êtes fait! ". Rien ne se passait. Subitement, comme nous retenions tous notre souffle sans le faire exprès, on put entendre le tic-tac de la pendule que l'on avait posée sur la table pour mesurer le temps. Il passa trois minutes, sept minutes, huit minutes… Czentovic ne bougeait pas, mais il me sembla voir ses épais naseaux se dilater encore sous l'effet d'une pression interne. Cette attente muette paraissait tout aussi insupportable à notre ami qu'à nous-mêmes. Soudain, il se leva d'un coup et se mit à arpenter le fumoir, d'abord lentement puis de

plus en plus vite. Tous le regardaient avec étonnement, mais personne avec plus d'inquiétude que moi, car je m'aperçus que ses enjambées, malgré toute la vigueur de sa déambulation, parcouraient toujours un espace de même taille ; c'était comme si arrivé au milieu de la pièce il se heurtait chaque fois à une armoire invisible qui le forçait à faire demi-tour. Et je compris en frémissant que c'était une reproduction inconsciente de cette déambulation à la taille de sa cellule d'autrefois : pendant les mois de sa captivité il avait dû déambuler exactement ainsi, à la façon d'un animal en cage, les poings crispés et les épaules ramassées exactement de cette façon ; ce n'était pas autrement qu'il avait dû aller et venir des milliers de fois, avec dans son regard fixe et pourtant fébrile la lumière rouge de la folie. Toutefois, sa raison semblait demeurer intacte, car il tournait parfois un regard impatient vers la table pour savoir si entre temps Czentovic avait fini par se décider. Mais cela fit neuf, dix minutes. Et il arriva enfin ce qu'aucun de nous n'avait espéré. Czentovic leva lentement sa lourde main, restée jusqu'alors posée immobile sur la table. Nous attendions captivés sa décision. Czentovic, pourtant, ne joua pas, mais du revers de sa main retournée balaya lentement et d'un geste déterminé toutes les figures du tablier. Nous ne comprîmes que l'instant suivant : Czentovic avait abandonné la partie. Il avait capitulé pour ne pas essuyer un mat devant nos yeux. L'inimaginable s'était produit, le champion du monde, le vainqueur de tournois innombrables avait dû déposer les armes devant un inconnu, un homme qui n'avait pas touché à un échiquier depuis vingt à vingt-cinq ans. Notre ami, cet anonyme, cet ignotus avait défait le meilleur joueur d'échecs du monde en combat ouvert !

Sans nous en rendre compte, nous nous étions levés l'un après l'autre dans notre emportement. Chacun avait le sentiment de devoir dire ou faire quelque chose pour laisser s'exprimer notre ahurissement. Le seul qui s'obstinât dans son calme immobile, c'était Czentovic. Ce ne fut qu'après une pause calculée qu'il releva la tête et regarda notre ami, d'un regard de marbre.

« Une autre partie ? demanda-t-il.

– Naturellement ! », répondit le docteur B. avec un enthousiasme mauvais, et, avant que je pusse le rappeler à sa promesse d'en rester à une partie, il s'assit et entreprit de remettre les pièces en place dans un

empressement fébrile. Il les rassemblait avec tant d'excitation que, par deux fois, un pion échappa à ses doigts tremblants et tomba à terre ; la gêne déjà pénible que me causait son agitation inhabituelle se mua presque en angoisse. Car une exaltation visible s'était emparée de cet homme auparavant si calme et si tranquille ; le frémissement agitait sa bouche de plus en plus souvent et son corps tremblait comme agité d'une fièvre subite.

« Non, lui chuchotai-je tout bas. Pas maintenant ! Vous avez votre compte pour aujourd'hui ! C'est trop d'efforts.

– Des efforts ! Ah ! s'écria-t-il avec un rire mauvais. Mais j'aurais eu le temps de faire dix-sept parties à la place de cette traînasserie ! Les seuls efforts que je fais, c'est pour rester éveillé à ce tempo-là !… Allons ! Mais commencez donc ! »

Il avait adressé ces derniers mots sur un ton rude, presque grossier à Czentovic. Celui-ci le regarda avec calme et maîtrise, mais son regard de marbre évoquait un poing fermé. Tout à coup, il y avait entre les joueurs quelque chose de neuf ; une tension menaçante, une haine passionnée. Ce n'étaient plus deux adversaires désireux de comparer l'un à l'autre leurs savoirs, c'étaient deux ennemis dont chacun s'était juré d'anéantir l'autre. Czentovic hésita longtemps avant son premier coup, et je fus envahi du sentiment très net qu'il faisait exprès d'hésiter si longuement. Manifestement, ce tacticien accompli s'était déjà rendu compte justement qu'il lassait et irritait l'adversaire par cette lenteur. Aussi n'attendit-il pas moins de quatre minutes avant d'exécuter la plus banale, la plus simple des ouvertures, avancer le pion-roi des deux cases habituelles. Aussitôt, notre ami lui opposa son propre pion-roi, mais Czentovic, à nouveau, fit une pause interminable, presque insupportable ; c'était comme lorsque, après avoir vu la foudre s'abattre, on attend le tonnerre le cœur battant, et que le tonnerre arrive et n'arrive pas. Czentovic ne bougeait pas. Il réfléchissait avec calme, lenteur et, comme j'étais de plus en plus sûr de le sentir, une lenteur méchante ; mais il me laissa donc largement le temps d'observer le docteur B. Lui venait de vider son troisième verre d'eau ; je me rappelai involontairement qu'il m'avait raconté sa soif fiévreuse de la cellule. Tous les symptômes d'une agitation anormale se dessinaient nettement ; je vis son front devenir humide et la cicatrice devenir plus rouge et marquée sur sa main. Mais pour l'instant

il se dominait. Ce ne fut que lorsque Czentovic se remit à réfléchir sans fin, au quatrième coup, qu'il perdit contenance, grognant soudain dans sa direction : « Mais jouez, jouez donc ! »

Czentovic leva un regard glacial. « Vous êtes convenu, à ma connaissance, de dix minutes de temps entre chaque coup. Par principe, je ne joue pas avec un temps plus court. »

Le docteur B. se mordit la lèvre ; je remarquai que sous la table ses semelles raclaient le sol avec toujours plus d'agitation, et j'étais moi-même de plus en plus nerveux, oppressé comme je l'étais par le pressentiment de quelque chose d'insensé en train de couver en lui. En effet, il se produisit au huitième coup un incident de plus. Le docteur B., qui se maîtrisait de moins en moins au cours de l'attente, ne parvint plus à retenir sa tension ; il remuait dans tous les sens et se mit à pianoter machinalement sur la table. De nouveau, Czentovic leva sa lourde tête de paysan.

« Puis-je vous demander de ne pas pianoter ainsi ? Cela me dérange. Je ne peux pas jouer.

– Ah ! fit le docteur B. dans un rire bref. Cela se voit. »

Le front de Czentovic s'empourpra.

« Que voulez-vous dire par là ? demanda-t-il d'une voix rude et irritée. »

Le docteur B. eut encore un petit rire méchant.

« Mais rien. Simplement que vous semblez très nerveux. »

Czentovic se tut et baissa de nouveau la tête.

Ce ne fut qu'après sept minutes qu'il joua le coup suivant, et la partie poursuivit en se traînant à ce tempo mortel. Czentovic continuait à se fossiliser ou c'était tout comme ; il finit par user du délai de réflexion maximum convenu pour arrêter un coup et, d'un intervalle à l'autre, le comportement de notre ami devenait de plus en plus étrange. Il avait l'air de ne plus prendre part du tout à la partie, mais d'être préoccupé par quelque chose de tout autre. Il cessa de se lever sans arrêt et resta assis sans bouger. Contemplant le vide devant lui d'un regard fixe, presque fou, il émettait pour lui-même un murmure continu et incompréhensible : soit qu'il se perdît en

des combinaisons sans fin, soit qu'il réfléchissait – c'était là mon intime soupçon – à de tout autres parties, car chaque fois que Czentovic avait fini par jouer, on devait le tirer de son absence cérébrale. Il ne lui fallait alors pas plus d'une minute pour s'y retrouver dans la situation ; j'étais submergé par le soupçon grandissant qu'il nous avait tous oubliés depuis longtemps, ainsi que Czentovic, dans cette forme de folie froide qui pouvait brusquement tourner à l'excitation. Et au neuvième coup, en effet, la crise éclata. À peine Czentovic eut-il fait bouger sa pièce que le docteur B., sans vraiment regarder le tablier, avança soudain son fou de trois cases, en criant si fort qu'il nous fit tous sursauter : « Échec ! Échec au roi ! »

Nous regardâmes immédiatement l'échiquier, nous attendant à un coup décisif. Mais, au bout d'une minute, il arriva ce à quoi aucun de nous n'était préparé. Czentovic leva lentement, très lentement la tête et – ce qu'il n'avait encore jamais fait – parcourut des yeux notre cercle. Il semblait savourer quelque plaisir immense, car sur ses lèvres apparut petit à petit un sourire satisfait et sarcastique. Ce ne fut qu'après avoir savouré pleinement son triomphe, qui nous était encore incompréhensible, qu'il s'adressa à notre ronde avec une fausse courtoisie.

« Je regrette… Mais je ne vois pas d'échec. Est-ce que l'un de ces messieurs voit mon roi mis en échec ? »

Nous regardâmes le tablier, puis, interdits, le docteur B. La case du roi était en fait – un enfant s'en fût aperçu – parfaitement défendue contre le fou par un pion : pas d'échec au roi possible ainsi. Nous commencions à nous inquiéter. Notre ami avait-il, dans son excitation, avancé une figure de travers, d'une case de plus ou de moins ? Mis en alerte par notre silence, le docteur B., qui à présent regardait le tablier fixement lui aussi, se mit à bredouiller fougueusement :

« Mais le roi devrait être en f7… il est à la mauvaise place, ce n'est pas cela du tout. Vous avez mal joué ! Rien ne va sur ce tablier… Le pion devrait être en g5, pas en g4… mais c'est une partie tout à fait différente !… C'est … »

Il s'interrompit brusquement. Je l'avais vivement saisi par le bras, ou, plus exactement, je l'avais empoigné si violemment par le bras qu'il était

forcé, malgré son affolement fébrile, de sentir ma prise. Il se retourna et me contempla comme un somnambule.

« Qu'est-ce… que vous voulez ? »

Je dis simplement : « Remember ! » tout en passant mon doigt sur la cicatrice de sa main. Il suivit machinalement mon geste et contempla d'un œil vitreux la marque rouge sang. Puis il se mit soudain à trembler, et un frisson lui parcourut tout le corps.

« Pour l'amour de Dieu, murmura-t-il, les lèvres décolorées. Ai-je dit ou fait quelque chose d'insensé… ai-je finalement recommencé à… ?

– Non, chuchotai-je doucement. Mais il faut que vous abandonniez cette partie sur-le-champ, il est déjà grand temps. Rappelez-vous ce que vous a dit le médecin ! »

Le docteur B. se leva d'un coup. « Je vous prie d'excuser ma stupide méprise, dit-il, ayant retrouvé sa voix courtoise, et il s'inclina devant Czentovic. Ce que j'ai dit est tout à fait insensé, naturellement. Bien sûr, cela reste votre partie. » Puis il s'adressa à nous. « Je dois présenter mes excuses à ces messieurs également. Mais je vous avais prévenu bien à l'avance, il ne fallait pas trop en attendre de moi. Pardonnez-moi cette déconfiture – c'était la dernière fois que je m'essayais aux échecs. »

Il s'inclina et partit de cette même façon modeste et mystérieuse dont il était apparu la première fois. J'étais seul à savoir pourquoi cet homme ne toucherait plus jamais à un échiquier, quand les autres restaient en arrière un peu troublés, sentant vaguement qu'ils avaient échappé de peu à un désagrément et un danger. « Damned fool ! », grommela McConnor dans sa déception. Dernier à se lever de son fauteuil, Czentovic jeta encore un regard à la partie à moitié terminée.

« Dommage, dit-il magnanime. L'attaque n'était pas si mal disposée. Ce monsieur est en fait étonnamment doué, pour un dilettante. »

Fin

La Pitié dangereuse

La Pitié dangereuse

« On ne prête qu'aux riches » – cette parole du Livre de la Sagesse, tout écrivain peut la reprendre à son compte : « On ne se raconte qu'à ceux qui ont beaucoup raconté. » – Rien n'est plus faux que l'idée reçue selon laquelle l'imagination de l'écrivain est sans cesse à l'œuvre, et qu'il trouve dans cette inépuisable réserve ses histoires et ses personnages. En vérité, au lieu d'inventer, il lui suffit de laisser venir à lui les figures et les événements : s'il a su préserver ce don qui lui est propre, de voir et d'entendre, ils viendront toujours différents se présenter au conteur qu'il est. Car à celui qui a souvent expliqué les destinées, beaucoup d'hommes viennent conter la leur.

Cette histoire m'a elle aussi été confiée, et sous cette forme même, d'une manière très inattendue. À mon dernier séjour à Vienne, éreinté par une journée remplie par mille et une courses, je cherchai un restaurant des faubourgs, que je supposais être depuis longtemps passé de mode, et donc peu fréquenté. Mais à peine entré, je vis avec irritation que je m'étais trompé. À la première table déjà, une personne de connaissance se leva en me témoignant toutes les marques d'une joie sincère (auxquelles je fus loin de répondre avec autant de chaleur) et m'invita à prendre place à ses côtés. Ce serait mentir que d'affirmer que cet empressé était un personnage fâcheux ou désagréable : c'était seulement une de ces natures compulsivement sociables qui, d'une façon aussi acharnée que les enfants collectionnent les timbres, accumulent les relations et sont fières du moindre exemplaire de leur collection, avec toujours une bonne raison. Pour ce sympathique original – archiviste de son métier, actif et fort cultivé – le sens de la vie se résumait dans le modeste bonheur de pouvoir, à propos de chaque nom qu'il voyait de temps à autre imprimé dans le journal, ajouter : « C'est un bon ami à moi », ou bien « Lui, je l'ai rencontré encore hier soir », ou « mon ami A. m'a dit » ou bien « mon ami B. pense que », et ainsi de suite pour tout l'alphabet. On pouvait compter sur lui pour faire la claque aux premières de ses amis, pour téléphoner aux actrices le lendemain matin et les féliciter ; il n'oubliait jamais un anniversaire, passait sous silence les articles trop critiques, mais vous envoyait les pages d'éloges avec sa cordiale sympathie. Pas un fâcheux,

donc, mais plutôt quelqu'un de sincèrement dévoué, déjà très heureux si on lui demandait un menu service ou si l'on ajoutait un nouvel objet au cabinet de curiosités de ses connaissances.

Mais point n'est besoin de décrire davantage l'ami « Adabei » – ce sobriquet bienveillant désigne d'ordinaire à Vienne cette espèce de gentils parasites, à l'intérieur du groupe, plus haut en couleurs, des différents snobs –, car chacun en connaît et sait bien que l'on ne peut résister sans être grossier à leur nature futile et touchante. Je pris donc place à sa table, et un quart d'heure s'était déjà écoulé en bavardages lorsqu'un monsieur pénétra dans le restaurant, grand mais avec un visage jeune et coloré qui avait, chose étrange, des cheveux gris aux tempes ; une certaine raideur dans l'allure trahissait aussitôt l'ancien militaire. Mon voisin se dressa avec son habituel empressement pour le saluer, mais le monsieur répondit avec plus d'indifférence que de courtoisie à cet élan, et à peine le nouvel arrivant avait-il passé sa commande au serveur, vite accouru, que mon ami Adabei se rapprocha de moi et me susurra : « Savez-vous qui c'est ? » Connaissant sa fierté de collectionneur à faire l'éloge de tout exemplaire un peu intéressant de sa galerie, et redoutant de trop longues explications, je répondis seulement « Non », sur un ton fort peu curieux, et continuai à découper mon gâteau, une Sachertorte. Pourtant mon indolence n'enflamma que davantage cet entremetteur de personnalités et, s'abritant avec prudence derrière sa main, il me souffla doucement : « Mais c'est Hofmiller, le contrôleur général – vous savez bien – celui qui a été décoré de l'ordre, pendant la guerre de Marie-Thérèse. » Puis, comme ce fait ne semblait pas me frapper autant qu'il l'espérait, il se mit à énumérer avec l'enthousiasme d'un manuel patriotique les grandioses faits d'arme du capitaine Hofmiller, d'abord dans la cavalerie, puis en patrouille de reconnaissance aérienne au-dessus de la Piave, où à lui seul il avait abattu trois avions ennemis, et enfin dans une compagnie d'artilleurs où il avait commandé et tenu, trois jours durant, un poste sur le front – le tout raconté avec force détails (que je passe ici) et assorti de vives protestations d'étonnement que je n'eusse jamais entendu parler de cet homme remarquable, alors que l'empereur Karl en personne lui avait remis les plus hautes décorations de l'armée autrichienne.

Malgré moi, je me surpris à jeter un coup d'œil vers l'autre table pour considérer à deux mètres de distance un héros dûment estampillé par

l'Histoire. Mais je rencontrai un œil dur et irrité, qui disait à peu près : « Que t'a fait accroire ce gaillard sur mon compte ? Il n'y a rien à voir sur ma personne ! » Et avec un geste manifestement mécontent, le monsieur déplaça sa chaise sur le côté et nous tourna résolument le dos. Un peu honteux, je détournai les yeux et j'évitai désormais d'effleurer fût-ce la nappe du moindre regard indiscret. Je pris bientôt congé de mon aimable bavard, non sans remarquer toutefois, en m'en allant, qu'il se transférait aussitôt à la table de son héros, sans doute pour lui faire à mon propos un récit tout aussi empressé qu'il m'en avait fait un sur lui.

Ce fut tout. Un échange de regards… et j'aurais certainement oublié cette brève rencontre, si le hasard n'avait voulu que dès le lendemain je me sois retrouvé dans une société peu nombreuse en face de ce revêche personnage, qui du reste, dans son smoking du soir, était d'une élégance encore plus frappante que la veille en costume de tweed plus sport. Nous eûmes tous deux peine à retenir un léger sourire, le sourire complice de deux personnes qui conservent entre elles, au milieu des autres, un secret bien gardé. Il me reconnaissait lui aussi très bien, et sans doute nous amusions-nous chacun de la même façon en songeant à notre malheureux entremetteur de la veille. Nous évitâmes d'abord de nous parler, mais nous aurions dû de toute manière y renoncer, devant la discussion animée qui s'engageait autour de nous.

L'objet de cette discussion sera aussitôt clair quand j'aurai dit qu'elle avait lieu en 1938. Les chroniqueurs de notre époque constateront, plus tard, que dans tous les pays de notre Europe bouleversée, les moindres conversations étaient alors dominées par les conjectures sur le caractère probable ou improbable d'une deuxième guerre mondiale. C'était le sujet qui infailliblement occupait les rencontres mondaines, et l'on avait parfois l'impression que ce n'étaient pas les hommes qui se libéraient ainsi de leurs hypothèses ou de leurs espoirs, mais l'atmosphère elle-même, l'air du temps, si agité et porteur de tensions secrètes, qui cherchait à s'en décharger dans les paroles que l'on échangeait ainsi.

Ce fut le maître de maison, avocat de son métier et de caractère ergoteur, qui lança la discussion ; avec des arguments éculés, il exprima un lieu commun non moins éculé en disant que la nouvelle génération connaissait la guerre, et ne s'y engagerait pas avec autant de naïveté que dans la dernière.

Dès la mobilisation, on mettrait crosse en l'air, car les vieux soldats en particulier, comme lui, n'avaient pas oublié ce qui les attendait. Je fus irrité par l'assurance clinquante avec laquelle, au moment où des dizaines et des centaines de milliers d'usines fabriquaient des explosifs et des gaz toxiques, il écartait la possibilité d'une guerre, juste comme on fait négligemment tomber, du bout du doigt, la cendre de sa cigarette. Je répondis avec fermeté qu'il ne fallait pas toujours se convaincre de ce que l'on voulait croire. Les ministères et les institutions militaires qui dirigeaient l'appareil de guerre ne s'étaient pas assoupis non plus, et tandis que nous nous bercions de douces utopies, ils avaient utilisé la période de paix pour réorganiser les foules à l'avance et les avoir ainsi prêtes à l'emploi, bien en main pour ainsi dire. Maintenant déjà, en temps de paix, la docilité générale avait augmenté de façon incroyable, grâce à la perfection de la propagande, et si l'on voulait bien regarder la réalité en face, il ne fallait attendre aucune résistance nulle part, à partir de la seconde où la radio annoncerait la mobilisation dans les chaumières. La volonté de l'individu, ce grain de poussière, n'avait plus le moindre poids aujourd'hui.

J'eus, bien sûr, tout le monde contre moi, car la tendance invétérée en l'homme à s'aveugler lui-même n'a rien trouvé de mieux, on le sait bien, que de déclarer nuls et non avenus les dangers qu'il pressent. Et mon avertissement ne pouvait que sembler mal venu, face à leur optimisme facile, d'autant plus qu'un somptueux dîner nous attendait déjà dans la pièce à côté.

À ma surprise le chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, en qui j'avais cru, à tort, sentir d'instinct un adversaire, vint me seconder. C'était en effet pure folie, déclara-t-il vivement, de prétendre que la volonté – ou la non-volonté – du bétail humain entrait en ligne de compte ; car dans la prochaine guerre, ce seraient les engins qui décideraient, les hommes étant réduits à n'être plus qu'une sorte d'accessoires. Durant la dernière guerre déjà, il avait rencontré sur le front très peu d'hommes qui eussent clairement approuvé ou réprouvé la guerre. La plupart y avaient été emportés comme un nuage de poussière chassé par le vent, restant ensuite prisonniers du grand tourbillon qui secouait chacun d'entre eux comme un petit pois dans un immense sac. En résumé, il y avait peut-être même plus d'hommes qui avaient trouvé refuge dans la guerre, et peu qui l'avaient fuie.

Je l'écoutai avec étonnement, fasciné surtout par la violence qu'il manifestait encore. « Ne nous faisons pas d'illusions. Si l'on envoyait aujourd'hui des sergents-recruteurs dans n'importe quel pays pour une guerre exotique, en Polynésie ou dans un coin d'Afrique, des milliers et des centaines de milliers accourraient, sans bien savoir pourquoi, peut-être seulement par désir de se fuir soi-même ou pour échapper aux tracas. J'ai beaucoup de mal à envisager l'éventualité d'une résistance effective à la guerre. Pour l'individu, résister face à une structure exige toujours beaucoup plus de courage que se laisser emporter, et un courage individuel qui, à notre époque où l'organisation et la mécanisation vont croissant, est en voie de disparition. À la guerre, je n'ai pour ainsi dire observé que le phénomène du courage collectif, le courage à l'intérieur des rangs. Or si l'on veut bien l'examiner de près, on y découvre de très singulières composantes : beaucoup de vanité, de légèreté et même d'ennui, mais surtout beaucoup de peur – oui, la peur de rester sur le carreau, d'être tourné en dérision, la peur d'agir seul et surtout la peur de contrecarrer l'élan massif des autres. La plupart de ceux qui sur le champ de bataille passaient pour les plus valeureux me sont apparus ensuite, dans le civil, comme des personnes et des héros très suspects. "Et je vous prie", ajouta-t-il avec civilité en se tournant vers notre hôte, – de ne pas faire d'exception pour moi ».

Cette façon de parler me ravit et j'avais envie d'aller le trouver, mais la maîtresse de maison nous invitait à table ; placés loin l'un de l'autre, nous n'eûmes pas l'occasion de parler. Et c'est seulement au vestiaire, quand tout le monde partait, que nous nous retrouvâmes.

« Je crois », me dit-il en souriant, « que notre commun protecteur nous a déjà indirectement présentés. »

Je souris aussi : « … et avec force détails !

– Il n'a sans doute pas hésité à dire quel Achille je suis, en épinglant à mon revers toutes mes décorations ?

– En effet, c'est cela…

– Oui, il en est diablement fier, tout comme de vos livres…

– Quel drôle d'oiseau ! Mais il y en a de pires… D'ailleurs, si vous voulez, faisons un bout de chemin ensemble. »

Nous partîmes. Brusquement il se tourna vers moi :

« Croyez-moi, ce n'est pas une formule creuse si je dis que pendant des années rien ne m'a plus fait souffrir que cette décoration de l'ordre de Marie-Thérèse, trop voyante à mon goût. Pour être tout à fait sincère, quand on me l'épingla sur le champ de bataille, j'en fus très impressionné. Car on a reçu une éducation militaire, et dans l'École des Cadets, cet ordre est toute une légende, en particulier cet ordre de Marie-Thérèse qui n'échoit qu'à douze hommes peut-être, dans toute une guerre, et descend donc vraiment comme une étoile du ciel. C'est vrai que pour un gars de vingt-huit ans, ce n'est pas rien : on se retrouve soudain devant toute l'armée en ligne, ils lèvent tous un regard étonné en voyant briller comme un petit soleil l'étoile sur votre poitrine, et l'Empereur, cette majesté inaccessible, vous félicite en vous serrant la main. Pourtant, voyez-vous, cette distinction n'avait de sens et de valeur que dans notre univers militaire, et quand la guerre fut finie, il me parut ridicule de me promener ma vie durant comme un héros estampillé, simplement parce qu'un jour j'avais réellement été courageux pendant vingt minutes – pas plus courageux sans doute que des dizaines de milliers d'autres, mais en ayant eu la chance d'être remarqué et celle, encore plus étonnante, d'être revenu vivant. Après un an, voyant que les gens partout fixaient ce petit morceau de métal et me lançaient ensuite un regard respectueux, j'en eus vraiment assez de me balader comme un monument ambulant, et la contrariété d'attirer en permanence l'attention détermina largement mon choix de réintégrer la vie civile. »

Il accéléra un peu le pas.

« J'ai dit : largement –, mais ma raison principale était d'ordre privé, et vous la comprendrez peut-être encore mieux. La raison, c'est qu'au fond de moi-même, je doutais d'y avoir droit et d'être un héros. Car bien mieux que les spectateurs inconnus, je savais que sous cette décoration se trouvait quelqu'un qui était tout, sauf un héros, qui était peut-être entièrement dénué d'héroïsme – l'un de ceux qui ne se sont précipités avec tant de fougue dans la guerre que précisément pour échapper à une situation désespérée. Plutôt des déserteurs face à leurs responsabilités personnelles que des héros pénétrés de leurs devoirs. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais en ce qui me concerne, je trouve antinaturel et insupportable de vivre nimbé d'une auréole,

et je me sentis très soulagé de ne plus transporter avec moi, sur mon uniforme, ma biographie de héros. Cela m'irrite, encore aujourd'hui, quand quelqu'un exhume ma gloire passée, et hier, je peux bien vous le dire, il s'en est fallu de peu que j'aille à votre table apostropher ce bavard et le prier vertement de se faire mousser avec d'autres que moi. Toute la soirée, votre regard respectueux m'a poursuivi, et pour donner tort à ce bavard, j'aurais voulu vous obliger à entendre par quels chemins tortueux je suis devenu un si grand héros. C'est en effet une histoire assez singulière, et qui pourrait montrer que bien souvent, le courage n'est rien d'autre que l'envers de la faiblesse. Tenez… je vous la raconterais bien, là, dans la foulée. Ce qui est vieux d'un quart de siècle ne concerne plus la même personne, n'est-ce pas… Vous auriez le temps ? Et cela ne vous ennuie pas ? »

Bien sûr que j'avais le temps ! Nous continuâmes un long moment nos allées et venues dans les rues désertes, et passâmes ensemble une bonne partie des jours suivants. J'ai transformé très peu de choses dans son récit : peut-être ai-je dit « uhlans » pour « hussards », j'ai un peu bousculé les garnisons sur la carte pour que l'on ne les reconnaisse pas, par prudence j'en ai changé les noms. Mais je n'ai rien ajouté d'important, et je m'efface pour laisser maintenant le narrateur raconter son histoire.

« Il y a deux sortes de pitié. L'une, molle et sentimentale, qui n'est en réalité que l'impatience du cœur de se débarrasser au plus vite de la pénible émotion qui vous étreint devant la souffrance d'autrui, cette pitié qui n'est pas du tout la compassion, mais un mouvement instinctif de défense de l'âme contre la souffrance étrangère. Et l'autre, la seule qui compte, la pitié non sentimentale mais créatrice, qui sait ce qu'elle veut et est décidée à persévérer avec patience et tolérance jusqu'à l'extrême limite de ses forces, et même au-delà. »

Toute l'affaire commença par une maladresse commise en toute innocence, une « gaffe », comme disent les Français. Puis vint le désir de réparer ma bêtise. Mais quand on veut remettre trop vite en place une roue dans une montre, on finit le plus souvent par en briser tout le mécanisme. Même aujourd'hui, après des années, je n'arrive pas à fixer la limite où a fini ma maladresse et où a commencé ma faute. Il est probable que je ne le saurai jamais.

J'avais à cette époque vingt-cinq ans et j'étais lieutenant d'active au X^{ème} régiment de uhlans. Que j'aie jamais eu une passion spéciale ou une vocation véritable pour le métier de soldat, c'est ce que je ne saurais prétendre. Mais quand dans la maison d'un fonctionnaire de la vieille Autriche il y a deux petites filles et quatre garçons affamés autour d'une table pauvrement garnie, on n'a pas le loisir d'interroger les enfants sur leurs goûts, on les case au plus vite dans une profession, pour qu'ils ne pèsent pas trop longtemps sur la famille. Mon frère Ulrich, qui déjà à l'école communale s'était abîmé les yeux à force d'étudier, fut envoyé au séminaire ; quant à moi, je dus à ma forte constitution d'être dirigé sur l'école militaire. De là le fil de la vie se déroule automatiquement, sans qu'on ait à le tirer. L'État s'occupe de tout. En quelques années il fait, sans qu'il vous en coûte rien, d'après un modèle fixé à l'avance, d'un pâle adolescent un enseigne à la barbe naissante, qu'il livre, prêt à servir, à l'armée. Un beau jour, qui était l'anniversaire de l'empereur – je n'avais pas encore dix-huit ans – je fus passé en revue et peu de temps après une première étoile apparut à mon col. J'avais franchi la première étape, et désormais tout le cycle de l'avancement pouvait se poursuivre mécaniquement, avec les pauses indispensables, jusqu'à la retraite et la goutte. De même, servir dans la cavalerie, cette arme hélas des plus coûteuses, n'avait jamais été mon désir personnel, mais la marotte de ma tante Daisy, laquelle avait épousé en secondes noces le frère aîné de mon père, au moment où il venait de quitter le ministère des Finances pour le poste plus lucratif de directeur de banque. Riche et snob à la fois, elle ne pouvait accepter qu'un Hofmiller quelconque fît honte à la famille en servant dans l'infanterie. Et comme elle appuyait cette marotte d'un subside de cent couronnes par mois, je devais encore, en toute occasion, lui en manifester de la reconnaissance. Quant à savoir s'il me plaisait ou non de servir dans la cavalerie ou même de faire une carrière d'officier, cela, personne ne se l'était jamais demandé, moi pas plus que les autres. Du moment que j'étais en selle, je me sentais bien et je ne pensais pas plus loin que l'encolure de mon cheval.

En ce mois de novembre 1913, sur un ordre qui avait dû transiter d'un bureau à un autre, notre escadron – boum ! fut muté de Jaroslau à une petite garnison sur la frontière hongroise. Peu importe si je donne à cette petite ville son véritable nom, car deux boutons sur le même uniforme ne peuvent se ressembler davantage qu'une garnison de province autrichienne à une autre.

Dans l'une comme dans l'autre, les mêmes quartiers sont disposés de même façon : une caserne, un manège, un terrain d'exercices, un casino pour les officiers, sans compter trois hôtels, deux cafés, une pâtisserie, une taverne, un music-hall de troisième ordre avec quelques divettes sur le retour, dont la principale occupation, en dehors de leurs heures de travail, consiste à se partager le plus aimablement du monde entre officiers et volontaires d'un an. Partout, la vie de garnison signifie la même activité monotone et creuse, divisée heure par heure par le même règlement figé et plusieurs fois séculaire, sans davantage de variété dans les loisirs. Au mess des officiers les mêmes visages et les mêmes conversations, au café les mêmes parties de cartes et le même billard. On s'étonne parfois que le bon Dieu ait jugé bon de placer un ciel différent au-dessus des sept ou huit cents toits de ces villes et de les encadrer de paysages divers.

À vrai dire, ma nouvelle garnison offrait par rapport à celle de Galicie un avantage : elle était station d'express et se trouvait d'une part près de Vienne, et de l'autre pas trop loin de Budapest. Ceux d'entre nous qui avaient de l'argent – et l'on sait que dans la cavalerie servent des jeunes gens très riches, surtout les volontaires d'un an, provenant de la haute aristocratie ou des milieux de la grande industrie – ceux-là pouvaient, en s'y prenant adroitement, se rendre à Vienne par le train de cinq heures du soir et revenir par celui de deux heures et demie du matin, ce qui leur avait donné le temps d'aller au théâtre, de déambuler sur le Ring, de faire le cavalier et de chercher des aventures. Quelques-uns même, parmi les plus enviés, y possédaient un logement ou un pied-à-terre. Mais de telles escapades rafraîchissantes dépassaient les possibilités de mon budget. Il ne me restait donc pour toute distraction que le café ou la pâtisserie, et comme les parties de cartes étaient trop coûteuses pour moi, je devais souvent me rabattre sur le billard, ou le jeu d'échecs, encore moins cher.

C'est ainsi qu'un après-midi – je crois que c'était au milieu de mai 1914 – j'étais assis à la pâtisserie en face d'un partenaire d'occasion, le propriétaire de la pharmacie « À l'Ange d'Or » et vice-bourgmestre de la ville. Nous avions terminé depuis longtemps nos trois parties et nous ne continuions à placer un mot de temps en temps que par paresse de nous lever, pour aller où ? Mais déjà la conversation s'éteignait en fumant comme une cigarette entièrement consumée. Tout à coup la porte s'ouvre et, avec une bouffée d'air

frais, entre dans une grande jupe virevoltante une charmante jeune fille : des yeux bruns en amande, le teint mat, coquettement vêtue, pas du tout province, et, ce qu'il y a de plus important, un visage nouveau dans cette affreuse monotonie. Malheureusement l'élégante nymphe ne fait pas la moindre attention à notre regard respectueux ; vive et altière, d'un pas énergique et sportif – elle passe devant les neuf petites tables de marbre de l'établissement et se dirige droit vers la caisse, où sans hésiter elle commande en bloc une douzaine de gâteaux, des tartes et des liqueurs. Tout de suite, la façon très obséquieuse dont M. le Pâtissier s'incline devant elle frappe mon attention. Jamais encore je n'ai vu la couture de son habit si fortement tendue sur son dos. Sa femme elle-même, la plantureuse et vulgaire Vénus provinciale, qui d'ordinaire accueille avec nonchalance les hommages de tous les officiers (il arrive fréquemment qu'on lui doive de petites sommes jusqu'à la fin du mois), se lève de son siège derrière la caisse, et se confond en onctueuses amabilités. Pendant que le pâtissier note la commande, la belle fille croque négligemment quelques pralinés et fait un peu de conversation avec M^me^ Grossmaier. Mais pour nous, qui tendons le cou avec quelque indiscrétion peut-être, pas la grâce d'un seul regard. Bien entendu la jeune dame ne charge pas du plus petit paquet sa fine main. Tout lui sera envoyé sans faute, ainsi que l'en assure avec soumission M^me^ Grossmaier. Et elle ne songe pas le moins du monde, comme nous autres mortels, à payer comptant devant la caisse-enregistreuse métallique. Nous avons compris : clientèle extrafine, très distinguée !

Au moment où, sa commande faite, elle se tourne pour s'en aller, M. Grossmaier se précipite pour lui ouvrir la porte. Mon compère le pharmacien se lève lui aussi pour s'incliner respectueusement sur son passage. Elle remercie avec un air d'affabilité souveraine – bon Dieu, quels yeux de velours fauve ! À peine a-t-elle quitté la boutique sous une pluie de compliments sucrés, que je me tourne vers mon compagnon pour lui demander que vient faire ce beau brochet dans notre étang de carpes.

– Comment, vous ne la connaissez pas ? Mais c'est la nièce de… (Bon, je vais l'appeler ainsi, mais ce n'est pas son nom véritable) Kekesfalva… Vous connaissez, je pense, les Kekesfalva !…

Il me lance ce nom de Kekesfalva comme s'il jetait sur la table un billet

de mille couronnes et me regarde, semblant en attendre un écho tout naturel, un déférent « Ah ! oui, bien entendu ». Mais moi, le sous-lieutenant nouveau venu dans la garnison, j'ignore tout de ce dieu mystérieux et je prie poliment le pharmacien de me renseigner, ce qu'il fait avec le plus grand plaisir et une fierté toute provinciale, dans un monologue beaucoup plus bavard et détaillé que je ne le rends ici.

– Kekesfalva, m'explique-t-il, est l'homme le plus riche de la contrée. Presque tout lui appartient. Non seulement le château de Kekesfalva – vous le connaissez sans doute, on le voit du champ de manœuvre, à gauche de la route, le château jaune avec sa tour plate et son vieux et vaste parc – mais encore la grande sucrerie sur la route de R… et la scierie de Bruck et le haras de M… Tout cela lui appartient, sans compter six ou sept immeubles à Budapest et à Vienne. Oui, on ne croirait pas qu'il y a chez nous des gens si riches ; et il s'entend à vivre en véritable magnat : l'hiver dans son petit palais de la Jacquingasse à Vienne, l'été dans les villes d'eaux. Il n'habite ici que quelques mois de l'année, au printemps. Et bon Dieu, quel train de maison ! Il y fait venir des quatuors de Vienne, des vins français, du champagne, tout ce qu'il y a de meilleur et de plus cher. Si cela pouvait m'être agréable, ajoute-t-il, il m'introduirait volontiers, car – ici grand geste de satisfaction – il était très lié avec M. de Kekesfalva. Ils avaient été autrefois en relations d'affaires, et il savait qu'il recevait avec plaisir des officiers. Un mot de lui et je serais invité.

Et pourquoi pas ? On étouffe dans ce maudit panier de crabes, dans cette garnison de province. On connaît de vue toutes les femmes sur la promenade, et de chacune le chapeau d'été et le chapeau d'hiver, et les vêtements du dimanche et ceux de tous les jours, c'est du pareil au même ! On connaît, pour les avoir vus aller et venir, le chien et la bonne et les enfants de chaque maison. On connaît tous les plats de la grosse cuisine bohémienne du casino, et rien qu'à lire le menu, toujours le même, du restaurant, l'appétit s'en va. On connaît par cœur les noms, les plaques et les enseignes de chaque rue, la moindre boutique dans chaque maison, et dans chaque boutique la vitrine. On sait presque aussi bien qu'Eugène, le garçon, à quelle heure M. le juge d'arrondissement fera son apparition au café, et qu'il s'assiéra au coin, à gauche, près de la fenêtre et commandera à quatre heures et demie tapant un café crème, tandis que M. le notaire, quant à lui, – agréable variation –,

viendra exactement dix minutes plus tard, à quatre heures quarante, et à cause de son estomac fragile, demandera un thé au citron qu'il dégustera en fumant son éternel Virginia et en racontant toujours les mêmes anecdotes. Ah ! on connaît tous les visages, uniformes, chevaux, cochers, mendiants de la région, on se connaît soi-même jusqu'à satiété, jusqu'au dégoût. Pourquoi ne pas sortir un soir de cette galère ? Et puis, cette belle jeune fille, ces yeux de velours ! Je déclare donc à mon mentor, avec une feinte indifférence (surtout ne pas se montrer trop affamé devant ce doreur de pilules !), que certainement ce serait pour moi un plaisir de faire connaissance avec la famille Kekesfalva.

Le brave apothicaire n'avait pas galégé : deux jours plus tard il m'apporte, d'un air très fier, une carte sur laquelle mon nom est calligraphié, et cette carte dit que M. Lajos de Kekesfalva prie M. le lieutenant Anton Hofmiller de vouloir bien venir dîner chez lui le mercredi de la semaine suivante, à huit heures. Dieu merci, nous aussi nous savons nous conduire et ne pas débarquer comme un chien dans un jeu de quilles. Dès le dimanche matin j'enfile ma tenue numéro un, gants blancs et souliers vernis, et rasé impeccablement, une goutte d'Eau de Cologne sur ma moustache, je sors pour faire ma première visite de courtoisie. Le domestique – âgé, discret, belle livrée – prend ma carte et murmure en s'excusant que ses maîtres seront très contrariés de n'avoir pu être chez eux pour recevoir M. le lieutenant, mais qu'ils sont à l'église. Tant mieux ! me dis-je. Les visites de courtoisie sont ce qu'il y a de plus affreux, dans le service et hors du service. En tout cas j'ai fait ce que je devais. Mercredi soir tu iras, me dis-je, en espérant que ce sera plaisant. Réglée, cette affaire Kekesfalva, pour le moment. Mais c'est avec joie que, deux jours plus tard, c'est-à-dire le mardi, je trouve, déposée dans ma turne, la carte cornée de M. de Kekesfalva. Parfait, pensai-je, ces gens ont des manières. Me rendre ma visite à moi, petit officier – deux jours après la mienne – même un général ne peut pas demander davantage de politesse et de respect. Et c'est avec une impression très favorable que j'attends maintenant le mercredi soir.

Mais tout de suite survient un contretemps stupide. On devrait être superstitieux et prêter une plus grande attention aux moindres signes. Le mercredi soir, à sept heures et demie, je suis fin prêt, tenue de gala, gants neufs, souliers vernis, pantalon repassé au petit poil ; mon ordonnance est en train de m'arranger les plis de mon manteau et examine encore une fois si

tout est bien en ordre (j'ai toujours besoin pour cela de son assistance, car il n'y a qu'un petit miroir dans ma turne mal éclairée). À ce moment-là on frappe à ma porte. C'est l'ordonnance de l'officier de service, mon ami le capitaine comte Steinhübel, qui me fait prier d'aller le voir tout de suite, à la chambrée. Deux uhlans, probablement ivres, se sont battus : l'un d'eux a frappé l'autre d'un coup de crosse à la tête. Et ce balourd est là qui gît à terre, ensanglanté, sans connaissance. On ignore si le crâne est encore intact ou non. Et le médecin-major a filé pour Vienne en permission, et personne ne sait où est le colonel. Dans son embarras le brave Steinhübel n'a trouvé, nom d'une pipe ! personne d'autre que moi pour l'aider, pendant qu'il s'empresse auprès du blessé. Et il faut que je rédige un rapport, que j'envoie de tous côtés des estafettes pour ramener rapidement, du café ou d'ailleurs, un médecin civil. Il est maintenant huit heures moins le quart. Je me rends compte que je ne pourrai pas m'en aller avant un quart d'heure ou une demi-heure. Quelle guigne ! C'est justement aujourd'hui qu'une telle embrouille doit m'arriver, pile aujourd'hui que je suis invité ! Je regarde l'heure, de plus en plus impatient. Impossible d'arriver à temps s'il me faut encore rester à lambiner ici, ne fût-ce que cinq minutes. Mais pour nous, le service est sacré : il passe avant toute obligation privée. Comme je ne puis sortir, je fais la seule chose possible dans cette situation difficile. J'envoie mon ordonnance en fiacre (une plaisanterie qui me coûte quatre couronnes !) chez les Kekesfalva, en priant qu'on m'excuse si j'arrive en retard, mais un devoir de service imprévu, etc. Heureusement la pagaille à la caserne ne dure pas trop longtemps, car le colonel apparaît en personne avec un médecin qu'on a réussi à trouver je ne sais où, ce qui fait que je peux me glisser au-dehors sans attirer l'attention.

Mais, nouvelle déveine : il n'y a pas un seul fiacre ce jour-là sur la placé de l'Hôtel-de-Ville et je dois attendre qu'on fasse venir par téléphone une voiture à deux chevaux. Aussi, lorsque j'arrive dans le vaste vestibule des Kekesfalva, la grande aiguille de la pendule, braquée bien droite, marque huit heures et demie au lieu de huit heures. Au vestiaire les manteaux forment déjà un tas épais. De même je remarque à la mine un peu ennuyée du domestique que je suis très en retard. Désagréable ! désagréable ! Et cela pour ma première visite !

Mais le serviteur – aujourd'hui en frac et gants blancs, chemise et visage

empesés – me tranquillise aussitôt en me disant que mon ordonnance a apporté il y a une demi-heure mon message. Et il me conduit dans le salon, une grande pièce à quatre fenêtres, tendue de velours rose, éclairée par des lustres en cristal, et d'une élégance fabuleuse. Je n'ai jamais rien vu de plus beau. Malheureusement je m'y trouve seul, et de la pièce à côté me parvient le bruit joyeux des assiettes. C'est ennuyeux, comme je le pensais, ils sont déjà à table !

Bon, je fais face ; et à peine le domestique a-t-il fait coulisser la porte devant moi que je m'avance sur le seuil de la salle à manger, claque les talons et m'incline. Tous les regards se tournent dans ma direction, vingt, quarante yeux, tous de gens inconnus, fixent le retardataire plutôt gêné qui apparaît dans le cadre de la porte. Aussitôt un vieux monsieur se lève, le maître de maison sans aucun doute. Déposant sa serviette, il vient à moi et me tend la main avec amabilité. Ce M. de Kekesfalva ne ressemble pas du tout à ce que je m'étais figuré, c'est-à-dire à un gentilhomme campagnard, avec une moustache à la hongroise, des joues pleines et grasses, rougies par le bon vin. Derrière leurs lunettes cerclées d'or, des yeux un peu las s'enfoncent au-dessus de deux poches grises, les épaules sont légèrement voûtées, la voix sonne timide et est gênée par un faible toussotement ; l'homme a plutôt l'air d'un savant, avec son doux visage allongé, que termine une petite barbiche blanche en pointe. La cordialité du vieux monsieur a pour effet de calmer mon manque d'assurance. Non, non, dit-il en m'interrompant, c'est à lui de s'excuser. Il comprend parfaitement tout ce qui peut arriver dans le service, et ç'a été très aimable de ma part de l'en avertir. Mais, comme on n'était pas sûr que je viendrais, on a commencé le dîner sans moi. Que je veuille bien prendre place. Il me présentera plus tard à toute la société. « Mais voici, dit-il en me conduisant à la table, ma fille. » Une jeune adolescente, délicate, pâle, fragile comme lui-même, lève timidement vers moi deux yeux gris qui m'effleurent. Mais je ne vois qu'en passant le visage étroit et nerveux : je m'incline devant elle, puis à droite et à gauche pour tous les autres invités, qui sont visiblement heureux de n'avoir pas à déposer leurs fourchettes et couteaux pour des présentations cérémonieuses.

Pendant les deux ou trois premières minutes, je me sens encore plutôt mal à l'aise. Aucun camarade du régiment n'est là, aucune personne de connaissance, et même aucune des notabilités de la petite ville. Rien que des

parfaits inconnus. Ce sont sans doute pour la plupart des propriétaires des environs, avec leurs femmes et leurs filles, ou des fonctionnaires. Mais rien que des civils. Pas d'autre uniforme que le mien. Mon Dieu, maladroit et timide comme je le suis, je vais devoir lier conversation avec tous ces gens ? Par bonheur on m'a bien placé. À ma droite est la brune et pétulante créature, la jolie nièce de l'autre jour, qui semble avoir remarqué mon regard admiratif à la pâtisserie, car elle me sourit amicalement, comme à une vieille connaissance. Elle a des yeux comme des grains de café et vraiment, quand elle rit, ils pétillent comme des grains de café en train de griller. Sous sa chevelure noire, opulente, elle a de ravissantes petites oreilles transparentes, comme des cyclamens roses au milieu de la mousse, me dis-je. Ses bras nus sont pulpeux, délicats et lisses ; leur contact doit faire penser à la chair des pêches.

C'est charmant de se trouver auprès d'une jeune fille aussi jolie, et son accent hongrois musical me rend presque amoureux. C'est charmant d'être assis, dans une pièce aussi brillamment éclairée, à une table si élégante, avec derrière soi un serviteur en livrée et devant soi des mets succulents. Ma voisine de gauche, qui parle, elle, avec un léger accent polonais, me paraît, quoiqu'un peu massive, elle aussi assez appétissante. Ou est-ce le vin, d'abord doré, puis rouge sang, et maintenant mousseux comme du champagne, que les domestiques en gants blancs, carafes de cristal ou bouteilles pansues en main, vous servent à profusion, qui me fait cette impression ? Vraiment, ce brave apothicaire n'a pas galégé. Chez les Kekesfalva c'est comme à la cour. Je n'ai jamais si bien mangé, je n'ai même jamais rêvé qu'on pût manger si bien, de façon si somptueuse et si abondante. Des mets de plus en plus rares et délicieux passent sur des plats innombrables. Des poissons bleu pâle, couronnés de laitue, encadrés de tranches de homard, baignent dans des sauces dorées ; des chapons chevauchent de larges selles de riz bien dressées ; des puddings flambent dans le feu bleu du rhum ; des bombes glacées de toutes couleurs circulent ; des fruits, qui viennent certainement de l'autre bout du monde, se marient dans des corbeilles d'argent. Il y en a encore et toujours… et pour finir, un véritable arc-en-ciel de liqueurs : vertes, rouges, blanches, jaunes, et des cigares gros comme des asperges pour accompagner un délicieux café !

Une maison magnifique, merveilleuse – béni soit le brave apothicaire ! –

une agréable, admirable et heureuse soirée ! Je ne sais pas si c'est parce qu'à droite et à gauche et en face de moi les gens ont tout à coup des yeux brillants et des voix claires, et, oubliant toute raideur, bavardent gaiement et sans contrainte, que je me sens soudain si léger, si libéré : mais en tout cas ma gaucherie habituelle s'est dissipée, je parle sans la moindre retenue, fais la cour à mes deux voisines en même temps, je bois, ris, regarde les gens avec audace, et s'il m'arrive de temps à autre d'effleurer, pas toujours par hasard, les beaux bras nus d'Ilona (c'est le nom de la croustillante nièce), elle aussi pleine d'entrain sous l'influence de cette fête somptueuse, elle ne semble pas se formaliser le moins du monde de ces petits gestes caressants.

Peu à peu – est-ce l'effet inhabituel du vin, tokay et champagne conjugués ? – je deviens d'une volubilité, d'une pétulance, qui frise même l'exagération. Il ne me faut plus qu'une chose pour me sentir tout à fait heureux, et je m'en rends compte immédiatement dès que d'une troisième pièce, derrière le salon, dont un domestique vient d'ouvrir les portes, une musique assourdie se fait entendre, celle que je désirais inconsciemment : une musique de danse, une valse, jouée par un quatuor : deux violons ailés, une contrebasse grave et mélancolique, un piano aux vifs staccati. Oui, c'est de la musique qui me manquait encore pour être emporté, pour m'envoler ! De la musique et même peut-être de la danse ! Ah ! se lancer dans le tourbillon d'une valse, se laisser soulever, pour éprouver plus fortement encore cet état de béatitude ! Vraiment, cette maison Kekesfalva doit être un palais enchanté. On n'a qu'à formuler un vœu, aussitôt il est exaucé ! Lorsque nous nous levons de table et, couple par couple – j'offre le bras à Ilona et je sens de nouveau sa peau fraîche, douce et pulpeuse – nous passons dans le salon, je vois que les tables ont disparu comme par magie et que les chaises sont rangées le long des murs. Le parquet brun, piste céleste de la valse, brille, net et lisse, et de la pièce voisine parvient, invisible, une musique entraînante.

Je me tourne vers Ilona. Elle rit et comprend. Ses yeux ont déjà dit oui : nous tourbillonnons, et bientôt deux couples, puis trois, puis cinq tournent sur le parquet glissant, tandis que les personnes prudentes et plus âgées regardent ou bavardent. J'adore danser, et même je danse bien. Nous tournons enlacés ; je crois que je n'ai jamais aussi bien dansé de ma vie. À la valse suivante j'invite mon autre voisine de table. Elle aussi danse bien et, penché sur elle, je respire, légèrement étourdi, le parfum de sa chevelure. Elle valse

admirablement, tout est admirable, je me sens heureux comme jamais je ne l'ai été, je ne me possède plus ! Je voudrais embrasser tout le monde, dire à chacun quelque chose d'aimable, de reconnaissant, tant je me sens léger, débordant et ravi de ma jeunesse. Je passe de l'une à l'autre, je parle, ris, virevolte et, entraîné par le flot de mon bonheur, je ne sens plus le temps couler.

Mais soudain – je regarde l'heure par hasard : dix heures et demie – une pensée me vient à l'esprit et je suis atterré. Il y a déjà près d'une heure que je danse, bavarde et plaisante, et, maroufle que je suis ! je n'ai pas encore invité M^lle^ de Kekesfalva. J'ai dansé avec mes voisines et deux ou trois autres dames, celles qui me plaisaient le plus, et j'ai totalement oublié la fille de la maison. Quelle grossièreté, quelle impolitesse ! Vite, il faut réparer cela !

Mais, à mon grand effroi, je ne me rappelle plus du tout comment est la jeune fille. Je n'ai fait que m'incliner un court instant devant elle, lorsqu'elle était à table : je me souviens seulement qu'elle était frêle et délicate et qu'elle m'a lancé un bref regard de curiosité. Mais où est-elle donc ? Elle ne peut tout de même pas être partie, étant la fille de la maison ! Avec inquiétude je passe en revue la rangée des dames assises le long du mur. Aucune ne lui ressemble. En fin de compte j'entre dans la troisième pièce, où caché derrière un paravent chinois, joue le quatuor, et je respire, soulagé. Elle est assise là – c'est bien elle – toute mince, dans sa robe bleu pâle, entre deux vieilles dames, dans le coin du boudoir, derrière une table de malachite verte, sur laquelle est posée une coupe pleine de roses. Elle tient sa tête fine un peu penchée, comme plongée dans la musique, et le rouge vif des fleurs me fait apparaître encore plus pâle la blancheur de son front sous les lourds cheveux châtains. Mais je ne perds pas de temps à l'examiner. Dieu soit loué, je suis bien soulagé de l'avoir enfin trouvée ! Cela va me permettre de corriger ma négligence.

Je me dirige vers la table et m'incline en signe d'invitation. Deux yeux perplexes me regardent avec stupéfaction, les lèvres restent entrouvertes d'étonnement. Mais la jeune fille ne fait aucun mouvement pour me suivre. N'a-t-elle pas compris ? Je m'incline donc de nouveau, mes éperons sonnent légèrement : « Permettez-moi, mademoiselle… »

Ce qui se produit alors est affreux. Le buste penché en avant se recule

brusquement, comme pour éviter un coup. Un flot de sang monte aux joues blêmes, les lèvres encore entrouvertes se serrent avec violence, seuls les yeux restent immobiles et me regardent avec une étrange expression d'effroi, comme je n'en ai encore jamais vu. L'instant suivant, une vive secousse traverse tout le corps crispé. Elle s'appuie, s'accroche des deux mains à la table, avec une telle force que la coupe cliquette et vibre, et en même temps quelque chose – bois ou métal – tombe avec fracas de son fauteuil sur le plancher. Vingt, trente secondes, elle reste ainsi, s'agrippant des deux mains à la table qui tremble, cependant que les secousses continuent d'ébranler son corps frêle ; mais elle ne s'enfuit pas, elle s'accroche seulement, de plus en plus désespérée, au lourd plateau de la table. Et toujours ces secousses, ces tremblements qui courent depuis ses poings crispés jusqu'à ses cheveux. Et soudain des sanglots éclatent, farouches, élémentaires, comme un cri qu'on cherche à étouffer.

Déjà, à droite et à gauche, les deux vieilles dames s'empressent autour d'elle, la caressent, la flattent, s'efforcent de la calmer, détachent doucement de la table ses mains qui la serrent convulsivement, et elle retombe dans son fauteuil. Mais les pleurs continuent, de plus en plus véhéments, saccadés, comme une hémorragie, une nausée brûlante. Si derrière le paravent la musique, dont le bruit couvre tout, s'arrêtait un seul instant, on entendrait les sanglots jusqu'à la salle de bal.

Je suis là ahuri, effrayé. Quoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Sans savoir que faire, je regarde les deux vieilles dames qui tâchent d'apaiser la jeune fille, laquelle, maintenant, retrouvant sa pudeur, a posé sa tête sûr la table. Mais toujours de nouveaux flots de larmes, vague après vague, agitent jusqu'aux épaules le corps fragile, faisant vibrer à chaque saccade la coupe sur la table. Et je suis là, désemparé, glacé jusqu'aux os, la gorge serrée comme par un nœud coulant.

– Pardon, balbutiai-je enfin doucement, à tout hasard – les deux dames n'ont pas un regard pour moi – et je retourne tout chancelant dans le salon. Il semble qu'ici personne n'ait encore rien remarqué, les couples continuent à tourbillonner avec la même fougue ; je sens qu'il faut que je me tienne au battant de la porte, tellement tout tourne autour de moi. Que s'est-il donc produit ? Ai-je fait quelque chose de mal ? Ai-je dans le fond trop bu à table,

trop vite, et commis dans mon ivresse quelque bêtise ?

Brusquement la musique s'arrête, et les couples se séparent. Après s'être incliné devant Ilona, l'administrateur du district la libère et, aussitôt, je me précipite vers elle toute surprise, et je l'entraîne presque violemment dans un coin : « Je vous en prie, venez à mon secours ! Pour l'amour du ciel, aidez-moi, expliquez-moi ! »

Ilona a cru que je l'ai amenée à la fenêtre pour lui chuchoter quelque chose de drôle, car soudain ses yeux deviennent durs : il doit y avoir dans mon agitation quelque chose de pitoyable ou d'effrayant. Le cœur battant, je lui raconte tout. Et, chose bizarre, elle me regarde avec la même expression de pure terreur que la jeune fille dans le petit salon.

– Êtes-vous devenu fou ? Ne savez-vous donc pas ?… N'avez-vous donc pas vu ?…

– Non, murmurai-je, accablé par cette nouvelle et tout aussi incompréhensible terreur. Vu quoi ?… Je ne sais rien. C'est la première fois que je viens ici.

– N'avez-vous donc pas remarqué qu'Édith est… paralysée ? Vous n'avez pas aperçu ses pauvres jambes rabougries ? Elle ne peut pas faire deux pas sans béquilles, et vous, gross… (elle réprime vivement un mot de colère…) vous invitez la malheureuse à danser !… C'est atroce ! Il faut que j'aille vite la voir !…

– Non… (dans mon désespoir je l'ai saisie par le bras) encore un instant !… Il faut que vous m'excusiez auprès d'elle. Je ne pouvais pas me douter… Je l'ai vue seulement à table, une seconde… Je vous en prie, expliquez-lui !…

Mais déjà Ilona, les yeux pleins de colère, s'est dégagée et court dans l'autre pièce. Je reste là, le souffle coupé, la nausée à la bouche, sur le seuil de la salle de bal qui tourbillonne, bourdonne et jacasse, avec là, tous ces gens (soudain insupportables pour moi), qui rient et bavardent sans souci et je pense que dans cinq minutes, tout le monde sera au courant de ma gaffe. Encore cinq minutes, et de tous côtés me fixeront des yeux ironiques, désapprobateurs, méprisants ; demain, ressassée par cent bouches, la nouvelle de ma grossière maladresse courra par toute la ville, livrée dès l'aube avec le

lait à la porte des maisons, elle passera dans les chambres de domestiques, puis se répandra dans les cafés, les bureaux. Demain tout le régiment saura la chose.

À ce moment j'aperçois le père, comme à travers un nuage. Le visage un peu soucieux – sait-il déjà ? – il traverse justement le salon. Va-t-il venir vers moi ? Non – surtout ne pas le rencontrer maintenant ! Une peur panique de lui, de tous, m'envahit. Et sans bien me rendre compte de ce que je fais, je me précipite à la porte qui donne sur le vestibule pour sortir de cette maison diabolique.

– Monsieur le lieutenant nous quitte déjà ? demande respectueusement le domestique étonné.

– Oui, répondis-je. Le mot est à peine sorti de ma bouche que je m'effraye. Est-ce que vraiment je veux m'en aller ? Dès qu'il a enlevé mon manteau de la patère, il m'apparaît qu'en prenant ainsi lâchement la fuite je commets une nouvelle bêtise, peut-être plus irréparable encore. Mais il est trop tard, maintenant que le domestique m'aide poliment à m'habiller, je ne peux pas tout à coup lui rendre mon manteau, maintenant qu'il m'ouvre la porte en s'inclinant légèrement, je ne peux pas retourner dans le salon. Et c'est ainsi que je me trouve soudain hors de la maison maudite, le visage cinglé par un vent froid, le cœur brûlant de honte et la respiration coupée comme quelqu'un qui étouffe.

Voilà la fatale bévue par où commença toute l'histoire. Aujourd'hui encore, après de nombreuses années, quand je me rappelle de sang-froid cet incident stupide, je dois me répéter que j'étais tout à fait innocent en commettant ce faux pas qui reposait sur un malentendu. De plus intelligents et de plus expérimentés que moi auraient pu eux aussi commettre cette « gaffe » d'inviter à danser une jeune fille paralytique. Mais dans mon premier moment d'affolement, il m'apparut que je m'étais conduit non seulement comme un épouvantable imbécile, mais aussi comme une brute, un criminel. Il me semblait avoir fouetté une pauvre enfant. Pourtant, tout eût pu encore s'arranger avec de la présence d'esprit, mais – je m'en rendis compte dès que la première bouffée d'air froid vint me frapper au front – j'avais compromis la situation d'une façon irrémédiable en prenant la fuite comme un voleur, sans essayer de m'excuser.

Il m'est impossible de décrire l'état d'esprit dans lequel je me trouvais une fois sorti. La musique avait cessé derrière les fenêtres illuminées ; ce n'était sans doute qu'une pause. Mais dans le sentiment exacerbé de ma culpabilité, je m'imaginai aussitôt que la danse s'était arrêtée à cause de moi, que tout le monde affluait à présent dans le petit salon pour consoler la malheureuse, que tous les invités, hommes, femmes et jeunes filles, exprimaient violemment, derrière cette porte fermée, leur indignation unanime à l'égard de l'homme assez pervers pour inviter à danser une infirme et, ensuite, son coup fait, prendre lâchement la fuite. Et demain – à cette pensée la sueur m'en coulait du front – toute la ville, au courant de ma honte, bavarderait, critiquerait ! Déjà je voyais mes camarades Ferencz, Mislywetz et surtout Jozci, ce maudit farceur, s'avancer vers moi en claquant la langue : « Eh bien ! Toni, tu en fais de belles ! Pour une fois qu'on te laisse la bride sur le cou, tu ridiculises tout le régiment ! » Pendant des mois, critiques et railleries allaient continuer au mess. À notre table commune, durant dix, vingt ans, chaque bêtise faite par n'importe lequel de nous était ressassée, chaque ânerie éternisée, le moindre mot d'esprit fossilisé ! Aujourd'hui, seize ans plus tard, ils racontent encore l'ennuyeuse histoire du capitaine Wolinski, qui, rentrant un jour de Vienne, s'était vanté d'avoir fait la connaissance sur le Ring de la comtesse de T… et passé aussitôt la nuit chez elle. Deux jours après, les journaux relataient le scandale de la servante renvoyée de la comtesse de T… qui s'était frauduleusement fait passer dans les magasins pour son ex-maîtresse. De plus, le pauvre Casanova avait dû recourir aux soins du médecin-major pendant plusieurs semaines. Quiconque au régiment s'était rendu risible une fois aux yeux de ses camarades le restait à jamais. Il n'était pour eux ni oubli ni pardon. Et plus je me représentais ma situation, plus dans mon délire j'en arrivais à des idées absurdes. Il me paraissait à ce moment-là cent fois plus facile de presser la détente d'un revolver, par un petit geste rapide de l'index, que de supporter les tourments infernaux des jours à venir, quand je pensais à l'attente impuissante à laquelle j'allais être contraint avant de savoir si mes camarades étaient au courant, si les chuchotements et les sourires entendus derrière moi avaient déjà commencé. Ah ! Je me connaissais bien, je savais que je n'aurais pas le courage de résister quand se déclencheraient les bavardages, les moqueries, les ricanements.

Aujourd'hui encore, je suis incapable de me rappeler comment j'arrivai chez moi. Je me souviens seulement que mon premier geste fut d'ouvrir l'armoire où je tenais toujours prête pour mes visiteurs une bouteille de Slibowitz et que j'en sifflai coup sur coup deux ou trois grands verres à demi remplis afin de me débarrasser de ce goût affreux que j'avais dans la bouche. Puis je me jetai tout habillé sur mon lit et m'efforçai de réfléchir. Mais de même que les plantes ont dans une serre une croissance accélérée, tropicale même, ainsi les hallucinations dans l'obscurité : elles se déploient d'une façon confuse et fantasmagorique dans cette ambiance lourde et deviennent des lianes colorées qui vous étranglent ; avec la vitesse du rêve, elles produisent et font défiler dans votre cervelle surchauffée les cauchemars les plus absurdes. Ridiculisé pour la vie, me disais-je, au ban de la société, la risée de mes camarades, le scandale de toute la ville ! Jamais plus je ne quitterai ma chambre, jamais je ne me risquerai dans la rue, par peur de rencontrer des gens informés de mon forfait (car en cette première nuit de surexcitation, ma simple bévue m'apparaissait comme un forfait, et je me croyais moi-même poursuivi et traqué par les ricanements de tous). Lorsque vint enfin le sommeil, un sommeil très léger et interrompu, mon inquiétude continua à travailler fiévreusement ; devant moi surgit le visage plein de colère de celle que j'avais offensée. Je vois ses lèvres tremblantes, ses mains convulsivement accrochées à la table, j'entends le fracas d'objets tombant à terre (je comprends à présent, a posteriori, que c'étaient sans doute des béquilles). Une peur absurde et stupide s'empare de moi, celle de voir la porte s'ouvrir tout à coup et le père – en costume noir, passepoil blanc, avec ses lunettes cerclées d'or, sa barbiche blanche bien soignée – s'avancer vers mon lit. Effrayé, je bondis hors de ma couche. En voyant dans la glace mon visage tourmenté et transpirant d'angoisse, une envie me prend d'envoyer un coup de poing dans la figure de ce crétin qui est là devant moi.

Mais par bonheur voici le matin, des pas résonnent dans le corridor, des voitures roulent sur le pavé. Et devant une fenêtre éclairée par le jour, on pense plus clairement que dans cette sale obscurité, qui crée si volontiers des fantômes. Peut-être, me dis-je, tout cela n'est-il pas aussi effroyable ? Peut-être personne n'a-t-il même rien remarqué ? Certes, la pauvre infirme, la malade si pâle, n'oubliera et ne pardonnera jamais. C'est alors qu'une pensée secourable me vient à l'esprit. En toute hâte je coiffe mes cheveux ébouriffés,

j'enfile mon uniforme et sors en courant devant mon ordonnance tout ahuri, qui, dans son mauvais allemand ruthénien, me crie désespérément : « Mon lieutenant, mon lieutenant, est prêt le café ! »

À toute vitesse je descends l'escalier et passe si rapidement à côté des uhlans qui vont et viennent en tenue de quartier dans la cour, qu'ils n'ont pas le temps de se mettre au garde-à-vous et de saluer. En un clin d'œil, me voilà dehors, devant la porte de la caserne. De là jusqu'à la boutique de fleuriste qui se trouve sur la place de l'Hôtel-de-Ville, je cours aussi vite qu'il est permis à un lieutenant de le faire. Dans mon impatience je n'ai pas réfléchi bien sûr qu'à cinq heures et demie du matin les magasins ne sont pas encore ouverts. Heureusement M^{me} Gurtner vend non seulement des fleurs, mais aussi des légumes. Une charrette de pommes de terre à demi déchargée stationne justement devant sa porte, et comme je frappe avec force contre la fenêtre, je l'entends descendre l'escalier. Aussitôt, j'invente une histoire : j'avais oublié que c'est aujourd'hui la fête d'un de mes amis. Comme nous partons à l'exercice dans une demi-heure, je la prie de bien vouloir envoyer des fleurs immédiatement. Vite, qu'elle apporte les plus belles qu'elle possède ! Aussitôt la grosse commerçante encore en peignoir et dans des pantoufles trouées ouvre la boutique et me montre son trésor, une gerbe épaisse de roses à longues queues. Combien m'en faut-il ? Toutes, dis-je, toutes ! Suffit-il d'en faire un bouquet ou ne les voudrais-je pas plutôt dans une belle corbeille ? Oui, oui, une corbeille ! Le reste de ma solde passe dans cette commande somptueuse. À la fin du mois, il faudra que je me passe de dîner et que je renonce au café, à moins d'emprunter. Mais cela m'est indifférent, ou plutôt je me réjouis que mon idiotie me coûte cher, car je sens tout le temps en moi un violent désir de me punir, de me faire payer amèrement ma double ânerie.

« Alors c'est bien compris ? Les plus jolies roses, bien arrangées dans une corbeille que vous enverrez sans faute tout de suite ! » Mais M^{me} Gurtner court derrière moi et me rattrape dans la rue. Où et à qui faut-il les porter ? Monsieur le lieutenant ne me l'a pas dit. Ah oui, triple idiot que je suis ! J'avais oublié l'essentiel dans mon excitation. « À la villa Kekesfalva », dis-je ; juste à temps, je me rappelle, grâce au cri de frayeur poussé par Ilona, le prénom de ma pauvre victime, « pour M^{lle} Édith de Kekesfalva ».

« Oui, bien sûr, ces Messieurs-Dames de Kekesfalva », dit M^me^ Gurtner toute fière, « nos meilleurs clients ! »

Et, nouvelle question – déjà j'allais repartir en courant – ne voulais-je pas écrire un mot d'accompagnement ? Écrire un mot… ? Ah oui ! L'expéditeur – le destinataire – comment saura-t-elle, autrement, de qui viennent les fleurs ? Je retourne donc à la boutique, je prends une carte de visite et j'écris : « En vous priant de me pardonner »… Mais non, impossible ! Ce serait la quatrième bourde : pourquoi rappeler encore ma bévue ? Mais alors, quoi ?… « Avec mes sincères regrets »… Non, c'est encore pire, elle pourrait croire au fond que ces regrets la concernent, elle ! Donc, plutôt ne rien écrire du tout, pas un mot.

« Mettez juste la carte, M^me^ Gurtner, la carte toute seule. »

Maintenant ça va mieux. Je retourne en hâte à la caserne, j'avale mon café, je fais plus ou moins bien mon heure d'instruction, probablement d'une façon plus nerveuse et plus distraite que d'habitude. Mais au régiment cela ne tire pas à conséquence. Il n'est pas rare qu'un lieutenant prenne son service le matin en ayant mal aux cheveux. Combien d'entre nous, après une nuit passée à s'amuser, rentrent de Vienne si fatigués qu'ils peuvent à peine tenir les yeux ouverts et s'endorment en plein trot ! D'ailleurs je ne suis pas mécontent d'avoir à donner des ordres sans cesse, à passer l'inspection et à monter à cheval. Car le service me distrait, chasse mon inquiétude. Mais entre mes tempes bourdonne un souvenir pénible, j'ai encore quelque chose de gros dans la gorge, comme une éponge remplie de fiel.

À midi, au moment où je me prépare à aller au mess, mon ordonnance court derrière moi en faisant entendre un retentissant « Panje lieutenant ». Il tient à la main une grande enveloppe carrée en papier anglais, bleue, légèrement parfumée, portant au revers un sceau finement gravé. La suscription en caractères minces, très droits, trahit une main de femme. Je déchire vite l'enveloppe et lis : « Mes remerciements les plus cordiaux, Monsieur le lieutenant, pour les magnifiques fleurs que je ne méritais pas et qui m'ont causé une très grande joie. Venez, je vous prie, un après-midi que vous serez libre, prendre le thé chez nous. Il n'est pas nécessaire de prévenir. Je suis – hélas ! – toujours à la maison. Édith de K. »

Une écriture fine. Malgré moi, je revois les doigts minces, agrippés à la table, je me rappelle le visage pâle, soudain devenu pourpre, comme un verre dans lequel on verse du bordeaux. Je relis une fois, deux fois, trois fois ces quelques lignes, et je respire. Avec quelle discrétion elle glisse sur ma bêtise ! Avec quel tact, quelle habileté, elle fait en même temps allusion à son infirmité ! « Je suis – hélas ! – toujours à la maison. » On ne peut pardonner d'une façon plus élégante. Pas la moindre note de rancune. Un poids me tombe de la poitrine. Je suis comme l'accusé qui, s'attendant à être condamné aux travaux forcés à perpétuité, voit le juge se lever, se coiffer de sa toque et proclamer : « Acquitté ! » Bien entendu il faudra sans tarder que j'aille la remercier. C'est aujourd'hui jeudi. J'irai donc lui rendre visite dimanche. Ou plutôt non, dès samedi !

Mais je ne pus attendre si longtemps. J'étais trop impatient de savoir ma faute définitivement pardonnée, d'en finir le plus vite possible avec ce malaise d'une situation incertaine. Car j'étais toujours sur les nerfs, craignant qu'au mess, au café ou ailleurs, quelqu'un ne commençât à parler de ma maladresse en me demandant : « Eh bien ! comment c'était, l'autre jour chez les Kekesfalva ? » Je voulais pouvoir répondre tranquillement, d'un air souverain : « Des gens charmants ! J'étais encore hier chez eux pour le thé », afin que chacun pût se rendre compte aussitôt que je m'en étais tiré avec honneur… En finir une fois pour toutes avec cette fâcheuse affaire, et que ce soit bien terminé ! C'est cet état de nervosité qui fit que, dès le lendemain, c'est-à-dire le vendredi, tout en me promenant sur le boulevard avec Ferencz et Jozci, mes meilleurs camarades, je prends soudain ma décision d'aller faire ma visite tout de suite. Et je quitte impromptu mes amis quelque peu interloqués.

Le chemin à parcourir n'est pas très long, une demi-heure tout au plus, en marchant d'un bon pas. D'abord cinq minutes ennuyeuses à travers la ville, puis la route un peu poussiéreuse, qui mène aussi à notre terrain d'exercices et où nos chevaux connaissent chaque détour et chaque pierre (on peut même leur lâcher la bride). Ensuite on tourne à gauche, près d'une petite chapelle adossée au pont, on prend une allée deux fois moins large, ombragée par de vieux châtaigniers, une sorte d'allée privée, peu utilisée, que longe en serpentant un petit ruisseau indolent.

Mais plus je m'approche du château, dont le mur blanc d'enceinte et la grille ajourée sont maintenant visibles, plus je sens mon courage m'abandonner. De même qu'arrivé devant la porte d'un dentiste, on cherche un prétexte pour faire demi-tour avant de tirer la sonnette, l'espace d'une seconde je voudrais m'en retourner. Est-il vraiment nécessaire de venir dès aujourd'hui ? Ne dois-je pas en fait considérer cette pénible affaire comme terminée par la lettre que j'ai reçue ? Sans le vouloir, je ralentis le pas. Après tout il est encore temps de rebrousser chemin. Quand on hésite, on prend volontiers par le plus long. Je traverse donc le petit ruisseau sur un pont de bois branlant, quittant l'allée pour les prairies, afin de contourner tout d'abord le château par l'extérieur.

Derrière son haut mur d'enceinte, l'édifice se présente comme une vaste demeure à un étage, de style rococo, enduite, selon le goût de l'ancienne Autriche, de ce jaune dit de Schönbrunn et pourvue de volets verts. Séparés par une cour, quelques petits bâtiments, sans doute affectés au régisseur, aux domestiques et aux écuries, s'enfoncent dans le grand parc dont, lors de ma première visite nocturne, je n'ai rien vu. C'est seulement à présent que je remarque, en regardant à l'intérieur par les œils-de-bœuf, ces ouvertures ovales percées dans le gros mur d'enceinte, que ce château de Kekesfalva n'est pas, comme je le pensais tout d'abord d'après sa décoration intérieure, une villa moderne, mais une vraie maison de propriétaire terrien, une demeure aristocratique de vieux style comme j'en ai vu çà et là en passant à cheval au cours de manœuvres en Bohême. Ce qui frappe mon attention, c'est l'étonnante tour quadrangulaire qui, rappelant un peu par sa forme les campaniles italiens, se dresse là assez insolite, vestige sans doute d'un château moyenâgeux construit là, bien des siècles auparavant. Je me rappelle maintenant avoir déjà plusieurs fois aperçu du champ de manœuvres cette tour bizarre, en croyant que c'était le clocher d'un village ; c'est seulement aujourd'hui que je constate qu'il n'y a pas de bulbe et que l'étrange cube possède un toit plat, qui peut servir soit de solarium, soit d'observatoire. Mais plus je me rends compte du caractère féodal et hautement aristocratique de cette demeure, plus je me sens mal à l'aise : c'est justement ici, où l'on fait à coup sûr très attention aux formes, que je devais débuter d'une façon si stupide !

Mais finalement, après avoir fait le tour, je me retrouve devant la grille, et

j'accomplis le pas décisif : je m'engage dans l'allée de gravier, aux arbres taillés avec symétrie et droits comme des cierges, qui mène au perron, et soulève le lourd marteau de bronze qui sert ici de cloche, à l'ancienne. Aussitôt se montre un domestique, qui, chose étrange, ne semble pas du tout étonné de cette visite inopinée. Sans me poser aucune question ni sans prendre ma carte que j'avais déjà préparée, et comme si ma visite eût été annoncée, il m'invite en s'inclinant à attendre au salon ; ces dames sont encore dans leurs chambres, mais elles ne tarderont pas à descendre. Il semble donc certain que je serai reçu. Avec un regain de malaise, je reconnais le salon tendu de soie rouge où l'on dansait l'autre soir et un goût amer dans ma bouche me rappelle que c'est à côté que doit se trouver la pièce au coin fatal.

Tout d'abord, à vrai dire, une porte à coulisse peinte en jaune crème, avec toutes sortes d'ornements dorés, me cache la vue de l'endroit où j'ai commis ma stupidité ; mais au bout de quelques minutes j'entends derrière cette porte un bruit de chaises, des chuchotements, des allées et venues qui trahissent la présence de plusieurs personnes. J'essaie d'occuper mon attente à examiner le salon : des meubles somptueux, Louis XVI, à droite et à gauche des tapisseries anciennes et, entre les portes vitrées qui donnent sur le jardin, des tableaux de maîtres représentant le Grand Canal et la place Saint-Marc qui, aussi profane que je sois en ces sortes de choses, me paraissent d'une grande valeur. Mais je n'examine pas très en détail tous ces trésors, car je prête l'oreille aux bruits d'à côté. Un léger tintement d'assiettes se distingue, une porte qui grince, et – j'en ai froid dans le dos – le toc toc sec et irrégulier de béquilles frappant le plancher.

Enfin une main encore invisible écarte les deux battants de la porte. C'est Ilona, qui s'avance vers moi : « Que c'est gentil d'être venu, lieutenant ! » Et déjà elle m'introduit dans cette pièce que je ne connais que trop. Dans le même coin du petit salon, le même fauteuil, derrière la même table au plateau de malachite – pourquoi reproduisent-elles la même situation, si pénible pour moi ? – est assise la paralytique, avec sur les genoux une couverture de fourrure blanche qui cache ses jambes. (Pour que je ne pense pas à « cela », manifestement.) Avec une amabilité sans doute calculée Édith m'accueille en souriant, depuis son fauteuil de malade. Mais, quoi qu'elle fasse, notre première rencontre a laissé une gêne entre nous et, à la façon contrainte dont

elle me tend la main par-dessus la table, je me rends compte tout de suite qu'elle « y » pense, elle aussi. Ni elle ni moi n'arrivons à trouver un premier mot de cordialité.

Heureusement Ilona lance vite une question, dans ce silence pesant.

« Qu'allons-nous vous offrir, lieutenant ? Du thé ou du café ?

– Ce que vous voudrez, répondis-je.

– Non, ce que vous préférez, lieutenant. Sans cérémonie, les deux sont possibles.

– Alors, du café, si je puis me permettre », dis-je en me décidant et content de constater que ma voix résonne avec plus d'assurance.

C'était bigrement habile de la part de la brune jeune fille d'avoir réussi, par une question d'un caractère aussi banal, à dissiper ce malaise du premier moment. Mais avec quel manque de tact elle quitte aussitôt la pièce pour passer l'ordre au domestique, ce qui fait que je reste désagréablement seul avec ma victime ! Il serait temps à présent de dire un mot, d'engager la conversation. Mais j'ai comme un bouchon dans la gorge et mon regard lui aussi doit être embarrassé, car je n'ose pas le porter dans la direction du fauteuil ; elle pourrait croire que je regarde la fourrure qui cache ses jambes paralysées. Par bonheur, elle a plus de sang-froid que moi et me dit en manifestant une certaine vivacité de langage :

– Pourquoi ne vous asseyez-vous pas, lieutenant ? Tenez, approchez donc ce fauteuil. Et pourquoi ne déposez-vous pas votre sabre ?… Nous faisons la paix, n'est-ce pas… sur la table, là-bas, ou sur l'appui de fenêtre, comme vous voulez.

J'avance gauchement un siège. Je n'arrive toujours pas à la regarder d'un air dégagé. Mais elle vient énergiquement à mon aide.

– Il faut que je vous remercie encore pour vos magnifiques fleurs… Voyez comme elles font bien dans ce vase ! Et puis… et puis… je dois aussi m'excuser de ma stupide nervosité de l'autre soir… C'est terrible, comme je me suis conduite… Je n'ai pas pu dormir de la nuit, tellement j'avais honte. Vous aviez pourtant eu une bonne intention et… comment eussiez-vous pu vous douter ? D'ailleurs (ici elle rit soudain d'un rire sec et nerveux) vous

aviez deviné mes pensées secrètes… Je m'étais placée de façon à voir les danseurs, et lorsque vous êtes venu, je souhaitais justement avec force pouvoir danser, moi aussi… Car je suis folle de la danse. Je peux rester pendant des heures à regarder les gens virevolter… à regarder au point de sentir en moi leurs mouvements… oui chacun de leurs mouvements. Ce n'est plus l'autre qui danse, c'est moi-même qui tourne, qui me plie, m'abandonne, me balance et me laisse emporter… oui, vous ne soupçonniez pas qu'on puisse être aussi folle. Du reste, autrefois, quand j'étais petite, je dansais très bien et avec un plaisir énorme… à présent, quand je rêve, c'est toujours de danse. Oui, aussi bête que cela puisse paraître, je danse en rêve, et peut-être est-ce bien pour Papa… que cela me soit arrivé, sinon je serais sûrement partie de la maison pour devenir danseuse… Rien ne me passionne autant, et je pense que ce doit être magnifique de pouvoir empoigner, soulever, tenir en haleine avec ses mouvements, son corps, son être, pendant toute une soirée, des centaines et des centaines de personnes… D'ailleurs, voyez comme je suis folle… Je collectionne les photographies des danseuses célèbres. Je les ai toutes, la Saharet, la Pavlova, la Karsavina. J'ai leurs photographies à toutes et dans tous leurs rôles, et toutes les poses. Attendez, je vais vous les montrer… Elles sont là dans cette cassette, donnez-la-moi… là, sur la cheminée… là, cette cassette de laque chinoise (sa voix devient soudain nerveuse, impatiente). Non, non, non, là, à gauche, près des livres… ah ! que vous êtes maladroit !… Oui, c'est ça (j'avais enfin trouvé la cassette et je la lui apportais). Voyez-vous celle-là, qui est au-dessus, c'est ma photo préférée, la Pavlova dans La Mort du cygne… Ah ! si seulement je pouvais la suivre dans ses tournées, la voir, je crois que ce serait le plus beau jour de ma vie !

La porte du fond, par où Ilona s'était éloignée, commence à remuer doucement sur ses gonds. Rapidement, comme surprise, Édith ferme la cassette d'un coup sec. Et elle me jette, comme un ordre :

– Rien de tout cela devant les autres, n'est-ce pas ? Rien de ce que je vous ai dit !

C'est le domestique aux cheveux blancs et aux belles côtelettes à la François-Joseph qui ouvre la porte avec discrétion. Derrière lui Ilona pousse sur des roulettes de caoutchouc une table à thé abondamment garnie. Elle fait

le service, puis s'assied auprès de nous, et aussitôt je me sens plus assuré. Le gros chat angora, qui, sans faire de bruit, s'est glissé dans la pièce avec la table à thé et, maintenant, se frotte familièrement contre mes jambes, nous fournit un excellent sujet de conversation. Je l'admire ; puis toute une série de questions me sont posées : depuis combien de temps je suis ici et si je me trouve bien dans cette garnison, si je connais le lieutenant Un Tel, si je vais souvent à Vienne ; peu à peu une conversation anodine et insouciante s'engage, où se dissout la gêne du début. Je m'enhardis même jusqu'à examiner les jeunes filles à la dérobée. Elles sont complètement différentes l'une de l'autre ; Ilona, déjà tout à fait femme, est bien portante, elle a les formes pleines, elle est exubérante, voluptueuse ; à côté d'elle Édith semble mi-enfant, mi-jeune fille, encore adolescente : dix-sept, dix-huit ans peut-être. Étrange contraste ! La première, on voudrait l'empoigner, danser avec elle, la couvrir de baisers ; l'autre, la caresser, la dorloter comme une malade, la protéger, et surtout l'apaiser. Car toute sa personne dégage une singulière inquiétude. Son visage ne reste pas un instant immobile ; elle regarde tantôt à droite, tantôt à gauche. Tantôt en se crispant, tantôt en se rejetant en arrière comme épuisée ; elle parle avec la même nervosité qu'elle se remue, toujours staccato, sans pauses. Peut-être, pensai-je, que cette inquiétude, cet énervement, est une compensation à l'immobilité forcée de ses jambes, peut-être aussi est-ce une légère fièvre permanente qui précipite ses mouvements et sa conversation. Mais je n'ai pas le temps de me livrer à de longues observations. Car elle sait, avec ses questions pressées et la rapidité de son débit, capter entièrement l'attention. Avec surprise je me vois engagé dans un entretien animé et intéressant.

Une heure s'écoule ainsi, peut-être même une heure et demie, lorsque soudain une silhouette apparaît, venue du salon. Quelqu'un entre doucement, comme s'il avait peur de déranger. C'est Kekesfalva.

– Je vous en prie, je vous en prie ! dit-il, comme je fais mine de me lever en signe de respect, pour m'obliger à me rasseoir ; puis il se baisse pour déposer un baiser rapide sur le front de sa fille. Il porte encore son costume noir avec passepoil blanc et sa cravate à l'ancienne mode (je ne l'ai jamais vu qu'ainsi). Avec ses yeux qui observent d'une façon prudente derrière ses lunettes d'or, il ressemble à un médecin. Et c'est vraiment comme un médecin au chevet d'un malade qu'il s'assoit auprès de la paralytique. Dès

l'instant où il est entré, la pièce semble avoir pris tout à coup un air mélancolique. La façon à la fois craintive, attentive et tendre, avec laquelle, de temps à autre, il regarde sa fille, assombrit notre conversation jusque-là détendue, en entrave le rythme. Il remarque bientôt notre gêne et s'efforce à son tour d'y remédier ; il me pose, lui aussi, des questions sur le régiment, le capitaine, s'informe de l'ancien colonel, actuellement chef de division au ministère de la Guerre. À ma surprise, il semble connaître avec précision les cadres de notre garnison depuis des années. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai le sentiment que c'est avec une intention bien déterminée qu'il souligne les relations privilégiées qu'il a parmi les officiers supérieurs.

Encore dix minutes, pensai-je à part moi, et je pourrai prendre congé sans choquer personne. Mais de nouveau on frappe discrètement à la porte. Le domestique entre, sans faire de bruit, comme s'il marchait pieds nus et chuchote quelque chose à l'oreille d'Édith. Elle ne peut se contenir et s'écrie brusquement :

– Qu'il attende ! Ou, plutôt, non, qu'il me laisse tranquille pour aujourd'hui ! Qu'il s'en aille ! Je n'ai pas besoin de lui !

Cette brusque sortie nous cause à tous un malaise évident, et je me lève, avec le sentiment pénible d'être resté trop longtemps. Mais elle me lance avec la même brusquerie qu'au domestique :

– Non, restez ! Cela n'a aucune importance !

Il y a dans son ton impérieux quelque chose de mal élevé. Le père semble ressentir, lui aussi, le caractère douloureux de cette scène, car son visage devient soucieux et il essaie de la raisonner :

– Voyons, Édith !…

À présent, elle-même se rend compte, soit d'après l'effroi de son père, soit d'après mon attitude embarrassée, que ses nerfs l'ont trahie, car elle se tourne soudain de mon côté et dit :

– Excusez-moi. Joseph aurait bien pu attendre, au lieu d'entrer comme cela brusquement. Ce n'est rien d'autre que mon bourreau quotidien, le masseur, qui me fait faire des exercices d'assouplissement. Une pure absurdité : une, deux, une, deux, levez, baissez. C'est avec ça qu'on prétend

me guérir ! La dernière invention de notre docteur, une torture superflue. Absurde comme tout le reste !

Et elle dévisage son père d'une façon provocante, comme si elle le rendait responsable de tout. Gêné (honteux devant moi), le vieil homme se penche vers elle :

– Voyons, mon enfant !… Crois-tu vraiment que le docteur Condor ?…

Mais il s'arrête aussitôt : sur les lèvres de la jeune fille s'est dessiné un tressaillement nerveux et ses petites narines palpitent. C'est exactement ainsi que ses lèvres ont tremblé l'autre soir, et déjà je redoute une nouvelle crise. Mais soudain elle rougit et balbutie :

– Bon, bon, j'y vais, quoique cela n'ait aucun sens, aucun. Pardonnez-moi, lieutenant, j'espère que vous reviendrez bientôt !

Je m'incline et veux prendre congé. Mais déjà elle a changé d'avis.

– Non, restez encore avec papa, pendant que je vais me mettre en marche. – Elle a insisté sur « mettre en marche » comme une menace. Puis elle saisit une clochette de bronze, qui se trouve sur la table et l'agite (j'ai remarqué plus tard que dans toute la maison, de pareilles clochettes se trouvaient sur les tables à portée de sa main, afin qu'elle pût à tout moment appeler sans avoir à attendre, fût-ce un instant). La clochette fait entendre un son bref et aigu. Aussitôt réapparaît le domestique qui s'était éclipsé lors de l'algarade.

– Aide-moi, lui ordonne-t-elle en rejetant la fourrure qui cachait ses jambes. Ilona se penche vers elle pour lui dire quelque chose à l'oreille, mais elle répond par un « non » énergique. « Que Joseph me soulève. Je m'en irai toute seule. »

Ce qui suit est affreux. Le serviteur se penche sur elle et la soulève d'un geste manifestement bien rodé, en lui passant ses mains sous les bras. Une fois debout, s'appuyant des deux mains au dossier du fauteuil, elle nous toise tous les uns après les autres d'un air batailleur, puis elle s'arc-boute sur les deux béquilles, cachées jusqu'alors sous la couverture, serre les lèvres, et – tap tap, toc toc – se propulse, se balance, se pousse obliquement – on dirait une sorcière – tandis que derrière elle le domestique veille, les bras ouverts, afin de pouvoir la rattraper aussitôt si elle glissait ou se fatiguait. Tap tap, toc

toc ! encore un pas et encore un autre. En même temps, quelque chose cliquette et grince légèrement, comme du cuir tendu et du métal. Sans doute – je n'ose pas regarder ses pauvres jambes – porte-t-elle quelque appareil de prothèse aux chevilles. Devant cette furieuse marche forcée, mon cœur se serre comme pris dans un étau de glace, car je comprends pourquoi elle n'a pas voulu qu'on l'aidât ou qu'on la sortît sur son fauteuil roulant. Elle veut me montrer, à moi, justement à moi, à nous tous, qu'elle est une infirme. Elle veut, par je ne sais quel désir de vengeance désespérée, nous faire mal, nous tourmenter tous avec sa souffrance, comme si elle voulait lancer à la place de Dieu, contre nous, les gens bien portants, une espèce d'accusation. Mais devant cet affreux défi je sens – et avec mille fois plus de force que lors de son premier accès de désespoir quand je l'avais invitée à danser – à quel point elle doit souffrir de son impuissance. Enfin – cela dure une éternité – elle a tant bien que mal fait les quelques pas qui la séparaient de la porte, en se jetant d'une béquille sur l'autre, de tout le poids de son maigre corps balancé de droite à gauche. Je n'ai pas le courage de la regarder franchement un seul instant. Car déjà le bruit sec des béquilles, le toc-toc de chaque pas, le grincement et le frottement des instruments de prothèse, le halètement sourd de son effort m'oppressent et me bouleversent à tel point que je sens mon cœur battre sous le drap de mon uniforme. Elle a quitté la pièce, mais je continue à prêter l'oreille, la respiration suspendue, jusqu'à ce que derrière la porte fermée le bruit horrible diminue et s'éteigne.

C'est seulement alors, quand le silence est revenu, que j'ose lever les yeux. Le vieillard – je le remarque maintenant – a quitté doucement son siège et regarde par la fenêtre avec une tension de la volonté qui n'est que trop visible. Dans le contre-jour je n'aperçois que sa silhouette, mais ses épaules voûtées tremblent. Lui aussi, le père qui voit tous les jours les tourments de sa fille, ce spectacle l'a anéanti.

Dans la pièce l'air est comme figé entre nous. Au bout de quelques minutes la silhouette sombre se retourne et s'approche de moi d'un pas incertain, comme craignant de glisser.

– Je vous en prie, mon lieutenant, ne lui en veuillez pas d'avoir été un peu brusque, mais… vous ne pouvez pas savoir comme on l'a fait souffrir durant toutes ces années… Toujours autre chose, et les résultats sont si lents ! Je

comprends qu'elle soit nerveuse… Mais que faire ? Nous devons tout essayer, il le faut.

Le vieillard est resté debout devant la table à thé abandonnée. Il ne me regarde pas pendant qu'il parle. Ses yeux, cachés derrière ses sourcils gris, sont fixés sur la table. Avec des gestes de somnambule il met la main dans le sucrier, saisit un morceau de sucre, le tourne et le retourne sans le voir, puis le replace où il l'a pris. Il y a dans ses attitudes quelque chose d'un homme ivre. Il continue à fixer la table comme si son regard y était retenu par quelque chose de particulier. Inconsciemment il prend une cuillère, la soulève, la repose et parle comme s'il s'adressait à elle :

– Si vous saviez comme elle était autrefois ! Toute la journée elle courait, dans les escaliers, dans les chambres, partout, à tel point qu'on redoutait parfois un accident. À onze ans, elle traversait sur son poney toute la prairie d'une traite et personne ne pouvait la rattraper. Elle était si audacieuse, si pétulante, si agile, elle faisait tout avec tant de légèreté que souvent nous avions peur, ma défunte femme et moi. On avait toujours le sentiment qu'elle n'avait qu'à étendre les bras pour pouvoir s'envoler… et c'est justement à elle que cela devait arriver, oui, à elle !…

Les minces cheveux blancs barrés d'une raie s'inclinent de plus en plus vers la table. La main farfouille nerveusement parmi les objets dispersés ; saisissant maintenant la pince à sucre, elle dessine dans le vide d'étranges figures imaginaires. (Je comprends : c'est de l'embarras, de la honte.)

… Et, malgré tout, qu'il est facile encore aujourd'hui de l'égayer. Elle peut se réjouir comme une enfant de la moindre chose, rire de la plus sotte plaisanterie et s'enthousiasmer d'une visite. J'aurais voulu que vous voyiez combien elle était ravie quand vos fleurs sont arrivées et que la crainte de vous avoir offensé était tombée… Vous ne vous doutez pas de sa finesse, de sa délicatesse… Elle sent tout plus fortement que nous. Je le sais, elle est maintenant désespérée, au plus haut point, d'avoir perdu son sang-froid. Mais comment pourrait-on se dominer… comment cette enfant ne perdrait-elle pas patience quand la guérison vient si lentement, comment être calme, comment rester calme quand on a ainsi été frappé par Dieu et qu'on n'a cependant rien fait… rien fait à personne !

Sa main tremblante continuait à tracer dans le vide des arabesques avec la pince à sucre. Brusquement il la reposa sur la table comme effrayé. On eût dit qu'il s'était réveillé tout à coup et venait de s'apercevoir qu'il n'avait pas parlé tout seul, mais devant une personne tout à fait étrangère. D'une autre voix, d'une voix d'homme lucide à présent, il se mit à s'excuser gauchement :

– Pardonnez-moi, mon lieutenant… De quel droit est-ce que je vous ennuie avec nos soucis ? C'était seulement parce que… c'est venu ainsi soudain… Je voulais vous expliquer… Je ne voudrais pas que vous pensiez du mal d'elle… que vous…

Je ne sais pas comment je trouvai le courage d'interrompre le vieillard gêné qui balbutiait, mais brusquement je m'avançai. Je ne prononçai aucune parole, je me contentai de prendre sa main osseuse, qui reculait sans le vouloir, et la pressai entre les miennes. Il me regarda étonné, ses lunettes se soulevèrent obliquement et derrière elles un regard incertain et troublé chercha le mien. J'avais peur qu'il parlât. Mais il ne dit pas un mot : seules ses pupilles noires s'élargirent, comme si elles allaient déborder. Moi aussi je ressentais une émotion jamais éprouvée jusqu'alors, et pour lui échapper je m'inclinai et sortis.

Dans l'antichambre le domestique m'aida à mettre mon manteau. Tout à coup je sentis dans le dos un courant d'air. Je n'eus pas besoin de me retourner pour comprendre : le vieillard était derrière moi sur le seuil de la porte, dans l'intention de me remercier. Mais j'aurais été trop confus, je fis comme si je ne remarquais rien, et le cœur battant, je quittai vite cette demeure tragique.

Le lendemain – un léger brouillard traîne encore au-dessus des toits et les volets qui protègent le sommeil des braves gens sont toujours fermés – notre escadron part, comme tous les matins, pour l'exercice. D'un pas lourd on va d'abord sur le pavé inégal. Encore mal réveillés, mes uhlans se balancent, raides et renfrognés, sur leurs selles. Bientôt nous avons parcouru les quatre ou cinq rues qui nous séparent de la campagne. Une fois sur la route, nous passons au petit trot et obliquons à droite dans les prairies. Je commande : « Au galop ! » et tous ensemble les chevaux s'élancent en avant. Elles connaissent ce terrain souple, agréable, dégagé, les braves bêtes ! Il n'est pas

nécessaire de les pousser, on peut leur lâcher la bride, car avec une seule pression du genou les voilà parties à fond de train. Elles éprouvent, elles aussi, la joie de l'excitation et de la détente.

Je galope en tête des autres. Monter à cheval est pour moi une espèce de passion. Je sens, dans le balancement de mes hanches, le sang circuler plus rapide et plus chaud dans mon corps libéré, tandis que le vent froid caresse mon front et mes joues. L'air du matin est superbe. On y perçoit encore la rosée de la nuit, la respiration de la terre, l'odeur des champs et des prés en fleurs, tandis que l'haleine des chevaux lancés en pleine course vous enveloppe d'une buée chaude et sensuelle. Ce premier galop matinal m'est toujours une volupté : il secoue d'une façon délicieuse le corps engourdi par le sommeil et chasse toute lourdeur, comme si c'était un épais brouillard. Malgré moi, l'impression de légèreté qui m'envahit dilate ma poitrine et, la bouche grande ouverte, je laisse entrer en moi l'air frais. « Au galop ! Au galop ! » Mes yeux voient plus clairs, mes sens sont plus aigus, et j'entends derrière moi en un rythme régulier le cliquetis des sabres, le souffle haletant des montures, le crissement des selles, le bruit des sabots frappant le sol en cadence. Ce groupe bondissant d'hommes et de chevaux n'est qu'un seul corps de centaure. En avant, en avant ! Au galop, au galop, au galop ! Ah ! chevaucher ainsi, chevaucher jusqu'au bout du monde ! De temps en temps, avec la fierté secrète d'être le maître et le créateur de cette joie, je me retourne sur ma selle pour regarder mes hommes. Et je constate tout à coup qu'ils sont changés, mes braves uhlans ! Leur accablement de Ruthènes, leur expression apathique a été lavée de leurs yeux, comme de la suie. Se voyant observés, ils se redressent sur leurs selles et répondent par un sourire au contentement qu'ils lisent dans mon regard. Je sens que ces lourds paysans ruthènes eux aussi sont envahis par l'ivresse du mouvement, comme par un avant-goût du vol ; ils ressentent tous avec autant de bonheur que moi le plaisir animal de leur jeune corps, de leur force tendue en même temps.

Mais voici que je crie : « Haaalte ! Au trot ! » Surpris ils tirent tous d'un coup brusque sur les rênes. Telle une machine violemment freinée l'escadron d'un coup passe à une allure plus lente. Un peu perplexes, ils me regardent du coin de l'œil. Qu'arrive-t-il ? D'ordinaire – ils connaissent bien ma passion de monter – nous galopons sans arrêt à travers les prairies jusqu'au terrain d'exercices. Mais c'est comme si une main étrangère avait brusquement

tendu les rênes de mon cheval. Je me suis soudain souvenu de quelque chose. Sur la gauche, à la lisière de l'horizon, j'ai dû apercevoir le carré blanc des murs du château, les arbres du parc et la tour quadrangulaire. Une pensée a pénétré en moi comme une balle de fusil : quelqu'un te voit peut-être de là-bas ! Quelqu'un que tu as déjà offensé avec ton amour de la danse et que tu offenses de nouveau avec ton amour de l'équitation. Quelqu'un qui a les jambes paralysées, enchaînées, et qui t'envie peut-être de voler comme un oiseau. En tout cas, j'ai eu honte de filer ainsi, sans frein, grisé, plein de santé, j'ai eu honte de cette joie physique comme d'un privilège indu. Je laisse mes hommes, déçus, trotter sur un rythme lent, pesant, derrière moi. En vain ils attendent – je le devine – l'ordre de se remettre au galop.

À vrai dire, au moment même où cette étrange gêne s'empare de moi, je me rends compte à quel point est absurde une telle mortification. Se priver d'une jouissance parce qu'elle est interdite à autrui, se refuser un bonheur parce que quelqu'un d'autre est malheureux, n'a aucun sens. Pendant que nous rions et plaisantons, des hommes râlent et se meurent dans leur lit ; la misère est installée dans des millions de foyers ; des gens souffrent de la faim et de la maladie ; d'autres, en quantités innombrables, sont condamnés à un travail d'esclaves dans les carrières, les mines, les usines, les bureaux ; les prisons sont remplies d'êtres humains. Et aucun d'eux ne verra sa peine allégée parce que quelqu'un se sera stupidement tourmenté. Si l'on voulait penser à toute la misère du monde, on étoufferait toute joie, on en perdrait le sommeil, je le sais bien. Mais ce n'est pas la souffrance imaginée qui vous consterne et vous anéantit, c'est seulement celle que l'on a vue avec compassion de ses propres yeux, qui vous bouleverse. Dans ma galopade effrénée s'était soudain dressé devant moi, proche et impressionnant comme une vision, le visage pâle et contracté de la jeune fille se traînant péniblement à travers le salon, j'avais entendu le bruit de ses béquilles frappant le plancher et le crissement des instruments de prothèse attachés à ses articulations. Et dans une sorte d'effroi, sans penser, sans réfléchir, j'avais tiré sur les rênes. Je sais que cela ne sert de rien de me dire en ce moment : à qui cela peut-il être utile que tu prennes ce trot stupide et lourd au lieu d'un galop excitant et grisant ? Pourtant le coup m'a touché à un endroit du cœur proche de la conscience. Je n'ai plus le courage de jouir librement, avec force, de mon corps vigoureux. Lentement, comme endormis, nous trottons jusqu'à l'entrée

du champ de manœuvre. C'est seulement lorsque nous sommes hors de la vue du château que je me secoue et me dis : « C'est stupide ! Laisse donc toute cette sotte sentimentalité ! » Et je commande : « En avant ! Gaa-lop ! »

C'est par ce coup brusque sur les rênes que cela commença. Ce fut comme le premier symptôme de cet étrange empoisonnement par la pitié qui devait tant me tourmenter. Je ne m'aperçus tout d'abord que sourdement qu'il m'était arrivé, ou qu'il m'arrivait quelque chose – comme par exemple lorsque, couvant une maladie, vous vous réveillez avec la tête lourde. Jusqu'alors je m'étais laissé vivre dans le cercle restreint de mon activité. J'avais eu pour souci tout ce qui intéressait mes camarades et mes supérieurs ou ce qui m'amusait moi-même, jamais je n'avais pris une part personnelle à quoi que ce fût. Jamais aucune inquiétude ne m'avait effleuré. Mes rapports avec ma famille étaient réglés, ma carrière bien fixée et délimitée, et cette insouciance avait eu sur ma vie – je le comprenais ce jour-là – une influence heureuse. Et voici qu'il se passait soudain en moi un bouleversement, rien de visible extérieurement, rien d'essentiel en apparence. Mais ce regard de colère de la jeune fille offensée, où j'ai lu une souffrance d'une intensité dont je n'avais jusqu'alors aucune notion, avait fait éclater quelque chose en moi, et une chaleur soudaine m'avait envahi de l'intérieur, provoquant cette fièvre mystérieuse, qui m'était aussi incompréhensible que l'est au malade sa maladie. Tout ce que je comprenais, c'était que j'étais sorti du cercle solide où j'avais mené jusqu'alors une vie calme et tranquille, et que je pénétrais dans une zone nouvelle, passionnante et inquiétante à la fois, comme tout ce qui est nouveau. Je voyais ouvert devant moi un abîme du sentiment qui m'attirait étrangement, dont j'étais tenté, sans savoir pourquoi, de mesurer la profondeur. Mais en même temps un instinct me mettait en garde contre cette curiosité téméraire. Il me disait : « C'est assez ! Tu t'es excusé, cette sotte affaire est terminée pour toi. » Mais une autre voix me chuchotait : « Retournes-y ! Fais encore passer ce frisson sur ta nuque, ce frémissement de peur et d'émotion ! » « Prends garde ! reprenait la première. Ne t'impose pas, ne t'immisce pas là dedans ! Tu es jeune et simple, tu n'es pas fait pour ces choses extraordinaires. Dans ta naïveté tu commettrais des bêtises encore pires. »

Mais à ma surprise je n'eus à prendre aucune décision, car trois jours plus tard je trouvais sur ma table une lettre de Kekesfalva me priant de venir dîner

chez lui le dimanche suivant. Cette fois, m'écrivait-il, il n'y aurait que des messieurs dont il m'avait parlé, entre autres le lieutenant-colonel de F… du ministère de la Guerre. Bien entendu, sa fille et Ilona se réjouiraient tout particulièrement. Je n'ai pas honte de l'avouer : cette invitation rendit très fier le jeune homme plutôt timide que j'étais. Ainsi on ne m'avait pas oublié, et cette allusion à la présence du lieutenant-colonel de F… semblait même indiquer que Kekesfalva (je compris aussitôt que c'était pour me remercier) avait voulu me procurer d'une façon discrète une protection officielle.

Et vraiment je n'eus pas à regretter d'avoir accepté l'invitation. Ce fut une soirée extrêmement agréable, et j'avais, moi l'officier subalterne dont nul ne se souciait au régiment, le sentiment de rencontrer une cordialité tout à fait particulière chez ces messieurs âgés et distingués. Sans doute Kekesfalva leur avait parlé de moi en termes élogieux. Pour la première fois de ma vie, un de mes hauts supérieurs me traitait amicalement, comme un égal. Il me demanda si j'étais content de mon régiment et si mon avancement était proche. Il m'encouragea, si j'allais à Vienne ou si j'avais besoin de quelque chose, à aller le voir. Le notaire, de son côté, un homme chauve, très gai, avec une bonne figure ronde, m'invita à lui rendre visite. Le directeur de la sucrerie m'adressait sans cesse la parole. Bref, un tout autre genre de conversation que celui auquel j'étais habitué au mess, où chaque fois qu'un supérieur exprimait une opinion, je devais m'y ranger comme à ses ordres. Je fus donc à l'aise plus vite que je ne pensais et au bout d'une demi-heure à peine, je bavardais sans aucune contrainte.

Les serviteurs apportèrent des plats dont jusque-là j'avais seulement entendu parler, que je ne connaissais que par les vantardises de camarades aisés ; du caviar délicieux et glacé, des pâtés de chevreuil et du faisan, et sans cesse de ces vins qui aiguisent si voluptueusement les sens. Je sais que c'est bête de se laisser impressionner par ces sortes de choses. Mais pourquoi le nier ? Le petit lieutenant jeune et modeste que j'étais jouissait avec une vanité presque enfantine du plaisir de banqueter avec de vieux messieurs si honorables. Bon Dieu ! pensais-je sans cesse, Bon Dieu ! si Wawruchka et le volontaire au teint crayeux voyaient cela, eux qui nous racontent toujours en se donnant de grands airs comme ils ont bien mangé à Vienne, chez Sacher. C'est ici qu'ils devraient venir ! Ils en ouvriraient des yeux et une bouche ! S'ils pouvaient voir, ces poux jaloux, comme je suis attablé ici et comme le

lieutenant-colonel du Ministère boit à ma santé, comme je discute amicalement avec le directeur de la sucrerie et qu'il me dit très sérieusement : « Je suis étonné de voir comme vous connaissez bien tout cela ! »

Le café est servi dans le salon, le cognac arrive, dans de grands verres givrés ; il est accompagné de tout un arc-en-ciel de liqueurs, et, bien entendu, de formidables gros cigares munis de leurs bagues pompeuses. Au milieu de la conversation, Kekesfalva se penche vers moi et me demande ce que je préfère : jouer aux cartes avec ces messieurs ou rester à bavarder avec les demoiselles ? Je choisis immédiatement la seconde proposition, car il ne me serait pas très agréable de risquer un robre contre un lieutenant-colonel du ministère de la Guerre. Si je gagnais, je risquerais de l'offenser, si je perdais, tout mon mois y passerait. D'ailleurs je me rappelle à temps que j'ai en tout vingt couronnes dans mon portefeuille.

Tandis qu'on installe à côté la table de jeu, je m'assois auprès des deux jeunes filles et – est-ce l'effet du vin ou la bonne humeur qui embellit tout ? – elles me semblent aujourd'hui toutes deux particulièrement jolies. Édith ne paraît pas si pâle, si jaune, si maladive que la dernière fois. Peut-être a-t-elle mis un peu de rouge en l'honneur de ses hôtes ou c'est la gaieté qui rend ses joues plus colorées. En tout cas elle n'a pas ce soir ce pli nerveux à la commissure des lèvres et cette contraction obstinée des sourcils. Elle est assise en face de moi dans une longue robe rose, aucune couverture ne cache son infirmité, et cependant personne n'y pense. Quant à Ilona, j'ai comme le sentiment qu'elle est un peu grise, tant ses yeux pétillent, et quand en riant elle rejette ses belles épaules rondes en arrière, il faut que je fasse un effort pour résister à la tentation qui me prend d'effleurer comme par hasard ses bras nus.

Avec un bon cognac, qui vous chauffe d'une façon admirable, un bon et gros cigare, dont la fumée vous chatouille délicieusement les narines, avec à côté de soi, deux belles jeunes filles joyeuses, et après un dîner succulent, il est facile, même à l'homme le plus bête, de se montrer agréable dans la conversation. Quand ma maudite timidité ne m'en empêche pas, je raconte très bien, je le sais. Et cette fois je suis particulièrement en forme et je bavarde avec une véritable animation. Certes ce ne sont que de banales petites histoires que je leur sers, par exemple la dernière qui est arrivée chez

nous : la semaine passée le colonel voulait envoyer, avant la fermeture de la poste, une lettre-express par le rapide de Vienne. Il fait appeler un uhlan, un jeune paysan ruthène, et lui explique que cette lettre doit partir immédiatement pour Vienne. Là-dessus, le brave garçon court à l'écurie, selle son cheval et se lance au galop sur la route de la capitale. Si l'on n'avait pas téléphoné à la caserne la plus proche, l'imbécile eût ainsi galopé pendant dix-huit heures. Ce ne sont pas des histoires très profondes dont nous nous amusons, mais des historiettes de tous les jours, des fleurs de caserne toutes fraîches, ou immortelles ! Cela n'empêche – je m'en étonne moi-même – que les deux jeunes filles s'en amusent beaucoup : elles n'arrêtent pas de rire. Chez Édith, c'est particulièrement pétulant, aigu et argenté, un rire qui parfois passe à des notes suraiguës, mais la gaieté vient sans doute de l'intérieur, sans aucune affectation, car ses joues ont un ton de plus en plus vif ; un air de santé et même de joliesse illumine son visage, et ses yeux gris, d'ordinaire plutôt métalliques, brillent d'une joie enfantine. Il est bon de la regarder quand elle oublie son corps paralysé, car ses mouvements en deviennent plus libres, ses gestes plus aisés. Elle se rejette en arrière, elle rit, elle boit, tire à elle Ilona et lui passe son bras autour du cou, tout cela avec beaucoup de naturel. Vraiment mes anecdotes les amusent. Et comme le succès encourage, il m'en vient à l'esprit une foule d'autres que j'avais oubliées depuis longtemps. Moi qui d'habitude suis emprunté, timoré même, je me découvre un courage tout neuf. Je les fais rire et ris avec elles. Groupés tous les trois dans un coin, nous bavardons gaiement comme des enfants exubérants.

Et pourtant, tandis que je plaisante ainsi sans interruption et parais tout à fait incorporé dans notre cercle joyeux, je sens à demi consciemment qu'un regard m'observe. Il vient de là-bas, de la table de jeu, par-dessus des lunettes ; et c'est un regard chaud, heureux, qui ne fait que renforcer ma joie. En secret (je crois qu'il a honte devant les autres), prudemment, le vieillard jette de temps en temps un coup d'œil vers nous par-dessus ses cartes et une fois, comme je saisis son regard au vol, il me fait de la tête un signe amical. En cet instant son visage a l'éclat concentré d'un homme qui écoute de la musique.

Cela dure ainsi presque jusqu'à minuit, sans que notre gai bavardage s'interrompe une seule fois. On nous sert encore une petite collation, d'excellents sandwiches. Et bizarrement, je ne suis pas le seul à y faire

honneur. Les jeunes filles, elles aussi, mangent avec appétit et boivent copieusement du bon vieux porto anglais, noir et puissant. Mais il faut prendre congé. Édith et Ilona me serrent la main comme à un vieil ami, un bon vieux camarade. Je dois leur promettre de revenir bientôt, demain ou après-demain au plus tard. Puis je me rends dans le hall avec les trois autres messieurs. L'auto nous reconduira chez nous. Je prends mon manteau, tandis que le domestique aide le lieutenant-colonel à mettre le sien. Brusquement je sens que quelqu'un veut m'aider à l'enfiler : c'est M. de Kekesfalva ; et tandis qu'effrayé je refuse (comment, moi, un jeune homme, puis-je accepter que m'aide un vieux monsieur ?), il s'approche de moi.

Et sur un ton timide : « Mon lieutenant, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir comme j'ai été heureux ce soir d'entendre mon enfant rire de tout cœur. Elle n'a jamais aucune joie. Et aujourd'hui elle était comme autrefois, quand… »

À ce moment le lieutenant-colonel s'approche de nous. « Eh bien ! nous partons ? » me dit-il en souriant. Kekesfalva n'ose pas bien sûr continuer devant lui, mais je sens soudain la main du vieillard effleurer ma manche, doucement, avec timidité, comme on caresse un enfant ou une femme. Il y a dans ce geste furtif et discret une telle tendresse, une telle gratitude, j'y sens tant de bonheur et de désespoir en même temps, que j'en suis à nouveau tout bouleversé. Et pendant que respectueusement je descends à côté du lieutenant-colonel les trois marches du perron jusqu'à l'auto, je dois faire appel à tout mon sang-froid pour que personne ne remarque mon trouble.

Je ne pus ce soir-là aller me coucher tout de suite tant j'étais ému. Quelque infime qu'en ait pu être la cause, vue de l'extérieur – que s'était-il passé, en somme, sinon qu'un vieillard avait passé la main avec affection sur la manche de mon manteau ? – ce geste contenu de remerciement ardent avait suffi pour me remuer jusque dans les profondeurs de mon être. Ce contact étonnant m'avait fait pressentir une tendresse si forte, à la fois chaste et passionnée, comme je n'en avais jamais rencontré chez une femme. Pour la première fois j'avais la certitude d'être venu en aide à autrui et mon étonnement était infini d'avoir constaté qu'un modeste officier comme moi, sans aucune assurance, pouvait rendre quelqu'un si heureux. Sans doute pour m'expliquer ce qu'il y avait d'excitant dans cette soudaine découverte dus-je

me rappeler que rien depuis mon enfance n'avait pesé à tel point sur mon âme que la conviction d'être un homme inutile et inintéressant. Dans l'école des Cadets, puis à l'Académie militaire, j'avais toujours été parmi les élèves moyens, passant inaperçus, et jamais de ceux que l'on distinguait et qu'on appréciait particulièrement ; et au régiment, cela ne s'était pas amélioré. Ainsi étais-je au fond convaincu que si je disparaissais brutalement, mettons en me rompant les os en tombant de cheval, mes camarades diraient peut-être : « quel dommage ! » ou bien « ce pauvre Hofmiller ! », mais qu'au bout d'un mois personne n'en souffrirait plus vraiment. On en mettrait un autre à ma place, sur mon cheval, et qui ferait mon service aussi bien – ou aussi mal que moi. Quant aux quelques jeunes filles avec qui j'avais eu des aventures, dans mes deux garnisons, ce serait la même chose : à Jaroslau, c'était l'assistante d'un dentiste, à Wiener Neustadt une petite couturière. Nous étions sortis ensemble ; j'avais fait venir Annerl chez moi, à son jour de congé ; je lui avais offert un petit collier de corail pour son anniversaire. On avait échangé les mots tendres d'usage, sincères aussi sans doute de sa part. Mais quand j'avais été muté, nous nous étions vite consolés, l'un et l'autre. Pendant les trois premiers mois, nous nous étions écrit les lettres qu'il fallait, puis chacun avait noué d'autres liens. Toute la différence était que, dans ses élans de tendresse, elle disait maintenant « Ferdi », au lieu de « Toni »… Fini, oublié ! Mais nulle part un sentiment fort et passionné ne m'avait envahi encore ; et à vingt-cinq ans révolus, je n'attendais, et dans le fond je ne demandais à la vie rien de plus que faire mon service sans bavure et ne déplaire à personne.

Mais voilà que l'inattendu était arrivé. Je m'examinais moi-même avec une curiosité inquiète : j'avais une influence sur d'autres hommes ! Moi qui n'avais même pas cinquante couronnes en poche, je pouvais apporter plus de bonheur à un homme riche que tous ses amis ! Moi, le petit lieutenant Hofmiller, j'étais capable d'assister quelqu'un, de le consoler ! Il me suffisait de passer une soirée ou deux auprès d'une jeune fille malade et paralysée, et de bavarder avec elle, pour que ses yeux s'éclairent, que ses joues s'animent, et ma présence pouvait illuminer toute une maison qu'assombrissait la tristesse !

Dans mon excitation, je parcours si vite les ruelles obscures que cela me donne chaud. J'ai envie d'ouvrir mon manteau, ma poitrine éclate. Car à cette

surprise vient soudain s'ajouter et s'en mêler une seconde, qui me grise encore davantage : quoi, il serait si facile, si follement facile de devenir l'ami de ces inconnus ? Qu'avais-je accompli de si remarquable ? J'avais manifesté un peu de pitié, j'avais passé dans cette maison deux soirées, et des plus gaies, joyeuses et inspirées ! Et cela seul aurait suffi ? Que c'était donc bête de gaspiller tout son temps libre au café à jouer sottement aux cartes, ou à aller et venir sur le boulevard avec des camarades plus ou moins ennuyeux ! Non, je ne veux plus de ces occupations vides, de ces passe-temps idiots, qui n'ont aucune utilité pour personne et ne font que m'abêtir. Avec un feu sincère, le jeune homme lucide que je suis soudain devenu prend une résolution, tout en marchant de plus en plus vite dans l'air doux de la nuit : je vais changer de vie. J'irai moins au café, je cesserai de jouer bêtement au tarot et au billard, je vais en finir une bonne fois avec ces stupidités. Je rendrai plus souvent visite à cette malade, je me préparerai même chaque fois tout spécialement pour être en mesure de raconter aux deux jeunes filles quelque chose de gai, d'amusant ; nous jouerons aux échecs ou bien nous nous occuperons agréablement. Déjà cette seule résolution de me rendre utile provoque en moi une sorte d'enthousiasme. J'éprouve un tel contentement que l'envie me vient de chanter, de faire quelque folie. C'est seulement quand on sait qu'on n'est pas inutile aux autres que l'existence prend un sens.

C'est ainsi qu'au cours des semaines qui suivirent, je passai toutes les fins d'après-midi et aussi la plupart des soirées chez les Kekesfalva. Bientôt ces visites amicales devinrent une habitude et même une gâterie qui n'était pas sans danger. Mais quel attrait aussi pour un jeune homme ballotté depuis son enfance d'une institution militaire à l'autre, de trouver ainsi d'une façon imprévue un chez-soi, une sorte de foyer, au lieu des froids locaux de la caserne et des mess enfumés ! Quand, mon service terminé, à quatre heures et demie ou à cinq heures, je me rendais chez les Kekesfalva, ma main avait à peine touché le marteau que déjà le domestique ouvrait joyeusement la porte, comme s'il avait guetté mon arrivée par un judas magique. Tout me montrait d'une façon certaine qu'on me considérait comme faisant partie de la famille. Mes désirs y étaient exaucés, mes préférences respectées. Les cigarettes que j'aimais m'y attendaient. Si j'avais, la veille, mentionné au cours de la conversation tel ou tel livre en disant que j'aimerais le lire, je le trouvais, le lendemain, comme par hasard, les pages soigneusement coupées, sur le petit

guéridon du salon. Un certain fauteuil en face de celui d'Édith m'était réservé. De petits riens, assurément, mais qui donnent peu à peu à une maison étrangère un caractère hospitalier, chaleureux, et qui vous disposent agréablement. En bavardant et plaisantant sans aucune contrainte, au milieu d'amis, plus à l'aise que je ne l'avais jamais été parmi mes camarades, je comprenais que toute forme de sujétion enchaîne les véritables forces de l'âme et que la réelle mesure de l'individu ne se manifeste que dans le naturel.

Mais il y avait encore autre chose, de beaucoup plus mystérieux, d'inconscient, qui expliquait pourquoi ces rencontres quotidiennes avec les deux jeunes filles me plaisaient à tel point. Depuis que j'étais entré à l'école des Cadets, c'est-à-dire depuis dix, quinze ans, j'avais vécu exclusivement dans un milieu d'hommes mal dégrossis. Du matin au soir et du soir au matin, dans le dortoir de l'Académie militaire, sous la tente, aux manœuvres, dans les chambrées, à table et partout, au manège comme à la salle d'études, toujours et toujours je n'avais respiré autour de moi qu'une odeur de mâles : d'abord des garçons, puis des adolescents, mais toujours des hommes. Certes j'étais habitué à leurs gestes énergiques, leur démarche bruyante, leur voix gutturale, leur odeur de tabac, leur sans-gêne et parfois leur grossièreté ; j'aimais bien la plupart de mes camarades, et je n'avais pas à me plaindre car ils me le rendaient bien. Mais il manquait quand même une certaine légèreté à cette atmosphère, on aurait dit qu'elle ne contenait pas assez d'ozone, pas assez de picotements, de vibrations comme électrisantes. Car de même que notre musique militaire, en dépit de son entrain rythmique exemplaire, n'en restait pas moins une froide musique d'instruments de cuivre, dure, forte et basée uniquement sur la cadence, parce qu'il n'y avait pas le doux son étendu des violons, de même les meilleures heures de notre camaraderie masculine manquaient de ce fluide subtil qu'apporte dans toute réunion la seule présence des femmes. À l'époque déjà où, jeunes garçons de quatorze ans, nous nous promenions deux par deux à travers la ville, dans nos uniformes serrés de cadets, nous avions, en voyant des adolescents de notre âge flirter ou bavarder avec des jeunes filles, ressenti avec nostalgie ce dont nous privait notre encasernement de séminaristes, et ce qui était chaque jour donné aux autres comme allant de soi, dans la rue, sur les boulevards, à la patinoire, au bal : à savoir le commerce libre et sans contrainte avec les jeunes filles –

alors que nous les isolés, les encagés, nous suivions des yeux comme des créatures surnaturelles ces elfes en robes courtes qui passaient à côté de nous en trottinant d'un air indifférent, en rêvant d'une simple conversation avec l'une d'elles comme à une chose inaccessible. Pareille privation ne s'oublie pas. Et si plus tard j'eus des aventures assez faciles et brèves avec toutes sortes de femmes, cela ne constituait pas une compensation aux rêves sentimentaux de ma jeunesse ; à la gaucherie, à la maladresse avec lesquelles je me conduisais toujours en société (et bien que j'aie déjà couché avec une douzaine de femmes), lorsque je me trouvais en présence d'une jeune fille, je me rendais compte à chaque fois que la privation dont j'avais longtemps souffert m'empêcherait à jamais d'être naturel et spontané.

Et voici que ce secret désir de mon adolescence de connaître une amitié avec des jeunes filles, au lieu de mes camarades barbus, grossiers et balourds, s'était réalisé soudain de la façon la plus complète. Chaque après-midi j'étais assis, comme un pacha, entre les deux jeunes filles ; le ton clair et caressant de leurs voix me causait (je ne puis pas m'exprimer autrement) un plaisir véritablement physique et c'est pour la première fois et avec un sentiment de bonheur presque indescriptible que je jouissais de mon absence de timidité en face d'elles. Car il y avait dans nos relations un bonheur particulier, amplifié par les circonstances qui excluaient ici les contacts d'ordinaire crépitants et électriques, entraînés forcément par un tête-à-tête prolongé entre jeunes gens de sexes différents. Nos longues causeries n'étaient pas soumises à cette pression qui rend en général si dangereux de rester à deux dans la pénombre. Certes – je l'avoue volontiers – les lèvres pulpeuses et invitantes d'Ilona, ses bras ronds, la sensualité très magyar que révélaient ses mouvements souples et balancés, m'avaient d'abord chatouillé très agréablement. Il m'avait fallu par moments retenir vivement mes mains contre le désir d'attirer à moi, ne serait-ce qu'une fois, cet être souple et chaud, avec ses yeux noirs si rieurs, pour la couvrir de baisers. Mais dès les premiers jours de notre amitié, Ilona me confia sur un ton très grave qu'elle était fiancée depuis deux ans à un futur notaire de Becskeret, et qu'elle n'attendait que le rétablissement, ou qu'un progrès dans l'état d'Édith pour se marier. Je devinai que Kekesfalva avait promis de doter sa parente pauvre, si elle prenait patience jusque-là… Et puis, quelle indélicatesse, quelle perfidie aurions-nous commise si dans le dos de sa touchante compagne, attachée sans forces à sa chaise roulante, nous

nous étions embrassés et caressés dans les coins, sans être vraiment amoureux ! Très vite donc, cette attirance physique papillotante se calma, et l'affection dont j'étais capable se tourna avec toujours plus d'intensité vers la jeune malade défavorisée, car dans la mystérieuse alchimie des sentiments, la pitié pour un être impuissant se colore insensiblement de tendresse. Rester à côté de la paralytique, l'égayer dans la conversation, voir sa mince bouche inquiète apaisée par un sourire ou parfois, quand cédant à un violent caprice, elle tressaillait impatiemment, obtenir d'elle par un simple contact de la main une docilité confuse et recevoir pour cela un regard reconnaissant de ses yeux gris – ces petites marques de confiance d'une amitié platonique, venant de cette jeune fille sans force et sans défense me causaient infiniment plus de plaisir que n'auraient pu le faire les aventures les plus passionnées avec son amie. Grâce à ces petites émotions je découvrais – combien de choses n'ai-je pas apprises pendant ces quelques jours ! – des zones de sentiments qui m'étaient tout à fait inconnues et dont je ne soupçonnais pas la subtilité.

Des zones de sentiments inconnues – mais assurément dangereuses aussi ! Car en dépit des efforts les plus adroits, les rapports entre un homme sain et une malade, entre un être libre et une prisonnière, ne peuvent à la longue rester neutres. Le malheur rend susceptible et la souffrance injuste. De même qu'entre le prêteur et l'emprunteur il subsiste toujours, quoi qu'on en ait, quelque chose de pénible précisément parce que l'un est dans la situation de celui qui donne et l'autre dans celle de celui qui reçoit, de même il subsiste chez le malade une irritation secrète contre les attentions dont il est l'objet. Il fallait être sans cesse sur ses gardes, pour ne pas dépasser la limite à peine perceptible où la sympathie, au lieu d'apaiser la sensible jeune fille, risquait de la blesser. D'une part, gâtée comme elle l'était, elle exigeait que tout le monde la servît comme une princesse et la dorlotât comme un enfant, de l'autre elle se révoltait fréquemment contre ces mêmes égards, parce qu'ils lui faisaient sentir plus nettement son infériorité. Si par exemple on approchait d'elle le guéridon afin de lui épargner l'effort de se pencher pour prendre un livre ou une tasse, elle vous jetait aussitôt un regard furieux : « Croyez-vous que je ne puisse pas prendre moi-même ce que je veux ? » De même qu'une bête enfermée dans une cage se jette parfois sans raison sur le gardien qu'elle caresse d'habitude, il lui venait de temps en temps un désir méchant de détruire notre gaieté par un coup de griffe soudain, en parlant tout

à coup d'elle comme d'une « malheureuse infirme ». À de tels moments, on avait vraiment besoin de faire appel à toutes ses forces pour ne pas lui reprocher injustement cette mauvaise humeur agressive.

Mais à mon propre étonnement je trouvais toujours les forces nécessaires. Une première compréhension en entraîne d'autres, c'est mystérieux, et quiconque s'est montré capable une seule fois de compatir à une forme de souffrance terrestre arrive, par cette leçon magique, à les comprendre toutes, même les plus bizarres et les plus absurdes en apparence. Aussi je ne me laissais pas rebuter par les révoltes d'Édith, au contraire, plus ses « sorties » étaient injustes et inattendues, plus elles m'émouvaient. Peu à peu je compris pourquoi mes visites étaient tellement agréables au père et à Ilona, pourquoi ma présence était si bien vue de toute la maison. Une longue maladie fatigue en général non seulement le malade, mais aussi la pitié des autres. Des sentiments forts ne peuvent se prolonger à l'infini. Certes, le père et la cousine souffraient jusqu'au fond de leur âme avec cette pauvre impatiente, mais déjà d'une façon résignée. Ils acceptaient la maladie comme telle, et la paralysie comme un fait ; ils attendaient, le regard baissé, que fussent passés à chaque fois ces accès de nervosité. Ils ne s'effrayaient plus comme moi quand ils éclataient. Et comme j'étais le seul à qui sa souffrance causât chaque fois un nouvel ébranlement, je devins peu à peu le seul devant qui elle avait honte de son manque de sang-froid. Quand elle se déchaînait ainsi, je n'avais qu'à lancer un petit mot d'avertissement : « Voyons, chère mademoiselle Édith !… » pour qu'elle se calmât aussitôt. Elle rougissait, et l'on voyait que si ses jambes n'avaient été paralysées, elle se fût enfuie de honte. Jamais je ne prenais congé sans qu'elle me dît, d'un air suppliant qui me troublait : « Mais vous reviendrez demain, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas fâché à cause de toutes les bêtises que j'ai dites aujourd'hui ? » À ces moments-là je me sentais tout étonné d'exercer, moi qui n'avais pourtant rien d'autre à offrir que ma sincère pitié, un pouvoir si mystérieux sur quelqu'un.

Mais c'est là ce qui caractérise la jeunesse ; chez elle toute nouvelle expérience devient une exaltation dont elle ne peut se rassasier, une fois qu'elle l'a vécue. Une étrange transformation commença en moi dès que je découvris que cette sympathie pour la souffrance d'autrui était une force qui non seulement m'excitait d'une façon presque voluptueuse, mais qui avait sur d'autres une action bienfaisante. Depuis que j'avais laissé pénétrer en moi

cette nouvelle aptitude à la pitié, il me semblait qu'une drogue était entrée dans mon sang, le rendait tout à coup plus violent, plus rouge, plus rapide, plus véhément. Du coup, je ne pouvais plus comprendre comment j'avais pu vivre jusqu'alors dans une torpeur et une indolence pareilles, sous un tel ciel gris d'indifférence. Cent choses auxquelles je n'avais prêté aucune attention se mirent à m'émouvoir et à me préoccuper. Comme si ce premier regard jeté sur la souffrance humaine m'eût donné des yeux plus vifs, je commençai à voir partout des occasions de m'occuper, de m'intéresser, de m'enthousiasmer. Et comme ce monde est plein dans la moindre rue, dans toutes les chambres, de destinées émouvantes, et qu'il regorge, jusqu'aux bords, de misère brûlante, mes journées sont dès lors remplies de vigilance attentive. C'est ainsi que je constate, lors des inspections de remonte, que je ne peux plus, comme autrefois, cingler d'un violent coup de cravache la croupe d'un cheval rétif, car je me sens coupable de cette douleur que j'ai causée et j'éprouve sur ma propre peau la brûlure du coup. Ou mes doigts se crispent involontairement quand notre irascible capitaine frappe d'un coup de poing en plein visage un pauvre uhlan ruthénien dont la selle est mal ajustée, et que le garçon reste là immobile, la main à la couture du pantalon. Tout autour les autres regardent ou rient bêtement, je suis seul à voir que sous les paupières baissées du pauvre garçon honteux, les cils se mouillent. Au mess je ne puis plus supporter les plaisanteries que l'on fait sur tel ou tel camarade gauche ou maladroit ; depuis que j'ai senti chez cette jeune fille sans force et sans défense la souffrance que lui cause son infériorité physique, la brutalité attire ma haine et l'impuissance, ma sympathie. Depuis que le hasard a versé dans mon regard cette goutte brûlante de pitié, d'innombrables petites choses simples et naïves me frappent, qui m'avaient échappé jusque-là, et chacune m'ébranle et m'émeut. Je remarque par exemple que la buraliste à qui j'achète toujours mes cigarettes approche vraiment tout près de ses yeux les pièces de monnaie qu'on lui tend, et aussitôt je m'inquiète à l'idée qu'elle pourrait avoir un glaucome. Demain j'essaierai de l'interroger, et je vais peut-être demander à Goldbaum, le médecin-major, de l'examiner. Ou bien je m'aperçois que ces derniers temps les volontaires d'un an traitent d'une façon méprisante le petit rouquin K… et je me rappelle avoir lu dans le journal (en quoi est-il responsable, le pauvre garçon ?) que son oncle a été arrêté pour malversations ; à dessein je vais m'asseoir près de lui, à la popote, j'engage la conversation avec lui et son regard reconnaissant me montre qu'il a compris

que j'agis de la sorte pour le réconforter et faire honte aux autres de leur injustice et de leur méchanceté. Ou bien je prie gentiment de sortir du rang un soldat auquel le colonel aurait normalement donné quatre heures d'arrêts. À mille occasions diverses, je jouis chaque jour de cette impulsion qui m'habite soudain. Et je me dis : désormais il faudra aider les autres autant que tu le pourras ! Finies ton indolence et ton indifférence ! On s'élève en se donnant, on s'enrichit en étant fraternel, en comprenant et en assistant toute souffrance par la pitié. Et mon cœur qui ne se reconnaît plus lui-même vibre de reconnaissance pour la malade que j'ai offensée sans le savoir et qui m'a appris par sa souffrance la magie créatrice de la pitié.

Je fus bientôt arraché à ces sentiments romantiques. Voici comment la chose se produisit. Cet après-midi-là, j'étais comme d'habitude chez les Kekesfalva ; nous avions joué au domino, puis bavardé longuement et passé le temps d'une façon si agréable que nous ne nous apercevions pas que les aiguilles tournaient. À onze heures et demie, je regarde, effrayé, la pendule et prends congé en toute hâte. Mais tandis que le père m'accompagne dans le hall, nous entendons au-dehors un crépitement intense, comme des milliers de bourdons, comme si un nuage entier s'abattait sur la marquise. Kekesfalva me tranquillise aussitôt : « L'auto vous reconduira chez vous. » Je proteste et dis que ce n'est pas nécessaire. Il m'est en effet pénible qu'on fasse s'habiller pour moi le chauffeur à pareille heure, pour aller sortir la voiture rangée dans le garage (tous ces égards et ce respect pour autrui sont tout nouveaux chez moi, ils me sont venus ces dernières semaines !) Mais finalement, l'idée me séduit de rentrer commodément chez moi par ce temps de chien, dans une voiture moelleuse, aux coussins bien rembourrés, au lieu de barboter pendant une demi-heure, trempé jusqu'aux os, avec de fines bottines vernies, dans la fange de la chaussée : j'accepte donc. Le vieillard tient, malgré la pluie, à m'accompagner jusqu'au garage et à mettre la couverture sur mes genoux. Le chauffeur empoigne le volant. Nous filons d'une traite vers mon logis, sous la pluie battante.

On est rudement bien dans cette voiture qui glisse sans bruit. Mais comme nous approchons de la caserne (le trajet s'est fait avec une vitesse fabuleuse), je frappe contre la vitre et prie le chauffeur d'arrêter sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Car il est préférable qu'on ne me voie pas sortir devant la caserne de cette voiture élégante. Je sais qu'il ne convient pas qu'un petit

lieutenant se déplace comme un archiduc dans une somptueuse automobile et se fasse aider pour descendre par un chauffeur en livrée. Ces manières de grand seigneur ne sont pas bien vues de nos cols dorés. En outre un instinct secret me conseille depuis longtemps de mêler le moins possible mon monde luxueux du dehors, où je suis un homme libre, indépendant, gâté, avec celui du service, où il faut bien souvent que je m'incline, en pauvre subalterne qui est bien soulagé quand le mois n'a que trente jours, et pas trente-et-un ! Inconsciemment mon premier moi ne veut rien avoir de commun avec le second. Et parfois je n'arrive plus à distinguer lequel est en fait le véritable Toni Hofmiller : celui du service ou celui qui fréquente chez les Kekesfalva, celui du dehors ou celui du régiment.

Le chauffeur, obéissant, arrête la voiture sur la place de l'Hôtel-de-Ville, que deux rues séparent de la caserne. Je descends, relève mon col et m'apprête à traverser rapidement la large place. Mais juste à ce moment l'orage reprend avec intensité, le vent me jette en plein visage des rafales de pluie. Il vaut mieux attendre quelques instants sous une porte cochère. Ou peut-être le café est-il toujours ouvert et pourrais-je m'y abriter jusqu'à ce que le ciel ait fini de déverser ses cataractes. De l'endroit où je suis, il n'y a que cinq ou six maisons pour l'atteindre ; derrière les glaces noyées de pluie j'y vois une lumière incertaine. Peut-être que mes camarades sont encore à notre table réservée ? Excellente occasion de réparer bien des choses, car il est grand temps que je me montre à nouveau. Hier, avant-hier, toute la semaine, et la semaine précédente, je n'ai pas paru à cette table. En fait ils auraient de bonnes raisons d'être fâchés contre moi, car, si l'on veut être infidèle, il faut tout au moins observer les formes.

J'entre. Dans la première pièce presque toutes les lumières sont éteintes, par économie, les journaux sont déployés de tous côtés et Eugène, le garçon-marqueur est en train de compter sa recette. La salle de jeux, derrière, est encore éclairée et je vois briller des boutons d'uniformes. Ils sont toujours là, les éternels compagnons du tarot, Jozci le lieutenant, Ferencz le sous-lieutenant, et le médecin du régiment, Goldbaum. Ils ont, semble-t-il, terminé leur partie depuis longtemps, mais ils se complaisent dans cette paresse de café que je connais très bien et hésitent à se lever. Ce sera un vrai cadeau du Bon Dieu que j'arrive pour dissiper leur ennuyeuse torpeur.

« Holà, voici Toni ! » – dit Ferencz à l'intention des autres. « Quel éclat dans notre humble demeure ! » déclame le major, que nous plaisantons toujours sur sa maladie des citations. Six yeux ensommeillés clignent et me sourient. « Servus ! Servus ! »

Leur joie me fait plaisir. Ce sont vraiment de braves types, me dis-je. Ils ne m'en veulent pas de les avoir abandonnés si longtemps sans m'excuser ni donner aucune explication.

« Un noir ! » commandai-je au garçon qui arrive d'un pas traînant, et j'approche un siège de la table en lançant l'inévitable : « Eh bien ! quoi de neuf ? »

Un large sourire s'épanouit sur la figure de Ferencz, ses yeux clignotants disparaissent presque dans ses pommettes rouges, sa bouche s'ouvre, pâteuse :

– Eh bien, ce qu'il y a de plus neuf, c'est que Votre Honneur nous fait la grâce de reparaître dans notre modeste cercle.

Et le major se renverse sur sa chaise et posément, en souriant, il déclame sur le ton du grand Kainz : « Mahadöh, le dieu de la terre – descendit une dernière fois – pour connaître avec eux la joie et la souffrance. »

Ils me regardent amusés, tous les trois, et aussitôt un sentiment désagréable m'envahit. Le mieux, pensai-je, est de prendre les devants, de ne pas attendre qu'ils commencent à me demander pourquoi je suis resté si longtemps sans me montrer et d'où je viens. Mais avant que j'aie pu ouvrir la bouche, Ferencz a poussé Jozci du coude.

– Regarde, fait-il, le doigt pointé sous la table. Que dis-tu de cela ? Il porte des bottines vernies pas ce temps de cochon ! Et quel noble équipage ! À la bonne heure, il sait y faire, Toni : il a découvert un asile admirable ! Il paraît que c'est fabuleux, chez le vieux manichéen ! Cinq services tous les soirs, a dit le pharmacien, du caviar et des chapons, les meilleurs vins et des cigares de tout premier ordre. Autre chose que l'éternelle goulasch au paprika qu'on nous sert au « Lion rouge » ! Oui, notre Toni, nous l'avons tous sous-estimé, c'est un sacré malin !

Maintenant c'est le tour de Jozci : « Seulement, avec les camarades il ne

se conduit pas bien. Oui, mon cher Toni, au lieu de dire à ton vieux : J'ai quelques copains là-bas, de braves types, qui ne mangent pas non plus d'alouettes rôties, il faut que je vous les amène un jour, au lieu de cela tu t'es dit : qu'ils boivent donc leur mauvaise Pilsen et qu'ils se brûlent la gueule avec leur sale goulasch ! Jolie camaraderie, je dois dire ! Tout pour soi et rien pour les autres ! Eh bien, m'as-tu au moins apporté un bon cigare, un gros upmann ? Dans ce cas on te pardonnera encore pour aujourd'hui. »

Ils rient et ils claquent la langue tous les trois. Mais brusquement je me sens rougir jusqu'aux oreilles. Tonnerre ! comment ce maudit Jozci a-t-il pu deviner que chaque soir, au moment où je prends congé, Kekesfalva me glisse un de ses cigares dans la poche ? Est-ce que par hasard il dépasse de ma tunique, entre deux boutons ? Pourvu qu'ils n'aient rien vu ! Dans ma gêne je me contrains de blaguer avec eux.

« Ben voyons, un upmann ! C'est ta seule condition, n'est-ce pas ? Mais je pense qu'une simple cigarette fera aussi bien l'affaire. » Je tends mon étui tout en parlant. Mais au même instant ma main tressaille. Car avant-hier, au dîner chez les Kekesfalva, j'ai trouvé cet étui sous ma serviette. Cadeau d'anniversaire ! c'était en effet ce jour-là que j'avais vingt-cinq ans (les jeunes filles l'avaient appris je ne sais comment). Déjà Ferencz l'a remarqué. Dans notre cercle étroit la moindre petite chose devient un événement.

« Holà ! qu'est-ce que c'est que ça ? lance-t-il. Une nouvelle pièce d'équipement !… » Il m'enlève l'étui des mains (que puis-je faire ?), le tâte, l'examine, et finalement le soupèse : « Eh ! dit-il en se tournant vers le major, il me semble que c'est du vrai. Regarde ça de près ! Ton digne père s'occupe de ces sortes de choses. Tu dois t'y connaître un peu. » Le major Goldbaum, dont le père est joaillier à Drohobycz, pose son binocle sur un nez assez épais, prend l'étui, le soupèse à son tour, le regarde attentivement sous toutes ses faces et le frappe d'un doigt expérimenté.

– Du vrai, dit-il enfin. Or véritable, poinçonné et terriblement lourd. Il y en a là assez pour plomber les dents à tout le régiment. Valeur marchande : sept à huit cents couronnes.

Après ce jugement, qui me surprend moi-même, car j'avais cru vraiment que ce n'était que du plaqué, il tend l'étui à Jozci, qui le prend avec plus de

respect déjà que les deux autres (c'est étonnant le respect que nous avons, nous autres pauvres diables, pour tout ce qui est objet précieux !) Il l'examine aussi, le tâte, frappe du doigt sur le rubis et sursaute :

– Hein ! une inscription ! Écoutez, écoutez ! « À notre cher camarade Anton Hofmiller, pour son anniversaire. Ilona, Édith. »

À présent ils me regardent tous les trois fixement. « Nom de Dieu ! souffle enfin Ferencz, c'est ce qui s'appelle bien choisir ses nouveaux camarades ! Mes félicitations ! Moi, je t'aurais donné tout au plus une boîte d'allumettes en tombac. »

Je ressens tout à coup comme une crispation dans la gorge. Demain tout le régiment connaîtra la fâcheuse histoire de l'étui à cigarettes en or offert par les Kekesfalva, et saura par cœur la dédicace : « Fais-le voir un peu, ton bel étui », dira Ferencz au mess, et je devrai en toute obéissance le montrer au capitaine, puis au commandant et peut-être même au colonel. Tout le monde le soupèsera, en estimera la valeur, en lira avec un sourire ironique l'inscription, puis viendront inévitablement les questions et les plaisanteries, et il faudra que je les supporte, car je ne pourrais pas être impoli en présence de mes supérieurs.

Dans ma gêne et désireux de mettre fin à cette conversation je dis : « Si l'on faisait une partie de tarot ? »

Mais aussitôt leur sourire ironique se transforme en un rire éclatant : – As-tu jamais entendu cela, Ferencz ? fait Jozci. C'est maintenant, à minuit et demi, au moment où on va fermer la boutique, qu'il voudrait commencer une partie de tarot !

– Pour les heureux il n'y a pas d'heure ! dit le major, bonhomme, en s'appuyant sur son dossier.

Ils rient et plaisantent encore un peu de cette médiocre blague. Mais Eugène, le garçon-marqueur s'est approché discrètement : « Messieurs, on ferme ! » Nous nous levons et – la pluie a faibli – nous rentrons ensemble à la caserne. Au moment de nous séparer, nous nous serrons la main. Ferencz me frappe sur l'épaule : – C'est bien que tu sois revenu, dit-il. Et je sens qu'il est sincère. Pourquoi étais-je si furieux contre eux ? Ce sont tous de braves types, sans un atome de jalousie, de bons camarades. Et s'ils m'ont un peu

plaisanté, c'est sans penser à mal.

Certes ils n'ont pas pensé à mal, les braves garçons ! N'empêche qu'avec leurs railleries ils ont irrémédiablement brisé quelque chose en moi : mon assurance, que mes extraordinaires relations avec les Kekesfalva avaient accrue d'une façon singulière. J'avais pour la première fois l'impression d'être celui qui donne, qui aide ; maintenant je me rendais compte comment les autres considéraient ces relations, de l'extérieur nécessairement, sans en connaître les raisons cachées. Les étrangers ne pouvaient pas comprendre cette volupté subtile de la pitié qui s'était emparée de moi comme – je ne trouve pas d'autres termes – une sombre passion. Pour eux il n'y avait pas de doute : je ne m'étais introduit dans cette demeure luxueuse que pour gagner les bonnes grâces de gens riches, économiser un repas chaque jour, me faire donner des cadeaux. Ils n'y trouvaient d'ailleurs rien à redire. Tout au contraire ils se réjouissaient, les braves garçons, que j'eusse trouvé un bon coin plein de gros cigares ; ce qui m'irrite, c'est justement qu'ils ne trouvent ni indécent ni déshonorant que je me laisse choyer et dorloter par ces « nababs », parce qu'à leur avis un officier de cavalerie fait encore trop d'honneur à un gros épicier, en s'asseyant à sa table. Quand Ferencz et Jozci avaient admiré mon étui à cigarettes en or, c'était sans aucune réprobation. Au contraire, cela leur inspirait plutôt du respect que je sache ainsi prendre de haut mon mécène. Mais ce qui à présent me contrarie beaucoup, c'est que je commence à ne plus savoir ce que je dois penser de moi. Est-ce que vraiment je ne joue pas les pique-assiettes ? Ai-je le droit, en tant qu'officier, en tant qu'homme, de me laisser ainsi soir après soir entretenir par la jeune fille d'une maison que je fréquente ? Cet étui, par exemple, je n'aurais pas dû l'accepter, pas plus que ce foulard de soie qu'elles m'ont mis l'autre soir autour du cou, comme il faisait un temps de chien. Un officier de cavalerie ne se laisse pas fourrer des cigares dans la poche au moment de partir. Pardieu, je vais le lui dire dès demain, à Kekesfalva, et aussi à propos du cheval. Avant-hier je me souviens qu'il m'a fait remarquer que mon valaque brun (que je paye naturellement par mensualités) n'a pas une bonne allure et pour cela il a raison. Mais qu'il veuille me prêter un poulain de trois ans de son haras, un bon cheval de course qui me fera honneur, cela ne me plaît pas du tout. Car « prêter », je sais ce que cela signifie chez lui ! De même qu'il a promis une dot à Ilona pour qu'elle serve d'infirmière à la pauvre Édith, de

même il veut m'acheter, me payer comptant ma pitié, mes plaisanteries, ma société ! Et moi, idiot que je suis, un peu plus je tombais dans le piège, sans remarquer que je devenais un parasite.

Mais non, c'est absurde ! me dis-je ensuite. Et je revois l'émotion avec laquelle le vieillard m'a caressé la manche, et comme son visage s'éclaire dès que j'arrive. Je me rappelle la cordiale camaraderie qui me lie aux deux jeunes filles, comme entre frère et sœurs, qui ne font certainement pas attention si je bois peut-être un verre de trop à table et qui, si elles s'en aperçoivent, se réjouissent seulement que je me sente bien chez elles. Absurde, fou ! me répétais-je. Absurde ! le vieillard m'aime plus que mon père.

Mais à quoi servent toutes ces explications, quand on a commencé à perdre son équilibre intérieur ? Je le sens bien : les plaisanteries de Ferencz et Jozci ont chassé mon innocence, ma légèreté naïve. Est-ce vraiment par pure pitié, par sympathie, que tu vas chez ces gens riches ? me demandais-je soupçonneux. N'y a-t-il pas là-derrière, une bonne part de vanité et un désir de jouissances ? En tout cas il faut tirer cela au clair. Pour commencer, je décide d'espacer mes visites à l'avenir, et dès demain après-midi de ne pas faire ma visite chez les Kekesfalva.

Le lendemain je n'y vais donc pas. Aussitôt après la fin du service, je pars au café avec Ferencz et Jozci. Nous lisons les journaux, puis entamons l'inévitable partie de tarot. Mais je joue effroyablement mal, car juste au-dessus de moi il y a une pendule enchâssée dans la boiserie du mur. Quatre heures vingt, quatre heures trente, quarante, cinquante : au lieu de voir mes cartes, je regarde la pendule. C'est à quatre heures et demie que j'arrive d'ordinaire pour le thé et tout est déjà prêt sur la table. Lorsque je suis, exceptionnellement, un quart d'heure en retard, elles ne manquent pas de me dire : « Qu'y a-t-il donc eu aujourd'hui ? » Car il est devenu tout naturel que j'arrive à l'heure, et elles y comptent comme si je m'y étais formellement engagé ; depuis deux semaines et demie je n'ai pas manqué un seul après-midi ; aussi elles doivent être en train de regarder l'horloge avec la même inquiétude que moi et de se demander pourquoi je ne suis pas là. Ne conviendrait-il pas tout au moins que je téléphone pour me décommander ? Ou, peut-être, ferais-je mieux d'envoyer mon ordonnance…

« Voyons, Toni, c'est scandaleux, comme tu es distrait aujourd'hui ! Joue donc un peu mieux ! » me crie Jozci en me regardant d'un air furieux. Mon étourderie lui a déjà coûté un surcontre ! J'essaie d'être plus attentif.

« Puis-je changer de place avec toi ? dis-je.

– Si tu veux. Mais pourquoi ?

– Je ne sais pas (pur mensonge). Je crois que le bruit me rend nerveux. »

En réalité c'est la pendule que je ne veux plus voir, et de minute en minute l'avance impitoyable de ses aiguilles. À chaque instant j'ai des fourmis dans les jambes, je n'arrive pas à me concentrer, je pense que je devrais aller au téléphone pour m'excuser. Je commence à me rendre compte qu'une véritable sympathie n'a rien de commun avec un contact électrique qu'on met ou qu'on enlève à volonté, et que le fait de s'occuper du sort d'autrui vous enlève un peu de votre liberté. Mais bon sang ! (je me fais la leçon à moi-même) je ne suis quand même pas obligé de faire chaque jour mon pèlerinage d'une demi-heure jusque là-bas. Et, suivant la loi secrète de l'imbrication des sentiments, qui pousse inconsciemment quelqu'un de contrarié à répercuter sa contrariété sur ceux qui n'y sont pour rien – comme la boule de billard répercute le coup reçu –, mon irritation se porte non pas sur Jozci et Ferencz, mais sur les Kekesfalva. Ils n'ont qu'à m'attendre, pour une fois ! Ils verront qu'on ne peut pas m'acheter avec des cadeaux et des amabilités, que je ne me présente pas toujours à l'heure dite, comme le masseur ou le professeur de gymnastique ! Surtout ne pas créer de précédent, l'habitude est un carcan, et je ne veux pas me lier… Je reste donc assis au café pendant trois heures et demie, dans ce défi stupide pour me convaincre et me démontrer que je suis entièrement libre de mes allées et venues, et que la bonne chère et les gros cigares me sont tout à fait indifférents.

À sept heures et demie nous nous levons. Ferencz a proposé de faire un petit tour sur le boulevard. Mais à peine ai-je franchi la porte du café derrière mes deux amis qu'une silhouette de femme passe devant moi et qu'un regard bien connu m'effleure rapidement. N'était-ce pas Ilona ? Même si je n'avais pas admiré, avant-hier encore, sa belle robe bordeaux et son large panama garni de rubans, je l'aurais reconnue de dos, à sa démarche souple et balancée. Mais où va-t-elle avec tant de précipitation ? Ce n'est pas là un pas

de promenade, mais d'une course effrénée. En tout cas il faut que je la rattrape, si vite que le bel oiseau puisse voler !

« Excusez-moi », dis-je à mes camarades, et je me dépêche de traverser, pour rattraper cette jupe endiablée. Car je suis vraiment très content de rencontrer une fois par hasard la nièce de Kekesfalva, dans l'univers de la garnison.

« Ilona ! Ilona ! » criai-je en courant derrière elle. Elle s'arrête sans paraître le moins du monde étonnée de me voir. Bien sûr, elle m'a remarqué en passant !

« Ça, c'est épatant, Ilona, de vous rencontrer en ville. Il y a longtemps que je désirais faire un brin de promenade avec vous dans notre résidence. Ou préférez-vous que nous fassions un saut jusqu'à la pâtisserie ?

– Non, non, murmure-t-elle avec embarras. Je suis pressée. On m'attend à la maison.

– Eh bien ! on patientera cinq minutes de plus. Et si vous avez peur qu'on vous mette au coin, je vous donnerai un mot d'excuse. Venez et ne faites pas une mine si sévère. »

Je voudrais la prendre par le bras. Car vraiment je suis heureux de me trouver là avec elle, la plus présentable des deux, surtout en pensant que mes camarades me verront avec une jeune fille si jolie, si distinguée. Mais Ilona reste nerveuse.

« Non, il faut vraiment que je rentre, dit-elle en hâte. L'auto m'attend là-bas. » Et en effet, de la place de l'Hôtel-de-Ville le chauffeur salue déjà respectueusement.

« Mais vous permettrez au moins que je vous accompagne jusqu'à la voiture ?

– Bien entendu, répond-elle, étrangement distraite. Bien entendu… D'ailleurs… pourquoi n'êtes-vous pas venu cet après-midi ?

– Cet après-midi ? fais-je avec une lenteur calculée, comme si je devais faire appel à des souvenirs. Cet après-midi ? Ah ! oui, on a eu une histoire idiote ! Le colonel voulait acheter un nouveau cheval et nous avons dû aller avec lui pour le voir et l'essayer. » (En réalité cela s'est passé le mois dernier. Je mens vraiment mal.)

Elle hésite et veut répliquer. Mais pourquoi tord-elle ainsi son gant, pourquoi se balance-telle si nerveusement d'un pied sur l'autre ! Puis avec une hâte soudaine : « Vous ne voulez pas au moins revenir avec moi et rester à dîner ? »

Il faut tenir, me dis-je. Il ne faut pas céder ! Ne fût-ce qu'un seul jour. « Quel dommage ! Je serais venu avec grand plaisir, dis-je en soupirant. Mais aujourd'hui, rien ne marche. Ce soir nous avons une réunion à laquelle je ne

peux pas manquer. »

Elle me regarde d'un air pénétrant – c'est étrange, ses sourcils ont le même pli impatient que chez Édith – et ne répond rien, impolitesse voulue ou embarras, je ne sais. Le chauffeur ouvre la portière, elle monte et la referme d'un coup sec. Puis elle lance à travers la vitre : « Et demain on vous verra, n'est-ce pas ?

– Demain, oui, sûrement. » Et l'auto démarre. Je ne suis pas très content de moi. Pourquoi cette nervosité d'Ilona, sa gêne, comme si elle avait peur d'être vue avec moi ? Pourquoi ce départ précipité ? Et puis, j'aurais dû tout au moins, par politesse, la prier de saluer Kekesfalva et dire un mot agréable pour Édith. Après tout ils ne m'ont rien fait. Mais, d'autre part, je suis content de mon attitude réservée. J'ai tenu bon. Maintenant ils ne pourront pas penser que je veux m'imposer chez eux.

Quoiqu'il ait été entendu avec Ilona que je viendrais à l'heure habituelle le lendemain, j'annonce prudemment ma visite par téléphone. Il vaut mieux observer les formes, car les formes sont des garanties. Je tiens à montrer par là que je ne veux pas tomber chez les gens à l'improviste. Désormais j'agirai toujours ainsi, de manière à être sûr que ma visite est désirée. Pour cette fois en tout cas je n'ai pas besoin d'en douter, car le domestique attend déjà devant la porte ouverte, et dès mon entrée me dit avec empressement : « Mademoiselle est sur la terrasse et prie monsieur le lieutenant de bien vouloir l'y rejoindre tout de suite. » Et il ajoute : « Je crois que monsieur le lieutenant n'y est encore jamais monté. Monsieur le lieutenant sera étonné de voir combien la vue est belle de là-haut. »

Il a raison, le brave vieux Joseph. Je ne suis encore jamais allé sur la terrasse, bien que cette construction bizarre m'eût parfois intrigué. À l'origine – comme je l'ai dit – tour d'angle d'un château détruit ou en ruine depuis des lustres (dont même les jeunes filles ignoraient l'histoire précise), cette construction massive et quadrangulaire était restée à l'abandon pendant des années, servant de grenier. Souvent Édith, quand elle était enfant, et au grand effroi de ses parents, y grimpait par les échelles branlantes jusque sous les combles où, au milieu d'un véritable bric-à-brac, voltigeaient des chauves-souris ensommeillées, et d'épais nuages de poussière sortaient, à chaque pas, des vieilles poutres vermoulues. C'était précisément à cause de ce côté

mystérieux que l'enfant, d'un esprit fantasque, avait choisi comme cachette et comme salle de jeux cet endroit d'où l'on apercevait à travers les vitres sales un immense panorama. Lorsque plus tard le malheur vint la frapper et qu'il lui devint impossible, avec ses jambes paralysées, d'atteindre ce capharnaüm romantique, elle s'était sentie comme dépossédée. Et plus d'une fois son père avait remarqué avec quelle amertume elle levait les yeux vers ce paradis de son enfance, adoré et soudain perdu.

Aussi, voulant surprendre agréablement son enfant, Kekesfalva avait profité d'un séjour de trois mois qu'Édith faisait dans un sanatorium allemand pour charger un architecte de Vienne de reconstruire la vieille tour et d'y installer au sommet une terrasse confortable. Quand elle revint, à l'automne, après une amélioration à peine sensible de son état, la tour était pourvue d'un ascenseur, large comme dans un sanatorium, qui permettait à la malade d'y monter dans son fauteuil roulant pour jouir de la vue à toute heure. Le monde de son enfance lui était ainsi rendu à l'improviste.

L'architecte, pressé, s'était moins soucié, à vrai dire, de la pureté du style que de la commodité. L'étrange cube nu qu'il avait construit au sommet de la tour aurait mieux convenu, avec ses formes géométriques, à un port ou à une usine d'électricité qu'au petit château rococo de l'époque de Marie-Thérèse. Mais le but poursuivi par le père avait été atteint. Édith se montra enthousiasmée de cette terrasse, qui la délivrait d'une façon inespérée de l'étroitesse et de la monotonie de sa chambre. De son observatoire elle pouvait, à l'aide d'une longue-vue, voir toute la vaste plaine qui s'étendait autour du château, tout ce qui s'y passait, les semailles et le fauchage, les gens comme les choses qui se mouvaient à la ronde. Rattachée au monde dont elle avait été séparée si longtemps, elle restait des heures entières à regarder tantôt l'amusant petit chemin de fer qui, tel un jouet miniature, traversait le paysage en lançant ses volutes de fumée, tantôt les voitures qui couraient sur la chaussée et dont aucune n'échappait à sa curiosité oisive, quand elle n'accompagnait pas avec son télescope, comme je l'appris plus tard, nos chevauchées, nos exercices et nos défilés. Mais par une étrange jalousie, elle tenait cet observatoire caché à tous les hôtes de la maison, comme s'il constituait son monde privé, et à l'enthousiasme spontané du fidèle Joseph, je remarquai que l'invitation qui m'était faite d'y accéder était une faveur toute spéciale.

Il voulut m'y conduire avec l'ascenseur. On voyait à quel point il était fier qu'on eût confié à lui seul cet appareil dispendieux. Mais je refusai dès qu'il m'eut dit qu'on pouvait également atteindre la terrasse par un petit escalier en colimaçon qu'éclairaient à chaque étage des ouvertures en loggia. Je me représentai immédiatement comme ce devait être beau de voir, de palier en palier, la campagne s'étendre au fur et à mesure qu'on montait. Et vraiment chacune de ces étroites baies offrait à la vue un nouveau tableau enchanteur. Au-dessus du paysage estival régnait, comme une trame d'or, une chaude et calme atmosphère transparente. Au sommet des cheminées des maisons et des fermes, çà et là, la fumée se déroulait en volutes presque immobiles. On apercevait – chaque contour dessiné comme au couteau sur le ciel d'un bleu d'acier – les chaumières, avec leur inévitable nid de cigognes sur le pignon, et les étangs à canards devant les granges brillaient comme du métal poli. Par-ci par-là dans les champs couleur de cire, des silhouettes lilliputiennes, des vaches en train de brouter, des femmes arrachant les mauvaises herbes ou lavant leur linge, de lourds attelages traînés par des bœufs, et des voiturettes filant comme des flèches au milieu des terres soigneusement travaillées. Lorsque j'eus gravi les quelque quatre-vingt-dix marches, mon regard s'étendait à perte de vue sur l'immense plaine hongroise, jusqu'aux limites de l'horizon légèrement vaporeux que barrait une ligne bleuâtre, probablement la chaîne des Carpathes. Sur la gauche brillait, groupée gracieusement autour de son clocher bulbe, notre petite ville. Je distinguais à l'œil nu notre caserne, l'Hôtel-de-Ville, le manège, le champ de manœuvre. Pour la première fois depuis ma mutation dans cette garnison, je sentais toute la grâce simple de cette région écartée.

Mais je ne pouvais rester ainsi longtemps à contempler le paysage, car arrivé à la terrasse il fallait me préparer à saluer la malade. Je ne vis pas Édith, tout d'abord. Le fauteuil de rotin dans lequel elle était assise avait son large dossier tourné vers moi, de sorte qu'il me masquait complètement son corps frêle, comme s'il eût été enveloppé dans une conque bigarrée. Ce n'est qu'en voyant près du fauteuil la table avec des livres et le gramophone ouvert que je sus vraiment qu'elle était là. Je n'osai pas m'avancer brusquement derrière elle, car j'aurais pu effrayer la jeune fille qui peut-être rêvait ou se reposait, c'est pourquoi je longeai le bord de la terrasse pour pouvoir me présenter de face. Comme je m'avançais avec précaution, je m'aperçus

qu'elle dormait. On avait bordé avec soin son corps gracile, posé sur ses jambes une couverture moelleuse, et, sur un coussin blanc, reposait, légèrement penché et encadré de cheveux blond-roux, l'ovale de son visage d'adolescente auquel le soleil déjà déclinant donnait un éclat de bonne santé et d'ambre doré.

Involontairement je m'arrête et j'en profite pour examiner la dormeuse comme s'il s'agissait d'un tableau. En fait malgré nos nombreuses rencontres, je n'ai pas encore eu jusqu'ici l'occasion de voir nettement ses traits, car, comme toutes les personnes sensibles, ou hypersensibles, elle refuse inconsciemment qu'on l'observe. Même quand on ne la regarde que par hasard au cours de la conversation, le petit pli impatient entre les sourcils se forme aussitôt, les yeux deviennent durs, les lèvres nerveuses, pas un seul instant son profil ne reste immobile. C'est seulement à présent qu'elle est là, les yeux fermés, que je peux (j'ai d'ailleurs en faisant cela le sentiment de commettre un larcin) considérer à mon aise son visage un peu anguleux et encore inachevé, où l'enfant, la femme et la malade se mêlent de la façon la plus séduisante. Les lèvres entrouvertes, comme altérées, respirent faiblement, mais rien que ce petit effort bombe et fait lever son étroite poitrine, cependant que le visage épuisé, pâle, exsangue, repose auréolé des cheveux blond-roux, sur les coussins. Je m'approche doucement. Les ombres sous les yeux, les veines bleues sur les tempes, la transparence rose des narines montrent quelle enveloppe mince la peau maintenant d'une blancheur d'albâtre oppose aux influences du dehors. Comme on doit être sensible, pensai-je, quand les nerfs tremblent sans protection, si près de la surface ! Comme on doit souffrir, avec un pareil corps de sylphide, léger comme un duvet, qui semble fait pour courir, pour danser et planer, d'être si cruellement enchaîné à la terre dure et pesante ! Pauvre créature prisonnière ! Une fois de plus je sens ce chaud jaillissement de l'intérieur, cette vague de pitié douloureuse, épuisante et excitante à la fois, qui s'empare de moi dès que je songe au malheur de la jeune fille. Une envie folle me prend de lui caresser tendrement le bras, de me pencher sur elle et de cueillir son sourire sur ses lèvres quand elle se réveillera et me reconnaîtra. Un besoin de tendresse, qui se mêle toujours chez moi à la pitié, quand je pense à elle ou que je la regarde, m'envahit. Mais ne troublons pas ce sommeil, qui la tient loin d'elle-même, de la réalité de son corps. C'est une chose tellement admirable de se

sentir si proche d'un malade qui dort, quand toute crainte l'a quitté et qu'il a si complètement oublié sa maladie que parfois un sourire flotte sur ses lèvres comme un papillon sur une fleur – un sourire qui ne lui appartient pas, qui fuit aussitôt à son réveil. Grâce à Dieu, quel bonheur, me dis-je, que les infirmes, les estropiés, toutes les personnes frappées par le sort ignorent du moins pendant leur sommeil la difformité de leur corps et que le rêve au moins, ce doux trompeur, leur donne l'illusion d'être harmonieux et beaux – que celui qui souffre puisse alors échapper à la malédiction physique qui pèse sur lui ! Mais ce qui m'émeut le plus, ce sont ses mains croisées sur la couverture, des mains veinées, longues et fines, aux doigts menus et effilés, aux ongles légèrement bleuis, des mains presque exsangues, délicates, sans forces, tout juste capables de caresser de petites bêtes, des pigeons ou des lapins, mais trop faibles pour saisir et retenir le moindre objet. Comment, me dis-je, ému, peut-on, avec des mains si fragiles, se défendre contre la souffrance ? Comment saisir, retenir ou conquérir quoi que ce soit ? Et j'ai presque honte de penser aux miennes, solides, dures, musclées, qui en tirant sur les rênes, peuvent d'un seul coup dompter le cheval le plus rebelle. Malgré moi mon regard glisse sur la couverture à longs poils épais qui, beaucoup trop lourde pour cet être léger comme un oiseau, pèse sur ses genoux pointus : là-dessous reposent inanimées – fracassées, paralysées ou seulement atrophiées… je n'ai jamais eu le courage de poser la question – ses jambes impuissantes, serrées dans leurs instruments de cuir et d'acier. À chaque pas, cette cruelle et odieuse machinerie pèse, lourde comme un boulet, aux articulations défaillantes ; et elle traîne sans répit avec elle cet odieux engin cliquetant et crissant, elle si délicate et fragile, elle justement pour qui, on le sent, planer, courir ou s'élancer serait plus naturel que marcher !

Malgré moi je frissonne à cette idée, et ce frisson me parcourt si violemment de la tête aux pieds que mes éperons, je crois, se rencontrent et tintent. Ce bruit minime, à peine perceptible, ce tintement argentin semble pourtant avoir traversé le sommeil léger de la jeune fille. Elle n'ouvre pas encore les yeux, mais ses mains commencent déjà à se réveiller. Elles se décroisent, remuent et se tendent, comme si les doigts bâillaient au réveil. Puis les cils se soulèvent avec hésitation et les yeux regardent étonnés autour d'eux.

Soudain ils me découvrent et deviennent fixes. Le contact n'a pas encore été établi entre la sensation optique et la pensée consciente. Une secousse, elle est à présent tout à fait réveillée et m'a reconnu. D'une coulée pourpre le sang afflue à ses joues, pompé d'un seul coup du cœur. On dirait à nouveau que l'on vient de verser du vin rouge dans un verre de cristal. « Que c'est bête ! » dit-elle les sourcils froncés. Et d'un mouvement nerveux elle ramène à elle la couverture comme si on l'avait surprise nue. « Que c'est bête ! J'ai dû m'endormir un instant. » Et déjà – je connais le signe – les narines se mettent à trembler. Puis elle me regarde d'un air provocant :

– Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillée tout de suite ? On n'observe pas les gens quand ils dorment. Cela ne se fait pas. On a l'air ridicule quand on dort.

Peiné de l'avoir fâchée en voulant la ménager j'essaie de me sauver par une sotte plaisanterie. « Mieux vaut, dis-je, avoir l'air ridicule quand on dort que quand on est éveillé. »

Mais déjà elle s'est redressée en s'appuyant des deux mains aux bras du fauteuil, le pli des sourcils est devenu plus profond, et maintenant commence le tremblement significatif des lèvres. Son regard se fait plus dur encore.

– Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier ?

Le coup est parti trop rapide pour que je puisse répondre aussitôt. Elle poursuit d'un ton inquisitorial :

– Il faut croire que vous aviez une raison spéciale de nous faire attendre. Sinon vous auriez tout au moins téléphoné.

Idiot que je suis ! C'est justement cette question que j'aurais dû prévoir et à laquelle je devais me préparer. Au lieu de cela je me balance d'un pied sur l'autre, l'air gêné, et je balbutie la vieille excuse : nous avons eu impromptu une inspection de remonte. À cinq heures j'espérais pouvoir quitter la caserne, mais le colonel a voulu nous montrer un nouveau cheval, etc., etc.

Son regard gris, sévère et perçant ne me quitte pas une seconde. Plus je parle, plus il est soupçonneux et acéré. Je vois ses doigts trembler sur le bras du fauteuil.

– Ah ! répond-elle finalement d'un ton froid et dur. Et comment s'est

terminée cette touchante histoire d'inspection ? Le colonel a-t-il à la fin acheté ce beau cheval fringant, oui ou non ?

Je me rends compte que je me suis fourvoyé dangereusement. Une fois, deux fois, trois fois, elle frappe sur la table avec son gant, comme si elle voulait se débarrasser d'une raideur dans les articulations. Puis elle me lance d'un air menaçant :

– À présent, assez de ces mensonges idiots ! Il n'y a pas un mot de vrai dans ce que vous venez de me dire. Comment osez-vous me raconter de telles stupidités ?

Le gant claque de plus en plus fort contre la table. Puis elle le jette à terre.

– Il n'y a pas un mot de vrai dans toutes ces sornettes ! Pas un seul ! Vous n'êtes pas allé au manège, vous n'avez pas eu d'inspection. À quatre heures et demie vous étiez déjà au café, et ce n'est pas là, je pense, qu'on dresse les chevaux. Ne me racontez pas d'histoires ! Notre chauffeur vous a vu, par hasard, à six heures encore, en train de jouer aux cartes.

Les mots ne veulent toujours pas sortir de ma gorge. Elle reprend :

– D'ailleurs, pourquoi ai-je besoin de me gêner ? Dois-je, parce que vous ne me dites pas la vérité, jouer à cache-cache avec vous ? Moi, je n'ai pas peur de dire la vérité. Aussi, pour que vous le sachiez, ce n'est pas du tout par hasard que notre chauffeur vous a vu au café. C'est moi qui l'ai envoyé en ville pour voir s'il vous était arrivé quelque chose. Je pensais que peut-être vous étiez malade ou que vous aviez eu un accident, parce que vous n'avez même pas téléphoné, et dites-vous, si vous le voulez, que je suis nerveuse… je ne supporte pas qu'on me fasse attendre… je ne le supporte pas !… C'est pour cela que j'ai envoyé le chauffeur. À la caserne on lui a dit que monsieur le lieutenant était au café en train de jouer aux cartes, bien tranquillement, et alors j'ai prié Ilona de se renseigner, de chercher à savoir pour quelle raison vous agissiez de la sorte avec nous… Peut-être avant-hier vous ai-je offensé ?… Il m'arrive parfois, je le sais, de m'emporter sans le vouloir… Vous voyez… moi je n'ai pas honte de vous avouer cela… Et vous venez me déballer de pareils mensonges ! – Ne sentez-vous pas vous-même comme c'est pitoyable, d'user avec ses amis de mensonges aussi minables !

Je voulais répondre. Je crois même que j'aurais eu le courage de lui

raconter toute l'histoire de l'étui. Mais elle m'en empêcha en s'écriant :

– Pas de nouvelles inventions, maintenant !… Pas de nouveaux mensonges ! J'en suis saturée, jusqu'à vomir ! Du matin au soir on m'en fait avaler : « Comme tu as bonne mine ce matin… Comme tu marches bien aujourd'hui !… Vraiment ça va déjà mieux, beaucoup mieux ! » Toujours ces mêmes pilules calmantes du matin au soir et personne ne voit que j'en étouffe. Pourquoi ne me dites-vous pas, purement et simplement : hier je n'avais pas le temps, ou je n'avais pas l'envie de venir ? Il n'y a pas d'abonnement entre nous, et rien ne m'aurait réjouie autant que si vous m'aviez fait dire et dit par téléphone : « Je ne viendrai pas aujourd'hui. Je veux rester en ville avec mes camarades. » Me croyez-vous si stupide que je ne comprenne pas à quel point cela doit vous fatiguer parfois de jouer ici tous les jours le bon Samaritain, et qu'un homme bien portant aime mieux faire du cheval ou se dégourdir les jambes que rester assis pendant des heures près du fauteuil de quelqu'un ? Il n'y a qu'une chose qui me répugne : les échappatoires, les faux-fuyants et les mensonges – car j'y suis plongée jusqu'au cou. Je ne suis pas si bête que vous le pensez tous et je peux supporter une bonne dose de sincérité. Il y a quelque temps nous avions engagé une nouvelle femme de ménage, une Tchèque. La précédente venait de mourir. Dès le premier jour elle remarque mes béquilles et voit qu'on m'aide à m'asseoir. De frayeur elle laisse tomber la brosse qu'elle a en main et s'écrie : « Jésus, Marie, quel malheur ! une demoiselle si riche, si distinguée et infirme ! » Ilona s'est précipitée sur elle comme une furie et on a voulu la renvoyer. Mais moi, cela m'a réjouie, au contraire. Sa frayeur m'a fait du bien, parce qu'il est tout à fait naturel, humain, de s'effrayer quand on voit cela sans y avoir été préparé. Je lui ai donné dix couronnes et elle a tout de suite couru à l'église prier pour moi… Toute la journée cela m'a fait plaisir, oui, vraiment plaisir, de savoir enfin ce qu'un étranger ressent vraiment quand il me voit pour la première fois… Mais vous, avec votre fausse délicatesse, vous croyez toujours devoir me « ménager », et vous vous imaginez que vous me faites du bien avec vos maudits égards… Pensez-vous donc que je sois aveugle ? Supposez-vous que derrière vos bavardages, vos balbutiements, je ne sens pas la même frayeur et le même malaise que chez cette brave femme, la seule qui ait été honnête ? Croyez-vous que je ne voie pas que ça vous coupe le souffle quand je prends mes béquilles, et comment

vous précipitez alors la conversation dans l'espoir que je ne remarquerai rien ? Comme si je ne vous connaissais pas à fond avec votre valériane au sucre, et votre sucre à la valériane, et toutes ces répugnantes mixtures !… Oh ! Je sais très bien que vous respirez avec soulagement chaque fois que la porte s'est refermée sur moi et que vous me laissez là étendue comme un cadavre… Je sais comme vous soupirez, d'un ton papelard, « la pauvre enfant ! » et en même temps êtes hautement satisfait de vous parce que vous avez sacrifié une heure ou deux à la « pauvre malade ». Mais je n'en veux pas de vos sacrifices ! Je ne veux pas que vous vous croyiez obligé de me servir ma portion quotidienne de pitié, je me fiche pas mal de votre pitié – une fois pour toutes, je m'en passe ! Si vous voulez venir, venez, et si vous ne voulez pas, eh bien ! ne venez pas ! Mais dites la vérité, et pas d'histoires de remontes et d'inspections ! Je ne peux pas… Je ne peux plus supporter les mensonges et tous vos ménagements qui m'écœurent !

Ces derniers mots, elle les a criés, tout à fait hors d'elle, les yeux fulgurants, le visage blême. Puis la crise s'apaise d'un seul coup. La tête retombe, épuisée, sur le dossier du fauteuil et ce n'est que peu à peu que le sang revient aux lèvres qui tremblent encore d'émotion.

– Voilà, dit-elle tout doucement et comme honteuse. Il fallait que ce fût dit une bonne fois ! Et maintenant, fini ! N'en parlons plus ! Donnez-moi… donnez-moi une cigarette.

Mais il m'arrive quelque chose d'étrange. Je suis assez calme d'ordinaire et j'ai des mains fermes, sûres ; pourtant cette explosion inattendue m'a tellement bouleversé que mes membres en sont comme paralysés. Jamais de ma vie je n'ai été si ému. Avec difficulté je tire une cigarette de l'étui, la lui tends et craque une allumette. Mais mes doigts tremblent à tel point que je n'arrive même pas à tenir l'allumette ; la flamme tressaille dans le vide et s'éteint. Il me faut en craquer une autre. Celle-ci aussi vacille incertaine dans ma main avant qu'elle puisse atteindre la cigarette. À cette maladresse évidente, la jeune fille a dû se rendre compte de mon émotion, car c'est d'une voix toute changée, une voix étonnamment douce, qu'elle me demande :

– Mais qu'avez-vous donc ? Vous tremblez. Quoi… qu'y a-t-il ?… Qu'est-ce que tout cela peut vous faire ?

La petite flamme de l'allumette s'est éteinte. Je me suis assis sans dire un mot, et la malade murmure, toute confuse : « Comment mon sot bavardage peut-il vous émouvoir ?… Papa a raison : vous êtes vraiment un… un homme très singulier. »

À cet instant on entend derrière nous un léger bourdonnement. C'est l'ascenseur qui monte à notre terrasse. Joseph ouvre la porte, livrant passage à Kekesfalva, qui s'avance avec son air craintif et comme coupable, sa façon toute particulière d'incliner les épaules dès qu'il s'approche de la malade.

Je me lève illico pour le saluer. Il fait un signe de la tête, avec gêne, et se penche aussitôt sur Édith pour lui embrasser le front. Puis s'établit un étrange silence. On dirait que tous les habitants de cette maison devinent ce que ressentent les autres. Le vieillard a dû s'apercevoir tout de suite de la dangereuse tension qu'il y avait entre nous deux. Les yeux baissés il reste là, inquiet. Il aurait volontiers envie de s'en aller, je le vois. Édith essaie de lui venir en aide.

– Pense donc, papa, c'est la première fois que M. le lieutenant voit la terrasse.

– Oui, c'est admirable ici, dis-je, aussitôt conscient d'avoir dit une affreuse banalité, et je me tais. Pour dissiper notre embarras, Kekesfalva se penche de nouveau au-dessus du fauteuil.

– Je crains qu'il ne fasse bientôt trop froid pour toi. Veux-tu que nous descendions ?

– Oui, répond Édith. Nous sommes tous contents de trouver une diversion. On ramasse les livres, on enveloppe Édith dans son châle, on agite la clochette, car il y en a aussi une sur la terrasse, comme sur toutes les tables de la maison. Au bout de deux minutes l'ascenseur est là. Joseph en sort et roule avec prudence le fauteuil de la paralytique dans la cage.

– Nous te rejoignons dans un instant, dit tendrement Kekesfalva à sa fille. En attendant tu pourras peut-être te préparer pour le dîner. Je vais faire quelques pas dans le parc avec le lieutenant.

Le domestique ferme la porte de l'ascenseur. Le fauteuil et la jeune fille s'enfoncent dans l'abîme comme dans un caveau profond. Le vieillard et moi

nous nous sommes détournés. Nous nous taisons l'un et l'autre, mais voilà qu'il s'approche timidement de moi.

– Je serais très heureux de vous entretenir quelques minutes, mon lieutenant… C'est-à-dire, je désirerais vous demander quelque chose… Nous pourrions aller dans mon bureau de l'autre côté, dans le bâtiment de l'intendance, à moins que cela ne vous dérange… Sinon, nous pourrions bien sûr aussi faire une promenade dans le parc.

– Mais non, monsieur de Kekesfalva, je suis très honoré !… répondis-je. Et à cet instant, l'ascenseur revient nous chercher. Nous descendons, traversons la cour dans la direction des bureaux du régisseur. Je remarque avec quelle prudence Kekesfalva s'avance en rasant les murs, en se faisant tout petit comme s'il avait peur d'être vu. Sans le vouloir – c'est plus fort que moi – je règle mon pas sur le sien.

Au bout des bâtiments de l'intendance plutôt bas et pas très propres extérieurement, il ouvre une porte qui conduit à son cabinet. C'est une pièce guère mieux meublée que ma chambre à la caserne : j'y vois une table-bureau tout à fait modeste, usagée, vermoulue, avec de vieilles chaises de paille maculées, au mur des tableaux indicateurs sûrement inutilisés depuis des années, et par terre des tapis effrangés. L'odeur de renfermé qui règne dans cette pièce me rappelle désagréablement celle des bureaux du régiment. Du premier coup d'œil – comme je suis devenu perspicace, ces derniers jours ! – je comprends que le vieillard réserve tout le luxe, tout le confort pour sa fille et se prive, lui, comme un paysan avare. Je viens de remarquer aussi, du reste, tandis qu'il marchait devant moi, comme son costume noir brille aux coudes. Il le porte sans doute depuis au moins dix ou quinze ans.

Kekesfalva pousse vers moi le fauteuil de cuir, le seul siège confortable qu'il y ait dans son cabinet. « Asseyez-vous, mon lieutenant, je vous en prie », dit-il d'un ton pressant et tendre à la fois, cependant qu'il s'empare, avant que j'aie pu prévenir son geste, d'une de ces chaises de propreté douteuse. À présent nous sommes assis l'un à côté de l'autre. Il pourrait et devrait commencer à parler : j'attends qu'il le fasse, avec une impatience compréhensible, car que peut-il avoir à me demander, à moi ; le petit lieutenant, lui l'homme riche, le millionnaire ? Mais il tient obstinément la tête penchée, comme s'il examinait ses chaussures. Je n'entends que sa

respiration lourde et oppressée.

Enfin Kekesfalva relève son front qui est tout en sueur ; il enlève ses lunettes embuées et sans leur reflet protecteur son visage apparaît changé, plus nu, plus pauvre, plus tragique. Comme il arrive souvent chez les myopes, ses yeux semblent plus usés et plus fatigués que derrière les verres correcteurs. De même je me rends compte d'après le bord des paupières légèrement enflammé que ce vieil homme dort peu et mal. De nouveau je sens en moi ce jaillissement chaud de l'intérieur – ma pitié qui éclate, je le sais maintenant. Soudain je n'ai plus en face de moi le riche Monsieur de Kekesfalva mais un vieil homme accablé de soucis.

Il commence en toussant légèrement : « Mon lieutenant – sa voix enrouée ne lui obéit pas encore bien – je voudrais vous prier de me rendre un grand service… Je sais que je n'ai aucun droit de vous importuner. Vous nous connaissez si peu… d'ailleurs vous pouvez refuser… bien entendu… Peut-être est-ce de ma part une prétention, une indiscrétion, mais dès la première heure j'ai eu confiance en vous. Vous êtes, on le sent, un homme bon, serviable. Si, si (j'ai dû faire un mouvement de protestation), vous êtes un homme bon. Il y a quelque chose en vous qui encourage, et parfois… j'ai le sentiment que vous m'avez été envoyé par (ici il s'arrête et je sens qu'il veut dire "par Dieu", mais qu'il n'ose pas)… envoyé comme quelqu'un à qui je peux parler en toute sincérité… D'ailleurs ce que je voudrais vous demander n'exige pas un grand effort… Mais je parle, je parle, et je n'ai même pas cherché à savoir si vous voulez m'écouter.

– Mais comment donc.

– Je vous remercie… Quand on est vieux comme moi, il suffit de regarder une fois quelqu'un pour le connaître tout à fait… Je sais ce que c'est qu'un être bon, je le sais par ma femme… que Dieu l'ait en sa sainte garde !… Sa disparition fut mon premier malheur, et cependant je me dis aujourd'hui que peut-être il est préférable qu'elle n'ait pas vu ce qui est arrivé à notre enfant… Elle ne l'aurait pas supporté… Lorsque cela a commencé il y a cinq ans… Je ne croyais pas à la durée de la maladie… Comment aurais-je pu m'attendre à pareille chose : voici une enfant comme tous les autres, elle joue, court, tourne, virevolte et brusquement tout cela est fini pour toujours ! Et puis on a grandi dans le respect des médecins… on lit dans les journaux

tous les miracles qu'ils peuvent accomplir, recoudre des cœurs, greffer des yeux… On pense donc, n'est-ce pas ! qu'ils sont à même de faire la chose la plus simple qui soit… remettre rapidement debout une enfant… une enfant venue au monde bien portante, qui a toujours été bien portante… C'est pourquoi au début je n'étais pas très effrayé, car je ne croyais pas, il m'était impossible de croire un seul instant que Dieu puisse faire cela : frapper ainsi pour toujours une enfant, une enfant innocente… Oui, si ç'avait été moi… mes jambes m'ont porté assez longtemps. Je n'en ai plus besoin… et puis je n'ai pas été bon, j'ai fait du mal dans ma vie, j'ai aussi… Mais quoi, qu'est-ce que je disais ?… Oui, si ç'avait été moi, j'aurais compris. Mais comment Dieu peut-il se tromper et frapper comme cela un être innocent, qui n'a rien fait… et comment se peut-il que chez un enfant les jambes meurent brusquement, à cause d'un rien, d'un bacille, comme disent les médecins, et ils pensent ainsi avoir trouvé quelque chose… Mais ce ne sont que des mots, des échappatoires, et la vérité c'est que votre enfant est là, étendue, que ses jambes sont devenues soudain raides, qu'elle ne peut plus marcher, et que devant cela vous êtes impuissant… Comment comprendre cette chose ?… »

D'un mouvement rapide de la main il essuya vivement la sueur dans ses cheveux humides et en désordre : « … Bien entendu, j'ai consulté tous les médecins… là où il y en avait un célèbre, nous sommes allés le voir… Tous je les ai fait venir, et ils ont parlé avec assurance, dit toutes sortes de mots latins et discuté et tenu des conciliabules. L'un a essayé ceci, l'autre cela, et puis ils ont dit qu'ils espéraient, qu'ils croyaient, et ils ont pris leurs honoraires, et ils sont partis, et tout est resté comme devant. C'est-à-dire, non : il y a une petite amélioration, bien sûr, et même une amélioration sensible. Au début elle devait rester couchée sur le dos et tout son corps était paralysé… À présent les bras, le buste sont redevenus normaux, et elle peut marcher toute seule, sur ses béquilles… Cela va un peu mieux, même beaucoup mieux, il ne faut pas être injuste… Mais personne n'a pu la guérir complètement… Tous ont haussé les épaules et dit : patience, patience, patience… Un seul a persévéré, un seul, le docteur Condor… Je ne sais pas si vous avez déjà entendu parler de lui. Vous êtes de Vienne, n'est-ce pas ? »

Je dis que je ne le connaissais pas ; son nom ne me disait rien.

« … Certes, comment le connaîtriez-vous ? Vous êtes un homme bien

portant et il n'est pas de ceux qui font beaucoup parler d'eux… Il n'est pas professeur, non plus, même pas assistant… Je ne crois pas non plus qu'il ait une grosse clientèle… c'est-à-dire il ne cherche pas à s'en faire une. C'est un homme remarquable, vraiment remarquable… Je ne sais pas si je peux bien vous expliquer cela. Ce qui l'attire, ce ne sont pas les cas ordinaires, que chaque rebouteur de village peut traiter… Il ne s'intéresse qu'aux cas difficiles, à ceux devant lesquels les autres médecins n'ont qu'un haussement d'épaules. Je ne peux certes pas prétendre, je suis trop ignorant pour cela, que le docteur Condor soit meilleur médecin que les autres… Je sais seulement que c'est un homme meilleur que les autres. J'ai fait sa connaissance quand ma femme était malade et j'ai vu comment il a lutté pour elle… Ce fut le seul qui jusqu'au dernier moment ne voulut pas céder, et j'ai senti alors que cet homme vit et meurt avec chaque malade. Il a, je ne sais pas si je m'explique bien… il a la passion d'être plus fort que la maladie… Son ambition n'est pas, comme chez les autres médecins, de gagner de l'argent et de devenir professeur et grand patron… Il ne pense pas à lui, mais aux autres, à ceux qui souffrent… oh ! c'est un homme admirable !… »

Le vieillard s'animait, ses yeux, jusqu'alors fatigués, brillaient maintenant d'un vif éclat.

« …Un homme admirable, vous dis-je, qui ne vous abandonne jamais. Pour lui, chaque cas est un devoir… je sais que je ne peux pas très bien définir cela… mais chez lui c'est comme s'il se sentait lui-même coupable quand il ne peut pas aider le malade… ainsi – vous ne me croirez pas, mais je vous jure que c'est vrai – la seule fois où il n'a pas réussi… il avait promis à une femme qui était en train de perdre la vue, de la guérir ; la malheureuse étant devenue au contraire tout à fait aveugle, il l'a épousée… imaginez cette chose, épouser ainsi une femme aveugle, de sept ans plus âgée que lui, pas belle et sans argent, une personne hystérique par-dessus le marché, qui lui est aujourd'hui une lourde charge et ne lui est même pas reconnaissante… Cela montre, n'est-ce pas, quelle espèce d'homme c'est, et vous comprendrez à quel point je suis heureux d'avoir trouvé en lui quelqu'un… qui s'occupe de mon enfant comme moi-même. Je l'ai d'ailleurs mis dans mon testament… S'il y a quelqu'un qui puisse la guérir, c'est lui. Que Dieu le veuille ! Que Dieu le veuille ! »

Le vieillard joignit les mains comme pour la prière. Puis il se rapprocha de moi d'un brusque mouvement.

« … Et maintenant, écoutez-moi, mon lieutenant. Je voulais vous demander un service. Je vous ai dit quel homme plein de compassion est ce docteur Condor… Mais, voyez-vous, saisissez-vous… justement le fait qu'il est si bon m'inquiète… J'ai toujours peur… peur que par égard il ne me dise pas la vérité, toute la vérité… Toujours il promet et me console en disant que cela ira certainement mieux, que l'enfant guérira tout à fait… mais chaque fois que je lui demande précisément quand, et combien de temps cela durera encore, alors il élude et dit seulement : patience, patience ! Il faut pourtant que j'aie une certitude… je suis vieux et malade, il faut que je sache si je verrai cela, si réellement elle guérira, j'entends complètement… Croyez-moi, mon lieutenant, je ne puis plus vivre ainsi… il faut que je sois fixé… il le faut, je ne peux plus supporter plus longtemps cette incertitude. »

Il se leva, vaincu par l'émotion et fit trois pas rapides vers la fenêtre. Je connaissais cette habitude chez lui. Chaque fois que les larmes lui venaient aux yeux, il se détournait ainsi brusquement. Il ne voulait pas de pitié, lui non plus – par là il ressemblait à sa fille ! En même temps sa main droite fouillait avec maladresse dans la poche arrière de sa triste jaquette noire et en tirait un mouchoir ; quoiqu'il fît comme s'il avait seulement essuyé la sueur de son front, je vis très bien que ses paupières étaient rouges. Une fois, deux fois, il alla d'un bout à l'autre de la pièce. On entendait un grincement sous ses pas. Je n'aurais pu dire si c'était les planches usées du parquet ou lui-même, le vieil homme décrépit, qui gémissait. Puis ayant respiré longuement comme un nageur avant de reprendre son élan, il continua :

« … Pardonnez-moi… je ne voulais pas parler de cela… Qu'est-ce que je voulais, au fait ?… Oui… demain le docteur Condor arrivera de Vienne. Il s'est annoncé par téléphone, il vient ainsi régulièrement toutes les deux ou trois semaines, pour voir… Si cela dépendait de moi, je le garderais ici… il pourrait habiter chez nous, je lui paierais le prix qu'il voudrait. Mais il dit qu'il a besoin, pour mieux se rendre compte, d'une certaine distance… Oui… que voulais-je dire ? Ah ! je sais… Ainsi il vient demain et il examinera Édith dans l'après-midi. À chaque fois, il reste dîner et s'en retourne ensuite la nuit par le rapide. Je me suis donc dit : si quelqu'un lui demandait, comme par

hasard, quelqu'un d'étranger, qui n'est pas concerné… lui demandait par hasard… comme on se renseigne au sujet d'une personne amie… s'il lui demandait où en est réellement la paralysie et s'il pense que ma fille guérira un jour, guérira tout à fait… entendez-vous, tout à fait, et combien de temps il croit que cela durera encore… j'ai le sentiment qu'à vous, il ne mentirait pas… Vous, il n'a pas à vous épargner, il peut vous dire tranquillement la vérité… Moi, il y a peut-être quelque chose qui le retient : je suis le père, je suis un vieil homme, malade, et il sait comme tout cela me déchire le cœur… Mais, bien entendu, il ne faut pas qu'il devine que cela vient de moi… il faut que vous abordiez le sujet tout à fait par hasard, comme on se renseigne auprès d'un médecin… Voulez-vous… voulez-vous me rendre ce service ? »

Comment aurais-je pu refuser ? Le vieillard était assis devant moi, les yeux noyés de larmes, et attendait mon acquiescement comme s'il se fût agi des trompettes du Jugement dernier. Je lui promis donc ce qu'il désirait. D'un seul coup, ses deux mains se tendirent vers moi.

« J'en étais sûr… Déjà la seconde fois que vous êtes venu chez moi et que vous vous êtes montré si bon pour mon enfant… après… enfin vous savez… je me suis dit tout de suite : c'est un homme qui me comprend… lui et seulement lui questionnera pour moi le docteur… et je vous le promets, je vous le jure, personne n'en saura rien, ni avant, ni après, personne : ni Édith, ni Condor, ni Ilona… moi seul saurai quel service, quel immense service vous m'aurez rendu.

– Mais comment, monsieur de Kekesfalva cela n'exige pas le moindre effort… ce n'est qu'une bagatelle.

– Non, ce n'est pas une bagatelle… c'est un grand, un immense service, vous dis-je, que vous me rendrez là… et si… (il baissa la tête et sa voix se fit timide)… si de mon côté… je pouvais faire quelque chose pour vous… peut-être avez-vous… »

Je devais avoir eu un mouvement de recul (voulait-il me payer ?) car il ajouta vite, de la façon bredouillante qui lui était habituelle quand il était sous l'empire d'une violente émotion :

« Non, n'interprétez pas mal mes paroles… je voulais dire… il ne s'agit de rien de matériel… je voulais seulement dire… j'ai de bonnes relations… je

connais une foule de gens dans les ministères, et aussi au ministère de la Guerre… et c'est toujours bon de nos jours d'avoir quelqu'un sur qui on puisse compter… Il peut venir un moment… C'est cela… seulement cela que je voulais dire. »

La gêne craintive avec laquelle il m'offrait son aide me rendait confus. Pendant cette scène, il ne m'avait pas regardé une seule fois, il tenait toujours la tête baissée comme s'il se fût adressé à ses mains. À présent il la relevait d'un air inquiet, reprenait son binocle et l'attachait d'une main tremblante.

« Peut-être ferions-nous bien, murmura-t-il alors, d'aller retrouver Édith, sinon… elle remarquerait que nous restons si longtemps à parler. Il faut, hélas ! être extrêmement prudent avec elle. Depuis qu'elle est malade… on dirait qu'elle a des sens plus vifs, des sens que les autres n'ont pas. De sa chambre elle sait tout ce qui se passe dans la maison… elle devine tout, avant qu'on le lui ait dit… Et elle pourrait finir par… c'est pourquoi je suggère que nous retournions de l'autre côté avant qu'elle ait des soupçons. »

Nous sortîmes. Édith nous attendait déjà au salon dans son fauteuil roulant. À peine étions-nous entrés qu'elle nous lança un regard aigu, comme si elle voulait lire sur nos visages un peu embarrassés quel avait été l'objet de notre entretien. Et comme nous n'y fîmes aucune allusion ni l'un ni l'autre, elle resta toute la soirée nettement taciturne et repliée sur elle-même.

J'avais qualifié de « bagatelle » le service que me demandait Kekesfalva. Et à la vérité, vu de loin, le fait d'interroger comme par hasard le médecin, que je ne connaissais pas encore, sur les possibilités de guérison de la paralytique ne me paraissait pas exiger un grand effort. Pourtant je puis à peine suggérer combien m'importait personnellement cette mission inopinée. Car rien ne renforce autant l'assurance, rien ne contribue mieux à former le caractère chez quelqu'un de jeune, que de se voir soudain confronté à une mission qui repose sur sa seule initiative, sur sa seule énergie. Certes j'avais déjà eu des responsabilités, mais toujours dans mon service, dans le cadre militaire, toujours comme un acte à accomplir en tant qu'officier, sur l'ordre de mes supérieurs et dans un champ d'action précisément circonscrit : par exemple diriger un escadron, surveiller un transport, acheter des chevaux, arbitrer des conflits survenus dans la troupe. Or tous ces ordres et leur accomplissement relevaient du domaine public. Ils étaient liés à des

instructions écrites ou imprimées, et en cas de doute, je n'avais qu'à demander conseil à un camarade plus âgé ou plus expérimenté, pour m'acquitter honorablement de mon mandat. La demande de Kekesfalva, en revanche, ne s'adressait pas à l'officier que j'étais, mais à ce moi intérieur, encore peu assuré, dont il me fallait encore découvrir les capacités et les limites. Et le fait que cet inconnu dans son désarroi m'eût choisi, parmi tous ses amis et ses relations, cette marque de confiance me rendait plus heureux que tous les compliments que j'avais reçus jusque-là de mes camarades ou de mes supérieurs hiérarchiques.

Du reste, ce bonheur se doublait d'une certaine perplexité, car il me manifestait de nouveau combien ma sympathie était restée passive et indolente. Comment avais-je pu fréquenter cette maison plusieurs semaines sans poser cette question, la plus naturelle et la plus évidente : la pauvre est-elle paralysée à jamais ? La science médicale ne peut-elle pas remédier à la faiblesse de ses membres ? À ma honte cuisante, je ne m'étais pas informé une seule fois ni auprès de son père, ni auprès d'Ilona ou de notre médecin-major ; j'avais pris cette paralysie comme un fait, avec fatalisme. Le tourment qui depuis des années rongeait son père m'avait frappé comme la foudre : et si ce médecin parvenait réellement à soulager cette enfant de ses souffrances ? Si ces pauvres jambes inertes pouvaient de nouveau marcher, si cette créature flouée par Dieu se remettait à s'élancer, à poursuivre dans tous les escaliers son propre rire, heureuse et ravie ! Cette éventualité me grisa soudain ; je pris plaisir à imaginer que nous irions chevaucher dans les champs, à deux, à trois ; au lieu de m'attendre, clouée dans sa chambre, elle me saluerait dès le portail et m'accompagnerait en promenade. J'étais désormais impatient de pouvoir, le plus tôt possible, sonder ce médecin que je ne connaissais pas – plus impatient peut-être que Kekesfalva lui-même ! Il me semblait n'avoir jamais eu de mission aussi importante à accomplir.

C'est pourquoi le lendemain (je m'étais rendu libre dans ce but) j'arrivai plus tôt que de coutume. Ilona me reçut seule. « Le médecin de Vienne est venu, me dit-elle. Il est en ce moment auprès d'Édith et semble l'examiner cette fois plus sérieusement que jamais, car il y a déjà deux heures et demie qu'il est avec elle. » Il y avait tout lieu de penser que la malade serait ensuite trop fatiguée pour pouvoir venir au salon. Je devais donc cette fois me contenter de sa compagnie à elle, à moins, ajouta-t-elle en souriant, que

j’eusse mieux à faire.

Cette remarque me causa une grande joie. Ainsi Kekesfalva ne l’avait pas mise au courant de notre accord. (Cela vous rend toujours fier de n’être que deux à connaître un secret.) Mais je n’en laissai rien voir. Nous jouâmes aux échecs pour passer le temps, et un bon moment s’écoula encore avant que les pas impatiemment attendus se fissent entendre dans la pièce à côté. Kekesfalva et le docteur, engagés dans une conversation animée, entrèrent dans le salon et je dus m’efforcer de réprimer un trop vif mouvement d’étonnement en apercevant le docteur Condor. Je venais en effet d’éprouver une grande déception. Chaque fois qu’on nous a fait le panégyrique de quelqu’un que nous ne connaissons pas, notre imagination visuelle emploie, pour se le représenter, tout son matériel de souvenirs les plus précieux et les plus romantiques. Pour m’imaginer un médecin génial, tel que me l’avait décrit Kekesfalva, je m’en étais tenu aux caractéristiques schématiques à l’aide desquelles un metteur en scène moyen ou un coiffeur de théâtre montre sur les planches un médecin « typique » : visage d’intellectuel, regard vif et pénétrant, attitude calme et désinvolte, conversation spirituelle et brillante. Nous tombons toujours dans ce travers de croire que les hommes d’élite doivent se distinguer des autres à première vue ; aussi je reçus un vrai coup à l’estomac lorsque je me trouvai soudain devant un monsieur de petite taille, replet, myope, chauve, au costume gris tout froissé et sali par la cendre de cigarette, à la cravate mal nouée. Au lieu du regard aigu du praticien que je m’étais représenté, je rencontrai derrière des lunettes en acier à bon marché des yeux indolents et comme ensommeillés. Sans même attendre les présentations, Condor me tendit une petite main moite et se détourna aussitôt pour allumer une cigarette au guéridon tout proche. Puis il s’étira paresseusement :

« Voilà où nous en sommes. Mais il faut que je vous l’avoue, mon cher ami, j’ai une faim de loup. Si nous pouvions nous mettre bientôt à table, ce serait magnifique. Au cas où le dîner ne serait pas prêt, je vous demanderais de prier Joseph de m’apporter un petit quelque chose, une tartine beurrée ou ce que vous voudrez. » Et s’installant commodément dans un fauteuil : « J’oublie chaque fois que ce train de l’après-midi ne comporte pas de wagon-restaurant. Toujours cette incurie de l’État autrichien !… Ah ! bravo ! s’écria-t-il en se levant vivement, lorsque le domestique ouvrit la porte de la

salle à manger. On peut se fier à ton exactitude, Joseph. Pour la peine, je ferai honneur à M. votre cuisinier. Avec toutes ces courses, je n'ai pas eu le temps de manger aujourd'hui. »

En même temps il se dirigea avec rapidité dans la pièce voisine, s'assit sans nous attendre, et après avoir noué sa serviette autour du cou, se mit à avaler sa soupe – un peu trop bruyamment à mon avis. Pendant cette occupation pressante, pas un mot ni à Kekesfalva, ni à moi. La nourriture seule semblait l'intéresser, et tout en mangeant, son regard de myope passait en revue les bouteilles de vin.

– Excellent ! votre fameux Szomorod, et du 97 avec ça ! Celui-là, je le connais de la dernière fois. Il mérite à lui seul le déplacement. Non, Joseph, pas encore. Verse-moi plutôt tout d'abord un verre de bière… C'est cela. Merci.

D'un trait il vida son verre. Le plat de viande fut présenté. Après s'être bien servi, il se mit à mastiquer avec lenteur, posément, sans paraître se soucier aucunement de ceux qui l'entouraient. J'eus ainsi le loisir de l'observer. Cet homme dont on m'avait fait tant d'éloges avait le visage le plus commun qu'on pût imaginer, un visage d'une rondeur lunaire, parcouru de petites fossettes et de traces de pustules, avec un nez en forme de pomme de terre, des joues rouges, une barbe de plusieurs jours, un menton imprécis et un cou gras et court. Tout à fait ce que les Viennois appellent un « fêtard », un viveur à la fois brave et bougon… assis là, bien à l'aise en train de se rassasier, le veston fripé et à demi déboutonné. Peu à peu l'opiniâtreté avec laquelle il continuait à mastiquer eut pour moi quelque chose d'irritant – peut-être aussi parce que je me souvenais de la politesse et de la cordialité dont avaient fait preuve à cette même table le lieutenant-colonel et le directeur de la sucrerie – et je commençais à douter qu'il fût possible d'arracher à cet amateur de mangeaille et de vin, qui élevait chaque fois son verre à la lumière avant de le déguster bruyamment, une réponse précise à une question aussi confidentielle que celle que je voulais lui poser.

« Eh bien ! qu'y a-t-il de neuf dans le pays ? La récolte sera-t-elle bonne ? Les dernières semaines n'ont pas été trop sèches, pas trop caniculaires ? J'ai lu cela ou à peu près dans les journaux. Et à la sucrerie ? Est-ce que vous allez encore augmenter les prix, au cartel du sucre ? » C'est avec de telles

questions négligentes, fades et paresseuses, qui ne demandaient aucune réponse, que Condor interrompait de temps à autre le travail rapide de ses mâchoires. Quant à ma présence, il paraissait vouloir l'ignorer, et quoique l'on m'eût déjà souvent parlé de cette grossièreté caractéristique des toubibs, je sentais monter en moi une espèce de colère contre ce rustre aux allures bonhommes. Ma mauvaise humeur était telle que je ne prononçai pas un seul mot durant tout le repas.

Mais notre présence ne le gênait pas le moins du monde, et lorsque nous retournâmes au salon où le café nous attendait, il se jeta avec un soupir de contentement dans le fauteuil même d'Édith, qui comportait toutes sortes de commodités telles qu'une tablette tournante pour les livres, des cendriers et un dossier réglable. Comme la colère non seulement rend méchant, mais en outre aiguise le regard, je ne pus m'empêcher de constater avec une certaine satisfaction combien ses jambes, avec ses chaussettes avachies, étaient courtes, son ventre flasque ; pour lui montrer à mon tour le peu de cas que je faisais de sa personne, je plaçai alors mon siège de façon à lui tourner le dos en partie. Sans s'inquiéter du tout de mon silence éloquent ni de l'agitation de Kekesfalva, qui allait et venait nerveusement à travers la pièce – le vieillard se dérangeait à chaque instant pour mettre à sa disposition cigares, briquet, cognac – Condor prit trois havanes dans la boîte, dont deux en réserve qu'il posa près de sa tasse de café, et malgré la docilité avec laquelle le fauteuil profond semblait se prêter à son corps, il ne lui parut pas encore assez confortable. Il se tournait et se retournait sans cesse jusqu'à ce qu'il eût trouvé la position la plus délicieuse. Et ce n'est qu'après avoir bu sa deuxième tasse de café qu'il se sentit vraiment bien, et respira avec la satisfaction d'un animal repu. Dégoûtant, dégoûtant, me disais-je. Mais alors il s'étira soudain et regarda ironiquement Kekesfalva.

« Eh bien ! mon ami, on dirait saint Laurent sur le gril, vous regrettez sans doute de m'avoir offert un si bon cigare, tellement vous êtes impatient de connaître mon diagnostic. Mais vous êtes au courant de mes habitudes, n'est-ce pas ? Vous savez que je ne mêle pas volontiers la bonne chère et la médecine. Et puis, j'étais vraiment trop affamé, trop fatigué. Depuis sept heures et demie du matin, sans arrêt je suis debout, et je commençais à avoir la sensation que non seulement mon estomac, mais aussi ma tête était vide. Alors donc, cher ami – il tira lentement sur son cigare et renvoya la fumée en

volutes grises – alors, venons-en à notre affaire. Tout va bien. Exercices d'extension, d'assouplissement, tout marche à souhait. Il me semble même qu'il y a une légère amélioration depuis la dernière fois. Nous pouvons donc être contents. Seulement – il tira encore une fois sur son cigare – au point de vue de son état général… psychique, dirons-nous, je l'ai trouvée… je vous en prie, n'allez pas tout de suite vous effrayer, cher ami… je l'ai trouvée un peu changée. »

Malgré l'avertissement, Kekesfalva s'effraya au-delà de toute mesure. La cuillère qu'il avait en main commença à trembler.

« Changée… Qu'entendez-vous par là ?… Comment cela changée ?

– Eh bien !… changée, cela veut dire changée… Je n'ai pas dit, cher ami, en plus mal. Comme dit le père Gœthe, n'allez rien interpréter ou sous-entendre ici… Je ne sais pas encore moi-même ce qui se passe… Mais il y a quelque chose de bizarre. »

Le vieillard tenait toujours sa cuillère à la main, il n'avait manifestement pas la force de la déposer.

« Quoi ?… Qu'est-ce donc qui est bizarre ? »

Le docteur Condor se gratta doucement la tête. « Eh ! si seulement je le savais ! Mais, encore une fois, ne vous inquiétez pas. Nous parlons d'une façon claire et sans simagrées, et je vous le répète très nettement, ce n'est pas dans la maladie qu'il y a un changement, c'est dans la malade elle-même. Il y avait quelque chose, je ne sais quoi d'étrange en elle aujourd'hui. J'ai eu le sentiment pour la première fois qu'elle m'échappait en quelque sorte des mains… » Il tira encore une fois sur son cigare, puis ses petits yeux perçants foncèrent sur Kekesfalva. « D'ailleurs, le mieux c'est que nous allions droit au fait. Nous n'avons pas besoin de nous gêner l'un à l'égard de l'autre et nous pouvons jouer franc jeu. Donc… cher ami, dites-moi, je vous en prie, nettement, sincèrement : avez-vous, dans votre éternelle impatience, fait appel à un autre médecin ? Quelqu'un d'autre a-t-il examiné ou donné des soins à Édith pendant mon absence ? »

Kekesfalva sursauta, comme si on l'eût accusé d'un crime monstrueux. « Mais pour l'amour de Dieu, docteur, je vous jure sur la tête de mon enfant !…

– C’est bon, c’est bon… pas de serments ! jeta rapidement Condor. Je vous crois aussi comme cela. Liquidée, ma question ! Peccavi ! Je me suis fichu dedans ! Ça arrive, même aux professeurs et aux grands patrons. Quelle bêtise… j’aurais juré que… Eh bien ! il doit y avoir autre chose… mais c’est étrange, très étrange… Vous permettez ?… (Il se versa une troisième rasade de café.)

– Oui, mais qu’y a-t-il donc ? Qu’y a-t-il de changé ?… Que voulez-vous dire ? balbutia le vieillard, les lèvres sèches.

– Cher ami, vous me rendez la tâche vraiment difficile. Il n’y a pas lieu de vous tracasser, je vous en donne encore une fois ma parole, ma parole d’honneur. S’il y avait quelque chose de sérieux, je ne parlerais pas devant un étranger… excusez, mon lieutenant, ce n’est pas pour vous offenser, je veux juste dire… je ne vous le dirais pas ainsi de mon fauteuil, tout en buvant commodément de votre bon cognac… c’est vraiment un cognac de tout premier ordre ! »

Il se rejeta de nouveau en arrière et ferma les yeux une seconde.

« Oui, c’est difficile d’expliquer ainsi, en un tournemain, ce qu’il y a de changé en elle. Très difficile, parce que nous nous trouvons aux frontières de l’inexplicable. Mais si j’ai cru tout d’abord qu’un autre médecin s’était immiscé dans le traitement – vraiment je ne le crois plus, monsieur de Kekesfalva, je vous le jure – c’est parce que j’ai senti que quelque chose ne fonctionnait pas bien, pour la première fois, entre Édith et moi – le contact normal manquait… attendez… peut-être puis-je exprimer cela d’une façon plus claire. Je veux dire… il s’établit inévitablement dans un long traitement certains rapports entre le médecin et son malade… parler de “contact” serait peut-être aller trop loin, car dans cette relation, il n’y a rien de physique, bien entendu. Dans celle-ci la confiance se mêle d’une façon étrange à la méfiance, mais elles sont toujours en conflit, l’attirance cherchant à l’emporter sur la répulsion et vice versa, d’où il découle, d’une fois sur l’autre, une modification de ce mélange. Nous y sommes habitués, nous les docteurs. Tantôt c’est le malade qui apparaît au médecin sous un jour différent, et tantôt c’est le contraire, parfois ils ne se comprennent ni l’un ni l’autre… Oui, ces vibrations réciproques sont au plus haut point étranges, on ne peut pas les saisir et encore moins les mesurer. Le mieux est d’employer

une comparaison, même au risque qu'elle soit grossière. Donc, avec un malade que vous avez quitté pendant quelques jours c'est comme si, en rentrant chez vous après une courte absence, vous vous servez de votre machine à écrire ; en apparence elle fonctionne comme avant, cependant vous sentez à quelque chose, d'impossible à préciser, que pendant que vous n'étiez pas là un autre s'en est servi. Vous faites la même constatation, vous sans doute, lieutenant, lorsque vous avez prêté votre cheval à un de vos camarades. Il y a quelque chose qui ne va pas ensuite dans l'allure, les façons de la bête, elle vous a pour ainsi dire échappé des mains, et probablement il vous est tout aussi difficile de dire à quoi vous le remarquez, tellement insignifiants sont les changements… Je sais, ce sont là des comparaisons tout à fait sommaires, car les rapports entre un médecin et son malade ont, cela va sans dire, un caractère bien plus subtil. Je serais vraiment embarrassé, je le répète, si je devais expliquer ce qu'il y a de changé chez Édith depuis la dernière fois. Mais ce qui est sûr, c'est qu'un changement s'est opéré en elle, et cela me fâche de ne pas pouvoir dire quoi exactement.

– Mais comment… en quoi cela se manifeste-t-il ? » souffla Kekesfalva. Je voyais que toutes les adjurations de Condor ne réussiraient pas à le tranquilliser, et son front était moite de sueur.

« En quoi cela se manifeste ? Eh bien ! dans des choses insignifiantes, des impondérables. Déjà pour les épreuves d'assouplissement j'ai remarqué qu'elle m'opposait une certaine résistance. Avant même que j'aie pu commencer de l'examiner vraiment, elle se cabrait : "Inutile, c'est la même chose qu'avant." Jusqu'ici elle attendait avec grande impatience mes constatations… Cette fois, lorsque j'ai proposé certains exercices, elle m'a fait des réflexions bêtes comme : "Ah ! cela n'y fera rien non plus", ou : "Avec cela on n'obtiendra pas grand résultat." Je reconnais que de telles remarques sont en soi sans importance – mauvaise humeur, nervosité – mais jusqu'ici, cher ami, Édith ne m'a jamais rien dit de semblable. Après tout, oui, peut-être n'était-ce que de la mauvaise humeur… cela peut arriver à tout le monde.

– Mais, n'est-ce pas… son état n'a pas empiré ?

– Combien de fois, cher ami, faut-il que je vous donne ma parole d'honneur ? S'il y avait la moindre chose, je serais tout aussi inquiet, comme

médecin, que vous comme père, et ainsi que vous le voyez, je ne le suis pas le moins du monde. Au contraire, cette résistance ne me déplaît pas du tout. Je le reconnais, la petite est plus nerveuse, plus irritable, plus impatiente que les dernières semaines et vraisemblablement elle doit vous donner à vous aussi pas mal de fil à retordre. Mais une telle révolte signifie d'autre part un certain renforcement de la volonté de vivre, de guérir. Plus un organisme met de vigueur à vouloir fonctionner normalement, plus il est désireux, bien sûr, d'en finir avec la maladie. Croyez-moi, nous n'aimons pas, autant que vous le pensez, les malades "gentils" et dociles. Ce sont ceux qui facilitent le moins la tâche du médecin. Nous préférons les voir nous opposer une résistance énergique, ou même farouche, car parfois ces réactions apparemment absurdes ont, d'une façon étrange, plus d'effet que tous nos remèdes. Donc, encore une fois, je ne suis pas du tout inquiet. Si l'on voulait par exemple essayer maintenant un nouveau traitement avec elle, on pourrait s'attendre de sa part à n'importe quel effort. Peut-être serait-ce le moment opportun de mettre en jeu les forces psychiques qui précisément dans son cas ont une importance si décisive. Je ne sais pas (il leva la tête et nous regarda) si vous saisissez bien.

– Parfaitement » dis-je sans le vouloir. C'était le premier mot que je lui adressais. Tout cela me paraissait tellement clair et naturel !

Pourtant, le vieillard ne sortait pas de son immobilité. Il regardait devant lui, les yeux vides. Je sentais que de tout ce que le docteur voulait nous expliquer, il ne comprenait rien, pour la bonne raison qu'il ne voulait pas comprendre et que toute son attention, son inquiétude était fixée sur ce point : guérira-t-elle ? Bientôt ? Quand ?

« Mais quel traitement ? (Dans son émotion, il bégayait et balbutiait toujours.) Vous parlez d'un nouveau traitement… Lequel ? (Je vis aussitôt qu'il s'accrochait à ce mot "nouveau" parce qu'il contenait pour lui un nouvel espoir.)

– Je vous en prie, cher ami, laissez-moi le soin de décider ce qu'il y a à faire et quand il faut le faire… Ne me pressez pas tout le temps. Ne cherchez pas toujours à obtenir comme par enchantement ce qui demande un effort. Votre "cas", comme on dit si cavalièrement chez nous, est et reste ma principale préoccupation. Nous finirons bien par nous en tirer. »

Kekesfalva se taisait, muet et l'air accablé. Je voyais qu'il se contraignait pour ne pas poser encore une de ses questions absurdes et vaines. Et Condor, lui aussi, semblait avoir senti cet effort silencieux, car il se leva brusquement.

« À présent, réglée pour aujourd'hui, n'est-ce pas, cette affaire. Je vous ai dit mon impression. Tout le reste ne serait que bavardage. Même si Édith devait se montrer encore plus irritable, ne vous effrayez pas. Je finirai par repérer quel boulon a bougé. Vous n'avez qu'une chose à faire : rester calme et ne pas aller et venir autour d'elle avec un visage si triste, si soucieux. Et puis : faites attention à vos propres nerfs. Vous avez la figure de quelqu'un qui ne dort pas assez et je crains qu'en vous rongeant ainsi, vous ne vous fassiez plus de mal que vous n'en avez le droit, étant donné l'état de votre fille. Vous feriez bien de commencer tout de suite par aller vous coucher, en prenant, avant de vous mettre au lit, quelques gouttes de valériane, afin que vous soyez demain frais et dispos. C'est tout. Finie la consultation ! J'achève ce cigare et je m'en vais.

– Vous voulez vraiment… partir déjà ? »

Le docteur resta ferme.

« Oui, cher ami, fini pour aujourd'hui ! J'ai encore ce soir un dernier patient à voir, un patient bien mal en point. Comme vous me voyez, depuis sept heures et demie, je n'ai pas arrêté. Toute la matinée j'ai été à l'hôpital, il y avait là un cas curieux… Mais ne parlons pas de ça… Puis dans le train, puis ici, et il faut bien de temps en temps donner de l'air à ses poumons, afin de garder la tête claire. Aussi, je vous en prie, aujourd'hui pas d'auto. Je préfère rentrer à pied ! Il fait un clair de lune splendide. Bien entendu je ne veux pas vous enlever le lieutenant. Il vous tiendra certainement encore un peu compagnie, si malgré mon conseil vous n'allez pas au lit. »

Mais je me rappelai aussitôt ma mission. « Non, déclarai-je vivement, il faut que je parte aussi, demain mon service me réclame de très bonne heure. J'aurais dû d'ailleurs prendre congé depuis longtemps.

– Bon alors, si vous le voulez bien, nous nous en irons ensemble. »

Une étincelle brilla dans le regard terne de Kekesfalva. Ma mission ! La question à poser ! Les investigations ! Lui aussi s'en était souvenu.

« Dans ce cas j'irai me coucher tout de suite », déclara-t-il avec une docilité inattendue et en me lançant un regard furtif, dans le dos de Condor. Mais l'avertissement était superflu. Je sentais mon pouls battre violemment contre ma manchette. Maintenant, je le savais, commençait ma mission.

À peine eûmes-nous franchi la porte que, sans le vouloir, le docteur Condor et moi nous restâmes immobiles sur la plus haute marche du perron, devant l'aspect étonnant du jardin à nos pieds. Pendant les heures que nous venions de passer à l'intérieur, il n'était venu à l'esprit d'aucun de nous de regarder au-dehors, et maintenant un changement complet nous attendait. Dans le ciel étoilé la pleine lune géante avait un éclat de disque argenté et, tandis que l'air chauffé par le soleil du jour nous enveloppait d'une chaleur estivale, ses rayons aveuglants répandaient sur le monde une sorte d'hiver magique. Entre les arbres taillés droit et dont l'ombre flanquait l'allée, le gravier semblait de la neige fraîchement tombée. Miroitants dans la lumière comme du verre, et dans l'obscurité comme de l'acajou, les arbres paraissaient plongés dans un engourdissement absolu. Jamais encore je n'avais vu la lune donner aux choses un aspect aussi spectral que dans le calme et l'immobilité de ce parc submergé par les flots de cette froide lumière. L'enchantement était tel que nous descendîmes d'un pas hésitant l'escalier qui nous semblait glissant comme de la glace. Lorsque nous nous engageâmes dans l'allée, nous fûmes soudain non plus deux, mais quatre, car devant nous s'étendaient nos ombres exactement dessinées par la très vive clarté lunaire. Malgré moi, j'observai les deux noirs compagnons qui répétaient nos mouvements et j'éprouvai un certain apaisement – nos sentiments sont parfois bizarres et puérils – à constater que mon ombre était plus longue, plus svelte, « mieux » que celle de mon compagnon, courte et rondouillarde. Le sentiment de supériorité que j'en éprouvai (il faut un certain courage pour s'avouer à soi-même une telle naïveté) accrut mon assurance. L'âme est influencée par les hasards les plus étranges et souvent les choses extérieures les plus infimes fortifient ou amoindrissent notre courage.

Sans avoir échangé un seul mot, nous étions arrivés à la grille. Pour la fermer nous dûmes nous retourner. La façade de la maison brillait comme si on l'eût badigeonnée de phosphore bleuâtre, ce n'était plus qu'un bloc étincelant, si éblouissant qu'on ne pouvait pas distinguer si les fenêtres étaient éclairées de l'intérieur ou de l'extérieur. Le claquement du loquet

avait déchiré le silence. Encouragé peut-être par ce bruit terrestre au milieu de ce calme un peu fantomatique, le docteur Condor se tourna vers moi avec une confiance que je n'avais pas espérée.

« Ce pauvre Kekesfalva ! » Toujours je me fais des reproches sur mon attitude à son égard en me demandant si je n'ai pas été trop brusque. Je sais bien qu'aujourd'hui encore il eût préféré me retenir et me poser cent questions, ou plutôt cent fois la même question. Mais je n'en pouvais plus. La journée avait vraiment été trop dure. Du matin au soir des malades, encore des malades, et avec cela rien que des cas où on n'avance pas.

Nous étions maintenant dans l'allée extérieure également bordée d'arbres dont les branches entrelacées formaient un réseau ombreux contre la lumière de la lune. Le gravier d'une blancheur extraordinaire n'en brillait que davantage, et nous marchions dans un ruissellement de lumière. J'étais trop respectueux pour répondre, mais Condor ne paraissait pas faire attention à moi.

« Et puis il y a des jours où je ne puis supporter son insistance. Voyez-vous, le plus dur dans notre profession, ce ne sont pas les malades. Avec eux on apprend, en fin de compte, de quelle façon il faut s'y prendre et on adopte une technique. Du reste, s'ils se plaignent et vous harcèlent de questions, cela fait partie de leur maladie, comme la fièvre ou les maux de tête. Nous comptons d'avance avec leur impatience, nous nous y attendons et sommes armés pour répondre ; de même que nous avons pour eux des calmants et des somnifères, nous avons aussi des phrases et des mensonges rassurants à leur service. Mais personne ne nous rend la vie aussi dure que les proches, les parents qui se glissent sans qu'on le leur demande entre le médecin et le malade et qui veulent toujours savoir "la vérité". Tous font comme s'il n'y avait à ce moment-là que leur malade sur terre, comme si l'on n'avait que lui à soigner. Je n'en veux vraiment pas à Kekesfalva de ses interrogations, mais, voyez-vous, quand l'impatience devient chronique, on finit parfois par en perdre sa propre patience. Dix fois je lui ai déclaré que j'avais en ce moment un cas difficile en ville, où c'est une question de vie ou de mort. Malgré cela il me téléphone chaque jour, insistant et insistant pour m'arracher un espoir. Et de plus je sais, moi qui suis son médecin, combien cette agitation est néfaste à sa santé. Je suis beaucoup plus inquiet pour lui qu'il ne s'en doute,

beaucoup plus. C'est heureux qu'il ne sache pas à quel point cela va mal. »

Je m'effrayai. Cela allait donc mal ! Ouvertement, d'une façon tout à fait spontanée, le docteur Condor m'avait fourni le renseignement que je voulais obtenir de lui par la ruse. Vivement ému, je le pressai de s'expliquer :

« Pardonnez-moi, docteur ! Mais vous comprendrez que cela m'inquiète aussi… Je ne me doutais pas que l'état de M^lle^ Édith fût si grave…

– M^lle^ Édith ? (Le docteur me regarda tout étonné. Il parut alors se rendre compte qu'il avait parlé à quelqu'un.) Comment cela, M^lle^ Édith ? Je n'ai pas dit un mot à son sujet… Vous ne m'avez pas du tout compris… Non, non, l'état d'Édith est vraiment tout à fait stationnaire, toujours stationnaire, hélas ! C'est son état à lui, Kekesfalva, qui me tourmente, et de plus en plus. N'avez-vous pas remarqué comme il a changé durant ces derniers mois ? Comme il a mauvaise mine et comme il décline de semaine en semaine ?

– Je ne peux pas en juger… Il n'y a que peu de temps que j'ai eu l'honneur de faire la connaissance de M. de Kekesfalva et…

– Ah ! oui, c'est vrai… Pardonnez-moi… alors vous n'avez rien pu constater, bien entendu… Mais moi, qui le connais depuis des années, j'ai été sincèrement effrayé aujourd'hui lorsque j'ai jeté les yeux par hasard sur ses mains. N'avez-vous pas aperçu comme elles sont osseuses et diaphanes ? Quand on a vu comme moi beaucoup de mains de morts, cette couleur bleuâtre frappe toujours dans une main vivante. Et puis… son émotivité exagérée ne me plaît pas. À la moindre remarque, ses yeux se mouillent, au moindre souci qu'il se crée, il pâlit ; et justement chez des hommes qui étaient autrefois si vigoureux et si énergiques que Kekesfalva, un tel manque de ressort est alarmant. Cela ne signifie rien de bon quand des hommes durs deviennent mous tout à coup, leur bonté soudaine ne me dit rien qui vaille. Il y a alors quelque chose à l'intérieur qui ne va pas. Bien entendu, il y a longtemps que j'ai l'intention de l'examiner sérieusement… mais je n'ose pas lui en parler. Car, mon Dieu, s'il se mettait alors à penser qu'il est lui-même malade et même qu'il pourrait mourir, je ne sais pas où cela nous mènerait ! Il se ronge déjà bien assez avec son obsession permanente, avec cette folle impatience… Vraiment, lieutenant, vous m'avez mal compris. Ce n'est pas Édith, c'est lui qui me cause le plus de soucis… Je crains que le

vieil homme ne tienne plus longtemps. »

J'étais abasourdi. Je n'avais pas pensé à cela. J'avais alors vingt-cinq ans et jamais encore je n'avais vu mourir personne qui me fût proche. Impossible sur-le-champ de me mettre dans la tête que quelqu'un avec qui je venais de dîner, de parler, pourrait le lendemain être mort, enveloppé dans un suaire. En même temps, je sentis à une légère piqûre dans la région du cœur que ce vieil homme m'était devenu cher. Dans mon émotion embarrassée, je voulus répondre quelque chose :

« Mais ce serait effroyable, vraiment effroyable. Un homme si distingué, si généreux, si bienveillant – en vérité le premier vrai gentilhomme hongrois que j'aie rencontré… »

Alors une chose surprenante se produisit. Condor s'arrêta d'un mouvement si soudain que je m'arrêtai, moi aussi, sans le vouloir. Il me regarda avec fixité, ses lunettes brillèrent dans le mouvement brusque qu'il fit en se tournant vers moi. Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'il me demanda tout interloqué :

« Un gentilhomme ?… Et un vrai encore ?… Kekesfalva ? Pardonnez-moi, mon cher lieutenant… mais est-ce… que vous parlez sérieusement… de vrai gentilhomme hongrois ? »

Le sens de sa question m'échappait. J'avais seulement le sentiment d'avoir dit quelque chose de stupide. Aussi répondis-je, embarrassé :

« Je ne puis vous parler que d'après mon propre jugement ; M. de Kekesfalva s'est, en toute circonstance, montré à moi sous son côté le meilleur et le plus distingué… Au régiment on nous a toujours présenté la noblesse hongroise comme particulièrement hautaine… Mais… je… n'ai jamais rencontré un homme aussi affable que lui… je… »

Je me tus parce que je remarquai que Condor me regardait toujours avec attention. Son visage rond brillait au clair de lune, ses lunettes miroitaient, énormes, et derrière elles je ne voyais qu'indistinctement ses yeux qui m'observaient. Cela me donnait le sentiment désagréable d'être un insecte se débattant devant une loupe très forte et puissante. Tels que nous étions là l'un en face de l'autre au milieu de la route, nous devions présenter un tableau étrange, mais la campagne était déserte. Puis Condor baissa la tête, reprit sa

marche et murmura, comme s'il se parlait à lui-même :

« Vous êtes vraiment… un homme singulier. Pardonnez-moi, je ne l'entends pas du tout dans le mauvais sens du mot. Mais c'est en effet singulier, vous devez le reconnaître, très étrange, même… Voici déjà plusieurs semaines, ainsi que vous venez de me dire, que vous fréquentez la maison. D'autre part vous vivez dans une petite ville, un poulailler, terriblement jacassant avec cela, et vous prenez Kekesfalva pour un magnat ! N'avez-vous donc jamais entendu parmi vos camarades certaines… remarques… je ne veux pas dire défavorables, mais enfin des remarques au sujet de sa qualité de gentilhomme ?… On a pourtant dû vous rapporter…

– Non », répondis-je énergiquement. Et je sentis que je commençais à m'irriter (il n'est pas agréable de s'entendre dire à plusieurs reprises qu'on est un homme singulier). Je regrette, mais jamais personne ne m'a raconté quoi que ce fût. Je n'ai jamais parlé de M. de Kekesfalva avec aucun de mes camarades.

« Bizarre, murmura Condor, bizarre ! Je croyais qu'il avait exagéré en parlant de vous. Et je dois vous l'avouer – puisque c'est aujourd'hui apparemment le jour de mes faux diagnostics – j'étais quelque peu méfiant devant son enthousiasme… Je ne pouvais pas croire que vous ne veniez chez lui qu'à cause de l'incident du bal, le premier soir, simplement par sympathie pour la malade. Car vous n'imaginez pas à quel point on exploite ce vieil homme – pour être franc, je m'étais promis (je peux bien vous l'avouer) de tirer au clair pour quelle raison vous fréquentiez cette maison. Je me disais : soit… comment dire cela poliment… ? soit c'est un type très calculateur qui veut faire sa pelote, sinon, si ses intentions sont honnêtes, ce doit être quelqu'un sans grande maturité, car c'est seulement sur les gens très jeunes que le tragique et le danger exercent une fascination si singulière. Du reste, l'instinct de ces gens très jeunes d'esprit est presque toujours fort juste et vous l'avez très bien deviné… ce Kekesfalva est un homme exceptionnel. Mais comme, d'autre part, je sais ce qu'on peut lui reprocher, cela me paraît, excusez-moi, assez comique que vous l'appeliez un gentilhomme. Pourtant, croyez-en quelqu'un qui le connaît mieux que personne ici, vous n'avez pas à rougir de lui avoir témoigné, à lui ainsi qu'à sa pauvre fille, tant d'amitié. Quoi que l'on puisse vous dire sur son compte, il ne faut pas vous laisser

tromper : cela n'a aucun rapport avec l'homme touchant, émouvant qu'est aujourd'hui Kekesfalva. »

Condor disait cela tout en marchant et sans me regarder. Ce n'est qu'au bout de quelque temps que ses pas se ralentirent. Je devinais qu'il réfléchissait et ne voulais pas le troubler. Nous allâmes ainsi pendant quatre ou cinq minutes, sans parler. Une voiture qui nous croisa à ce moment nous obligea à nous écarter, et le conducteur, un paysan des environs, considéra avec curiosité le couple étonnant que nous formions, ce lieutenant et ce petit homme gras et à lunettes, qui se promenaient sans rien dire si tard dans la nuit, sur la grand'route. Quand la voiture se fut éloignée, Condor se tourna vers moi :

« Écoutez-moi, lieutenant. Il n'est jamais bon de faire et de dire les choses à demi. C'est de là que vient tout le mal qu'il y a sur terre. Peut-être en ai-je déjà trop dit et je ne voudrais pas que vous fussiez blessé dans vos bons sentiments. D'autre part j'ai déjà trop excité votre curiosité pour que vous n'alliez pas vous renseigner auprès d'autres, et je redoute, hélas ! que les renseignements qu'on vous donnera ne soient pas conformes à la vérité ! Et puis il est impossible à la longue de fréquenter des gens sans savoir qui ils sont. Il est même probable qu'à l'avenir vous ne le ferez plus avec la même ingénuité. Si donc cela vous intéresse vraiment d'apprendre quelque chose sur notre ami, lieutenant, je me tiens volontiers à votre disposition.

– Mais bien entendu. »

Il tira sa montre. « Onze heures moins le quart. Il nous reste encore deux grandes heures. Mon train ne part qu'à une heure vingt. Mais je ne crois pas que de telles choses puissent bien se raconter sur la route. Peut-être connaissez-vous un coin tranquille, où nous pourrions parler à notre aise. »

Je réfléchis un instant. « Le mieux serait "la Taverne tyrolienne", rue de l'Archiduc-Frédéric. Là il y a de petits cabinets où l'on peut s'entretenir librement, sans être dérangé.

– Parfait ! Je crois que c'est ce qu'il nous faut, fit-il en accélérant le pas. »

Nous poursuivîmes notre route sans en dire davantage. Bientôt apparurent les premières maisons de la ville. Par un heureux hasard nous ne rencontrâmes dans les rues déjà désertes aucun de mes camarades. Je ne sais

pas pourquoi, mais il m'eût été désagréable qu'on m'interrogeât le lendemain sur mon compagnon. Depuis que j'étais engrené dans cette affaire aux étranges complications, je m'efforçais soigneusement de ne pas laisser de piste pouvant conduire au labyrinthe mystérieux dans les profondeurs duquel je me sentais de plus en plus entraîné.

Cette « Taverne tyrolienne » était une agréable petite auberge possédant une pointe de mauvaise réputation. Située un peu à l'écart dans une vieille rue tortueuse, elle était fort appréciée dans notre milieu pour la raison que le portier oubliait consciencieusement de présenter la fiche de police aux couples qui demandaient – même en plein jour – une chambre avec un grand lit. Une autre assurance de discrétion, si l'on voulait une ou plusieurs heures d'intimité, était fournie par le fait que pour accéder à ces nids d'amour, il ne fallait pas utiliser l'entrée ordinaire (car une petite ville a cent yeux) et que la salle de la taverne donnait discrètement sur un escalier conduisant au but désiré. En revanche, si la maison était un peu douteuse, on y buvait un délicieux Terlaner et un muscat irréprochable. Tous les soirs les bourgeois de la ville y venaient discuter entre amis, assis à leur aise devant de lourdes tables sans nappe en buvant quelques verres, des inévitables affaires de la commune ou même du vaste monde ! Tout autour de la grande pièce carrée réservée à ces respectables buveurs, qui ne cherchent ici qu'à boire leur vin, toujours avec bons gros compagnons, on avait aménagé, surélevée de la hauteur d'une marche, une galerie de « loges », séparées les unes des autres par d'épaisses cloisons, pyrogravées et ornées d'inscriptions naïves. De lourdes portières les isolaient si complètement de l'extérieur qu'on aurait presque pu les appeler des chambres séparées et d'ailleurs, jusqu'à un certain point, elles en faisaient fonction. Ainsi quand un officier ou un volontaire d'un an voulait s'amuser sans être vu avec quelques jeunes filles légères de Vienne, il se faisait réserver une de ces loges ; et selon un accord tacite, même notre colonel qui était très strict sur la discipline avait approuvé cette sage disposition, car elle empêchait les civils de voir de trop près comment ses hommes se divertissaient. La discrétion était aussi de rigueur dans les usages de la maison : le propriétaire, un certain Ferleitner, avait expressément donné ordre aux serveuses, vêtues d'un costume tyrolien, de ne jamais soulever les sacro-saints rideaux sans avoir nettement toussé auparavant et de ne déranger Messieurs les Militaires sous aucun prétexte, à moins d'avoir été

appelées par une sonnette prévue à cet effet. Ainsi la dignité de l'armée, tout autant que ses plaisirs, étaient-ils pleinement assurés.

Que l'on désirât simplement s'en servir pour pouvoir bavarder en paix, n'avait pas dû se produire souvent dans les annales de l'auberge. C'est pourtant ce que nous fîmes. Car il m'eût été pénible, pendant que j'allais écouter les explications promises par le docteur Condor, d'être dérangé à tout instant par les saluts ou les regards curieux de camarades, ou d'être obligé en cas d'arrivée d'un supérieur, de me lever respectueusement et de saluer. Je me sentis mal à l'aise, rien qu'en traversant la salle avec Condor – quels quolibets devrais-je essuyer demain, pour m'être retiré dans une telle intimité avec cet inconnu, ce monsieur rondouillard ! – mais je constatai bien vite, et très soulagé, que l'établissement était désert, sous l'effet, infaillible dans une petite garnison, de la fin du mois… Il n'y avait là personne du régiment et tous les cabinets étaient libres, pour nous.

Sans doute afin que la serveuse n'eût plus à revenir, Condor commanda tout de suite un double litre de vin clairet, qu'il paya aussitôt en donnant à la jeune fille un si bon pourboire qu'elle disparut pour toujours, non sans nous avoir adressé un « Grand bien vous fasse » reconnaissant. La portière retomba et l'on n'entendit plus que quelques bruits indistincts ou un rire venant de la salle. Nous étions vraiment tout à fait isolés et sûrs de n'être pas ennuyés.

Condor emplit l'un des grands gobelets pour moi, puis le sien. Je remarquai à une certaine lenteur dans ses mouvements qu'il préparait ce qu'il voulait me dire (et peut-être aussi ce qu'il voulait me cacher). Lorsqu'il se tourna ensuite vers moi, l'expression de mollesse et d'indolence qui précédemment m'avait tant déplu chez lui, avait disparu. Son regard était concentré.

« Le mieux est que nous débutions par le commencement et que pour le moment nous laissions de côté l'aristocratique M. Lajos von Kekesfalva. Car à cette époque il n'existait pas encore. Il n'y avait pas de propriétaire foncier en redingote noire et lunettes cerclées d'or, pas de gentilhomme ou de magnat qui portât ce nom. Il y avait seulement, dans une misérable petite bourgade à la frontière hungaro-slovaque, un petit Juif à la poitrine étroite et aux yeux vifs du nom de Léopold Kanitz et que tout le monde appelait, je crois,

Lämmel Kanitz… »

Je dus sursauter ou manifester d'une façon quelconque mon extrême surprise, car je m'attendais à tout, sauf à cela. Mais Condor poursuivait en souriant :

« Oui, Kanitz, Léopold Kanitz, c'est ainsi, et je n'y puis rien. C'est beaucoup plus tard seulement que grâce à l'intervention d'un ministre ce nom est devenu le beau patronyme magyar à particule que vous connaissez. Vous avez peut-être oublié qu'ici un homme qui vit depuis longtemps dans le pays, qui a de l'influence et de bonnes relations, peut faire peau neuve, magyariser son nom et parfois même obtenir l'anoblissement ? D'autre part, il a vraiment coulé beaucoup d'eau dans la Leitha depuis que ce petit juif haut comme trois pommes, aux yeux perçants et rusés, gardait les chevaux ou les voitures des paysans pendant qu'ils étaient au cabaret, ou bien pour une poignée de pommes de terre aidait les femmes à porter leur panier le jour du marché.

« Le père de Kekesfalva, ou plutôt de Kanitz, n'était donc pas un magnat, mais un juif à papillotes, le très pauvre locataire d'une modeste auberge située à l'entrée du petit bourg. Les bûcherons et les charretiers s'y arrêtaient le matin et le soir pour y avaler, avant ou après la traversée glaciale des Carpathes, un ou plusieurs verres d'eau-de-vie à 70°. Parfois ce feu liquide agissait trop vigoureusement sur leurs sens. Alors ils cassaient les verres et les chaises, et c'est au cours d'une scène de ce genre que le père de Kanitz reçut un mauvais coup qui devait causer sa mort. Plusieurs paysans qui s'en revenaient du marché se querellèrent chez lui après boire ; comme il s'efforçait de les séparer, pour protéger son maigre mobilier, l'un d'eux, un charretier géant, le repoussa si violemment qu'il alla s'affaler dans un coin de l'auberge en gémissant de douleur. À dater de ce jour il cracha le sang, et un an plus tard il mourait à l'hôpital. Il ne laissait pas d'argent à sa veuve. Celle-ci, une vaillante femme, se tira d'affaire, avec ses petits enfants, en s'occupant de blanchissage et d'accouchements. Elle faisait aussi du colportage, où le petit Léopold l'aidait en portant la balle sur son dos. Il saisissait du reste toutes les occasions qui lui permettaient de gagner quelques kreutzers ; chez les commerçants, il faisait le saute-ruisseau, ou portait les messages d'un village à l'autre. À l'âge où d'ordinaire les enfants jouent aux billes, il savait déjà le prix de chaque objet, où et comment on achète et on

vend, de quelle façon on se rend utile et indispensable. Outre cela il trouvait encore le temps de s'instruire. Le rabbin lui apprit à lire et à écrire, et il comprenait avec une telle vivacité qu'à treize ans, il pouvait à l'occasion faire des écritures chez un avocat ou, pour moins d'une couronne, calculer les revenus des petits épiciers et établir leurs feuilles d'impôts. Afin d'économiser la lumière (une goutte de pétrole était pour le modeste ménage une grande dépense) il restait parfois des nuits entières sous la lampe à signaux du garde-barrière (le village ne possédait pas de station) à lire et étudier les journaux déchirés qu'il ramassait çà et là. Déjà à cette époque, en le voyant faire, les anciens de la communauté secouaient leurs barbes d'un air approbateur et prédisaient que le petit deviendrait un jour quelqu'un.

« Comment il quitta son village slovaque et arriva à Vienne, je n'en sais rien. Mais lorsqu'il fit son apparition dans cette région-ci – il avait alors vingt ans – il était déjà agent d'une importante compagnie d'assurances, et comme il était infatigable, il s'occupait, à côté de cet emploi officiel, de cent autres petites affaires. Il devint ce qu'on appelle en Galicie un "commissionnaire", un homme qui traite de tout, sert d'intermédiaire pour tout et tend partout un pont entre l'offre et la demande.

« Au début on le tolérait. Bientôt on commença à le remarquer et ensuite à faire appel à ses services, car il était toujours au courant et s'y connaissait en tout : s'il y avait quelque part une veuve désireuse de marier sa fille, il offrait aussitôt son entremise ; quelqu'un voulant émigrer en Amérique avait-il besoin de renseignements et de papiers, il les lui trouvait. En outre il achetait de vieux habits, de vieilles montres, des antiquités, estimait et vendait des terres, des marchandises, des chevaux ; si un officier désirait une caution, il la lui procurait. D'année en année ses connaissances et son cercle d'activité s'élargissaient.

« Quand on est doué d'une telle puissance de travail et d'une telle énergie, on arrive à gagner de l'argent. Mais une véritable fortune ne s'acquiert que par une relation toute spéciale entre les revenus et les dépenses, entre les rentrées et les sorties. Or c'est là l'autre secret de la réussite de notre ami Kanitz : durant toutes ces années il ne dépensa pour ainsi dire rien, à part qu'il soutenait une kyrielle de parents et payait des études à son frère. Le seul achat important qu'il ait fait pour lui à cette

époque, fut une redingote noire et ces lunettes à double foyer, que vous connaissez, qui lui donnaient l'air d'un "savant" auprès des paysans. Mais il était déjà riche depuis longtemps qu'il se donnait toujours ici, dans la région, comme un simple agent d'assurances. Car le mot "agent" est un mot admirable, un manteau derrière lequel on peut cacher tout ce qu'on veut, et Kekesfalva s'en servait surtout pour dissimuler qu'il n'était plus depuis longtemps un intermédiaire, mais un capitaliste, un propriétaire. Il préférait être riche que passer pour tel (comme s'il avait lu, dans les sages Paralipomena de Schopenhauer, le passage sur ce que l'on est par rapport à ce que l'on représente seulement).

« Qu'un homme à la fois travailleur, intelligent et économe parvienne toujours à s'enrichir, tôt ou tard, ne me semble pas nécessiter des considérations philosophiques particulières et en outre cela n'a rien de remarquable. Nous autres, médecins, savons bien, qu'à certaines heures décisives, un compte en banque ne peut être d'aucun secours. Ce qui m'a frappé vraiment dès le début chez notre ami Kanitz, c'est sa volonté presque démoniaque d'accroître, en même temps que sa fortune, ses connaissances. En voyage, durant des nuits entières, en voiture, au restaurant, en marchant, il lisait et apprenait. C'est ainsi qu'il étudia tous les codes, le droit commercial comme la législation industrielle, pour pouvoir être son propre avocat ; il suivait les ventes à Londres et à Paris, comme un antiquaire de profession, et il était au courant des placements et des transactions comme un banquier. Tout naturellement ses affaires prirent peu à peu des proportions de plus en plus grandes. Des paysans il passa aux fermiers, des fermiers aux seigneurs terriens. Tantôt il servait d'intermédiaire pour la vente de récoltes et de forêts, tantôt il assurait l'approvisionnement d'usines, ou créait des consortiums. On lui confia même la charge de fournitures à l'armée. On vit de plus en plus souvent la redingote noire et les lunettes dorées dans les antichambres ministérielles. Mais ici au pays – il pouvait avoir à cette époque-là près d'un demi-million de couronnes – les gens le tenaient toujours pour un petit agent, et dans la rue on le saluait avec indifférence jusqu'à ce qu'enfin il réussît son grand coup et que soudain Lämmel Kanitz devînt M. de Kekesfalva. »

Condor s'interrompit. « Voilà. Ce que je vous ai raconté jusqu'ici, je ne le sais que de seconde main. Mais ce qui va suivre à présent, c'est de lui-même que je le tiens. Il m'en a fait le récit la nuit où, après l'opération de sa femme,

nous nous tînmes dans une pièce du sanatorium de dix heures du soir jusqu'à l'aube. À partir de maintenant je me porte garant de chaque mot, car en de tels moments on ne ment pas. »

Il but lentement et d'un air pensif une petite gorgée, puis alluma un nouveau cigare. Je crois que c'était déjà le quatrième de la soirée, et cette habitude de fumer sans cesse me frappa. Je commençais à comprendre que la façon joviale et désinvolte avec laquelle il agissait comme médecin, sa manière lente de parler et son indolence apparente étaient une technique spéciale pour pouvoir mieux réfléchir (et peut-être aussi observer). Trois fois, quatre fois, sa lèvre épaisse et molle tira sur le cigare, tandis qu'il en suivait la fumée d'un regard presque rêveur. Puis brusquement il se secoua et reprit :

« L'histoire des événements qui firent de Léopold ou Lämmel Kanitz le propriétaire et le seigneur de Kekesfalva commença dans un train allant de Budapest à Vienne. Quoique âgé déjà de quarante-deux ans et les cheveux grisonnants, notre ami passait à cette époque presque toutes ses nuits en chemin de fer (les avares économisent même sur le temps) et, il est inutile de le souligner, il ne prenait que des troisièmes. En vieux praticien, il avait depuis longtemps sa technique pour ces voyages-là. Tout d'abord il étendait sur le banc du wagon un plaid écossais acheté à bon compte dans une vente ; puis il suspendait avec soin au portemanteau, afin de la ménager, son inséparable redingote noire, mettait ses lunettes dans leur étui, tirait de son sac de voyage en toile – jamais il n'avait pu se décider à s'acheter une valise de cuir – une vieille robe de chambre en molleton et pour terminer, enfonçait profondément sa casquette sur ses yeux afin de les protéger contre la lumière. Ainsi équipé, il se collait dans un coin du compartiment, habitué à sommeiller dans la position assise. Il savait du reste depuis l'enfance que pour dormir on n'a pas besoin de lit ni de commodité.

« Mais cette fois notre ami ne s'endormit pas, car trois autres personnes étaient assises dans son compartiment et parlaient affaires. Et quand des gens parlaient affaires, Kanitz ne pouvait pas ne pas écouter. Sa soif de savoir avait aussi peu diminué avec les années que sa soif de richesses.

Telles les deux branches d'une tenaille, elles étaient unies l'une à l'autre par une vis de fer.

« En vérité il était déjà tout près de sommeiller, mais un mot, un chiffre le fit frémir comme un cheval qui entend la trompette : “Pensez donc, rien que par sa stupidité ce veinard a gagné d’un seul coup soixante mille couronnes…”

« Aussitôt il fut éveillé comme s’il avait reçu sur la figure un jet d’eau glacée. Soixante mille couronnes ? Qui avait gagné soixante mille couronnes et comment ? Il fallait qu’il le sût immédiatement ! Certes il se garda bien de montrer aux autres voyageurs qu’il les écoutait. Au contraire il enfonça encore un peu plus sa casquette, afin que l’ombre masquât tout à fait ses yeux et que ces gens crussent qu’il dormait. En même temps, utilisant avec adresse les secousses du wagon, il se rapprochait parfois d’eux pour ne pas perdre un mot de leur conversation à cause du bruit.

« Le jeune homme qui racontait d’une façon si véhémente, l’auteur du cri d’indignation qui avait réveillé Kanitz, était le clerc d’un avocat de Vienne, et ce qui le faisait pérorer avec une telle animation, c’était son dépit en pensant à l’immense gain réalisé par son patron.

« “…Mais avec cela l’imbécile a gâché toute l’affaire ! À cause d’une pauvre vacation, qui lui a peut-être rapporté cinquante couronnes, il est arrivé avec un jour de retard à Budapest, et entre-temps cette bêtasse s’était fait rouler d’une façon inouïe. Tout avait marché à merveille : irrécusable le testament, les meilleurs témoins, Suisses, deux attestations médicales inattaquables disant que ladite Orosvar était, au moment de la rédaction du testament, en pleine possession de ses esprits. Jamais la bande de scélérats des petits-neveux et des pseudo-parents par alliance n’aurait touché un centime, malgré l’article scandaleux que leur avocat avait fait paraître dans les journaux du soir, sans l’idiotie de mon patron qui était si sûr de lui, et qui, sous prétexte que l’audience ne devait avoir lieu que le vendredi suivant, s’en était retourné tranquillement à Vienne. Pendant ce temps ce filou de Wiezner va la trouver, lui fait, lui l’avocat de la partie adverse, une visite amicale, et cette gourde d’héritière se laisse aller à dire : ‘Ce que je veux, ce n’est pas tant l’argent, c’est surtout ma tranquillité !’ (il la singeait en prenant même l’accent du nord !) Eh bien ! elle l’a maintenant, sa tranquillité, et les autres, sans avoir rien fait, ont les trois quarts de l’héritage qui lui revenait. Sans attendre le retour de mon patron, cette crétine signe un accord, le plus insensé

qu’on ait jamais vu ; d’un trait de plume elle lâche plus d’un demi-million de couronnes.”

« Et maintenant faites attention, lieutenant, me dit Condor en me regardant. Pendant toute cette philippique, notre ami Kanitz était resté dans son coin, comme un hérisson en boule, toujours la casquette sur ses yeux, mais ne perdant pas une syllabe de ce qui se disait. Il comprit aussitôt de quoi il s’agissait, car le procès Orosvar – je change le nom à dessein, car le véritable est trop banal – faisait à cette époque les gros titres de tous les journaux hongrois et en vérité c’était une affaire ahurissante. Je vais vous la raconter brièvement.

« La vieille princesse Orosvar, originaire de l’Ukraine où elle possédait déjà une fortune colossale, avait survécu trente-cinq ans à son mari. Coriace et méchante comme une harpie depuis que ses deux enfants étaient morts la même nuit, de la coqueluche, elle haïssait de tout son cœur les autres Orosvar, simplement parce qu’ils vivaient alors que ses deux pauvres petits n’étaient plus ; je crois d’ailleurs que c’est par malice et afin de déplaire à ses neveux et nièces, impatients d’hériter, qu’elle a vécu jusqu’à l’âge de quatre-vingt-quatre ans. Lorsque l’un d’eux venait, attiré par le magot, pour lui rendre visite, elle refusait de le voir, et même leurs lettres les plus aimables, elle les jetait au panier sans en prendre connaissance. Misanthrope et d’un caractère fantasque depuis la mort de ses enfants et de son mari, elle ne passait à Kekesfalva que deux ou trois mois de l’année, pendant lesquels elle ne recevait personne. Le reste du temps elle voyageait, vivant princièrement tantôt à Nice, tantôt à Montreux, s’habillait, se déshabillait, se faisait friser, manucurer, farder, lisait des romans français, achetait un nombre considérable de robes, fréquentait les magasins, marchandait et jurait comme une commère russe. Bien entendu sa dame de compagnie, la seule personne qu’elle supportât auprès d’elle, n’avait pas une vie facile ! Cette pauvre fille, douce et inoffensive, devait tous les jours nourrir, brosser et promener trois affreux griffons, jouer du piano à la vieille folle, lui faire la lecture et se laisser, sans le moindre motif, injurier de la façon la plus grossière. Lorsque la vieille dame, qui avait rapporté cette habitude de l’Ukraine, avait bu quelques verres de cognac ou de vodka en trop, elle devait même, selon des témoignages certains, accepter d’être battue. Dans toutes les villes d’eaux, à Nice, Cannes, Aix-les-Bains, Montreux, on connaissait la vieille femme

énorme, avec son nez camus, son visage fardé, ses cheveux teints, qui, parlant toujours à haute voix sans se soucier si on l'écoutait ou non, se disputait comme un adjudant avec les garçons de restaurant et faisait des grimaces impertinentes aux gens qui ne lui plaisaient pas. Partout l'accompagnait comme une ombre, dans ces effroyables promenades – elle devait toujours marcher derrière avec les chiens, jamais à côté d'elle – sa dame de compagnie, qui, on le voyait à ses yeux effarés, avait honte des façons rudes de sa maîtresse, qu'elle craignait comme le diable.

« Or, dans sa soixante-dix-huitième année, dans ce même hôtel de Territet où habita l'impératrice Élisabeth, la princesse Orosvar attrapa une bonne pneumonie. Comment cette nouvelle parvint-elle en Hongrie ? Je n'en sais rien. Toujours est-il que sans s'être concertés ses parents accoururent, occupèrent l'hôtel, assaillirent les médecins de questions, et attendirent de pied ferme sa mort.

« Il faut croire que la méchanceté conserve. Le vieux dragon se remit et le jour où ils apprirent que la princesse devait descendre pour la première fois dans le hall, les héritiers impatients disparurent. Mais la vieille avait eu vent de leur trop inquiète venue. Haineuse comme elle l'était, elle soudoya les garçons et les filles d'étage pour qu'ils lui rapportassent chacune de leurs paroles. Tout concordait. Les héritiers trop impatients s'étaient disputés entre eux comme des loups pour savoir qui aurait le domaine de Kekesfalva, qui celui d'Orosvar, qui les perles et bijoux, qui les biens d'Ukraine et qui le palais de la Ofnerstrasse. Ce fut le premier coup. Un mois plus tard arriva une lettre d'un banquier de Budapest, un certain Dessauer, qui lui écrivait qu'il ne pourrait plus attendre pour le paiement des créances qu'il avait sur son petit-neveu Deszos, si elle ne lui assurait pas par écrit qu'il serait l'un de ses héritiers. C'en était trop ! La princesse appela par télégramme son avocat de Budapest, pour lui dicter un nouveau testament, et ce – la méchanceté rend aussi prévoyant – en présence de deux médecins qui témoignèrent que la testatrice était en pleine possession de ses facultés mentales. Ce testament, l'avocat l'emporta avec lui. Il resta six années scellé dans son bureau, car la vieille Orosvar ne se hâtait nullement de mourir. Lorsqu'on put l'ouvrir enfin, il y eut une grosse surprise. Le de cujus avait nommé légataire universelle sa dame de compagnie, une demoiselle Annette-Béate Dietzenhof, originaire de Westphalie, dont le nom pour la première fois retentit ainsi terriblement aux

oreilles de tous les parents de la princesse. C'est à elle que revenaient Kekesfalva, Orosvar, la sucrerie, le haras, le palais de Budapest. Les biens d'Ukraine et l'argent liquide, la vieille les avait légués à sa ville natale et ils devaient servir à la construction d'une église orthodoxe. Pour les parents, pas même un bouton. Elle le spécifiait d'ailleurs formellement d'une façon agressive en disant : "Parce qu'ils étaient pressés de me voir mourir."

« Ce fut un beau scandale. Les parents jetèrent les hauts cris, se précipitèrent chez des avocats et firent les oppositions d'usage. Selon eux la testatrice n'avait pas toute sa lucidité au moment de la rédaction du testament, car il avait été fait au cours d'une grave maladie et en outre elle se trouvait dans un état de dépendance pathologique envers sa dame de compagnie. Il n'y avait aucun doute que celle-ci, usant de ruse, avait fait violence à la véritable volonté de la malade. En même temps ils essayèrent de donner à cette histoire un caractère national. Des terres hongroises, en possession des Orosvar depuis l'époque d'Arpad, allaient passer aux mains d'étrangers, d'une Prussienne, et l'autre partie de la fortune de la princesse aux mains de l'Église orthodoxe. Pendant quelque temps on ne parla de rien d'autre à Budapest, les journaux en remplirent des colonnes entières. Mais malgré le vacarme et les cris des parents évincés, leur affaire n'était pas solide. Déjà en première et en deuxième instance, ils avaient perdu leur procès ; car pour le malheur des mécontents, les médecins de Territet qui avaient signé les attestations vivaient encore et ils avaient confirmé leurs premières déclarations concernant la parfaite lucidité de la princesse au moment où avait été écrit le testament. Les autres témoins durent reconnaître également, une fois confrontés, que si la vieille dame était quelque peu extravagante durant ses dernières années, elle conservait cependant tous ses esprits. Les ruses d'avocats, les intimidations avaient échoué sans exception, et on pouvait parier cent contre un que la Curie royale ne casserait pas les jugements rendus en faveur de la Dietzenhof.

« Bien entendu, Kanitz avait lu lui aussi les comptes rendus du procès, mais il n'en écoutait pas moins avec attention chaque mot des voyageurs, car les affaires d'argent des autres l'intéressaient passionnément, étant toujours instructives. En outre il connaissait le domaine de Kekesfalva du temps où il était agent d'assurances.

« “Tu peux t’imaginer, poursuivait le jeune homme, la colère de mon patron lorsqu’il vit, à son retour, dans quelle mesure on avait roulé son abrutie de cliente. Elle avait déjà renoncé par écrit au domaine d’Orosvar, au palais de la Ofnerstrasse et s’était contentée du seul domaine de Kekesfalva et du haras. Ce qui avait fait la plus forte impression sur elle, c’était la promesse de ce chien de filou qu’elle n’aurait plus désormais aucun ennui avec les tribunaux et que les héritiers prendraient même généreusement sur eux les frais de son avocat. En fait, sur le terrain du droit, on pouvait encore combattre cet accord, car pour finir il n’avait pas été conclu par-devant notaire mais seulement devant témoins, et il eût été extrêmement facile d’avoir raison de toute cette bande de rapaces, qui n’avait plus d’argent pour continuer l’affaire. Le devoir de mon imbécile de patron eût été de leur montrer cela et de leur imposer un compromis favorable à sa cliente. Mais les malins surent le prendre au bon endroit en lui offrant sous le manteau soixante mille couronnes s’il s’inclinait devant le fait accompli. Et comme il était furieux après cette oie, qui s’était ainsi laissé arracher un beau million de couronnes en une demi-heure, il déclara l’accord valable et empocha l’argent. Soixante mille couronnes, que dis-tu de cela ? pour avoir par son voyage idiot à Vienne gâché toute l’affaire de sa cliente ! Oui, il a de la chance, et l’on peut dire que le bon Dieu favorise les jean-foutre pendant leur sommeil ! Maintenant, de tout son héritage il ne reste plus à la Dietzenhof que Kekesfalva, et telle que je la connais, elle l’aura bientôt bazardé, cette tourte !

– Que va-t-elle en faire ? demanda l’autre.

– Le bazarder, j’te dis. J’ai d’ailleurs entendu raconter que les gens du cartel du sucre veulent lui soulever la sucrerie. Après-demain, je crois, le directeur général doit venir à ce sujet, de Budapest. Quant au domaine lui-même, je pense qu’il va être loué à un certain Petrovic, l’ex-intendant de la princesse, mais il se peut aussi que les gens du cartel en prennent eux-mêmes la régie. Ce n’est pas l’argent qui leur manque. Du reste une banque française – vous n’avez pas lu ça dans les journaux ? – prépare, dit-on, une fusion des industries de la Bohême…”

« À ce moment-là la conversation commença à prendre une tournure plus générale. Mais notre Kanitz en avait entendu suffisamment et les oreilles lui en tintaient. Peu de gens connaissaient le domaine de Kekesfalva aussi bien

que lui ; vingt ans auparavant il en avait assuré le mobilier. Il connaissait également Petrovic. C'était par l'intermédiaire de Kanitz que ce gaillard qui se donnait des allures de brave homme, avait placé en hypothèques chez l'avoué Gollinger les sommes considérables qu'il tirait de l'administration du domaine. Et notre ami se rappelait surtout l'armoire de Kekesfalva contenant des porcelaines chinoises, certaines statuettes vernies, des laques et des broderies de soie rapportées de Chine par le grand-père de la princesse Orosvar, quand il était ambassadeur de Russie à Pékin. Du vivant de la princesse, il avait déjà cherché, lui qui était le seul à en connaître l'immense valeur, à les acheter pour Rosenfeld, de Chicago. C'étaient des pièces d'une extrême rareté, valant peut-être deux à trois mille dollars. La vieille Orosvar n'avait bien sûr aucune idée du prix que l'on mettait depuis quelques décennies en Amérique pour les objets d'Extrême-Orient ; pourtant elle avait grossièrement rembarré Kanitz, en répondant qu'elle ne vendait rien et qu'il aille au diable. Si ces pièces étaient encore là – Kanitz tremblait à cette seule pensée – il serait peut-être possible, à l'occasion d'un changement de propriétaire, de les obtenir pour peu d'argent. Le mieux certes serait encore de s'assurer un droit d'option sur tout le mobilier.

« Notre Kanitz fit comme s'il se réveillait brusquement – les trois voyageurs parlaient depuis longtemps d'autre chose – il simula un bâillement, s'étira et regarda l'heure à sa montre : deux heures du matin. On allait bientôt arriver à la station proche de Kekesfalva. En hâte il plia sa robe de chambre, endossa son inévitable redingote et attendit. Lorsqu'une demi-heure plus tard le train s'arrêta, il descendit, se rendit à l'auberge du "Lion rouge", demanda une chambre, et, il n'est pas besoin de le dire, comme un général à la veille d'une bataille dont l'issue est incertaine, il dormit très mal. À sept heures – il ne fallait pas perdre un instant – il se leva, et par le chemin que nous venons de parcourir, se dirigea vers le château. Il devait être là avant les autres. Régler l'affaire avant que les vautours aient eu le temps d'arriver de Budapest. Se mettre rapidement d'accord avec Petrovic pour qu'il le prévienne aussitôt si l'on procédait à la vente du mobilier. En cas de besoin, s'entendre avec lui pour ne pas enchérir l'un sur l'autre et s'assurer, lors du partage, un droit d'option sur le tout.

« Depuis la mort de la princesse, la propriété ne comptait plus beaucoup de domestiques. Aussi Kanitz put s'y introduire facilement et tout examiner à

loisir. De beaux bâtiments, se dit-il, en excellent état, les volets fraîchement repeints, les murs bien ravalés, une nouvelle clôture – oui, oui, le Petrovic sait bien pourquoi il fait faire tant de réparations, elles lui permettent à chaque règlement de comptes d'empocher de grasses commissions ! Mais où se cachait-il donc ? La porte principale était fermée, dans la cour intérieure personne ne se montrait, malgré la vigueur de ses appels. Bon Dieu, pourvu que ce type ne soit pas déjà parti pour Budapest dans le but de traiter avec cette stupide Dietzenhof !

« Avec impatience Kanitz va d'une porte à l'autre, frappe dans ses mains – personne ne se montre ! Enfin, s'étant glissé par une petite entrée latérale, il aperçoit dans la serre une femme en train de s'occuper des fleurs. Voilà tout de même quelqu'un qui va pouvoir le renseigner ! Il cogne brutalement contre la vitre. "Hé !" crie-t-il en frappant de nouveau dans ses mains. La femme se retourne, effrayée, et elle reste quelque temps immobile puis, timidement, comme si elle avait fait quelque chose de mal, elle s'approche de la porte. Blonde, mince, encore jeune, vêtue d'une blouse sombre avec un tablier de coton noué sur le devant, elle est là, dans l'embrasure, son sécateur à demi ouvert à la main.

« Quelque peu énervé, Kanitz l'interpelle avec rudesse : "Vous faites joliment attendre les gens ! Où est donc Petrovic ?

– Je vous demande pardon… Qui dites-vous ? fait la maigre fille, troublée. Sans le vouloir, elle a reculé d'un pas et cache le sécateur derrière son dos.

– Combien de Petrovic y a-t-il donc ici ? Je parle de Petrovic l'intendant !

– Ah ! M. l'intendant !… Excusez-moi. Je ne l'ai pas encore vu… Il est, je crois, parti pour Vienne… Mais sa femme m'a dit qu'elle pense qu'il sera de retour avant ce soir."

« "Elle pense !" se dit Kanitz dépité. Il va falloir attendre jusqu'au soir. Perdre encore une nuit à l'hôtel ! Faire des dépenses inutiles sans même savoir ce qui en sortira. Quelle bêtise ! Il faut que ce type soit justement absent aujourd'hui, grommelle-t-il à mi-voix. Et se tournant vers la femme : "Peut-on entre temps visiter le château ? Quelqu'un a-t-il les clés ?

– Les clés ? fait-elle d'un air embarrassé.

– Mais oui, les clés ! (Pourquoi se balance-t-elle si stupidement ? Sans doute que Petrovic lui a donné l'ordre de ne laisser entrer personne. Bah ! On peut glisser un pourboire à cette bête craintive.)" Kanitz prend aussitôt un air jovial et dit, dans son dialecte viennois :

"N'ayez pas la frousse. Je ne prendrai rien. Je veux seulement voir. Eh bien ! avez-vous les clés, oui ou non ?

– Les clés… Bien entendu je les ai… balbutie-t-elle… mais… je ne sais pas quand M. l'intendant…

– Puisque je vous dis que je n'ai pas besoin de Petrovic pour cela ! Allons, ne perdons pas de temps ! Vous connaissez la maison ?"

« La femme paraît de plus en plus embarrassée. "Je crois, oui… assez bien…"

« Une idiote ! pense Kanitz. Quel drôle de personnel ce Petrovic engage ! Et à haute voix il ordonne :

« "Maintenant allons-y ! Je n'ai pas beaucoup de temps."

« Il va devant, et elle le suit, docile et inquiète. À la porte d'entrée elle se montre de nouveau hésitante.

« "Dieu du ciel, ouvrez donc enfin !" (Pourquoi cette attitude si stupide ? se demande Kanitz, furieux). Et pendant qu'elle tire les clés d'un vieux sac de cuir usé et ratatiné, il demande encore une fois, par mesure de prudence :

« "À propos, que faites-vous au juste dans cette maison ?"

« La femme s'arrête et répond en rougissant :

« "Moi ?… Je suis… – elle s'arrête et se reprend : j'étais… j'étais la dame de compagnie de la princesse."

« Du coup Kanitz en a le souffle coupé (et je vous jure qu'il était difficile à cette époque de faire perdre contenance à un homme de son calibre). Sans le vouloir il recule d'un pas.

« "Vous n'êtes pas… mademoiselle Dietzenhof ?

– Si”, fait-elle tout effrayée, comme si on l’avait accusée d’un crime.

« Kanitz n’avait jusqu’alors jamais connu ce qu’on appelle la confusion. Mais en se cognant ainsi contre la fabuleuse mademoiselle Dietzenhof, héritière de Kekesfalva, il devient terriblement confus. Aussitôt son ton change du tout au tout.

« “Pardon, dit-il en balbutiant et, en se hâtant d’ôter son chapeau, oh ! pardon, mademoiselle !… Mais personne ne m’avait dit que vous étiez déjà arrivée… Je ne me doutais pas… Je vous en prie, excusez-moi… Je n’étais venu que pour…”

« Il s’interrompt, car il s’agissait maintenant d’inventer quelque chose de plausible.

« “Ce n’était que pour l’assurance… Je suis déjà venu ici plusieurs fois, il y a quelques années, du vivant de la princesse. Malheureusement je n’avais pas eu l’honneur, mademoiselle, de vous rencontrer… Je voulais voir si tout ce qui est assuré est encore là… Nous y sommes obligés… Mais, après tout, cela ne presse pas.

– Je vous en prie, dit-elle craintivement. Mais comme je ne suis pas du tout au courant de ces sortes de choses, ce serait peut-être mieux que vous en parliez avec M. Peterwitz.

– Bien sûr, bien sûr, réplique notre Kanitz (il n’avait pas encore recouvré tout à fait sa présence d’esprit…) J’attendrai le retour de M. Peterwitz (À quoi bon corriger son erreur, se dit-il.) Mais, mademoiselle, peut-être pourrais-je, tout de même, si cela ne vous gêne pas, jeter un rapide coup d’œil. Ça ne demanderait que quelques instants. Du reste il n’y a certainement eu aucun changement dans le mobilier.

– Non, non, répondit-elle avec précipitation, rien n’a été changé. Si vous voulez vous rendre compte…

– Vous êtes bien aimable, mademoiselle, dit Kanitz en s’inclinant. Et ils entrent tous les deux dans le château.”

« Arrivé dans le salon, son premier coup d’œil est pour les quatre Guardi, que vous connaissez, et à côté, dans le boudoir d’Édith, pour l’armoire avec les porcelaines chinoises, les soieries et les statuettes de jade. Dieu soit loué !

Tout est encore là ! Petrovic n'a rien volé. L'imbécile préfère prendre sa part sur l'avoine, le foin, les pommes de terre, les réparations. Pendant ce temps, pour ne pas déranger le monsieur étranger dans son inspection, M^lle^ Dietzenhof manifestement embarrassée ouvre les volets. La lumière pénètre partout ; à travers les hautes portes vitrées le regard plonge dans le parc. Il s'agit d'engager la conversation, pense Kanitz, de ne pas la lâcher, de se mettre bien avec elle !

« "La vue sur le parc est très belle, commence-t-il en respirant à pleins poumons. Ce doit être admirable d'habiter ici.

– Oui, très belle, répond-elle docilement, mais son approbation ne sonne pas d'une façon tout à fait sincère. Kanitz se rend compte aussitôt que, toujours rabrouée, elle a désappris à contredire ouvertement. Cependant au bout d'un moment elle ajoute :

– À dire vrai, la princesse ne s'est jamais bien plu ici. Elle disait toujours que les pays de plaines la rendaient mélancolique. Elle n'aimait que les montagnes et la mer. Le pays lui semblait trop isolé, et les gens…"

« De nouveau elle s'arrête. (Il faut poursuivre la conversation, se redit Kanitz, maintenir le contact !)

« "Mais, vous, mademoiselle, vous ne pensez pas ainsi, fait-il, et j'espère que vous allez rester chez nous ?

– Moi… elle lève involontairement la main comme pour éloigner d'elle quelque chose de déplaisant… moi ? Oh non, pas du tout !… Que ferais-je ici, toute seule, dans cette grande maison ?… Non, non… je partirai dès que les affaires seront terminées."

« Kanitz la regarde en louchant et pense : comme elle a l'air fluette dans cette grande pièce, la pauvre propriétaire ! Si elle n'était pas si pâle et si apeurée, on pourrait presque dire qu'elle est jolie. Son long visage étroit avec ses lourdes paupières ressemble à un paysage gâté par la pluie, ses yeux d'un bleu tendre sont doux et chauds, mais ils ne rayonnent pas, ils se cachent pudiquement derrière les cils baissés. Observateur expérimenté, Kanitz voit tout de suite qu'il a devant lui un être auquel on a brisé l'échine, un être malléable et sans volonté. Donc, poursuivre la conversation, surtout continuer à parler ! Et, le front plissé, avec un air de sympathie il demande :

« “Mais que va devenir cette belle propriété ? Elle a besoin d’être dirigée, et même d’une main ferme.

– Je ne sais pas… Je ne sais pas.” Elle a prononcé ces mots avec nervosité, l’inquiétude palpite dans son corps frêle. En cet instant Kanitz comprend que cette femme, qui depuis des années a toujours été sous la dépendance d’autrui, n’aura jamais le courage de prendre d’elle-même une décision et qu’elle est plus effrayée que réjouie de cet héritage inattendu, qui n’est qu’une lourde charge sur ses faibles épaules. Avec la rapidité de l’éclair il réfléchit. Ce n’est pas pour rien que durant vingt années il a appris à acheter et à vendre, à pousser dans un sens et à retenir dans l’autre : encourager l’acheteur et décourager le vendeur, car telle est la première loi du métier d’intermédiaire. Aussitôt il s’apprête à faire appel à ses armes ordinaires. Il faut la dégoûter de sa propriété, pense-t-il. Peut-être pourrait-on ainsi régler toute l’affaire d’un coup, en prenant les devants sur Petrovic. Qui sait si ce n’est pas une chance que ce gaillard soit parti pour Vienne ? Et donnant à son visage une expression apitoyée, il dit :

« “Vous avez raison ! Une grande propriété est toujours une source de grands soucis. On n’a jamais de repos. Sans cesse il faut lutter avec le personnel, les intendants, les voisins, sans compter la charge des impôts et le recours aux avocats ! Quand les gens savent que vous avez quelque bien, ils ne pensent qu’à vous le prendre. On n’a autour de soi que des ennemis, quoi qu’on fasse. Il n’y a vraiment rien à faire : dès que les gens devinent qu’il y a de l’argent quelque part, tout le monde veut s’en emparer. Oui, vous avez raison : pour gérer une telle propriété il faut une main de fer, sinon on n’arrive pas à s’en tirer. Et même si l’on est né pour cela, il faut encore batailler perpétuellement.

– Hélas ! fait-elle en soupirant. (On voit qu’elle se rappelle quelque chose d’affreux.) Les gens sont terribles, c’est vrai, quand il s’agit d’argent. Je ne le savais pas.”

« Les gens ? Qu’importent les gens à Kanitz ? Qu’est-ce que ça peut lui faire que les hommes soient bons ou mauvais ? Prendre à ferme le domaine, le plus vite qu’il pourra et dans les meilleures conditions possibles, voilà ce qui l’intéresse subitement. Il écoute et approuve poliment, mais en même

temps une autre case de son cerveau calcule et réfléchit : comment mener rondement l'affaire ? Fonder un consortium, qui affermerait toute la propriété, les terres, la sucrerie, le haras, ne serait pas une mauvaise chose. On pourrait même ensuite sous-louer le tout à Petrovic et ne conserver pour soi que le château et l'installation. Le principal est de lui faire toute de suite une proposition et de l'avoir par la peur : elle acceptera tout ce qu'on lui offrira. Elle ne sait pas compter, n'a jamais gagné d'argent et ne mérite pas non plus qu'on lui en donne trop. Tandis que son cerveau travaille ainsi avec fièvre, ses lèvres poursuivent la conversation en feignant de compatir à ses ennuis.

« "Mais le plus affreux, ce sont les procès. On a beau être bon enfant, on ne sort jamais des chicanes. C'est ce qui m'a toujours effrayé et empêché d'acheter une propriété. Sans cesse des luttes, des avocats, des tourments ! Toujours des procédures, des séances ajournées et des scandales… Non, il vaut mieux vivre modestement, avoir sa tranquillité, n'être pas constamment obligé de se faire du mauvais sang ! Quand on est à la tête d'une propriété comme celle-ci, on croit posséder quelque chose et on n'est en réalité que le domestique des autres. En principe ce serait magnifique de vivre dans ce château, dans cette belle et vieille demeure, oui, magnifique… mais pour diriger cette affaire, il faudrait avoir des nerfs d'acier… et ce ne serait quand même qu'une charge éternelle…"

« Elle l'écoute, le buste incliné. Tout d'un coup elle relève la tête, un lourd soupir s'échappe de sa poitrine :

« "Oui, une charge effrayante… si seulement je pouvais la vendre !…"

« Ici il faut que je m'interrompe, lieutenant, pour vous faire comprendre ce que cette courte phrase signifia dans la vie de notre ami. Je vous ai déjà dit que Kekesfalva m'a raconté cette histoire pendant la nuit la plus grave de sa vie, celle où se mourait sa femme, dans un de ces moments, par conséquent, comme chacun n'en traverse dans toute sa vie que deux ou trois peut-être, – un de ces moments où même le plus dissimulé éprouve le besoin de se montrer, devant un autre homme, aussi vrai et aussi nu que devant Dieu. Je le revois encore quand nous étions assis l'un en face de l'autre, dans la salle d'attente du sanatorium. Il s'était approché tout près de moi et parlait à voix basse, sur un ton extrêmement ému, d'une seule coulée. Je sentais qu'il

s'efforçait d'oublier que sa femme était là-haut, en train de mourir, et qu'il voulait s'étourdir. Mais à cet endroit de son récit où M^lle^ Dietzenhof lui dit : "Si seulement je pouvais la vendre !", il s'arrêta soudain. Pensez donc, lieutenant, quinze ou seize ans plus tard le souvenir de cet instant où cette innocente fille d'un certain âge lui avoua d'une façon aussi impulsive son désir de vendre le plus vite possible, l'émouvait encore à tel point qu'il en devint tout pâle. Deux fois, trois fois, il me répéta la phrase et sans doute avec la même intonation : "Si seulement je pouvais la vendre !" Car le Kanitz d'alors, avec sa faculté de perception rapide, avait aussitôt compris que la plus grande affaire de sa vie lui tombait pour ainsi dire dans les mains et qu'il n'avait rien d'autre à faire qu'à les refermer, qu'il pouvait acheter lui-même cette magnifique propriété au lieu de la prendre à ferme. Et tandis qu'il cachait son saisissement sous un bavardage indifférent, son cerveau travaillait de plus belle. Oui, se disait-il, il faut acheter, tout de suite, avant le retour de Petrovic ou l'arrivée du directeur du cartel sucrier. Il ne faut pas que je lâche cette femme, il faut que je l'empêche de reculer. Je ne m'en irai pas avant d'être le propriétaire de Kekesfalva. Et avec cette faculté mystérieuse dont l'esprit est doué à certains moments de grande tension, pour se dédoubler intérieurement, il cogitait ferme, tout en continuant à lui dire autre chose et à lui parler en sens inverse : "Vendre… oui, bien entendu, mademoiselle, on peut toujours vendre et toute chose… vendre est facile en soi… mais bien vendre, c'est la question… Bien vendre, c'est ce qui importe. Trouver quelqu'un d'honnête, quelqu'un qui connaît déjà le pays, le sol et les gens… quelqu'un qui a des relations, et surtout pas, Grand Dieu ! l'un de ces avocats qui ne cherchent qu'à vous précipiter dans d'inutiles procès… Et puis, chose très importante, précisément dans ce cas : vendre comptant, trouver une personne qui ne paie pas avec des traites et des billets, pour lesquels il faut encore se battre pendant des années… vendre sûrement et à un prix raisonnable. (En même temps il calculait : je peux aller jusqu'à quatre cent mille couronnes, quatre cent cinquante mille au plus. Il y a aussi en somme les tableaux, qui valent à coup sûr cinquante mille, peut-être même cent mille couronnes, la maison, le haras… il faudrait seulement voir si le domaine n'est pas hypothéqué et savoir si quelqu'un n'a pas fait déjà une offre avant moi…)" Brusquement il prend son courage à deux mains :

« "Avez-vous déjà, mademoiselle… pardonnez-moi d'être si indiscret,

une idée… une idée approximative du prix que vous voudriez vendre ? Je veux dire, avez-vous déjà pensé à un chiffre ?

– Non, répondit-elle tout à fait déconcertée et en le regardant d'un air affolé."

« Aie ! mauvais, pensa Kanitz. Tout à fait mauvais. C'est toujours avec ceux qui ne fixent aucun prix qu'il est le plus difficile de traiter. Après votre offre, ils vont chez l'un et chez l'autre pour se renseigner, et chacun évalue et parle et intervient. Si on lui laisse le temps de voir d'autres personnes, tout est raté. Durant ce tumulte intérieur ses lèvres n'en continuaient pas moins à parler d'une façon appliquée :

« "Mais vous… vous êtes bien fait une idée approximative, mademoiselle… et il faudrait aussi savoir s'il y a des hypothèques, et combien, sur la propriété…

– Hypo… hypothèques ?… répéta-t-elle. On voyait que c'était la première fois qu'elle entendait ce mot.

– Je veux dire, reprit Kanitz… il doit bien y avoir eu quelque part une estimation… ne fût-ce qu'à cause des droits de succession… Votre avocat… pardonnez-moi si je vous parais peut-être indiscret, mais je voudrais pouvoir bien vous conseiller… votre avocat ne vous a fourni aucun chiffre ?

– Mon avocat ?… (Elle parut se rappeler confusément quelque chose)… Oui, oui, attendez… il m'a écrit… au sujet d'une estimation… oui, vous avez raison, à cause des impôts, mais… mais tout était en hongrois et je ne connais pas le hongrois. C'est exact, je me rappelle à présent, mon avocat m'a écrit que je devais faire traduire ces papiers, et, mon Dieu ! dans mon trouble je l'ai oublié. Ils doivent être encore dans ma serviette, de l'autre côté… J'habite en effet dans les bâtiments de l'intendance, là-bas… Vous comprenez que je ne peux tout de même pas coucher dans les appartements qu'occupait la princesse… Mais si vous voulez vraiment avoir la bonté de venir avec moi, je vous montrerai tout… c'est-à-dire (elle s'arrêta soudain) si je ne vous fatigue pas trop avec mes affaires…"

« Kanitz trembla d'émotion. Tout venait au-devant de lui avec une rapidité qui ne s'éprouve qu'en rêve. Elle-même voulait lui montrer les actes, les estimations ! Cela lui donnait définitivement l'avantage. Il s'inclina

humblement.

« “Mais c’est pour moi une grande joie, mademoiselle, de pouvoir vous guider. Et je peux dire sans exagérer que j’ai quelque expérience dans ces sortes d’affaires. La princesse (ici il mentait résolument) s’adressait toujours à moi quand elle avait besoin d’un renseignement d’ordre financier, elle savait que je n’avais pas d’autre désir que de la conseiller le mieux possible…”

« Ils passèrent dans les bâtiments de l’intendance. Tous les papiers du procès étaient encore là en désordre dans une serviette bourrée, toutes les correspondances avec l’avocat, les quittances des droits de succession, la copie de l’accord passé avec les parents de la princesse. Elle fouilla avec nervosité parmi les documents, tandis que Kanitz, qui la regardait en respirant avec difficulté, sentait ses mains trembler. Enfin elle sortit un papier, qu’elle déplia :

« “Je crois que c’est le bon.”

« Kanitz prit le papier auquel était épinglée une pièce annexe en hongrois. C’était une courte lettre de l’avocat viennois disant : “Ainsi qu’il me le communique à l’instant, mon confrère hongrois a réussi à obtenir, grâce à ses relations, une estimation tout à fait basse de la succession, en vue d’éviter de trop hautes taxes successorales. À mon avis la somme fixée correspond environ à un tiers, et même pour certaines choses, à un quart seulement de la valeur véritable.” Les mains tremblantes, Kanitz prit la liste écrite en hongrois. Une seule chose l’intéressait ; le domaine de Kekesfalva. Il était estimé à cent quatre-vingt-dix mille couronnes.

« Kanitz pâlit. C’était aussi ce qu’il avait calculé : la véritable valeur du domaine représentait le triple du prix d’estimation rabaissé à dessein, soit environ six cent mille couronnes, et avec cela l’avocat ignorait tout des objets chinois. Combien lui offrir maintenant ? Les chiffres se brouillaient devant ses yeux.

« Mais à côté de lui une voix craintive demanda : “Est-ce bien le véritable papier ? Pouvez-vous le lire ?

– Mais oui, répondit Kanitz, tiré soudain de ses réflexions. Oui, oui… ainsi… l’avocat vous fait savoir que pour Kekesfalva l’estimation est de cent

quatre-vingt-dix mille couronnes. Mais, bien entendu, c'est seulement une valeur d'estimation.

– Une estimation ?… Excusez-moi… mais qu'entend-on par là ?"

« Il s'agissait à présent de faire sauter la coupe, à présent ou jamais. Kanitz respira profondément.

« "Une valeur d'estimation… c'est toujours une chose incertaine, très douteuse… car… l'estimation officielle ne correspond jamais entièrement au prix de vente. On ne peut jamais compter, c'est-à-dire compter d'une façon certaine, atteindre le chiffre de l'estimation… dans certains cas, naturellement, on peut l'atteindre, dans certains même on peut le dépasser… mais il faut pour cela que les circonstances s'y prêtent… c'est toujours une sorte de jeu de hasard, comme dans toute vente aux enchères… L'estimation ne signifie en somme qu'un point de départ, tout à fait vague, bien entendu… Exemple… On peut, par exemple, admettre – Kanitz tremblait (ni trop peu ni trop, se disait-il) – que si une propriété comme celle-ci est évaluée officiellement à cent quatre-vingt-dix mille couronnes… on peut, en cas de vente, compter en obtenir, quoi qu'il arrive, cent cinquante mille. Oui, on peut y compter.

– Combien dites-vous ?"

« Le sang afflua si soudainement aux oreilles de Kanitz qu'elles en tintèrent. Il est vrai qu'elle s'était vivement tournée vers lui et l'avait interrogé avec la précipitation de quelqu'un qui ne parvient qu'avec difficulté à maîtriser sa colère. Avait-elle percé son jeu mensonger ? S'il augmentait vite de cinquante mille couronnes ? Mais en lui une voix disait : Continue comme tu as commencé ! Et il joua une seule carte. Ses tempes battaient avec la violence d'un roulement de tambour, il dit d'une voix calme :

« "Oui, c'est ce que je pensais, en tout cas. Cent cinquante mille couronnes, je crois qu'on pourrait sûrement les obtenir."

« Mais à cet instant son cœur s'arrêta et le violent battement de ses tempes cessa. Car l'innocente créature s'était écriée avec un sincère étonnement :

« "Tant que cela ? Croyez-vous vraiment… tant que cela ?"

« Il fallut à Kanitz un certain temps pour se remettre. Il dut faire un effort terrible avant de pouvoir répondre sur le ton de la conviction la plus honnête : "…Oui, mademoiselle, cette somme je pourrais la garantir. Elle doit être possible à obtenir, d'une façon ou d'une autre." »

Le docteur Condor s'interrompit encore. Je pensais tout d'abord que ce n'était que pour allumer un cigare. Mais je remarquai qu'il était devenu tout à coup nerveux. Il ôta son binocle, le remit, ramena ses rares cheveux en arrière, comme s'ils le gênaient, et me regarda longuement, avec inquiétude. Puis il se renversa d'un seul coup dans son fauteuil et poursuivit :

« Je vous en ai peut-être dit plus, lieutenant, que je n'avais l'intention de le faire. Mais j'espère que vous n'en tirerez pas de fausses conclusions. Si je vous ai rapporté exactement de quelle façon Kekesfalva a jadis dupé cette personne ignorante, ce n'était pas du tout dans l'intention de vous indisposer contre lui. Le pauvre vieillard chez qui nous avons dîné ce soir, cet être cardiaque et bouleversé qui m'a confié son enfant et donnerait toute sa fortune pour la voir guérir, cet homme n'est plus depuis longtemps celui qui réalisa l'opération douteuse en question et je serais le dernier, aujourd'hui, à l'accuser. Précisément maintenant où, dans son désespoir, il a vraiment besoin d'aide, il me paraît important que ce soit de moi, et non d'autres personnes plus ou moins malveillantes, que vous appreniez la vérité. Je vous prie donc de bien retenir ceci : Kekesfalva (ou plutôt Kanitz) ne s'était nullement ce jour-là rendu au château dans le but d'arracher à cette femme, qu'il ne connaissait pas, la vente du domaine à un prix dérisoire. Il voulait seulement faire en passant une de ses petites affaires ordinaires, et rien de plus. Cette chance énorme lui était pour ainsi dire tombée dessus, et il se serait renié lui-même s'il ne l'avait pas exploitée à fond. Mais vous allez voir comme les choses ont tourné ensuite.

« Je ne veux pas trop m'étendre et je passerai sur certains détails. Je veux surtout souligner que ces heures furent pour lui les plus tendues et les plus formidables de sa vie. Imaginez bien la situation : quelqu'un qui n'était jusque-là qu'un médiocre "agent", un obscur affairiste voit soudain fondre sur lui, tel un météorite tombé du ciel, la possibilité de devenir richissime en un tournemain. Il pouvait en vingt-quatre heures gagner plus que durant les

dernières vingt-quatre années d'opiniâtres et laborieux petits gains – et la tentation était d'autant plus énorme qu'il n'avait même pas besoin de pourchasser la victime, de la circonvenir ou de la coincer, puisque, au contraire, elle passait toute seule la tête dans le nœud coulant, et caressait même pour ainsi dire la main qui tenait le couteau. Le seul risque était que quelqu'un d'autre surgît brusquement. C'est pourquoi il ne pouvait pas lâcher l'héritière des yeux un seul instant, ni lui laisser le temps de réfléchir. Il fallait quitter Kekesfalva avec elle avant le retour de l'intendant, et pendant tout ce temps il ne fallait pas, par précaution, qu'elle pût du tout soupçonner qu'il eût lui-même un intérêt dans cette vente.

« Le coup était digne d'un Napoléon, tant il y fallait d'audace et de goût du danger : pour prendre d'assaut la citadelle de Kekesfalva avant que n'arrivât l'armée de renfort. Mais le hasard vient souvent en aide à celui qui sait risquer. Un fait (cruel, mais aussi très naturel), et que Kanitz lui-même ignorait, lui avait mystérieusement préparé la voie : pendant les premières heures passées au château, la pauvre héritière avait déjà subi tellement d'humiliations et rencontré tant de haine qu'elle n'avait plus qu'un désir : s'en aller au plus vite ! Il n'est pas d'envie plus grossière que celle que ressentent les natures subalternes quand elles voient quelqu'un arraché comme par un coup de baguette magique à la condition servile à laquelle elles-mêmes sont condamnées. Les âmes basses pardonneront plus volontiers à un prince la fortune la plus extravagante, que la liberté la plus modeste à quelqu'un qui était rivé aux mêmes chaînes qu'elles. À la nouvelle que soudain cette Allemande à qui, ils s'en souvenaient, l'irascible princesse avait souvent, pendant sa toilette jeté à la tête peignes et brosses, était devenue la propriétaire du domaine et par conséquent leur maîtresse à tous, les domestiques n'avaient pas pu retenir leur fureur. Dès qu'il avait appris l'arrivée de l'héritière, Petrovic s'était précipité dans le train pour n'avoir pas à la saluer. Sa femme, une personne tout à fait vulgaire, une ancienne servante de cuisine au château, l'avait accueillie par ces paroles ironiques : "Allez, vous ne voudrez sans doute pas habiter chez nous, vous ne serez pas assez bien." Le valet lui avait jeté avec brutalité sa valise devant la porte, et elle avait dû la traîner à l'intérieur, sans que la femme de l'intendant eût fait un geste pour l'aider. On ne lui avait pas préparé à manger, personne ne s'était soucié d'elle, et la nuit elle avait pu entendre sous sa fenêtre une

conversation à voix haute touchant une certaine “coquine”, une “voleuse d’héritage”.

« Ce premier accueil avait fait comprendre à la pauvre et timide héritière qu’elle n’aurait jamais un moment de tranquillité dans cette maison. C’est seulement pour cela – et Kanitz ne s’en doutait pas – qu’elle accepta avec empressement sa proposition de partir le jour même pour Vienne, où il connaissait soi-disant un acheteur sûr. Cet homme sérieux, serviable, qui savait tant de choses, cet homme aux yeux mélancoliques lui apparut comme un envoyé du ciel. Elle n’en demanda pas plus. Elle lui remit avec reconnaissance tous les papiers et l’écouta attentivement avec une expression candide dans ses yeux bleus, quand il la conseilla sur le placement de la somme qu’elle allait tirer de la vente du domaine. Elle ne devait prendre que des valeurs offrant une garantie absolue, des bons sur le Trésor par exemple. Aucune partie, si minime fût-elle, de sa fortune ne devait être confiée à une personne privée. Tout devait être placé dans une banque, et la gestion laissée à un notaire, assermenté par-devant l’empereur et roi. En aucun cas elle ne devait faire appel à son avocat, car de quoi s’occupent les avocats, sinon de rendre troubles les affaires les plus claires ? Certes, glissait-il de temps en temps, certes il était possible que dans trois ans, dans quatre ans elle obtînt une somme supérieure. Mais quels frais d’ici là et quels ennuis avec les tribunaux et les bureaux ! Et comme il voyait à ses yeux bleus et innocents qui s’effrayaient de nouveau, quelle répugnance cette personne paisible avait pour les affaires et les chicanes, il déroula encore une fois toute la gamme des arguments qui l’avaient déjà convaincue pour plaquer encore le même accord final : vite, vite ! À quatre heures de l’après-midi, avant que Petrovic fût de retour, ils prenaient le train pour Vienne. Tout cela s’était passé avec une telle rapidité que M^{lle} Dietzenhof n’eut même pas l’occasion de demander son nom à cet étranger à qui elle confiait le soin de vendre la totalité de son héritage.

« Ils voyagèrent en express de première classe – jamais Kanitz ne s’était assis sur ces sièges rembourrés et garnis de velours rouge. À Vienne, il la conduisit dans un bon hôtel de la Kärtnerstrasse, où il prit lui aussi une chambre. Il lui fallait faire préparer le soir même, par son complice, l’avoué Gollinger, l’acte d’achat qui donnerait à cette belle affaire une forme juridique inattaquable, mais il n’osait pas laisser sa victime seule une minute.

Une idée lui vint, géniale, je dois l'avouer ! Il proposa à M^lle^ Dietzenhof d'aller passer la soirée à l'Opéra, où l'on donnait une représentation de gala, pendant que de son côté il s'efforcerait de mettre la main sur cette personne dont il avait parlé et qui désirait acheter une propriété. Touchée par tant de sollicitude, M^lle^ Dietzenhof accepta avec joie. Il l'installa à l'Opéra ; là elle était clouée pour quatre heures. Hélant un fiacre – cela aussi pour la première fois de sa vie – il se rendit alors à toute vitesse chez son compère et complice, Maître Gollinger. Ce dernier n'était pas chez lui. Finalement Kanitz le dénicha dans une taverne et lui promit deux mille couronnes s'il consentait à rédiger immédiatement l'acte de vente dans tous ses détails et, son travail terminé, à donner rendez-vous au notaire pour le lendemain soir, sept heures.

« Prodigue, là encore pour la première fois de sa vie, Kanitz avait, pendant cette négociation, fait attendre le fiacre devant la maison de l'avoué. Ses instructions données, il revint en toute hâte à l'Opéra, où il arriva juste à temps pour prendre dans le vestibule M^lle^ Dietzenhof, ivre d'enthousiasme, et la ramener à l'hôtel. Ce fut sa deuxième nuit sans sommeil. Plus il approchait du but, plus la crainte le tenaillait de voir cette créature jusque-là si docile lui échapper au dernier moment. Quittant son lit à chaque instant, il élaborait avec la plus grande minutie son plan pour le lendemain. Surtout il ne fallait pas la laisser seule. Il louerait un fiacre, qui l'attendrait, partout, il ne ferait pas un pas à pied, de crainte qu'elle ne rencontrât par hasard son avocat dans la rue. Il s'arrangerait pour l'empêcher de lire un journal – où elle pourrait trouver quelque chose sur l'accord intervenu dans le procès Orosvar et qui lui inspirerait peut-être la peur d'être roulée une seconde fois. Mais toutes ces craintes, toutes ces précautions étaient en réalité superflues, car la victime ne voulait nullement s'échapper : comme un agneau attaché par un joli ruban rose, elle suivait gentiment son dangereux berger, et lorsque, après une nuit tourmentée, notre ami pénétra, exténué, dans la salle à manger de l'hôtel, elle était déjà là, toujours vêtue de la même modeste robe cousue de sa main, attendant avec patience. Alors commença un étrange carrousel. Jusqu'au soir Kanitz traîna partout la pauvre Dietzenhof, d'une façon d'ailleurs superflue, pour lui faire croire à l'existence de toutes sortes de difficultés qu'il s'était fatigué à inventer pour elle durant sa nuit blanche.

« Je passe encore sur les détails ; il la conduisit chez son avoué, où il

téléphona dans toutes les directions, pour de tout autres affaires. Il l'amena dans une banque et fit demander le fondé de pouvoirs, pour discuter avec lui du placement de son argent et de l'ouverture d'un compte à son nom ; il se rendit avec elle dans deux ou trois instituts hypothécaires, ainsi que dans un obscur bureau de fonds, où il devait soi-disant se procurer certains renseignements. Et elle alla ainsi avec lui en vingt endroits, attendant avec calme dans les antichambres, pendant qu'il poursuivait ses prétendues négociations. Douze années d'esclavage chez la princesse l'avaient habituée depuis longtemps à ces longues stations ; cela ne la gênait pas, ne l'humiliait pas, et elle attendait, attendait, les mains croisées dans son giron, baissant modestement ses yeux bleus chaque fois que quelqu'un passait devant elle. Elle faisait tout ce que Kanitz lui disait de faire, signait des papiers, sans même les regarder, donnait quittance de sommes non encore reçues, tout cela avec une telle docilité que Kanitz commençait à se demander si cette bêtasse ne se serait pas contentée de cent quarante mille couronnes ou même cent trente mille. Elle répondait "oui" quand le fondé de pouvoir lui conseillait des actions du chemin de fer, et disait encore "oui" quand il suggérait des actions bancaires, en lançant à chaque fois un regard inquiet vers son oracle, Kanitz. Il était trop clair que toutes ces pratiques des affaires – les formulaires et les signatures – et même la simple vue de l'argent comptant était pour elle un pénible tourment, et que son seul désir était d'échapper à ces incompréhensibles préoccupations pour se retrouver tranquillement assise dans sa chambre, à lire, broder ou jouer du piano – et surtout ne plus être placée devant d'aussi importantes décisions, l'esprit vide et le cœur défaillant.

« Infatigable, Kanitz la faisait tourner dans ce cercle artificiel, tantôt pour l'aider vraiment, comme il le lui avait promis, à trouver le meilleur placement possible pour son argent, tantôt pour l'étourdir. Cela dura exactement de neuf heures du matin à cinq heures et demie du soir. À la fin ils étaient tous deux tellement épuisés qu'il lui proposa d'entrer dans un café pour se reposer. L'essentiel était fait, les conditions de vente réglées. Il ne restait plus qu'à se rendre à sept heures chez le notaire, pour signer l'accord et prendre possession de la somme convenue. Aussitôt son visage se rasséréna et elle dit, en même temps que passait dans ses yeux bleus et candides un éclair de joie : "Alors je pourrai partir demain matin ?

– Mais bien entendu, répondit Kanitz. Dans une heure, vous serez l'être le plus libre de la terre et vous n'aurez plus besoin de vous soucier d'argent ni de propriété. Vos six mille couronnes de rentes sont placées d'une façon absolument sûre. Désormais vous pourrez vivre n'importe où sur terre, et comme il vous plaira."

« Par politesse il lui demanda où elle pensait se retirer. Son visage s'assombrit de nouveau :

« "J'ai pensé que le mieux serait d'aller tout d'abord chez des parents en Westphalie. Je crois qu'il y a demain matin un train via Cologne."

« Kanitz déploya aussitôt un zèle extraordinaire. Il se fit apporter l'indicateur des chemins de fer, l'étudia avec soin et groupa les correspondances. Le rapide Vienne-Francfort-Cologne, changement à Osnabruck. Le train de neuf heures vingt était le meilleur. Il arrivait le soir à Francfort. Là il lui conseillait de s'arrêter et de passer la nuit, pour ne pas arriver trop fatiguée. Dans sa fièvre il feuilleta plus loin et trouva dans la page d'annonces un petit hôtel protestant. Pour le billet, elle n'avait pas à s'inquiéter. Il s'en chargeait, et même il l'accompagnerait à la gare. Ces recherches, cet entretien firent passer le temps plus vite qu'il ne l'avait espéré. Il regarda sa montre :

« "À présent il est temps d'aller chez le notaire", fit-il.

« Une petite heure suffit pour tout régler définitivement. En une petite heure, notre ami avait raflé à l'héritière les trois quarts de sa fortune. Lorsque son vieux complice vit le nom du château de Kekesfalva et le prix d'achat dérisoire, il cligna de l'œil avec admiration dans la direction de Kanitz, sans que la Dietzenhof ne vît rien. Ce qui signifiait : "Vieille canaille ! Quel coup magnifique tu as fait là !" Le notaire, lui aussi intéressé, regarda derrière ses lunettes M^{lle} Dietzenhof. Il avait, comme tout le monde, lu dans les journaux l'histoire de la lutte qui s'était déroulée autour de l'héritage de la princesse Orosvar, et cette vente pressée lui paraissait quelque peu suspecte. Pauvre femme, pensait-il sans doute, tu es tombée dans de mauvaises mains ! Mais ce n'était pas le rôle d'un notaire de mettre en garde, à l'occasion de la signature d'un contrat, le vendeur ou l'acheteur. Sa tâche se limitait à enregistrer l'acte, à apposer des cachets et à percevoir la taxe et les frais.

Aussi le brave homme se contenta-t-il de baisser la tête – il avait déjà dû voir dans sa vie pas mal d'affaires douteuses qu'il avait revêtues du sceau de l'aigle impérial – et il invita poliment la Dietzenhof à signer la première.

« La timide créature s'effraya. Indécise elle regarda son mentor, Kanitz, et c'est seulement lorsque ce dernier l'eut encouragée d'un mouvement de la tête qu'elle s'approcha de la table et écrivit, de son écriture allemande, claire et droite : "Annette Béate Maria Dietzenhof". À son tour notre ami signa. De ce fait, tout était terminé. Un chèque représentant le prix d'achat fut remis au notaire, à qui Kanitz fournit en même temps le numéro du compte en banque où il devait être viré le lendemain. D'un trait de plume Léopold Kanitz avait doublé ou triplé sa fortune : lui seul et personne d'autre à présent était le seigneur et propriétaire de Kekesfalva.

« Le notaire sécha soigneusement les signatures, puis les trois visiteurs lui serrèrent la main et descendirent l'escalier, la Dietzenhof en tête, suivie de Kanitz qui retenait son souffle, et derrière lui Gollinger qui enfonçait à chaque instant sa canne dans les côtes de l'acheteur chançard en murmurant de sa voix de rogomme (compréhensible pour lui seul) : "Lumpus maximus ! Lumpus maximus !" Lorsqu'ils furent devant la porte de la rue, Maître Gollinger prit congé en s'inclinant profondément d'un air ironique. Kanitz en éprouva une sorte de gêne, car il restait seul avec sa victime et cela l'effrayait.

« Il faut, mon cher lieutenant, que vous essayiez de comprendre ce changement inattendu. Je ne voudrais pas être trop pathétique et dire que chez notre ami la conscience s'était éveillée soudain ; mais ce trait de plume avait modifié entièrement la situation des deux partenaires. Réfléchissez : pendant deux jours Kanitz, acheteur, avait lutté contre cette pauvre fille, vendeur. Elle avait été l'adversaire qu'il lui fallait assiéger, envelopper et contraindre à capituler. Mais maintenant l'opération militaro-financière était terminée, Napoléon-Kanitz avait triomphé, complètement, et cette calme et simple fille, qui marchait dans la Walfischgasse, avec docilité à côté de lui, dans sa modeste robe, n'était plus son adversaire, son ennemi. Et – si bizarre que cela paraisse – en cet instant de sa rapide victoire, rien n'oppressait plus notre ami que le fait de la trop grande facilité avec laquelle il avait triomphé de sa victime. En effet, lorsque l'on cause du tort à quelqu'un, on se sent

mystérieusement plus à l'aise devant sa responsabilité quand on découvre (ou quand on se persuade) que la personne lésée a elle aussi mal agi à l'une ou l'autre occasion ; cela déleste toujours la conscience de pouvoir reprocher à sa dupe ne fût-ce qu'un manquement minime. Or Kanitz n'avait rien, absolument rien à reprocher à sa victime, qui s'était remise à lui en lui présentant ses pieds et poings liés, et l'avait en outre couvert des regards innocents et reconnaissants de ses yeux vifs comme bleuets. Que pouvait-il bien lui dire maintenant ? La féliciter de la vente, c'est-à-dire de la perte qu'elle avait faite ? Il se sentait de plus en plus mal à l'aise. Je l'accompagnerai encore jusqu'à l'hôtel, se dit-il, puis ce sera fini.

« Mais sa victime elle aussi, de son côté, était visiblement inquiète. Elle aussi se mit à marcher d'un pas hésitant, d'un air réfléchi. Ce changement n'échappa pas à Kanitz, quoiqu'il tînt la tête baissée. À l'allure hésitante de son pas (il n'osait pas regarder son visage), il sentit qu'elle pensait à quelque chose avec effort. Il eut peur tout à coup. Elle a fini par comprendre, se dit-il, que je suis l'acheteur. Probablement elle va me faire des reproches, sans doute regrette-t-elle déjà sa sotte précipitation et se propose-t-elle d'aller voir dès demain son avocat. Mais brusquement – ils avaient déjà descendu en silence, côte à côte, toute la Walfischgasse – elle prit courage, toussa légèrement et commença :

« "Pardonnez-moi… mais comme je pars demain matin de bonne heure je désirerais en finir tout à fait aujourd'hui… Je voudrais tout d'abord vous remercier de la peine que vous vous êtes donnée pour moi et… et… vous prier de bien vouloir me dire tout de suite… combien je vous dois pour vos efforts. Vous avez perdu tant de temps avec cette affaire… j'aurais voulu tout régler avant mon départ"

« Du coup les pieds de Kanitz restèrent sur place, son cœur cessa de battre. C'en était trop ! Il n'était pas préparé à cela. Il éprouva ce sentiment pénible qu'on ressent lorsqu'on a battu un chien et que l'animal s'approche de vous en rampant, vous regarde avec des yeux suppliants et lèche la main qui l'a frappé.

« "Mais non, bégaya-t-il tout déconcerté, vous ne me devez rien, rien du tout." Il sentait la sueur lui couler sur le front ! Lui qui calculait toujours d'avance, qui depuis des ans et des ans avait appris à prévoir toute réaction, il

lui arrivait quelque chose d'entièrement nouveau. Dans ses années les plus pénibles, le fait s'était produit plus d'une fois qu'on lui fermât la porte au nez, qu'on ne répondît pas à son salut (il y avait même certaines rues dans lesquelles il ne tenait plus à passer). Mais qu'on le remerciât, cela ne lui était encore jamais arrivé. Et devant cette personne qui continuait à lui montrer sa confiance malgré tout, et après ce qu'il lui avait fait, il éprouvait une espèce de honte. Malgré lui il sentait le besoin de s'excuser.

« "Non, balbutia-t-il, pour l'amour du Ciel… vous ne me devez rien… et je n'accepterai rien… non, vous ne me devez rien… je souhaite seulement avoir agi d'une façon conforme à vos intérêts. Peut-être eût-il été préférable d'attendre, je crois même qu'on… aurait pu obtenir davantage, si vous n'aviez pas été si pressée… Mais vous vouliez vendre vite, et en somme je continue à penser que c'est mieux pour vous. Oui, je le crois, devant Dieu, c'est mieux pour vous."

« La respiration lui revint, et il se sentit presque sincère.

« "Pour une personne comme vous, qui ne comprend rien aux affaires, il valait mieux passer la main ! Il est préférable d'avoir moins, et de tenir quelque chose de sûr. Et maintenant ne vous laissez pas (il avala rapidement sa salive) je vous en prie instamment, ne laissez pas d'autres gens vous en conter ; on vous dira peut-être que vous avez vendu dans de mauvaises conditions, trop bon marché. Toujours il y a des gens qui viennent se vanter après coup, qui font les malins en racontant qu'ils auraient, eux, donné plus, beaucoup plus… Mais quand ces gens-là achètent, ils ne payent pas, ils vous donnent des traites, des reconnaissances, des billets. Cela ne vous aurait pas convenu, pas du tout, je vous le jure, aussi vrai que je suis là, devant vous, car vous n'êtes pas née pour ces choses-là ! Pour faire des affaires, voyez-vous, il faut… il faut être dur comme l'argent lui-même et avec cela habile et rusé… et vous ne l'êtes pas. Pour vous, c'était mieux comme les choses se sont passées. Et la banque est de premier ordre et l'argent est bien placé, je vous le certifie. Vous toucherez régulièrement votre rente, il ne peut rien vous arriver de désagréable. Croyez-moi… Je vous le jure… Vous avez bien fait."

« Ils étaient arrivés à la porte de l'hôtel. Kanitz hésita. Je devrais tout au moins l'inviter à dîner, ou peut-être à passer la soirée au théâtre, se dit-il. Mais déjà elle lui tendait la main.

« “Je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Je vous ai déjà assez ennuyé. Depuis deux jours déjà, je me sens confuse que vous m’ayez consacré tellement de temps… Encore une fois… je… je vous remercie. Jamais (ici elle rougit légèrement) quelqu’un ne s’est montré si bon et si serviable pour moi… Je n’aurai pas cru possible d’en avoir fini si vite avec cette histoire… que tout se passerait si bien et si facilement pour moi… Je vous remercie beaucoup, je vous remercie de tout mon cœur.”

« Kanitz prit sa main et ne put s’empêcher de lever les yeux vers elle. La chaleur du sentiment qu’elle éprouvait avait chassé de ses traits son anxiété coutumière. Son visage d’ordinaire si pâle et si traqué avait pris soudain un vif éclat ; il paraissait presque enfantin avec ses yeux bleus expressifs et son petit sourire reconnaissant. Kanitz cherchait en vain à lui dire un dernier mot. Mais vite, elle le saluait déjà et s’en allait légère, svelte, d’un pas assuré. Sa démarche avait changé. C’était à présent celle d’une personne soulagée, délivrée. Il la suivit d’un regard incertain. Il avait l’impression qu’il voulait encore lui parler avant de la quitter. Mais déjà le portier lui avait tendu sa clé, le groom la conduisait vers l’ascenseur. C’était fini.

« C’est ainsi que la victime prit congé de son bourreau. Mais il semblait à Kanitz que c’était lui qui avait reçu le coup. Tout étourdi, il resta quelques minutes sur place, regardant le hall désert. À la fin, le flot de la rue l’entraîna sans qu’il sût où il allait. Jamais encore personne ne l’avait ainsi regardé, aussi amicalement, avec autant de gratitude. Jamais encore personne ne lui avait ainsi parlé. Les derniers mots qu’elle avait prononcés résonnaient encore à ses oreilles : “Je vous remercie de tout mon cœur.” Et de tels mots venaient de quelqu’un qu’il avait trompé et dépouillé ! À chaque instant il s’arrêtait, pour essuyer la sueur qui coulait de son front. Et soudain, arrivé devant la grande maison de verrerie de la Kärtnerstrasse, qu’il descendait au hasard, comme ivre, il aperçut son propre visage dans la glace de la vitrine et il se regarda comme on examine dans le journal la photographie d’un malfaiteur pour essayer de reconnaître les caractéristiques du criminel : le menton fuyant, la lèvre mauvaise, les yeux durs. En voyant derrière ses lunettes des yeux agrandis par l’angoisse, il se rappela brusquement ceux de la femme qu’il venait de quitter. Oui, ce sont des yeux comme ceux-là qu’il faudrait avoir, se dit-il, bouleversé – et non comme les miens, aux bords rouges, cupides et agités –, des yeux bleus, brillants, animés d’une foi

intérieure. (Ma mère en avait parfois de pareils, le vendredi soir.) Oui, c'est ainsi qu'on devrait être, honnête, candide, et préférer se laisser rouler que rouler les autres. Seules des natures de ce genre sont bénies de Dieu. Toutes mes habiletés ne m'ont pas rendu heureux. Je ne suis qu'un pauvre type qui ne connaît pas le repos. Et il poursuivit son chemin, Léopold Kanitz, étranger à lui-même : jamais il ne s'était senti si misérable qu'en ce jour de son plus grand triomphe.

« Il finit par entrer dans un café, parce qu'il croyait avoir faim et il se fit servir à manger. Mais chaque bouchée l'écœurait. Je revendrai le domaine, se dit-il, je le revendrai tout de suite. Qu'en ferais-je ? Je ne suis pas agriculteur. Dois-je, moi qui suis seul, occuper dix-huit chambres et passer mon temps à me disputer avec cette canaille d'intendant ? C'était une folie, j'aurais dû l'acheter pour le compte de l'institut hypothécaire, et non à mon nom. Car si elle apprend pour finir que c'est moi l'acheteur… D'ailleurs je ne veux pas gagner grand-chose là-dessus. Si elle le désire, je le lui rends en prélevant un léger bénéfice, vingt ou même dix pour cent. Je suis prêt à le lui rendre quand elle voudra, si elle le regrette.

« Cette pensée le soulagea. Demain je lui écrirai, ou du reste, je peux encore le lui dire avant qu'elle prenne le train. Oui, c'était ce qu'il fallait faire : lui donner un droit d'option pour le rachat. Maintenant il pensait pouvoir dormir tranquille. Mais malgré les deux mauvaises nuits qu'il venait de passer, il dormit peu et mal. Toujours résonnait à son oreille ce : "Je vous remercie de tout mon cœur", avec cette intonation étrangère de l'Allemagne du Nord, mais si vibrante de sincérité que ses nerfs en tremblaient encore d'émotion. Aucune affaire au cours des vingt-cinq dernières années ne lui avait causé autant de soucis que celle-là, la plus importante, la plus heureuse et la plus cyniqu« À sept heures et demie, Kanitz était déjà dans la rue. Il savait que le rapide à destination de Passau ne partait qu'à neuf heures vingt, mais il voulait acheter une boîte de chocolats ou de bonbons pour M^{lle} Dietzenhof. Il éprouvait le besoin d'être bon pour elle et peut-être aussi le secret désir d'entendre encore une fois ces mots nouveaux et touchants : "Je vous remercie de tout mon cœur." Il fit l'achat d'une grande bonbonnière, la plus belle, la plus chère qu'il pût trouver, et même elle ne lui parut pas encore représenter un assez beau cadeau d'adieu. Aussi choisit-il en outre des fleurs dans la boutique suivante, un gros bouquet de fleurs rouges. Les deux

mains chargées, il revint à l'hôtel et pria le portier de remettre le tout aussitôt à M^lle^ Dietzenhof dans sa chambre. Mais l'homme lui répondit en l'anoblissant tout de suite, à la mode viennoise : "Je vous en prie, monsieur de Kanitz, si vous voulez entrer dans la salle à manger, vous y trouverez M^lle^ Dietzenhof."

« Il réfléchit un instant. L'adieu de la veille avait été si émouvant pour lui qu'il craignait à présent qu'une dernière rencontre ne vînt détruire ce beau souvenir. Mais il se décida pourtant à entrer avec dans une main les bonbons, et dans l'autre les fleurs.

« Elle était à table le dos tourné vers la porte. Pourtant ; même sans voir son visage, il se sentit ému malgré lui par la façon calme et modeste dont elle était assise, frêle et solitaire, à cette table. Il s'approcha avec timidité et déposa rapidement devant elle les bonbons et les fleurs : "De petites choses pour le voyage, mademoiselle."

« Elle eut un sursaut et devint toute rouge. Jamais on ne lui avait offert des fleurs, exception faite, cependant, de la fois où un des parents de la princesse lui avait fait monter quelques pauvres roses dans l'espoir de s'en faire une alliée. Mais sa maîtresse, furieuse, lui avait ordonné de les renvoyer sur-le-champ ! Et voilà que maintenant quelqu'un lui apportait des fleurs, et personne ne pouvait plus rien lui interdire.

« "Ah ! non, balbutia-t-elle. Pourquoi ?… C'est trop beau… beaucoup trop beau pour moi."

« Elle le regardait avec reconnaissance. Était-ce le reflet des fleurs ou le sang qui affluait à ses joues, toujours est-il qu'une lueur rose se répandit sur son visage embarrassé ; malgré son âge, elle par aissait presque jolie.

« "Ne voulez-vous pas vous asseoir", dit-elle troublée, et Kanitz s'assit gauchement devant elle.

« "Vous partez donc vraiment ?" fit-il sur un ton de regret sincère.

« "Oui", dit-elle en baissant la tête. Il n'y avait dans ce « oui » ni joie ni tristesse. Ni espoir ni déception. C'était dit tranquillement, avec résignation et sans insistance particulière.

« Kanitz embarrassé, et souhaitant lui être agréable, lui demanda si elle

avait envoyé un télégramme pour annoncer son arrivée. “Oh ! non, répondit-elle, cela effraierait ses parents, qui ne reçoivent jamais de télégramme”. “Ce sont de proches parents ? – Non, pas du tout”. Une sorte de nièce, la fille de sa défunte demi-sœur ; et elle ne connaissait pas du tout le mari. Ils possédaient un petit bien avec un rucher et ils lui avaient écrit très gentiment qu’elle pourrait loger chez eux et y rester aussi longtemps qu’elle le voudrait.

« “Mais que ferez-vous dans ce petit coin perdu ? demanda Kanitz.

– Je ne sais pas”, répondit-elle les yeux baissés.

« Notre ami se laissait peu à peu envahir par l’émotion. Il y avait un tel vide, une telle solitude autour de cette femme et une telle indifférence dans la façon dont elle acceptait son sort, qu’il se souvint de lui-même, de sa vie instable. Dans le désarroi de cette femme, il sentit son propre désarroi.

« “Cela n’a pas de sens, déclara-t-il d’un ton presque violent. Il ne faut pas habiter chez des parents, ce n’est jamais bon. Et puis vous n’avez pas besoin de vous enterrer dans un pareil trou.”

« Elle le regarda d’un air reconnaissant et triste à la fois. “Oui, j’en ai bien un peu peur, moi aussi, soupira-t-elle. Mais il faut pourtant aller quelque part.”

« Elle dit cela en semblant se parler à elle-même, puis ses yeux bleus le regardèrent, comme si elle attendait un conseil. (Ce sont des yeux semblables qu’il faudrait avoir, s’était dit Kanitz la veille.) Soudain, il ne sut pas comment cela se produisit, il sentit une pensée, un désir venir à ses lèvres.

« “Restez donc ici”, dit-il. Et, sans le vouloir, il ajouta doucement : “Restez avec moi.”

« Elle s’effraya et le regarda stupéfaite. Il comprit qu’il avait dit quelque chose qu’il n’avait pas clairement voulu. Les mots lui étaient venus sans qu’il les eût pesés, calculés, examinés, ainsi qu’il faisait d’habitude. Un désir, qu’il ne s’était ni expliqué ni avoué, était devenu soudain vibration, son, voix. C’est seulement à la vive rougeur qu’il vit sur ses joues qu’il se rendit compte de ce qu’il avait dit, et il eut peur qu’elle pût mal interpréter ses paroles. Sans doute pensait-elle : pour être votre maîtresse. Et pour qu’il ne lui vienne pas de pensées humiliantes, il ajouta :

« “Je veux dire, nous nous marierons.”

« Elle sursauta. Ses lèvres palpitèrent. Allait-elle sangloter ou lui lancer une insulte ? Puis elle s’enfuit de la pièce.

« Ce fut un moment terrible dans la vie de notre ami. Il comprenait la folie qu’il venait de commettre en un instant. Il avait humilié, blessé le seul être qui lui eût montré de la bonté et de la confiance. Comment pouvait-il, lui, un homme déjà âgé, un Juif, pitoyable et laid, un vagabond d’affaires, un faiseur d’argent, s’offrir à une personne si fine, si distinguée ? Involontairement il lui donnait raison de s’être enfuie avec un tel mouvement d’horreur. C’est bien fait, se disait-il, furieux. J’ai ce que je mérite. Enfin elle sait qui je suis, enfin elle m’a montré le mépris que je mérite. Il vaut mieux qu’il en soit ainsi, plutôt que de l’entendre me remercier pour ma canaillerie. Il n’était pas du tout offensé par sa fuite, au contraire – il me l’a avoué, à cette minute précise, il était joyeux. Il sentait qu’il avait reçu sa punition : il était juste qu’elle eût désormais à son égard le mépris qu’il éprouvait envers lui-même.

« Mais voilà qu’elle réapparut à la porte, ses yeux étaient humides et elle était terriblement agitée. Ses épaules tremblaient. Elle revint à la table. Elle dut s’appuyer fermement des deux mains au dossier de la chaise avant de pouvoir s’y rasseoir. Puis elle dit doucement, sans lever les yeux :

« “Excusez… excusez mon impolitesse… de m’être sauvée ainsi… Mais j’étais si bouleversée… Comment pouvez-vous donc ?… Vous me connaissez à peine… vous ne me connaissez pas…”

« Kanitz était trop troublé pour pouvoir répondre. Il voyait, le cœur chaviré, qu’il n’y avait en elle aucune colère, rien que de l’angoisse… Qu’elle était aussi effrayée que lui de l’absurdité de sa subite proposition. Ni l’un ni l’autre n’avait le courage de parler, ni même de regarder son vis-à-vis. Mais elle ne partit pas ce matin-là. Ils restèrent ensemble toute la journée. Trois jours après, il renouvela sa demande et deux mois plus tard ils se mariaient. »

Le docteur Condor fit une pause. Puis il reprit : « Maintenant, un dernier mot. C’est pour vous dire qu’on raconte ici que notre ami s’est introduit avec

ruse auprès de l'héritière et lui a proposé le mariage afin de pouvoir mettre la main sur le domaine. Mais ce n'est pas vrai, comme vous le voyez. Kanitz était déjà le propriétaire du château, il n'avait pas besoin de se marier pour qu'il fût à lui. Il n'y eut pas dans son offre de mariage un atome de calcul. Jamais l'agent d'affaires n'aurait eu le courage de demander par ruse la main de cette fine demoiselle aux yeux bleus. Ce fut inconscient, il fut surpris par un sentiment qui était sincère et qui, merveille, l'est resté.

« Car de cette demande absurde sortit une union extraordinairement heureuse. Les contraires, quand ils se complètent bien, produisent toujours la plus parfaite harmonie. Souvent c'est ce qui surprend le plus en apparence qui est le plus naturel. La première réaction qui se produisit chez ce couple si vite constitué fut la peur qu'ils avaient l'un de l'autre. Kanitz tremblait que quelqu'un ne vînt renseigner sa fiancée sur ses affaires louches et qu'elle ne le repoussât au dernier moment avec mépris. Il employa une énergie extraordinaire à lui cacher son passé. Il mit fin à toutes ses pratiques douteuses, se débarrassa avec perte de ses reconnaissances de dettes et s'éloigna de ses anciens associés. Il se fit baptiser, en ayant eu soin de choisir un parrain influent, et réussit, grâce au versement d'une forte somme, à faire ajouter au nom de Kanitz celui, beaucoup plus beau, "de Kekesfalva". Dans ce changement, comme il arrive la plupart du temps, le nom primitif disparut bientôt tout à fait des cartes de visite. Mais jusqu'au mariage, il vécut jour après jour dans la crainte de voir sa future femme lui reprendre sa confiance. Elle de son côté, à qui son ancienne maîtresse avait pendant douze ans reproché brutalement, jour après jour, son esprit étroit, son incapacité, sa bêtise, et brisé en elle par une tyrannie diabolique, toute assurance, s'attendait en permanence à être moquée, raillée, insultée, humiliée par son futur maître. Résignée, elle acceptait d'avance l'esclavage comme un destin inévitable. Mais voilà que tout ce qu'elle fit était bien, l'homme entre les mains de qui elle avait remis sa destinée ne cessait de la remercier et de la traiter avec la timidité respectueuse du début. L'épouse s'étonnait ; elle ne pouvait pas comprendre tant de tendresse. La femme à demi desséchée reprit vie, commença à s'épanouir. Elle devint vraiment jolie, prit des formes. Il fallut un an, deux ans avant qu'elle osât vraiment croire qu'elle aussi, la négligée, la bafouée, l'opprimée, pouvait être appréciée et aimée comme les autres femmes. Mais le vrai bonheur pour eux ne commença qu'avec la naissance de

l'enfant.

« Puis la passion des affaires reprit Kekesfalva. Mais l'intermédiaire avait disparu, ses occupations eurent un tout autre caractère, une tout autre ampleur. Il modernisa sa sucrerie, s'intéressa aux laminoirs de Wiener Neustadt, et mena à bien cette brillante transaction du cartel de l'alcool, dont on a tant parlé à l'époque. Cependant la fortune qu'il acquérait ainsi ne le fit rien changer à la vie modeste et retirée qu'ils menaient tous deux. Comme s'ils ne tenaient pas à trop se rappeler au souvenir des gens, ils recevaient très peu et la maison que vous connaissez avait alors un aspect beaucoup plus simple et plus campagnard qu'aujourd'hui, elle était aussi beaucoup plus heureuse qu'aujourd'hui.

« Et alors vint la première épreuve. Depuis longtemps sa femme souffrait de douleurs internes ; les aliments l'écœuraient, elle maigrissait, s'affaiblissait de plus en plus. Mais de crainte d'ennuyer son mari, très occupé, avec son insignifiante personne, elle serrait les lèvres quand venait une crise et taisait ses souffrances. Lorsqu'il lui fut impossible de cacher plus longtemps la vérité, il était trop tard. On la transporta en ambulance à Vienne pour l'opérer de ce qu'on croyait être un ulcère à l'estomac (en réalité c'était un cancer). C'est à cette occasion que je fis la connaissance de Kekesfalva et je n'ai jamais rencontré chez personne un aussi furieux et cruel désespoir. Il ne pouvait pas, il ne voulait pas comprendre qu'il fût trop tard, que les médecins fussent impuissants devant la maladie. Si nous ne faisions pas davantage, c'était par paresse, indifférence ou incapacité. Il offrit cinquante mille, cent mille couronnes au Professeur s'il guérissait sa femme. La veille de l'opération, il convoqua par télégramme les plus grands spécialistes de Budapest, de Munich et de Berlin, dans l'espoir d'en entendre un qui lui dise qu'on pouvait l'éviter. Jamais je n'oublierai l'expression sauvage de ses yeux et la façon folle dont il nous cria que nous étions tous des assassins lorsque la malade, comme il fallait s'y attendre, resta entre les mains des chirurgiens.

« Ce fut son chemin de Damas. À partir de ce jour, un changement s'opéra chez cet ascète des affaires. Un dieu était mort à ses yeux, celui qu'il avait servi depuis son enfance : l'argent. Maintenant il n'y avait plus qu'une chose sur terre qui comptât pour lui : son enfant. Il engagea des gouvernantes et des domestiques, fit transformer la maison ; il n'y eut, pour cet homme

jusqu'alors si économe, rien de trop beau, de trop luxueux. Il emmena sa fille de dix ans à Nice, à Paris, à Vienne, la gâta de la façon la plus outrancière ; la fureur avec laquelle il avait jusqu'alors amassé l'argent, il l'employa à le dépenser à droite et à gauche, comme avec mépris. Et là, peut-être aviez-vous raison en ce qui concerne sa largesse d'aujourd'hui, car il professe une souveraine indifférence à l'égard de la richesse, qu'il a appris à mépriser depuis que ses millions n'ont pu sauver sa femme.

« Je ne vous décrirai pas en détail (car il se fait tard) l'idolâtrie qu'il manifesta à l'égard de son enfant. Après tout, fort compréhensible, car la petite grandissait comme un charme. C'était une créature tendre, svelte, légère, féerique, dont les yeux gris et clairs vous lançaient de si plaisants sourires ! Elle avait hérité de la mère sa grâce timide, du père son intelligence lucide. Elle se développait, en esprit et en grâce, avec ce naturel admirable des enfants à qui la vie n'a jamais été dure ni hostile. Et seuls ceux qui ont connu l'enchantement de l'homme vieillissant, qui n'avait jamais osé espérer que de son sang lourd et trouble naîtrait un être si enjoué, si gracieux, ceux-là seuls peuvent mesurer la détresse qui s'empara de lui lorsque le malheur vint l'assaillir une deuxième fois. Impossible pour lui d'admettre – il ne l'admet pas encore aujourd'hui. – que son enfant, précisément le sien, soit ainsi frappé et amoindri. J'aurais honte pour lui de raconter toutes les folies auxquelles le conduisit son état d'esprit. Je ne vous décrirai pas avec quel acharnement il a persécuté tous les médecins possibles, en essayant presque de les forcer, avec des sommes astronomiques, à obtenir une guérison immédiate ; moi, il me téléphone tous les deux jours, sans aucune nécessité, uniquement poussé par sa folle impatience. Mais un confrère m'a confié récemment que le vieillard va chaque semaine à la bibliothèque de la Faculté, et reste assis parmi les étudiants, à recopier maladroitement les mots savants du dictionnaire ; puis il parcourt les manuels de médecine, dans l'espoir insensé de découvrir peut-être quelque chose que les médecins auraient négligé ou même oublié. Et on m'a rapporté d'un autre côté – vous allez rire, sans doute, mais c'est à sa démesure que l'on voit la force d'une passion – qu'il a promis aussi bien à la synagogue qu'au curé d'ici, de fortes sommes en aumône, si sa fille guérissait : ne sachant plus à quel Dieu se vouer, celui de ses pères, qu'il avait abandonné, ou à son nouveau Dieu, il s'était engagé envers les deux.

« Mais ce n'est pas par goût des commérages, n'est-ce pas, que je vous livre ces détails qui frisent un peu le ridicule… C'est pour que vous compreniez bien ce que représente, pour cet homme vaincu, détruit, anéanti, quelqu'un qui est prêt à l'écouter, quelqu'un dont il sent qu'il comprend le chagrin qui le mine – ou du moins qu'il voudrait le comprendre. Je sais qu'il ne nous facilite pas les choses avec son obstination et son obsession égocentrique qui prétend que dans notre monde regorgeant de malheurs, celui de son enfant est le seul et l'unique. Pourtant il ne faut pas l'abandonner, surtout à présent que son furieux désespoir commence à le rendre malade, et vraiment, mon cher lieutenant, vous faites une bonne action en apportant dans cette maison tragique un peu de votre jeunesse, de votre vitalité, de votre naturel. Ce n'est que pour cela, et afin que vous ne vous laissiez pas induire en erreur par d'autres, que je vous ai peut-être raconté sur l'histoire de notre ami plus que je n'aurais dû le faire. Mais je suis sûr que tout cela restera entre nous. »

« Cela va sans dire », fis-je machinalement. C'étaient les premiers mots que je prononçais depuis le début de ce récit. J'étais stupéfait non seulement par les révélations qui bouleversaient de fond en comble, et retournaient comme un gant l'idée que je me faisais jusqu'alors de Kekesfalva, mais aussi en pensant à ma bêtise, à ma stupidité. Ainsi c'est en voyant les choses d'une façon aussi superficielle que j'allais par le monde à vingt-cinq ans ! Depuis des semaines que j'étais l'hôte journalier de cette maison, jamais je n'avais osé, par une sotte discrétion, perdu dans ma pitié, poser la moindre question ni sur la maladie, ni sur la mère d'Édith, qui visiblement manquait dans cette demeure, ni demandé d'où venait la fortune de cet homme étrange. Comment ne m'étais-je pas rendu compte que ces yeux en forme d'amande, que ce regard mélancolique et voilé n'était pas d'un aristocrate hongrois mais celui, à la fois aiguisé et fatigué par mille années de luttes tragiques, de la race juive ? Comment n'avais-je pas aperçu que chez Édith d'autres éléments encore étaient mêlés, et que sur cette maison pesait comme un spectre le souvenir d'un passé singulier ? Et brusquement certains détails me revinrent à la mémoire, dont je n'avais pas compris alors la signification : par exemple la froideur avec laquelle notre colonel avait répondu un jour au salut de Kekesfalva, en mettant à peine deux doigts à son képi, et aussi le fait que mes camarades, au café, l'avaient appelé « vieux manichéen ». J'étais dans la

situation de quelqu'un qui, se trouvant dans une chambre obscure, aux rideaux tirés, les voit brusquement s'écarter pour livrer passage aux flots d'un soleil aveuglant qui le fait tituber.

Mais comme s'il s'était douté de mon émotion, Condor se pencha vers moi, et sa petite main toucha la mienne avec douceur à la façon du médecin, comme pour me tranquilliser :

« Vous ne pouviez certes pas vous douter de tout cela, lieutenant ! Vous qui avez grandi dans un univers bien clos et coupé de tout, vous qui êtes en outre à cet âge heureux où l'on n'a pas encore appris d'abord à se méfier de tout ce qui est étrange ! Croyez-moi qui suis plus vieux : il ne faut pas se sentir honteux quand la vie parfois nous dupe, car c'est plutôt une bénédiction de n'avoir pas encore sous les paupières un œil perçant qui diagnostique et voit le mal, mais de regarder encore avec confiance les êtres et les choses. S'il en avait été autrement, comment auriez-vous aidé de façon si magnifique ce vieillard et cette pauvre enfant malade ? Non, ne vous étonnez pas, et surtout n'ayez pas honte. Vous avez, avec votre bon instinct, agi de la manière la plus juste ! »

Il jeta dans le cendrier le bout de son cigare, s'étira et recula son fauteuil. « À présent, dit-il, je crois qu'il est temps que je m'en aille ! »

Je me levai avec lui. Quoique ses révélations m'eussent comme étourdi, il se passait en moi quelque chose de bizarre, car j'étais en même temps extrêmement agité, mes sens étaient même plus éveillés que jamais, et j'éprouvais dans mon cerveau une sourde pression. Je me rappelais qu'au milieu de son récit j'avais voulu poser une question au docteur, mais j'avais manqué de présence d'esprit. C'était au sujet d'une chose bien précise. Et maintenant que je pouvais l'interroger à loisir, je ne me souvenais plus. Ma question avait dû être emportée par mon émotion à entendre tout cela. En vain je m'efforçais de faire revivre dans ma tête les différents détours de la conversation : c'était comme lorsqu'on ressent nettement une douleur physique, sans pouvoir parvenir à la bien localiser. Pendant que nous traversions la taverne déjà à moitié vide, je luttais encore pour me souvenir.

Nous sortîmes. Condor regarda le ciel. « Aha ! fit-il en souriant avec une certaine satisfaction. C'est ce que j'avais pensé. Ce clair de lune me semblait

trop éblouissant. Nous allons avoir un orage et même quelque chose de fameux. Il s'agit maintenant de se dépêcher. »

Il avait raison. Entre les maisons endormies l'air était toujours calme et étouffant, mais dans le ciel de lourds et sombres nuages chassaient de l'est à l'ouest, masquant parfois une partie de la lune qui prenait peu à peu une teinte jaunâtre. Déjà la moitié du firmament était couverte. Telle une immense tortue, la masse compacte et métallique des nuages avançait toujours, parfois illuminée par des éclairs lointains, cependant que plus loin encore, à chaque éclair, on entendait comme le grognement désagréable d'un animal furieux.

« Dans une demi-heure nous serons servis, pronostiqua Condor. En tout cas, j'ai encore le temps d'arriver à pied sec à la gare avant l'averse, mais vous, lieutenant, il vaut mieux que vous rentriez, sinon ce sera la douche ! »

Je savais confusément qu'il restait quelque chose, mais je ne me rappelais toujours pas ce que je voulais lui demander. Le souvenir en était noyé dans un noir accablant, comme la lune, là-haut, dans la masse des nuages. Pourtant cette idée indistincte palpitait encore dans mon cerveau, comme une douleur lancinante, inquiète et perceptible sans arrêt.

« Non, je préfère courir le risque d'être saucé, répondis-je.

– Alors, dépêchons-nous. Plus vite nous marcherons, mieux cela vaudra ; mais à force d'être assis on a les jambes raides. »

Les jambes raides ! Voilà ! j'y étais ! La lumière avait soudain pénétré dans mon cerveau. Je me souvenais de la mission qui m'avait été confiée. Sans doute je n'avais fait qu'y penser tout le temps, dans mon subconscient. À présent il fallait poser la question, il fallait demander, comme m'en avait prié Kekesfalva, si la paralysie de sa fille était guérissable. Tandis que nous marchions dans les rues désertes, je débutai ainsi, avec prudence :

« Excusez-moi, docteur… tout ce que vous m'avez conté était, bien entendu, très… passionnant… Mais vous comprendrez que précisément pour cette raison je voudrais encore vous demander quelque chose… qui me préoccupe… Vous êtes le médecin d'Édith et vous connaissez son cas mieux que personne… moi qui ne suis qu'un profane, je ne m'en fais pas une idée juste… C'est pourquoi j'aimerais savoir ce que vous en pensez. Je veux dire :

s’agit-il d’une maladie guérissable ou est-ce incurable ? »

Condor me jeta un regard aigu et soupçonneux. Ses lunettes miroitèrent. Incapable de soutenir la véhémence de ce regard, qui m’entrait dans la chair comme une sonde, je détournai les yeux malgré moi. Avait-il compris que j’étais envoyé par Kekesfalva ? Avait-il des soupçons ? Mais déjà il baissait la tête, et sans ralentir sa marche, la précipitant même, il grogna :

« Naturellement ! J’aurais dû m’en douter ! C’est toujours par là que ça finit. Curable ou incurable ? Noir ou blanc ? Comme si c’était si simple ! Déjà “bien portant” et “malade” sont deux termes qu’un médecin honnête et consciencieux devrait toujours éviter d’employer, car où commence la maladie et où finit la santé ? À plus forte raison devrait-on bannir les mots “curable” ou “incurable” ! Certes, ces expressions sont usuelles, et il est difficile dans la pratique de ne pas s’en servir. Mais moi on ne m’entendra jamais employer le mot – “incurable”. Jamais ! Je sais, l’homme le plus intelligent du XIX^{e} siècle, Nietzsche, a dit : “Il ne faut pas vouloir guérir l’inguérissable.” Mais c’est à mon avis la phrase la plus fausse et la plus dangereuse qu’il ait écrite, parmi tous les paradoxes qu’il nous a donnés à résoudre. C’est justement le contraire qui est vrai et je prétends, quant à moi, que c’est précisément l’inguérissable – comme on l’appelle – qu’il faut vouloir guérir si l’on devient médecin, et bien plus : j’ajouterai que c’est devant l’inguérissable que se montre le médecin. Le médecin qui accepte d’avance l’idée de l’incurabilité, déserte sa tâche, il capitule avant la bataille. Bien entendu il est plus simple, plus commode, de dire dans certains cas que le mal est “incurable” et de tourner le dos avec un visage résigné, après avoir empoché ses honoraires. Oui, oui, c’est extrêmement facile et profitable de ne s’occuper que des cas facilement guérissables, pour lesquels on peut trouver dans les vieux bouquins toute la thérapeutique voulue. Ceux à qui cela fait plaisir peuvent agir ainsi. À moi, personnellement, cela me paraît aussi pitoyable qu’un poète qui se contenterait de redire ce que d’autres ont dit avant lui, au lieu d’essayer d’exprimer ce qui n’a pas encore été dit, et même l’inexprimable, ou qu’un philosophe qui expliquerait ce qu’on a déjà expliqué quatre-vingt-dix-neuf fois au lieu de s’attaquer à l’inconnu et même à l’inconnaissable. L’incurabilité est une notion toute relative et jamais absolue. Il n’y a de cas incurables pour la médecine, qui est une science évolutive, que dans le momentané, dans les limites actuelles de nos

connaissances, par conséquent dans les limites de notre étroite perspective de grenouille. Mais pour l'instant il ne s'agit pas de cela. Dans des centaines de cas, nous sommes aujourd'hui désarmés, nous ne connaissons aucun remède ; cependant, il est possible, étant donné la rapidité avec laquelle notre science évolue, que demain, après-demain, nous en trouvions, nous en inventions. Il n'y a donc pour moi, je vous prie de bien vouloir vous le mettre dans la tête (il dit cela d'un air fâché, comme si je l'avais offensé) aucune maladie inguérissable, par principe je n'abandonne jamais personne, et jamais l'on ne me fera agir autrement. Le maximum à quoi on pourrait me contraindre, même dans le cas le plus désespéré, serait que je dise d'une maladie qu'elle n'est "pas encore guérissable", c'est-à-dire… que la science actuelle n'a pas encore trouvé contre elle de remède.

Condor marchait avec une telle rapidité que j'avais de la peine à le suivre. Soudain il ralentit le pas.

« Peut-être me suis-je exprimé d'une façon trop compliquée, trop abstraite. C'est qu'il est difficile d'expliquer de telles choses entre le café et la gare. Mais je vais vous donner un exemple qui vous fera peut-être mieux comprendre ce que je veux dire. C'est du reste un exemple très personnel et qui m'est très douloureux. Il y a vingt-deux ans, j'avais à peu près votre âge, j'étais un jeune étudiant en médecine, juste dans mon quatrième semestre. Mon père, jusqu'alors un homme fort, bien portant, d'une activité infatigable, que j'aimais et vénérais par-dessus tout, tomba malade. Le diagnostic des médecins conclut au diabète. Vous connaissez probablement de nom cette maladie, l'une des plus cruelles et des plus perfides qui puissent assaillir un homme. Sans aucune raison visible, l'organisme cesse son travail de transformation des matières nutritives, n'assimile plus la graisse ni le sucre, ce qui fait que le malade dépérit peu à peu – mais je ne veux pas vous ennuyer avec des détails qui ont détruit trois années de ma jeunesse.

« Écoutez à présent : la science médicale ignorait alors tout traitement contre le diabète. On torturait le malade en le soumettant à une diète particulière, on lui pesait chaque bouchée, on mesurait chaque gorgée de boisson, cependant que les médecins savaient – et moi je ne l'ignorais pas non plus – qu'on ne faisait par là que retarder l'issue fatale et que ces deux ou trois années qu'on gagnait ainsi sur la mort n'étaient qu'une effroyable

agonie, une mort lente par inanition au milieu d'un monde regorgeant d'aliments et de boissons. Vous pouvez vous imaginer avec quel désespoir je courus d'une autorité à l'autre, avec quelle ardeur j'étudiai tous les livres et ouvrages spéciaux consacrés à cette maladie. Mais partout je n'entendis ou ne lus que ce mot : incurable, incurable. Depuis je le hais, ce vocable, car j'ai dû assister impuissant aux progrès du mal dont l'homme que j'aimais le plus au monde est mort misérablement, comme une bête, juste trois mois avant que je passe ma thèse.

« Or, avant-hier nous avons entendu, à la société de médecine, une conférence d'un de nos plus grands chimistes, qui nous a communiqué qu'en Amérique et dans les laboratoires de certains autres pays, on se livre depuis quelque temps à des expériences assez concluantes en vue de trouver dans des extraits de glandes un remède grâce auquel, nous déclara-t-il, il est certain que d'ici une dizaine d'années on se sera rendu maître du diabète. Vous pouvez vous imaginer quel fut mon état d'esprit à l'idée que quelques centaines de grammes de cette substance eussent pu épargner à l'être que je chérissais toutes les tortures qu'il a endurées ; nous aurions pu au moins espérer pouvoir le guérir, et même le sauver. Comprenez-vous à quel point, à l'époque, ce verdict : "incurable", m'exaspéra, moi qui me disais jour et nuit qu'on pouvait, qu'on devait découvrir un remède contre le diabète, et que quelqu'un, moi peut-être, le découvrirait ? La syphilis qu'on représentait aux étudiants en médecine comme une maladie "incurable" quand je fréquentais l'Université, est à présent parfaitement guérissable. Nietzsche, Schumann, Schubert, et tant d'autres avec eux ne sont donc pas morts tragiquement d'une maladie "incurable", mais d'une maladie contre laquelle, de leur temps, on ne connaissait pas encore de remède. On peut dire, dans le double sens du terme, qu'ils sont morts trop tôt. Qu'est-ce que chaque jour ne nous apporte pas, à nous autres médecins, de nouveau et d'inespéré, de fantastique et d'inconcevable la veille encore ! C'est pourquoi toutes les fois que je me trouve devant un cas où les autres médecins haussent les épaules, le cœur m'en tressaute de colère de ne pas connaître encore ce remède de demain, d'après-demain, et il bondit également à l'espoir que peut-être je le trouverai, que peut-être quelqu'un le trouvera au dernier moment. Tout est possible, même ce qui nous paraît impossible ; souvent quand la science médicale d'aujourd'hui se trouve devant un barrage, elle voit soudain s'ouvrir à côté

d'elle une issue qui lui permet de passer. Là où nos méthodes s'avèrent impuissantes, il faut essayer d'en trouver une nouvelle, et là où la science ne peut rien, il reste le miracle – oui, il y a encore aujourd'hui des miracles dans la médecine, des miracles à l'époque de la lumière électrique, contraires à la logique et à l'expérience, et parfois même il est possible de les provoquer. Croyez-vous que je tourmenterais cette jeune fille et me tourmenterais moi-même si je n'espérais pas finalement la tirer d'affaire, la sauver ? C'est un cas difficile, je le reconnais, une maladie rebelle, et depuis des années que je m'en occupe, cela n'avance pas aussi vite que je le voudrais. Mais malgré tout, je ne l'abandonnerai pas.

J'avais écouté avec une attention extrême. Tout ce qu'il me disait était clair. Mais inconsciemment l'insistance, l'angoisse du vieillard étaient passées en moi. Je voulais en savoir plus, entendre quelque chose de plus précis, de plus formel. C'est pourquoi je questionnai encore :

« Vous croyez donc à une amélioration ?… C'est-à-dire… que vous en avez déjà obtenu une certaine… »

Condor ne répondit pas tout de suite. Ma remarque paraissait l'avoir indisposé. Ses courtes jambes s'agitaient de plus en plus vite. Puis il s'écria :

« Comment pouvez-vous prétendre que j'ai obtenu une certaine amélioration ? L'avez-vous constatée ? Et en somme, que savez-vous de toute cette affaire ? Vous ne connaissez la malade que depuis quelques semaines et moi je la traite depuis cinq ans ! »

Brusquement il s'arrêta de marcher et me lança : « Sachez une fois pour toutes que je n'ai rien obtenu d'essentiel, de définitif, rien de ce que je veux. Et c'est là qu'est la question. J'ai seulement essayé toutes sortes de traitements, comme un vulgaire rebouteur de village, au hasard, inutilement. Jusqu'à présent je ne suis arrivé à rien. »

Sa violence m'effraya. Je l'avais manifestement blessé dans son honneur de médecin. Aussi tentai-je de l'apaiser.

« Pourtant, M. de Kekesfalva m'a dit combien les bains électriques ont fortifié Édith, et surtout depuis… »

Condor ne me laissa pas achever et s'arrêta soudain sur place.

« Bêtises ! Pures bêtises ! s'écria-t-il. Ne vous laissez donc pas raconter des histoires par ce vieux fou ! Croyez-vous vraiment qu'on puisse soigner une pareille paraplégie avec des bains électriques et autres plaisanteries de ce genre ? Ne connaissez-vous donc pas nos vieilles ruses de médecins ? Quand nous ne savons plus que faire, nous essayons de gagner du temps et occupons le patient avec de quelconques niaiseries pour qu'il ne remarque pas notre embarras. Par bonheur, la plupart du temps la nature ment avec nous, devient notre complice. Bien entendu que la malade se sent mieux ! Que l'on vous ordonne de manger des citrons ou de boire du lait, d'ingurgiter de l'eau froide ou de l'eau chaude, chaque traitement que vous suivrez provoquera au début un changement dans l'organisme et fournira un nouveau stimulant, que les malades, éternels optimistes, prendront pour une amélioration. Cette espèce d'auto suggestion est notre meilleure alliée, elle vient au secours des pires ânes de la médecine. Mais il y a un hic : dès que le charme de la nouveauté faiblit, intervient la réaction, et il faut faire diversion au plus vite, mettre en avant une nouvelle thérapeutique. C'est avec de pareilles blagues que nous traitons les cas désespérés jusqu'à ce que nous ayons trouvé, par hasard, la bonne méthode. Non, pas de compliments ! Je sais mieux que quiconque quelle faible partie de ce que je veux j'ai obtenue avec Édith. Tout ce que j'ai essayé jusqu'ici – ne vous faites pas d'illusions à ce sujet – toutes ces bêtises, telles que les bains électriques et les massages, n'ont pas encore agi sur les jambes.

Le docteur Condor était tellement déchaîné contre lui-même que je sentis le besoin de le défendre devant sa conscience. Et j'ajoutai timidement :

« Mais… j'ai vu moi-même comme elle marche grâce à cet appareil orthopédique… »

Pour me répondre, Condor, cette fois, ne parla plus. Il me cria au visage avec une telle colère, une telle violence que deux passants attardés se retournèrent vers nous, intrigués :

« Des balivernes, je vous ai dit, des balivernes ! C'est un appareil pour moi et non pour elle ! Ces instruments-là sont faits pour occuper les gens, comprenez-vous ?… Ce n'est pas elle qui en a besoin, c'est moi, pour aider les Kekesfalva à prendre patience. C'est seulement parce que je ne supportais plus cette pression qu'il me fallut administrer au vieil homme une bonne dose

de confiance, d'un seul coup. Que pouvais-je faire d'autre que mettre ces boulets aux pieds de cette impatiente – comme on passe les menottes à un prisonnier récalcitrant… sans aucune nécessité – c'est-à-dire, peut-être que ces appareils fortifieront un peu les ligaments… je ne voyais rien d'autre à faire… car je dois gagner du temps… Mais je n'ai pas honte du tout de ces ruses et de ces trucs… vous voyez vous-même le résultat… Édith est persuadée que depuis, elle va beaucoup mieux, le père triomphe, tous sont pleins d'admiration pour le grand et génial faiseur de miracles, et vous-même vous m'interrogez comme si j'étais le docteur omniscient. »

Il s'interrompit et enleva son chapeau pour essuyer avec la main son front moite de sueur. Puis il me regarda malicieusement de côté.

« Tout cela ne vous plaît pas particulièrement, n'est-ce pas ? C'est en contradiction avec vos conceptions du médecin bienfaiteur et ami de la vérité ? Dans votre enthousiasme juvénile, vous vous étiez représenté autrement la morale du médecin et vous êtes maintenant… je le constate… un peu désillusionné et même dégoûté par de telles pratiques ? Mais, je regrette, la médecine n'a rien à voir avec la morale : chaque maladie est en soi un acte anarchique, une révolte contre la nature, et c'est pourquoi il faut employer contre elle tous les moyens, tous. Non, il ne faut avoir aucune pitié pour les malades – le malade se met lui-même hors la loi, il blesse l'ordre, et pour rétablir l'ordre, pour le rétablir lui-même, il faut, comme envers toute révolte, agir sans ménagement, utiliser tout ce qui vous tombe sous la main, car avec la bonté et la vérité on n'a jamais guéri personne. Si une supercherie sert à quelque chose, ce n'est plus un supercherie, mais un excellent remède… et tant que dans un cas donné, je n'arrive à aucune amélioration concrète, je dois essayer de la faire espérer. Et rien que cela, lieutenant, n'est pas chose facile ; il faut trouver toujours un air nouveau à entonner, et au bout de cinq ans, quand on n'est pas très convaincu soi-même… mais grand merci pour vos compliments, en tout cas ! »

Le petit homme replet était là campé devant moi et dans un tel état d'excitation qu'il semblait prêt à me frapper à la moindre contradiction. À ce moment un éclair bleuâtre traça comme une veine sur l'horizon obscurci, suivi d'un grondement de tonnerre, sourd et prolongé. Condor se mit à rire :

« Vous entendez la réponse du ciel. Pauvre de vous, on vous en fait voir

aujourd'hui ! on vous enlève avec le scalpel l'une après l'autre vos illusions, d'abord celle du magnat hongrois, puis celle du médecin prévoyant, sauveur et infaillible. Vous devez comprendre à quel point m'irritent les louanges de ce vieux fou. Et dans le cas d'Édith, les bavardages sentimentaux me répugnent d'autant plus que je m'en veux moi-même d'avancer si lentement, de n'avoir encore rien trouvé, c'est-à-dire inventé, de décisif. »

Il fit quelques pas sans parler. Puis, se tournant plus cordialement vers moi :

« D'ailleurs je ne voudrais pas que vous pensiez que j'ai "abandonné" le cas, comme on dit si gentiment chez nous. Au contraire, je tiens bon et tiendrai bon même si cela devait durer encore un an ou cinq ans. D'ailleurs, étrange coïncidence, le soir même de la conférence dont je vous ai parlé tout à l'heure, j'ai trouvé dans la Revue médicale de Paris la description d'un traitement de la paraplégie. Il s'agissait du cas tout à fait curieux d'un homme d'une quarantaine d'années, resté deux ans entièrement paralysé et que le professeur Viennot est parvenu à remettre si bien d'aplomb en quatre mois qu'il regrimpe gaillardement ses cinq étages. Pensez donc : en quatre mois obtenir une telle guérison, dans un cas tout à fait analogue au mien, dont je m'occupe vainement depuis cinq ans, cela m'a renversé ! Certes il me manque des éclaircissements sur l'étiologie de la maladie et la thérapeutique elle-même. Le professeur Viennot semble avoir groupé merveilleusement plusieurs traitements, une cure de soleil à Cannes, le port d'un appareil spécial, la position allongée… Étant donné le caractère succinct de l'article, j'ignore dans quelle mesure cette méthode pourrait être appliquée à Édith. Mais j'ai aussitôt écrit au professeur français pour le prier de m'envoyer quelques renseignements précis et c'est à ce sujet que j'ai soumis aujourd'hui ma malade à un nouvel et méticuleux examen, car il me faut des possibilités de comparaison. Vous voyez donc que je n'ai pas du tout l'intention de capituler et qu'au contraire je m'accroche au moindre fétu de paille. Peut-être y a-t-il vraiment un moyen de guérison dans cette nouvelle méthode – je dis peut-être et rien de plus, vous entendez… d'ailleurs, j'ai déjà beaucoup trop causé. À présent ne parlons plus de mon maudit métier ! »

Nous n'étions plus loin de la gare. Notre conversation devait bientôt prendre fin. Aussi je me hâtai de lui dire :

« Vous pensez par conséquent qu'… »

Il s'arrêta brusquement et me hurla :

« Je ne pense rien. Il n'y a pas de « par conséquent ». Que voulez-vous donc tous de moi ? Je n'ai pas de communication téléphonique avec le bon Dieu. Je n'ai rien dit. Rien de précis. Je ne pense rien, ne crois rien, ne promets rien. D'ailleurs j'ai déjà beaucoup trop bavardé. Assez ! Merci de m'avoir accompagné. Vous feriez mieux de rentrer chez vous au plus vite, sinon vous allez être mouillé jusqu'aux os. »

Et sans me donner la main, visiblement agacé (sans que je comprenne pourquoi), il se mit à courir sur ses courtes jambes vers la gare.

Condor avait vu juste. L'orage que l'on sentait venir depuis longtemps allait éclater. Avec un fracas qui faisait penser à de lourdes caisses géantes s'entre-choquant, les nuages qu'illuminait de temps à autre la zébrure étincelante d'un éclair se rapprochaient au-dessus de la cime des arbres agités par un frémissement inquiet. L'air humide, secoué de-ci de-là par de violentes rafales, avait un goût de brûlé. L'aspect de la ville et des rues était tout autre que quelques minutes plus tôt, où elle retenait encore son souffle, baignant dans la lumière blême de la lune : les enseignes s'agitaient et cliquetaient comme en proie à un cauchemar, les portes remuaient et claquaient, les cheminées gémissaient ; dans quelques maisons, des lumières inquiètes s'allumaient et l'on voyait des silhouettes d'hommes ou de femmes en chemise de nuit fermer les fenêtres devant l'orage menaçant. Les derniers et rares passants se hâtaient vers leurs demeures, comme poussés par un vent de panique, en rasant les murs, et la grande place où d'ordinaire il y avait toujours, même la nuit, une certaine animation, était déserte. La pendule éclairée de l'hôtel de ville regardait d'un œil blanc et stupide ce vide inhabituel. Mais grâce à l'avertissement de Condor, je pouvais être rentré avant l'orage. Plus que deux rues à parcourir, et le jardin municipal à traverser avant d'arriver à la caserne ; là je pourrais réfléchir à loisir dans ma chambre à toutes les choses surprenantes que j'avais apprises au cours de ces dernières heures.

Le petit jardin devant la caserne était tout à fait obscur : l'air était lourd et épais sous le feuillage agité, parfois un léger tourbillon sifflait entre les

branches et le bruit retombait dans un silence lugubre. Je marchais de plus en plus vite, et déjà j'avais presque atteint la sortie lorsqu'une silhouette se détacha de derrière un arbre et sortit de l'ombre. J'eus un léger sursaut, mais ne m'arrêtai pas ; je pensai que ce devait être une des prostituées qui ont l'habitude d'attendre les soldats en cet endroit. À mon grand mécontentement, je sentis un pas s'attacher au mien et je me retournai dans l'intention de rabrouer vertement l'effrontée créature qui m'importunait en pareil instant. Mais à la lueur d'un éclair qui juste à ce moment fendait l'obscurité, je vis, à mon grand effroi, un vieillard vacillant qui courait derrière moi en soufflant, j'aperçus un crâne blanc et des lunettes d'or qui brillaient : Kekesfalva !

Sur le moment je n'en crus pas mes yeux. Kekesfalva ici – c'était impossible ! Trois heures plus tôt, avec Condor je l'avais quitté chez lui, alors que tombant de fatigue il se préparait à aller se coucher. Avais-je des hallucinations, ou le vieillard était-il devenu fou ? S'était-il levé dans une crise de fièvre et errait-il comme un somnambule dans son mince costume noir, sans manteau ni chapeau ? Mais aucun doute n'était possible : c'était bien lui. Entre des centaines de milliers d'hommes je l'aurais reconnu avec ses épaules pliées, son pas craintif et accablé.

– Mais comment êtes-vous là, pour l'amour du ciel, monsieur de Kekesfalva ? m'écriai-je. N'êtes-vous pas allé vous coucher ?

– Non, ou plutôt je ne pouvais pas dormir, je voulais…

– Mais dépêchez-vous à présent de rentrer. Vous voyez bien que l'orage va éclater d'un moment à l'autre. Avez-vous votre voiture ?

– Oui, là-bas… à gauche de la caserne, elle m'attend.

– Parfait ! Mais alors faites vite ! En allant bon train vous pouvez encore être chez vous à temps. Venez, monsieur de Kekesfalva ! – Et comme il hésitait, je le saisis par le bras pour l'entraîner avec moi. Mais il se dégagea violemment.

– Tout de suite, tout de suite, mon lieutenant, je m'en vais, mais… mais racontez-moi d'abord : qu'a-t-il dit ?

– Qui ? Ma question, mon étonnement étaient sincères. Au-dessus de

nous le vent sifflait de plus en plus fort, les arbres gémissaient et s'inclinaient, comme s'ils voulaient s'arracher à leurs racines, l'averse pouvait nous surprendre à tout instant et je ne pensais qu'à une chose, la plus naturelle, renvoyer chez lui ce vieillard à l'esprit visiblement dérangé, et qui ne semblait pas voir venir l'orage.

– Mais le docteur Condor… bredouilla-t-il sur un ton presque indigné. Vous l'avez pourtant accompagné…

C'est alors seulement que je compris. Cette rencontre n'était pas fortuite, bien sûr ! Le vieillard impatient m'avait attendu là dans le parc pour savoir tout de suite ce que le docteur m'avait dit. Ici, près de l'entrée de la caserne, où je ne pouvais pas lui échapper, il m'avait épié. Pendant deux, trois heures, il avait fait les cent pas, terriblement inquiet, à peine dissimulé par les arbustes de ce pauvre petit jardinet, où les bonnes fixaient rendez-vous à leurs amoureux, le soir. Il avait supposé sans doute que je ferais seulement le court chemin jusqu'à la gare avec Condor et que je rentrerais ensuite aussitôt à la caserne ; et moi, sans savoir, je l'avais fait attendre tant et plus, ici, les deux ou trois heures que j'avais passées à la taverne ! Et le vieil homme malade m'avait guetté, comme il le faisait autrefois avec ses débiteurs, opiniâtrement, inflexiblement. Dans cette ténacité fanatique il y avait quelque chose qui m'irritait et qui me touchait en même temps.

– Tout va pour le mieux, répondis-je. Tout finira bien, j'en ai la pleine assurance. Demain après-midi je vous en dirai plus, je vous rapporterai exactement chaque mot de notre conversation. Mais maintenant dépêchez-vous de regagner votre voiture. Vous voyez bien qu'il n'y a pas de temps à perdre, que l'orage est là tout proche.

– Oui, j'y vais. Il se laissait conduire à contrecœur et je réussis à lui faire faire une vingtaine de pas. Puis je sentis le poids de son corps devenir plus lourd à mon bras…

– Un instant, balbutia-t-il. Laissez-moi m'asseoir un instant sur ce banc. Je n'en peux plus.

Effectivement le vieillard chancelait comme un homme ivre. Je dus faire appel à toutes mes forces pour le traîner dans l'obscurité jusqu'au banc voisin, cependant que le tonnerre grondait de plus en plus près. Il s'y laissa

tomber, la respiration haletante. On voyait bien que la fatigue l'avait terrassé, et il n'y avait là rien d'étonnant, chez ce vieillard cardiaque qui venait d'infliger à ses pauvres jambes fatiguées une garde de trois heures. C'était seulement à présent qu'il se rendait compte de son effort. Il était là, épuisé et abattu, comme une masse, sur le banc des pauvres où à midi les ouvriers venaient avaler leur modeste repas emporté de chez eux, où l'après-midi s'asseyaient les pensionnaires de l'hospice et les femmes enceintes, et où la nuit les prostituées appelaient les soldats ; lui, l'homme le plus riche de la ville, qui venait de passer son temps à attendre, et à attendre encore. Et je savais ce qu'il attendait. Je devinai aussitôt que je ne pourrais l'arracher de ce banc (quelle situation désagréable si l'un de mes camarades me surprenait en aussi étrange familiarité !) qu'après l'avoir pleinement tranquillisé et réconforté. Et de nouveau la pitié s'empara de moi une fois de plus me submergea cette maudite vague de compassion, qui m'ôtait toute force et toute volonté. Je me penchai un peu plus et commençai à lui parler.

Autour de nous, le vent sifflait, mugissait, frémissait. Mais le vieil homme ne sentait rien. Il n'y avait pas de ciel pour lui, pas de nuages ni de pluie, il n'y avait en ce monde que sa fille et sa guérison. Comment aurais-je pu ne dire à cet homme secoué par l'émotion et l'épuisement que les paroles réalistes et authentiques de ce Condor qui ne se sentait pas encore sûr de lui ? Il lui fallait quelque chose à quoi se raccrocher, comme il avait pris appui sur moi, quelques minutes plus tôt. Je rassemblai donc les quelques mots réconfortants que j'avais avec peine arrachés à Condor : je l'entretins du traitement que le professeur Viennot avait essayé avec un grand succès en France. Aussitôt je sentis dans l'ombre quelque chose qui remuait, son corps jusque-là mollement affaissé se rapprocha comme s'il voulait se chauffer à moi. En fait, je n'aurais pas dû en dire davantage, mais la pitié m'entraîna plus loin. Oui, ce traitement a donné des résultats extraordinaires, continuai-je, en quatre mois, en trois mois on a obtenu des guérisons tout à fait surprenantes et probablement, non, sûrement on obtiendra les mêmes résultats avec Édith. Peu à peu j'éprouvai un véritable plaisir dans ces exagérations, car elles produisaient sur mon auditeur un apaisement merveilleux. Chaque fois qu'il me demandait avidement : « Croyez-vous vraiment ? » ou « Condor a-t-il réellement dit cela ? l'a-t-il dit de lui-même ? » et que dans ma faiblesse et ma pitié, je répondais énergiquement

par l'affirmative, la pression de son corps se faisait plus douce. Je sentais son assurance croître au fur et à mesure que je parlais, et pour la première et la dernière fois de ma vie, je compris en cette heure quel plaisir enivrant comporte toute création.

Je ne sais plus du tout, et je ne me rappellerai jamais ce que j'ai annoncé et promis à Kekesfalva, assis là sur ce pauvre banc. Car si ses oreilles avides étaient enivrées par mes paroles, son air heureux en m'écoutant m'entraînait à lui en promettre toujours davantage. Nous ne prêtions ni l'un ni l'autre attention aux éclairs bleus qui déchiraient le ciel ni aux grondements du tonnerre de plus en plus menaçant. Nous restions là côte à côte, tout absorbés, l'un à écouter, l'autre à parler ; et sans me lasser, je lui assurai avec une entière sincérité que oui, bien sûr, elle allait guérir, que bientôt elle serait tout à fait guérie – rien que pour entendre encore le vieil homme balbutier « Ah… Que Dieu soit béni… », et m'enivrer moi-même de son ravissement. Qui sait combien de temps nous serions encore restés là, si soudain ne s'était levée cette dernière bourrasque qui précède immédiatement l'orage et lui fraie la voie ? D'un seul coup, les arbres se penchèrent avec une telle violence qu'on entendit le bois craquer, les marronniers firent tomber sur nous leurs projectiles rebondissants et un immense nuage de poussière nous enveloppa.

« À présent il faut vous en aller, il faut que vous rentriez chez vous », dis-je en le soulevant, sans qu'il opposât, cette fois, de résistance. Mes paroles l'avaient fortifié, revigoré. Il ne titubait plus comme tout à l'heure. Avec une hâte fébrile et inconsciente, il gagna sa voiture en ma compagnie. Le chauffeur l'aida à monter. Alors seulement je me sentis soulagé. Maintenant il était en sûreté et je l'avais consolé. Il allait pouvoir dormir enfin, ce vieil homme bouleversé, dormir d'un sommeil paisible, heureux et profond.

Mais au moment où je m'apprêtais à étendre la couverture sur ses jambes, pour qu'il ne prît pas froid, il arriva une chose terrible. Brusquement il me saisit les poignets et avant que j'aie pu l'en empêcher, il attira mes mains à sa bouche et les embrassa, la droite puis la gauche, et encore la droite et encore la gauche.

« À demain, à demain », murmura-t-il ensuite. Et la voiture fila, comme portée par le vent devenu furieux et froid. Je restai là, figé. Mais à ce moment les premières gouttes tombèrent, la pluie se mit à tambouriner sur mon képi et

je dus parcourir au pas de course sous l'averse les quelques dizaines de mètres qui me séparaient encore de la caserne. Juste au moment où j'arrivais à la porte, un éclair illumina le ciel, suivi d'un grondement de tonnerre d'une violence telle qu'on eût dit que le ciel tout entier se déchirait. La foudre avait dû tomber tout près de là, car la terre trembla et les vitres cliquetèrent comme si elles tombaient en éclats. Mais quoique mes yeux fussent aveuglés par la lueur soudaine de l'éclair, je ne fus pas aussi effrayé que je l'avais été la minute d'avant, quand le vieillard, dans sa reconnaissance éperdue, m'avait saisi et baisé les mains.

Après les émotions fortes, on sombre dans un sommeil particulièrement profond. C'est seulement en m'éveillant le lendemain matin que je sentis combien la moiteur de l'atmosphère avant l'orage, et surtout la tension de cette conversation survoltée m'avaient éprouvé. Il me sembla que je revenais de très loin… je lançai d'abord un regard hébété dans ma chambre, pourtant familière, et tentai, sans y parvenir, de me rappeler quand et comment j'avais plongé dans les abîmes sans fond d'un pareil sommeil. Mais je n'eus pas le loisir de réfléchir posément : mon autre mémoire, celle du soldat en service – qui était comme coupée de ma vie personnelle – me fit souvenir aussitôt qu'une manœuvre exceptionnelle avait lieu aujourd'hui. En bas retentissaient des sonneries, les chevaux piétinaient, et l'air pressé de mon ordonnance me signifiait qu'il était grand temps d'y aller. En un clin d'œil, j'eus enfilé mon uniforme, allumé une cigarette, et je dévalai l'escalier comme un bolide ; à peine dans la cour, je repartais ni une ni deux avec mon escadron qui m'attendait, fin prêt.

Dans une file de cavaliers, on n'existe pas individuellement, et avec le claquement rythmé de cent sabots, on ne peut ni penser clairement, ni rêver. Filant ainsi au petit trot, ma seule idée consciente, c'était que notre cohorte légère s'en allait dans la journée d'été la plus parfaite qu'on pût imaginer et que le ciel s'était débarrassé de ses derniers voiles et du plus petit nuage de pluie ; le soleil était vif, nullement pesant, et les moindres recoins du paysage ressortaient à l'extrême. On distinguait au fond, dans les lointains, chaque maison, les arbres et les champs avec une aussi grande netteté que s'ils eussent été tout proches ; il semblait que les fleurs aux fenêtres et les volutes

de fumée sur les toits eussent existé plus fort, tant les couleurs vibraient dans la transparence de l'air. À peine si je reconnaissais cette route monotone, où nous trottions semaine après semaine dans la même direction, tant la voûte du feuillage au-dessus de nos têtes était plus verte et luxuriante, comme une peinture toute fraîche ! Je me sentais léger sur ma selle, soulagé, délivré des inquiétudes et des tourments qui m'avaient assailli et taraudé durant ces derniers jours et ces derniers temps. Je crois m'être rarement aussi bien acquitté de mon service qu'en ce glorieux matin d'été. Tout était facile, évident ; le bonheur du monde me rendait heureux, le ciel et les prés, les bons chevaux fumants qui obéissaient aux moindres pressions de la cuisse et des rênes, et jusqu'à ma propre voix, quand je commandais l'allure.

Or de tels moments de joie intense ont, comme d'autres ivresses, quelque chose d'anesthésiant : à jouir si fort de l'instant, on oublie les instants qui l'ont précédé. Et lorsque le jour suivant je repris le chemin habituel du château, je ne pensais plus que d'une façon voilée à ma rencontre de la nuit. J'étais content de ma générosité et de la joie qu'elle avait pu causer. Quand on est heureux, on ne peut pas imaginer les autres hommes autrement qu'heureux.

Et vraiment, à peine ai-je frappe à la porte du château que le domestique me salue avec une cordialité particulière. Tout de suite il me demande : « Monsieur le lieutenant veut-il que je le conduise sur la terrasse de la tour ? Ces demoiselles l'y attendent déjà. »

Mais pourquoi ses mains sont-elles si impatientes, pourquoi ses yeux brillent-ils d'une telle joie en me regardant ? Pourquoi se montre-t-il si empressé ? Que se passe-t-il donc ? me demandai-je tout en me préparant à monter l'escalier qui conduisait à la terrasse. Qu'a-t-il donc aujourd'hui, le vieux Joseph ? Pourquoi semble-t-il être si impatient de me savoir là-haut ?

Mais c'était bon de sentir de la joie, bon aussi, en ce brillant jour de juin, de grimper avec de jeunes jambes solides l'escalier tournant et de voir, par les lucarnes sur les côtés, au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, le vaste paysage estival s'étendant à l'infini. Enfin il ne me restait plus que dix ou douze marches à monter pour atteindre la terrasse, lorsque quelque chose d'inattendu m'arrêta soudain : j'entendis une musique de danse d'une légèreté céleste, des violons, des violoncelles et des voix féminines lançant

des vocalises. J'étais stupéfait. D'où venait cette musique irréelle mais bien audible, toute proche et en même temps lointaine, ce morceau d'opérette qui semblait descendre du ciel ? Un orchestre jouait-il dans une auberge des environs et en étaient-ce les sons attiédis, apportés par le vent ? Mais l'instant d'après je compris que cet orchestre aérien se tenait sur la terrasse, et que ce ne pouvait être qu'un gramophone. Que c'est bête, pensai-je, de voir aujourd'hui partout des enchantements et d'attendre des miracles ! On ne peut d'ailleurs pas installer tout un orchestre sur une terrasse aussi étroite. Pourtant, lorsque j'eus encore gravi quelques degrés, je redevins perplexe. Nul doute que c'était un gramophone, mais il y avait là aussi des voix trop libres et trop vraies pour sortir d'une petite boîte bourdonnante. Trop de pétulance joyeuse s'exprimait dans ces voix de jeunes filles !… Je m'arrêtai encore et prêtai sérieusement l'oreille. Le soprano, c'était la voix d'Ilona, belle, pleine et sensuelle comme ses bras ! Mais l'autre ? Complètement inconnue. Édith avait dû inviter une amie, une toute jeune fille, espiègle et hardie, et j'étais vraiment curieux de voir cet oiselet gazouillant venu se poser sur la tour d'une façon aussi imprévue. Ma stupéfaction fut donc à son comble lorsque, mettant le pied sur la terrasse, je vis qu'il n'y avait là que les deux jeunes filles de la maison, et que c'était Édith qui riait et trillait d'une voix que je ne lui connaissais pas, légère, ailée et cristalline. Je m'effrayai aussi, car cette brusque transformation du jour au lendemain me parut étrange au plus haut point. Seul un être sain et bien portant pouvait chanter avec autant d'insouciance. D'autre part il était absolument impossible que cette enfant, cette malade, pût avoir tout à coup recouvré la santé, à moins qu'un véritable miracle ne se fût produit pendant la nuit. Par quoi est-elle si grisée (j'étais stupéfait) tellement enivrée qu'une certitude aussi euphorique s'exprime ainsi dans sa voix et dans ses yeux ?… J'ai peine à dire ma première impression : ce fut presque une sorte de malaise, comme si je les avais surprises nues toutes deux, car soit la malade m'avait abusé jusqu'ici sur sa véritable nature, soit – mais pourquoi et comment ? – une personne nouvelle avait surgi soudain en elle.

À mon grand étonnement, les deux jeunes filles ne semblèrent pas troublées le moins du monde en m'apercevant. « Venez vite », me cria Édith, et se tournant vers Ilona : « Arrête le gramophone. » En même temps elle me faisait signe d'approcher.

« Enfin, enfin, vous voilà ! Je vous attendais avec impatience. Et maintenant dépêchez-vous ! Racontez tout, dans les moindres détails… Papa nous a déjà expliqué, mais d'une façon si embrouillée que je n'y ai pas compris grand-chose… Vous le savez, quand il est ému, il ne peut jamais parler d'une manière claire et précise… Pensez donc, il est déjà monté dans ma chambre cette nuit ! Je ne pouvais pas dormir à cause de cet orage effroyable, de plus je gelais, car il y avait un courant d'air et je n'avais pas la force de me lever. Tout le temps je pensais : ah ! si quelqu'un pouvait se réveiller et venir fermer la fenêtre ! Puis voilà que j'entends des pas qui se rapprochent de plus en plus. Tout d'abord j'ai eu peur. Vous comprenez, il était deux ou trois heures du matin, et au premier moment je n'ai pas reconnu papa, tellement il était changé. Tout de suite il s'est avancé vers mon lit, et vous auriez dû le voir ! Il riait, pleurait… oui, imaginez-vous cela, entendre rire papa, rire bruyamment, d'une façon exubérante, et danser tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, comme un grand gosse… Naturellement quand il a commencé à raconter, j'ai été si ahurie que je n'ai pas pu le croire… J'ai pensé : ou bien il a rêvé ou c'est moi qui rêve… Mais ensuite Ilona est venue, et nous avons bavardé et ri jusqu'au matin… Mais à présent parlez… dites… qu'est-ce que c'est que ce nouveau traitement ? »

De même que sous l'assaut d'une forte vague qui se jette contre vous et vous fait tituber, vous essayez de lui résister, de même je luttais pour ne pas céder à une stupéfaction sans borne. Ce seul mot de traitement m'avait, comme en un éclair, tout expliqué. C'était donc moi et moi seul qui avais provoqué cette joie, moi seul qui avais éveillé en elle cette voix vibrante, cette malheureuse certitude ! Kekesfalva devait lui avoir raconté ce que m'avait confié Condor. Mais que m'avait dit Condor, en fait ?… Et de mon côté, qu'avais-je dit à Kekesfalva ? Le docteur ne s'était exprimé que d'une façon extrêmement prudente, et moi, folle victime de ma pitié, qu'avais-je donc inventé, que toute une maison s'illuminait soudain, que des gens désespérés retrouvaient leur courage, qu'une malade se voyait déjà guérie ?

« Eh bien ! qu'avez-vous… pourquoi tant traîner ? demanda Édith. Vous savez pourtant à quel point m'intéresse chaque mot que j'attends de vous. Allons, que vous a dit Condor ?

– Ce qu'il m'a dit ? Je répétai la question pour gagner du temps. Mais…

vous le savez bien… Vous savez déjà des choses tout à fait rassurantes… Le docteur espère pouvoir obtenir, avec le temps, d'excellents résultats… Il se propose, si je ne me trompe, d'essayer un nouveau traitement et il se renseigne en conséquence… un traitement très efficace… si… si j'ai bien saisi… Je ne suis pas à même d'en juger, bien entendu, mais vous pouvez vous en remettre au docteur s'il… Je crois fermement qu'il fera tout comme il faut… »

Mais elle ne s'aperçut pas de mes réticences ou bien son impatience passa outre :

« Voyez-vous, j'ai toujours pensé qu'on n'arriverait à rien avec ce qu'on avait fait jusqu'à présent. On se connaît soi-même mieux que personne, n'est-ce pas… Rappelez-vous quand je vous disais que tout cela était absurde, ces massages, ces rayons électriques et ces appareils d'extension… Ça va beaucoup trop lentement, et comment attendre si longtemps ?… Aussi, voyez-vous, j'ai, dès aujourd'hui et sans rien lui demander, enlevé ces absurdes machines… Vous ne pouvez vous douter quel soulagement j'en ai ressenti… j'ai avancé tout de suite beaucoup mieux… je crois que ce sont elles qui m'ont handicapée à ce point. Non, il fallait s'y prendre autrement, je le pense depuis longtemps… Mais… mais à présent, racontez-moi vite ; qu'en est-il de cette méthode du professeur français ? Faudra-t-il vraiment faire le voyage ? Ne peut-on pas entreprendre le traitement ici ?… Ah ! je hais ces sanatoriums, je les ai en horreur… D'ailleurs je ne veux pas voir de malades ! J'ai assez de moi-même. Allons, comment est-ce ? – Eh bien ! voyons, parlez !… Et avant tout, combien de temps cela doit-il durer ? Est-ce que ça va vraiment si vite ? En quatre mois, m'a dit papa, il a guéri son malade, en quatre mois, et il peut à présent aller et venir, monter et descendre des escaliers… C'est… ce serait incroyable… Eh bien ! ne restez pas muet à ce point, racontez donc, enfin !… Quand veut-il commencer et combien de temps cela durera-t-il ? »

Il faut l'arrêter, me dis-je. Il ne faut pas la laisser s'engager dans cette voie-là. Il ne faut pas qu'elle se leurre jusqu'à croire que la guérison est déjà sûre et certaine. J'atténuai prudemment :

« La durée du traitement… bien entendu aucun médecin ne peut la fixer d'avance, je ne crois pas qu'on puisse dire dès maintenant combien de temps

il faudra… D'ailleurs le docteur Condor n'a parlé de cette méthode que d'une façon très générale… Il paraît qu'elle a donné des résultats merveilleux, mais qu'elle soit tout à fait sûre… je veux dire qu'on ne peut y recourir que pour certains cas… il faut attendre de toute façon, jusqu'à ce qu'il… »

Mais déjà l'enthousiasme passionné d'Édith faisait fi de ma faible résistance.

« Ah non, vous le connaissez mal ! Il n'y a jamais moyen de lui faire dire les choses précisément, tant il exagère la prudence. Mais quand il s'avance pour une fois, alors là, c'est sûr à cent pour cent. On peut se fier à lui, et vous n'imaginez pas à quel point j'ai besoin d'être fixée enfin, ou au moins d'avoir la certitude que je serai fixée… La patience… ils me parlent toujours de patience… Mais il faut savoir jusqu'à quand et dans quelles limites on doit prendre patience, tout de même ! Si quelqu'un me disait qu'il y en a encore pour six mois, pour un an – eh bien, je dirais d'accord, je l'accepte, et je ferais tout ce que l'on me dira… Mais Dieu soit loué, il faut même moins que cela, maintenant ! Vous ne pouvez pas vous imaginer comme je me sens légère, depuis hier. Il me semble que je commence à vivre. Ce matin nous sommes déjà allés en ville – cela vous étonne, n'est-ce pas ? – oui, à présent que je sais que ce sera bientôt fini, il m'est tout à fait indifférent de savoir ce que les gens disent et pensent, et s'ils me regardent ou non avec pitié… Désormais je sortirai chaque jour afin de me prouver à moi-même que c'en est fini de cette attente et de cette inaction stupides. Et demain, dimanche… vous êtes libre, n'est-ce pas ?… nous nous proposons de faire quelque chose de tout à fait splendide. Papa m'a promis de nous conduire au haras. Il y a des années que je n'y suis pas allée, quatre ou cinq ans… Je ne voulais plus sortir… Mais demain nous sortirons et vous nous accompagnerez, bien entendu. Vous serez étonné. Ilona et moi, nous vous avons préparé une surprise, à moins que… (elle se tourna en riant vers Ilona)… dois-je déjà vous révéler à présent le grand secret ?

– Oui, dit Ilona, c'est fini, les secrets !

– Eh bien ! écoutez, cher ami. Papa voulait que nous prenions l'auto. Mais cela va beaucoup trop vite et c'est ennuyeux. Je me suis alors rappelé, d'après ce que nous racontait Joseph, que la vieille folle de princesse – à qui, vous savez, appartenait autrefois le château, quelqu'un de fort antipathique –

avait l'habitude de sortir en calèche, la grande calèche de voyage noire et jaune qui est dans la remise. Afin que chacun sache qu'elle était la princesse, elle la faisait atteler, même rien que pour aller à la gare, et personne à la ronde ne sortait dans un tel appareil… Imaginez-vous l'amusement de voyager une fois comme la bienheureuse princesse ! Le cocher qui la conduisait existe encore… Mais au fait, vous ne le connaissez pas, le vieux factotum : il est au repos depuis que nous avons l'auto ; mais si vous l'aviez vu quand on lui a dit que nous voulions atteler à quatre – il a aussitôt mis ses bottes, malgré ses jambes branlantes, et il en a pleuré de joie, de voir ça encore une fois… Tout est déjà réglé, à huit heures nous partons… On se lèvera donc de bon matin et, bien entendu, vous passerez ici la nuit. Vous ne pouvez pas refuser. On vous donnera une belle chambre d'ami, en bas, et si vous avez besoin de quelque chose, Piszta ira vous le chercher à la caserne… Il sera d'ailleurs habillé en laquais, demain, comme chez la princesse… Non, pas d'objections ! Il faut absolument que vous nous fassiez ce plaisir, absolument, il n'y a pas d'excuse qui tienne… »

Et elle continuait, continuait, comme un cliquet de moulin. J'écoutais tout étourdi, encore ébahi par la transformation inouïe qui s'était produite en elle. Tout autre était sa voix, légère et coulante la cadence. Son visage familier avait pris un teint coloré, sa pâleur cireuse avait fait place à une mine fraîche, la fébrilité de ses gestes s'était dissipée. Un peu grisée, les yeux brillants et avec un grand sourire, elle était bien vivante, assise là devant moi ; et peu à peu cette ivresse passa en moi et fit se relâcher ma résistance. Peut-être, me dis-je, tout cela est-il vrai ou sera vrai, peut-être ne l'ai-je pas du tout trompée et guérira-t-elle effectivement très vite. Car en fin de compte, je n'ai pas vraiment menti, ou presque pas – Condor a réellement parlé d'une guérison stupéfiante, relatée dans un article, et pourquoi ne se produirait-elle pas aussi chez cette jeune fille si ardente et si émouvante dans sa confiance ? Chez cet être si sensible, qu'un souffle annonciateur de guérison suffit à rendre heureux et inspiré ? Pourquoi devrais-je briser cet enthousiasme qui l'illumine, et la tourmenter par des scrupules mesquins, elle n'a que déjà trop souffert, la pauvre. Et comme il arrive à un orateur d'être entraîné avec une véritable force par un enthousiasme qu'il a lui-même suscité par des paroles creuses, et qui reflue vers lui, j'étais de plus en plus emporté par une certitude que j'avais pourtant moi-même fait surgir ici en parlant un peu trop, poussé

par ma pitié. Et quand, pour finir, le père d'Édith nous rejoignit, il nous trouva dans une humeur des plus gaies : nous causions et faisions des projets comme si Édith était déjà guérie et en parfaite santé… Où allait-elle apprendre à remonter à cheval, demandait-elle, et pourrions-nous, au régiment, surveiller ses reprises et lui donner des conseils ? Et son père ne devrait-il pas déjà donner au curé l'argent qu'il lui avait promis pour refaire la toiture de l'église ? Elle n'avait pas peur de dire tout cela avec force rires et plaisanteries, en faisant comme si déjà sa guérison allait de soi, et avec un tel bonheur dans son insouciance que je renonçai tout à fait à lui résister.

Ce n'est que le soir, en me retrouvant seul dans ma chambre, que je sentis renaître mes scrupules : tous ces espoirs n'étaient-ils pas exagérés ? Ne serait-il quand même pas préférable de diminuer cette confiance dangereuse ? Mais finalement je repoussai cette pensée. Pourquoi m'inquiéter de savoir si j'en avais trop dit ou trop peu ? Même si j'avais promis plus que je n'aurais dû le faire, ce mensonge par pitié l'avait rendue heureuse. Et rendre quelqu'un heureux n'est jamais un mal ou une faute.

L'excursion annoncée commença de bonne heure par une petite fanfare de joie. Les premiers bruits que j'entendis dans ma chambre d'ami, toute proprette, égayée par un clair soleil matinal, ce furent des rires. Je me mis à la fenêtre et j'aperçus, admirée par tous les domestiques, la puissante calèche de la princesse qu'on avait tirée de la remise avant le lever du jour, une magnifique pièce de musée, vieille d'un siècle ou d'un siècle et demi, fabriquée pour un de ses aïeux par le carrossier de la Cour, qui logeait Seilerstätte. La carrosserie, protégée contre le choc des roues immenses par d'ingénieux ressorts, était décorée à la façon des tapisseries anciennes, par de naïves peintures ! représentant des scènes pastorales et d'antiques allégories dont les couleurs avaient pâli. À l'intérieur (nous eûmes l'occasion de nous en apercevoir pendant le voyage), la voiture aux coussins de soie était nantie de toutes sortes de commodités, telles que tablettes pliantes, miroirs et flacons à parfums. Certes cet énorme jouet, survivant du passé, avait un aspect quelque peu irréel et carnavalesque, mais cela n'en amusait que plus les domestiques chargés de mettre à flot ce lourd vaisseau de la route. Avec un zèle particulier, le mécanicien de la sucrerie graissait les roues et

contrôlait la solidité des bandages, pendant que les quatre chevaux, la tête ornée de fleurs comme pour une noce, étaient harnachés et attelés, ce qui donna à Jonak, le vieux cocher, l'occasion de montrer ses connaissances avec orgueil. Vêtu de la livrée princière aux couleurs défraîchies, et d'une agilité surprenante malgré sa goutte, il expliquait la façon de s'y prendre à ces blancs-becs qui savaient peut-être aller à bicyclette et en tout cas se servir d'un engin à moteur, mais ne connaissaient pas l'art d'atteler correctement quatre chevaux. C'était aussi lui qui avait, la veille au soir, expliqué au cuisinier à quel point l'honneur de la maison commandait que l'on servît, lors de pareilles escapades ou autres rallyes à cheval, une collation aussi abondante et parfaite dans les prés ou dans la forêt que si l'on eût été dans la salle à manger du château. Ainsi, sous sa surveillance, le domestique rangeait des nappes damassées, des serviettes et des couverts en argent dans des coffrets aux armes de la princesse, qui devaient nous accompagner. Ces opérations terminées, le cuisinier, le visage rayonnant et coiffé de son bonnet blanc, apporta les provisions : des jambons, des pâtés, des poulets rôtis, du pain tout frais et une foule de bouteilles soigneusement couchées sur un lit de paille, pour les préserver des cahots de la route. Pour suppléer le cuisinier, un garçon chargé du service monta derrière la voiture, à la place où se tenait autrefois le coureur de la princesse, à côté du laquais au chef couvert d'un chapeau à plumes bigarrées.

Les préparatifs d'une équipée aussi raffinée ressemblaient déjà à une joyeuse comédie, et comme la nouvelle de cette sortie exceptionnelle s'était aussitôt répandue dans les alentours, ce spectacle réjouissant ne manqua pas d'admirateurs. Depuis les villages voisins étaient arrivés des paysans en habits du dimanche aux vives couleurs, de l'hospice étaient sortis les petites vieilles ratatinées et des bonshommes grisâtres, fumant leur éternelle pipe de terre. Mais il y avait surtout les enfants, surgis on ne sait d'où, les jambes nues, et qui ébahis et fascinés, considéraient les chevaux pomponnés, puis le cocher tenant dans sa main toute sèche mais ferme encore, les longues rênes mystérieusement nouées. Et leur enthousiasme était aussi vif devant Piszta, qu'ils ne connaissaient que dans son uniforme bleu de chauffeur, alors qu'à présent dans sa livrée à l'ancienne, il portait déjà, fin prêt, le cor de chasse en argent étincelant, afin de donner le signal du départ. Mais pour cela, il fallait que nous ayons pris le petit déjeuner, et quand enfin nous nous approchâmes

de l'équipage pompeux, ce fut pour constater, amusés, que nous offrions un spectacle bien moins solennel que la calèche et les laquais dans leur costume rutilant. Kekesfalva avait un aspect quelque peu comique lorsque, vêtu de son inévitable redingote noire, il monta, les jambes raides comme les pattes d'une cigogne, dans la voiture armoriée. Les jeunes filles, on aurait souhaité les voir en robes rococo, les cheveux poudrés, un grain de beauté noir sur la joue, un éventail colorié à la main, et quant à moi, l'habit brillant de cavalier de l'époque de Marie-Thérèse m'eût sans doute mieux convenu que ma tunique bleue de uhlan. Pourtant les bonnes gens avaient l'air de trouver tout cela déjà bien assez cérémonieux, et quand nous fûmes assis et que Piszta leva son cor de chasse, un son clair retentit au-dessus du groupe des domestiques qui nous saluaient, et le postillon fit tournoyer son fouet qui claqua comme un coup de feu. Le démarrage de la puissante voiture nous donna une forte secousse qui nous jeta, riants, les uns contre les autres, puis le vaillant guide fit très habilement franchir la grille aux quatre chevaux, bien que, de notre calèche pansue, elle nous apparût tout à coup terriblement étroite, et nous atteignîmes la chaussée sans encombre.

Nous faisions sensation, suscitant sur tout le parcours ébahissement et respect, comme il fallait s'y attendre. Dans la région, on n'avait pas vu depuis bien des lustres ni le carrosse de la princesse, ni l'attelage à quatre, et pour les paysans cette réapparition soudaine avait des allures presque surnaturelles. Ils se disaient peut-être que nous allions à la cour, ou que l'empereur était venu, ou bien ils imaginaient quelque autre événement inouï – en tout cas, les chapeaux se soulevaient sur toutes les têtes, comme par magie, et les enfants, pieds nus, nous suivaient en courant derrière, très longtemps. Si en route nous rencontrions une charrette pleine de foin ou une calèche légère, l'autre cocher descendait aussitôt de son siège et, chapeau bas, retenait ses chevaux pour nous céder le passage. Tels des seigneurs, la route était pour nous ; comme à l'époque féodale, ce pays foisonnant, avec ses champs frémissants, ses gens et ses bêtes, nous appartenait tout entier. Certes nous ne progressions pas vite dans cette lourde calèche, mais nous n'en pouvions que mieux observer et rire – surtout bien sûr les jeunes filles ! Car la nouveauté fascine la jeunesse, et ces bizarreries suscitées par notre singulier équipage, le respect dévot des gens devant notre spectacle suranné, joints à cent menus incidents, l'air vif et le soleil, les rendirent toutes deux presque grises. Édith en particulier, qui

depuis longtemps n'avait guère quitté la maison, explosait de gaieté et d'exubérance en cette superbe journée d'été.

Nous fîmes notre première station, au grand effroi des oies criaillantes, dans un petit village où justement les cloches appelaient à la messe du dimanche. Dans la plaine, par les étroits sentiers séparant les champs, on voyait s'avancer les retardataires ; souvent n'émergeaient que les chapeaux de soie noire à bords plats des hommes et les bonnets bariolés des femmes. De tous les côtés, cette ligne ondulante s'étirait comme une chenille sombre au milieu de l'or mouvant des blés. La cloche s'arrêta. La messe allait commencer. Ce fut Édith qui soudain insista vivement pour descendre et assister au service religieux.

L'arrêt sur la petite place du marché d'un véhicule aussi incroyable et l'annonce que le seigneur de Kekesfalva, dont ils avaient tous entendu parler, allait assister avec sa famille (ils pensaient que j'en faisais partie) à la messe dans leur petite église provoquèrent chez ces braves campagnards un vif émoi. Le sacristain accourut, comme si l'ex-Kanitz eût été le prince Orosvar en personne, et lui communiqua avec empressement que le curé voulait attendre que nous fussions installés. Respectueusement et la tête baissée, les gens formèrent la haie, et une émotion visible s'empara d'eux lorsqu'ils s'aperçurent de l'infirmité d'Édith, qui s'avançait soutenue et guidée par Piszta et Ilona. Les gens simples sont toujours profondément émus lorsqu'ils voient que le malheur n'hésite pas à frapper aussi les « riches » à l'occasion, et cruellement. Il y eut des murmures et des chuchotements, puis les femmes apportèrent des coussins pour que la pauvre infirme pût s'asseoir le plus commodément possible, bien entendu au premier rang, qui s'était vidé aussitôt. Il semblait presque que le curé célébrât la messe pour nous avec une solennité particulière. Je me sentis bouleversé par la simplicité de cette modeste église : le chant clair des femmes, le ton rude et presque malhabile des hommes, joints aux voix naïves des enfants me semblèrent remplis d'une foi plus vraie et plus pure que tant de fastueuses célébrations auxquelles j'avais assisté le dimanche dans la cathédrale St-Étienne ou l'église des Augustins. Je regardai par hasard Édith, qui se trouvait à côté de moi, et remarquai vraiment effrayé avec quelle brûlante ferveur elle priait. Jamais rien n'avait pu me faire supposer jusqu'alors qu'elle eût reçu une éducation religieuse ou qu'elle fût pieuse. Or je constatais chez elle une manière de

prier qui n'était pas, comme chez la plupart des gens, une habitude apprise ; son visage blême, penché comme quelqu'un qui marche contre un vent violent, les mains accrochées au banc, son être replié en soi, ses lèvres murmurant d'une façon inconsciente, toute son attitude trahissait une vive tension intérieure. Parfois je sentais un léger tremblement du banc, tellement était fervente la secousse que causait en elle l'exaltation de sa prière extatique. Je compris qu'elle demandait à Dieu d'exaucer un vœu précis, qu'elle exigeait quelque chose de lui. Et il n'était pas très difficile de deviner quel était ce vœu.

Lorsque, après la messe, nous aidâmes la malade à remonter en voiture, longtemps encore elle resta repliée sur elle-même. Elle ne disait rien. Elle ne se tournait plus de tous les côtés avec une joie folle : cette demi-heure de dévotion semblait l'avoir totalement épuisée. Nous respectâmes son silence. Ce fut un voyage tranquille et même somnolent, jusqu'à notre arrivée au haras, juste avant midi.

Là pourtant, un accueil particulier nous attendait. Les garçons des environs, prévenus de notre visite et matant les chevaux les plus fougueux du haras, venaient à notre rencontre au grand galop, dans une sorte de fantasia à l'arabe. Ils étaient superbes à voir, ces jeunes gens bruyants et joyeux, au visage bronzé par le soleil, la chemise ouverte sur la poitrine, avec leurs chapeaux plats d'où pendaient de longs rubans multicolores, et leurs pantalons blancs de gauchos. Telle une horde de Bédouins, ils accouraient fougueusement sur leurs chevaux sans selle, comme s'ils eussent voulu foncer sur nous. Déjà nos bêtes pointaient leurs oreilles avec inquiétude, déjà le vieux Jonak, les jambes arc-boutées contre l'avant de son siège, tendait les rênes d'une main énergique lorsque, sur un brusque coup de sifflet, la bande sauvage se forma savamment en une troupe ordonnée qui entoura notre voiture et, avec grand entrain, nous accompagna jusqu'à la demeure de l'intendant.

Il y eut là pour l'officier de cavalerie expérimenté que j'étais, pas mal de choses à voir. Aux deux jeunes filles on montra les poulains ; elles ne pouvaient se tenir de rire à la vue des bêtes craintives et curieuses, avec leurs jambes faibles et gauches, et leurs bouches maladroites qui ne savaient pas encore saisir le morceau de sucre qu'on leur tendait. Pendant que nous nous

occupions ainsi joyeusement, le garçon d'office avait, toujours sous la direction attentive de Jonak, préparé une magnifique collation en plein air. Bientôt la bonne qualité du vin nous fit bavarder plus librement, plus gaiement que jamais, sauf que durant toutes ces heures, tel un léger nuage dans un ciel azuré, la pensée me revenait parfois que cette frêle jeune fille qui riait de si bon cœur, qui se montrait la plus bruyante et la plus exubérante de la société, je ne l'avais connue jusque-là que comme une malade, une désespérée, une tourmentée, et que ce vieillard qui examinait les chevaux d'un air aussi averti qu'un vétérinaire et qui plaisantait avec les jeunes gens et leur glissait quelques pourboires était le même homme qui, deux jours plus tôt, en proie à une angoisse folle et semblable à un somnambule, m'avait assailli la nuit et ne voulait plus me lâcher. Moi-même j'avais de la peine à me reconnaître, tellement je me sentais souple et léger. Après le repas, tandis qu'Édith était allée se reposer dans la chambre de l'intendante, j'essayai quelques chevaux. Avec plusieurs gars du haras, je fonçais dans les prés à toute vitesse, avec un sentiment de liberté inouïe en lâchant ainsi la bride à mon cheval, et à moi-même. Ah, si j'avais pu rester ici, ne plus dépendre de personne, être libre dans cette nature libre, pour voler partout ! Et quand j'entendis, très loin, l'appel du cor de chasse, dans mon grand galop, j'eus soudain le cœur lourd.

Pour revenir au château, le vieux Jonak avait choisi une autre route, sans doute parce qu'elle était un peu plus longue et traversait une petite forêt ombreuse. Et comme tout s'enchaînait heureusement en ce jour de bonheur, une dernière et superbe surprise nous attendait en chemin : à notre entrée dans un village d'une vingtaine de feux, nous nous trouvâmes arrêtés par de nombreuses voitures vides qui obstruaient presque complètement la route. À notre grand étonnement il n'y avait personne sur place pour faciliter le passage de notre puissante calèche. On eût dit que la terre avait englouti tous les humains des alentours. Mais on eut l'explication de la chose, lorsque d'une main experte Jonak eut fait claquer son immense fouet. Alors se montrèrent quelques femmes, effrayées, qui nous apprirent que le fils du plus riche paysan de l'endroit célébrait ce jour là ses noces avec une parente pauvre d'un hameau voisin. Et du bout de notre chemin barré, où une grange avait été aménagée en salle de bal, accourut alors, plein d'empressement et tout cramoisi, le très corpulent père du marié qui nous souhaita la bienvenue.

Peut-être croyait-il sincèrement que le célèbre seigneur de Kekesfalva avait fait atteler tout exprès sa calèche pour honorer la noce de sa présence, peut-être profitait-il tout simplement de l'occasion pour accroître son prestige et celui de son fils aux yeux des autres villageois ? Toujours est-il qu'avec beaucoup de révérences, il pria instamment M. de Kekesfalva et ses amis de bien vouloir, pendant qu'on dégageait la voie, lui faire la grâce de venir boire un verre de vin hongrois, qu'il faisait lui-même, à la santé des jeunes mariés. Nous étions bien sûr de trop bonne humeur pour refuser une aussi plaisante invitation. On sortit Édith de la voiture avec précaution et, au milieu d'une double haie chuchotante de gens étonnés et pleins de respect, nous fîmes une entrée triomphale dans la salle de bal.

Cette pièce était, comme je viens de le dire, une grange aménagée pour la circonstance et dans laquelle on avait placé en longueur des deux côtés, sur des tonneaux de bière vides, des planches qui faisaient office d'estrades. À droite, devant une longue table couverte d'une nappe blanche et abondamment garnie de victuailles et de bouteilles de toutes sortes, trônaient les jeunes époux, entourés des membres de leurs familles et des inévitables notabilités de l'endroit : le curé, le bourgmestre et le brigadier de gendarmerie. À gauche, sur l'autre estrade, s'étaient installés les musiciens : tziganes moustachus, à l'aspect romantique, violon, contrebasse et cymbalum. Au milieu, sur la piste de danse en terre battue, se pressaient les invités, tandis que les enfants qui n'avaient pu trouver place dans la salle bondée, regardaient le spectacle, curieux et amusés, soit de la porte, soit du haut des poutres sur lesquelles ils étaient juchés, les jambes pendantes.

Quelques-uns des membres de la famille, les moins riches, durent évidemment nous céder la place sur l'estrade d'honneur, et lorsqu'on nous vit nous mêler sans aucune gêne aux braves gens de la noce, un murmure de satisfaction manifeste courut parmi les invités. Heureux et vacillant sous l'émotion, le beau-père apporta une énorme cruche de vin, emplit des verres et, levant le sien, cria : « À la santé du seigneur ! » Ce cri trouva immédiatement un écho enthousiaste et retentissant. Puis il nous présenta son fils et sa nouvelle moitié, une jeune fille timide aux larges hanches, à qui sa robe aux couleurs bariolées et sa blanche couronne de myrtes donnaient un aspect touchant. Le visage en feu, elle fit une révérence un peu gauche devant Kekesfalva, baisa avec respect la main d'Édith, tout à coup visiblement émue

elle aussi. La vue d'une noce trouble toujours les jeunes filles, parce qu'en cet instant elles se sentent liées à la mariée par une solidarité secrète. Toute rougissante, Édith attira l'humble jeune fille à elle, l'embrassa, puis brusquement ôta de son doigt un anneau (une petite bague de famille, sans grande valeur) et la mit au doigt de l'épousée, toute décontenancée par ce cadeau inattendu. Craintivement elle regarda son beau-père comme pour lui demander si elle pouvait accepter un aussi beau présent. À peine ce dernier eut-il fait avec orgueil un signe affirmatif, qu'elle se mit à pleurer de joie. Une nouvelle vague de gratitude afflua vers nous. De tous les côtés ces gens simples et modestes se pressaient dans notre direction ; on voyait à leurs regards qu'ils auraient volontiers fait quelque chose pour nous montrer leur reconnaissance, mais aucun n'eût osé adresser un seul mot à de si « hauts seigneurs ». La mère du marié, une vieille paysanne, allait, les larmes aux yeux, de l'un à l'autre en titubant de joie, tout éblouie de l'honneur fait à son fils, tandis que celui-ci, dans son embarras, regardait tantôt sa femme, tantôt notre groupe, et tantôt ses lourdes bottes brillantes.

En cet instant, Kekesfalva fit ce qu'il y avait de mieux à faire pour dissiper la gêne suscitée par tout ce respect. Il secoua cordialement la main au beau-père, au marié et aux notabilités de l'endroit, et les pria de ne pas interrompre la fête à cause de nous. Que les jeunes gens reprennent leurs danses, ils ne peuvent pas nous faire de plus grand plaisir qu'en continuant à s'amuser sans se soucier de rien. En même temps il fit un signe au premier violon qui, son instrument sous le bras gauche, avait attendu devant l'estrade, dans une révérence figée, et lui jeta un billet de banque pour l'engager à commencer. La somme devait être assez importante, car comme sous l'effet d'un contact électrique, l'homme au teint olivâtre se précipita vers ses compagnons avec un clin d'œil significatif, et aussitôt les musiciens se déchaînèrent comme seuls savent le faire des Hongrois ou des tziganes. La force empoignante des premières notes du cymbalum avait chassé toute contrainte. Aussitôt les couples se formèrent, la danse reprit, plus sauvage, plus endiablée, garçons et filles, désirant tous nous montrer comment savent danser de vrais Hongrois ! En une minute, le calme respectueux de la salle avait fait place à un tourbillon ardent de corps pirouettant, bondissant, trépignant ; et jusque sur l'estrade, les verres tintaient en cadence, tant cette jeunesse enthousiaste s'en donnait à cœur joie.

Les yeux brillants, Édith suivait le tumulte. Soudain je sentis sa main sur mon bras. « Dansez », me fit-elle. Heureusement la mariée n'avait pas encore été entraînée dans le tourbillon. Tout étourdie, elle regardait l'anneau à son doigt. Lorsque je m'inclinai devant elle, elle rougit tout d'abord de l'honneur qui lui était fait, puis, docile, se laissa conduire. Encouragé par notre exemple, l'époux à son tour, vivement poussé par son père, invita Ilona. Et maintenant le musicien frappait comme un possédé sur son cymbalum, cependant que le premier violon, un moustachu aux cheveux très noirs, maniait son archet avec une véhémence diabolique. Je crois bien que jamais, avant cette noce, on n'avait dansé dans ce village d'une façon aussi enragée.

Mais cette journée – vraie corne d'abondance ! – nous réservait encore une autre surprise. Attirée par le cadeau fait à la mariée, une de ces vieilles tziganes qui ne manquent jamais à ces sortes de fêtes s'était avancée vers l'estrade et proposait avec insistance à Édith de lui dire la bonne aventure. Celle-ci était visiblement gênée. Bien qu'elle en eût fortement envie, elle n'osait se faire dire l'avenir devant une si nombreuse assistance. Je vins à son secours en écartant doucement de l'estrade M. de Kekesfalva et tous les autres, afin que personne ne pût rien entendre des mystérieuses prophéties ; et les curieux en furent réduits à observer de loin et en riant comment la vieille, s'agenouillant auprès d'Édith et avec force simagrées, prenait sa main pour l'étudier de près. Chacun sait bien en Hongrie que ces bonnes femmes vous annoncent toujours les choses les plus réjouissantes, dans l'espoir de s'en remplir mieux les poches ! Mais à mon grand étonnement, ce que la vieille femme marmonnait à Édith, de sa voix rauque et rapide, paraissait l'émouvoir étrangement. Se penchant de plus en plus, elle tendait l'oreille avec attention et regardait de temps à autre autour d'elle pour voir si personne n'entendait. Puis elle fit signe à son père, qui s'avança, et elle lui chuchota impérieusement quelque chose ; sur quoi, soumis comme toujours, il mit la main à la poche et tendit quelques billets à la tzigane. Cela représentait sans doute pour elle une somme énorme, car la vieille femme cupide se jeta telle une possédée à terre, embrassa le bord de la robe d'Édith et en prononçant des mots incompréhensibles qui devaient être des exorcismes, elle caressa les jambes paralysées de la jeune fille. Puis elle se releva d'un bond et partit comme si elle avait peur qu'on lui reprît tout cet argent.

« Allons-nous-en, à présent », dis-je à M. de Kekesfalva, en voyant la

pâleur qui s'était soudain répandue sur le visage d'Édith. J'allais chercher Piszta. Lui et Ilona prirent la jeune fille sous les épaules pour l'aider à remonter en voiture. La musique s'était arrêtée, aucun de ces braves gens ne voulait se priver du plaisir de saluer à sa façon notre départ. Les musiciens entourèrent notre véhicule pour entamer rapidement une dernière danse, cependant que tout le village criait : « Vivat ! Vivat ! Vivat ! » Et le vieux Jonak eut toutes les peines du monde à maîtriser ses chevaux qui n'étaient pas habitués à de tels cris de guerre !

Je restai quelque peu inquiet à cause d'Édith, qui me faisait face dans la voiture. Elle tremblait de tout son corps. Une pensée semblait l'obséder. Tout à coup elle éclata en violents sanglots, mais c'étaient des sanglots de bonheur. Elle pleurait tout en riant et riait tout en pleurant. Sans aucun doute la vieille tzigane lui avait prédit une guérison rapide, et peut-être même autre chose encore.

« Laissez-moi ! Laissez-moi donc ! » nous répondait-elle avec impatience. Elle paraissait éprouver dans cette émotion une joie inconnue et étrange. « Laissez-moi ! répétait-elle, je sais bien que ce n'est pas sérieux, que c'est du charlatanisme. Mais quoi, permettez-moi d'être bête. On peut bien se laisser tromper sciemment une fois dans sa vie ! »

Il était déjà tard lorsque nous passâmes les grilles du château. Tous me prièrent de rester pour le dîner. Mais je refusai… C'était assez, c'était trop, déjà. J'avais été largement heureux durant toute cette longue et belle journée ensoleillée. Je ne pouvais pas l'être davantage. Il valait mieux que je retourne à la caserne par le chemin familier, l'âme apaisée comme l'air estival après la chaleur brûlante du jour. Il ne fallait rien demander de plus, il fallait se souvenir et resonger à tout. Je pris donc congé. Au ciel les étoiles brillaient et il me semblait qu'elles me faisaient des signes amicaux. Le vent soufflait une douce chanson sur les champs endormis, et j'avais l'impression que c'était pour moi qu'il chantait. J'étais dans cet état d'euphorie où tout paraît bon et plein de poésie, le monde et les hommes, où l'on voudrait embrasser jusqu'aux arbres et passer la main sur leur écorce lisse comme sur une peau aimée ; où l'on voudrait entrer dans chaque maison s'asseoir auprès des inconnus et tout leur confier, où l'on se sent à l'étroit dans sa poitrine, où l'on

désirerait se communiquer à d'autres, se donner, se répandre, uniquement pour se débarrasser du trop-plein de sentiments que l'on porte en soi.

Arrivé à la caserne, je vis mon ordonnance qui m'attendait à la porte de ma chambre. Jamais je n'avais remarqué comme alors le bon visage fidèle aux pommettes bien rondes, de ce jeune paysan ruthène. Il faut lui faire un plaisir, pensai-je. Le mieux serait de lui donner un peu d'argent pour qu'il puisse se payer, à lui et à sa petite amie, un ou deux verres de bière. Je l'autoriserai à sortir ce soir et demain et toute la semaine. Déjà j'avais la main à la poche. Soudain il se met au garde-à-vous et annonce : « Est arrivé un télégramme pour mon lieutenant. »

Un télégramme ? J'éprouvai aussitôt un sentiment désagréable. Qui diable pouvait vouloir quelque chose de moi ? Seule une mauvaise nouvelle pouvait me chercher avec tant de hâte. J'allai rapidement vers la table où se trouvait la dépêche. D'un doigt mécontent je l'ouvris. Il n'y avait qu'une quinzaine de mots, d'une clarté coupante : « Suis appelé demain Kekesfalva. Dois absolument vous parler avant. Vous attends cinq heures taverne tyrolienne. Condor. »

Qu'en l'espace d'une minute l'ivresse la plus complète puisse faire place à une lucidité de cristal, je ne l'ignorais pas, j'en avais déjà fait l'expérience. Cela s'était passé l'année précédente, à la fête d'adieu donnée par un camarade qui épousait la fille d'un très riche industriel du nord de la Bohême. Le brave garçon avait fait admirablement les choses pour cette splendide soirée avant son départ. Sur ses ordres on nous servit d'abord du bordeaux, puis du champagne, et ce en telle quantité que, selon les tempéraments, les uns devinrent bruyants, les autres sentimentaux. On s'embrassa, on rit, on fit du tapage, on chanta. À chaque instant on portait des toasts ; on but force verres de cognac et de liqueurs, on fuma à grosses bouffées. Dans le local surchauffé s'était répandue une épaisse fumée bleuâtre qui nous masquait les fenêtres, de sorte qu'aucun de nous ne s'était aperçu que derrière elles le ciel s'éclairait déjà. Il pouvait être trois ou quatre heures du matin, la plupart n'arrivaient déjà plus à se tenir assis convenablement. Affalés sur la table, ils ne levaient la tête avec des yeux noyés que quand quelqu'un portait un nouveau toast ; quand l'un d'eux devait sortir, il avançait en titubant vers la

porte, ou bien faisait quelques pas qui semblaient de plomb. Parler ou penser clairement eût été pour nous une chose impossible.

Soudain la porte s'ouvrit et le colonel (dont j'aurai à reparler par la suite) fit irruption dans la pièce. Au milieu du vacarme, personne ne l'avait reconnu ou remarqué. Raide, il s'approcha de la table, frappa si violemment du poing sur le marbre souillé que les soucoupes et les verres en tintèrent. Puis, de sa voix la plus dure et la plus tranchante, il commanda : « Silence ! »

Subitement, d'un seul coup, le calme régna, les plus somnolents ouvrirent les yeux en clignotant et furent réveillés. En quelques mots, le colonel annonça qu'il fallait s'attendre pour le matin à une inspection, brusquement décidée, du général de division. Il comptait que tout marcherait d'une façon impeccable et qu'aucun de nous ne ferait honte au régiment. Et alors arriva une chose étrange : en une seconde, tous nous reprîmes nos sens. Comme si l'on eût ouvert en nous une fenêtre, toutes les fumées d'alcool se dissipèrent, les visages bouffis par l'ivresse changèrent, se tendirent à l'appel du devoir. En un clin d'œil tout le monde fut debout, et deux minutes plus tard il n'y avait plus personne autour de la table, chacun sachant exactement ce qu'il avait à faire. On réveilla les hommes, les ordonnances s'affairèrent, tout, jusqu'au dernier bouton de guêtre, fut rapidement nettoyé et astiqué. Et quelques heures plus tard, l'inspection redoutée se déroulait à merveille.

C'est exactement avec la même rapidité que s'enfuit la douce rêverie dans laquelle j'étais plongé, à peine eus-je ouvert ce télégramme. En l'espace d'une seconde je compris ce dont je n'avais pas voulu m'apercevoir durant ces dernières heures : tout cet enthousiasme n'avait été en fait que l'ivresse résultant d'un mensonge, d'une duperie dont je m'étais rendu coupable par ma faiblesse et ma malheureuse pitié. Sans aucun doute, Condor venait pour me demander des comptes. Et maintenant il s'agissait de payer pour ma propre exaltation et pour celle des autres.

Avec la ponctualité de l'impatience, je me trouvai à l'heure dite et même un peu plus tôt devant la taverne. À cinq heures exactement Condor arriva en voiture de la gare. Sans même me saluer, il s'avança vers moi en disant :

– Très bien que vous soyez déjà là ! Je savais que je pouvais compter sur vous. Entrons et allons dans le même coin que l'autre jour. Ce que nous

avons à dire ne souffre pas de témoins.

Il y avait dans son être mou quelque chose qui me paraissait changé. À la fois agité et maître de lui, il me précéda dans la taverne et commanda presque grossièrement à la servante venue avec précipitation au-devant de nous : « Un litre de vin. Le même qu'avant-hier. Et laissez-nous seuls. Je vous appellerai. »

Nous nous assîmes. Sans même attendre que la servante eût apporté le vin, il commença :

« Voilà la chose en peu de mots, car il faut que je me hâte, sinon les autres soupçonneront quelque chose et penseront que nous sommes en train de comploter. Déjà j'ai eu toutes les peines du monde à me débarrasser du chauffeur qui voulait à tout prix m'emmener directement au château. Mais venons-en au fait, il faut que vous soyez au courant !

« Donc, avant-hier de bonne heure, je reçois un télégramme. "Vous prie, cher ami, venir le plus rapidement possible. Tous vous attendons avec la plus grande impatience. Avec notre plus confiante reconnaissance. Kekesfalva." Déjà tous ces superlatifs ne me plaisaient pas du tout. Pourquoi cette impatience, soudain ? Car je viens d'examiner Édith, il y a quelques jours… Et pourquoi donc m'assurer par télégramme de sa confiance et de sa reconnaissance spéciale ? Mais je n'y fis pas autrement attention et ne m'occupai plus de la dépêche. En somme, ce n'était pas la première fois que le vieux fou se montrait aussi frénétique. Mais la lettre d'hier matin m'a cependant rendu méfiant. C'est une longue, très longue lettre d'Édith, une lettre tout à fait insensée, extatique, où elle me déclare qu'elle a toujours senti que j'étais le seul homme sur terre qui pût la sauver, et qu'elle est incapable de m'exprimer à quel point elle est heureuse que nous soyons enfin si près du but. Elle m'écrit seulement, dit-elle, pour m'assurer que je peux compter sur elle, et qu'elle exécutera ponctuellement tout ce que je lui ordonnerai, même les choses les plus dures. Elle me prie de ne pas attendre pour recourir au nouveau traitement, car elle brûle d'impatience. Et encore une fois : je peux lui demander n'importe quoi, il faut seulement commencer sans tarder. Etc., etc.

« Cette allusion à un nouveau traitement suffit à m'éclairer. Je compris

aussitôt que quelqu'un avait dû parler de la méthode du professeur Viennot, soit au père, soit à la fille, car ils n'ont pas pu trouver ça tout seuls ! Et ce quelqu'un, bien entendu, ce ne peut être que vous, lieutenant. »

Je fis sans doute un mouvement involontaire, car il appuya tout de suite :

« Sur ce point, je vous prie, pas de discussions ! Je n'ai fait à personne d'autre la moindre allusion à cette méthode. C'est vous seul qui êtes responsable s'ils croient qu'en quelques mois tout sera redevenu normal, comme s'il s'agissait simplement d'effacer un trait avec une gomme. Mais évitons les reproches inutiles. Tous deux nous avons bavardé, moi avec vous, et vous un peu trop avec les autres. J'aurais dû être plus prudent. C'était mon devoir, car en somme vivre et penser avec les malades ce n'est pas votre métier. Comment sauriez-vous que ceux-ci et leurs proches ont un autre vocabulaire que les gens normaux, que "peut-être" signifie chez eux "certainement" et qu'on ne peut leur donner d'espoir qu'en gouttes prudemment distillées, sinon l'optimisme leur monte à la tête et les rend fous ?

« Mais voilà où nous en sommes… ce qui est fait, est fait ! Ne parlons plus de votre responsabilité : ce n'est pas pour pérorer que je vous ai donné rendez-vous. Je me sentais seulement obligé, puisque vous êtes mêlé à cette affaire, de vous expliquer la situation. »

Ici Condor leva la tête et me regarda en face. Mais il n'y avait aucune sévérité dans ses yeux. Au contraire il me sembla qu'il avait pitié de moi. Sa voix devint plus douce.

« Je sais, mon cher lieutenant, que ce que je vais vous communiquer à présent va vous toucher très douloureusement. Mais nous n'avons pas le temps de faire du sentiment. Je vous ai dit l'autre jour qu'après avoir lu l'article en question de la Revue médicale, j'ai aussitôt écrit au professeur Viennot pour obtenir des indications plus précises. Je ne crois pas vous en avoir dit davantage. Bon. Hier matin j'ai reçu sa réponse, en même temps d'ailleurs que la lettre exubérante d'Édith. Ce qu'il raconte semble à première vue positif. Viennot a en effet obtenu des résultats étonnants avec le malade dont je vous ai parlé, et avec quelques autres. Par malheur – et c'est là la chose pénible – sa méthode n'est pas applicable à notre cas. Dans ses

guérisons il s'agissait uniquement de maladies de la moelle épinière, d'origine tuberculeuse, où (je vous épargne les détails techniques) on peut, en supprimant la compression des vertèbres, rendre leur pleine activité aux muscles locomoteurs. Or, dans notre cas, il s'agit d'une maladie des centres nerveux. Appliquer la méthode du professeur Viennot, qui implique de rester étendu des heures dans un corset tout en s'exposant au soleil et de faire certains mouvements de gymnastique, est ici exclu. Ce serait infliger à la pauvre enfant des tortures sans aucune utilité. Voilà ce que je me devais de vous dire. Vous savez maintenant ce qu'il en est, et avec quelle légèreté vous avez agi en faisant espérer à la jeune fille qu'elle pourrait dans quelques mois danser et sauter ! Moi, je me serais bien gardé de m'avancer aussi bêtement. Alors que vous, qui leur avez promis la lune, ils ne vont pas vous lâcher comme ça, et ils auront raison ! Car c'est vous, et vous seul qui avez lancé toute cette affaire. »

Je sentis mes doigts se raidir. Tout cela, je l'avais prévu au fond de moi-même dès le moment où j'avais vu le télégramme sur ma table. Cependant, tandis que Condor m'exposait la situation avec une si impitoyable logique, ce fut comme si l'on m'avait porté un coup violent à la tête ; instinctivement je sentis le besoin de me défendre. Je ne voulais pas accepter cette responsabilité. Ce qui sortit de ma bouche fut comme le bredouillement d'un écolier pris sur le fait.

« Mais… si j'ai dit quelque chose à Kekesfalva, ç'a été uniquement par… par…

– Je sais, je sais, interrompit Condor. Bien sûr qu'il vous l'a fait dire, qu'il vous l'a quasiment extorqué. Je sais qu'il peut être désarmant, à force d'insistance et de détresse. Vous n'avez été faible que par pitié, et par conséquent pour les motifs les plus convenables… Mais je crois vous avoir déjà averti, c'est un sentiment dangereux, à double tranchant, que la pitié. Celui qui ne sait pas s'en servir doit y renoncer. C'est seulement au début que la pitié – comme la morphine – est un bienfait pour le malade, un remède, un calmant, mais elle devient un poison mortel quand on ne sait pas la doser ou y mettre un frein. Les premières injections font du bien, elles calment, arrêtent la douleur. Malheureusement, l'âme comme le corps humain possède une faculté d'adaptation inquiétante. De même que les nerfs réclament une

quantité de morphine de plus en plus grande, de même l'âme a besoin de plus en plus de pitié, et elle finit par en vouloir plus qu'on ne peut lui en donner. Le moment vient inévitablement où il faut dire "non", et ne pas se soucier si celui à qui on le dit vous hait plus pour ce "non" que si vous aviez toujours refusé de l'assister. Oui, mon cher lieutenant, il faut savoir dominer sa pitié, sinon elle cause plus de dégâts que la pire indifférence. Cela, nous le savons, nous autres médecins, et les juges aussi le savent, et les huissiers et les prêteurs. S'ils cédaient tous à la pitié, plus rien ne marcherait. C'est une chose dangereuse que la pitié, terriblement dangereuse ! Vous voyez vous-même le mal qu'a causé votre faiblesse.

– Oui… mais on ne peut… on ne peut pourtant pas abandonner un être humain à son désespoir… Après tout, il n'y avait pas de mal à vouloir essayer… »

Mais Condor devint soudain violent.

« Si, beaucoup, beaucoup de mal ! C'est vous charger d'une lourde, d'une très lourde responsabilité que de rendre quelqu'un fou avec votre pitié ! Un homme adulte doit bien réfléchir avant de se mêler d'une affaire comme celle-ci, et savoir jusqu'où il est décidé à aller. Il ne faut pas jouer avec les sentiments d'autrui. J'admets que c'est pour les motifs les meilleurs et les plus sincères que vous avez grisé ces braves gens ; ce qui importe pourtant ici-bas, ce n'est pas si l'on agit durement ou avec douceur, mais uniquement le résultat qu'on obtient en fin de compte. De la pitié – très bien ! Mais il y a deux sortes de pitié. L'une, molle et sentimentale, qui n'est en réalité que l'impatience du cœur de se débarrasser au plus vite de la pénible émotion qui vous étreint devant la souffrance d'autrui, cette pitié qui n'est pas du tout la compassion, mais un mouvement instinctif de défense de l'âme contre la souffrance étrangère. Et l'autre, la seule qui compte, la pitié non sentimentale mais créatrice, qui sait ce qu'elle veut et est décidée à persévérer avec patience et tolérance jusqu'à l'extrême limite de ses forces, et même au-delà. C'est seulement quand on va jusqu'au bout, quand on a la patience d'y aller qu'on peut venir en aide aux autres. C'est seulement quand on se sacrifie et seulement alors ! »

Sa voix avait un ton amer. Et soudain je me rappelai ce que Kekesfalva m'avait raconté : Condor, en quelque sorte pour se punir de n'avoir pas réussi

à la guérir, avait épousé une femme aveugle, et celle-ci, loin de lui en être reconnaissante, le tourmentait encore. Mais déjà, dans un geste presque tendre, il posait sa main sur mon bras.

« Je ne vous dis pas cela méchamment. Votre sentiment vous a trompé. Cela peut arriver à tout le monde. Mais à présent venons-en à notre affaire, car enfin, je ne vous ai pas convoqué ici pour vous donner une leçon de psychologie. Soyons concrets. Il est indispensable, bien sûr, que nous marchions du même pas dans cette affaire ; il n'est pas question que vous vous mettiez une seconde fois en travers de ma route. Alors, écoutez-moi ! Après la lettre d'Édith, je dois hélas supposer que nos amis se sont entièrement abandonnés à l'illusion que ce traitement – pourtant impossible à appliquer ici – parviendra à triompher comme par enchantement de cette maladie compliquée. Pourtant, si ancrée que soit déjà leur folie, il n'y a rien d'autre à faire qu'à trancher dans le vif, et le plus tôt sera le mieux. C'est vrai qu'ils auront un choc : la vérité est toujours une pilule très amère, mais on ne peut pas laisser se développer leurs illusions. Faites-moi confiance, je m'y prendrai avec autant de tact que possible !

« Le plus commode pour moi serait bien sûr de rejeter sur vous toute la faute. De dire que vous m'avez mal compris, que vous avez exagéré ou rêvé. Mais je préfère tout prendre sous mon bonnet. Seulement – je vous le dis tout de suite – je ne peux pas vous laisser complètement hors de jeu. Vous connaissez le vieillard et son effrayante ténacité. Même si je lui expliquais cent fois ce qui s'est passé et lui montrais la lettre du docteur Viennot, il ne cesserait de me répéter en larmoyant : Mais vous avez pourtant promis au lieutenant… "Le lieutenant a dit…". Sans cesse il s'appuierait sur vous pour se donner, et me donner à moi l'illusion de la possibilité d'une guérison rapide. Sans vous comme témoin, je n'en viendrais jamais à bout. On ne peut pas faire tomber des illusions aussi facilement qu'on fait retomber le mercure d'un thermomètre. Si par malheur on montre à un de ces malades, qu'on appelle d'une façon si cruelle des incurables, un brin d'espoir, il en fait aussitôt une poutre, et de cette poutre toute une maison. Mais de tels châteaux en Espagne sont extrêmement malsains pour des malades, et c'est mon devoir en tant que médecin de les renverser le plus vite possible, avant que des espoirs insensés aient pu s'y loger. C'est pourquoi nous devons agir vigoureusement et sans perdre de temps. »

Condor s'arrêta. Il attendait de toute évidence mon approbation. Mais mes yeux n'osaient pas rencontrer les siens. En moi passaient, soulevées par le battement de mon cœur, les images de la veille : notre joyeuse traversée de la campagne estivale, le visage rayonnant d'Édith, le plaisir qu'elle prenait à caresser les petits poulains, la façon dont elle trônait à la noce ; je revoyais l'émotion du vieillard et les larmes lui couler dans la bouche qui riait et tremblait à la fois. Détruire tout cela d'un seul coup ! Ramener à son état ancien la malade si heureusement transformée, rejeter d'un seul mot dans l'enfer de l'impatience la jeune fille arrachée d'une façon si magnifique à son désespoir ! Non, je le savais, jamais je n'aurais le courage de m'y prêter ! Aussi déclarai-je avec timidité :

« Mais ne pourrait-on pas ?… – pourtant je m'arrêtai aussitôt devant son regard observateur.

– Quoi ? demanda-t-il d'un ton rude.

– … Attendre pour leur dire cela… ne fût-ce que quelques jours, parce que… parce que… j'avais le sentiment hier qu'elle s'était déjà complètement faite à ce traitement… je veux dire intérieurement… et elle aurait à présent, comme vous disiez l'autre jour, les… les forces psychiques nécessaires… j'avais vraiment l'impression qu'elle pouvait déjà se mouvoir beaucoup mieux… et je me demande s'il ne serait pas préférable de laisser cette croyance agir jusqu'au bout… Vous… vous n'avez pas vu comme elle était… vous ne pouvez pas savoir comme la simple annonce de ce traitement a déjà eu d'effet… Certes… (je baissai la voix, car je remarquai avec quelle surprise il me dévisageait) certes je ne comprends pas grand-chose à ces questions… »

Condor n'avait cessé de m'observer. Il grogna : « Voyez-vous cela, Saül parmi les prophètes ! Vous paraissez déjà être extrêmement au courant… même ce que j'ai dit des forces psychiques, vous l'avez retenu ! Et avec cela, des constatations cliniques ! Sans le savoir je me suis fait, mine de rien, un assistant et un conseiller ! Du reste (il passa pensivement une main nerveuse sur sa tête) ce que vous venez de me dire ne serait pas en soi si bête… excusez-moi, je parle au sens médical… C'est bizarre, du reste, bizarre : en lisant les phrases exaltées d'Édith, je me suis moi-même demandé un instant si, maintenant qu'elle a vu s'approcher la guérison avec des bottes de sept

lieues, on ne devrait pas mettre à profit cette conviction passionnée… Non, ce n'est pas mal pensé du tout, mon cher confrère ! Et la chose serait très facile. Je l'envoie dans l'Engadine où j'ai un ami médecin et nous lui laissons croire que c'est le nouveau traitement qui commence, alors qu'en réalité c'est l'ancien qui continue. L'illusion, le changement d'air, de lieu, l'énergie mise en jeu, tout cela agirait de façon admirable. En somme le début de ce séjour en Suisse pourrait nous émerveiller, elle, vous et moi. Pourtant, mon cher lieutenant, en tant que médecin je ne dois pas penser qu'au début, mais encore à la suite et surtout à la fin. Il faut que je tienne compte de la réaction inévitable… je dis bien : inévitable !… après des espérances aussi folles. Le médecin que je suis reste un joueur, un amateur d'échecs, de patiences, mais il doit s'abstenir des jeux de hasard, surtout quand un autre que lui paie la mise !

– Mais… vous êtes vous-même convaincu qu'une nette amélioration est possible…

– Oui, dans un premier temps on pourrait obtenir des progrès sensibles. Les femmes réagissent toujours particulièrement fort aux sentiments, même illusoires. Mais imaginez un peu la situation quelques mois plus tard, quand les forces psychiques dont nous parlions seront taries, la volonté usée, la passion disparue ; quand après des semaines et des semaines de tension épuisante la guérison ne viendra pas, cette guérison totale sur laquelle elle compte maintenant comme sur une chose qui doit arriver… Réfléchissez, je vous en prie, à l'effet catastrophique que cela aura sur un être sensible, déjà dévoré d'impatience ! Car il ne s'agit pas ici d'une amélioration limitée, mais d'un changement radical : passer d'un processus lent et assuré, fondé sur la patience, aux risques et aux dangers qu'implique l'impatience. Comment aurait-elle jamais à nouveau confiance en moi ou en quelque autre médecin, ou en quiconque si elle se voyait ici délibérément abusée ? Mieux vaut la vérité, donc, si cruelle qu'elle paraisse ; en médecine, le scalpel est souvent le moins terrible… Ne tergiversons pas ! J'aurais mauvaise conscience à garder cela par-devers moi. Réfléchissez un peu : en auriez-vous le courage, à ma place ?

– Oui, dis-je sans réfléchir, et m'effrayant aussitôt de ma rapidité… C'est-à-dire…, ajoutai-je prudemment, j'attendrais au moins les premiers

progrès pour lui raconter toute l'histoire… Excusez-moi, docteur… Si j'ai l'air bien peu modeste… mais vous n'avez pas pu observer Édith autant que moi, ces derniers temps, ni voir combien ils ont tous besoin de quelque chose qui les soutienne, et… bien sûr, il faudra lui dire la vérité… mais seulement quand elle pourra la supporter… pas maintenant, Docteur, je vous en conjure… surtout pas maintenant… pas tout de suite… »

J'hésitai, troublé par la curiosité et la surprise qui se lisaient dans ses yeux.

« Mais quand, alors ? dit-il, songeur. Et surtout, qui pourra prendre un tel risque ? Car il faudra bien lever le voile un jour… Je crains bien que la désillusion ne soit alors cent fois plus redoutable que si nous lui disions à présent la vérité. Car il faudra bien la lui dire un jour. Et vous en chargeriez-vous alors, si je vous suivais aujourd'hui ?

– Oui, fis-je fermement (je crois que seule la crainte d'avoir à me rendre tout de suite avec lui au château m'inspira cette fermeté !) Je m'en déclare entièrement responsable. Je suis sûr que ce serait à présent des plus profitables pour Édith de conserver un certain temps l'espoir d'une guérison totale et définitive. S'il est ensuite nécessaire de lui expliquer que nous… que j'ai peut-être trop promis, je l'avouerai sincèrement et je suis persuadé qu'elle le comprendra. »

Condor me regarda fixement. « Tonnerre ! murmura-t-il enfin. Vous avez rudement confiance en vous ! Et le plus étonnant est que vous nous contaminez avec votre sacrée confiance… tout d'abord les autres et, je le crains, moi aussi, peu à peu ! Eh bien ! si vous vous engagez vraiment à calmer Édith au cas où une crise éclaterait, alors… alors l'affaire prend un tout autre aspect… on pourrait peut-être risquer d'attendre quelque temps et qu'elle soit moins excitée… Mais dans pareils engagements il n'y a pas de retour en arrière, lieutenant ! Mon devoir est de vous en avertir. Nous autres médecins sommes tenus, avant chaque opération, d'attirer l'attention des intéressés sur tous les dangers possibles. Promettre à une jeune fille paralysée depuis si longtemps qu'elle va guérir tout à fait en quelques mois, est aussi grave qu'une intervention chirurgicale. Réfléchissez donc bien à quoi vous vous engagez : il faut une force inouïe pour consoler quelqu'un qu'on a trompé. Permettez-moi d'être très clair : avant de renoncer à mon intention de

révéler immédiatement aux Kekesfalva que ce traitement ne peut être utilisé pour Édith, et que beaucoup de patience sera encore nécessaire, hélas ! je dois savoir si je peux vraiment compter sur vous. Puis-je compter absolument que vous ne me laisserez pas en plan ?

– Absolument.

– Bon. » Condor repoussa son verre d'un geste brusque. Nous n'avions ni l'un ni l'autre bu une seule gorgée. « Espérons cependant que tout marchera bien, ajouta-t-il, car je ne me sens pas du tout à l'aise avec cet ajournement. Maintenant je vais vous dire jusqu'où j'irai : pas un pas au-delà de la vérité. Je vais leur conseiller de se rendre dans l'Engadine, mais je déclarerai que la méthode Viennot n'est pas infaillible, et je soulignerai expressément qu'ils ne doivent pas compter sur un miracle. S'ils persistent cependant, à cause de vous, à former des espoirs absurdes, ce sera à vous n'est-ce pas, – j'ai votre promesse formelle – de remettre à temps l'affaire en ordre. Je prends peut-être un certain risque en vous faisant plus confiance qu'à ma conscience de médecin… mais c'est décidé. Dans le fond, nous voulons tous deux, autant l'un que l'autre, aider cette pauvre jeune fille. »

Il se leva. « Donc, je me fie à vous, si une crise éclatait sous le coup de la déception… Espérons que votre impatience sera plus efficace que ma patience à moi. Laissons la malade à ses certitudes pendant quelques semaines encore. Et si nous constatons de réels progrès, ce sera grâce à vous, et non à moi. L'affaire est réglée. Il est grand temps. On m'attend, là dehors », dit-il.

Nous quittâmes la taverne. La voiture était devant la porte. Au dernier moment, lorsque Condor était déjà monté, j'eus un mouvement des lèvres comme pour le rappeler. Mais déjà le véhicule était en marche et avec lui, l'irrévocable.

Trois heures plus tard, je trouvais sur ma table à la caserne un billet écrit à la hâte et que le chauffeur avait apporté. « Venez demain le plus tôt possible. Nous avons énormément de choses à vous raconter. Le docteur Condor vient de nous quitter. Dans dix jours nous partons. Je suis follement heureuse. Édith. »

C’est étrange que justement cette nuit-là, ce livre précis me tomba entre les mains. J’étais en général un faible liseur ; sur les rayons de ma pauvre étagère réglementaire, il n’y avait que six ou huit volumes traitant des questions militaires, tels que le Règlement de service et un Abrégé militaire qui étaient pour nous l’alpha et l’oméga, à côté d’une douzaine d’ouvrages classiques que, sans jamais les ouvrir, je traînais depuis l’école des Cadets de garnison en garnison, peut-être seulement pour donner à ces chambres froides et étrangères que j’étais obligé d’habiter, une apparence et une ombre de vie personnelle. Il y avait encore, à moitié coupés, quelques livres mal imprimés et mal brochés dont je m’étais rendu acquéreur assez bizarrement. Parfois on voyait apparaître dans notre café un petit colporteur difforme avec des yeux chassieux et mélancoliques, qui offrait d’une façon importune du papier à lettres, des crayons et des livres à bon marché, la plupart du temps de ces livres pour lesquels il espérait trouver un excellent débouché parmi les officiers de cavalerie, tels que les Aventures amoureuses de Casanova, le Décaméron, les Souvenirs d’une chanteuse ou de joyeuses histoires de garnison. Par pitié – toujours par pitié ! – et peut-être aussi pour me défendre contre son importunité et sa mélancolie, je lui avais acheté, en plusieurs fois, trois ou quatre de ces cahiers crasseux et mal imprimés, que j’avais ensuite déposés sur les rayons sans y toucher.

Mais cette nuit-là, fatigué et surexcité à la fois, incapable de dormir et incapable aussi de penser à quelque chose de raisonnable, je cherchai, pour me distraire en attendant le sommeil, une lecture quelconque. Dans l’espoir que les récits naïfs et pittoresques de mon enfance dont je me souvenais encore confusément pourraient me servir de narcotique, je pris les Mille et Une Nuits. Je m’étendis et me mis à lire dans cet état de demi-somnolence où tourner les pages commence vite à devenir fatigant et où, par commodité, on saute celles qui par hasard ne sont pas coupées. Je lus le premier récit de Schéhérazade devant le roi, avec une attention languissante, puis je continuai. Mais soudain je sursautai. J’étais arrivé à l’histoire étonnante du jeune homme qui voit étendu sur la route un vieillard paralysé, et à ce mot – paralysé – je tressaillis comme sous le coup d’une violente douleur : une brusque association d’idées avait fait sur moi l’effet d’un jet de feu. Dans ce conte, le vieillard appelle le jeune homme d’une voix désespérée : il ne peut pas marcher et il le supplie de le prendre sur ses épaules. Le jeune homme a

pitié – pitié, pourquoi as-tu pitié, imbécile ? pensai-je – il se penche sur le vieillard,… hop, il le soulève et le met sur son dos.

Mais ce soi-disant vieillard paralysé est en réalité un djinn, un mauvais esprit, un fourbe enchanteur. Et à peine est-il assis sur les épaules du jeune homme, qu'il serre brusquement ses cuisses velues autour de la gorge de son bienfaiteur, qui ne peut plus s'en délivrer. Impitoyable il en fait sa bête de somme, il le fouette, le fouette sans cesse, sans lui accorder aucun répit. Et le malheureux doit le porter où l'autre l'exige, désormais il n'a plus de volonté propre. Il est devenu l'esclave du misérable, et quoique ses genoux vacillent de fatigue et que ses lèvres se dessèchent, il est contraint, victime malheureuse de sa pitié, de continuer à porter sur ses épaules, comme son destin, le perfide vieillard, le maudit rusé.

Je m'arrêtai. Le cœur me battait comme s'il voulait bondir hors de ma poitrine. Car pendant que je lisais, j'avais vu soudain, en une vision insupportable, ce vieillard plein de ruse étendu à terre et implorant avec des larmes dans la voix l'aide du jeune homme, je l'avais vu ensuite sur le dos de son bienfaiteur. Il était presque chauve, ce djinn, et portait des lunettes d'or. Avec la rapidité où dans les songes se succèdent les images et les visages, j'avais prêté instinctivement au vieillard du conte le visage de Kekesfalva et j'étais devenu soudain la malheureuse bête de somme qu'il fouettait, fouettait sans cesse, et même je sentais à la gorge la pression de ses jambes d'une façon si physique que j'en perdis la respiration. Le livre me tomba des mains ; je restai étendu, glacé, et j'entendis mon cœur frapper contre mes côtes comme sur du bois. Dans mon sommeil ce furieux chasseur m'éperonnait encore et me poussait je ne savais où. Lorsque le lendemain je me réveillai les cheveux tout humides, j'étais éreinté et fourbu comme après une course folle.

Le matin, rien n'y fit : j'eus beau sortir à cheval avec mes camarades, et m'acquitter consciencieusement et avec grand soin de mon service, à peine avais-je repris le chemin trop bien connu du château, l'après-midi, que je me sentis un poids sur les épaules, de nouveau ; car ma conscience tourmentée pressentait combien cette responsabilité que j'avais prise allait être lourde et complexe, sans que je sache bien comment. Quand sur ce banc, en pleine nuit dans le parc, j'avais fait entrevoir au vieil homme la proche guérison de sa

fille, j'avais seulement forcé la vérité en exagérant par pitié, sans l'avoir décidé et même malgré moi – mais je ne l'avais pas trompé ni abusé consciemment. En revanche, maintenant que je savais qu'il ne fallait pas s'attendre à voir Édith guérir bientôt, je devais jouer sans cesse un rôle, et calculer froidement : surveiller toutes mes expressions, mentir d'un ton convaincant, comme un criminel aguerri qui pendant des semaines et des mois prépare en détail son forfait et combine tout avec raffinement et prudence. J'entrevis pour la première fois que le pire en ce monde ne résulte pas toujours de la méchanceté ou de la violence, mais plus souvent de la faiblesse.

Chez les Kekesfalva, tout se passa comme je l'avais prévu et redouté : à peine arrivé sur la terrasse, je fus accueilli avec enthousiasme. J'avais apporté exprès quelques fleurs pour détourner de moi le premier regard de la malade. Mais après un brusque : « Pour l'amour du ciel, pourquoi ces fleurs, je ne suis pas une prima donna ! », je dus m'asseoir auprès de la jeune fille impatiente, qui commença à parler sans arrêt. Sur un ton halluciné elle raconta, raconta. Le docteur Condor – « Quel homme admirable, unique ! » – lui avait rendu courage. Dans dix jours ils partaient pour la Suisse, l'Engadine, elle irait dans un sanatorium… à quoi bon attendre encore, ne fût-ce qu'une journée, puisqu'on allait enfin engager vigoureusement l'affaire ? Elle avait toujours deviné, me répéta-t-elle, qu'on s'y était mal pris depuis le début, et qu'avec tous ces traitements électriques et ces massages stupides on n'arriverait à rien. Et Grand Dieu ! il était temps ! À deux reprises déjà – elle ne me l'aurait jamais avoué, autrement – elle avait essayé d'en finir une fois pour toutes, mais en vain. Car à la longue on ne peut pas vivre ainsi, sans une heure d'indépendance, toujours obligée de faire appel à l'aide d'autrui pour le moindre geste et le moindre pas, toujours épiée, surveillée et avec cela écrasée par le sentiment d'être une charge insupportable, un cauchemar pour les autres. Oui, il était temps, grand temps. Et j'allais voir comme les progrès seraient rapides et l'amélioration sensible, pour peu qu'on s'y prenne comme il fallait. Car à quoi rimaient ces stupides évolutions imperceptibles, qui ne changeaient quasiment rien ! Il fallait guérir vraiment, sinon on restait une malade… Et rien que l'idée d'y arriver, c'était merveilleux, l'idée déjà…

Et cela continuait ainsi, un vrai torrent de joie jaillissante, bondissante, bouillonnante… J'avais l'impression d'être un médecin qui, tout en écoutant les discours hallucinés d'un fiévreux, contrôle son pouls trop rapide avec méfiance, parce qu'il est inquiet de voir dans cette fièvre la preuve clinique la plus flagrante d'un dérangement cérébral. Chaque fois que, comme une légère écume, un rire pétulant couvrait le flot de son récit, je frissonnais, car je savais ce qu'elle ignorait, je savais qu'elle se trompait, que nous la trompions. Lorsqu'elle se tut enfin, ce fut chez moi comme lorsqu'on se réveille en sursaut dans un train, la nuit, parce que les roues se sont soudain arrêtées. Mais vite elle reprit et me demanda :

– Eh bien ! qu'en dites-vous ? Pourquoi êtes-vous là si stupide… pardon, si effrayé ? Pourquoi restez-vous silencieux ? Ce que je vous ai dit ne vous réjouit donc pas du tout ?

Je me sentis coincé. Il s'agissait, maintenant ou jamais, de trouver le ton cordial, enthousiaste. Mais je n'étais qu'un pauvre débutant, un néophyte dans l'art de mentir, et d'abuser sciemment autrui. Aussi bredouillai-je péniblement :

– Comment pouvez-vous me parler ainsi ? Je suis surpris, voilà tout… vous devez le comprendre… À Vienne on dit d'une grande joie qu'elle vous « cloue »… Sans aucun doute, je me réjouis vivement avec vous.

J'étais écœuré du ton froid et emprunté de ma réponse. Elle aussi sentit ma gêne, car son attitude changea brusquement. La contrariété de quelqu'un que l'on tire d'un rêve assombrit son visage ravi. Ses yeux, qui l'instant d'avant brillaient d'enthousiasme, devinrent durs, l'arc de ses sourcils se tendit.

« Eh bien !… je n'ai pas beaucoup remarqué votre grande joie ! »

Je me rendis bien compte de son agressivité, et j'essayai de l'apaiser.

« Mais, enfant que vous êtes… »

Elle se rebiffa aussitôt. « Ne me dites pas toujours "enfant" » ! Vous savez que je ne supporte pas cela. Êtes-vous donc tellement plus âgé que moi ? Il me semble que j'ai le droit de m'étonner que vous n'ayez pas été très surpris et surtout pas très… très… intéressé. D'ailleurs, pourquoi ne vous

réjouiriez-vous pas ? En somme, n'allez-vous pas être en congé, du fait que la boutique ici sera fermée pour quelques mois ? Vous pourrez aller retrouver vos camarades au café, jouer au tarot avec eux et vous serez débarrassé de votre rôle ennuyeux de Bon Samaritain. Oui, oui, je le crois, vous devez vous réjouir. Voici venue pour vous une période agréable !

Son ton était si blessant que je sentis le coup jusque dans ma mauvaise conscience. Manifestement, elle m'avait percé à jour. Pour faire diversion, car je connaissais le caractère dangereux de son irritabilité en des instants pareils, je m'efforçai de tourner la querelle en plaisanterie.

« Une période agréable, vous vous imaginez cela ? Une période agréable pour la cavalerie, les mois de juillet, d'août et de septembre ! Ne savez-vous pas que c'est pour nous l'époque de toutes les tracasseries et des bousculades ? D'abord les préparatifs pour les manœuvres, puis en marche vers la Bosnie ou la Galicie, ensuite les manœuvres elles-mêmes et les grandes parades ! Des officiers énervés, des troupes éreintées, un service épuisant du matin au soir. Et cela dure jusqu'à fin septembre, cette sérénade !

– Jusqu'à fin septembre ?… Elle devint tout d'un coup songeuse. Quelque chose parut la préoccuper.

– Mais quand… dit-elle enfin… quand viendrez-vous, alors ?… »

Je ne saisis pas. Vraiment je ne saisissais pas ce qu'elle voulait dire et je demandai tout à fait naïvement :

« Où cela ? »

Aussitôt ses sourcils se froncèrent. « Ne posez donc pas toujours de si stupides questions ! Nous rendre visite ! Me rendre visite, parbleu.

– Dans l'Engadine ?

– Où voulez-vous que ce soit ? À Trifouillis-les-Oies peut-être ? »

Alors seulement, je compris ce qu'elle voulait dire. L'idée absurde de faire un voyage dans l'Engadine, comme si c'eût été quelque chose de tout à fait ordinaire, ne me fût jamais venue à l'esprit, à moi qui avais dépensé quelques instants plus tôt mes sept dernières couronnes pour acheter des fleurs, et pour qui chaque voyage à Vienne était, malgré mon demi-tarif, une

sorte de luxe !

« Ah ! on voit bien, dis-je en riant de bon cœur, comment vous, les civils, vous vous représentez les militaires. Aller au café, jouer au billard, se promener sur les boulevards et quand cela vous chante, quitter son uniforme pour faire un petit voyage, en civil. Rien de plus simple, une petite diversion… On met deux doigts au képi et : "Au revoir, mon colonel, je n'ai aucune envie de continuer à jouer au soldat pour le moment ! À plus tard, quand cela me conviendra !" Vous vous rendez vraiment très mal compte à quel point nous sommes prisonniers du très noble carcan militaire ! Savez-vous que pour se libérer une fois, exceptionnellement, une heure ou deux, le moindre d'entre nous doit se mettre en grande tenue, claquer gentiment des talons et présenter sa requête avec force "à vos ordres" ? Eh oui ! et tout ce cirque et ces formalités pour une petite heure de liberté. Pour une journée entière, il faut au moins avoir perdu sa tante ou prétexter un enterrement dans la famille ! Je voudrais voir la tête que ferait mon colonel si je lui annonçais très poliment, au beau milieu de la période des manœuvres, que j'ai envie d'aller prendre l'air huit jours en Suisse ! J'en entendrais de belles, et qui ne figurent dans aucun dictionnaire décent ! Non, ma chère Édith, vous vous représentez les choses sous un jour trop facile.

– Mais quoi, tout est facile, quand on le veut vraiment ! Ne faites donc pas comme si vous étiez indispensable ! Un autre à votre place dressera pendant ce temps vos idiots de Ruthènes. Pour ce qui est du congé, papa fera le nécessaire en une demi-heure. Il connaît des tas de gens bien placés au ministère de la Guerre et avec un mot de l'un d'eux vous obtiendrez tout ce que vous voudrez – d'ailleurs, cela ne vous ferait pas de mal non plus, de voir un peu autre chose en ce monde que votre champ de manœuvres et vos exercices de cavalerie. Alors, ne vous défilez pas… c'est décidé : Papa fera le nécessaire. »

C'était bête de ma part, mais cette désinvolture me fâcha. Quelques années de dressage militaire finissent par vous inculquer une espèce de conscience professionnelle ; je ressentais une certaine humiliation à entendre une jeune fille sans expérience disposer ainsi, souverainement, des généraux du ministère de la Guerre – une sorte de demi-dieux pour nous – comme s'ils étaient les employés de son père. Cependant, malgré mon dépit, je réussis à

garder le ton de la plaisanterie.

« Bon : le congé, la Suisse, l'Engadine… pas mal du tout ! Magnifique, surtout si effectivement, comme vous l'affirmez, on m'apporte cette permission sur un plateau sans que j'aie à prier et faire des salamalecs. Mais il faudrait en outre que votre papa obtînt du ministère de la Guerre, en dehors du congé, une bourse spéciale de voyage pour le lieutenant Hofmiller. »

Maintenant ce fut elle qui sursauta. Elle sentait que mes paroles avaient un sens qu'elle ne comprenait pas. Ses sourcils se tendirent plus fortement encore au-dessus de ses yeux impatients. Je vis qu'il fallait parler d'une façon plus nette.

« Non, sérieusement, enfant… oh pardon, blague à part, mademoiselle Édith… Les choses ne sont pas si simples, hélas ! Vous faites-vous une idée du prix d'une telle escapade ?

– Ah ! c'est de cela qu'il s'agit ! s'écria-t-elle naïvement. Ça ne doit pourtant pas atteindre des sommes astronomiques. Quelques centaines de couronnes, tout au plus. Pas la peine d'en parler ! »

Cette fois-ci je ne pus plus maîtriser ma mauvaise humeur. Elle avait touché le point le plus sensible chez moi. Comme je vous l'ai dit, j'étais parmi les officiers de notre régiment qui n'avaient pas un sou de fortune personnelle et je ne disposais que de ma solde et du maigre supplément alloué par ma tante. Et cela me blessait toujours même entre camarades quand, en ma présence, on parlait avec mépris de l'argent, comme si c'étaient des chardons. C'était là mon point sensible, ma paralysie à moi, c'était là que j'avais besoin de béquilles. Voilà pourquoi je m'émus un peu trop fort en entendant cette petite pécore trop gâtée qui, si elle souffrait terriblement de sa vie recluse, n'imaginait pas les contraintes qui pesaient sur moi. Sans le vouloir je devins presque grossier.

– Certes non. Mais ce sont quelques centaines de couronnes, quand même ! Une bagatelle pour un officier, n'est-ce pas ? Et vous trouvez bien sûr pitoyable et mesquin que j'en parle ? C'est d'un grigou, d'un pauvre minable, pas vrai ? Mais vous êtes-vous jamais demandé comment s'en tire et se débrouille un officier de mon grade ?

Comme elle me regardait toujours de ses yeux à demi fermés, et, ainsi

que je le croyais stupidement, méprisants, je ressentis soudain le besoin de lui exposer toute ma pauvreté. De même qu'elle avait à dessein clopiné l'autre jour devant nous à travers le salon pour nous tourmenter et se venger de notre santé insolente par ce spectacle provocant, j'éprouvais une sorte de joie coléreuse à lui montrer, à lui dévoiler sans pudeur toute l'étroitesse et l'indigence de mon existence.

« Savez-vous donc ce que ça gagne, un lieutenant ? l'apostrophai-je. Y avez-vous jamais pensé ? Sûrement non. Eh bien ! afin que vous le sachiez, je vous le dis : il touche deux cents couronnes le premier de chaque mois, et il est heureux quand celui-ci ne compte que trente jours. Avec cette misère il lui faut payer sa nourriture, son tailleur, son cordonnier, faire face à toutes les dépenses qu'exige son "rang". Et Dieu veuille qu'il n'arrive jamais rien à son cheval. S'il manœuvre bien, il dispose juste de quelques kreutzers pour mener joyeuse vie dans ce café qui vous donne l'occasion de me blaguer constamment, et s'y payer toutes les jouissances de la terre… sous les espèces d'un café-crème ! »

Je sais aujourd'hui que c'était bête et méchant de ma part de me laisser à tel point emporter par mon amertume. Comment une enfant de dix-sept ans, gâtée et élevée à l'écart du monde, une jeune fille paralysée, clouée à son fauteuil, eût-elle pu avoir une idée quelconque de la valeur de l'argent et de notre misère dorée ? Mais le désir de me venger contre quelqu'un des mille petites humiliations de ma vie s'était emparé de moi sans crier gare, et je frappais aveuglément, sans me rendre compte de la force des coups que je portais.

À peine eus-je levé les yeux sur elle que je sentis pourtant toute ma brutalité. Avec la finesse de sentiment particulière aux malades, elle avait compris aussitôt qu'elle m'avait touché sans le vouloir à l'endroit le plus vulnérable. Une rougeur subite se répandit sur ses joues, et je vis que pour la dissimuler, elle portait rapidement sa main devant son visage. Puis elle me dit :

« Et… et vous m'achetez encore des fleurs si chères ? »

Ce fut un moment pénible et qui dura longtemps. J'avais honte devant elle et elle avait honte devant moi. Nous nous étions blessés l'un l'autre sans

l'avoir voulu et nous craignions de prononcer la moindre parole. Subitement on entendit le souffle du vent dans les arbres et en bas dans la cour, le gloussement des poules, cependant que de loin nous parvenait çà et là le bruit affaibli d'une voiture roulant sur la grand-route. Mais bientôt elle se ressaisit :

« Je suis bien folle d'écouter vos bêtises ! fit-elle. Et je m'énerve, encore ! Qu'est-ce que cela peut vous faire, le prix du voyage ? Si vous venez chez nous, vous serez notre invité, bien sûr. Croyez-vous que papa accepterait, si vous avez la gentillesse de nous rendre visite… que vous ayez encore des frais ? Quelle sottise ! Et je suis assez naïve pour y prêter attention !… Alors, plus un mot là-dessus… non, plus un mot, vous dis-je ! »

Mais c'était un point sur lequel je ne pouvais pas céder. Car rien ne m'était plus pénible (je l'ai déjà dit) que la pensée d'être considéré comme un parasite.

« Si, un mot encore ! Il ne faut pas de malentendus ! Je vous déclare donc tout net : je ne veux pas que l'on demande quelque chose pour moi à mon régiment, je n'ai pas besoin de faveurs. Cela ne me convient pas de quémander des passe-droit. Je veux être traité sur le même pied que mes camarades et je refuse toute protection. Je ne veux pas être entretenu. Je sais que vous avez les meilleures intentions du monde et Monsieur votre père aussi. Mais il y a des gens qui n'acceptent pas que tout leur tombe ainsi, comme du ciel… N'en parlons plus.

– Donc vous refusez de venir ?

– Je n'ai pas dit cela. Je vous ai expliqué clairement les raisons qui m'en empêchaient.

– Même si mon père vous le demande ?

– Même dans ce cas.

– Et même… si je vous en prie ?… si je vous en prie cordialement, amicalement ?

– Ne le faites pas. Ce serait inutile. »

Elle baissa la tête. Mais déjà j'avais remarqué le tremblement de sa

bouche qui était l'indice certain d'une vive irritation. Cette pauvre adolescente choyée, qui n'avait qu'un geste à faire pour que toute la maison exécutât immédiatement ses ordres, venait de vivre quelque chose de nouveau pour elle ; elle s'était heurtée à une résistance. Quelqu'un lui avait dit « non » – et cela la mettait hors d'elle. D'un geste brusque elle prit mes fleurs sur la table et les lança avec colère par-dessus la balustrade.

« Bon, siffla-t-elle entre ses dents. Maintenant du moins je sais jusqu'où va votre amitié. C'est très bien qu'on en ait fait l'épreuve ! Parce que quelques camarades au café pourraient bavarder, vous vous réfugiez derrière des échappatoires ! Parce qu'on a peur d'avoir une mauvaise note de conduite au régiment, on gâte la joie de ses amis !… C'est bien ! L'affaire est réglée !… Je ne mendierai pas plus longtemps. Vous n'en avez pas envie. Bien ! Fini ! »

Je sentais que son irritation n'avait pas encore disparu, car elle répéta à plusieurs reprises et avec un certain acharnement ce « Bien ». En même temps elle appuyait fortement ses deux mains au dossier du fauteuil pour redresser son corps, comme si elle se préparait à une attaque. Puis elle se tourna vers moi d'un mouvement violent.

« Donc, affaire réglée. Notre humble requête a été rejetée. Vous ne viendrez pas nous rendre visite, vous ne le voulez pas. Cela ne vous convient pas. Bon ! On en prendra son parti. Du reste nous nous passions bien de vous, avant… Mais il y a une chose que je voudrais vous demander. Me répondrez-vous sincèrement ?

– Bien entendu.

– Mais sincèrement ! Votre parole d'honneur ! Donnez-la-moi.

– Si vous y tenez, ma parole d'honneur !

– Bien. Bien. » Elle répéta ce mot d'une façon dure et coupante, comme si elle maniait un couteau. « Bien. N'ayez pas peur, je n'insisterai pas pour obtenir la visite de Votre Altesse. Mais je voudrais seulement savoir une chose, une seule – vous m'avez donné votre parole, n'est-ce pas ? Donc vous refusez de venir nous voir, parce que cela vous est désagréable, parce que vous vous sentez gêné ou pour d'autres raisons – qui ne me regardent pas. Bien… bien. Réglé. Mais dites-moi clairement : somme toute, pourquoi

venez-vous chez nous ? »

Je m'attendais à tout, sauf à cette question. Dans ma stupéfaction je bredouillai, pour gagner du temps.

« Mais… mais c'est tout à fait simple… Cela ne nécessitait aucune parole d'honneur…

– Ah !… c'est simple ? Tant mieux. Alors allez-y ! »

Il n'y avait plus moyen de s'échapper. Le plus facile me parut de dire la vérité, mais il me fallait la dire avec prudence, en l'enjolivant. Aussi commençai-je sur un ton d'apparente désinvolture.

« Mais, chère mademoiselle Édith, ne cherchez pas chez moi des motifs mystérieux. Vous me connaissez assez pour savoir que je suis un homme qui ne se pose pas beaucoup de questions sur lui-même. L'idée, je vous le jure, ne m'est pas encore venue de m'examiner et de me demander pourquoi je vais chez un tel ou un tel, pourquoi j'aime celui-ci et pas celui-là. Ma parole, je ne peux vraiment rien vous dire de plus intelligent ni de plus bête que ceci : je viens chez vous parce que… je m'y trouve bien, je m'y sens mille fois mieux que partout ailleurs. Vous vous représentez, je crois, nos officiers de cavalerie un peu trop d'après les opérettes, toujours chics, toujours gais, vivant dans une sorte de fête perpétuelle. Mais vues du dedans, les choses ne sont pas aussi belles ; notre solidarité si réputée, par exemple, n'est parfois qu'un vain mot. Quand dix hommes ont les mêmes visées, ils ne font pas de sentiment, et quand il s'agit de promotion et d'avancement on se marche souvent sur les pieds. Il faut surveiller le moindre mot que l'on prononce, et l'on n'est jamais sûr de ne pas indisposer les gros bonnets, sur quoi on est bon pour un sérieux savon. Faire son "service", c'est presque « servir », et servir… c'est être dépendant. Et puis une caserne et une table d'auberge ne sont pas un vrai foyer. On n'y est attaché à personne, et personne n'est attaché à vous. Certes parfois on a d'excellents camarades, mais il subsiste toujours une certaine réserve, la confiance n'est jamais totale. Lorsque par contre je viens chez vous, je mets de côté toute réserve en même temps que je dépose mon sabre au vestiaire, et quand ensuite je bavarde avec vous si cordialement, alors… j'ai le sentiment…

– Quel sentiment ?… » Dans son impatience, elle ne se retint pas.

« Eh bien… vous allez peut-être trouver inconvenant que je m'exprime si franchement… alors, je m'imagine que vous avez plaisir à me voir chez vous, que je fais partie de la maison, que je suis cent fois plus chez moi ici que nulle part ailleurs. Toujours, quand je vous regarde, j'ai le sentiment… »

Je m'arrêtai involontairement. « Quel sentiment ?… » fit-elle de nouveau avec véhémence.

« …qu'il y a là quelqu'un auprès de qui je ne suis pas aussi terriblement inutile qu'auprès des autres à la caserne… Je le sais, cela ne tient pas beaucoup à ma personne et parfois je m'étonne que je ne vous sois pas devenu ennuyeux à la longue… Souvent… vous ne savez pas combien de fois je me suis demandé si vous n'en aviez pas assez de moi… mais ensuite je pense à votre solitude dans cette grande maison vide, et que vous serez peut-être heureuse que quelqu'un vienne vous voir. Voyez-vous, cela me donne le courage d'oser, à chaque fois… Et quand je vous retrouve sur votre terrasse ou dans votre chambre, je me dis que j'ai bien fait de venir, de ne pas vous laisser là si seule toute la journée. Vous ne pouvez pas comprendre cela ? »

Ce qui se produisit alors m'étonna. Les yeux gris cessèrent de remuer, leur pupille se figea. Par contre, les doigts nerveux se mirent à tâter les bras du fauteuil et à tambouriner, d'abord doucement, puis de plus en plus fort contre le bois. La bouche se tordit et me cria d'un seul coup, méchamment :

« Oui, je comprends. Je comprends parfaitement ce que vous voulez dire… Vous avez… maintenant, je crois, dit la vérité. Vous vous êtes exprimé d'une façon très polie et très habile. Mais je vous ai compris tout de même. Parfaitement bien compris… Vous venez, dites-vous, parce que je suis si "seule", autrement dit, pour parler net : parce que je suis clouée à ce maudit fauteuil. C'est seulement pour cela que vous venez tous les jours, comme un bon Samaritain, pour rendre visite à la "pauvre enfant malade"… c'est ainsi que vous m'appelez tous quand je ne suis pas là, je le sais. Ce n'est que par pitié que vous venez, oui, je vous crois, allez ! pourquoi le nier ?… par pitié ! Vous êtes, n'est-ce pas, ce qu'on appelle un homme "bon" et vous vous laissez volontiers nommer ainsi par mon père. Des hommes "bons" comme vous ont pitié de tout chien battu et de tout chat galeux… pourquoi pas aussi d'une infirme ? »

Et soudain un soubresaut agita tout son corps raide, et elle se cabra :

« Mais grand merci ! Je me fiche de cette sorte d'amitié qui ne s'adresse qu'à mon infirmité !… Oui, ne faites pas des yeux si contrits ! Cela vous ennuie bien sûr d'avoir ainsi laissé échapper la vérité, d'avoir avoué que vous ne venez que parce que "je fais pitié", comme disait la servante tchèque – elle, du moins, l'a dit sincèrement, franchement. Tandis que vous vous exprimez comme un homme bon, avec plus de délicatesse, plus de tact. Vous dites, avec des circonlocutions : parce que je suis "si seule toute la journée". Il y a longtemps que je le devinais, c'est par pitié, que vous venez et vous voudriez encore qu'on vous admirât pour votre beau sacrifice, mais je regrette, je ne veux pas de sacrifice ! Je n'en veux de personne, et de vous encore moins… je vous le défends, vous entendez, je vous le défends… Croyez-vous que je sois vraiment réduite à votre compagnie, à vos regards "compatissants", vos regards humides, spongieux, à votre bavardage plein de ménagements… Non, Dieu merci, je n'ai pas besoin de vous tous… Je me débrouillerai bien moi-même, je m'en tirerai bien sans vous. Et quand j'en aurai assez, je sais comment faire… Tenez ! (elle me tendit soudain sa main à l'envers) regardez cette cicatrice ! Une fois déjà j'ai essayé avec des ciseaux, seulement j'ai été maladroite, je n'ai pas réussi à trouver l'artère. Et malheureusement ils sont arrivés à temps et m'ont fait un bandage, sinon j'en aurais fini avec vous tous et votre sale pitié ! Mais la prochaine fois je serai plus adroite, soyez-en sûrs ! Ne croyez pas que je vous sois livrée pieds et poings liés ! Plutôt crever que d'être celle que l'on plaint. Voyez-vous (elle se mit à rire soudain d'un rire violent et déchirant) mon père précautionneux n'a pas songé à tout, lorsqu'il a fait construire cette terrasse. Il s'est dit uniquement que j'aurais une belle vue. Beaucoup de soleil et du bon air, a dit le médecin. Mais personne n'a pensé, ni mon père, ni le médecin, ni l'architecte, que… Regardez donc – elle s'était soudain redressée, et d'une poussée avait jeté son corps oscillant jusqu'à la balustrade qu'elle serrait furieusement de ses deux mains – nous sommes à une hauteur de quatre ou cinq étages et en bas c'est de la pierre bien dure… c'est suffisant… et j'ai, heureusement ! assez de vigueur pour passer par-dessus la balustrade, car à force de marcher avec des béquilles certains muscles deviennent vigoureux. Un seul élan et je serai délivrée une fois pour toutes de votre maudite pitié, et vous serez soulagés, mon père, Ilona et vous, vous tous pour qui je suis un

cauchemar… Voyez-vous, c'est très facile, il suffit de se pencher ainsi un tout petit peu et puis… »

Très inquiet, j'avais bondi au moment où, les yeux brillants, elle s'était couchée sur la balustrade et je l'avais saisie par le bras. Mais comme si le feu lui eût brûlé la peau, elle sursauta et me cria :

« Laissez-moi !… Vous osez me toucher !… Retirez-vous… J'ai bien le droit de faire ce que je veux !… Lâchez-moi tout de suite !… »

Et comme je n'obéissais pas, comme je m'efforçais au contraire de l'éloigner de la balustrade, elle se tourna soudain vers moi et me donna un coup en pleine poitrine. Alors il arriva une chose terrible ; elle perdit son point d'appui, et l'équilibre en même temps. Ses genoux branlants cédèrent comme si on lui eût fauché les jambes. Elle s'effondra brutalement et, ayant voulu s'accrocher à la table, elle l'entraîna dans sa chute. Soucoupes, tasses, cuillers, vases se renversèrent avec fracas sur elle et sur moi, qui m'étais précipité pour la retenir, cependant que la grande cloche de bronze roulait avec un bruit de tonnerre le long de la terrasse.

Pitoyable et recroquevillée sur elle-même, la jeune fille gisait à terre, impuissante, un paquet frémissant de colère, sanglotant de rage et de honte. J'essayai de la soulever, mais elle se défendit et me hurla au visage :

« Allez-vous-en… allez-vous-en… espèce de brute, sale brute ! »

En même temps elle agitait ses bras autour d'elle, en essayant de se relever sans mon aide. Chaque fois que je m'avançais pour l'assister, elle se recroquevillait avec fureur et me répétait dans sa folle exaspération : « Allez-vous-en… ne me touchez pas !… Partez ! » Jamais je n'avais vu chose si effroyable.

À cet instant, un bourdonnement se fit entendre derrière nous. C'était l'ascenseur qui montait. La cloche en tombant avait sans doute fait assez de bruit pour alerter le domestique, toujours prêt à accourir au premier appel. Il s'approcha vite en baissant aussitôt les yeux, souleva sans me regarder le corps palpitant de la jeune fille (il devait en avoir l'habitude) et la porta dans l'ascenseur, qui redescendit aussitôt. Je demeurai seul à côté de la table renversée, des tasses brisées, des objets éparpillés dans un désordre tel qu'on eût dit que la foudre était soudain tombée, dans un ciel sans nuages.

Je ne sais combien de temps je restai là parmi les assiettes et les tasses en morceaux, tout perplexe, ne m'expliquant pas cette brusque explosion. Qu'avais-je dit de si insensé ? Comment avais-je pu provoquer cette colère ? Derrière moi, le bruit familier de l'ascenseur qui remontait vint m'arracher à mes réflexions. Joseph s'avança, une étrange ombre de tristesse sur son visage rasé. Je pensai qu'il ne venait que pour mettre de l'ordre et me sentis confus de lui être un embarras au milieu de ces débris. Mais il s'approcha de moi les yeux baissés, et, ramassant une serviette à terre, il me dit de sa voix assourdie et comme remplie de déférence (c'était un vrai domestique à l'ancienne mode autrichienne…) : « Pardon, monsieur le lieutenant, permettez-moi d'essuyer vos vêtements. »

C'est seulement alors que, suivant des yeux le mouvement de ses doigts affairés, je remarquai sur mon dolman et mon pantalon Pejacsévich clair de grandes taches qu'il s'efforçait de sécher. Au moment où j'essayai de retenir la jeune fille, une des tasses de thé renversées m'avait sérieusement éclaboussé. Tandis qu'il frottait et tapotait avec une serviette humide, je regardais le haut de sa bonne tête, et les cheveux gris bien peignés de ce fidèle serviteur. Le soupçon me vint malgré moi que le vieil homme faisait exprès de se pencher si bas pour que je ne voie pas sa figure et son regard ému.

« Non, ça ne va pas, fit-il au bout d'un moment, l'air affligé, sans lever la tête… Le mieux serait, monsieur le lieutenant, que j'envoie le chauffeur à la caserne vous chercher d'autres vêtements. Monsieur le lieutenant ne peut pas sortir ainsi. Mais qu'il s'en remette à moi, dans une heure tout sera sec et repassé. »

Ces remarques, il les faisait d'une façon neutre en apparence, mais il y avait dans sa voix un ton compatissant et consterné. Et lorsque je lui déclarai que ce n'était pas la peine, qu'il devait plutôt téléphoner pour faire venir une voiture et que de toute façon je voulais rentrer aussitôt, il toussa légèrement, et levant vers moi ses bons yeux fatigués et un peu suppliants :

« Que monsieur le lieutenant veuille bien rester encore un peu. Ce serait terrible si monsieur le lieutenant partait maintenant. Je suis sûr que

mademoiselle sera vraiment chagrinée, si monsieur le lieutenant n'attend pas encore un petit peu. En ce moment Mademoiselle Ilona est encore auprès d'elle… et… l'a mise au lit. Mais Mademoiselle Ilona m'a chargé de dire qu'elle va venir tout de suite et que surtout monsieur le lieutenant veuille bien l'attendre. »

Malgré moi, j'étais profondément ému. Comme ils aimaient tous cette malade ! Comme ils l'excusaient et la dorlotaient ! Je sentis le besoin de dire quelques paroles cordiales à ce bon vieillard, qui, effrayé de son audace, s'était remis à essuyer mon dolman. Je lui tapotai doucement l'épaule.

« Laissez donc, mon cher Joseph, ne vous tracassez pas. Ça séchera tout seul avec le soleil, et j'espère que votre thé n'est pas assez fort pour laisser des traces. Occupez-vous de la vaisselle cassée. J'attendrai Mademoiselle Ilona.

– Oh ! c'est bien que monsieur le lieutenant consente à attendre, dit-il avec un soupir de soulagement. Et de plus M. de Kekesfalva sera bientôt de retour et se réjouira de saluer monsieur le lieutenant. Il m'a chargé expressément… »

Mais déjà un pas léger se faisait entendre. C'était Ilona. Elle aussi, comme tout à l'heure le domestique, tenait les yeux baissés en s'approchant de moi.

« Édith vous prie de bien vouloir descendre un instant dans sa chambre. Rien qu'un instant ! Elle vous en prie instamment. »

Nous descendîmes ensemble l'escalier. Nous ne prononçâmes pas une parole tandis que nous traversions le salon et la seconde pièce jusqu'au long corridor qui conduisait aux chambres à coucher. Parfois nos épaules se touchaient dans ce passage étroit et sombre, peut-être parce que j'étais énervé et inquiet, et que mon pas n'était pas assuré. À la deuxième porte Ilona s'arrêta et me chuchota :

« Il faut maintenant que vous soyez bon avec elle. Je ne sais pas ce qui s'est passé là-haut, mais je connais ses explosions. Tous ici nous les connaissons. Il ne faut pas lui en vouloir, vraiment pas. On ne peut pas s'imaginer ce que cela signifie d'être ainsi cloué dans un fauteuil du matin au soir. Cela finit par peser sur les nerfs et de temps en temps ils se déchargent, qu'elle le veuille ou non. Mais, croyez-moi, personne n'est ensuite plus malheureux qu'elle, la pauvre. Et c'est pourquoi quand elle a ainsi honte et se torture, on doit être avec elle doublement bon. »

Je ne répondis rien. D'ailleurs, ce n'était pas nécessaire. Ilona avait dû remarquer mon émotion. Elle frappa doucement à la porte, et à peine la réponse fut-elle venue, un timide « Entrez ! », qu'elle me chuchota encore rapidement :

« Ne restez pas trop longtemps. Juste un instant… »

J’entrai sans bruit. Tout d’abord je ne vis, dans la vaste chambre, assombrie complètement du côté du jardin par des rideaux orange, qu’une sorte de crépuscule rougeâtre. Puis je distinguai au fond le rectangle clair d’un lit. De là vint, légère, la voix bien connue :

« Par ici, je vous prie, sur ce tabouret. Je ne vous retiendrai pas longtemps. »

Je m’approchai. Sur l’oreiller, le visage mince brillait sous l’ombre de la chevelure. Les fleurs brodées d’une couverture colorée grimpaient jusqu’à son maigre cou d’enfant. Avec une certaine anxiété Édith attendit que je fusse assis. Et ce fut d’un air embarrassé qu’elle me dit :

« Excusez-moi de vous recevoir ici, mais la tête me tournait… Je n’aurais pas dû rester si longtemps au soleil, cela m’étourdit toujours… Je crois que je n’avais plus tout à fait mon bon sens, lorsque j’ai… Mais… vous oubliez tout… n’est-ce pas ?… Vous ne m’en voulez pas de mon… de ma méchanceté ? »

Il y avait une telle angoisse et une telle supplication dans sa voix que vite je l’interrompis : « Mais que dites-vous ? C’était de ma faute… Je n’aurais pas dû vous retenir ainsi dehors, avec cette affreuse chaleur…

– C’est sûr ?… Vous ne m’en voulez pas… vraiment ?

– Absolument pas.

– Et vous reviendrez… comme jusqu’à présent ?

– Exactement… Mais, à vrai dire, à une condition. »

Elle me regarda d’un air inquiet. « Laquelle ? »

« Que vous ayez un peu plus de confiance en moi et que vous ne redoutiez pas à tout moment de m’avoir offensé ! Comment penser à de telles folies entre amis ? Si vous saviez comme vous paraissez tout autre quand vous êtes vous-même, et comme nous en sommes alors tous heureux, votre père et Ilona et moi, et la maison entière ! J’aurais voulu que vous puissiez vous voir avant-hier, quand vous débordiez de gaieté, j’y ai pensé toute la soirée.

– Toute la soirée vous avez pensé à moi ? (Elle me regarda d’un air de

doute.) Vraiment ?

– Toute la soirée. Ah ! ce fut une de ces journées ! Jamais je ne l'oublierai. Quelle excursion magnifique !

– Oui, ma-gni-fi-que… répéta-t-elle songeuse. D'abord la route au milieu des champs, puis les poulains, et la fête au village… Tout a été admirable du commencement à la fin ! Ah ! je devrais sortir plus souvent ! Peut-être est-ce le fait de rester tout le temps enfermée à la maison, qui m'a ainsi détraqué les nerfs. Mais vous avez raison, je suis toujours trop méfiante… c'est-à-dire, depuis que je suis comme ça. Avant, mon Dieu, je ne me souviens pas d'avoir jamais eu peur de personne… c'est seulement après, que je suis devenue soupçonneuse… Je m'imagine toujours qu'on regarde mes béquilles, qu'on a pitié de moi… Je sais bien que c'est bête… que c'est là une fierté sotte et puérile, qu'on se fait du mal à soi-même et que les nerfs en souffrent et se détraquent, je le sais bien. Mais comment ne pas devenir méfiante, devant cet état qui n'en finit pas ! Ah ! si cette chose terrible qui me rend si mauvaise, si méchante et coléreuse, pouvait prendre fin !

– Mais ce sera bientôt fini ! Seulement il faut que vous ayez du courage, un peu de courage encore et de la patience. »

Elle se redressa légèrement. « Croyez-vous… croyez-vous sincèrement que grâce à ce nouveau traitement je vais guérir ?… Avant-hier, voyez-vous, quand papa est monté me voir, j'en étais convaincue… Mais cette nuit, je ne sais pas pourquoi, j'ai eu soudain très peur que le docteur ne se soit trompé et qu'il ne m'ait pas dit la vérité, parce que je… je me suis souvenue de quelque chose. Autrefois j'avais confiance dans le docteur Condor comme au bon Dieu. Pourtant c'est toujours pareil… D'abord le médecin observe le malade, mais quand cela dure longtemps, le malade aussi finit par observer le médecin, et hier… tenez, je ne vous le raconte qu'à vous… tandis qu'il m'examinait, il me semblait parfois… oui, comment vous expliquer cela ?… eh bien !… qu'il me jouait la comédie… Il me parut si incertain… pas aussi franc et cordial que d'habitude… Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais l'idée que, pour une raison quelconque, il avait honte devant moi… Certes, j'ai été on ne peut plus heureuse quand j'ai entendu dire qu'il voulait m'envoyer en Suisse… et pourtant… quelque part au fond de moi… je ne le dis qu'à vous… revenait toujours cette crainte absurde… mais ne le lui dites pas, pour

l'amour du ciel !… qu'il ne joue pas franc jeu, avec ce nouveau traitement… comme s'il voulait seulement me lanterner de cette façon… ou peut-être tranquilliser papa… Vous voyez que je n'arrive pas à me débarrasser de ma maudite méfiance. Mais que puis-je y faire ? Comment ne pas être soupçonneuse envers soi-même, envers tous, quand on vous a déjà dit si souvent que ça va bientôt finir, et que pourtant ça continue à traîner terriblement ? Non, je ne peux vraiment plus supporter cette attente éternelle ! »

Dans son agitation elle s'était redressée, ses mains commençaient à trembler. Rapidement je me penchai vers elle.

« Non… Il ne faut pas encore vous énerver ! Rappelez-vous ce que vous venez de me promettre…

– C'est vrai, oui, vous avez raison ! Cela ne sert à rien. Quand on se torture, on ne fait que torturer les autres. Et les autres, qu'y peuvent-ils ? On leur pèse déjà suffisamment… Mais je n'avais pas du tout l'intention de parler de cela, vraiment pas… Je ne voulais que vous remercier de ne m'en avoir pas voulu de ma sotte irritation et… de toujours vous montrer si gentil avec moi… qui ne le mérite pas… et qui vous… mais ne parlons plus de cela, n'est-ce pas ?

– Plus jamais. Soyez-en sûre. Et maintenant reposez-vous bien. »

Je me levai pour lui tendre la main. Elle avait un air touchant et me souriait de son oreiller, mi-craintive encore et mi-tranquillisée déjà, une enfant sur le point de s'endormir. Tout était bien, l'atmosphère éclaircie comme le ciel après un orage. Complètement rassuré et presque gai, je m'approche d'elle. Mais voilà qu'elle sursaute.

« Ô mon Dieu ! qu'est-ce que c'est ? Votre uniforme… »

Elle avait aperçu les taches sur mon dolman et s'était dit aussitôt que seule sa chute en entraînant les tasses avait pu provoquer ce petit malheur. Ses yeux s'abritèrent derrière leurs cils, la main déjà tendue se retira inquiète. Mais le fait qu'elle prenait si au sérieux cette bagatelle me toucha. Pour la tranquilliser, je lui dis sur un ton léger :

« Rien de grave. C'est un méchant gosse qui a renversé de l'eau sur

moi. »

Son regard restait troublé. Mais elle se réfugia avec reconnaissance dans le ton de la plaisanterie que j'avais adopté.

« Vous l'avez corrigé, je pense ?

– Ce n'était pas nécessaire. Il m'a déjà gentiment demandé pardon.

– Et vous ne lui en voulez vraiment plus ?

– Plus du tout. Si vous l'aviez entendu, comme il s'est bien excusé !

– Alors c'est vraiment bien fini ?

– Oui, fini et tout oublié. Mais il faut qu'à l'avenir il soit sage et fasse ce qu'on lui demande.

– Et que doit-il faire ?

– Être toujours patient, gentil, gai. Ne pas rester trop longtemps au soleil, se promener beaucoup et exécuter à la lettre les ordres du médecin. À présent il faut qu'il se taise, ne pense plus à rien et dorme. Bonne nuit. »

Je lui donnai la main. Elle était charmante, ainsi étendue, avec son sourire heureux et ses pupilles étincelantes. Chauds et apaisés, cinq doigts effilés se posèrent dans ma main.

Puis je m'en allai, le cœur léger. Déjà je touchais le loquet, lorsqu'un petit rire fusa derrière moi.

« Alors donc ! l'enfant a été sage ?

– Tout à fait. Aussi il aura une bonne note. Mais maintenant il faut qu'il dorme. »

J'avais déjà ouvert la porte à demi, lorsque reprit ce rire enfantin et malicieux. De nouveau sa voix se fit entendre :

« Et que donne-t-on à un enfant sage quand il s'apprête à dormir ?

– Dites.

– On lui donne un baiser de bonsoir. »

Sans savoir pourquoi, je me sentis mal à l'aise. Il y avait dans sa voix un

ton passionné qui ne me plut pas. Déjà avant, ses yeux en me regardant avaient brillé trop fiévreusement. Mais je ne voulais pas la contrarier.

« Oui, bien sûr, dis-je d'une façon apparemment détachée. J'allais oublier. »

Je refis les quelques pas qui me séparaient de son lit et je devinai au brusque silence qui se produisit, que sa respiration s'était arrêtée. Ses yeux me suivaient, mais sa tête restait immobile sur l'oreiller. Ni mains ni doigts ne bougeaient, seuls les yeux étaient fixés sur moi.

Faisons vite, pensai-je avec un malaise croissant. Je me penchai rapidement et effleurai son front de mes lèvres, en prenant soin de ne toucher qu'à peine sa peau ; je sentis seulement de tout près l'odeur de ses cheveux.

Mais à cet instant ses deux mains, qui jusque-là reposaient sûrement dans l'attente, se soulevèrent. Et avant que j'eusse pu détourner la tête, deux crochets me prirent par les tempes et attirèrent ma bouche du front jusqu'à ses lèvres. La pression fut si ardente, la succion si avide, que ses dents rencontrèrent les miennes, en même temps que sa poitrine se tendait, se bombait pour toucher, sentir mon corps incliné. Jamais je n'ai connu de baiser aussi sauvage, aussi assoiffé, aussi désespéré que celui de cette enfant infirme.

Mais ce n'était pas encore assez. Avec ivresse elle me tint serré contre elle jusqu'à ce que le souffle lui manquât. Alors l'étau se desserra, ses mains nerveuses commencèrent à s'éloigner de mes tempes et à fouiller dans mes cheveux. Elle ne me lâchait pas, cependant. Une seconde seulement elle me libéra pour me regarder dans les yeux, comme ensorcelée, puis elle m'attira de nouveau à elle, couvrit de baisers fous mes joues, mon front, mes yeux, mes lèvres. Et chaque fois que sa bouche me quittait un instant, elle bredouillait, gémissait : « Bêta ! Bêta !… Tu n'es qu'un bêta !… » L'assaut était de plus en plus passionné, frénétique, elle me serrait et m'embrassait de plus en plus farouchement, d'une façon spasmodique. Et soudain, comme un drap qui se déchire, une secousse passa à travers tout son corps… Elle me lâcha, sa tête retomba dans les coussins, seuls ses yeux brillants ne m'abandonnaient pas encore et me regardaient d'un air triomphant.

Puis elle chuchota, en tournant vite la tête, épuisée et déjà honteuse : « Et

maintenant va, bêta… va ! »

Je sortis, en titubant à vrai dire. Dans le corridor obscur, mes forces m'abandonnèrent. Je dus m'appuyer à la cloison, tellement la tête me tournait. C'était donc cela ! C'était là le secret, dévoilé trop tard, hélas ! de son inquiétude, de son incompréhensible agressivité ! Mon effroi était indicible. J'étais comme quelqu'un qui s'est innocemment penché sur une fleur et à qui une vipère a sauté au visage. Si la jeune fille m'avait frappé, insulté, craché à la figure, cela m'aurait moins bouleversé, car avec ses nerfs à vif j'étais préparé à tout… Mais pas à ce que cette malade, cet être abîmé puisse aimer et vouloir qu'on l'aime. Que cette enfant, cette créature à peine formée et impotente puisse – je n'ai pas d'autre mot – se permettre de m'aimer, de me désirer, avec la sensualité et l'intuition d'une véritable femme ! J'avais pensé à tout, mais pas qu'une malheureuse, incapable de traîner son corps, pût rêver d'un amoureux, d'un amant, et se méprendre à ce point sur mes visites, à moi qui ne venais pourtant chez elle que par pitié ! Mais déjà l'instant d'après, je compris avec un nouvel effroi que seule cette pitié passionnée avait poussé la jeune fille esseulée, éloignée du monde, à attendre de moi, de moi le seul homme qui lui rendît visite jour après jour dans sa prison, un autre et plus tendre sentiment. Et l'imbécile que j'étais, avec sa candeur idiote, n'avait vu en elle que la paralytique, l'enfant et pas la femme. Pas un instant l'idée ne m'avait effleuré que sous cette couverture qui l'enveloppait, respirait, sentait, attendait le corps nu d'une femme qui comme toutes les autres désirait et voulait être désirée. Jamais, avec mes vingt-cinq ans, je n'aurais pu imaginer que les disgraciées de la nature, les malades, les trop vieilles, les exclues elles aussi puissent oser aimer. Car un jeune homme inexpérimenté se représente presque toujours le monde d'après ses lectures ou des récits. Avant de vivre sa propre vie, son imagination travaille sur des images et des modèles étrangers. Dans les livres, les pièces de théâtre ou les films (où la réalité est représentée d'une façon souvent simpliste et superficielle) ce sont presque exclusivement les êtres jeunes, beaux, les élus, qui s'aiment. Aussi avais-je pensé – ce qui expliquait ma timidité dans maintes aventures amoureuses – qu'il fallait être particulièrement séduisant, doué et favorisé par le sort pour attirer l'amour d'une femme. C'était du reste un peu pour cela que dans mes rapports avec les deux jeunes filles j'étais

resté si candide, si naturel, parce que tout élément érotique me paraissait exclu d'avance dans nos relations, et que jamais je n'avais soupçonné qu'elles pourraient voir en moi autre chose qu'un gentil garçon, un bon camarade. Même si parfois auprès d'Ilona j'avais senti sa beauté sensuelle, jamais je n'avais pensé à Édith comme à une personne d'un sexe différent du mien. Jamais l'idée ne me serait venue que dans son corps d'infirme pussent exister les mêmes organes, que dans son âme pussent couver les mêmes désirs que chez les autres femmes. C'est seulement à partir de ce moment que je commençai à comprendre (ce que taisent la plupart du temps les écrivains) que les malades, les estropiés, les gens laids, fanés, flétris, les êtres physiquement inférieurs aiment au contraire avec plus de passion et de violence, que les gens heureux et bien portants ; ils aiment d'un amour fanatique, sombre, aucune passion sur terre n'est plus violente et avide que celle de ces désespérés, de ces bâtards de Dieu qui ne trouvent que dans l'amour d'autrui et pour autrui leur raison de vivre. Le fait que c'est précisément de l'abîme le plus profond de la détresse que s'élève le plus furieusement le cri panique du désir de vivre, ce terrible secret, jamais, dans mon inexpérience, je ne l'avais soupçonné. Et c'est seulement en cette minute qu'il avait pénétré en moi comme un fer brûlant.

Bêta !… Cela aussi, je le comprenais à présent, je savais pourquoi ce mot était venu sur ses lèvres au milieu de cette frénésie du sentiment, tandis qu'elle cambrait vers la mienne son étroite et maigre poitrine. Bêta ! oui, elle avait raison de m'appeler ainsi ! Tous ceux qui l'entouraient devaient savoir depuis longtemps. Son père, Ilona, le domestique, tous avaient deviné son amour, sa passion, avec effroi peut-être, et probablement avec un mauvais pressentiment. Moi seul, victime absurde de ma pitié, qui jouais le bon, le dévoué camarade, qui plaisantais sans arrêt, je n'avais pas vu que mon aveuglement, mon incompréhension, mon incompréhensible refus de comprendre tourmentait cette âme ardente ! Et comme dans une mauvaise comédie le héros reste prisonnier jusqu'à la fin d'une intrigue, alors que dès le début tous les spectateurs l'ont devinée, lui seul, le balourd, continue à tenir son rôle très sérieusement, sans se soucier de rien, ni sans apercevoir les lacs où il s'est pris (dont les autres ont aussitôt vu les mailles et les moindres fils). Tous dans la maison m'avaient sans doute vu patauger dans ce stupide jeu de cache-cache sentimental, où elle venait enfin brutalement de

m'arracher mon bandeau. Et cet éclair de lumière, soudain, comme on distingue d'un seul coup cent objets dans une pièce sombre, que l'on illumine un instant, me rendaient clairs a posteriori – trop tard, hélas ! – une infinité de détails de ces dernières semaines. À présent je savais pourquoi elle se mettait en colère quand par taquinerie je l'appelais « enfant », elle qui ne voulait pas être considérée par moi comme une enfant, mais désirée comme une femme. Je savais pourquoi ses lèvres se mettaient à trembler chaque fois que son infirmité me bouleversait trop visiblement, pourquoi elle haïssait ma pitié ; avec son juste instinct féminin, elle se rendait compte que la pitié est un sentiment beaucoup trop fraternel, un lamentable succédané, trop tiède pour remplacer l'amour, le vrai. Comme elle avait dû attendre un mot, un signe en réponse, qui n'en finissait pas de venir, comme elle avait dû souffrir, la pauvre, de mon innocent bavardage, tandis qu'étendue sur le gril brûlant de l'impatience elle attendait, l'âme tremblante, un premier geste de tendresse, ou tout au moins que je m'aperçoive de sa passion ! Et moi, je n'avais rien dit, rien fait et pourtant j'étais revenu chaque jour, l'encourageant par mes visites et en même temps l'affolant par mon manque de perspicacité ! Quoi de plus naturel que ses nerfs aient fini par céder et qu'elle m'ait saisi comme sa proie !

Tout cela se déroulait en moi en mille images pendant que, comme atteint par une explosion, je m'appuyais contre la cloison du sombre corridor, le souffle coupé et les jambes presque aussi paralysées que les siennes. À deux reprises, j'essayai vainement d'avancer en me tenant au mur, et c'est seulement la troisième fois que je réussis à atteindre la porte. Ici, me dis-je, on passe dans le salon, et tout de suite à gauche, c'est la sortie qui donne sur le hall, où se trouvent mon sabre et mon képi. Traversons donc vite la pièce et allons-nous-en, sauvons-nous avant que le domestique arrive ! Fuyons avant de tomber nez à nez avec le père ou Ilona, ou Joseph, avec n'importe lequel de ceux qui m'ont laissé m'empêtrer stupidement dans ces filets ! Fuyons, fuyons !

Mais trop tard ! Dans le salon attendait Ilona… elle avait sûrement entendu mon pas. À peine m'eut-elle aperçu que son visage changea.

« Jésus-Marie, qu'y a-t-il ? Vous êtes tout pâle ! Est-ce que… est-ce qu'un nouvel incident est arrivé avec Édith ?

– Pas du tout, balbutiai-je. Je crois qu'elle dort maintenant. Excusez-moi, il faut que je m'en aille. »

Pourtant il y avait sans doute quelque chose d'effrayant dans mon attitude, car Ilona me prit résolument par le bras et me poussa dans un fauteuil.

« Asseyez-vous un peu ! Il faut tout d'abord que vous vous remettiez… Et vos cheveux… que s'est-il… vous êtes tout ébouriffé… Non, attendez (j'avais fait un geste pour me lever), je vais chercher du cognac. »

Elle courut à l'armoire, emplit un verre, qu'elle me tendit et j'en avalai rapidement le contenu. Inquiète elle me regardait déposer le verre d'une main tremblante. (Jamais encore je ne m'étais senti si faible, si épuisé.) Puis elle s'assit, sans dire un mot, levant seulement de temps à autre vers moi un regard oblique et anxieux, comme on observe un malade. Enfin elle demanda :

« Édith vous a-t-elle… dit quelque chose ?… quelque chose qui… vous concerne personnellement ? »

Je sentis à la façon compatissante dont elle me parlait qu'elle devinait tout. Et je n'étais pas assez fort pour me défendre. Tout doucement je murmurai : « Oui. »

Elle ne fit pas un mouvement. Elle ne prononça pas une parole. Mais je remarquai que son souffle devenait soudain plus précipité. Prudemment elle se pencha vers moi.

« Et c'est… seulement à présent que vous vous en êtes aperçu ?

– Comment pouvais-je supposer… une pareille chose ? Une telle absurdité… une telle folie ! Comment en est-elle venue là… à penser à moi… justement à moi ?… »

Ilona soupira : « Mon Dieu !… Et elle qui croyait toujours que vous ne veniez qu'à cause d'elle… que vous ne veniez chez nous que pour cela… Moi… je ne l'ai jamais cru, parce que vous étiez… si naturel et… si amical ! Dès le début j'ai craint que ce ne fût chez vous que pitié. Mais comment pouvais-je mettre en garde la pauvre enfant, comment avoir la cruauté de lui ôter de la tête cette croyance, qui la rendait heureuse ?… Depuis des

semaines elle vit uniquement avec cette pensée que vous… Et quand elle me demandait sans cesse si je croyais que vous l'aimiez vraiment, je ne pouvais tout de même pas avoir la brutalité de… Il me fallait la tranquilliser, la calmer. »

Je ne pus me retenir plus longtemps. « Au contraire, il fallait lui enlever cette idée absurde ! C'est une folie de sa part, une espèce de fièvre, une chimère d'enfant… rien que l'exaltation ordinaire des adolescentes pour l'uniforme, et si demain un autre vient, ce sera lui qu'elle aimera. Il faut lui expliquer cela… C'est uniquement un hasard que cet amour se soit porté sur moi et non sur un autre, sur n'importe lequel de mes camarades qui aurait eu ses entrées à la maison. De telles lubies passent rapidement, à son âge… »

Mais Ilona secoua tristement la tête. « Non, cher ami, ne vous faites pas d'illusions. Chez Édith c'est sérieux, terriblement sérieux, et cela devient même de jour en jour plus dangereux. Non, cher ami, il m'est impossible pour vous faire plaisir de voir une chose simple dans ce qui est si compliqué. Si vous saviez ce qui se passe dans cette maison !… Trois fois, quatre fois dans la nuit la cloche retentit, impitoyablement elle nous réveille et quand nous accourons auprès de son lit, dans la crainte qu'il ne lui soit arrivé quelque chose, elle est là assise, bouleversée, regardant fixement devant elle, et toujours elle nous pose la même question : "Ne crois-tu pas qu'il puisse m'aimer ne fût-ce qu'un peu, un tout petit peu ? Je ne suis tout de même pas si laide !" Et elle demande qu'on lui apporte un miroir, mais elle le rejette aussitôt, et l'instant d'après elle reconnaît que ce qu'elle fait est absurde. Deux heures plus tard la scène recommence. Dans son désarroi elle interroge son père, Joseph, les femmes de chambre, et même… vous vous souvenez de la tzigane de l'autre jour ? Hier, elle l'a fait venir en secret pour se faire dire encore une fois l'avenir… sur la même chose… Cinq fois elle vous a déjà écrit de longues lettres, qu'elle a déchirées ensuite. Du matin au soir, elle ne pense qu'à cela, ne parle de rien d'autre. Un jour elle me demande d'aller vous voir et de vous prier de me dire si vous l'aimez… si peu que ce soit… ou si elle vous ennuie, parce que vous ne lui parlez jamais d'amour ; il faut que je parte, que j'aille immédiatement à votre rencontre et déjà on dit au chauffeur de s'occuper de la voiture. Trois, quatre, cinq fois elle me répète chaque mot que je dois vous dire : Et au dernier moment, quand je suis dans le couloir, de nouveau la cloche retentit, il faut que j'enlève chapeau et

manteau et que je lui jure sur la tête de ma mère que je ne ferai pas la moindre allusion à ses sentiments pour vous. Ah ! si vous saviez… Pour vous c'est fini quand vous avez fermé la porte derrière vous. Mais à peine êtes-vous parti qu'elle me rapporte chaque mot que vous lui avez dit, et elle me demande mon opinion. Si je lui réponds : "Tu vois bien qu'il t'aime !", elle se met à crier : "Tu mens ! Ce n'est pas vrai ! Il ne m'a pas dit aujourd'hui une seule bonne parole", mais en même temps, elle veut que je le lui répète et que je le jure à plusieurs reprises… Et son père ! Il en est complètement retourné, lui qui vous aime comme son propre fils, qui vous idolâtre. Si vous le voyiez alors, assis pendant des heures auprès du lit de sa fille, s'efforçant de la tranquilliser et la caressant jusqu'à ce qu'elle s'endorme ! Puis il rentre chez lui, désolé, et toute la nuit on l'entend aller et venir dans sa chambre… Et vous… vous n'aviez vraiment rien remarqué ?…

– Non ! (Je criai cela bien haut, ne pouvant plus contenir mon désespoir.) Non, je vous le jure, je n'ai rien remarqué ! Rien du tout ! Croyez-vous que je serais encore venu, que j'aurais pu m'asseoir tranquillement à côté de vous deux, et jouer aux échecs ou aux dominos, écouter le gramophone, si je m'étais douté de ce qui se passait ? Mais comment est-il possible qu'elle se soit fait de telles illusions, et qu'elle pense que moi… justement moi… comment peut-elle croire que je répondrai à une telle folie, à ce caprice d'enfant ?… Non, non ! »

J'allai me lever d'un bond, tant l'idée me tourmentait, d'être aimé malgré moi, mais Ilona m'agrippa avec force au poignet.

« Du calme, je vous en conjure, cher ami… ne vous agitez pas, et surtout, je vous en supplie, ne faites pas de bruit ! Elle est du genre à tout entendre, à travers les murs. Pour l'amour du ciel, je vous demande de ne pas devenir injuste. Car elle a interprété comme un signe que ce soit précisément vous qui ayez le premier annoncé la nouvelle, qui ayez parlé de ce nouveau traitement à son père. Il s'était précipité en la réveillant au milieu de la nuit, pour le lui dire ! Et vous ne pouvez pas savoir comme ils en ont pleuré de joie, et remercié le Bon Dieu que cette horrible période soit enfin bientôt terminée… parce qu'ils sont convaincus tous deux qu'une fois Édith guérie, redevenue une jeune fille comme les autres, vous allez… mais je n'ai pas besoin de vous le dire. C'est pourquoi vous n'avez pas le droit de bouleverser la pauvre

Édith maintenant, où elle a besoin de toutes ses forces pour commencer ce nouveau traitement. Nous devons faire extrêmement attention, pour que surtout elle ne se doute pas, grand Dieu ! que cela vous paraît si… si effrayant. »

Mais dans mon désarroi, je ne pouvais penser qu'à moi. « Non, non, et non », fis-je en tambourinant vivement sur l'accoudoir de mon fauteuil. « Non ! Je ne peux pas… je ne veux pas être aimé, pas ainsi… Et à présent je ne peux plus prétendre ne m'apercevoir de rien… Je ne peux plus badiner comme je le faisais. C'est impossible !… Vous ne savez pas ce qui vient de se passer… là-bas dans cette chambre… Vraiment elle s'est complètement méprise… moi qui n'ai eu pour elle que de la pitié… de la pitié seulement, rien de plus ! »

Ilona se taisait et regardait fixement devant elle. Puis elle soupira.

« Oui, c'est bien ce que j'avais craint, depuis le début ! Je l'ai toujours senti, je ne sais à quoi… Mais, mon Dieu, que va-t-il arriver ? Comment le lui faire comprendre ? »

Nous étions là, silencieux. Tout avait été dit. Nous savions l'un et l'autre que nous nous trouvions devant une impasse. Soudain Ilona se dressa, l'oreille tendue, et presque au même moment j'entendis le bruit d'une automobile qui arrivait. Ce devait être Kekesfalva. Vite elle se leva.

« Il est préférable que vous ne le rencontriez pas maintenant… Vous êtes trop énervé pour pouvoir parler tranquillement avec lui… Attendez, je vous apporte votre sabre et votre képi, et vous sortirez par la porte de derrière qui donne sur le parc. Je trouverai bien une raison pour expliquer que vous n'avez pu passer la soirée avec nous. »

D'un bond elle avait été chercher mes affaires. Heureusement le domestique s'était précipité au-devant de la voiture, ce qui me permit de longer les bâtiments de la cour sans être vu et ensuite de gagner le parc, où la crainte de rencontrer quelqu'un me fit presser le pas. Pour la deuxième fois je fuyais, honteux comme un voleur, la fatale maison.

J'avais toujours cru jusqu'alors, avec mon peu d'expérience, que la pire

souffrance était celle de l'amour non partagé. Je me rendais compte maintenant qu'il en existait une plus terrible encore : être aimé contre sa volonté et ne pas pouvoir se défendre contre cette passion qui vous importune et vous harcèle ; voir à côté de soi un être humain se consumer au feu de son désir et assister impuissant à ses tourments, sans avoir le pouvoir, la force, la possibilité de l'arracher aux flammes qui le dévorent. Celui qui aime d'un amour malheureux peut arriver à dompter sa passion, parce qu'il n'est pas seulement celui qui souffre, il est aussi le créateur de sa souffrance. S'il n'y parvient pas, il souffre du moins par sa propre faute. Mais perdu sans recours, celui qui est l'objet d'un amour auquel il ne peut répondre ; car ce n'est pas en lui qu'est la mesure et la limite de la passion, mais en dehors de lui et de sa volonté. Le tragique de cette situation, seul un homme peut vraiment le sentir, car c'est seulement pour lui que la nécessité de la résistance imposée est à la fois un martyre et une faute. Quand une femme se défend contre un amour qu'elle ne partage pas, elle ne fait qu'obéir à la loi de son sexe, le geste du refus lui est tout à fait naturel, et même quand elle se dérobe au désir le plus ardent, on ne peut la taxer de cruauté. Il en est, hélas ! tout autrement dans le cas où le destin inverse les rôles, quand une femme a vaincu sa pudeur jusqu'à manifester à un homme son amour et à le lui offrir, sans être certaine de trouver la réciproque, et que lui se cabre et reste froid ! Celui qui se refuse à une femme qui le désire, l'offense toujours dans sa fierté et la rend honteuse. Vaine, donc, la délicatesse avec laquelle on se dérobe, absurdes les excuses les plus raffinées, insultante l'offre de simple amitié, quand une femme vous a dévoilé sa passion ! Immanquablement la résistance d'un homme devient alors cruauté et s'il refuse cet amour, il est coupable, sans avoir commis aucune faute. Situation effroyable, insoluble : l'instant d'avant encore, on se sentait libre, on s'appartenait et on ne devait rien à personne, et soudain on est poursuivi et assiégé, but et proie d'un désir étranger. Troublé jusqu'au plus profond de l'âme, on sait que jour et nuit une femme pense à vous, languit et soupire après vous, elle, une inconnue ! Elle vous veut, vous désire, exige que vous soyez à elle de toutes les fibres de son être, de toutes les forces de son corps et de son sang. Vos mains, vos cheveux, vos lèvres, votre corps, elle les veut, vos nuits et vos jours, vos sentiments, votre sexe et tous vos rêves et pensées. Elle veut s'associer à votre vie, vous prendre et vous aspirer avec son souffle. Toujours, que vous soyez éveillé ou que vous dormiez, il y a désormais dans le monde un être qui vit avec vous et pour

vous, qui vous attend, qui veille et rêve en pensant à vous. C'est inutile que vous vous efforciez de ne pas penser à elle, qui sans cesse pense à vous, que vous cherchiez à fuir : vous n'êtes plus en vous, mais en elle. Comme un miroir ambulant, un être étranger vous porte en lui, et encore un miroir ne saisit votre image que quand vous vous offrez volontairement à lui. Elle, la femme, l'étrangère qui vous aime, elle vous a déjà absorbé dans son sang. Elle vous a en elle, vous porte avec elle, où que vous fuyiez. Vous êtes le prisonnier d'un autre, vous n'êtes plus jamais vous-même, plus jamais libre et sans soucis, toujours vous êtes traqué, poursuivi, tenu à des devoirs. Cette pensée d'autrui, vous la sentez sur vous comme une succion brûlante et constante. Rempli de haine et d'effroi, il vous faut endurer ce désir de quelqu'un qui souffre à cause de vous. La torture la plus affreuse qu'un homme puisse éprouver, à présent je le sais, c'est d'être aimé malgré soi. Et c'est un tourment à nul autre pareil, que cette culpabilité dans l'innocence.

Jamais, dans ma plus fugitive rêverie je n'avais soupçonné qu'une femme pût m'aimer, moi, avec un tel excès. J'avais certes entendu parfois un camarade se vanter bruyamment que telle ou telle lui « courait après », et j'avais même ri, attablé avec les autres très réjouis ; mais je ne savais pas encore, à cette époque, que l'amour sous toutes ses formes, même ridicule ou absurde, est inéluctable comme le destin, et qu'en restant indifférent devant un amour, on devient coupable. Pourtant, ce que l'on vous dit et ce que l'on lit dans les livres ne fait que vous effleurer mollement ; le cœur n'apprend l'essentiel qu'à partir des expériences intimes. Il m'avait fallu éprouver moi-même du désarroi, en ayant sur la conscience le poids d'un amour insensé que l'on me portait, pour connaître la pitié envers l'un ou l'autre – autant celui qui s'impose avec force que celui qui s'en défend de toute son énergie. Mais ici, ma responsabilité venait d'augmenter d'une façon inimaginable. Car si c'est déjà une cruauté, et même une grossièreté du cœur que de décevoir une femme qui vous aime, combien plus terrible était ici le « Non… je ne veux pas » qu'il me fallait répondre à cette jeune fille passionnée !

Il me fallait affliger une malade, blesser plus profondément encore une femme déjà douloureusement meurtrie par le sort, arracher à un être faible moralement le dernier soutien qui l'aidait à vivre. Je savais qu'en me refusant à son amour, j'allais mettre en danger la vie, causer peut-être la mort de cette pauvre fille qui avait ému ma pitié. Je me rendais terriblement compte de la

faute que je commettais malgré moi, si, incapable d'accepter son amour, je ne faisais pas au moins semblant d'y répondre.

Mais je n'avais pas le choix. Avant même que mon âme eût clairement compris le danger, mon corps avait résisté à cette brusque étreinte. Nos instincts sont plus conscients que nos pensées. Déjà dans cette première minute d'effroi où je m'étais arraché à sa tendresse brutale, j'avais sourdement tout prévu. Je savais que je n'aurais jamais la force d'aimer cette infirme comme elle m'aimait et probablement même pas assez de pitié pour supporter seulement cette passion énervante. Dès ce premier moment de recul, je savais qu'il n'y avait aucune issue, aucun moyen terme. L'un ou l'autre devait souffrir de cet amour absurde, et peut-être tous les deux.

Comment je regagnai la ville, jamais je ne pourrai me le rappeler clairement. Je sais toutefois que j'allais très vite et qu'une seule pensée me martelait le crâne au rythme de mon pouls. Fuir ! Fuir ! Fuir cette maison, ces filets inextricables, fuir le plus loin possible, disparaître ! Ne plus jamais franchir le seuil de cette demeure, ne plus jamais voir ces gens, ni personne ! Me cacher, me rendre invisible, ne plus avoir d'obligation vis-à-vis de quiconque, ne plus être mêlé à rien ! Il me souvient, j'essayais encore de penser plus loin, l'idée me vint de quitter le service, de me procurer quelque part une somme d'argent, puis de m'enfuir si loin que ce désir insensé ne pourrait jamais me rejoindre. Mais tout cela était plus un rêve confus que des pensées bien claires, car un mot s'y glissait sans cesse, entre mes tempes fiévreuses : fuir, fuir, à tout prix !

À mes souliers poudreux et aux chardons accrochés à mon pantalon, je remarquai plus tard que je devais avoir couru à travers champs et prairies. En tout cas, lorsque je me retrouvai enfin dans la rue principale, le soleil était déjà caché par les toits. Et je sursautai comme un somnambule lorsque quelqu'un derrière moi me frappa tout à coup sur l'épaule.

– Ohé, Toni, te voilà, enfin ! Il était temps que nous te trouvions ! Nous t'avons cherché dans tous les coins et nous étions justement sur le point de téléphoner à ton château féodal.

Je me vis entouré de quatre camarades, dont l'inévitable Ferencz, Jozci et

le capitaine comte Steinhübel.

– Mais, maintenant, fixe ! Figure-toi que Balinkay est subitement arrivé de Hollande ou d'Amérique. Dieu seul le sait ! Il a invité pour ce soir tous les officiers et volontaires d'un an. Le colonel viendra, ainsi que le major. Il y a table ouverte au « Lion Rouge », à huit heures et demie. Heureusement que nous avons fini par mettre la main sur toi ! Le vieux aurait drôlement grogné si tu t'étais esquivé ! Tu sais bien qu'il est fou de Balinkay. Quand il vient, il faut que tout le monde soit là.

Je n'avais pas encore rassemblé mes esprits. Aussi demandai-je, interloqué :

« Qui est venu ?

– Balinkay ! Ne fais donc pas cette figure idiote ! Tu ne connais pas Balinkay ? »

Balinkay ? Balinkay ? Dans ma tête tout était encore pêle-mêle. Je fouillai en moi comme dans un fatras poussiéreux pour retrouver ce nom. Ah ! oui ! L'ancien « mauvais sujet » du régiment. Longtemps avant mon arrivée dans la garnison, il y avait servi comme sous-lieutenant, puis comme lieutenant, le meilleur cavalier, le garçon le plus endiablé du régiment, joueur effréné et coureur de jupons. Il s'était alors passé quelque chose, je n'avais jamais cherché à savoir quoi exactement. Ce qui est sûr, c'est qu'en l'espace de vingt-quatre heures il avait mis son uniforme au porte-manteau et qu'il était parti à travers le vaste monde ; on murmurait là-dessus toutes sortes d'histoires. Finalement il avait réussi à se tirer d'affaire en pêchant au Splendid Hôtel du Caire une riche Hollandaise, une veuve avec des millions, propriétaire d'une grande société de navigation et de nombreuses plantations à Java et à Bornéo. Depuis cette époque il était devenu notre « parrain » invisible.

Ce Balinkay devait avoir été tiré d'un fameux embarras par notre colonel Bubencic, car la fidélité qu'il lui témoignait, à lui et au régiment, était vraiment touchante. Chaque fois qu'il venait en Autriche, il faisait le voyage exprès pour revoir ses anciens camarades et dépensait son argent avec une telle prodigalité que des semaines après, on en parlait encore dans toute la ville. Revêtir pour un soir son ancien uniforme et se retrouver parmi ses

camarades était pour lui une sorte de besoin du cœur. Quand il était assis à la table des officiers, heureux et joyeux, on sentait que dans cette salle enfumée et aux murs mal peints du « Lion Rouge », il était cent fois plus chez lui qu'en son palais princier au bord d'un canal, à Amsterdam. Nous étions et restions ses enfants, ses frères, sa vraie famille. Tous les ans il fondait des prix pour notre steeple-chase, à la Noël arrivaient régulièrement deux ou trois caisses d'eau-de-vie et de champagne, et au premier de l'an le colonel était certain de toucher à la banque un chèque important pour la caisse des officiers. Quiconque portait l'uniforme de uhlan et notre écusson au col de sa uhlanka pouvait se confier à Balinkay, s'il se trouvait un jour dans la gêne : une lettre et tout était arrangé.

En tout autre temps, l'occasion de rencontrer ce fameux Balinkay m'eût sincèrement réjoui. Mais l'idée d'agapes, d'amusements, de toasts et de conversations de table me parut dans mon trouble la chose la plus insupportable. Aussi essayai-je de m'en aller le plus vite possible en invoquant que je ne me sentais pas dans mon assiette. Mais avec un énergique : « N'y compte pas, aujourd'hui il n'y a pas moyen de se défiler ! » Ferencz m'avait déjà pris par le bras et il me fallut céder, à contrecœur. L'esprit embrouillé je l'écoutai me raconter, tout en m'entraînant, qui Balinkay avait tiré d'embarras et de quelle façon ; il avait procuré une place à son beau-frère, et si l'un de nous jugeait qu'il ne faisait pas son chemin assez vite, il n'avait qu'à prendre le bateau pour l'aller trouver chez lui ou aux Indes. Jozci, un gaillard sec et acharné, versait de temps en temps du vinaigre sur l'enthousiasme débordant du brave Ferencz. Est-ce que le colonel recevrait aussi aimablement son « chouchou », raillait-il, si Balinkay n'avait pas péché ce gros aiglefin hollandais ? Elle devait du reste avoir douze ans de plus que lui. « Quand on se vend, dit en riant le comte Steinhübel, il faut tout au moins se vendre cher. »

Aujourd'hui cela me paraît étrange que, malgré mon trouble, chaque mot de cette conversation me soit resté dans la mémoire. Il est vrai que souvent, et de façon mystérieuse, une agitation intérieure va de pair avec un engourdissement de la pensée consciente. Lorsque nous arrivâmes dans la grande salle du « Lion Rouge », j'accomplis grâce à l'hypnose de la discipline, à peu près correctement le travail que l'on attendait de moi. Et il y avait beaucoup à faire. On alla chercher tout le stock de transparents, de

drapeaux et d'emblèmes dont on ne se servait ordinairement que pour le bal du régiment, quelques ordonnances enfoncèrent avec bruit et joyeusement des clous dans les murs. Dans une pièce voisine, Steinhübel expliquait au clairon comment, et à quel moment il devait sonner la fanfare. À Jozci qui avait une belle écriture, fut confiée la rédaction du menu, où tous les plats avaient des noms humoristiques, et quant à moi on me chargea de l'arrangement de la table. Entre-temps un domestique installa les tables et les chaises, les garçons de salle apportèrent des bouteilles de vin sans nombre et des caisses de champagne que Balinkay avait fait venir du restaurant Sacher, de Vienne. Tout ce mouvement me fit du bien, car son vacarme dominait la question lancinante qui battait sourdement entre mes tempes.

Enfin, à huit heures, tout était prêt. Maintenant il s'agissait de passer à la caserne et de se changer en vitesse. Mon ordonnance avait déjà été averti. Uniforme de parade et bottes vernies m'attendaient. Vite, la tête dans l'eau froide, un regard sur la montre : il me reste encore dix minutes. Avec notre colonel il fallait être des plus ponctuels. Je me déshabille donc à toute allure, je balance mes souliers couverts de poussière, mais juste au moment où je me tiens debout en caleçon devant la glace pour remettre en ordre mes cheveux ébouriffés, on frappe à la porte.

« Je n'y suis pour personne », dis-je à mon ordonnance. Il se précipite aussitôt ; j'entends des chuchotements dans l'antichambre. Puis Kusma revient, une lettre à la main.

Une lettre pour moi ? Je prends l'enveloppe bleue rectangulaire, épaisse et lourde comme un petit paquet, et aussitôt la main me brûle : je n'ai pas besoin de regarder l'écriture pour savoir de qui c'est.

Plus tard, plus tard, me dit mon instinct. Ne la lis pas maintenant ! Mais déjà j'ai, malgré moi, déchiré l'enveloppe et je lis la lettre qui crépite dans mes mains.

C'était une lettre de seize pages, écrites à la hâte et d'une main fébrile ; une de ces lettres qu'on n'écrit, et qu'on ne reçoit qu'une fois dans sa vie. Les phrases coulaient sans arrêt comme le sang d'une plaie béante, sans ponctuation, sans alinéa, les mots se précipitant, se bousculant, se heurtant et

se faisant surgir l'un l'autre. Malgré le temps passé, aujourd'hui encore je vois devant moi chaque ligne, chaque caractère. Je l'ai lue si souvent que je peux la répéter par cœur, du commencement à la fin, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Pendant des mois, j'ai porté dans ma poche ce petit paquet de papier bleu plié, le sortant sans cesse chez moi, dans les baraquements, les campements, les abris de guerre. C'est seulement lors de la retraite de Volhynie, au moment où notre division était encerclée par l'ennemi, et que je craignais que cet aveu frénétique et passionné ne tombât dans des mains étrangères, que j'ai détruit la lettre.

« Six fois, ainsi commençait-elle, je t'ai déjà écrit et chaque fois j'ai déchiré mon papier. Car je ne voulais pas me trahir, non, je ne le voulais pas. Je me suis retenue aussi longtemps qu'il y avait encore de la résistance en moi. Pendant des semaines et des semaines, j'ai lutté pour me dissimuler devant toi. Chaque fois que tu venais chez nous, amical et ne te doutant de rien, j'ai ordonné à mes mains de rester calmes, à mes regards de feindre l'indifférence, pour ne pas te troubler. Souvent même j'ai été exprès dure et ironique pour ne pas te laisser deviner à quel point mon cœur brûlait d'amour pour toi. J'ai essayé tout ce qui est dans les forces de l'être humain et même au-delà. Mais aujourd'hui c'est arrivé, et je te le jure, c'est venu malgré moi, à mon insu, ce fut plus fort que moi. Je ne comprends même pas comment cela a pu se passer. J'avais envie, après, de me punir, de me battre, tellement ma honte était grande. Car je le sais, je sais quelle folie ce serait de m'imposer à toi. Une paralytique, une infirme n'a pas le droit d'aimer. Comment pourrais-je, créature écrasée par le sort, ne pas être un fardeau pour toi, alors que déjà je n'éprouve pour moi-même que dégoût et répulsion ? Un être comme moi, je le répète, n'a pas le droit d'aimer ni d'être aimé. Il n'a qu'un droit : se blottir dans un coin, ne pas bouleverser par sa présence la vie des autres, et crever. – Oui, tout cela, je le sais, je meurs de le savoir. C'est pourquoi jamais je n'aurais osé t'assaillir comme je l'ai fait… mais qui, sinon toi, m'a donné l'assurance que je ne serais plus longtemps le misérable avorton que je suis ? Que je pourrais me remuer, me mouvoir comme les autres humains, comme tous les millions d'êtres superficiels qui ne savent même pas que chaque pas qu'ils font est une chose magnifique, une grâce de Dieu ? Je m'étais juré fermement de garder le silence jusqu'à ce que je devienne vraiment un être normal, une femme comme les autres et peut-être –

peut-être digne de toi, mon aimé ! Mais mon impatience, mon désir de guérir était si fou qu'à la seconde où tu t'es penché sur moi, je crus sincèrement, follement, être déjà cette autre femme, cette femme nouvelle, guérie ! Car je l'ai désiré, j'en ai rêvé depuis si longtemps déjà, et voilà que tu étais si proche… alors, un instant, j'ai oublié mes lamentables jambes, je ne voyais que toi et je me sentais déjà celle que je voulais être pour toi. Ne peux-tu pas comprendre que l'on se remette un instant, même en plein jour, à rêver, lorsque pendant des années, jour et nuit, ce même rêve vous a hanté ? Crois-moi, mon aimé, seule cette illusion insensée d'être déjà libérée, de pouvoir marcher, m'a fait perdre la tête. Seule cette impatience de ne plus être la réprouvée, l'infirme, a fait bondir si follement mon cœur dans ma poitrine. Comprends donc : j'avais depuis si longtemps déjà un désir si infini de toi !

« Mais maintenant tu sais ce que tu n'aurais jamais dû savoir avant que je fusse vraiment ressuscitée, et tu sais aussi pour qui je veux guérir, pour qui seul sur terre je le veux – rien que pour toi ! Pour toi ! Pardonne, mon aimé, cet amour, et surtout je t'en supplie, ne t'effraye pas, n'aie pas peur de moi ! Ne crois pas que, t'ayant importuné une fois, je continuerai à te troubler et que, faible comme je suis et déplaisante à moi-même, je veuille déjà te tenir. Non, je te le jure, tu ne sentiras jamais aucune pression de ma part, même la plus légère. Je veux attendre, attendre patiemment, jusqu'à ce que Dieu ait pitié de moi et m'ait rendu la santé. Aussi je t'en prie, je t'en supplie, mon aimé, ne redoute pas mon amour. Pense, toi qui as eu pitié de moi plus que personne, comme je suis affreusement abandonnée, clouée à mon fauteuil, incapable de faire un pas par moi-même, incapable de te suivre, d'aller au-devant de toi. Songe que je suis une prisonnière, qui doit attendre dans son cachot, attendre patiemment, toujours, que tu viennes et m'accordes une heure, que tu me permettes de te regarder, d'entendre ta voix, de respirer ton souffle, de sentir ta présence : le seul, le premier bonheur qui m'ait été accordé depuis des années. Réfléchis, imagine-toi que je suis là étendue et que j'attends jour et nuit, et que les heures s'étirent de plus en plus, et que l'énervement petit à petit devient insupportable. Et alors tu arrives et je ne puis pas comme une autre bondir au-devant de toi, te sauter au cou, t'étreindre ! Il me faut rester assise, dompter mes nerfs, me taire, faire attention à mes paroles, à mes regards, aux intonations de ma voix, afin que tu ne puisses pas penser que j'ai l'audace de t'aimer. Mais crois-moi, mon

aimé, même ce bonheur torturant était encore pour moi un bonheur, et je me félicitais, chaque fois que j'avais réussi à me contenir, que tu t'en allais sans te douter de rien, libre et sans soucis, ignorant mon amour. Il ne me restait ensuite que la souffrance de savoir à quel point je t'appartiens.

« Mais à présent c'est arrivé. À présent, mon aimé, je ne peux plus nier ce que je ressens pour toi, je t'en supplie, ne sois pas cruel. La plus pauvre, la plus pitoyable créature a sa fierté, et je ne pourrais pas supporter que tu me méprises parce que je n'ai pas pu contenir l'élan de mon cœur. Je ne te demande pas de répondre à mon amour, non, devant Dieu qui doit me guérir et me sauver, je n'ai pas une telle audace. Même en rêve, je n'ose espérer que tu puisses déjà m'aimer telle que je suis. Je ne veux de toi ni sacrifice ni pitié ! Je désire seulement que tu tolères que j'attende, que j'attende en silence que le temps vienne enfin. Je sais que je ne demande pas peu de chose. Mais est-ce vraiment trop que d'accorder à un être humain ce bonheur infime et dérisoire que l'on accorde volontiers au moindre chien, celui de regarder parfois son maître, sans un mot ? Faut-il aussitôt le cingler d'un mot méprisant ? Car une seule chose me serait impossible à supporter : que, malheureuse comme je suis, je te sois devenue antipathique parce que je me suis trahie, si en plus de ma honte et mon désespoir tu me punissais encore. Je n'aurais plus alors qu'une seule issue, et tu sais laquelle. Je te l'ai montrée.

« Mais non, n'aie pas peur, ce ne sont point là des menaces, je ne veux pas t'arracher, au lieu de ton amour, de la pitié, la seule chose que ton cœur m'ait donné jusqu'à présent. Tu dois te sentir tout à fait indépendant et tranquille, je ne veux pas, pour l'amour du ciel, être un fardeau pour toi, te charger d'une faute dont tu es innocent. Je ne désire qu'une chose : que tu pardonnes et oublies ce qui s'est passé, que tu oublies ce que j'ai laissé échapper. Donne-moi cet apaisement, rien que cette pauvre et petite assurance ! Dis-moi vite – il me suffit d'un seul mot – que tu n'as pas horreur de moi, que tu reviendras chez nous comme si rien ne s'était passé. Tu ne sais pas la crainte que j'ai de te perdre. Depuis l'heure où ma porte s'est refermée sur toi, une angoisse mortelle me torture et me fait redouter, je ne sais pourquoi, de t'avoir vu pour la dernière fois. Tu étais si pâle, il y avait un tel effroi dans tes yeux, lorsque je t'ai laissé, que j'ai ressenti soudain un froid glacial au milieu de mon ardeur. Et je sais – le domestique me l'a raconté – que tu t'es enfui aussitôt. Subitement ton sabre et ton képi n'étaient plus là et

tu avais disparu. Il t'a cherché en vain partout, il est venu dans ma chambre et c'est ainsi que je sais que tu as fui devant moi comme devant une lépreuse, une pestiférée. Mais non, mon aimé, non, je ne te fais pas de reproches, je te comprends parfaitement. Moi qui m'effraye quand je vois ces appareils sur mes jambes, moi qui sais combien mon impatience m'a rendue méchante, capricieuse, insupportable, je peux, hélas ! comprendre qu'on ait peur de moi… oh, je le conçois terriblement bien !… qu'on fuie devant moi, et qu'on recule d'effroi quand un tel monstre vous assaille comme je l'ai fait. Cependant je te supplie de me pardonner, car sans toi il n'y a pas de jour et pas de nuit, mais seulement le désespoir. Envoie-moi vite un mot, un mot rapide ou même une simple feuille blanche, ou encore une fleur, n'importe quoi, mais fais-moi un signe, un signe quelconque ! Quelque chose à quoi je puisse reconnaître que tu ne me repousses pas, que je ne te suis pas devenue antipathique. Bientôt je serai partie pour des mois, dans huit, dans dix jours ton tourment aura pris fin. Et si le mien, celui d'être privée de toi pendant des semaines et des mois, est multiplié mille fois, n'y songe pas, mais pense seulement à toi, comme je le fais sans cesse… Dans huit jours tu seras délivré… Viens encore une fois avant mon départ et entre-temps envoie-moi un mot, fais-moi un signe. Je ne pourrai pas penser, pas respirer, pas sentir, aussi longtemps que je ne saurai pas si tu m'as pardonné. Je ne pourrais pas vivre plus longtemps si tu me refusais le droit de t'aimer. »

Je lus et relus. Toujours je recommençais. Mes mains tremblaient et le martèlement de mes tempes devint de plus en plus violent, d'effroi et d'ébranlement, devant cet amour désespéré.

« Çà ! par exemple ! Tu es encore là en caleçon ! Et tout le monde en bas t'attend comme le Messie ! Toute la bande est là, même Balinkay, et attend qu'on commence. Le colonel doit s'amener à tout moment et tu sais ce qu'il nous sert quand un de nous arrive en retard. Ferdl m'a envoyé voir s'il ne t'est pas arrivé quelque chose et toi, tu es là, en train de lire des billets doux ! Allons vite, vite, sinon nous allons recevoir tous les deux un savon du diable ! »

C'est Ferencz, qui a fait irruption dans ma chambre. Je ne m'en suis pas aperçu avant qu'il m'eût frappé sur l'épaule avec sa lourde patte. Sur le

moment je ne comprends rien. Le colonel ? On t'a envoyé ? Balinkay ?… Ah ! oui, je me rappelle : la soirée de réception en l'honneur de Balinkay ! En hâte je prends mon pantalon et ma tunique et, avec la rapidité apprise à l'école des Cadets, je m'habille machinalement sans bien savoir ce que je fais. Ferencz me regarde d'un air étonné.

« Qu'est-ce que tu as donc ? Tu as l'air tout chose… Est-ce que ce seraient de mauvaises nouvelles ? »

Mais vite je me défends. « Pas du tout. Voilà. Je suis prêt. » En trois bonds nous sommes en bas de l'escalier. Mais je fais aussitôt demi-tour.

« Nom de Dieu, qu'est-ce qu'il y a encore ? » hurle Ferencz derrière moi, furieux. J'ai vite pris la lettre que j'avais oubliée sur la table et je l'ai juste mise dans ma poche intérieure. Nous arrivons vraiment au dernier moment. Autour de la longue table en fer à cheval est groupée toute la bande, mais personne encore n'ose manifester sa gaieté avant que les supérieurs aient pris place : on dirait des écoliers assis bien sagement sur leurs chaises, après la sonnerie, et qui attendent l'entrée de l'instituteur.

Or voici que les ordonnances ouvrent les portes toutes grandes, les officiers supérieurs entrent en faisant sonner leurs éperons. Nous nous levons et restons un moment au garde-à-vous. Le colonel s'assied à la droite de Balinkay, le commandant se met à sa gauche ; aussitôt la table s'anime, les assiettes, les cuillers cliquettent, tout le monde avale et bavarde. Moi seul, je suis là comme absent au milieu de mes camarades détendus et joyeux, tâtant constamment ma tunique à la place où quelque chose bat comme un second cœur. À travers le drap souple je sens, chaque fois que j'y porte la main, la lettre crépiter. Oui, elle est là, elle bouge, elle remue tout près de ma poitrine comme quelque chose de vivant, et pendant que les camarades parlent et mangent à leur aise, je ne peux penser à rien d'autre qu'à cette lettre et à la détresse désespérée de celle qui l'a écrite.

C'est inutile que le garçon me serve, je ne touche à aucun plat. Cette tension intérieure me paralyse comme une sorte de sommeil, les yeux ouverts. À droite et à gauche j'entends des mots, sans les comprendre, comme si tous s'exprimaient en une langue étrangère. Je vois autour de moi des visages, des moustaches, des yeux, des nez, des lèvres, des uniformes,

mais comme à travers une vitrine. Je suis là sans y être, figé et pourtant occupé, car sans cesse je me murmure les lèvres closes les mots de cette lettre, et parfois, quand je suis arrêté ou que je m'embrouille, l'envie me prend de mettre furtivement la main à la poche, comme à l'école des Cadets on tirait en cachette, pendant l'heure de tactique, des livres défendus.

Voici qu'un couteau cliquette énergiquement contre un verre, et comme si l'acier de la lame avait tranché le bruit, le silence s'établit aussitôt. Le colonel s'est levé et commence un discours. Il parle, les deux mains fortement appuyées à la table et balançant en avant et en arrière son corps vigoureux comme s'il était à cheval. Il débute par un « Camarrades » aigu. Scandant fortement ses mots et prononçant les « r » comme un roulement de tambour, il récite son speech tout préparé. J'écoute avec effort, mais la tête n'y est pas. Seul me parvient l'éclat de quelques mots : « Honneurr de l'arrmée… esprit du cavalier autrrichien… fidélité au rrégiment… vieux camarrade… » – mais j'entends aussi, entretemps, le murmure mystérieux d'autres mots, doux, suppliants, tendres, comme venant d'un autre monde. « Mon aimé… ne crains rien… je ne pourrais pas vivre plus longtemps si tu me refusais le droit de t'aimer… » De nouveau roulent les « r » : « … il n'a pas oublié ses camarrades… sa patrrie… son Autrriche… » Puis l'autre voix revient, comme un sanglot, comme un cri étouffé : « Accorde-moi le droit de t'aimer… Fais-moi un signe, rien qu'un signe… »

Et tout à coup les applaudissements crépitent comme une salve : « Bravo ! Bravo ! Bravo ! » Soulevés de leur siège par le geste du colonel levant son verre, tous se sont dressés. De la pièce à côté retentit la fanfare, comme prévu : « Vivat ! Vivat ! » Tous choquent leurs verres et poussent des toasts en l'honneur de Balinkay, qui n'attend que la fin de l'averse pour répondre sur un ton léger, joyeux, humoristique. Il voulait dire quelques mots rapides sans prétention, à savoir que malgré tout, nulle part au monde, il ne se sentait si bien qu'au milieu de ses vieux camarades. Et il termina par « Vive notre régiment ! Vive sa très gracieuse Majesté, notre grand chef, l'empereur ! » Steinhübel fait de nouveau signe au clairon, qui sonne une nouvelle fanfare, et tout le monde entonne l'hymne national, puis l'inévitable chant de tous les régiments autrichiens, dans lequel chacun se nomme avec fierté :

Nous sommes du régiment de uhlans

Impérial et Royal…

Puis Balinkay fait le tour de la table, le verre à la main, pour trinquer avec chacun d'entre nous. Soudain je me sens poussé fort par mon voisin et je me retrouve debout, face à une paire d'yeux clairs, très cordiaux : « Salut, camarade ! » Étourdi, je salue aussi ; quand Balinkay s'arrête devant le suivant, je me rends compte que j'ai oublié de trinquer à sa santé. Mais tout disparaît à nouveau dans une brume colorée qui rend flous et confus visages et uniformes. – Mais bon sang !… quelle est cette fumée bleuâtre que j'ai soudain devant les yeux ? Les autres ont-ils commencé à fumer, et pourquoi ai-je la sensation de crever de chaud ? Vite, boire quelque chose, boire ! J'avale d'un coup deux verres pleins, trois… Il faut que je me débarrasse de ce goût amer, nauséeux, que j'ai dans la gorge. Mais en cherchant mon étui à cigarettes dans ma poche, je sens un crissement sous ma tunique : c'est la lettre ! Ma main recule. De nouveau, malgré le vacarme tout autour, je n'entends plus que des sanglots, des mots suppliants : « Permets-moi seulement de t'aimer… je sais bien que je suis folle de m'imposer ainsi à toi… »

Mais voici qu'une fourchette frappe un verre pour commander le silence. C'est le major Wondratchek, qui ne rate pas une occasion de nous rappeler son dada et de nous dire ses vers, fantaisistes et boiteux. Nous le savons : quand Wondratchek se lève, appuie contre la table son bon petit bedon et cligne des yeux en essayant de se composer un visage finaud, c'est la « partie joyeuse » de la soirée qui commence.

Déjà il est en position, il a glissé son binocle devant des yeux légèrement presbytes et déplie cérémonieusement un papier. C'est l'ordinaire poésie de circonstance dont il croit embellir chaque fête et avec laquelle il se propose, cette fois, de garnir la biographie de Balinkay de toutes sortes de piquantes plaisanteries. Par politesse servile, ou peut-être parce qu'ils ont déjà un peu bu, quelques-uns de mes voisins soulignent chaque allusion d'un rire complaisant. Enfin l'une d'elles, bien tournée, fait éclater toute l'assistance en applaudissements.

Mais soudain un frisson d'horreur me parcourt. Ces divertissements

grossiers me serrent le cœur comme une griffe. Car peut-on rire ainsi quand quelqu'un souffre et gémit pareillement ? Comment peut-on se livrer à d'aussi bas amusements quand quelqu'un se meurt ? Dans une seconde, je le sais, dès que Wondratchek aura fini de jaser, commenceront les grosses réjouissances, avec force hourras et grand vacarme ; on chantera les strophes les plus récentes des « Filles de Camaret », on racontera des blagues, et tous riront, riront à s'en décrocher la mâchoire. Tout d'un coup je ne peux plus voir ces visages rayonnants. N'a-t-elle pas demandé que je lui envoie un mot, que je lui fasse un signe ? Si je téléphonais ? On ne peut pas faire attendre quelqu'un ainsi ! Il faut lui dire quelque chose, il faut…

« Bravo ! Bravissimo ! » Tous applaudissent bruyamment, les chaises dansent, le parquet craque sous le bondissement soudain de ces quarante ou cinquante hommes déchaînés et un peu ivres. Tout fier, le major ôte son binocle et replie sa feuille, répondant par des gestes de remerciement et d'un air un peu fat aux officiers qui se pressent autour de lui pour le féliciter. Je profite de l'occasion pour m'enfuir. Peut-être ne s'en apercevra-t-on pas. Et même si l'on s'en aperçoit, cela m'est égal ; je ne peux plus supporter ces rires, cette joie grossière qui se donne des grands coups sur la panse, cette insouciance. Non, je ne peux plus !

« Monsieur le lieutenant s'en va déjà ? » demande au vestiaire le planton, étonné. Que le diable t'emporte, murmurai-je en moi-même, et je passe devant lui sans dire un mot. Je n'ai qu'un but : traverser la rue, tourner vite au coin, gagner la caserne, monter l'escalier qui conduit à ma chambre et être seul, enfin seul !

Les couloirs sont vides, quelque part une sentinelle va et vient, un robinet coule, une botte tombe sur le plancher. De l'une des chambrées où la lumière est déjà éteinte, conformément au règlement, parvient un chant doux et mélancolique. Sans le vouloir, je prête l'oreille : ce sont des soldats ruthènes qui chantent ou fredonnent en chœur une chanson de leur pays. Chaque soir, avant de s'endormir, quand ils ont ôté leur uniforme coloré, avec ses boutons de laiton, et qu'ils redeviennent les hommes de chez eux qui couchaient dans la paille, ils se rappellent leur village, leurs champs ou peut-être une jeune fille aimée et, pour apaiser leur nostalgie, ils chantent ces mélodies. Jamais jusqu'alors je n'y avais fait attention parce que je n'en comprenais pas les

paroles, mais cette fois leur tristesse m'émeut profondément. Ah ! si je pouvais m'asseoir auprès de l'un d'eux et lui parler ! Il serait étonné, mais le regard compatissant de ses bons yeux fidèles montrerait qu'il me comprend mieux que ceux qui, là-bas, sont assis joyeusement à la table en fer à cheval. Ah, il faudrait avoir quelqu'un qui pourrait m'aider à sortir de cet engrenage maudit !

Sur la pointe des pieds, pour ne pas réveiller Kusma, mon ordonnance, qui dort dans l'antichambre avec des ronflements sonores, je me glisse dans ma chambre, et dans l'obscurité j'enlève mon képi, je me débarrasse de mon sabre, défais ma cravate qui depuis longtemps déjà m'étrangle. Puis j'allume la lampe et m'approche de la table pour lire enfin dans le calme la lettre, la première lettre émouvante qu'une femme m'ait écrite à moi, qui suis encore si peu expérimenté.

Mais aussitôt, je sursaute. Comment est-ce possible ? La lettre est là, sur ma table, dans le cercle lumineux de la lampe, alors que je la croyais encore dans ma poche. Oui, c'est bien l'enveloppe bleue, rectangulaire, et l'écriture que je connais.

La tête me tourne, une minute. Est-ce que je suis ivre ? Est-ce que je rêve tout éveillé ? Ai-je perdu la raison ? À l'instant encore, en ouvrant ma tunique, j'en avais entendu le froissement. Suis-je à ce point troublé que je l'aie déjà sortie et que je ne m'en souvienne pas ? Je mets la main à ma poche. Non – ce n'est pas possible – la lettre y est encore. À présent seulement je comprends, je vois les choses. Celle qui est sur la table doit en être une nouvelle, arrivée plus tard et que le brave Kusma a posée soigneusement à côté de la bouteille thermos, afin que je la trouve tout de suite en rentrant.

Une autre lettre ! Deux en l'espace de deux heures ! Aussitôt ma gorge se contracte de colère. Et cela va continuer chaque jour, chaque nuit, je recevrai lettre sur lettre, l'une suivra l'autre. Si je lui écris, elle me récrira, si je ne réponds pas, elle voudra une réponse. Elle m'enverra des messagers et me téléphonera, elle me surveillera, me fera suivre à chaque pas, elle voudra savoir quand je sors et quand je rentre, avec qui je suis et ce que je dis et ce que je fais. Je le vois, je suis perdu – ils ne me laisseront plus en paix – oh, le djinn, le djinn, le vieillard et l'infirme ! Jamais plus je ne serai libre, jamais

plus ces gens terribles, ces désespérés ne me lâcheront ! Pas avant que l'un d'entre nous ne soit consumé – elle ou moi – par cette passion folle, cet amour insensé !

Ne lis pas, me dis-je. En tout cas, pas aujourd'hui. Et surtout ne t'embarque pas dans cette histoire ! Tu n'es pas assez fort pour résister à ces tiraillements, tu seras déchiré. Le mieux est de brûler tout simplement cette lettre ou de la renvoyer sans l'avoir lue. Et puis ne te tourmente plus avec l'idée qu'un être qui t'est, en somme, étranger t'aime ! Que le diable emporte tous les Kekesfalva ! Tu ne les connaissais pas avant, laisse-les donc là ! Mais soudain une pensée me fait frissonner : peut-être s'est-elle livrée à quelque acte de désespoir parce que je ne lui ai pas répondu. Peut-être est-elle sur le point de le faire ? On ne peut pourtant pas laisser sans réponse un être aussi désespéré ! Si je réveillais Kusma et lui faisais porter un mot pour la tranquilliser ? Mais il ne faut pas que je commette un impair ! Je déchire l'enveloppe. Dieu soit loué, ce n'est qu'une courte lettre. Une page, dix lignes sans suscription.

« Détruisez ma lettre précédente ! J'étais folle, tout à fait folle. Tout ce que j'ai écrit est faux. Et ne venez pas demain chez nous ! Je vous en prie, ne venez pas ! Il faut que je me punisse de m'être si pitoyablement humiliée devant vous. Donc ne venez en aucun cas, je ne veux pas, je vous le défends. Et pas de réponse surtout ! Détruisez ma première lettre, n'y pensez plus, oubliez-la totalement ! »

Ne plus y penser, – quel ordre puéril, comme si jamais les nerfs agités s'étaient soumis aux ordres de la volonté ! Oublier, alors que les pensées chassent comme des chevaux ombrageux ayant brisé leur attache et que leurs sabots vous martèlent le crâne ! N'y plus penser, alors que sans cesse le souvenir vous ramène fiévreusement image après image, que vos nerfs tremblent et vacillent, et que tous vos sens se tendent pour la défense ! N'y plus penser, quand la lettre vous brûle encore les mains avec ses mots ardents, que vous la lisez et relisez feuillet après feuillet, en les comparant jusqu'à ce que chaque terme reste imprimé, comme un stigmate brûlant, dans votre cerveau ! N'y plus penser, alors que cette seule idée vous revient sans cesse : comment s'échapper, comment se défendre ? Comment se soustraire à

la violence de cet assaut, à cette maudite exaltation ?

N'y plus penser… c'est ce que vous désireriez, et vous éteignez la lumière parce qu'elle rend les pensées trop claires, trop réelles. Vous vous efforcez de vous réfugier, de vous cacher dans l'ombre, vous vous déshabillez pour pouvoir respirer plus librement, vous vous jetez au lit, pour dormir et ne plus sentir. Mais les pensées, elles, ne reposent pas. Telles des chauves-souris, elles voltigent d'une façon confuse et spectrale autour de vos sens affaiblis, avides comme des rats elles rongent et creusent votre fatigue, si grande soit-elle. Plus vous reposez tranquillement, plus fiévreux devient le souvenir, plus les images s'agitent dans l'obscurité. Vous vous levez et faites de la lumière pour chasser les fantômes. Mais la première chose que saisit la lampe avec hostilité, c'est le rectangle clair de la lettre, et sur le dossier de la chaise, elle vous montre la tunique tachée, qui vous rappelle ce qui s'est passé et vous invite à penser. Oublier, vous le voudriez bien, parbleu ! mais votre volonté n'y peut rien. C'est ainsi que j'erre dans ma chambre ; j'ouvre l'armoire et dans l'armoire les tiroirs, les uns après les autres jusqu'à ce que je déniche le tube aux narcotiques, et je regagne mon lit en vacillant. Mais il n'y a aucune fuite possible. Même dans le rêve, de noires pensées, toujours les mêmes, viennent m'assaillir, et lorsque je me réveille au matin, je me sens la tête vide, comme si des vampires avaient sucé mon cerveau.

Quel délice donc, cette sonnerie de réveil, quel délice le service, cette douce captivité ! Quel plaisir salutaire de s'élancer sur son cheval et de trotter avec les autres, devoir être sans cesse vigilant et avoir l'esprit tendu. Il faut obéir, commander. Trois heures d'exercices, peut-être quatre, vous arrachent admirablement à vous-même.

Tout va bien au début. Nous avons heureusement une journée fatigante. Exercices pour les manœuvres, pour le grand défilé final où chaque peloton passe sur plusieurs rangs devant le colonel, chaque tête de cheval, chaque pointe de sabre dans un alignement impeccable. Pour des revues de ce genre il y a énormément à faire. Il faut recommencer dix fois, vingt fois la même chose, en surveillant chaque uhlan, et cela exige une telle attention que j'en oublie tout. Dieu soit loué !

Mais pendant que nous faisons une pause de dix minutes pour laisser les chevaux souffler, mon regard vagabond effleure par hasard l'horizon. Au loin

brillent dans un bleu d'acier les prairies avec les gerbes et les faucheurs. Derrière la lisière se dresse, étroite, tel un étrange cure-dents, la silhouette d'une tour. C'est sa tour avec la terrasse, me dis-je soudain effrayé. Ma pensée est revenue vers elle, malgré moi je regarde et malgré moi je me souviens : huit heures, elle est réveillée depuis longtemps et pense à moi. Peut-être le père est-il près de son lit et elle lui parle de moi, elle appelle Ilona ou le domestique et demande s'il n'y a pas une lettre pour elle, la réponse malgré tout attendue avec tant d'impatience (car dans le fond, j'aurais dû lui en envoyer une !). Ou peut-être s'est-elle déjà fait monter sur la terrasse et regarde-t-elle, accrochée à la balustrade, dans ma direction, comme je regarde à présent dans la sienne… À peine me suis-je rappelé que quelqu'un là-bas me désire ardemment que je sens déjà dans ma poitrine cette maudite griffe brûlante et trop familière de la pitié, et quoique l'exercice ait repris entre-temps, que les commandements retentissent de toutes parts, que les colonnes se forment et se dénouent et que moi-même je crie dans le vacarme : « Par file à droite ! Par file à gauche ! », je ne suis pas là. Dans le tréfonds de ma conscience je ne pense plus qu'à une chose, à quoi je ne veux pas penser, à quoi je ne dois pas penser.

« Ciel ! Tonnerre de nom de Dieu ! Qu'est-ce que c'est que cette cochonnerie ! En arrière, en arrière, tas d'abrutis ! » C'est Bubencic, notre colonel, la figure pourpre de colère, qui vocifère en accourant vers nous de l'extrémité du terrain d'exercices. Et il n'a pas tort, le colonel. Quelqu'un a dû lancer un faux commandement, car deux colonnes, dont la mienne, qui devaient obliquer l'une à côté de l'autre, sont entrées dangereusement en collision, en plein galop. Dans le tumulte quelques chevaux effrayés sortent des rangs, d'autres se cabrent, un uhlan est renversé et roule sous leurs sabots, tandis que les gradés crient et tempêtent. Le choc a été si rude qu'on entend des cliquetis, des hurlements, des hennissements comme dans une véritable bataille. C'est peu à peu seulement que les officiers jurant et pestant démêlent à grands cris l'écheveau bruyant. Sur un signal des trompettes, les escadrons reformés se rangent de nouveau, comme tout à l'heure, en un seul front. Mais maintenant règne un silence terrible. Chacun sait qu'il va y avoir un règlement de compte. Les chevaux, encore écumants et sentant peut-être aussi la nervosité contenue de leurs cavaliers, frissonnent et tressaillent, ce

qui fait que la longue ligne des casques oscille comme sous le vent une ligne télégraphique de métal, très tendue. Le colonel s'avance, au milieu de ce silence inquiétant. À la façon dont il se tient en selle, raidi sur ses étriers et frappant violemment de sa cravache sa botte à revers, nous pressentons l'orage qui s'approche. Un petit coup sur les rênes. Son cheval s'arrête. Puis, tel un couperet qui s'abat, un appel retentit sur tout le terrain : « Lieutenant Hofmiller ! »

En un clin d'œil, je comprends comment tout cela s'est passé. Sans aucun doute c'est moi qui ai lancé le faux commandement. Je devais être distrait. Je pensais encore à cette chose terrible qui me trouble tout à fait. Je suis le seul fautif, le seul responsable. Une légère pression du genou, et mon valaque passe au trot devant les camarades qui, peinés, détournent la tête, dans la direction du colonel – lequel attend immobile à trente pas environ du front. À la distance réglementaire, je fais halte devant lui. On n'entend plus un seul bruit. Un silence de mort s'est établi, ce silence qui précède les exécutions, juste avant le « Feu ! ». Tous derrière moi, jusqu'au dernier paysan ruthène, savent ce qui m'attend.

Ce qui se passa alors, il m'est pénible de m'en souvenir. Certes, le colonel assourdit, à dessein sa voix sèche, grinçante, afin que les hommes ne puissent entendre les grossièretés dont il m'abreuve, mais de temps en temps cependant des insultes gorgées de colère comme « ânerie » et « commandement de cochon » lui sortent de la gorge avec une violence non contenue. Et en tout cas, à son visage rouge comme une écrevisse et à la manière dont il m'apostrophe, en accompagnant chaque staccato d'un coup violent sur ses bottes, les soldats doivent remarquer jusqu'au dernier rang que je suis réprimandé plus durement qu'un écolier. Je sens dans mon dos cent regards curieux et peut-être ironiques, tandis que le colérique colonel déverse sur moi ses reproches. Depuis longtemps, aucun de nous n'a vu tomber sur lui une grêle comme celle qui s'abat sur ma tête en cette rayonnante journée de juin qui fait la joie des hirondelles insouciantes.

Mes mains, qui tiennent les rênes, tremblent d'impatience et de colère. J'ai une envie folle de frapper sur la croupe de mon cheval et de m'en aller au galop. Mais il me faut supporter dans l'immobilité réglementaire et le visage impassible, que Bubencic me dise encore, pour terminer, qu'il ne tolérera pas

qu'un misérable gâcheur vienne saboter tout l'exercice. Demain j'en entendrai d'autres, mais pour aujourd'hui il ne veut plus me voir. Puis il jette, dur et violent comme un coup de pied, un « Rompez ! » méprisant, accompagné d'un dernier coup de cravache contre sa botte.

Il me faut encore porter avec obéissance la main au casque, avant de faire demi-tour et revenir à ma place. Aucun de mes camarades n'ose me regarder en face, tous cachent les yeux avec gêne dans l'ombre de leur visière. Ils ont honte pour moi, ou du moins il me le semble. Heureusement un commandement abrège ma torture. Sur un coup de trompette, l'exercice recommence. Le front se divise en différentes colonnes. Ferencz profite de cet instant (pourquoi les plus bêtes sont-ils toujours les plus charitables ?) pour rapprocher comme par hasard son cheval du mien et me chuchoter : « Ne t'en fais donc pas ! Cela peut arriver à tout le monde. »

Mais il tombe mal, le brave type. Car je lui réponds brutalement : « Mêle-toi de tes affaires, je t'en prie ! » et je lui tourne le dos. En cette seconde, j'ai senti comment on peut blesser quelqu'un avec de la pitié. Mais trop tard !

Tout balancer ! Tout envoyer au diable, me disais-je pendant que nous reprenions le chemin de la ville. Ah ! m'en aller loin d'ici, n'importe où, là où personne ne me connaît, où je ne serais lié à rien ni à personne. Fuir, m'échapper ! Ne plus voir quiconque, ne plus être idolâtré, ne plus subir d'humiliations ! M'en aller, m'en aller ! Inconsciemment les mots passent dans le rythme du trot. Arrivé à la caserne, je jette les rênes à un uhlan et quitte aussitôt le quartier. Je ne veux pas m'asseoir aujourd'hui au mess, je ne veux pas qu'on me raille et encore moins qu'on me plaigne.

Mais où aller dans le fond ? Je n'ai ni but ni projet. Dans aucun de mes deux univers, je ne puis continuer, ni au-dehors, ni au régiment. Va-t'en, va-t'en ! me disent le battement de mon pouls, le martèlement de mes tempes. Va-t'en n'importe où, fuis cette caserne damnée, cette ville ! Prends encore cette maudite grande route, mais poursuis plus loin, plus loin ! Soudain tout près de moi quelqu'un m'adresse un cordial : Servus ! Je m'arrête et regarde. Qui peut me saluer d'une façon si familière ? Un monsieur de haute taille en civil, culotte de cavalier, veston gris et casquette écossaise. Jamais vu, ou je

ne me rappelle pas. Il est là, près d'une automobile autour de laquelle sont occupés deux mécaniciens en salopette bleue. N'ayant sans doute pas remarqué mon trouble, il vient à moi. C'est Balinkay, mais je ne le connaissais jusqu'alors qu'en uniforme.

« Elle a mal au ventre, me dit-il en riant et me montrant l'auto. C'est la même chose à chaque voyage. Il faudra encore vingt ans avant de pouvoir voyager convenablement avec ces outils-là. C'était plus sûr avec nos bons vieux chevaux. On y comprenait du moins quelque chose. »

Sans le vouloir, je ressens une forte sympathie pour cet homme. Il a un air si assuré dans ses mouvements et avec cela le regard clair et chaud de l'individu insouciant, qui prend la vie du bon côté. Soudain jaillit en moi la pensée que je pourrais me confier à lui. Et en l'espace d'une seconde, avec la rapidité propre à notre cerveau dans les moments de tension, toute une série de pensées s'enchaînent à la première. Il est en civil, il est son propre maître. Il a connu, lui aussi, ce que j'éprouve en ce moment. Il est venu en aide au beau-frère de Ferencz, il vient en aide à qui fait appel à lui, pourquoi pas à moi également ? Le temps de respirer, et déjà ces réflexions rapides comme l'éclair se sont fondues en une brusque résolution. Je prends mon courage à deux mains :

« Excuse-moi, dis-je, tout étonné moi-même de mon ton insouciant. Aurais-tu quelques minutes à m'accorder ? »

Il hésite un instant, puis ses dents brillent dans un sourire.

« Avec joie, mon cher Hoff… Hoff…

– Hofmiller, dis-je.

– À ta disposition. Ce serait bien malheureux si l'on n'avait pas le temps de parler avec un camarade. Veux-tu que nous entrions au restaurant, ou préfères-tu que nous montions dans ma chambre ?

– Si cela ne te dérange pas, montons chez toi. Je ne te retiendrai pas longtemps, cinq minutes.

– Aussi longtemps que tu voudras. La réparation de ma sacrée bagnole demande encore une demi-heure au moins. Mais tu sais, ce n'est pas chic là-haut. L'hôtelier m'offre toujours sa meilleure chambre, mais je préfère celle

que j'occupe, en souvenir des heures que j'y ai vécues autrefois… Bon, ne parlons pas de ça. »

Nous montons. De fait, la chambre est étonnamment modeste pour ce riche garçon. Un lit à une personne, pas d'armoire, pas de fauteuil, deux modestes chaises de paille entre le lit et la fenêtre. Balinkay tire son étui en or, m'offre une cigarette et me met à l'aise en engageant la conversation :

« Eh bien, mon cher Hofmiller, en quoi puis-je te servir ? »

Pas de longs préambules, me dis-je.

« Je désirerais te demander un conseil, Balinkay. Je veux quitter le service et m'en aller d'Autriche. Peut-être connaîtrais-tu quelque chose pour moi. »

Balinkay devient grave. Son visage se tend. Il jette sa cigarette.

« Absurde ! Un garçon comme toi ! Qu'est-ce qui te prend ? »

Mais une soudaine opiniâtreté a surgi en moi. Je sens ma résolution, à laquelle je ne pensais pas dix minutes avant, devenir ferme et dure comme l'acier.

« Mon cher Balinkay, dis-je sur un ton sec qui n'admet aucune discussion, fais-moi l'amitié de ne me demander aucune explication. Je sais ce que je veux et ce qu'il faut que je fasse. Certes il est difficile, de l'extérieur, de comprendre mon attitude, mais, crois-moi, il faut que j'en finisse, ici. »

Balinkay m'examine. Il a dû voir que c'est sérieux.

« Je ne veux pas me mêler de tes affaires, mais écoute-moi, Hofmiller, tu fais une bêtise. Tu n'as pas réfléchi. Tu as aujourd'hui, je dirais, vingt-cinq ou vingt-six ans et sous peu tu seras premier lieutenant ; ce n'est déjà pas mal. Ici tu es quelqu'un. Le jour où tu débuteras ailleurs, tu ne seras rien du tout, le moindre courtaud de boutique l'emportera sur toi, ne serait-ce que parce qu'il ne trimbale pas autant de préjugés que nous dans notre fourniment. Crois-moi, quand l'un de nous quitte l'uniforme, il lui reste bien peu de chose de ce qu'il a été jusqu'alors, et ne te fais pas d'illusion sur un point : si moi, je me suis tiré de la mouise, cela a été un pur hasard, cela

n’arrive qu’une fois sur mille… et je préfère ne pas savoir ce qui est advenu des autres gars à qui le bon Dieu n’a pas mis le pied à l’étrier, comme à moi ! »

Malgré la fermeté convaincante avec laquelle il parlait, je sentis que je ne devais pas céder.

« Je devine tout cela, mais je t’en prie, n’essaie pas de me dissuader, je n’ai pas le choix. Certes je n’ai ni qualités ni connaissances particulières, mais si tu veux me recommander à quelqu’un, je te promets que je ne te ferai pas honte. D’ailleurs je sais que cela t’est possible et que tu as déjà placé le beau-frère de Ferencz.

– Jonas ? dit Balinkay en faisant de la main un geste méprisant. Je t’en prie, qui était-ce, ce Jonas ? Un petit employé de province. Il est facile d’aider quelqu’un comme lui. Il suffit de le déplacer d’un coin à un autre, un peu meilleur, et tout de suite il se croit un petit Dieu. Qu’est-ce que ça peut lui faire d’user ses fonds de culotte ici ou là ? Mais dénicher quelque chose pour un type qui a porté un dolman avec une étoile au col, ça c’est une autre histoire ! Car tu sais, mon cher Hofmiller, que dans le civil les étages sont généralement occupés. Il faut débuter au rez-de-chaussée et parfois même au sous-sol, où ça ne sent pas toujours la rose.

– Ça m’est égal. »

J’avais sans doute dit cela avec véhémence, car Balinkay posa sur moi un regard tout d’abord curieux, puis étrangement fixe, comme si ce regard venait de très loin. Puis il rapprocha sa chaise de la mienne et mit la main sur mon bras.

« Écoute, Hofmiller, je ne suis pas ton tuteur et je n’ai pas de leçons à te donner. Mais crois-en un camarade qui a passé par là, cela n’est pas amusant du tout, quand on tombe d’un seul coup de son cheval d’officier en plein dans la mouscaille… Celui qui te parle ainsi est resté un jour assis dans cette misérable petite chambre, de midi jusqu’au soir, et il s’est dit exactement la même chose que toi : ça m’est égal. J’avais annoncé mon départ au rapport, à onze heures et demie. Je ne voulais plus m’asseoir au mess avec les autres et je ne voulais pas non plus me montrer en plein jour en civil dans la rue. J’avais donc loué cette chambre – tu comprendras maintenant pourquoi je

veux toujours celle-ci – et j'y ai attendu qu'il fasse nuit, afin que personne ne puisse jeter un regard de pitié à Balinkay, qui s'en allait dans un misérable complet gris et avec un chapeau melon sur le crâne. Je me suis mis à cette fenêtre et j'ai regardé une dernière fois l'agitation de la rue. Là j'ai vu les camarades aller et venir, droits et fiers dans leur uniforme, chacun conscient de ce qu'il était et de son rang. C'est alors que j'ai compris que j'étais devenu moins que rien dans ce monde. J'avais l'impression que je m'étais dépouillé, en quittant mon habit d'officier. Certes tu penses que c'est absurde, qu'un costume gris en vaut un autre bleu ou noir, et que c'est égal qu'on se promène avec un sabre ou un parapluie. Pourtant je sens encore aujourd'hui dans les os le coup que cela m'a fait lorsque, la nuit venue, j'ai pris le chemin de la gare et qu'au coin de la rue deux uhlans sont passés devant moi sans me saluer. Alors j'ai continué en portant moi-même ma valise jusqu'à mon compartiment de troisième classe, et je me suis assis parmi les paysannes en sueur et les ouvriers agricoles… je sais que tout cela est stupide, et injuste, je sais que notre prétendu honneur militaire est bien ridicule ! – mais après huit années de service et quatre ans à l'école des Cadets… On se sent comme un estropié au début, comme quelqu'un qui a une plaie au milieu du visage. Dieu te protège, si tu dois maintenant passer par là ! Moi, pour rien au monde je ne voudrais revivre le soir où je me suis glissé hors de cette chambre et où j'ai gagné la gare en évitant les becs de gaz. Et ce n'était que le commencement…

– Mais, Balinkay, c'est justement pour ça que je veux m'en aller bien loin, où tout ce qui existe ici n'existera plus, où personne ne me connaîtra.

– C'est exactement ce que je me suis dit. M'en aller loin, afin que tout soit effacé, faire table rase ! Mieux vaut être cireur de bottes en Amérique, ou plongeur dans un restaurant, comme on lit dans les biographies des grands millionnaires ! Mais, mon cher Hofmiller, pour aller là-bas il faut déjà pas mal d'argent, et tu ne sais pas encore ce que c'est pour des types comme nous que de courber le dos. Dès qu'un ancien uhlan ne sent plus sur lui sa tunique au col étoilé, il ne peut plus se tenir convenablement dans ses bottes, et encore moins parler comme il le faisait jusqu'alors. On est là, bête et embarrassé chez ses meilleurs amis, et quand il s'agit de demander un service, la fierté vous monte à la gorge. Oui, mon cher, j'ai vécu alors pas mal de choses auxquelles je préfère ne plus penser, j'ai subi des humiliations

dont je n'ai encore parlé à personne. »

Il s'était levé et avait fait un mouvement violent des bras, comme si ses vêtements lui étaient devenus trop étroits. Brusquement il se tourna vers moi.

« Du reste je peux t'en parler avec sérénité, car aujourd'hui je n'en rougis plus et cela peut-être pourra te guider, t'enlever à temps tes illusions romantiques. »

Il se rassit et poussa sa chaise près de la mienne :

« Sans doute t'a-t-on raconté, à toi aussi, l'histoire du "glorieux coup de filet", comment j'ai connu ma femme au Sheperds Hôtel ? Je sais qu'on en parle dans tous les régiments et qu'un peu plus, on la publierait dans les manuels de lecture comme une action d'éclat d'un officier impérial et royal. Eh bien ! l'affaire n'a pas du tout été aussi glorieuse ! Il y a dans cette histoire une seule chose qui soit vraie : c'est bien au Sheperds Hôtel que j'ai connu ma femme. Mais comment cela s'est fait, seuls elle et moi le savons et nous n'en avons fait part à personne. Et si je te le raconte aujourd'hui, c'est pour que tu comprennes qu'il ne nous tombe pas d'alouettes rôties dans le bec. Donc, pour être bref, lorsque je l'ai connue au Sheperds Hôtel, j'étais là-bas – ne t'effraye pas – simple garçon d'étage. Oui, mon cher, comme n'importe qui, un très quelconque garçon d'hôtel ! Tu devines que ce n'était pas par plaisir que je faisais ce métier, mais par bêtise, par suite de notre lamentable inexpérience. À Vienne habitait dans ma minable pension un Égyptien, qui m'avait raconté que son beau-frère était le directeur du club royal de polo, au Caire ; il se faisait fort, si je lui donnais une commission de deux cents couronnes, de m'y procurer une place d'entraîneur. On y exigeait de bonnes manières et des noms chics. Or, dans les tournois de polo j'avais toujours été le premier, et le traitement qu'il m'indiqua était excellent. En trois ans, m'assurait-il, je pourrais amasser assez d'argent pour pouvoir ensuite entreprendre quelque chose de convenable. De plus Le Caire c'était très loin et au polo, on rencontre des gens bien. J'avais donc accepté avec enthousiasme. Je ne t'ennuierai pas en te racontant à combien de portes j'ai dû frapper et combien de boniments embarrassés j'ai dû entendre, venant de soi-disant vieux amis, avant de pouvoir rassembler les quelques centaines de couronnes nécessaires pour la traversée et pour mon équipement. Dans un club aussi élégant on a en effet besoin d'un complet de cavalier et d'un frac,

et il faut se présenter d'une façon décente. Bien que je me sois contenté de l'entrepont, je ne m'en suis d'ailleurs tiré que tout juste. Je n'avais plus que sept piastres en poche lorsque je me présentai au fameux club de polo, où une espèce de Noir me répondit que l'on ne connaissait pas de monsieur Efdopoulos, ni son beau-frère, qu'on n'avait pas besoin d'entraîneur, et que du reste le club était en voie de dissolution. Mon Égyptien de Vienne n'était qu'un misérable escroc. Si j'avais été plus malin, avant de lui verser les deux cents couronnes, je me serais fait montrer les lettres et télégrammes qu'il disait avoir reçus au sujet de cet emploi. Mais, mon cher Hofmiller, nous ne sommes pas assez forts pour lutter avec de pareilles canailles. Ce n'était pas la première mésaventure qui m'arrivait dans mes démarches à la recherche d'une place. Mais cette fois, c'était un coup direct dans l'estomac. Comment, avec mes sept piastres, sans connaître personne, j'ai vécu et bouffé là-bas les six premiers jours, j'aime mieux ne pas te le dire, car il y fait sacrément chaud, et la place à l'ombre est bigrement chère ! Je suis étonné moi-même d'avoir pu résister. Un autre, en pareil cas, va trouver le consul et demande qu'on le rapatrie. Mais voilà le hic : nous, nous ne le pouvons pas. Nous ne pouvons pas faire antichambre sur un banc avec des manœuvres et des cuisinières sans travail. Nous ne pouvons pas supporter la façon dont un petit employé de consulat vous dévisage quand il épèle sur votre passeport "Baron Balinkay". Plutôt crever de faim ! Représente-toi le bonheur que ce fut dans ma malchance quand j'appris par hasard qu'on avait besoin d'un garçon en coup de main au Sheperds Hôtel. Comme j'avais un frac et même un neuf (pour ce qui est de la tenue de cavalier, je l'avais vendue dès les premiers jours) et comme je connaissais le français, on voulut bien me prendre à l'essai. Vu de loin, cela paraît encore passable. Lorsque vous êtes là, au moment du service avec un plastron d'une blancheur éblouissante, vous faites même grande figure ; mais l'on ignore que vous couchez à trois dans une mansarde sous un toit brûlant, que toute la nuit sept millions de puces et de punaises vous dévorent, que le matin vous vous lavez l'un après l'autre dans la même cuvette de fer-blanc, et que votre main frémit de révolte quand on y met l'argent du pourboire. Mais oublions ces choses, c'est assez de les avoir vécues !

« Vint ensuite l'affaire qui me fit connaître ma future femme. Veuve depuis peu de temps, elle venait d'arriver au Caire avec sa sœur et son beau-

frère, le type le plus ordinaire que tu puisses imaginer ; large, gros, spongieux, arrogant. Quelque chose en moi avait dû lui déplaire. Peut-être étais-je trop élégant pour lui, peut-être n'avais-je pas assez courbé l'échine devant le "Monsieur Hollandais". Toujours est-il qu'un matin, sous prétexte que son petit déjeuner lui était servi en retard, il me lance en pleine figure un "Espèce d'idiot !" retentissant. Quand on a été officier, on ne peut pas accepter cela ; avant que j'aie eu le temps de réfléchir, je m'étais cabré. Et il s'en fallut d'un cheveu que je ne lui colle mon poing sur la gueule. Au dernier moment je me retins, car au fond mon travail de garçon d'hôtel me faisait l'effet d'une mascarade et – je ne sais pas si tu me comprends – j'éprouvais même finalement une sorte de plaisir sado-masochiste en pensant que moi, Balinkay, il me fallait supporter cela de la part d'un sale marchand de fromage. Je me contentai de sourire, mais tu sais, de haut, au point que le type en devint vert de rage. Puis je sortis de la pièce en m'inclinant avec une politesse ironique : il en éclata presque de fureur. Ma femme, ma future femme avait assisté à la scène. À la façon dont je sursautai lorsque son beau-frère me traita d'idiot, elle avait senti – aveu qu'elle me fit plus tard – que jamais encore personne ne s'était permis pareille chose à mon égard. Aussi me suivit-elle dans le couloir pour me dire qu'il était un peu nerveux et qu'il ne fallait pas lui en vouloir. Et pour que tu saches toute la vérité, mon cher, elle essaya même de me glisser un billet de banque dans la main, afin d'arranger tout.

« Mais je refusai, ce qui, je m'en aperçus, lui sembla bizarre de la part d'un garçon d'hôtel. Cependant l'affaire en serait restée là, car j'avais en ces quelques semaines économisé une somme suffisante pour pouvoir rentrer en Autriche sans avoir à mendier l'aide du consulat. Je m'y étais pourtant rendu pour demander un renseignement. Et voilà que juste à ce moment, le consul traverse l'antichambre et ce consul n'est autre – hasard étrange – qu'Elemér von Juhàcz avec qui j'ai, Dieu sait combien de fois, déjeuné au Jockey Club de Vienne. Il me saute au cou et m'invite immédiatement à son club, où, nouveau hasard – je te raconte tout cela uniquement pour que tu saches combien de hasards doivent se donner rendez-vous pour sortir quelqu'un de la panade – il y avait là celle qui est devenue ma femme. Lorsque Elemér me présenta comme son ami le baron Balinkay, son visage s'empourpra. Elle m'avait tout de suite reconnu, et le souvenir du pourboire la gênait

horriblement. Mais je me rendis compte de la noblesse de son caractère quand, sans hésitation, mais sans faire mine non plus de se souvenir de rien, elle me tendit la main. Tout le reste s'est ensuite déroulé rapidement et n'a rien à voir ici. Mais, crois-moi, un tel concours de circonstances ne se répète pas tous les jours, et malgré mon argent, et malgré ma femme, pour qui je remercie Dieu soir et matin, je ne voudrais pour rien au monde revivre ce que j'ai souffert là-bas avant de rencontrer celle qui partage ma vie. »

Spontanément, je tendis la main à Balinkay.

« Je te remercie sincèrement de m'avoir mis en garde. À présent je sais encore mieux ce qui m'attend. Mais, ma parole… je n'ai pas d'autre issue. Ne vois-tu vraiment rien pour moi ? Vous devez pourtant avoir de grosses affaires. »

Il se tut un instant, puis, soupirant d'un air compatissant, il dit :

« Mon pauvre vieux, on a dû t'en faire voir de cruelles… N'aie pas peur, je ne veux pas te questionner, je comprends bien tout seul. Quand quelqu'un en est là, les discours, les efforts de persuasion ne servent à rien. Tu veux que j'agisse avec toi en camarade, je n'y faillirai point. Mais, mon cher Hofmiller, il faut que tu sois assez raisonnable pour le comprendre, et ne pas te faire d'illusions : je ne pourrai pas tout de suite te donner une place de premier choix. Cela n'est pas possible dans une firme sérieuse et ne pourrait que mécontenter les autres employés, s'ils voyaient un inconnu sauter subitement par-dessus eux. Tu commenceras par en bas et peut-être resteras-tu pendant quelques mois dans les bureaux à faire de stupides écritures, avant qu'on puisse t'envoyer dans les plantations ou trouver encore mieux. C'est promis, j'arrangerai cela. Demain nous partons, ma femme et moi, pour Paris où nous flânerons huit ou dix jours, puis nous irons au Havre et à Anvers inspecter nos agences, ce qui demandera peu de temps. Dans trois semaines environ, nous serons rentrés à Rotterdam et aussitôt je t'écrirai de là. N'aie aucune inquiétude, je n'oublierai pas. Tu peux avoir confiance en Balinkay.

– Je sais, dis-je, et je te remercie. »

Mais il avait dû sentir une légère déception dans mes paroles (de telles choses sont très perceptibles quand on s'est trouvé dans le même cas).

« Ou… ne peux-tu attendre jusque-là ?

– Si, fis-je en hésitant, du moment que je suis sûr. Mais… mais j'eusse certes préféré que… »

Balinkay réfléchit une minute. « Aujourd'hui, par exemple, aurais-tu le temps de… C'est parce que ma femme est à Vienne, et comme l'affaire lui appartient, c'est elle qui doit décider.

– Mais oui… je suis libre, dis-je vite. (Le colonel ne m'avait-il pas dit qu'il ne voulait plus voir ma tête de la journée ?)

– Bravo, fameux ! Alors, accompagne-moi en voiture, illico. Tu te mettras devant, près du chauffeur, derrière il n'y a plus de place, tout est occupé par un vieil ami, le baron Lajos et sa famille que j'ai invités. À cinq heures nous serons au Bristol, je parlerai avec ma femme et l'affaire sera réglée en rien de temps. Elle ne m'a jamais dit non, quand je lui ai demandé un service pour un camarade. »

Je lui serrai la main. Nous descendîmes l'escalier. Les mécaniciens avaient déjà enlevé leur cottes, l'auto était prête. Deux minutes plus tard, nous roulions vers Vienne.

La vitesse exerce sur le moral comme sur le physique un effet à la fois enivrant et étourdissant. À peine la voiture se fut-elle engagée en pleine campagne que je ressentis une merveilleuse détente. Le chauffeur roulait à une allure rapide. Les arbres, les poteaux télégraphiques semblaient tomber derrière nous, comme si nous les eussions fauchés au passage, dans les villages les maisons titubaient l'une contre l'autre, les bornes kilométriques se dressaient brusquement, toutes blanches, sur le bord de la route, pour disparaître aussitôt avant qu'on eût pu lire leurs indications. Le vent me cinglait le visage, tellement nous foncions ! Mais ce qui m'étonnait plus que tout, c'était la vitesse avec laquelle se déroulait ma vie. Que de décisions prises en ces quelques heures ! En temps ordinaire elles oscillent longtemps entre un désir vague, un projet flou et l'exécution définitive ; et l'on semble aimer jouer avec elles ayant de les exécuter. Mais cette fois tout s'était passé avec la rapidité d'un songe, et de même que derrière la voiture villages, routes, arbres, prairies s'enfonçaient pour toujours et sans retour dans le néant, de même disparaissait d'un seul coup tout ce qui avait été ma vie :

caserne, carrière militaire, camarades, les Kekesfalva, le château, ma chambre, le manège, toute mon existence en apparence si sûre et si réglée. Une seule heure m'avait suffi pour changer d'univers.

À cinq heures et demie nous fîmes halte devant l'hôtel Bristol, tout couverts de poussière et pourtant très frais.

« Tu ne peux pas monter ainsi chez ma femme, me dit Balinkay en riant. Tu as l'air d'avoir reçu sur la tête un sac de farine. D'ailleurs il est préférable que je lui parle seul, je serai plus libre et tu ne seras pas gêné. Tu iras au lavabo te laver et t'épousseter, et tu t'assoiras au bar en m'attendant. Dans quelques minutes je t'apporterai la réponse. Et ne t'inquiète pas : tu seras satisfait. »

En effet il ne me fallut pas attendre longtemps. Cinq minutes plus tard Balinkay me rejoignait en riant.

« Eh bien ! ne te l'avais-je pas dit ? Tout est réglé, si cela te convient. Délai de réflexion illimité et dénonciation possible à tout moment. Ma femme – elle est vraiment astucieuse ! – a trouvé la bonne solution. Donc : tu t'embarques tout d'abord pour apprendre la langue du pays et voir ce qui s'y passe. Sur le navire tu seras adjoint au caissier et tu aideras aux écritures, tu auras un uniforme, mangeras à la table des officiers, feras plusieurs fois le voyage aux Indes Hollandaises. Puis nous te caserons quelque part, ici ou là, selon ce qui te conviendra, ma femme me l'a formellement promis.

– Je te rem…

– Il n'y a pas à me remercier. C'était tout naturel que je te donne un coup de main. Mais encore une fois, Hofmiller, ne te décide pas à la légère ! Tu peux partir dès après-demain en annonçant ton arrivée. Je télégraphie en tout cas au directeur pour le mettre au courant. Pourtant tu ferais bien de peser encore le pour et le contre, cette nuit. J'aimerais mieux te voir au régiment. Donc, si tu viens c'est bien, et sinon nous ne t'en voudrons pas… Maintenant (il me tendit la main) pour finir, quelle que soit ta décision, je t'assure que c'est avec un plaisir sincère que je reste à ta disposition. "Servus !" »

Je regardai avec une véritable émotion cet homme qui m'avait été envoyé par le destin. Avec son merveilleux allant, il m'avait épargné le plus difficile : les prières, les hésitations et la tension torturante avant la décision,

de sorte qu'il ne me restait plus rien à faire que cette seule petite formalité – rédiger ma lettre de démission. Après cela j'étais libre et sauvé.

Le papier dit ministre, une feuille d'un format mesuré au millimètre, était peut-être alors la chose la plus indispensable dans la bureaucratie autrichienne, civile ou militaire. Toute requête, notification, tout document devait être rédigé sur ce papier bien coupé, dont le format permettait de distinguer immédiatement ce qui était officiel de ce qui ne l'était pas. Les nombreux millions de ces feuilles entassées dans les bureaux permettront peut-être un jour d'étudier, d'une façon sûre et unique, les heurs et malheurs de la monarchie des Habsbourg. Aucun rapport n'était considéré comme correct à moins d'être rédigé sur ce rectangle de papier blanc bien défini. Mon premier soin fut donc d'aller en acheter deux dans un bureau de tabac, ainsi qu'un « paresseux » (une feuille à lignes, pour se guider) et une enveloppe conforme. Puis j'entrai dans un café (à Vienne toutes les affaires, les plus sérieuses comme les plus frivoles, se règlent dans les cafés) ; en vingt minutes, à six heures, la lettre de démission pouvait être rédigée, et ensuite je m'appartiendrais à moi, et à moi seul.

Avec une netteté étonnante – c'était la décision la plus grave de toute mon existence jusqu'alors – je me souviens des moindres détails : la petite table de marbre ronde près de la fenêtre de ce café du Ring, le sous-main sur lequel je dépliai la feuille, et la façon dont je la repliai soigneusement au milieu avec un couteau, pour que le pli fût marqué d'une façon impeccable. Je revois avec une précision photographique la couleur de l'encre un peu aqueuse et je sens encore le petit tremblement avec lequel je m'appliquai à donner à la première lettre le juste élan pathétique. Car j'avais à cœur d'accomplir avec une correction toute particulière ce dernier acte de ma vie militaire. Comme ma lettre n'était que la copie d'une formule imprimée, je n'en pouvais manifester le caractère solennel que par la correction et l'élégance particulièrement soignées de l'écriture.

Mais dès les premières lignes, je fus interrompu par une étrange rêverie. Je m'arrêtai et commençai à m'imaginer ce qui allait se passer le lendemain, quand ma démission arriverait au bureau du régiment. Tout d'abord un regard stupéfait du sergent préposé aux écritures, puis des chuchotements étonnés

parmi ses subordonnés. Ce n'était pas tous les jours qu'un lieutenant donnait comme cela sa démission. Puis, de bureau en bureau, la feuille parcourra toute la voie hiérarchique, jusqu'au colonel. Je le vois soudain en personne en face de moi, posant son binocle devant ses yeux presbytes, sursautant dès les premiers mots, puis, de sa façon colérique, frappant brusquement du poing sur la table. Ce brutal a trop l'habitude que les inférieurs auxquels il a passé un savon reviennent très vite avec le sourire et en frétillant d'aise si le lendemain, il leur signifie par quelques mots familiers que l'orage s'est tout à fait dissipé. Cette fois il verra qu'il s'est heurté à une tête dure, le petit lieutenant Hofmiller qui n'accepte pas qu'on l'injurie. Et lorsqu'on apprendra au régiment que Hofmiller a donné sa démission, vingt, quarante têtes se dresseront de surprise. Tous ses camarades, chacun à part soi, penseront : « Tonnerre de Dieu, voilà un type qui ne se laisse pas faire ! » Et ce sera même sacrément désagréable pour le colonel Bubencic… en tout cas, aussi loin que je me souvienne, personne n'a pris congé plus décemment, ni eu d'adieu plus digne.

Je n'ai pas honte d'avouer que, tout en rêvant ainsi, j'éprouvais une étrange satisfaction. Dans la plupart de nos actes, la vanité joue à coup sûr un rôle des plus importants et les natures faibles succombent plus facilement que les autres à la tentation de faire ce qui a l'apparence de la force, du courage, de la résolution. Pour la première fois, j'avais à présent l'occasion de prouver à mes camarades que j'étais un gars qui se respectait, un homme à part entière ! De plus en plus vite et, je crois, d'une écriture de plus en plus énergique je terminai les vingt lignes de ma lettre. Ce qui n'avait été tout d'abord qu'une opération désagréable était devenu d'un seul coup un plaisir pour moi.

La signature encore – et c'est fait. Un regard sur ma montre : six heures et demie. Maintenant appelons le garçon et payons. Puis, une dernière fois, promenons notre uniforme sur le Ring et revenons par le train de nuit. Demain matin nous remettrons le papelard, l'irrévocable sera accompli et une nouvelle existence commencera.

Je prends donc la feuille, je la plie dans la longueur, puis dans la largeur, et m'apprête à ranger soigneusement le document dans mon portefeuille. Mais il se produisit alors une chose inattendue.

Voici ce qui arriva : durant le quart de seconde où, joyeux et sûr de moi (comme toujours, après avoir réglé une affaire), je glissais cette enveloppe assez volumineuse dans ma tunique, je sentis un froissement, une résistance. Qu'y a-t-il donc là ? me demandai-je sans réfléchir. Et je tâtai. Mes doigts reculèrent aussitôt. Ils avaient compris avant que j'aie eu le temps de me souvenir : c'était la lettre d'Édith, ou plutôt ses deux lettres de la veille.

Je suis impuissant à décrire exactement ce que je ressentis en cet instant précis : plutôt que de l'effroi, ce fut une honte indicible, je crois. Car un voile se déchira en moi. Avec la rapidité de l'éclair je me rendis compte du mensonge de toute mon héroïque fierté. Si je me sauvais, ce n'était pas parce que le colonel m'avait durement sermonné (cela se produisait en somme assez souvent). En réalité je fuyais devant les Kekesfalva, devant la tromperie dont je m'étais rendu coupable. Je m'en allais parce que je ne pouvais pas supporter d'être aimé malgré moi. De même qu'une rage de dents peut faire momentanément oublier ses souffrances à un homme atteint d'une maladie mortelle, de même j'avais oublié (ou voulu oublier) ce qui me torturait en réalité, ce qui me rendait lâche et me poussait à fuir, et j'y avais substitué ce petit malheur sans importance qui m'était arrivé sur le terrain d'exercices. Maintenant je savais : ce n'était pas un départ héroïque provoqué par une offense, c'était une fuite pitoyable et lâche.

Mais on revient difficilement sur une chose faite. Puisque ma démission était rédigée, je ne voulais pas me démentir. Qu'est-ce que ça peut me faire, pensai-je, qu'elle attende et se lamente ? Qu'elle aille au diable ! Ils m'ont assez ennuyé, assez tourmenté. Oui, qu'est-ce que ça peut me faire, en vérité, qu'elle m'aime ? Avec ses millions elle en trouvera un autre, et si non, ce n'est pas mon affaire. C'est assez que je quitte l'armée, que je plaque tout ! J'en ai par-dessus la tête de cette histoire d'hystérique ! Qu'elle guérisse ou pas, ce n'est pas mon rayon. Je ne suis pas médecin…

À ce mot de « médecin » mes réflexions s'arrêtèrent soudain, telle une machine emballée stoppant sur un signal. Il m'avait rappelé Condor. C'est lui que ça regarde, c'est son affaire, me dis-je aussitôt. Il est payé pour soigner les malades. C'est sa cliente et non la mienne. La soupe qu'il a trempée, qu'il la mange. Je ferais bien d'aller le voir immédiatement et de lui déclarer que je

me retire du jeu.

Je tire ma montre. Sept heures moins le quart, et mon train ne part qu'après dix heures. J'ai donc suffisamment de temps devant moi. Je n'ai d'ailleurs pas grand-chose à lui dire, seulement ceci : que j'en ai assez pour ce qui me concerne. Mais où habite-t-il ? Ne me l'a-t-il pas dit ou l'ai-je oublié ? Au fait, il doit être dans l'annuaire, comme généraliste. Vite une cabine téléphonique et cherchons ! Be… Bi… Bu… Ca… Co… Les voici tous, les Condor : Condor Antoine, commerçant… Condor Emmerich, médecin pratiquant, 97, Florianigasse (8e) et pas d'autre médecin sur toute la page. Ce doit être lui. En m'en allant je me répète l'adresse deux ou trois fois (je n'ai ni papier ni crayon sur moi, tant je suis parti vite) ; je la crie au premier fiacre que je trouve, et tandis que la voiture roule rapide et légère sur ses roues de caoutchouc, je prépare mon plan. Il s'agit d'être bref et énergique. Ne faire en aucun cas faire comme si j'hésitais encore. Ne pas le laisser supposer que je pars à cause des Kekesfalva, mais lui présenter d'avance ma démission comme un fait accompli Lui dire que tout était préparé depuis des mois, mais qu'aujourd'hui seulement j'ai obtenu cette situation magnifique en Hollande. Si malgré cela il m'interroge, nier tout et ne plus rien dire ! D'ailleurs lui non plus ne m'a pas tout dit. Il faut en finir une bonne fois avec les éternels scrupules envers autrui.

La voiture s'arrête. Le cocher s'est-il trompé ou lui ai-je, dans ma hâte, donné une fausse adresse ? Ce Condor est-il si pitoyablement logé ? Rien que chez les Kekesfalva, il doit pourtant gagner un argent fou, et aucun médecin convenable n'habite une pareille baraque. Et cependant si, c'est bien ici qu'il demeure. J'aperçois sa plaque dans le couloir : « Docteur Emmerich Condor, deuxième cour, troisième étage. Consultations de deux à quatre. » De deux à quatre, et il est bientôt sept heures. Mais ça ne fait rien : moi, il me recevra. Je règle le cocher et traverse la cour mal pavée. Quel misérable escalier, marches usées, murs écaillés et couverts d'inscriptions, avec cela, une odeur de cuisine pauvre et de cabinets, des femmes en peignoir sale qui bavardent sur les paliers et regardent avec méfiance l'officier de cavalerie qui passe devant elles, quelque peu embarrassé, dans l'obscurité, en faisant sonner ses éperons.

Enfin voici le troisième étage. Un long couloir : des portes à droite et à

gauche, et une dans le milieu. Je me prépare à craquer une allumette pour voir quelle est la bonne porte, lorsque sort, à gauche, une servante plutôt mal habillée, un cruchon vide à la main, et allant sans doute chercher de la bière pour le dîner. Je demande où est l'appartement du docteur Condor.

« C'est ici, me répond-elle avec un fort accent tchèque. Il n'est pas encore rentré. Il est allé à Meidling, mais il sera bientôt là. Il a dit à madame qu'il rentrerait pour le dîner. Veuillez entrer, vous l'attendrez. »

Avant que j'aie eu le temps de réfléchir, elle me pousse devant elle.

« Débarrassez-vous, dit-elle en montrant un vieux porte-manteau en bois blanc, le seul meuble de la petite antichambre obscure. Puis elle ouvre le salon, un peu plus élégant : quatre ou cinq chaises autour d'une table et le mur de gauche couvert de rayons chargés de livres.

– Là… et avec une certaine condescendance, elle me désigne une chaise. Et aussitôt je comprends : Condor doit avoir une clientèle pauvre. Les clients riches, on les reçoit autrement. Curieux homme ! Homme étrange ! me dis-je. Rien qu'avec Kekesfalva, il pourrait devenir riche, s'il voulait ! »

J'attends donc… C'est l'attente nerveuse habituelle dans le salon d'un médecin, où, sans vouloir les lire, on feuillette les vieilles revues usées pour tromper son inquiétude par une apparente occupation. Où on se lève constamment pour se rasseoir ensuite, où l'on regarde à tout moment la pendule, dont le balancier ensommeillé fait tic tac dans le coin : sept heures douze, sept heures quatorze, sept heures quinze, sept heures seize ; où l'on fixe, comme hypnotisé, la porte menant au cabinet de consultations. Finalement (il est sept heures vingt) je ne peux plus rester en place. J'ai déjà réchauffé deux chaises, je me lève et vais à la fenêtre. En bas, dans la cour, un vieil homme boiteux – un commissionnaire sans doute – graisse les roues de sa voiture à bras ; derrière les fenêtres éclairées des cuisines, là, une femme repasse du linge, ailleurs une autre lave son petit enfant dans un baquet. Quelque part, je ne peux pas préciser l'étage, est-ce au-dessus ou au-dessous de moi, quelqu'un fait des gammes, sans arrêt, toujours les mêmes. Je regarde de nouveau la pendule : sept heures vingt-cinq… sept heures trente. Pourquoi ne vient-il pas ? Je ne peux pas, je ne veux pas attendre plus longtemps ! L'attente me rend nerveux, gauche.

Enfin – je respire, soulagé – le bruit d'une porte qui se ferme à côté. Aussitôt je me mets en position. Prenons une contenance, présentons-nous devant lui d'une façon naturelle. Il s'agit de raconter sur le ton badin que je ne suis venu qu'en passant pour prendre congé de lui, et le prier d'aller voir bientôt les Kekesfalva, de leur expliquer que j'ai dû quitter le service et partir pour la Hollande. Dieu de Dieu ! Pourquoi me fait-il encore attendre ? J'entends qu'on remue une chaise à côté. Est-ce que cette idiote de servante aurait oublié de m'annoncer ?

Déjà je suis sur le point de sortir pour lui rappeler ma présence. Mais tout à coup je m'arrête. Car la personne qui marche à côté ne peut pas être Condor. Je connais son pas. Je sais – depuis la nuit où je l'ai accompagné à la gare – qu'il marche lourdement et à courtes enjambées, avec des souliers qui craquent. Mais ce pas-là, derrière, qui s'approche, puis s'éloigne, est tout à fait différent : il est timide, hésitant, glissant. Je ne sais pas pourquoi je l'écoute avec une telle attention, une pareille nervosité. Mais il me semble que cette personne aussi prête l'oreille d'une façon inquiète. Tout à coup j'entends un bruit très léger, comme si quelqu'un pressait la poignée, et en effet je vois bouger quelque chose. La mince tige de laiton remue visiblement dans l'ombre, et la porte s'entrouvre. Peut-être n'est-ce que sous l'effet d'un courant d'air, car on n'ouvre pas d'une façon aussi sournoise, sauf un cambrioleur, la nuit. Mais non, l'ouverture s'élargit. Quelqu'un à l'intérieur a dû entrouvrir la porte avec beaucoup de précautions, et je commence à distinguer une ombre dans le noir. Fasciné, je regarde. Une voix de femme demande timidement :

« Y a-t-il… quelqu'un ? »

La réponse me reste dans la gorge. J'ai compris aussitôt : seul un aveugle peut parler ainsi. Seuls des aveugles vont et glissent et tâtonnent si légèrement, eux seuls ont la voix si peu sûre. Et au même moment un souvenir fulgure dans mon esprit. Kekesfalva ne m'a-t-il pas raconté que Condor a épousé une femme aveugle ? Ce doit être elle, ce ne peut être qu'elle, qui se tient dans l'entrebâillement et interroge, sans me voir. J'essaie de découvrir son ombre dans l'obscurité et je finis par distinguer une femme maigre, en peignoir, avec des cheveux gris, un peu en désordre. Dieu, cette créature sans aucun charme est sa femme ! C'est terrible de sentir ces

prunelles dénuées de vie, dirigées sur vous et de savoir que l'on ne vous voit pas ! À la manière dont elle penche la tête, je devine qu'elle s'efforce de saisir la présence de l'étranger dans cet espace imperceptible pour elle. Cet effort ne fait qu'enlaidir encore sa grande et lourde bouche.

Mon mutisme n'a duré qu'une seconde. Je me lève et m'incline – oui, je m'incline, quoique ce soit complètement absurde, devant une aveugle – et balbutie :

« Je… j'attends le docteur. »

Elle a maintenant ouvert la porte tout à fait. De la main gauche, elle se tient encore fortement à la poignée. Puis elle s'avance en tâtonnant, ses sourcils se tendent au-dessus de ses yeux éteints, et une voix tout à fait différente de celle de tout à l'heure, une voix dure m'apostrophe :

« L'heure de la consultation est passée. Quand mon mari rentrera, il faudra qu'il dîne et se repose. Ne pouvez-vous pas revenir demain ? »

Son visage devient de plus en plus tourmenté à chaque mot. On voit qu'elle peut à peine se dominer. Une hystérique, pensai-je aussitôt. Il ne faut pas l'irriter. Et je murmure, en m'inclinant sottement encore une fois :

« Excusez-moi, madame… Mais je n'ai pas l'intention de consulter le docteur à une heure aussi tardive. Je ne voulais que lui faire une communication… il s'agit d'une de ses malades.

– Ses malades ! Toujours eux ! (Sa colère se transforme brusquement en pleurnicherie.) La nuit dernière on est venu le chercher à une heure et demie. Ce matin à sept heures il était déjà parti, et depuis la fin de sa consultation, il est reparti. Il finira par tomber lui-même malade, si on ne lui laisse pas de repos. Mais maintenant c'est assez ! L'heure de la consultation est passée, vous dis-je. Après quatre heures, c'est terminé. Écrivez-lui ce que vous voulez, ou bien si c'est urgent, allez voir un autre médecin. Il y en a assez en ville, un ou deux même à chaque coin de rue. »

Elle se rapproche à tâtons, et, comme conscient de ma culpabilité, je recule devant ce visage bouleversé, où les yeux écarquillés brillent soudain comme des boules blanches éclairées.

« Allez-vous-en ! vous dis-je. Allez-vous-en ! Laissez-le donc manger et

dormir comme les autres hommes. Ne vous agrippez pas ainsi à lui ! La nuit, le matin de bonne heure, toute la journée, toujours les malades ! Il faut qu'il peine pour tous, et pour tous gratuitement ! Parce que vous sentez qu'il est faible, vous vous accrochez tous à lui, et à lui seulement… Ah ! vous êtes sans pitié ! Vous ne connaissez que votre maladie, vos soucis, et rien d'autre ! Mais j'en ai assez ! Allez-vous-en, allez-vous-en ! Laissez-le enfin en paix ! laissez-lui une heure de liberté le soir ! »

Elle s'est avancée jusqu'à la table. Son instinct lui a indiqué l'endroit où je me trouve, car ses yeux sont fixés juste sur moi comme s'ils pouvaient me voir. Il y a dans son visage tant de désespoir, sincère et maladif à la fois, que j'ai honte.

« Soyez tranquille, madame, dis-je. Je comprends très bien que le docteur a besoin de repos… je ne veux pas le déranger. Je vais lui laisser un mot, ou peut-être serait-il préférable que je lui téléphone dans une demi-heure.

– Non, me crie-t-elle, d'une voix tragique. Non, non ! Il ne faut pas téléphoner ! Toute la journée on ne fait que ça, ils ont tous besoin de lui, tous se plaignent et le questionnent. À peine a-t-il avalé une bouchée que déjà il est obligé de se lever et de courir au téléphone. Venez demain à l'heure de la consultation, je vous l'ai déjà dit, ce n'est pas si pressé. Il faut bien qu'il se repose. Allez-vous-en !… Allez-vous-en, je vous le demande ! »

Les mains crispées, d'un pas mal assuré, elle vient sur moi. C'est effroyable. J'ai le sentiment qu'elle va m'empoigner. Mais juste à ce moment, la porte du couloir craque et se referme avec bruit. Ce doit être Condor. Elle prête l'oreille et tressaille. Elle commence à trembler de tout son corps, ses mains se détendent puis se joignent brusquement en un geste de supplication.

« Ne le retenez pas, me chuchote-t-elle. Ne lui dites rien ! Il est fatigué. Toute la journée il a été en route… Je vous en prie, ayez pitié de lui. Ayez pi… ! »

À cet instant, la porte s'ouvrit et Condor entra dans la pièce.

D'un coup d'œil il comprit la situation. Mais il ne perdit pas son sang-

froid une seconde.

« Ah ! tu as tenu compagnie au lieutenant, dit-il sur un ton jovial derrière lequel, je m'en apercevais, il savait cacher sa tension intérieure. Comme c'est gentil, Clara ! »

En même temps il s'avança vers elle et passa tendrement la main sur ses cheveux. L'expression de la femme se transforma. L'angoisse qui déformait sa grande bouche disparut avec ce geste affectueux, un sourire pudique, presque virginal, éclaira son visage, dès qu'elle le sentit proche. Son front un peu osseux brillait dans la lumière. Le contraste entre son expression d'apaisement, de sérénité et sa violence peu avant était indescriptible. Le bonheur de sentir la présence de Condor lui avait manifestement fait oublier ma personne. Sa main tâtonna dans la direction de son mari, comme attirée par un aimant, lui caressa le bras, puis, dès que ses doigts souples rencontrèrent l'étoffe de sa veste, elle s'appuya de tout son corps contre lui, comme un être épuisé s'abandonne au repos. Sentant à quel point elle avait besoin de lui, Condor posa son bras en souriant sur les épaules de l'aveugle et répéta d'une voix aussi caressante que ses gestes :

« Comme c'est gentil, Clara !

– Pardonne-moi, fit-elle en s'excusant, mais j'ai tout de même dû dire à monsieur qu'il faut d'abord que tu dînes ; tu es affamé sans doute, tu as couru presque toute la journée ; et on a téléphoné douze ou quinze fois pendant ton absence… Pardonne-moi si je lui ai dit qu'il était préférable qu'il revienne demain…

– Cette fois-ci, mon enfant, répondit Condor en riant et en passant de nouveau la main sur les cheveux de sa femme (et je compris que ce geste était pour l'empêcher de prendre mal son rire), cette fois, vraiment, tu t'es trompée. Ce monsieur, le lieutenant Hofmiller, n'est heureusement pas un client, mais un ami, qui depuis longtemps m'a promis de me rendre visite quand il viendrait à Vienne. Il n'est libre que le soir, dans la journée il est occupé par son service. Alors à présent, la question principale : as-tu à dîner pour lui aussi, quelque chose de bon ? »

L'expression d'anxiété de tout à l'heure réapparut sur le visage de l'aveugle et je devinai qu'elle voulait être seule avec son mari tant attendu.

« Oh ! non, merci, dis-je vite. Il faut que je m'en aille. Je ne tiens pas à rater le train. Je ne voulais que vous apporter des salutations de là-bas et cela peut être fait en quelques minutes.

– Est-ce que tout va bien là-bas ? fit Condor en me regardant fixement dans les yeux. Il avait senti que ça clochait, car il ajouta aussitôt : Excusez-moi, cher ami. Ma femme sait toujours ce dont j'ai besoin mieux que moi-même. J'ai en effet une faim terrible, et aussi longtemps que je ne l'aurai pas calmée ni fumé un bon cigare, je ne serai bon à rien. Si tu veux, Clara, nous allons dîner tous les deux, le lieutenant attendra un peu. Je lui donnerai un livre, ou bien il se reposera… vous avez dû aussi avoir une journée fatigante, ajouta-t-il à mon intention… Quand j'en serai au cigare, je vous rejoindrai en pantoufles et en robe de chambre. Je pense que vous n'exigez pas de moi une grande toilette…

– Et nous ne bavarderons que dix minutes, croyez-moi, madame… il faut vraiment que je prenne mon train. »

À ces mots, son visage se rasséréna, et elle se tourna vers moi, avec cordialité.

« Quel dommage que vous ne vouliez pas dîner avec nous, lieutenant ! J'espère au moins que ce sera pour une autre fois. »

Sa main avança vers moi, une main délicate, très mince, la peau un peu pâlie et déjà plissée. Je la baisai avec respect. Et je regardai non sans émotion Condor conduire sa femme dans l'autre pièce, la dirigeant avec prudence de manière qu'elle ne se heurtât nulle part. On eût dit que sa main tenait quelque chose d'infiniment fragile et précieux.

Pendant deux ou trois minutes, la porte resta ouverte. J'entendis les pas glissants s'éloigner. Puis Condor revint. Il avait un tout autre visage que l'instant d'avant, ce visage attentif, aigu, que je lui connaissais dans les moments de tension. Il avait certainement compris que je ne m'étais pas ainsi précipité chez lui à l'improviste sans une raison importante.

« Dans vingt minutes je suis à vous. Nous parlerons de tout cela rapidement. En attendant, étendez-vous sur le sofa ou reposez-vous dans le fauteuil. Votre visage ne me plaît pas, mon cher. Vous avez l'air bien fatigué. Et nous devons tous les deux être frais et concentrés. »

Et changeant vite le ton de sa voix, il ajouta bien haut, de façon à être entendu dans la troisième pièce.

« Oui, ma chère Clara, j'arrive. J'ai donné un livre au lieutenant pour qu'il ne s'ennuie pas. »

Le regard exercé de Condor avait vu juste. C'est seulement après qu'il m'en eut fait la remarque que je me rendis compte à quel point j'étais épuisé par la mauvaise nuit que j'avais passée et par cette journée remplie d'émotions. Suivant son conseil (je sentais que j'étais déjà sous son pouvoir) je me mis dans le fauteuil de son cabinet de consultations, la tête rejetée en arrière et les mains mollement appuyées sur les bras du siège. Dehors, tandis que j'attendais ici, très préoccupé, la nuit devait être tombée. En tout cas, je ne distinguais rien dans la pièce en dehors du scintillement argenté des instruments dans la haute armoire vitrée, cependant que dans le coin où je reposais, se formait une zone d'obscurité complète. Je fermai les yeux et aussitôt apparut, comme sous l'effet d'une lanterne magique, le visage de l'aveugle avec ce passage inoubliable de l'effroi au ravissement soudain, dès que la main de Condor l'avait touché et que son bras s'était posé sur son épaule. Merveilleux médecin, me disais-je, si seulement tu pouvais m'aider, moi aussi ! Et je sentais confusément que je voulais penser à quelqu'un d'autre, qui était aussi inquiet et troublé, et qui regardait avec la même expression angoissée – penser à quelque chose de précis pour quoi j'étais venu là. Mais je n'y réussis pas.

Brusquement une main me toucha. Condor avait dû entrer d'un pas léger ou peut-être m'étais-je endormi. Je voulus me lever, mais il appuya, doucement et en même temps avec énergie, sur mes épaules.

« Restez. Je vais m'assoir auprès de vous. On est plus à l'aise dans l'obscurité. Je ne vous demanderai qu'une chose : parlons à voix basse, très basse. Vous savez que les aveugles ont l'ouïe étrangement développée, sans compter que souvent ils ont un instinct mystérieux de divination. Alors (il caressa mon bras jusqu'à la main, comme s'il voulait m'hypnotiser) parlez sans vous gêner. J'ai vu tout de suite qu'il se passait quelque chose. »

Bizarrement, un souvenir me revint à cette seconde précise. À l'école des

Cadets j'avais un camarade, qui s'appelait Erwin, blond et délicat comme une fille ; je crois même que sans me l'avouer j'étais un peu amoureux de lui. Dans la journée nous ne parlions presque jamais ensemble, ou seulement de faits anodins ; sans doute étions-nous gênés par notre penchant secret l'un pour l'autre. Mais la nuit, dans le dortoir, quand la lumière était éteinte, nous osions tout de même, parfois : appuyés sur le coude et protégés par l'obscurité, nous nous racontions d'un lit à l'autre nos pensées et nos réflexions d'enfant, tandis que tous dormaient – pour recommencer dès le lendemain matin à nous éviter avec toujours la même gêne. Pendant des années, je ne m'étais plus souvenu de ces confidences murmurées qui avaient été le bonheur et le grand secret de mes jeunes années. Mais en me retrouvant ici étendu dans l'obscurité, j'oubliai entièrement mon intention de ne pas tout dire à Condor.

Malgré moi je fus tout à fait sincère. Et de même que naguère dans l'ombre du dortoir je racontais à mon camarade de l'école des Cadets mes petits chagrins et mes grands rêves fous, de même je mis Condor au courant – et j'en éprouvai un plaisir secret – de l'explosion inattendue d'Édith, de mon trouble, de mon angoisse, de mon bouleversement. Je lui dis tout dans cette obscurité où rien ne bougeait que les lunettes de mon interlocuteur qui, parfois, brillaient confusément.

Alors vint un silence, suivi d'un bruit étrange : Condor avait dû faire craquer ses doigts.

« C'était donc cela ! grogna-t-il d'un air mécontent. Et je n'ai rien remarqué du tout, imbécile que je suis ! Il en est toujours ainsi : à force de voir la maladie, on oublie le malade. Avec ces recherches trop scrupuleuses et ces examens des symptômes, on glisse à côté de l'essentiel, de ce qui se passe dans l'individu lui-même. C'est-à-dire que j'ai quand même flairé qu'il y avait quelque chose. Vous vous rappelez qu'après mon examen, j'ai demandé au vieux si personne en mon absence n'était intervenu dans le traitement : cette volonté soudaine et ardente de guérir vite, très vite, m'avait rendu soupçonneux. J'avais senti que quelqu'un s'était immiscé dans l'affaire, mais je ne pensais qu'à un rebouteur de village ou à un magnétiseur. Je croyais que quelque charlatan lui avait tourné la tête. La chose la plus simple, la plus logique, la plus naturelle, ne m'était pas venue à l'esprit. S'amouracher, cela

fait partie organiquement de la constitution d'une jeune fille à l'âge critique. Seulement c'est idiot que cela se produise juste maintenant, et avec une telle violence encore ! Ô Dieu, la pauvre, la pauvre petite ! »

Il s'était levé. J'entendais le va-et-vient de ses pas courts et ses exclamations :

« Sale blague que cela arrive au moment où nous combinons ce voyage ! Et aucun moyen de revenir en arrière, parce que maintenant, elle s'est mis dans la tête qu'elle devait guérir pour vous, pas seulement pour elle. Et quand les progrès cesseront, ce sera très dur, très, très dur. À présent qu'elle espère et qu'elle exige davantage, une petite amélioration ne lui suffira plus. Mon Dieu, de quelle responsabilité nous sommes-nous chargés ! »

Brusquement la résistance se fit jour en moi. Ce « nous » me fâchait, moi qui étais venu pour me libérer. Aussi l'interrompis-je résolument :

« Je suis tout à fait de votre avis. Les conséquences de sa folie sont incalculables. C'est pourquoi il faut la lui sortir de la tête, il faut que vous interveniez énergiquement. Vous devez lui dire…

– Lui dire quoi ?

– Eh bien !… que cette passion est tout simplement un enfantillage, une absurdité. Vous devez la dissuader…

– La dissuader ? De quoi ? Dissuader une femme d'éprouver une passion ? Lui dire de ne pas sentir ce qu'elle sent ? De ne pas aimer, quand elle aime ? Ce serait là agir de la façon la plus maladroite et la plus bête à la fois. Avez-vous jamais entendu dire que la logique ait eu raison d'une passion ? que l'on puisse convaincre la fièvre en lui disant : "ne monte pas, Fièvre" ou le feu en lui disant : "ne brûle pas, Feu !" Riche idée, idée vraiment charitable que de crier à une paralytique : "Ne t'imagine pas que tu as, toi aussi, le droit d'aimer ! Quelle audace de ta part de manifester pareil sentiment et d'en attendre la réciprocité ! Va te coucher et tais-toi, tu es une infirme. Retourne dans ton coin. Renonce, abandonne ! Renonce à toi-même !" C'est cela que vous voulez que je lui dise ? Représentez-vous-en aussi le glorieux effet !

– Mais vous devez justement…

– Et pourquoi moi ? Vous avez pris vos responsabilités. Pourquoi justement moi tout à coup ?

– Je ne peux pourtant pas lui avouer moi-même que…

– Pas besoin de cela. Surtout pas cela. Quelle absurdité de vouloir soudain exiger d'elle de la raison, après l'avoir rendue folle ! Il ne manquerait plus que cela ! Il faut au contraire que vous preniez bien garde de ne pas lui laisser soupçonner que son amour vous est pénible, car ce serait pour elle un coup dont elle ne se relèverait sûrement jamais.

– Mais… (la voix me manqua) il faut tout de même que quelqu'un lui fasse comprendre…

– Quoi ? Expliquez-vous plus clairement, je vous prie.

– Je veux dire… qu'il faut qu'elle sache que c'est tout à fait absurde… afin que… quand je… quand je… »

Je m'arrêtai. Condor lui aussi se tut. Manifestement, il attendait. Puis il fit soudain deux grands pas vers la porte et tourna le commutateur. Violent et impitoyable, le jet éblouissant de lumière m'obligea à baisser les paupières, trois flammes blanches brillèrent dans les ampoules électriques. La pièce était devenue claire comme en plein jour.

« Voilà ! scanda fortement Condor. Voilà, lieutenant ! Je vois qu'il ne faut pas vous rendre les choses trop commodes. On se cache trop facilement dans l'obscurité, et dans certains cas il est préférable de se regarder droit dans les yeux. Aussi finissons-en avec ces tergiversations stupides, lieutenant, car je n'arrive pas à croire que vous soyez seulement venu me voir pour me montrer cette lettre ; il y a autre chose. Je sens que vous me cachez je ne sais quoi. Aussi, parlez franchement, sinon je n'ai plus qu'à vous remercier de votre visite ! »

Ses lunettes me dévisagèrent avec dureté, j'eus peur de leurs verres miroitants et je baissai les yeux.

« Pas très imposant, votre silence, lieutenant. Faible témoignage d'une conscience tranquille. Mais je me doute déjà de quoi il s'agit. Pas de détours, je vous en prie ; avez-vous l'intention, à la suite de cette lettre… et du reste… de cesser vos visites… de mettre fin brusquement à votre amitié, après avoir

tourné la tête à la petite avec votre fameuse pitié ? »

Il attendit. Je ne levai pas les yeux. Sa voix prit le ton sévère d'un examinateur :

« Savez-vous comment je qualifierais cela ? »

Je me taisais toujours.

« Eh bien ! alors je vais vous informer de mon opinion, quant à moi : ce serait une pitoyable lâcheté… Allez… Ne vous cabrez pas aussitôt comme un petit soldat ! Laissez de côté l'officier et le code de l'honneur. Il ne s'agit pas ici de telles farces. Il s'agit au contraire d'un être vivant, jeune, digne d'intérêt, et en outre de quelqu'un dont je suis responsable. Dans ces conditions, je n'ai ni l'envie ni l'humeur de vous faire des politesses. Et pour vous épargner toute illusion sur le poids dont vous chargeriez votre conscience en disparaissant, je vous dirai très nettement ceci : votre fuite en un pareil moment serait, faites-y attention, une infamie et, je le crains, plus encore même : ce serait un meurtre ! »

Le petit homme replet, les poings serrés comme un boxeur, s'était avancé vers moi. En d'autres circonstances, il aurait peut-être produit un effet comique avec sa robe de chambre en pilou et ses savates traînantes. Mais il y avait quelque chose de subjuguant dans la sincérité de sa colère, lorsqu'il me répéta :

« Un meurtre, oui, parfaitement, un meurtre et vous le savez bien. Ou croyez-vous que cette créature sensible et fière pourrait survivre si, après avoir fait pour la première fois de sa vie un aveu de ce genre à un homme, elle le voyait prendre la fuite, comme s'il avait vu le diable ? Un peu d'imagination, je vous prie ! N'avez-vous pas bien lu sa lettre, n'avez-vous pas d'yeux pour les choses du cœur ? Une femme normale et en bonne santé ne supporterait pas non plus un pareil dédain ! Un tel coup perturberait son équilibre pendant plusieurs années ! Et cette jeune fille qui ne peut se raccrocher qu'à cet espoir insensé de guérir, que vous lui avez mis en tête – cette jeune fille éprouvée, tourmentée, vous croyez qu'elle résisterait ? Si ce choc ne la tue pas, elle se suicidera. Oui, elle le fera, car une personne aussi désespérée ne supportera pas cette brutale humiliation – j'en suis convaincu, et vous aussi. Et parce que vous le savez, votre fuite ne serait pas seulement

une faiblesse et une lâcheté, mais, je le répète, un assassinat, ignoble et prémédité ! »

J'eus un recul. À la seconde même où il avait prononcé le mot « assassinat », je vis la balustrade de la tour et la jeune fille qui s'y accrochait des deux mains. Je me rappelai que j'avais dû l'en arracher de force à la dernière minute. Je savais que Condor n'exagérait pas, elle se tuerait, elle se précipiterait dans le vide. Je vis le dallage au pied de la tour, je vis tout en cette seconde, comme si cela se produisait à l'instant même, et mes oreilles bourdonnèrent comme si moi-même je tombais de là-haut.

Mais Condor ne me lâchait pas. « Eh bien ? Niez-le donc ! Montrez enfin un peu de ce courage auquel vous êtes tenu par votre profession !

– Mais, docteur… que faire ?… Je ne puis tout de même pas jouer la comédie à ce point… faire semblant que je partage ses sentiments… » Et tout à coup ne pouvant plus me maîtriser, je criai : « Je ne peux pas le supporter ! Non, impossible !… Je ne peux pas et je ne veux pas ! »

J'avais dû crier ces mots très fort, car Condor m'avait saisi le bras avec une poigne de fer :

« Doucement, me dit-il, pour l'amour du Ciel ! – Et aussitôt il bondit vers le commutateur qu'il ferma. Seule la lampe de la table répandait sous son abat-jour jaune un cône mat de lumière… Sapristi !… Avec vous, il faut vraiment parler comme avec un malade. Asseyez-vous là. Sur ce fauteuil, on a déjà mené à bien des choses beaucoup plus graves.

Il se rapprocha.

– À présent du calme, je vous en prie, dites les choses doucement et l'une après l'autre ! Tout d'abord expliquez-moi… vous gémissez : "Je ne peux pas le supporter", il faut m'en dire davantage, qu'est-ce qui vous bouleverse tant exactement, dans le fait que cette pauvre enfant s'est prise de passion pour vous ?

Je me préparai à répondre, mais déjà il continuait :

– Ne vous emballez pas. Et surtout n'ayez pas honte ! J'admets qu'on soit effrayé sur le moment, quand on est assailli par un aveu aussi violent ; seul d'ailleurs un imbécile peut tirer gloire d'un soi-disant "succès" auprès des

femmes. Un homme digne de ce nom est plutôt tourmenté à la pensée qu'une femme l'aime avec passion et qu'il ne peut répondre à son amour. Je comprends cela très bien. Mais à vous voir tellement troublé, je suis obligé de me demander : est-ce que, dans votre cas, quelque chose de spécial ne joue pas un rôle, par exemple certaines circonstances ?…

– Quelles circonstances ?

– Eh bien !… le fait qu'Édith… c'est si pénible à dire… le fait qu'elle soit infirme ne vous inspire-t-il pas une sorte de répulsion… une répugnance physique ?

– Non… pas du tout, protestai-je avec vivacité. C'est précisément sa détresse, son infirmité qui m'ont attiré si fort vers elle, et si à certains moments j'ai éprouvé pour elle un sentiment tendre qui ressemblait beaucoup à de l'amour, ce n'est que parce que sa souffrance, sa solitude m'avaient profondément ému.

– Non, jamais ! répétai-je sur un ton de conviction presque amère. Comment pouvez-vous penser cela ?

– Tant mieux ! Cela me tranquillise en quelque sorte. Un médecin a souvent l'occasion d'observer, même chez les gens les plus "normaux", de ces répulsions involontaires dans le domaine sexuel. À vrai dire, je n'ai jamais compris les hommes en qui le plus petit défaut physique chez une femme crée une sorte d'allergie. Mais c'est un fait qu'il en existe un nombre considérable chez qui, dès que sur les milliards de cellules qui constituent le corps humain une partie de pigment large comme le doigt est altérée, disparaît aussitôt toute possibilité de lien érotique. De telles répulsions sont, hélas ! comme les autres instincts, le plus souvent insurmontables. S'il n'en est pas ainsi pour vous, encore une fois tant mieux ! Si donc ce n'est nullement son état de paralytique qui vous repousse tant, j'en suis réduit à supposer que… je peux vous dire ce que je pense ?

– Certainement.

– Ce n'est donc pas tant le fait en lui-même, que les conséquences… Et je peux croire que ce n'est pas tant l'amour de cette pauvre enfant qui vous a effrayé que le fait qu'on pourrait l'apprendre et s'en moquer… que votre si grand bouleversement n'est rien d'autre qu'une sorte de peur… la frousse de

paraître ridicule devant les autres, devant vos camarades. »

Ce fut comme si Condor m'avait enfoncé une aiguille dans le cœur. Ce qu'il disait, je l'avais éprouvé depuis longtemps dans mon inconscient, sans oser le penser. Dès le début de mes relations avec la jeune paralytique, j'avais redouté les railleries de mes camarades. Je connaissais trop leurs moqueries et leur façon si autrichienne de vous égratigner, avec bonhomie, mais en lançant des pointes très douloureuses – lorsque l'un de nous avait été « pincé » avec une personne laide ou mal mise ! Aussi je m'étais toujours efforcé d'établir une barrière entre ces deux mondes : le régiment et les Kekesfalva. La supposition de Condor était juste : dès la révélation de cette passion, j'en avais eu honte en pensant aux réflexions que pourraient faire le père, Ilona, les domestiques, les camarades. J'étais même honteux devant moi de ma funeste pitié.

Mais déjà je sentais la main magnétique et caressante de Condor sur mon genou.

« Non, n'ayez pas honte ! Mieux que personne, je sais qu'on peut avoir peur des hommes dès que l'on contredit leurs préjugés, leurs conceptions immuables. Vous avez vu ma femme. Personne n'a compris pourquoi je l'ai épousée. Tout ce qui est en dehors de la ligne étroite, soi-disant normale, de leur vie provoque d'abord la curiosité, puis la malveillance des gens. Tout de suite mes chers collègues ont chuchoté que c'était à cause de mon traitement qu'elle avait perdu la vue et que je ne l'aurais épousée que par crainte. Mes amis, à leur tour, ont répandu le bruit qu'elle avait beaucoup d'argent ou attendait un héritage. Ma mère, ma propre mère, a refusé pendant deux ans de la recevoir, car elle avait pour moi un autre parti en vue : la fille d'un professeur… un des plus grands médecins de l'Université. Si je l'avais épousée, trois semaines plus tard j'étais premier assistant, puis professeur, et j'aurais fait une carrière splendide. Mais je savais que celle qui est devenue ma femme mourrait si je l'abandonnais. Elle ne croyait qu'en moi et si je lui avais ôté cette croyance, elle eût été incapable de vivre. Eh bien ! je vous parle franchement : je n'ai pas regretté ma décision. Car, croyez-moi, il est rare qu'un médecin, et surtout lui, ait la conscience tout à fait tranquille. On sait le peu dont on est vraiment capable, on se rend trop compte de l'impuissance d'un seul cerveau contre la multitude des tourments qui

assaillent l'être humain ; et que ce n'est pas en puisant avec un dé que l'on peut arriver à vider cette mer insondable de souffrances. De plus, ceux que l'on croit avoir guéris aujourd'hui vous arrivent le lendemain avec une autre maladie. On a toujours le sentiment d'avoir été négligent, sans compter les erreurs qu'on commet inévitablement. C'est alors qu'il est bon de pouvoir se dire qu'on a sauvé tout au moins une vie, qu'on n'a pas déçu une confiance, qu'on a accompli une chose convenablement. En somme, il faut savoir pour quoi l'on a vécu. Croyez-moi – je sentis soudain avec quelle vraie chaleur il me parlait, presque avec affection –, cela vaut la peine de prendre sur soi un fardeau, si on allège par là la vie d'un autre. »

La vibration profonde de sa voix m'émut. Brusquement j'éprouvais comme une chaleur dans la poitrine, cette oppression bien connue qui vous donne la sensation que le cœur se dilate ou se tend ; la pensée de l'abandon de cette malheureuse enfant éveillait de nouveau en moi la pitié. Un instant encore et allait recommencer ce jaillissement intérieur contre lequel je ne pouvais me défendre. Pourtant… Ne cède pas, me dis-je. Ne te laisse pas de nouveau entraîner, ne recule pas ! Je regardai Condor d'un air décidé :

« Écoutez, docteur… chacun connaît jusqu'à un certain point les limites de ses forces. Il faut donc que je vous avertisse : ne comptez pas sur moi ! C'est à vous, et non à moi de venir en aide à Édith. Dans cette affaire, je suis déjà allé beaucoup plus loin que je ne le voulais tout d'abord, et, je vous l'avoue… je ne suis pas si… si bon, si charitable, que vous le pensez. Je suis au bout de mes forces ! J'en ai assez d'être adoré, idolâtré et de faire comme si je le désirais et en étais satisfait. Il vaut mieux pour elle qu'elle comprenne maintenant la situation que d'être déçue plus tard. Je vous donne ma parole de soldat que je suis sincère en vous répétant : ne comptez pas sur moi ! Ne me surestimez pas !

J'avais sans doute parlé d'une façon très énergique, car Condor me regarda un peu interdit.

– On aurait presque l'impression que vous avez déjà décidé quelque chose.

Il se leva brusquement.

– Dites-moi la vérité, je vous prie, et tout entière ! Avez-vous déjà pris

une décision ? fait quelque chose d'irrévocable ?

Je me levai aussi.

– Oui, dis-je, en tirant de ma poche ma lettre de démission. Voici. Lisez vous-même. »

Avec hésitation il prit la feuille, tout en jetant sur moi un regard inquiet avant de s'approcher du petit cercle de lumière sous la lampe. Il lut lentement et sans dire un mot. Puis il replia la feuille et déclara sèchement et sur un ton très neutre :

« Je suppose qu'après ce que je vous ai dit tout à l'heure, vous avez conscience des conséquences de votre acte. Nous venons de constater que votre fuite aura un effet meurtrier… meurtrier ou suicidaire… sur la malheureuse. Vous voyez donc clairement que ce papier n'est pas seulement une lettre de démission, mais aussi une… une condamnation à mort, pour la pauvre enfant.

Je ne répondis pas.

– Parlez, lieutenant ! Je vous ai posé une question, et je vous la répète. Vous avez dû vous en rendre compte ? Et vous en prenez la responsabilité en votre âme et conscience ?

Je continuai à me taire. Il revint vers moi, me tendit la feuille :

– Reprenez votre lettre. Je ne veux pas me faire le complice de votre crime. À vous seul la responsabilité de tout ce qui peut arriver. À vous seul, lieutenant !

Impossible de lever mon bras, il était comme paralysé. Et je n'avais pas non plus le courage de soutenir le regard scrutateur de Condor.

– Vous pensez par conséquent… ne pas prononcer cette condamnation à mort ?

Je me détournai, les mains derrière le dos. Il comprit.

– Je puis donc la déchirer ?

– Oui, répondis-je, je vous le demande. »

Il retourna à sa table. J'entendis, sans regarder, un premier déchirement,

un deuxième, un troisième, et le bruit du papier déchiré tombant dans la corbeille. C'est étrange, j'en éprouvai un soulagement. Une fois de plus, la seconde en ce jour fatal, une décision qui m'incombait avait été prise pour moi. Je n'avais pas eu à la prendre moi-même.

Condor revint vers moi et me fit doucement rasseoir dans le fauteuil.

« Voilà ! Je pense que nous avons empêché un malheur… un très grand malheur… Et maintenant venons-en à l'affaire ! Au moins, après cet épisode, je vous connais mieux… allez, ne protestez pas ! Je ne vous surestime pas, ni ne vous considère comme "un homme d'une bonté merveilleuse", pour reprendre les louanges de Kekesfalva – mais comme un associé très peu fiable, à cause de l'incertitude de ses sentiments, et d'une particulière impatience du cœur… Et si je suis heureux d'avoir pu vous dissuader de prendre aussi follement la fuite, je ne suis pas rassuré du tout de voir à quelle vitesse vous prenez une décision, pour renoncer ensuite tout aussi vite à votre projet. Les gens aussi sujets aux humeurs que vous l'êtes, ne devraient assumer aucune responsabilité sérieuse. Et je serais le dernier à attendre de vous de la persévérance et de la fermeté !

– Donc, écoutez-moi bien. Je ne vous demanderai pas grand-chose. L'indispensable seulement, le strict indispensable ! Nous avons amené Édith à commencer un nouveau traitement, ou plus exactement, qu'elle croit être nouveau. Pour vous elle s'est décidée à partir, à s'en aller pour plusieurs mois. Et, comme vous le savez, le départ a lieu dans huit jours. Eh bien ! pendant ce temps j'ai besoin de votre aide, et je vous le dis tout de suite pour vous soulager : rien que durant ces huit jours ! Tout ce que j'attends de vous, c'est que vous me promettiez de ne rien brusquer durant cette seule semaine d'ici à son départ, et avant tout, de ne pas montrer par un seul mot que cet amour vous pèse. Je crois que c'est le moins qu'on puisse exiger de vous : huit jours de maîtrise de soi, quand il s'agit de la vie d'un être humain.

– Oui… mais après ?

– N'y pensons pas pour le moment. Lorsque je dois opérer une tumeur, je ne me demande pas non plus si elle va réapparaître plus tard. Quand on m'appelle au secours de quelqu'un, je n'ai qu'à agir sans hésiter. C'est la seule attitude juste, la seule attitude humaine. Tout le reste dépend du hasard,

ou, comme disent les croyants, du bon Dieu. Que de choses peuvent se passer en quelques mois ! Peut-être son état s'améliorera-t-il plus vite que je ne pense, ou sa passion s'atténuera-t-elle avec l'éloignement ? Je ne peux pas prévoir toutes ces possibilités, et vous non plus ! Concentrez vos efforts uniquement sur ce point : ne pas montrer pendant cette période décisive que son amour vous… vous effraye. Dites-vous ceci tous les matins : huit jours de volonté, sept jours, six jours… et je sauve une créature humaine : je fais en sorte de ne pas la blesser, ni l'offenser, ni la bouleverser, ni la décourager ! Huit jours d'attitude virile, énergique, n'êtes-vous pas capable de cela ?

– Si, » fis-je avec spontanéité. Et j'ajoutai même, pour appuyer ma résolution : « D'accord ! Tout à fait d'accord ! » Depuis que je savais ma tâche limitée, je sentais en moi des forces nouvelles.

J'entendis Condor respirer, soulagé.

« Dieu soit loué ! Maintenant je peux vous dire que vous m'avez fait peur. Car croyez-moi, Édith n'aurait vraiment pas pu supporter qu'en réponse à son aveu et à sa lettre, vous ayez décampé sans un mot… Mais les jours prochains vont être décisifs… le reste viendra tout seul. Laissons d'abord la pauvre petite croire un peu à son bonheur – être heureuse pendant huit jours, sans arrière-pensées… j'ai votre promesse pour cette semaine entière, n'est-ce pas ?

Je lui tendis là main en guise de réponse.

– Bon, nous avons tout remis sur les rails, je crois. Nous pouvons aller tranquillement rejoindre ma femme.

Mais il restait assis. Je sentais qu'il lui était venu une hésitation.

– Encore une chose, me dit-il doucement. Nous autres, médecins, nous devons calculer avec l'imprévisible, être prêts à toute éventualité. Si – c'est une hypothèse – un incident se produisait… c'est-à-dire si les forces venaient à vous manquer ou si la méfiance d'Édith amenait une crise quelconque, mettez-moi tout de suite au courant. À aucun prix, pendant cette période limitée, mais risquée, il ne doit arriver quoi que ce soit d'irrévocable. Si vous deviez ne plus vous sentir à la hauteur de votre rôle, ou si inconsciemment vous vous trahissiez durant ces huit jours,… pour l'amour du Ciel, n'en ayez pas honte devant moi ! J'ai vu assez de gens tout nus et d'âmes toutes

tordues. Vous pouvez venir ou m'appeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. J'accourrai immédiatement, car je connais l'enjeu. Et maintenant – j'entendis remuer son fauteuil à côté de moi, et je vis que Condor se levait – transportons-nous de l'autre côté. Nous avons parlé assez longtemps et ma femme s'inquiète très vite. Moi aussi, après bien des années, il faut encore que je fasse attention. On blesse facilement celui que le sort a déjà frappé. »

Il se dirigea vers le commutateur et alluma. Comme il se retournait vers moi, son visage me parut tout autre. Peut-être était-ce la lumière qui en dessinait si nettement les contours, en tout cas je remarquai pour la première fois les plis profonds qui creusaient son front, et à toute son attitude je vis que cet homme était fatigué, épuisé. Toujours il s'est sacrifié pour les autres, pensai-je. Mon désir de fuir devant le premier désagrément qui m'arrivait me parut pitoyable, et je le regardai avec une émotion reconnaissante.

Il s'en aperçut sans doute, et sourit.

« Comme vous avez bien fait, dit-il en me frappant sur l'épaule, de venir me trouver et de m'avoir parlé à cœur ouvert ! Pensez donc, si vous vous étiez sauvé, simplement, sans réfléchir ! Toute votre vie vous l'eussiez regretté, car on peut tout fuir, sauf sa conscience. Venez, cher ami. »

Cette appellation m'émut. Il savait pourtant combien j'avais été faible et lâche, et malgré cela il ne me méprisait pas. Ce mot d' » ami » venant d'un homme d'expérience, d'un aîné, affermissait mon courage. Soulagé, libéré, je le suivis.

Nous passâmes par la salle d'attente, puis dans la pièce suivante. La femme de Condor était restée assise devant la table qui n'était pas débarrassée, et tricotait. Rien dans ses gestes réguliers n'aurait pu laisser supposer que ces mains jouant des aiguilles avec aisance et fermeté étaient celles d'une aveugle, et dans la corbeille, la laine et les ciseaux étaient disposés nettement, sur une ligne. C'est seulement quand elle releva la tête et dirigea vers nous ses pupilles vides que l'insensibilité de ses yeux devint perceptible.

« Eh bien, Clara, nous avons tenu parole, tu vois ! dit Condor en s'avançant vers elle, et de la voix tendre qu'il avait toujours en lui parlant. –

Cela n'a pas duré trop longtemps, pas vrai ? Et si tu savais comme je suis heureux que le lieutenant soit venu me voir ! Il faut que je te dise – mais asseyez-vous donc un instant, cher ami –, il est en garnison dans cette ville où habitent aussi les Kekesfalva, tu sais… tu te souviens de ma petite malade ?

– Oui, la pauvre enfant paralytique, c'est ça ?

– Voilà ; tu comprends maintenant que grâce au lieutenant, j'ai de temps en temps des nouvelles sans y aller exprès. Car il s'y rend presque chaque jour pour réconforter la jeune fille et lui tenir un peu compagnie.

L'aveugle tourna la tête dans la direction où elle sentait ma présence. Une douceur lissa soudain ses traits durs.

– Que c'est gentil à vous, lieutenant ! Je comprends quel bien cela doit lui faire ! applaudit-elle, et instinctivement sa main sur la table se rapprocha de moi.

– Oui, et à moi aussi ! enchaîna Condor. Sinon je devrais y aller beaucoup plus souvent, étant donné son état de nerfs. Et cela me soulage grandement que pendant cette dernière semaine avant son départ en convalescence, pour la Suisse, le lieutenant Hofmiller la surveille un peu. Ce n'est pas toujours facile avec elle, la pauvre, mais il s'y prend à merveille, et je sais que je peux compter sur lui. Même mieux que sur mes assistants ou mes confrères.

Je compris aussitôt que Condor cherchait à m'engager encore plus solidement, en obtenant mon consentement devant cette autre déshéritée ; et je lui réitérai volontiers ma parole.

– Bien sûr que vous pouvez compter sur moi, Docteur ! J'irai très certainement la voir tous les jours de cette dernière semaine, et s'il y avait le moindre incident, je vous préviendrai aussitôt par téléphone. Mais – et je lui lançai un regard significatif – il n'y aura aucun incident ni aucune difficulté. J'en suis sûr et certain.

– Et moi aussi, confirma-t-il avec un petit sourire. Nous nous comprenons parfaitement. Mais une crispation nerveuse déforma la bouche de sa femme, on voyait qu'elle était inquiète de quelque chose.

– Oh lieutenant, et moi qui ne vous ai pas encore fait mes excuses ! Je crains d'avoir été un peu… un peu désagréable tout à l'heure… Mais notre

stupide bonne ne m'avait annoncé personne, je ne savais pas du tout qui était là, et Emmerich ne m'avait jamais parlé de vous. Alors je pensais que c'était un inconnu qui allait le retenir, et il est tellement épuisé quand il rentre à la maison !

– Vous avez eu tout à fait raison, chère Madame, vous auriez même dû être plus intraitable. Si j'osais… pardonnez mon indiscrétion… je dirais que votre époux ne se ménage pas assez…

– Pas du tout, dit-elle avec force, en rapprochant vivement son fauteuil de moi, il ne se ménage pas du tout ! Il donne son temps, ses forces nerveuses, son argent. À cause de ses malades, il ne mange pas, il ne dort pas ! Tous, ils l'exploitent, et moi avec mes yeux aveugles, je ne peux le décharger de rien ! Si vous saviez comme je me fais du souci ! Toute la journée, je me dis : à cette heure-ci, il n'a encore rien pris, il est encore dans le train, dans le tram, et cette nuit on va encore le réveiller. Il prend du temps pour tout le monde, sauf pour lui. Et grand Dieu… qui lui en est reconnaissant ? Personne, personne…

– Vraiment, personne ? dit Condor en se penchant vers sa femme, emportée par son discours.

– Oui, bien sûr, dit-elle en rougissant. Mais je ne lui suis bonne à rien ! Quand il rentre de son travail, je suis rongée d'inquiétude. Ah ! si vous pouviez avoir un peu d'influence sur lui ! Il a besoin de quelqu'un qui le modère un peu : on ne peut pas venir en aide au monde entier…

– Mais on peut essayer, dit-il, en me regardant. C'est pour cela que l'on est sur terre. Pour cela seul. Je me sentis pénétré jusqu'à la moelle par cette injonction. Pourtant, depuis que ma décision était prise j'étais capable de soutenir le regard de Condor.

Je me levai, avec la conviction d'avoir prêté un serment. À peine l'aveugle eut-elle entendu remuer mon siège, qu'elle leva les yeux.

– Devez-vous déjà partir ? dit-elle sur un ton de regret sincère. Quel dommage, quel dommage ! Mais vous reviendrez bientôt, n'est-ce pas ? »

J'éprouvai un sentiment étrange. Qu'y a-t-il donc en moi, me disais-je, que tous me manifestent leur confiance, que cette aveugle lève amicalement vers moi ses yeux vides, que cet homme, pour qui je suis presque un étranger, me pose affectueusement son bras sur l'épaule ? En descendant les marches, je ne comprenais déjà plus ce qui m'avait amené là, une heure auparavant. Pourquoi avais-je voulu fuir, en fait ? Parce qu'un supérieur hargneux m'avait injurié ? Parce qu'une pauvre créature se mourait d'amour pour ma personne ? Parce que quelqu'un voulait s'appuyer sur moi ? Comme si venir en aide n'était pas la chose la plus admirable qui soit… Ce raisonnement me poussait à faire de ma propre volonté ce que, la veille, je considérais comme un sacrifice insupportable : montrer ma reconnaissance à un être humain de l'amour brûlant qu'il éprouvait pour moi.

Huit jours ! – depuis que Condor m'avait fixé ce délai, je me sentais de nouveau sûr de moi. Je ne craignais plus que l'heure, ou plutôt la minute, où je reverrais Édith. Je savais qu'une complète froideur n'était plus possible, après un aveu aussi sauvage et que son premier regard après son baiser ardent me demanderait nécessairement : m'as-tu pardonnée ? et peut-être même : souffres-tu que je t'aime et répondras-tu à mon amour ? Ce regard rougissant, plein d'impatience contenue et pourtant irrésistible, serait, je le sentais, le

plus dangereux pour moi et en même temps le plus difficile à supporter. Une parole maladroite, un geste déplacé pouvait trahir ce que je devais taire – et alors se produirait l'incident contre lequel Condor m'avait mis si expressément en garde. Mais si je soutenais fermement ce regard, j'étais sauvé et je la sauvais elle aussi, pour toujours, peut-être.

Pourtant dès que j'eus franchi, le lendemain, le seuil de la maison, je remarquai que, poussée par le même souci, Édith avait pris des dispositions pour ne pas se trouver seule en face de moi. Du hall, j'entendais des voix de femmes causant gaiement. À cette heure où d'ordinaire jamais personne ne troublait nos tête-à-tête, elle avait donc invité des amis pour surmonter grâce à eux le premier moment critique.

Avant même que j'eusse pénétré dans le salon, Ilona (envoyée par Édith ou de son propre chef ?) se précipita à ma rencontre avec une fougue étonnante, m'introduisit et me présenta à la femme du capitaine de gendarmerie et à sa fille, une créature chlorotique, au visage couvert de taches de rousseur, agaçante, et dont je savais qu'Édith ne pouvait la souffrir. Cette présentation eut pour effet de détourner de moi le regard que je redoutais tant, puis Ilona me conduisit à la table. On but du thé et l'on bavarda. J'engageai une conversation animée avec l'énervante oie provinciale, tandis qu'Édith s'entretenait avec la mère. Grâce à cette répartition des tâches nullement fortuite, le contact secret entre elle et moi n'était pas direct. Je pouvais éviter de la regarder, quoique je sentisse parfois ses yeux inquiets se poser sur moi. Et lorsque les deux dames se levèrent enfin, l'adroite Ilona régla les choses avec rapidité :

« Je reconduis ces dames, fit-elle. Vous pouvez entre-temps commencer votre partie d'échecs. J'ai encore à m'occuper des préparatifs du voyage, mais dans une heure je serai à vous.

– Avez-vous envie de jouer ? demandai-je à Édith.

– Mais oui », répondit-elle en baissant les yeux, tandis que les autres quittaient le salon.

Elle garda les yeux baissés tandis que j'installais l'échiquier et y disposais avec grand soin les pièces, pour gagner du temps. D'habitude, nous respections l'usage traditionnel aux échecs pour décider qui serait l'attaquant,

de cacher dans ses poings un pion noir et un pion blanc, derrière son dos. Mais pour trancher, il aurait fallu tout de même se parler, et dire « à gauche » ou « à droite » ; d'un commun accord, nous fîmes en sorte d'éviter cela et je mis tout en place d'emblée. Surtout, ne pas prononcer un mot ! Enfermer nos pensées dans le champ de ces soixante-quatre cases… Regarder seulement les pièces, éviter même les doigts qui les déplacent ! Nous jouâmes ainsi avec une prétendue concentration d'esprit, comme ne l'ont réellement que les champions d'échecs les plus acharnés, en oubliant le monde entier, autour d'eux, absorbés corps et âme par la partie en cours.

Mais bientôt, le jeu lui-même révéla le caractère trompeur de notre attitude. Au cours de la troisième partie Édith se montra incapable de continuer. Elle se trompa en jouant et je compris au tremblement de ses doigts qu'elle ne pouvait plus supporter ce silence mensonger. Au milieu du jeu, elle repoussa l'échiquier.

« J'en ai assez ! Donnez-moi une cigarette ! »

Je lui tendis la boîte en argent ciselé et craquai gentiment une allumette. Lorsque la lumière jaillit, je ne pus éviter de la regarder. Ses yeux étaient figés et absents, comme pétrifiés de froide colère ; au-dessus d'eux tremblait l'arc tendu de ses sourcils : la fameuse annonce d'une inévitable explosion des nerfs.

« Non ! fis-je effrayé. Non, je vous en prie !

Mais elle se rejeta en arrière. Je vis le tremblement s'étendre à tout son corps et ses doigts s'accrocher de plus en plus fort aux bras du fauteuil.

– … Non, non ! suppliai-je encore. Je ne trouvais pas d'autres mots pour conjurer l'orage menaçant. Cependant les pleurs refoulés avaient déjà éclaté. Ce n'étaient pas des sanglots sauvages, bruyants, mais – chose plus terrible – des pleurs émouvants, silencieux, des pleurs dont elle avait honte et qu'elle ne pouvait pas contenir.

– Non ! Je vous en prie, non ! » répétai-je. Et, me penchant vers elle, je posai pour l'apaiser la main sur son bras. Ses épaules tressaillirent comme sous le coup d'une décharge électrique, puis une espèce de déchirement traversa tout son corps recroquevillé.

Soudain le tremblement cessa, elle ne bougea plus. On eût dit que le corps attendait, épiait pour comprendre ce que signifiait ce contact. Si c'était de l'affection, de l'amour ou seulement de la pitié. Cette attente immobile, le souffle arrêté de ce corps aux aguets était terrible. Je n'eus pas le courage d'éloigner ma main qui avait si merveilleusement endigué les sanglots, prêts à jaillir, et pas la force non plus d'obliger mes doigts au geste de tendresse qu'espérait impatiemment sa peau brûlante – je le sentais bien. Je laissai ma main inerte, sur son bras, avec la sensation qu'à cet endroit tout son sang affluait vers moi.

Ma main resta posée, sans volonté, sans bouger… longtemps ? je l'ignore, car pendant ces minutes le temps me semblait suspendu, aussi immobile que l'air de la pièce. Bientôt je sentis un léger effort dans les muscles de la jeune fille. Sans me regarder elle la tira doucement vers elle, plus près de son cœur. Ensuite ses deux mains – la gauche s'était jointe craintivement à la droite – prirent tendrement ma grosse et lourde patte d'homme et commencèrent à la caresser avec timidité. Tout d'abord ses doigts tendres se promenèrent curieusement autour de ma paume, effleurant seulement la peau, puis avec leurs légers attouchements tentateurs, ils s'aventurèrent peu à peu avec précaution des articulations jusqu'au bout des doigts, en en palpant à plusieurs reprises les formes intérieures et extérieures. Ils s'arrêtèrent comme effrayés aux ongles durs, qu'ils contournèrent en tâtonnant, redescendirent en longeant les veines jusqu'aux poignets, pour glisser à nouveau de bas en haut et de haut en bas. C'était une sorte de reconnaissance superficielle et gênée de ma main, qu'ils ne s'enhardissaient jamais jusqu'à saisir et presser vraiment. Cette caresse qui s'approchait, naïve et hésitante, heureuse et honteuse, ne me faisait penser qu'au jeu de la vague qui vous baigne. Et cependant je sentais que dans cette partie abandonnée de moi-même, la jeune fille m'étreignait tout entier. Sa tête s'était renversée comme pour jouir avec plus d'intensité de ce léger contact. Les yeux fermés, les lèvres largement ouvertes, on eût dit qu'elle dormait et rêvait, un calme complet détendait et faisait rayonner son visage, tandis qu'avec un ravissement qui se répétait, ses doigts tendres glissaient le long de ma main, du poignet jusqu'au bout des ongles. Il n'y avait pas de passion dans cet attouchement, seulement un bonheur calme et émerveillé de pouvoir enfin posséder pendant un instant quelque chose de moi et de lui témoigner un

amour incommensurable. En aucun baiser de femme, même le plus ardent, je n'ai senti depuis lors une tendresse plus émouvante que dans ce jeu subtil et aussi doux qu'un rêve.

Je ne sais combien de temps cela dura. De tels événements sont en dehors du temps. Il y avait dans cette caresse timide quelque chose d'étourdissant, de fascinant, d'hypnotisant, qui me secouait et me bouleversait plus que le baiser subit et brûlant de l'autre jour. Je ne trouvais toujours pas la force de retirer ma main. « Je ne te demande que de tolérer mon amour », m'avait-elle écrit. Dans une sorte de torpeur à demi rêveuse, je trouvai délicieux ces effleurements incessants de ma peau, et je laissai faire, impuissant et honteux au fond de moi-même d'être ainsi aimé au-delà de toute mesure et de ne rien éprouver, de mon côté, qu'une crainte confuse, une horreur embarrassée.

Peu à peu cependant, mon immobilité me devint insupportable. Ce n'est pas tant la caresse elle-même qui me fatiguait, ce tendre va-et-vient des doigts, mais le fait que ma main était là comme morte, comme si elle ne m'appartenait plus et que cet être qui la caressait m'était pour ainsi dire étranger. Je savais, comme on entend dans un demi-sommeil sonner les cloches d'une église, que je devais réagir à cette caresse d'une manière ou d'une autre – résister ou répondre. Mais je n'avais pas l'énergie de faire ni l'un ni l'autre. Je désirais seulement mettre fin à ce jeu dangereux, et c'est ainsi que doucement, lentement, en espérant qu'elle ne s'en apercevrait pas, je repris possession de mes muscles et commençai à dégager ma main de la légère étreinte ! Mais la sensible jeune fille remarqua aussitôt, avant même que je m'en fusse réellement rendu compte, ce mouvement de retraite. D'un seul coup, comme effrayée, elle la lâcha. Ses doigts se détachèrent brusquement, leur chaleur ruisselante quitta ma peau. Un peu gêné, je retirai ma main. Car en même temps le visage d'Édith s'était assombri, et de nouveau le crispement coléreux de sa bouche commençait.

« Non, non ! » lui chuchotai-je sans trouver d'autre mot à dire, Ilona va rentrer. Et comme ces paroles molles et vides étaient sans force, que tout son corps se mettait à trembler, je fus encore pris de pitié. Je me penchai au-dessus d'elle et posai sur son front un baiser rapide.

Pourtant, ses yeux me fixèrent durement, comme s'ils voulaient lire mes pensées. Je n'avais pas réussi à tromper son sentiment clairvoyant. Elle savait

qu'en reprenant ma main, je m'étais soustrait à sa tendresse et que mon baiser hâtif n'exprimait pas l'amour, mais l'embarras et la pitié.

Ce fut là ma faute, en ces jours malheureux, ma faute irréparable et impardonnable, de n'avoir pu malgré tous mes efforts trouver la patience et la force de feindre jusqu'au bout. En vain je raffermissais ma résolution de surveiller mes moindres paroles, mes regards et mes gestes pour qu'elle ne se doute pas combien sa tendresse me pesait. Sans cesse je rappelais à ma conscience l'avertissement de Condor qui avait tant insisté sur ma responsabilité et le danger de la situation, si je blessais cette âme sensible. En vain me répétai-je : laisse-la t'aimer, dissimule, feins pendant ces huit jours pour ménager sa fierté. Ne fais rien qui lui permette de supposer que tu la trompes, que tu la trompes doublement en lui parlant en même temps avec une joyeuse assurance de sa guérison prochaine, alors qu'à ce sujet tu trembles au fond de toi-même de peur et de honte. Sois naturel, tout à fait naturel. Essaie de donner à ta voix de la gaieté, à tes mains de la douceur et de la tendresse.

Mais entre une femme qui a un jour révélé à un homme la passion qu'elle a pour lui et ce dernier, règne toujours une atmosphère particulière : brûlante, mystérieuse, dangereuse. La personne qui aime a une clairvoyance extraordinaire des sentiments de la personne aimée ; et comme l'amour, en vertu de sa nature, exige toujours l'infini, tout ce qui est mesure, modération, lui répugne instinctivement. Dans la moindre réserve de l'autre elle voit de la résistance, dans le refus de se donner complètement une inimitié cachée. C'est ainsi que tous mes efforts s'avéraient impuissants contre sa vigilance. Je n'arrivais pas à la convaincre. Elle sentait trop que ce qu'elle désirait de moi – que je réponde à son amour –, je le lui refusais. Parfois, au milieu de la conversation, et justement quand je m'efforçais avec le plus de zèle de gagner sa confiance, elle levait vers moi ses yeux gris et perspicaces, et alors j'étais obligé de baisser les miens. C'était comme si elle m'eût enfoncé une sonde jusqu'au fond du cœur, pour le connaître.

Trois jours se passèrent de cette façon, trois jours de torture pour elle et pour moi. Sans cesse je devinais une attente passionnée dans ses regards, dans son silence. Puis – le quatrième jour, je crois – commença cette étrange hostilité que je ne compris pas tout d'abord. J'étais venu comme d'habitude

au début de l'après-midi et je lui avais apporté des fleurs. Elle les prit sans bien les regarder, les mit négligemment à côté d'elle, pour me souligner par cette indifférence qu'il ne fallait pas que j'espère me libérer par des cadeaux. Après un presque méprisant : « Ah ! à quoi bon de si belles fleurs ? », elle se retrancha dans un silence ostensiblement hostile. J'essayai d'engager la conversation. Elle ne répondit que par des « ah ! » des « vraiment », des « bizarre, bizarre », me montrant clairement, d'une façon blessante, que ma conversation ne l'intéressait pas le moins du monde. À dessein elle me marquait aussi son indifférence par des gestes : elle jouait avec un livre, le feuilletait, le déposait à sa droite ou à sa gauche ou s'amusait avec toutes sortes d'objets. Elle bâilla même ouvertement une ou deux fois, puis, pendant que je parlais, appela le domestique pour lui demander s'il avait bien empaqueté la fourrure de chinchilla ; ce n'est qu'après qu'il eut répondu par l'affirmative qu'elle se retourna vers moi avec un « Continuez », qui signifiait nettement : « Votre bavardage est pour moi sans valeur. »

Je finis par sentir mon courage faiblir. Je regardais la porte de plus en plus souvent, dans l'espoir que quelqu'un vienne enfin me délivrer de cet éprouvant monologue, Ilona ou Kekesfalva. Ces regards bien sûr ne lui échappèrent pas. Sur un ton de prévenance sarcastique, elle s'enquit : « Que cherchez-vous ? Désirez-vous quelque chose ? » et à ma grande confusion, je ne pus que balbutier bêtement : « Non, non, ce n'est rien. » Le plus raisonnable, certes, eût été d'engager franchement la lutte et de lui dire : « Que me voulez-vous en vérité ? Pourquoi me torturez-vous ainsi ? Je peux m'en aller, si vous préférez. » Mais j'avais promis à Condor d'éviter toute brusquerie et toute provocation. Au lieu de rejeter d'un seul coup le poids de ce silence malveillant, je laissai stupidement la conversation se perdre dans les sables pendant deux longues heures, jusqu'à ce qu'enfin Kekesfalva apparût, timide comme toujours ces derniers temps, et peut-être encore plus embarrassé que jamais : « Si nous dînions ? »

Nous prîmes donc place autour de la table. Édith en face de moi. Pas une seule fois, elle ne leva les yeux ni n'adressa la parole à l'un de nous. Nous sentions tous les trois ce qu'il y avait d'obstiné, d'offensant et d'agressif dans son mutisme. Je m'efforçai avec d'autant plus d'énergie d'égayer l'atmosphère. Je parlai de notre colonel qui, comme un ivrogne se soûlant par période, avait tous les ans, en juin et juillet, sa « maladie des manœuvres ». Je

contai qu'au fur et à mesure que se rapprochait la date desdites manœuvres, il devenait de plus en plus agité, de plus en plus hargneux. Pour étoffer mon récit, je l'ornai, quoique je sentisse mon col m'étrangler, de détails insipides. Mais seuls les autres riaient, d'une façon contrainte, s'efforçant visiblement par là de couvrir le silence pénible d'Édith, qui pour la troisième fois bâilla ouvertement. Il faut pourtant continuer de parler, me dis-je. Et je racontai que nous étions maintenant à tel point bousculés que nous ne savions plus où donner de la tête. Quoique hier deux uhlans fussent tombés de cheval, frappés d'insolation, notre bourreau nous entreprenait chaque jour plus vigoureusement. Une fois à cheval, nous ne pouvions plus prévoir quand nous en descendrions, car dans sa rage de manœuvres il nous faisait répéter vingt fois, trente fois le moindre exercice. Avec peine j'avais réussi aujourd'hui à m'en aller à temps, mais j'ignorais si je pourrais venir le lendemain à l'heure habituelle, seul Dieu le savait et notre colonel, qui, pour le moment, se considérait comme son représentant sur terre !

C'étaient là, certes, des paroles innocentes qui ne pouvaient blesser personne et que j'avais adressées sur un ton détaché, presque gai, à Kekesfalva, sans même regarder Édith (je ne pouvais plus supporter ses yeux qui regardaient dans le vide). Brusquement quelque chose cliqueta. Elle avait jeté sur son assiette le couteau avec lequel elle jouait nerveusement depuis le début du dîner et elle nous fit peur à tous, en lançant :

« Eh bien ! si cela vous cause tant de tracas, restez à la caserne ou au café. Ça ne nous gênera pas tant !

Ce fut comme si quelqu'un venait de tirer un coup de fusil à travers la fenêtre, tellement nous étions interloqués.

– Voyons, Édith, balbutia Kekesfalva, la gorge sèche.

– C'est vrai, dit-elle, railleuse, en se rejetant contre le dossier de sa chaise, on ne peut qu'avoir pitié d'un homme si bousculé ! Pourquoi ne prendrait-il pas une journée de congé, le lieutenant ? Pour ma part, je la lui accorde volontiers. »

Kekesfalva et Ilona s'étaient regardés, tout consternés. Ils sentaient chacun l'irritation accumulée que cachait cette agression absurde. À la façon anxieuse dont ils se tournèrent ensuite vers moi, je devinai leur crainte que je

ne réponde avec hauteur à cette provocation. Je fis donc un effort sur moi-même :

« En somme vous avez raison, Édith, dis-je de l'air le plus cordial que je pus, malgré le martèlement que j'avais dans les tempes. Je ne suis pas un compagnon agréable quand j'arrive ici éreinté. Je me suis très bien rendu compte que je vous ai ennuyée aujourd'hui ! Mais vous devriez être plus généreuse. Songez que bientôt je ne pourrai plus venir chez vous, vous serez tous partis, la maison sera vide. Je ne puis pas me faire à l'idée que nous n'avons plus que quatre jours à nous voir, trois jours et demi, même. »

Mais un rire aigu, strident comme une étoffe qui se déchire, éclata en face de moi.

« Ha ! trois jours et demi ! Ha ! ha ! Il sait exactement dans combien de temps il sera enfin débarrassé de nous ! Il compte jusqu'aux demi-journées. Il a sans doute acheté tout exprès un calendrier et souligné à l'encre rouge : vendredi, départ ! Mais faites attention ! Peut-être avez-vous calculé trop vite ! Ha ! trois jours et demi, trois et un demi, un demi… »

Elle riait de plus en plus fort, et en riant elle nous regardait d'un air méchant, tout son corps tremblait. C'était plutôt comme une mauvaise fièvre qui la secouait – pas de la gaieté ! On voyait qu'elle eût voulu se redresser et sortir, et c'eût été le mouvement le plus naturel, le plus normal. Mais avec ses jambes paralysées impossible de quitter son fauteuil ! Cette immobilité forcée donnait à sa colère quelque chose de la férocité et de l'impuissance tragique d'un fauve en cage.

« Attends, je vais aller chercher Joseph, lui chuchota toute pâle Ilona, habituée depuis longtemps à deviner chacun de ses désirs, cependant que le père s'approchait d'elle, plein d'appréhensions. Mais celles-ci étaient inutiles, car lorsque le serviteur entra, Édith se laissa emmener docilement par lui et Kekesfalva. Elle quitta la pièce sans un mot d'adieu ni d'excuse. À notre stupéfaction, elle s'était cependant aperçue du trouble qu'elle avait causé. »

Je restai seul avec Ilona. J'étais comme un homme tombé d'un aéroplane et qui se relève, tout étourdi par sa chute sans bien savoir ce qui lui est arrivé.

« Vous devez comprendre, me dit Ilona, elle ne dort plus. La pensée du voyage l'agite terriblement et… vous ne savez pas…

– Si, Ilona, je sais. Je sais tout, dis-je. Et c'est justement pourquoi je reviendrai demain. »

Il faut tenir ! Être ferme ! me dis-je énergiquement lorsque, tout ému par cette scène, je rentrai à la caserne. Être ferme à tout prix ! Tu l'as promis à Condor, ta parole est engagée. Ne te laisse pas égarer par ses accès de nervosité et de mauvaise humeur. Ne perds pas de vue que cette hostilité apparente n'est en fait que le désespoir de quelqu'un qui t'aime, alors que tu n'as pour elle que froideur et dureté de cœur. Reste ferme jusqu'au dernier moment… dans trois jours, trois jours et demi l'épreuve sera terminée, tu pourras te détendre, respirer pendant des semaines et des mois ! Patience encore, patience – c'est la dernière ligne droite, juste encore trois jours !

Condor ne s'était pas trompé. Ce qui nous effraie surtout, c'est l'illimité, car nous ne le concevons pas, tandis qu'une épreuve circonscrite, précise agit sur nous comme un défi qui mobilise nos forces. Plus que ce dernier effort. Je sentais que j'en étais capable et cette certitude me donnait du courage. Le lendemain je fis mon service d'une façon impeccable, ce qui signifiait beaucoup, car cette fois nous dûmes nous rendre une heure plus tôt que d'habitude sur le terrain d'exercices et manœuvrer furieusement jusqu'à ce que la sueur nous en coulât du front et mouillât notre col. À ma surprise j'arrachai même à notre féroce colonel un involontaire : « C'est bien ! » L'orage ne s'en abattit que plus violemment cette fois sur le comte Steinhübel. Fou de chevaux comme il l'était, il avait acheté l'avant-veille une nouvelle bête aux longues jambes fines, un jeune pur sang plein de fougue ; mais, trop confiant dans ses talents de cavalier, il avait imprudemment négligé de l'essayer à fond. Pendant le rapport, la bête effrayée par l'ombre d'un oiseau s'était déjà cabrée. Au cours de la charge elle s'était tout bonnement emballée, et si Steinhübel n'avait pas été un aussi fameux cavalier, tout le front des troupes eût assisté à un beau désarçonnement. Ce ne fut qu'après une lutte presque acrobatique qu'il réussit à dompter l'animal furieux, exploit de maître qui fut loin pourtant de lui valoir des compliments du colonel. Il interdisait, une fois pour toutes, grogna-t-il, pareils exercices de cirque sur le champ de manœuvre. Si monsieur le comte n'entendait rien aux chevaux, il n'avait qu'à les faire dresser au manège et ne pas se rendre aussi ridicule devant les hommes.

Cette remarque malveillante avait chagriné le capitaine Steinhübel au-delà de toute mesure. Pendant le retour à la caserne et à table, il ne cessait de ruminer les paroles injustes qui lui avaient été adressées. Le cheval avait encore trop de sève. On verrait pourtant quelle allure splendide il aurait, une fois bien débourré ! Mais plus il s'excitait, plus les camarades le picotaient. Il s'était fait rouler, lui disaient-ils, ce qui le mettait hors de lui. Au milieu du débat qui devenait de plus en plus animé, une ordonnance s'approcha derrière moi. « On vous appelle au téléphone, mon lieutenant. »

Mû par un mauvais pressentiment, je bondis. Ces dernières semaines le téléphone, les télégrammes et les lettres ne m'ont apporté que des ennuis, des énervements… Que me veut-elle encore ? Je referme soigneusement sur moi la porte capitonnée de la cabine téléphonique, comme pour couper ainsi tout contact entre la sphère de la caserne et l'autre. Je décroche l'appareil. C'est Ilona.

« Je voulais juste vous dire (j'ai l'impression qu'elle parle d'un ton légèrement embarrassé) qu'il serait préférable que vous ne veniez pas aujourd'hui. Édith ne se sent pas très bien…

– Rien de sérieux ?

– Non, non… Mais je crois qu'il vaut mieux que nous la laissions se reposer et puis… (elle hésita bizarrement, trop longtemps) et puis-maintenant nous n'en sommes pas à un jour près… Nous devrons… nous allons ajourner le voyage.

– Ajourner ? » Le son de ma voix devait exprimer la crainte, car elle ajouta vite :

« Oui… mais nous espérons, seulement pour quelques jours… Du reste nous en parlerons demain ou après-demain… Peut-être vous téléphonerai-je entre-temps… Je voulais seulement vous dire cela tout de suite… Ainsi donc aujourd'hui il est préférable de ne pas venir… et… et… bonne journée et au revoir !

– Mais… » bredouillai-je. Plus de réponse. J'écoute encore quelques secondes. Rien. Elle a raccroché. Étonnant… Cela doit cacher quelque chose. Et pourquoi a-t-elle mis fin si vite à la conversation ? Comme si elle avait peur que je lui pose encore des questions. Pourquoi cet ajournement ? La date

du départ avait pourtant été bien fixée. Huit jours, m'a dit Condor. Huit jours. Je m'y étais préparé, j'étais fait à cette idée. Et maintenant il faudrait… Impossible… impossible… Je n'y résisterais pas… ces éternels tiraillements… En somme, moi aussi j'ai des nerfs… Il faut que cela ait une fin…

Fait-il vraiment si chaud dans la cabine ? J'ouvre en hâte la porte capitonnée, avec l'impression d'étouffer, et je reviens tout titubant à ma place. Personne, je pense, n'a remarqué mon absence. Les autres continuent à se moquer de Steinhübel, et derrière ma chaise vide l'ordonnance se tient debout, attendant patiemment avec le plat du rôti. D'un geste machinal, pour me débarrasser de lui, j'en mets une ou deux tranches dans mon assiette, mais je ne prends ni ma fourchette ni mon couteau, car mes tempes battent violemment, comme si sans répit l'on ciselait au marteau dans mon crâne les mots : « Ajourné. Voyage ajourné ! Pour quelle raison ? Il a dû se passer quelque chose. Est-elle tombée sérieusement malade ? L'ai-je offensée ? Pourquoi tout d'un coup ne veut-elle plus partir ? Condor m'a promis que je n'aurais à tenir que huit jours, et cinq sont passés… Mais plus de huit jours je ne peux pas… je ne peux pas !

« Oh, mais qu'est-ce que tu fabriques, Toni ? Notre petit rôti n'a pas l'air de te plaire, on dirait… Hé, voilà ce que c'est, quand on prend l'habitude des mets les plus délicats ! C'est bien ce que je pense, rien n'est plus assez fin pour lui ! »

C'est encore ce maudit Ferencz, avec son bon rire un peu lourd, et toujours ces allusions écœurantes qui sous-entendent que je me la coule douce, là-bas !

« Va au diable, fiche-moi la paix avec tes sales blagues ! » lui lançai-je. Ma voix a dû trahir ma rage accumulée, car deux enseignes, assis en face de nous, lèvent les yeux, ébahis.

« Écoute un peu, Toni, menace-t-il, je ne supporte pas ce ton ! On a bien le droit de plaisanter, vu la boustifaille… Que tu aies trouvé mieux ailleurs, cela ne me regarde pas, c'est ton affaire, tu as raison ! Mais à notre table, je peux tout de même remarquer que tu ne vides pas ton assiette ! »

Les voisins de table nous observent, l'air intéressé. Les claquements des

couverts ont baissé d'un seul coup. Même le commandant fait des petits yeux scrutateurs. Je comprends qu'il me faut réparer d'urgence ma vivacité.

« Et toi, Ferencz, dis-je en me forçant à rire, tu me permettras, j'espère, d'avoir une fois mal à la tête et de ne pas me sentir très bien. »

Ferencz se radoucit aussitôt. « Oh, pardon, Toni ! Et qu'est-ce qu'il t'arrive ? C'est vrai que tu n'as pas l'air en forme. Depuis plusieurs jours d'ailleurs, tu me fais cette impression… Mais, allez… tu vas te reprendre, n'est-ce pas, je ne m'inquiète pas trop pour toi. »

L'incident est clos, tout va bien. Pourtant ma colère bouillonne encore. À quoi jouent-ils là-bas, sur mon dos ? Une chose, puis une autre… le chaud, puis le froid… Non, je ne vais pas me laisser tourner en bourrique ! J'ai dit : trois jours et demi – pas une heure de plus ! Qu'ils ajournent ou qu'ils n'ajournent pas, ça m'est égal… Je ne me laisserai pas briser les nerfs ni tourmenter encore par cette satanée pitié. Cela finira par me rendre fou !

Il faut que je me domine pour ne pas trahir l'agitation qui s'est emparée de moi. J'ai envie de prendre mon verre et de le briser dans mes doigts ou de frapper du poing sur la table. J'ai absolument besoin de faire quelque chose de violent pour calmer mes nerfs. Tout, plutôt que rester assis sans rien faire, à attendre bêtement qu'ils m'écrivent ou qu'ils me téléphonent en me disant s'ils ajournent – ou s'ils ont encore changé d'avis ! Je n'en peux plus !

Autour de moi on discute toujours avec la même animation sur le cheval de Steinhübel.

« Je te dis qu'on t'a roulé, raille le maigre Jozci. Je m'y entends en chevaux et je te dis qu'avec cette charogne tu n'arriveras à rien, personne d'ailleurs.

– Ce n'est pas mon avis, fis-je brusquement. Moi, je parie qu'on peut en venir à bout, de ce bourrin. Dis donc Steinhübel, veux-tu que je prenne ta bête une heure ou deux, et que je te la mette au pas tout de suite ? »

Je ne sais pas comment cette idée m'était venue, mais le besoin de décharger ma colère contre quelqu'un ou quelque chose était si fort que j'avais sauté sur la première occasion. Tous me regardèrent, étonnés.

« À la bonne heure, dit Steinhübel en souriant, si tu as cette audace, tu me

rendras même service. J'en ai attrapé une crampe dans les doigts à force de tirer sur les rênes de cette sale bête. Si quelqu'un de moins fatigué que moi pouvait l'entreprendre, ce serait bien. Si tu veux, nous pouvons aller le détacher tout de suite ! En avant ! »

Tous bondissent de table avec l'idée qu'ils vont bien s'amuser. Nous allons à l'écurie chercher César – Steinhübel s'est peut-être trop hâté de donner ce nom éloquent à son fougueux cheval – qui s'inquiète tout de suite de voir rassemblé autour de lui une bande aussi bruyante. Il renifle, rue et piaffe dans son box étroit, il tire si fort sur son licou qu'on entend comme un craquement. Non sans peine, nous conduisons la bête rétive au manège.

Je n'étais d'ordinaire qu'un cavalier moyen, nullement comparable dans ce domaine à Steinhübel, le fou des chevaux. Cependant il n'eût pu trouver ce jour-là mieux que moi, ni l'indomptable César adversaire plus dangereux. La colère me raidissait les muscles ; une envie mauvaise de régler son compte à quelqu'un et d'être le vainqueur me faisait éprouver une sorte de plaisir sadique à montrer tout au moins à cet animal récalcitrant (faute de pouvoir m'en prendre à ce qui restait pour moi hors d'atteinte) que ma patience était à bout. Le vaillant César eut beau se lancer à droite et à gauche comme une fusée, ruer contre les murs, se cabrer et essayer de me désarçonner par de brusques sauts sur le côté, j'étais en pleine forme et je tirai sans pitié sur le bridon, comme si je voulais lui briser les dents, en même temps que je lui enfonçais mes talons dans les côtes. Avec ce traitement, il se déchaînait tant et plus. Sa résistance m'excitait, m'aiguillonnait, m'enthousiasmait, cependant que me stimulaient les remarques enthousiastes des officiers : « Tonnerre de Dieu, il lui en fait voir ! » ou « Regardez un peu, ce Hofmiller ! » La réussite d'un exploit physique vous donne toujours une certaine assurance morale. Au bout d'une demi-heure de lutte impitoyable, je me tenais victorieusement en selle, – et sous moi écumait, domptée, la bête mouillée de sueur comme si elle sortait d'une douche chaude. Son cou et sa bride étaient couverts d'une mousse blanche, ses oreilles restaient docilement baissées ; à peine une nouvelle demi-heure s'était-elle écoulée que l'invincible César était devenu doux et obéissant. Je n'avais même plus besoin de le presser du genou, et je pouvais à présent mettre tranquillement pied à terre pour recevoir les félicitations de mes camarades. Mais mon humeur batailleuse n'était pas calmée, et je me sentais si bien, dans cet état

d'excitation, que je priai Steinhübel de me laisser encore son César une heure ou deux, le temps d'aller faire un tour jusqu'au champ de manœuvre, au trot, naturellement, pour permettre à l'animal de se sécher.

« Volontiers, acquiesce Steinhübel en riant. Je sais que tu me le ramèneras dans un état impeccable. Maintenant il ne me jouera plus de vilains tours. Bravo, Toni ! Tous mes respects ! »

Je sors du manège, sous les applaudissements fougueux des camarades, je conduis l'animal vaincu, en lui tenant la bride très courte, à travers la ville, puis je gagne la campagne. Le cheval va d'un pas léger et apaisé, et moi-même je me sens léger et apaisé. Toute ma colère, toute mon irritation je l'ai passée durant cette heure d'efforts sur l'animal récalcitrant. À présent César trotte donc sagement, sans s'énerver. Steinhübel a raison : il a une allure splendide. On ne peut courir d'une façon plus belle, plus légère, plus souple. Peu à peu, ma mauvaise humeur a fait place à un plaisir presque rêveur. La promenade dure une bonne heure. Il est quatre heures et demie, je décide de rentrer. Nous en avons, César et moi, assez pour la journée. En un trot agréable, bien rythmé, nous regagnons la ville, par la chaussée qui m'est familière, comme un peu somnolents. Tout à coup, derrière moi, un coup de trompe strident. Aussitôt le nerveux animal pointe les oreilles et commence à trembler. Mais je sens à temps le frisson qui s'empare de lui, je serre les rênes et par une pression vigoureuse du genou, je le dirige sur un arbre au bord de la route, pour que l'auto puisse passer facilement.

Elle doit avoir un chauffeur plein d'égards, qui comprend la raison de mon écart prudent, car elle s'avance tout doucement. À peine entend-on le bruit du moteur. Il n'était pas besoin en fait que je prisse tant de précautions, car lorsque la voiture passe à côté de nous, le cheval est tout à fait calme. Je peux donc regarder tranquillement. Mais au moment où je relève les yeux, je m'aperçois que de l'intérieur quelqu'un me fait un signe, et je reconnais la tête ronde et chauve de Condor près de celle, presque aussi chauve et en forme d'œuf, de Kekesfalva.

Est-ce le cheval qui tremble sous moi, ou est-ce moi qui tremble ?… je ne sais… Qu'est-ce que cela veut dire ? Condor est ici et il ne m'a pas prévenu ? Il sort de chez les Kekesfalva, puisque le vieillard est avec lui. Mais pourquoi ne s'arrêtent-ils pas pour me saluer ? Et comment se fait-il que Condor soit

tout à coup ici ? De deux à quatre, c'est pourtant l'heure de sa consultation, à Vienne. Ils doivent l'avoir appelé d'urgence, ce matin de bonne heure. Certainement sa présence est en rapport avec le coup de téléphone que m'a donné Ilona et l'ajournement du voyage. Il s'est sûrement passé un fait que l'on me cache. Peut-être s'est-elle livrée à quelque acte de désespoir ? Elle avait du reste hier un air décidé et une assurance ironique qu'on ne voit que chez ceux qui couvent un projet dangereux ! Oui, ce doit être cela ! Si je galopais derrière Condor, peut-être le rattraperais-je à la gare ?

Mais, pensai-je aussitôt, il ne s'en va sans doute pas. Si c'est vraiment grave, il ne partira pas sans m'avertir. Peut-être m'a-t-il laissé un mot à la caserne. Il ne fera rien sans moi, contre moi. Cet homme-là ne m'abandonnera pas. Rentrons vite ! Certainement un mot de lui m'attend chez moi ou bien vais-je l'y trouver lui-même. Allons, vite !

Arrivé à la caserne, je conduis le cheval dans son box et, pour éviter tout bavardage, toute félicitation, je monte chez moi en courant par l'escalier contigu. Devant la porte de ma chambre, Kusma m'attend, en effet. À son visage anxieux, à ses épaules baissées, je comprends tout de suite qu'il y a quelque chose. Un monsieur en civil attend dans ma chambre, annonce-t-il avec une certaine appréhension. Il n'a pas osé le renvoyer, tellement il insistait. Or Kusma a l'ordre formel de ne laisser entrer personne chez moi. D'où sa crainte, laquelle fait bientôt place à l'étonnement, lorsqu'au lieu de le réprimander, je lance un jovial : « C'est bien ! » et j'ouvre vite la porte. Dieu soit loué ! Condor est venu. Il me racontera tout.

La porte ouverte, je vois se dresser une silhouette à l'autre bout de la pièce obscure (Kusma a tiré les persiennes à cause de la chaleur). Déjà je m'avance d'un air cordial, lorsque tout à coup je m'aperçois que ce n'est pas Condor. C'est un autre, et précisément l'homme que je me serais le moins attendu à voir là : Kekesfalva. Même si l'obscurité avait été plus grande, je l'aurais reconnu entre mille à sa façon timide de se lever et de s'incliner. Et lorsqu'il tousse tout d'abord légèrement avant de commencer à parler, je prévois déjà le ton humble, ému, de sa voix.

« Excusez-moi, mon lieutenant, me dit-il, d'avoir pénétré ainsi chez vous, sans m'annoncer. Mais le docteur Condor m'a chargé de vous transmettre ses salutations et de vous prier de lui pardonner de n'avoir pas fait arrêter la

voiture… Il avait tout juste le temps d'arriver à la gare pour prendre le rapide de Vienne… et il doit ce soir… c'est pourquoi il m'a prié de vous faire savoir combien il a regretté… C'est pour cela… que je me suis permis de monter chez vous… »

Il est debout devant moi, la tête inclinée comme sous un joug invisible. Dans l'ombre brille son crâne osseux. La servilité tout à fait inutile de son attitude commence à m'énerver. J'éprouve comme un vague malaise : derrière ces phrases embarrassées il y a sans nul doute une intention très précise. Un vieillard affligé d'une maladie de cœur ne grimpe pas trois étages pour le seul plaisir de transmettre des salutations insignifiantes. Il aurait pu aussi bien me les communiquer par téléphone ou attendre jusqu'au lendemain. Attention, me dis-je, ce Kekesfalva veut encore quelque chose de toi. Une fois déjà, il a surgi ainsi de l'ombre. Il commence comme un mendiant pour finir par t'imposer sa volonté, comme le djinn de ton rêve au jeune homme compatissant. Il ne faut pas lui céder, ne pas te laisser prendre ! Ne lui demande rien, ne lui pose aucune question et renvoie-le le plus vite possible !

Mais l'homme qui est là devant moi est un vieillard humblement courbé. Je vois la raie mince dans ses cheveux blancs, et comme en rêve, je me souviens de celle de ma grand-mère quand elle se penchait vers nous, les frères et sœurs, et qu'elle nous racontait des histoires, tout en tricotant. On ne peut pourtant pas éconduire impoliment ce vieil homme malade. Aussi, malgré les expériences antérieures, je lui dis :

« Vous êtes trop aimable, monsieur de Kekesfalva, de vous être dérangé. Vraiment trop aimable ! Asseyez-vous donc. »

Il ne répond pas. Sans doute n'a-t-il pas bien entendu. Mais il a compris du moins mon geste. Timidement il s'assoit sur le bord de la chaise que je lui ai offerte. C'est ainsi, pensai-je aussitôt, qu'il devait se tenir dans sa jeunesse, quand il était chez des étrangers. Et c'est ainsi que lui, le millionnaire, reste assis sur mon pauvre fauteuil de rotin branlant. Lentement, avec cérémonie, il enlève ses lunettes, puis tire son mouchoir et se met à en essuyer les verres… Mais, mon cher, je suis déjà fixé, je connais tes façons de faire, je suis au courant de tes trucs. Je sais que tu fais cela pour gagner du temps ! Tu veux que j'engage la conversation, que je te pose des questions, et je sais même

lesquelles. Tu désires que je te demande si Édith est vraiment malade et pourquoi on a dû ajourner le voyage. Mais je resterai sur mes gardes. Commence donc, si tu veux me parler ! Je ne ferai pas un pas vers toi. Non, tu ne m'auras pas, cette fois – en voilà assez de cette maudite pitié. Assez de ces éternelles exigences ! Assez de ces ruses et de ces hypocrisies ! Si tu veux quelque chose de moi, dis-le vite et franchement, mais ne te cache pas derrière ce nettoyage de lunettes par trop niais. Je ne donne pas dans le panneau, j'en ai assez de ma pitié !

Comme s'il avait lu dans ma pensée, le vieillard pose enfin ses lunettes. Il sent que je ne veux pas l'aider et qu'il lui faut commencer. La tête opiniâtrement baissée, il se met à parler sans me regarder. On dirait qu'il s'adresse à la table, comme s'il espérait obtenir du bois dur et rugueux plus de pitié que de moi.

« Je sais, mon lieutenant, commence-t-il d'un ton oppressé, que je n'ai aucun droit, aucun, de vous prendre votre temps. Mais que dois-je faire, que devons-nous faire ? Je n'en peux plus, nous n'en pouvons plus… Dieu sait comment cela lui a pris, impossible de lui parler, elle n'écoute plus personne. Et cependant elle ne le fait pas par méchanceté, je le sais, elle est malheureuse, terriblement malheureuse… ce n'est que par désespoir qu'elle nous inflige tout cela… croyez-moi, rien que par désespoir… »

J'attends. Que veut-il donc dire ? Qu'est-ce qu'elle leur inflige ? Explique-toi ! Pourquoi parles-tu avec tant de détours, pourquoi ne dis-tu pas ouvertement ce qui se passe ?

Mais le vieillard continue de regarder la table. « …Et pourtant tout était entendu, tout déjà préparé. Les wagons-lits étaient loués, les meilleures chambres retenues, et hier après-midi encore elle avait hâte de s'en aller ! Elle avait choisi les livres qu'elle devait emporter, essayé ses nouvelles robes et la fourrure que j'ai fait venir de Vienne. Et tout d'un coup, je ne sais comment, cela lui a pris après le dîner. Vous vous souvenez comme elle était nerveuse. Ilona ni moi ni personne ne comprend son attitude subite. Elle dit et crie et jure qu'à aucun prix elle ne partira, et qu'aucune force de la terre ne pourra la faire partir. Elle restera là, elle restera… Et même si la maison prenait feu. Elle ne marche pas dans cette duperie, dit-elle, on ne la trompera pas. Ce traitement, ce n'est qu'un moyen de l'éloigner, de se débarrasser

d'elle. Mais nous nous leurrons tous. Elle ne partira pas, elle restera, elle restera… »

Un frisson me secoue. C'était donc cela que cachait le rire coléreux de la veille ! A-t-elle remarqué que je n'en peux plus, ou est-ce seulement une mise en scène pour que je lui promette d'aller la voir en Suisse ?

Mais ne t'engage pas, me dis-je. Ne lui montre pas ton émotion, ni que cela te déchire les nerfs d'apprendre qu'elle reste. Je fais la bête et déclare d'un ton assez froid.

« Ah ! Cela s'arrangera ! Vous savez mieux que quiconque comme elle est lunatique. Du reste, Ilona m'a dit au téléphone qu'il ne s'agit que d'un ajournement de quelques jours. »

Le vieillard soupire et ce soupir sort de sa gorge comme un vomissement. On dirait que ce hoquet violent lui arrache ses dernières forces.

« Mon Dieu, si c'était vrai ! Mais ce qu'il y a de terrible, c'est que je crains… nous craignons tous qu'elle ne veuille vraiment plus partir du tout… Je ne sais pas, je n'y comprends rien… Le traitement lui est devenu tout à coup indifférent, la question de la guérison ne l'intéresse plus. "On ne me torturera pas plus longtemps, s'écrie-t-elle, je n'accepterai plus qu'on essaie des traitements nouveaux sur moi, tout cela n'a aucun sens !" Oh ! elle dit de telles choses qu'à les entendre, votre cœur s'arrête de battre. "J'en ai assez d'être trompée, sanglote-t-elle, je vois tout, je sais tout… tout !" »

Je réfléchis très vite : au nom du Ciel ! Aurait-elle remarqué… ? me serais-je trahi ? Condor a-t-il commis une imprudence ? Quelque remarque innocente a-t-elle pu lui faire soupçonner que tout n'est pas normal dans la cure en Suisse ? Sa clairvoyance terriblement méfiante lui a-t-elle fait comprendre en fin de compte que ce voyage est inutile ?

« Je ne comprends pas, dis-je prudemment. M^{lle} Édith avait pourtant une confiance absolue dans le docteur Condor, et s'il lui a recommandé si instamment cette cure… alors, je ne comprends vraiment pas…

– Oui, mais justement !… C'est là qu'est la folie : elle ne veut plus suivre de traitement du tout, elle ne veut plus guérir ! Savez-vous ce qu'elle a dit ? "Je ne partirai pour rien au monde… j'en ai assez de ces hypocrisies… Je

préfère rester l'infirme que je suis… je ne veux plus de guérison, je n'en veux plus, tout cela n'a plus aucun sens pour moi !"

– Aucun sens ? » répétai-je tout perplexe.

Mais le vieillard baisse un peu plus la tête, je ne vois plus ses yeux noyés, ses lunettes ont disparu. Et c'est seulement au mouvement de ses épaules que je m'aperçois qu'un violent tremblement s'est emparé de lui. Puis il murmure d'une façon presque inintelligible.

« Cela n'a plus aucun sens que je guérisse, dit-elle, en sanglotant, puisqu'… il… »

Le vieillard respire profondément comme s'il s'apprêtait à faire un grand effort. Puis il achève enfin : « puisqu'il… n'a pour moi que de la pitié. »

J'ai une sueur froide en l'entendant prononcer ce « il ». Jamais le vieillard ne m'a fait allusion aux sentiments de sa fille. Depuis longtemps déjà, il était visible qu'il m'évitait, qu'il osait à peine me regarder, alors qu'auparavant, il me manifestait tant d'affection, parfois même d'une façon gênante. Mais je savais que c'était la honte qui lui faisait garder ses distances. C'était terrible pour lui de savoir que son enfant s'était offerte à un homme qui la fuyait. Ses aveux secrets avaient dû le torturer effroyablement, et la passion avouée de sa fille le rendait honteux au-delà de toute mesure. Il avait comme moi perdu son naturel. Tout homme qui cache ou doit cacher quelque chose ne peut plus avoir le regard franc et ouvert.

Mais à présent c'est dit, et le même coup nous a frappés tous deux au cœur. Tous deux, ce mot une fois prononcé, nous restons muets et évitons de nous regarder. Un silence s'établit, qui semble figé comme l'air aussi au-dessus de la table, dans l'étroit espace qui nous sépare. Puis peu à peu ce silence s'étend ; comme un gaz noir, il monte jusqu'au plafond et emplit toute la pièce. D'en haut, d'en bas, de tous les côtés, il nous oppresse, et à la respiration précipitée du vieillard je me rends compte qu'il lui serre la gorge. Un instant encore, et il va nous étouffer tous les deux, à moins que l'un de nous ne se dresse et le brise d'un mot, ce vide oppressant et destructeur.

Soudain, alors, quelque chose se produit : je vois que le vieillard a fait un mouvement, un mouvement étonnamment lourd et maladroit. Et puis, qu'il s'écroule comme une masse sur le plancher. Derrière lui la chaise tombe elle

aussi avec bruit. Une attaque, voilà ma première pensée, une attaque d'apoplexie, car je sais qu'il est cardiaque, Condor me l'a dit. Horrifié, je me précipite pour l'aider, le relever et l'étendre sur le divan. Mais à ce moment je m'aperçois que le vieillard n'est pas du tout tombé de sa chaise. Il s'est jeté à terre. Il s'est mis à genoux (je ne m'en suis pas rendu compte d'abord, en me précipitant vers lui), et comme je veux le relever il se traîne vers moi, prend mes mains et supplie :

« Il faut que vous l'aidiez… vous seul pouvez l'aider… Condor aussi le dit : vous seul et personne d'autre !… Je vous en supplie, ayez pitié !… cela ne peut pas continuer ainsi… elle se tuera… »

Quoique mes mains tremblent violemment, j'empoigne avec vigueur le vieillard par les épaules pour le remettre debout de force. Mais lui s'agrippe à mes bras, je sens dans ma chair la pression désespérée de ses doigts – le djinn, le djinn de mon rêve, qui fait violence au jeune homme pitoyable ! « Aidez-la, gémit-il, pour l'amour du Ciel, aidez-la !… On ne peut pas la laisser dans cet état… C'est pour elle une question de vie ou de mort, je vous le jure… Vous ne pouvez pas vous imaginer ce qu'elle dit dans son désespoir. Il faut qu'elle disparaisse, sanglote-t-elle, afin que vous retrouviez votre repos et que tous, nous soyons débarrassés d'elle… Et cela n'est pas chez elle simple façon de parler, c'est terriblement sérieux… à deux reprises déjà elle a voulu mourir, une première fois en s'ouvrant les veines, et une autre en prenant des cachets. Quand elle a quelque chose dans la tête, personne ne peut l'en détourner, personne… Vous seul, à présent, pouvez la sauver, vous seul… Je vous le jure, vous seul…

– Mais c'est entendu, monsieur de Kekesfalva… Je vous en prie, calmez-vous… Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir. Si vous voulez, nous irons chez vous et j'essaierai de la convaincre. Oui, je vous accompagne tout de suite. Dites-moi ce qu'il faut que je lui dise, ce que je dois faire… »

Il lâcha soudain mon bras et me regarda fixement. « Ce que vous devez faire ?… Ne comprenez-vous donc vraiment pas ? Ou ne voulez-vous pas comprendre ? Elle vous a cependant tout avoué, elle s'est offerte à vous… et elle en est mortellement honteuse, à présent ! Elle vous a écrit et vous ne lui avez pas répondu ; jour et nuit elle se torture en se disant que vous la faites partir, que vous voulez vous débarrasser d'elle parce que vous la méprisez…

que vous… que vous avez de la répugnance pour elle… parce qu'elle… parce qu'elle… Ne savez-vous donc pas que faire attendre ainsi un être si fier, si passionné, c'est le tuer ? Pourquoi vous taisez-vous ? Pourquoi ne lui dites-vous pas un mot qui l'apaiserait, pourquoi êtes-vous si cruel, si inhumain avec elle ? Pourquoi tourmentez-vous cette innocente, cette malheureuse ?

– Mais j'ai cependant tout fait pour la calmer. Je lui ai dit…

– Rien ! Vous ne lui avez rien dit ! Vous devez pourtant bien vous apercevoir que votre silence la rend folle, qu'elle n'attend qu'une chose… le mot que vous ne lui dites pas et que toute femme attend de l'homme qu'elle aime… Elle n'aurait jamais osé rien espérer aussi longtemps qu'elle ne croyait pas à sa guérison… Mais maintenant qu'il est certain qu'elle guérira tout à fait, et dans peu de temps, pourquoi n'espérerait-elle pas la même chose que toute autre jeune fille… oui, pourquoi pas ?… Elle vous a même montré, elle vous l'a dit, avec quelle impatience elle attend un seul mot de vous… Elle ne peut pourtant pas faire plus que ce qu'elle a fait… elle ne peut pas vous supplier… Mais vous ne dites rien, vous ne dites pas le seul mot qui la rendrait heureuse… Est-ce que cela vous est vraiment si difficile !… Vous auriez tout ce qu'un homme peut avoir sur terre. Je suis un vieillard malade. Tout ce que je possède vous appartiendra, le château, le domaine, et les six ou sept millions que j'ai amassés en quarante années de travail… tout sera vôtre… demain déjà vous pourrez avoir tout cela, à tout moment, à toute heure. Moi je n'ai plus besoin de rien… je désire seulement que quelqu'un veille sur elle quand je ne serai plus. Et je sais, vous êtes un homme généreux et honnête, que vous la ménagerez, que vous serez bon pour elle ! »

Le souffle lui manqua. Épuisé, sans force, le vieillard retomba sur sa chaise. Mais moi aussi, mes forces étaient à bout, j'étais épuisé : je tombai sur l'autre siège. Et nous restâmes là, comme un moment auparavant, l'un en face de l'autre, sans mot dire, sans nous regarder. On n'entendait, par intervalles, que le léger tremblement de la table à laquelle il s'accrochait, provenant du frisson qui secouait son corps. Puis, au bout d'un certain temps, je perçus un bruit sec, comme quand un corps dur tombe sur un autre corps dur. Son front s'était affalé sur la table. Je compris toute la souffrance de cet homme et j'éprouvai un besoin infini de le consoler.

« Monsieur de Kekesfalva, dis-je en me penchant sur lui, ayez confiance

en moi… nous réfléchirons à tout cela, calmement… je vous le répète, je suis à votre entière disposition… je ferai tout ce qui est en mon pouvoir… Seulement cela-à quoi vous avez fait allusion tout à l'heure… c'est… c'est impossible… tout à fait impossible. »

Il tressaillit faiblement, comme un animal abattu recevant le coup de grâce. Ses lèvres remuèrent avec effort, mais je ne lui laissai pas le temps de parler.

« Ce n'est pas possible, monsieur de Kekesfalva, je vous en prie, n'en parlons plus. Réfléchissez une seconde… que suis-je donc ? Un petit lieutenant sans fortune, qui n'a que sa solde pour vivre. On ne peut pas se lancer comme cela dans l'existence, avec des moyens aussi limités, on ne peut pas nourrir deux personnes avec… »

Il voulut m'interrompre :

« Oui, je sais ce que vous allez me dire, monsieur de Kekesfalva ; l'argent n'a pas d'importance, et vous en avez bien assez. Je le sais, vous êtes riche et… je peux tout vous demander… Mais c'est justement cette différence de situation entre vous et moi, qui rend la chose impossible… Vous devez le sentir. Tout le monde penserait que je ne me suis décidé qu'à cause de l'argent, que je me suis… et Édith elle-même, croyez-moi, ne pourrait s'empêcher toute sa vie de soupçonner que je ne l'ai prise que pour sa fortune… et malgré… malgré les circonstances particulières… Croyez-moi, monsieur de Kekesfalva, quelque estime que j'aie pour votre fille et quelle que soit mon amitié pour elle, il faut que vous le compreniez… »

Le vieillard restait immobile. Tout d'abord je pensai qu'il ne m'avait pas compris. Mais peu à peu son corps sans force dessina un mouvement. À grand-peine, il leva la tête, cependant que ses yeux regardaient dans le vide. Ensuite il saisit des deux mains le rebord de la table et je vis qu'il voulait se redresser. Deux fois, trois fois il échoua. Enfin il réussit à se mettre debout, quoique l'effort qu'il venait d'accomplir fît encore vaciller cette ombre dans l'ombre de la pièce. Puis il dit, d'un ton tout à fait bizarre, effroyablement neutre, comme si sa propre voix était morte en lui :

« Alors… alors tout est fini. »

Ce ton, ce renoncement avait quelque chose d'affreux. Le regard toujours

fixé dans le vide, sa main tâtonna sur la table à la recherche de ses lunettes. Il ne les posa pas devant ses yeux pétrifiés – à quoi bon voir encore, à quoi bon vivre ? – mais les fourra maladroitement dans sa poche. Cinq doigts bleuâtres (où Condor avait vu les signes de la mort) se promenèrent encore sur la table jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé son chapeau noir tout froissé. Alors il se tourna pour s'en aller et murmura, sans me regarder :

« Excusez-moi de vous avoir dérangé. »

Il avait mis son chapeau de travers. Ses jambes lui obéissaient mal, il s'avançait en titubant vers la porte comme un somnambule. Puis, comme mû par une brusque pensée, il ôta son chapeau, s'inclina et répéta :

« Excusez-moi de vous avoir dérangé. »

Il songeait encore à s'incliner, le vieil homme malheureux ! Ce geste de politesse au milieu de sa détresse me bouleversa. Soudain je sentis de nouveau en moi cette chaleur, ce jaillissement, qui m'envahissait et me montait jusqu'aux yeux, et en même temps cet amollissement que je connaissais trop bien : la pitié avait encore eu raison de moi. Je ne pouvais pas laisser partir ainsi vers le désespoir, vers la mort ce vieillard qui était venu m'offrir sa fille, son bien le plus précieux, – et l'abandonner à lui-même, lui arracher la vie. Il fallait que je lui dise un mot de consolation, d'apaisement. Je me précipitai derrière lui.

« Monsieur de Kekesfalva, je vous en prie, ne donnez pas à mes paroles un sens qu'elles n'ont pas… Vous ne pouvez pas vous en aller comme cela et lui dire… ce serait terrible pour elle en ce moment… et… et ce ne serait pas vrai non plus. »

J'étais de plus en plus ému, car je voyais que le vieillard ne m'écoutait pas. Vraie statue du désespoir, il était là figé dans l'ombre, tel un mort vivant. J'éprouvai de plus en plus fort le besoin de le tranquilliser.

« Ce ne serait pas vrai, monsieur de Kekesfalva, je vous le jure… et rien ne me serait plus pénible que de savoir… que j'ai offensé votre fille… ou de laisser croire à Édith que je n'ai pas pour elle un sentiment sincère… personne ne peut l'aimer plus que moi, je vous le jure… ce serait vraiment une folie de sa part de penser que… qu'elle m'est indifférente… au contraire… au contraire, je voulais seulement dire que cela n'aurait pas de

sens si aujourd'hui… si maintenant je disais… pour le moment il n'y a qu'une chose qui compte… c'est qu'elle se ménage… qu'elle guérisse !…

– Mais ensuite… quand elle sera guérie… ? »

Il s'était brusquement tourné vers moi. Ses pupilles, sans vie un instant plus tôt, étaient devenues phosphorescentes dans la pénombre.

La peur me saisit. Je sentis le danger. Faire une promesse là, sur-le-champ, c'était à jamais m'engager. Mais je me repris vite et me dis que ce qu'elle espérait était illusoire. Elle ne guérira pas tout de suite. Cela pouvait durer encore des années et des années. Il ne fallait pas penser trop loin, a dit Condor, il s'agissait seulement de la calmer maintenant, de la consoler. Pourquoi ne pas lui donner quelque espoir, ne pas la rendre heureuse pendant quelque temps ? Je répondis :

« Oui, quand elle sera guérie, alors, bien entendu… Je viendrai chez vous… de moi-même. »

Il me regarda. Un tremblement l'agita. Une force intérieure semblait le pousser sans qu'il s'en aperçût.

« Puis-je… puis-je lui dire cela ? »

De nouveau je vis le danger. Mais je n'avais plus la force de résister à son regard suppliant.

« Oui, fis-je d'un ton ferme, dites-le-lui. » Et je tendis la main au vieillard.

Ses yeux brillèrent, se remplirent de larmes de remerciement. Tel dut être le regard de Lazare lorsqu'il sortit de la tombe et que, tout étourdi, il revit le ciel et sa sainte lumière. Sa main tremblait dans la mienne, tremblait de plus en plus. Puis il pencha le front, fortement. Je me souvins à temps qu'une fois déjà il s'était incliné de la sorte et m'avait embrassé la main. Je la retirai vite et redis :

« Oui, faites-lui-en part, je vous en prie : qu'elle soit sans crainte. Et avant tout qu'elle guérisse rapidement, pour elle et pour nous tous !

– Oui répéta-t-il, extatique, qu'elle guérisse, qu'elle guérisse bientôt. À présent elle va partir tout de suite, oh ! j'en suis sûr. Elle partira et guérira,

par vous, pour vous… Je l'ai su tout de suite : c'est Dieu qui vous a envoyé vers moi… Mes remerciements ne comptent pas… Dieu vous récompensera… Je m'en vais… Non, restez, ne vous dérangez pas, je m'en vais. »

Et d'un pas tout autre que celui que je lui connaissais, un pas léger, élastique, il se dirigea vers la porte suivi de ses basques flottantes. Elle se ferma derrière lui avec un bruit clair, presque joyeux. Je restai seul, légèrement étourdi, comme chaque fois qu'on a fait quelque chose de décisif, sans y avoir réfléchi tout d'abord. Mais ce que j'avais promis dans le mouvement de ma faiblesse, avec toutes les responsabilités que cela entraînait, je n'en eus vraiment conscience qu'une heure plus tard, lorsque mon ordonnance, frappant doucement à la porte, me tendit une lettre dont le format et le papier bleu m'étaient bien connus :

« Nous partons après-demain. Je l'ai promis solennellement à papa. Pardonnez mon attitude de ces derniers jours, mais j'étais tout à fait bouleversée par la crainte d'être pour vous une charge. À présent je sais pourquoi et pour qui je dois guérir. À présent, je ne crains plus rien. Venez demain le plus tôt possible. Jamais je ne vous aurai attendu avec plus d'impatience. Toujours vôtre. É. »

« Toujours. » Un brusque frisson me secoue à ce mot qui vous lie irrévocablement et de façon éternelle à quelqu'un. Mais il n'y avait plus de retour possible en arrière. Une fois de plus, ma pitié avait été plus forte que ma volonté. Je m'étais donné. Je ne m'appartenais plus.

Ressaisis-toi, me dis-je. C'est la dernière chose qu'ils t'ont arrachée : cette demi-promesse qui d'ailleurs ne se réalisera jamais. Encore un jour de patience où tu dois te prêter à cet amour insensé, deux, tout au plus, puis ils partiront et tu seras libre. Mais plus l'après-midi du lendemain s'avançait, plus mon malaise s'accroissait, plus torturante était la pensée d'avoir à soutenir le regard tendre et confiant de la jeune fille, avec un mensonge de plus dans le cœur. En vain m'efforçai-je au café de bavarder sur un ton léger avec mes camarades, le tic tac de mes tempes, le tremblement de mes nerfs me rappelaient trop à la réalité, et aussi une brusque sécheresse dans le gosier, comme si en moi couvait et fumait un incendie. Sans réfléchir, je commandai un cognac et l'avalai. La sécheresse continuait de me serrer la

gorge. J'en commandai un autre, mais ce n'est qu'au troisième que je compris mon but inconscient : je buvais pour me donner du courage, pour ne pas être lâche ou sentimental, là-bas. Il y avait en moi une chose que je voulais endormir auparavant : peut-être la peur, peut-être la honte, un très bon ou un très mauvais sentiment. Oui, c'était cela, rien que cela – c'est aussi pourquoi juste avant l'assaut, on accorde double ration d'eau-de-vie aux soldats –, je voulais m'étourdir afin de me cacher les difficultés et, qui sait, les dangers auxquels je m'exposais. Mais le premier effet de ces trois verres fut que je sentis mes jambes s'alourdir et quelque chose bourdonner et forer dans ma tête comme l'appareil d'un dentiste avant le choc douloureux. Ce n'était pas un homme sûr de lui, à la tête claire, et surtout pas un homme joyeux qui s'engagea le cœur battant sur la longue route (elle me parut cette fois interminable) menant à la maison redoutée.

Tout se passa pourtant bien mieux que je ne l'avais pensé. Un autre étourdissement m'attendait, une ivresse plus élevée, plus pure que celle cherchée dans l'alcool grossier. Car la vanité, elle aussi, étourdit, de même que la reconnaissance et la tendresse vous enivrent. Déjà, à la porte le brave et vieux Joseph s'écrie tout heureux à ma vue : « Oh ! monsieur le lieutenant ! » L'émotion l'étrangle, il se balance sur le pied droit, sur le gauche et me regarde avec dévotion. « Que monsieur le lieutenant veuille bien passer dans le salon ! M^{lle} Édith l'attend depuis longtemps déjà ! » me chuchote-t-il sur le ton ému d'un enthousiasme contenu.

Je m'étonnai ; pourquoi cet étranger, ce vieux domestique, me regarde-t-il d'un air si ravi ? Pourquoi me montre-t-il tant d'affection ? Est-ce que cela rend vraiment les hommes bons et heureux de voir chez les autres de la bonté et de la pitié ? Si oui, Condor aurait raison : celui qui vient en aide même à une seule personne aurait donné par là un sens à sa vie, alors cela vaudrait vraiment la peine de se dévouer pour un autre jusqu'à la limite de ses forces et même au-delà. Alors tous les sacrifices seraient raisonnables et même un mensonge, s'il rend quelqu'un heureux, aurait plus d'importance que toutes les vérités.

Mais voici Ilona qui s'avance à ma rencontre, le visage radieux. Son regard m'enveloppe, plein de tendresse. Jamais elle ne m'a serré la main avec tant d'effusion. « Merci », dit-elle. Sa voix a la douceur d'une chaude pluie

d'été. « Vous ne savez pas ce que vous avez fait pour la pauvre enfant. Vous l'avez sauvée, aussi vrai qu'il y a un Dieu ! Vite, je ne peux pas vous dire avec quelle impatience elle vous attend. »

Entre-temps, l'autre porte s'est ouverte doucement. J'avais le sentiment que quelqu'un était derrière, aux aguets. Le vieillard entre, il n'y a plus dans ses yeux cet effroi, cette fixité de la veille, mais un tendre rayonnement. « Que c'est bien d'être venu ! Vous allez être étonné de voir à quel point elle est transformée. Jamais encore au cours de toutes ces années de malheur, je ne l'ai vue si gaie, si joyeuse. C'est un miracle, un véritable miracle ! Oh Dieu ! que vous êtes bon pour elle, que vous êtes bon pour nous ! »

C'était plus fort que lui : il avalait ses sanglots et avait honte de cette émotion, qui peu à peu me gagnait. Car qui eût pu rester insensible devant une telle gratitude et un pareil enthousiasme ? Je ne pense pas avoir jamais été un homme infatué de soi, quelqu'un qui s'admire ou se surestime, et encore aujourd'hui je ne crois ni à ma bonté ni à mon énergie. Mais devant cette manifestation une chaude vague d'assurance passait irrésistiblement en moi, emportant toute crainte, toute lâcheté. Pourquoi me refuserais-je à cet amour, si cela pouvait rendre tout ce monde si heureux ? J'étais devenu presque impatient de passer dans la pièce que j'avais quittée si désespéré l'avant-veille.

Dans le fauteuil était assise une jeune fille que je reconnus à peine, tant étaient grandes la joie et la lumière qui émanaient d'elle. Elle portait une robe de soie bleu pâle, qui la faisait paraître encore plus jeune. Dans ses cheveux roux brillaient des fleurs blanches – étaient-ce des myrtes ? – et près d'elle on voyait toute une rangée de corbeilles de fleurs, un vrai buisson coloré. Elle savait sans doute depuis quelques instants que j'étais dans la maison, et elle avait dû entendre, aux aguets dans sa fébrilité, que j'arrivais et saluais les autres. Pourtant, elle n'avait pas cette fois ce regard scrutateur et méfiant qu'en temps ordinaire, ses yeux à demi ouverts dirigeaient sur moi quand j'entrais dans le salon. Elle se tenait droite et légère sur son siège. J'oubliai cette fois complètement que la couverture masquait une infirmité et que le fauteuil profond était en fait une prison ; je regardai avec étonnement cette jeune fille presque inconnue dont la joie faisait une enfant, mais la beauté une femme. Elle remarqua mon mouvement de surprise et l'accueillit comme un

cadeau. Le ton de notre période de camaraderie confiante réapparut dans sa voix, lorsqu'elle s'écria :

« Enfin ! Enfin ! Veuillez vous asseoir, là, à côté de moi. Et, je vous en prie, taisez-vous. J'ai des choses extrêmement importantes à vous dire. »

Je m'assis avec un sentiment de parfait naturel. Car comment être troublé, embarrassé, quand on vous parle sur un ton si cordial, si amical ?

« Écoutez-moi juste une minute. Et surtout, ne m'interrompez pas, d'accord ? (Je sentis qu'elle avait réfléchi à chacun de ses mots.) Je sais tout ce que vous avez dit à mon père. Je sais ce que vous voulez faire pour moi. À présent croyez chaque mot de ce que je vais vous promettre : jamais je ne vous demanderai – vous entendez, jamais ! – pourquoi vous avez agi comme vous l'avez fait, si c'est pour mon père ou pour moi. Si c'était par pitié ou non… ne m'interrompez pas : je ne veux pas le savoir, je ne veux pas… je ne veux plus me casser la tête avec cela, me torturer et torturer les autres. Il me suffit de savoir que je ne vis que grâce à vous, que j'ai seulement commencé à vivre hier et que si je guéris, je ne le devrais qu'à vous, à vous seul ! »

Elle hésita un moment, puis poursuivit : « Et maintenant, écoutez encore la promesse que je vous fais, de mon côté. Cette nuit j'ai bien réfléchi à tout. J'ai réfléchi pour la première fois comme une personne normale, non pas comme autrefois, lorsque j'étais encore inquiète, en proie à l'impatience et à l'énervement. C'est merveilleux, je m'en rends compte à présent, de penser sans peur, merveilleux de pouvoir sentir, vivre comme un être raisonnable, et c'est vous, vous seul qui avez fait cette chose. C'est pourquoi je ferai tout ce que les médecins me prescriront, tout, tout, pour guérir, n'être plus le monstre que je suis. Je ne lâcherai pas prise, et je m'acharnerai, maintenant que j'ai un but. Je me battrai de toutes mes forces, avec toutes les ressources de mon corps et de mon sang, et je crois que si l'on veut quelque chose avec une énergie aussi farouche, Dieu n'a qu'à s'incliner et vous l'accorder… Mais si cela ne devait pas réussir… je vous en prie, ne m'interrompez pas… ou si cela ne réussissait pas entièrement, si je ne guérissais pas tout à fait, si je ne devenais pas aussi normale, aussi mobile, que les autres – alors ne craignez rien. J'en porterai le poids toute seule. Je sais qu'il est des sacrifices qu'on ne doit pas accepter, surtout de l'homme qu'on aime. Si par conséquent le traitement en lequel je mets tout mon espoir devait échouer, alors vous

n’entendrez plus jamais parler de moi, jamais plus vous ne me reverrez. Je ne vous serai jamais à charge, je vous le jure, car je ne veux plus être à charge à personne, surtout à vous. Voilà, c’est tout. Et maintenant plus un mot là-dessus… Il ne nous reste plus que quelques heures à passer ensemble, dans les jours qui vont suivre. Je voudrais essayer de les passer dans la joie. »

C’était avec une tout autre voix qu’elle parlait maintenant, une voix d’adulte. C’étaient de tout autres yeux, non plus les yeux inquiets de l’enfant, ni les yeux dévorants et exigeants de la malade. Son amour n’était plus celui du début, tourmenté, désespéré. Et moi non plus, je ne la regardais plus de la même façon ; la pitié pour l’incurable ne m’oppressait plus, je n’avais plus besoin désormais d’être prudent et craintif, mais seulement cordial et naturel. Sans bien m’en rendre compte, j’éprouvais à présent une nouvelle et véritable tendresse pour cette faible jeune fille au visage éclairé par le rayonnement d’un bonheur inespéré. Sans réfléchir, je m’approchai d’elle pour lui prendre la main, et ce contact ne provoqua plus comme l’autre fois un tremblement sensuel. Calme et consentant, le mince poignet froid s’offrit à ma pression et je constatai, tout heureux, que le pouls battait avec calme.

Puis nous nous entretînmes sans aucune contrainte du voyage et de faits insignifiants, nous parlâmes de ce qui s’était passé à la ville et à la caserne. Je me demandais comment j’avais pu me tourmenter, alors que tout était si simple ; il suffisait de s’asseoir à côté de quelqu’un et de lui tendre la main, de ne plus se contracter ni se cacher, de montrer qu’on n’avait l’un pour l’autre que des sentiments cordiaux, d’accepter sans honte et avec gratitude la tendresse que l’on vous offrait.

Puis nous nous mîmes à table. Les girandoles d’argent étincelaient à la lumière des chandelles, et les fleurs montant des vases faisaient penser à des flammes multicolores. Les glaces se renvoyaient la lumière du lustre de cristal, cependant qu’au-dehors, comme une coquille enveloppant sa perle brillante, la maison se taisait. Parfois je croyais entendre la respiration paisible des arbres et le souffle chaud et voluptueux du vent sur la prairie, dont le parfum pénétrait par les fenêtres ouvertes. Tout était plus beau, plus enchanteur que jamais. Le vieillard droit et solennel sur son siège avait l’air d’un prêtre. Jamais je n’avais vu Édith ni Ilona si gaies et si jeunes, jamais le plastron du domestique n’avait brillé d’une blancheur si éclatante, jamais la

peau lisse des fruits n'avait resplendi de couleurs si variées. Et nous mangions, buvions, parlions et nous réjouissions de la concorde retrouvée. Comme un gazouillis d'oiseaux les rires voletaient de l'un à l'autre, la gaieté montait et descendait comme une vague joueuse. C'est seulement quand le domestique emplit les verres de champagne et que je levai le mien vers Édith en disant : « À votre santé ! » que tous devinrent brusquement silencieux.

« Oui, il faut guérir, dit-elle en me regardant avec confiance, comme si mon souhait avait pouvoir de vie et de mort. Guérir pour toi.

– Dieu le veuille ! » fit le père. Il s'était levé, il ne pouvait plus rester en place. Les larmes mouillaient ses lunettes, il les ôta et les essuya longuement. Je m'aperçus que ses mains, qu'il s'efforçait de retenir, désiraient me toucher, et je ne m'y refusai pas. Moi aussi j'éprouvais le besoin de lui montrer ma reconnaissance, je m'approchai de lui et le pris dans mes bras, de sorte que sa barbe effleura ma joue. Lorsque je le lâchai, je remarquai qu'Édith me regardait. Ses lèvres à demi ouvertes tremblaient légèrement. Je compris qu'elles désiraient elles aussi mon contact. Aussi me penchai-je rapidement vers elle et je baisai sa bouche.

C'étaient les fiançailles. Mon baiser n'était pas réfléchi, mais dicté par l'émotion. C'était arrivé sans que j'en eusse eu bien conscience et sans que je l'eusse voulu, mais je ne le regrettai pas. Car elle ne colla pas sauvagement, comme la fois précédente, sa poitrine contre la mienne, elle ne me retint pas contre elle. Humblement, comme on reçoit un grand cadeau, ses lèvres prirent les miennes. Les autres se taisaient. À ce moment provint d'un angle de la pièce un bruit timide. Il nous sembla tout d'abord que c'était un toussotement embarrassé, mais lorsque nous levâmes les yeux, nous vîmes que c'était le domestique qui sanglotait doucement. Il avait posé sa bouteille et s'était vite détourné. Nous fîmes semblant de ne pas remarquer son émotion intempestive, mais chacun de nous sentait ces larmes étrangères picoter ses propres yeux. Soudain la main d'Édith se posa sur la mienne : « Laisse-la-moi un instant. »

Je ne savais pas ce qu'elle voulait faire. Elle glissa quelque chose de froid et de lisse à mon annulaire. C'était un anneau. « Pour que tu penses à moi quand je serai partie », dit-elle en manière d'excuse. Je ne regardai pas l'anneau, mais je pris sa main et l'embrassai.

Ce soir-là j'étais Dieu. J'avais créé le monde, et il était bon et juste. J'avais donné la vie à un être humain, son front brillait, pur comme le matin, et dans ses yeux se reflétait l'arc-en-ciel du bonheur. J'avais couvert la table de richesses, de mets délicieux, de vins, de fruits, de fleurs. Magnifiquement présentés, ces témoins de ma générosité étaient pour moi autant de présents, ils s'avançaient vers moi dans des plats resplendissants et des corbeilles pleines, et le vin coulait, les fruits étincelaient, ils s'offraient doux et délicieux à ma bouche. J'avais apporté de la joie dans la pièce et de la lumière dans le cœur des hommes. Dans les verres scintillait le soleil du lustre, la nappe de damas brillait comme de la neige, et je voyais avec fierté que les hommes aimaient la lumière qui sortait de moi, et j'acceptais leur amour et je m'en enivrais. Ils m'offraient du vin, et je le buvais jusqu'au fond du verre ; ils m'offraient des fruits et des plats, et leurs dons me réjouissaient. Ils me montraient du respect et de la gratitude, et j'accueillais leurs hommages comme j'acceptais les mets et les boissons.

Ce soir-là j'étais Dieu. Mais je ne jetais pas, de mon trône élevé, un regard indifférent sur mon œuvre. Je me tenais doux et bienveillant au milieu de mes créatures et je voyais leur visage à travers les nuages argentés de mon imagination. À ma gauche était assis un vieillard. La grande lumière de la bonté qui émanait de moi avait lissé les plis de son front raviné et fait disparaître les ombres de ses yeux. J'avais éloigné de lui la mort et il parlait d'une voix de ressuscité, reconnaissant du miracle que j'avais accompli. À côté de moi se tenait une jeune fille qui avait été une malade, enchaînée et asservie à ses souffrances, empêtrée dans les complications de son âme, mais que baignait à présent de son éclat la lumière de la guérison. Du souffle de mes lèvres, je l'avais tirée de l'enfer de l'angoisse et portée dans le ciel de l'amour, et son anneau brillait à mon doigt comme l'étoile du matin. En face d'elle je voyais une autre jeune fille, elle aussi souriant avec reconnaissance, car j'avais mis de la beauté sur son visage et dans la sombre et odorante forêt de sa chevelure d'où se dégageait un front luisant. Tous, je les avais comblés et exaltés par le miracle de ma présence, tous portaient ma lumière dans les yeux. Quand ils se regardaient, j'étais le flambeau qui brillait dans leur regard. Quand ils parlaient, j'étais le sens de leurs paroles, et quand nous nous taisions, j'occupais seul leurs pensées. Car moi seul j'étais le commencement, le centre et la cause de leur bonheur. Quand ils se

glorifiaient, c'est moi qu'ils glorifiaient, et quand ils s'aimaient, c'est moi qu'ils aimaient comme le créateur de leur amour. Et moi j'étais là au milieu d'eux, content de mon œuvre, et je voyais qu'elle était bonne. Et tout en buvant leur vin, je buvais leur amour, tout en me réjouissant de leurs offrandes, je goûtais leur bonheur.

Ce soir-là, j'étais Dieu. J'avais apaisé les eaux de l'inquiétude et chassé de ces cœurs l'obscurité. Mais en moi-même aussi j'avais banni la crainte, mon âme était calme comme jamais elle ne l'avait été. Pourtant à la fin de la soirée, lorsque je me levai de table, une légère tristesse s'empara de moi, la tristesse éternelle de Dieu le septième jour, lorsqu'il eut terminé son œuvre – et cette mélancolie se refléta sur tous les visages. Le moment de la séparation était venu. Nous étions tous étrangement émus, comme si nous savions que quelque chose d'unique prenait fin, une de ces rares heures délivrées de tout souci qui, semblables aux blancs nuages, passent et ne reviennent pas. Même j'étais ennuyé de quitter la jeune fille. Comme un amoureux, je retardais le moment de prendre congé d'elle, qui m'aimait. Comme ce serait bien, pensais-je, de rester auprès de son lit, de caresser sa timide et tendre main, et de voir encore ce rose sourire du bonheur éclairer son visage. Mais il se faisait tard. Je l'embrassai rapidement sur la bouche. Je sentis alors qu'elle retenait son souffle comme si elle eût voulu garder en elle la chaleur du mien. Puis je me dirigeai vers la porte, accompagné du père. Un dernier regard encore, un dernier salut, et je m'en allai, libre et sûr de moi, comme on se sent toujours après l'accomplissement d'une œuvre, d'une action méritoire.

Je fis quelques pas dans le hall, où le domestique attendait déjà avec mon képi et mon sabre. Que ne suis-je parti tout de suite, que n'ai-je eu moins d'égards ! Mais Kekesfalva ne pouvait pas encore me laisser partir. Il me prenait le bras, le caressait, le reprenait et le caressait encore pour me répéter sans cesse combien il m'était reconnaissant de ce que j'avais fait pour lui. Maintenant il pouvait mourir tranquille, son enfant guérirait, tout était bien, et cela grâce à moi, uniquement grâce à moi ! Ces marques d'affection m'étaient de plus en plus pénibles en présence du domestique, qui restait là, attendant patiemment et la tête baissée. À plusieurs reprises déjà, j'avais serré la main du vieillard pour prendre congé, mais il ne me lâchait pas. Et moi, imbécile, prisonnier de ma pitié, je restais. Je ne trouvais pas la force de m'arracher à lui, quoiqu'au fond de moi une voix me pressât de partir : va-

t'en ! me disait-elle. C'est assez, c'est trop déjà !

Soudain j'entendis un bruit confus derrière la porte. Je prêtai l'oreille. On eût dit qu'une dispute avait éclaté dans la pièce voisine ; je percevais nettement des répliques violentes qui s'échangeaient. Et je reconnus avec effroi les voix d'Ilona et d'Édith. L'une paraissait vouloir quelque chose, dont l'autre s'efforçait de la détourner. « Je t'en prie ! implorait la voix d'Ilona, reste là. – Non, laisse-moi, laisse-moi ! » répondait la dure voix d'Édith en colère. De plus en plus inquiet, j'écoutais sans plus faire attention au bavardage du vieillard. Que se passait-il derrière cette porte ? Pourquoi la paix était-elle rompue, ma paix, la trêve du Dieu de ce jour ? Que voulait si impérieusement Édith, que désirait empêcher l'autre ? Et tout à coup j'entendis l'affreux toc toc des béquilles. Pour l'amour du ciel ! elle ne voudrait pas me suivre sans l'aide de Joseph… Mais déjà le bruit précipité se rapprochait : toc toc, droite, gauche, droite, gauche (dans mon esprit je voyais les oscillations de son corps) ; elle devait être maintenant tout près de nous. Puis un fracas, une poussée, comme si une masse s'était jetée contre la porte, un souffle haletant et le bruit sec, comme d'une noix qu'on casse, du bouton violemment pressé.

Vision effroyable ! Appuyée au battant de la porte apparut Édith, épuisée par l'effort. Elle s'y accrochait furieusement de la main gauche, cependant que dans sa droite elle tenait ses béquilles. Derrière elle, Ilona, désespérée, qui la soutenait et essayait en même temps de la retenir. « Laisse-moi, laisse-moi, lui criait Édith, le regard étincelant d'impatience et de colère. Je n'ai besoin de personne… J'y arriverai seule. »

Et, avant que Kekesfalva ou le domestique eussent pu se rendre compte de la situation, l'incroyable arriva. Se mordant les lèvres, dans un immense effort, les yeux grands ouverts et brûlants fixés sur moi, elle décolla, comme un nageur de la rive, d'un seul coup, pour venir vers moi, librement, sans appui. Un instant elle vacilla, comme si elle allait tomber dans le vide, mais vite elle leva les mains, la droite libre et la gauche tenant les béquilles, pour trouver son équilibre. Puis elle poussa un pied en avant, glissa l'autre. Ce mouvement saccadé de marionnette à droite et à gauche déchirait tout son corps. Mais elle marchait ! Elle marchait comme si elle se tenait à un fil invisible, ses yeux extatiques dirigés sur moi, les dents enfoncées dans ses

lèvres, les traits convulsivement tirés ! Elle marchait, ballottée comme un bateau par la tempête, mais elle marchait, seule, sans béquilles et sans aide. Un prodige de volonté avait réveillé ses jambes mortes. Aucun médecin n'a jamais pu m'expliquer comment la paralytique avait pu, cette unique fois, arracher ses jambes à leur immobilité et à leur faiblesse, et je suis impuissant à le décrire… Tous, nous la fixions, pétrifiés, nous contemplions ses yeux extasiés ; Ilona en oublia de la suivre, pour l'aider. Ainsi Édith avança, elle fit ces quelques pas, comme emportée par un courant intérieur. À vrai dire ce n'était pas une marche, c'était plutôt un vol à ras du sol, le vol tâtonnant d'un oiseau aux ailes coupées ; mais la volonté, ce « démon » du cœur, la poussait de plus en plus loin ; déjà elle était tout près de nous ; dans le triomphe du succès, elle avançait vers moi ses bras, ses traits se détendaient pour faire place à un sourire de joie. Encore deux pas, non, un seulement, et le miracle était accompli : déjà sa bouche ouverte me faisait sentir son haleine – lorsque l'effroyable se produisit. Par suite du mouvement violent avec lequel elle avait tendu les bras, elle perdit l'équilibre. Comme si on les eût fauchées, ses jambes s'effondrèrent soudain. Elle s'écroula à mes pieds, en même temps que ses béquilles tombaient avec fracas sur le dur carrelage. Et, effrayé, je reculai instinctivement, au lieu de faire la chose qui s'imposait, la plus naturelle : l'aider à se relever.

Mais Kekesfalva, Ilona et Joseph avaient bondi vers la jeune fille gémissante. C'est à peine si je les vis l'emporter. Je n'entendis que les sanglots étouffés de sa colère désespérée et les pas glissants qui s'éloignaient prudemment avec leur charge. Dans cette seconde se déchira le rideau de l'enthousiasme qui durant toute la soirée avait voilé mon regard. Je vis tout avec une clarté cruelle ; je sus que jamais la malheureuse ne guérirait complètement ! Le miracle, qu'ils attendaient tous de moi, ne s'était pas produit. Je n'étais plus Dieu, mais un petit homme insignifiant, qui faisait du mal avec sa faiblesse, avec sa pitié malsaine et destructrice. Et je me rendais compte, terriblement compte, de mon devoir : c'était le moment ou jamais de lui témoigner ma fidélité. Aujourd'hui ou jamais je devais me porter à son secours, me précipiter derrière les autres, m'asseoir près de son lit, l'apaiser et lui mentir en lui disant qu'elle avait magnifiquement marché et qu'à coup sûr elle guérirait. Mais je n'avais plus la force de me livrer à ce mensonge désespéré. La peur s'empara de moi, une peur atroce de ses yeux suppliants et

exigeants, de l'impatience de ce cœur sauvage, la peur de cette détresse que je n'étais pas en état de maîtriser. Et sans réfléchir à ce que je faisais, je saisis mon sabre et mon képi. – Pour la troisième et la dernière fois, je m'enfuis de cette maison comme un criminel.

De l'air maintenant, une gorgée d'air ! J'étouffe… La nuit est-elle si lourde entre les arbres ou est-ce l'effet du vin, que j'ai bu en abondance ? Ma tunique me serre effroyablement, j'ouvre le col, et j'ai envie de me débarrasser de mon manteau, tellement il me pèse sur les épaules. De l'air, une gorgée d'air ! C'est comme si le sang voulait sortir de la peau ; mes oreilles bourdonnent et font toc toc, toc toc. Est-ce encore le bruit horrible des béquilles ou bien mes tempes qui battent ainsi ? Et pourquoi suis-je en train de courir ? Qu'est-il donc arrivé ? Il faut que j'essaie de penser. Que s'est-il passé, en fait ? Oui, réfléchissons lentement, soyons calme, n'écoutons pas ce toc toc, toc toc ! Donc, je me suis fiancé… non, on m'a fiancé… je ne voulais pas, je n'y avais jamais songé… et pourtant je suis fiancé, à présent je suis lié… Mais non… ce n'est pas vrai… j'ai dit au vieux : quand elle sera guérie, et jamais elle ne guérira… Ma promesse vaut seulement… non, elle ne vaut rien du tout ! Il ne s'est rien passé, absolument rien. Mais alors pourquoi l'ai-je embrassée, embrassée sur la bouche ?… Je ne le voulais pas… Ah ! cette pitié, cette maudite pitié ! Ils m'ont toujours attrapé avec cela, et me voilà prisonnier. Je me suis fiancé selon toutes les règles, ils étaient là tous les deux, le père et l'autre, et le domestique… Et je ne veux pas, je ne le veux pas… que dois-je faire ?… Réfléchissons. Ah ! ce toc toc odieux ! Toujours ce bruit me poursuivra désormais, me martèlera le crâne, toujours elle courra derrière moi avec ses béquilles… C'est arrivé, irrévocablement arrivé. Je l'ai trompée, et ils m'ont trompé. Je me suis fiancé… On m'a fiancé.

Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi les arbres titubent-ils ainsi l'un contre l'autre ? Et les étoiles, comme elles dansent ! Mes yeux doivent être troubles. Et comme j'ai la tête lourde ! Ah ! cette chaleur étouffante ! Il faudrait que je me rafraîchisse le front quelque part, pour que mes pensées redeviennent claires. Ou que je boive, ne fût-ce qu'un peu d'eau, afin de chasser de ma gorge ce goût nauséeux… N'y avait-il pas là quelque part – je suis passé si souvent devant, à cheval – une fontaine sur la route ? Non, je l'ai dépassée depuis longtemps, je dois avoir couru comme un fou, d'où le battement de

mes tempes, ce terrible battement qui ne veut pas cesser. Oui, il faut que je boive ! Ensuite je pourrai mieux penser. Enfin… aux premières maisons basses, derrière une vitre à moitié voilée, brille la lumière jaune d'une lampe à pétrole. Ah ! je me rappelle, c'est le bistro du faubourg, où les rouliers viennent se réchauffer le matin en avalant vite un schnaps. Si j'y entrais pour demander un verre d'eau ou boire un alcool ? Oui, entrons et buvons n'importe quoi. Sans plus réfléchir, avec l'avidité de quelqu'un qui meurt de soif, je pousse la porte.

Une odeur de mauvais tabac m'assaille et me suffoque, venant de cet antre obscur. Dans le fond j'aperçois le comptoir avec ses bouteilles ; par-devant se trouve une table où des ouvriers sont assis et jouent aux cartes. Le dos tourné de mon côté, un uhlan est appuyé au comptoir et plaisante avec la patronne. Il sent le courant d'air, mais à peine s'est-il retourné que sa bouche s'ouvre toute grande de frayeur : aussitôt il se redresse et claque des talons. Pourquoi est-il si effrayé ? Ah ! oui ! il croit sans doute que je suis un officier venu inspecter l'estaminet, et depuis longtemps il devrait être rentré et au lit. La patronne, elle aussi, regarde inquiète de mon côté, les ouvriers s'arrêtent un moment de jouer. Quelque chose en moi attire sûrement leur attention. Et tout d'un coup, trop tard, je comprends : c'est un de ces endroits où ne fréquentent que les soldats. En tant qu'officier je ne dois pas y pénétrer. Je veux faire demi-tour.

Mais la bistrote s'est avancée et me demande respectueusement ce que je désire. Il faut que je m'excuse de ma venue dans ce lieu. Je ne suis pas très bien, dis-je. Peut-elle me servir un soda et une Slibowitz ? « Mais certainement », fait-elle avec déférence. Et déjà elle s'éloigne d'un pas léger. Mon intention est de boire vite au comptoir et de m'en aller. Mais voilà que soudain la lampe à pétrole se met à vaciller, les bouteilles à remuer sur leurs rayons, sous mes pieds le carrelage cède et bascule au point que j'en titube. Assieds-toi, me dis-je. Et rassemblant mes dernières forces, je me dirige en chancelant vers une table vide. On m'apporte les consommations commandées. Je vide le soda d'un trait. C'est froid et bon. J'ai la bouche moins amère. La Slibowitz avalée, je veux me lever pour partir, mais impossible… C'est comme si mes pieds étaient entrés dans le sol et ma tête bourdonne sourdement. Je commande une autre Slibowitz. Puis je sors une cigarette… et je m'en irai sans tarder !

Je l'allume. Restons encore là un moment. Et la tête entre les mains, je réfléchis à tout ce qui s'est déroulé là-bas cet après-midi. Ainsi donc, je me suis fiancé… on m'a fiancé… mais cela ne compte pas pour le moment… non, pas d'échappatoire, cela compte, oui cela compte… je l'ai embrassée sur la bouche, volontairement. Mais rien que pour l'apaiser, et parce que je savais qu'elle ne guérira jamais… N'est-elle pas tombée comme un sac ?… on ne peut pourtant pas épouser un être pareil, ce n'est pas une femme, c'est… mais ils ne me lâcheront pas, je ne pourrai pas me débarrasser du vieux, le djinn, au bon visage mélancolique et aux lunettes d'or… sans cesse il s'accrochera à moi, il s'agrippera à ma maudite pitié. Demain ils raconteront la chose dans toute la ville, ils la publieront dans le journal, et il n'y aura pas de recul possible… Ne serait-il pas préférable d'avertir dès maintenant ma famille afin que ma mère, mon père ne l'apprennent pas par d'autres ou par les journaux ? Leur expliquer pourquoi et comment je me suis fiancé, et que le mariage n'est pas pour tout de suite, qu'il est aléatoire et que c'est seulement par pitié que je me suis laissé embarquer dans cette affaire… Ah ! cette pitié, cette maudite pitié ! Mais au régiment ils ne comprendront pas cela, pas un seul de mes camarades ne le comprendra. Qu'est-ce que Steinhübel a dit de Balinkay : « Quand on se vend, il faut au moins se vendre cher… » Dieu, qu'est-ce qu'ils vont dire ? Je ne comprends pas bien moi-même comment j'ai pu me fiancer avec cette… avec cette créature qui ne tient pas debout… Et quand la tante Daisy l'apprendra… elle est maligne, oh ne lui en fait pas accroire, elle ne connaît pas la plaisanterie. On ne lui en conte pas en fait de noblesse et de châteaux, elle feuillettera aussitôt le Gotha, et au bout de deux jours elle saura que Kekesfalva s'appelait autrefois Lämmel Kanitz et qu'Édith est une demi-juive, et rien ne lui serait plus odieux que l'idée d'avoir des juifs dans la famille… Avec ma mère, ça ira, l'argent a une influence sur elle – six millions, sept millions, a-t-il dit… Mais moi, je me fiche de son argent, je n'ai pas du tout l'intention d'épouser sa fille, même pas pour tout l'or du monde… J'ai bien dit quand elle sera guérie, seulement alors… Mais comment leur expliquer cela ?… Tous au régiment sont déjà prévenus contre le vieux, et dans ces sortes d'affaires ils sont terriblement pointilleux… l'honneur du régiment, je connais… Même à Balinkay, ils ne le lui ont pas pardonné. Il s'est vendu, disent-ils en ricanant… vendu à cette vieille toupie de Hollandaise. Et quand ils verront les béquilles… non je préfère ne rien écrire chez moi, pour le moment personne ne doit rien savoir ! Je ne veux pas

que tout le monde se moque de moi ! Mais comment échapper à leurs railleries ? Si j'allais en Hollande, chez Balinkay ? Je n'ai pas encore refusé, à n'importe quel moment je peux partir pour Rotterdam, Condor boira le vin qu'il a tiré… Il verra lui-même comment il doit arranger cette affaire, c'est lui qui est responsable de tout… Tiens, je ferais bien d'aller le trouver et de lui expliquer… que je ne peux plus, tout simplement… C'était terrible de la voir tomber comme un sac d'avoine… on ne peut pourtant pas épouser cela… oui, je vais dire tout de suite à Condor que je pars… je me rends chez lui immédiatement… Cocher ! Cocher !… Mais où donc habite-t-il ? Ah ! oui, Florianigasse… Quel numéro ? Quatre-vingt-dix-sept… Et vite, tu auras un pourboire… vite, dépêche-toi !… Nous y voilà, je reconnais la maison pitoyable où il demeure, je reconnais le sale escalier tournant. Heureusement qu'il est raide !… Elle ne pourra pas me suivre avec ses béquilles, elle ne montera pas, je suis sûr au moins de ne pas entendre son toc toc… Quoi ?… La flasque servante est déjà devant la porte ?… Est-elle donc tout le temps là, cette maritorne ? « Le docteur est-il chez lui ? – Non, non, mais entrez donc, il va venir tout de suite. » Espèce de souillon de Bohême ! Eh bien ! asseyons-nous et attendons. Il faut toujours l'attendre… jamais il n'est chez lui ! Dieu, pourvu que l'aveugle avec son pas traînant ne se montre pas… je ne pourrai pas endurer sa présence cette fois, mes nerfs en ont assez de ces égards éternels… Jésus-Marie, la voilà déjà… j'entends son pas à côté… Non, Dieu soit loué, non, ce ne peut pas être elle, elle n'a pas un pas aussi ferme, ce doit être quelqu'un d'autre, qui avance là et parle… Mais je connais cette voix… Comment ?… Comment ?… mais c'est… c'est la voix de tante Daisy, et… comment est-ce possible ?… comment la tante Bella est-elle là aussi, tout d'un coup, et maman et mon frère et ma belle-sœur ?… Je déraisonne… c'est impossible… je suis chez le docteur Condor, Florianigasse… personne de notre famille ne le connaît, comment se seraient-ils tous donné rendez-vous chez lui ? Mais pourtant ce sont bien eux, je distingue la voix aiguë de la tante Daisy… Pour l'amour du Ciel, où me cacher ?… ils se rapprochent… la porte s'ouvre… elle s'est ouverte toute seule, les deux battants… et – grand Dieu !… les voici tous en demi-cercle comme chez le photographe, et ils me regardent : maman a sa robe de taffetas noir ornée de ruches blanches qu'elle portait au mariage de Ferdinand, et la tante Daisy est en manches bouffantes, le lorgnon d'or fiché sur son nez pointu et hautain, ce répugnant nez pointu que je haïssais déjà quand j'avais

quatre ans ! Mon frère en frac… pourquoi porte-t-il le frac, en plein jour ?… et ma belle-sœur, Franzi, avec son visage joufflu… Ah ! écœurant, écœurant ! Comme ils me regardent, et quelle malice dans le sourire de la tante Bella !… On dirait qu'elle attend quelque chose… mais tous sont là debout en demi-cercle comme à une audience, tous attendent et attendent… mais quoi donc ?

« Félicitations ! » dit mon frère. Et il s'avance solennellement, son haut-de-forme à la main… Je crois que le drôle a dit cela d'un ton quelque peu ironique. « Félicitations ! » répètent les autres… Mais comment… comment le savent-ils déjà… et comment sont-ils tous ensemble… la tante Daisy est pourtant brouillée avec Ferdinand… et je n'ai rien dit à personne.

« Vraiment on peut te féliciter, bravo, bravo !… Sept millions, ça c'est un coup… fortiche !… Sept millions, il y en aura pour toute la famille », disent-ils en ricanant. « Bravo, bravo, dit la tante Bella, cela permettra à Franzi de poursuivre ses études. Un bon parti ! » « Et de plus c'est une noble », chevrote mon frère derrière son haut-de-forme. Mais déjà la tante Daisy l'interrompt avec sa voix de cacatoès ; « Oh ! pour ce qui est de la noblesse, il faudra que nous examinions cela de près. » Et à présent ma mère s'approche et murmure timidement : « Mais ne veux-tu pas nous la présenter, enfin, ta fiancée ? »… La présenter ?… Il ne manquerait plus que cela, pour que tous voient les béquilles et dans quelle affaire je me suis embarqué par ma stupide pitié… je m'en garderai bien… et puis – comment pourrais-je la présenter, ne sommes-nous pas chez Condor, Florianigasse, au troisième étage ?… de sa vie la malheureuse ne pourrait monter les quatre-vingts marches… Mais pourquoi se retournent-ils tous maintenant, comme s'il y avait quelque chose dans la pièce à côté… Moi-même je sens un courant d'air dans le dos… derrière nous on doit avoir ouvert la porte… quelqu'un d'autre doit-il venir ? Oui, j'entends un bruit… comme un gémissement le bruit se rapproche, on entend souffler avec effort… puis toc toc, toc toc… pour l'amour du Ciel, ce n'est tout de même pas elle !… elle ne va tout de même pas me rendre ridicule avec ses béquilles… je m'enfoncerais sous terre pour échapper aux railleries de la bande malicieuse… Mais, malheur ! c'est vraiment elle, ce ne peut être qu'elle… toc toc, toc toc… je connais la musique… toc toc, toc toc, toujours plus près… dans un instant elle sera là… Si je fermais la porte… Mais voilà que mon frère soulève son haut-de-forme et s'incline. Devant qui s'incline-t-il donc, et pourquoi si profondément ?…

Et soudain ils se mettent tous à rire avec une force telle que les vitres en tremblent. « Ah ! c'est ça ! c'est ça ! c'est ça ! A-ha… a-ha !… c'est ça les sept millions, les sept millions… À-ha… a-ha !… et les béquilles en plus comme dot, a-ha… a-ha !… »

Je sursaute… Où suis-je ? Je regarde d'un air effaré et effrayé autour de moi. Mon Dieu ! Je dois m'être endormi dans cette minable gargote… Se sont-ils aperçus de quelque chose ? La patronne lave ses verres d'un air impassible, le uhlan me montre opiniâtrement son large dos vigoureux. Peut-être n'ont-ils rien remarqué. Je ne peux m'être assoupi qu'une minute ou deux, tout au plus, car le bout de ma cigarette brûle encore dans le cendrier. Mais ce rêve confus a chassé de mon corps le feu qui y couvait. Brusquement, en même temps qu'un frisson me parcourt, la conscience me revient : je me rappelle clairement ce qui est arrivé. Mais vite, allons-nous-en de ce bouge ! Je jette l'argent sur la table, me dirige vers la porte et aussitôt le uhlan se met au garde-à-vous. Je sens juste encore le regard étonné que les ouvriers me jettent par-dessus leurs cartes, et je sais que dès que j'aurai fermé la porte, ils se mettront à bavarder sur l'original en uniforme d'officier, que je suis à leurs yeux. À partir d'aujourd'hui, tous les gens ricaneront derrière mon dos. Tous, tous, tous – et personne n'aura pitié de la pauvre victime de sa pitié !

Maintenant où aller ? Pas chez moi, en tout cas ! Pas dans ma chambre vide, seul avec ces horribles pensées ! Si je buvais encore quelque chose, quelque chose de froid et de fort, car je sens de nouveau dans ma gorge cet odieux goût de fiel. Peut-être sont-ce ces pensées atroces que je voudrais étouffer, chasser, faire disparaître, vomir. Ah ! quel horrible sentiment ! Entrons en ville ! Parfait : le café de la place de l'Hôtel-de-Ville n'est pas fermé. La lumière y brille à travers les interstices dans les rideaux. Allons-y… J'ai besoin de boire quelque chose, n'importe quoi !

Une fois la porte ouverte, je vois qu'ils sont encore tous à la table réservée : Ferencz, Jozci, le comte Steinhübel, le major, toute la bande. Mais pourquoi Jozci me regarde-t-il avec un tel air de stupéfaction, pourquoi pousse-t-il son voisin du coude et pourquoi tous ces regards identiques, braqués sur moi ? Pourquoi la conversation s'arrête-t-elle subitement ? Ils étaient pourtant plongés dans une discussion animée, ils faisaient même un

tel vacarme que je les entendais du dehors. Maintenant qu'ils m'ont aperçu, ils sont tous muets et semblent embarrassés. Que se passe-t-il ?

Mais il est trop tard pour que je revienne sur mes pas, car ils m'ont vu. Je m'approche d'eux de l'air le plus naturel possible. Je ne me sens pas très à l'aise, car je n'ai pas la moindre envie de plaisanter ou de bavarder. Et puis, je sens comme une tension dans l'air. D'ordinaire ils m'accueillent par un salut de la main ou me lancent un « Servus » qui claque comme un coup de cymbale dans une bonne partie de la salle. Aujourd'hui ils restent tous assis là, muets et immobiles comme des écoliers pris sur le fait. Dans mon stupide embarras je dis, tout en approchant une chaise :

« Vous permettez ? »

Jozci me regarde d'un air étrange. « Eh bien ! qu'en pensez-vous ? dit-il aux autres. Il nous demande si l'on permet ? Avez-vous jamais vu de pareilles cérémonies ? Eh oui ! Hofmiller en est aujourd'hui aux cérémonies ! »

Ce doit être une plaisanterie méchante du personnage, car les autres sourient ouvertement, ou tentent de dissimuler un sourire lourd de sous-entendus. Que se passe-t-il donc ? D'habitude, quand l'un de nous arrive après minuit, ils lui posent toutes sortes de questions, d'où il vient, pourquoi si tard, et assaisonnent leurs moqueries de toutes sortes de suppositions audacieuses. Aujourd'hui, par contre, personne n'en fait rien, ils ont vraiment tous l'air gêné. Je dois être tombé au milieu d'eux comme une pierre dans une mare. Enfin Jozci se renverse sur son siège, cligne à demi la paupière gauche comme pour tirer à la cible et demande :

« Eh bien ! est-ce qu'on peut te féliciter ?

– Me féliciter ? De quoi ?… Je suis tellement ahuri que je ne vois vraiment pas, d'abord, ce qu'il veut dire.

– Mais… le pharmacien, qui vient de s'en aller, nous a raconté que le domestique du château lui a téléphoné que tu es fiancé avec la… avec la… eh bien ! disons : avec la jeune fille de la maison. »

Tous maintenant me dévisagent. Deux, quatre, six, huit, dix, quatorze yeux regardent ma bouche. Je sais que si je dis que c'est vrai, ce sera une

grande explosion, des blagues, des quolibets, des rires et des félicitations ironiques. Non, je ne peux pas l'avouer. Impossible devant tous ces sacrés railleurs !

« Absurdités ! grognai-je pour gagner du temps. Mais cette réponse dilatoire ne leur paraît pas suffisante. Le bon Ferencz, sincèrement curieux, me frappe sur l'épaule.

– Dis, Toni, j'ai bien raison, hein, – ce n'est pas vrai ? »

Les intentions du brave garçon étaient excellentes, mais il n'aurait pas dû faciliter de la sorte mes dénégations. Un dégoût insurmontable me prend devant cette curiosité moqueuse et sans-gêne. Je me rends compte combien il serait absurde de vouloir expliquer à cette table de café ce que, dans le fond, je ne parviens pas à m'expliquer à moi-même. Sans bien réfléchir je réponds, avec mauvaise humeur :

« Pas le moins du monde. »

Un instant de silence. Ils se regardent, surpris et un peu déçus, me semble-t-il. Je leur ai manifestement gâté une bonne plaisanterie. Mais, tout fier, Ferencz appuie ses coudes sur la table et hurle d'un ton triomphant :

« Eh bien ! Que vous avais-je dit ? Je connais mon Hofmiller comme ma poche ! J'ai compris tout de suite que c'était un mensonge, un sale mensonge du pharmacien. Demain, je lui apprendrai à vivre, à cette canaille de droguiste qui se permet avec nous de pareilles blagues ! En voilà du culot ! Il faudra qu'il s'explique et même il pourrait bien recevoir une mornifle ! Non mais, pour qui se prend-il ? L'air de rien, ruiner comme ça la réputation d'un honnête homme ! Répandre à la légère une telle infamie sur l'un d'entre nous ! J'en étais sûr : Hofmiller est incapable de faire cela. Jamais il ne se vendra, lui qui est si bien bâti, même pour une mine d'or ! »

Il se tourne vers moi, pose encore amicalement sa lourde patte sur mon épaule et dit :

« Toni, je suis rudement content que cela ne soit pas vrai. C'eût été d'ailleurs une honte, et pour toi et pour nous et pour le régiment. »

« Et quelle honte ! fait le comte Steinhübel. On ne prend pas pour femme la fille d'un vieil usurier, qui, dans le temps, avait cassé les reins à notre

brave Neuendorff avec ses histoires de traites. C'est déjà assez scandaleux que des gaillards de la sorte puissent faire leur pelote, et acheter des châteaux et des titres de noblesse. Vous ne le voyez pas décrochant encore un officier pour sa fille ! Ce salaud ! Il sait bien pourquoi il m'évite dans la rue ! »

Le tumulte croissant a pour effet d'exciter l'humeur de Ferencz. « Ce cochon de pharmacien, ma parole, j'ai envie d'aller le sonner en pleine nuit et de lui appliquer une paire de claques. Ça dépasse les bornes ! Oser raconter une pareille ignominie, parce que l'un de nous a pu passer deux ou trois soirées là-bas !

C'est maintenant au tour du baron Schönthaler, le maigre lévrier aristocratique.

« Vois-tu, Hofmiller, je n'ai rien voulu te dire – chacun son goût ! Mais à présent, si tu veux avoir mon opinion, cela ne m'a pas plu du tout quand j'ai appris que tu étais tout le temps fourré chez eux. Nous autres, nous devons bien faire attention à qui nous faisons l'honneur de nos visites. Quelles sont les affaires que celui-ci fait ou a faites, je n'en sais rien et me refuse à le savoir… Ça ne me regarde pas. Mais tu vois avec quelle facilité se répandent les cancans. Un homme de notre rang doit toujours veiller à rester propre, bien propre – et rien qu'en se frottant un peu, on peut se salir. Allons ! Je suis content que tu ne te sois pas laissé embarquer trop loin. »

Ils bavardent avec animation, se déchaînent contre le vieillard, déballent les plus vilaines histoires, raillent son « avorton » de fille. Et de temps à autre l'un d'eux se tourne vers moi pour me féliciter de ne pas m'être fourvoyé avec ces « gens-là ». Et je suis là immobile et muet, acceptant leurs louanges qui pourtant m'écœurent et me torturent. J'ai envie de leur hurler : « Assez ! La canaille, c'est moi ! Le pharmacien a dit la vérité. C'est moi qui suis un menteur. Un lâche, un misérable menteur ! » Mais je sais qu'il est trop tard ! Je ne peux plus les arrêter, les contredire. Je ne peux plus rien réparer, je ne peux plus nier. Et je reste là sans ouvrir la bouche, le regard fixé dans le vide, la cigarette éteinte entre mes dents serrées, terriblement conscient en même temps de la trahison ignoble et criminelle dont je me rends coupable par mon silence à l'égard de gens malheureux et innocents. Ah ! que ne puis-je me cacher sous terre ! Fuir ! Disparaître ! Je ne sais où diriger les yeux ni que faire de mes mains dont le tremblement pourrait me dénoncer. Prudemment je

les ramène à moi et les joins nerveusement, au point de me faire mal, espérant maîtriser mon inquiétude pendant quelques instants encore, par ce mouvement convulsif.

Mais au moment où mes doigts se pressent ainsi les uns contre les autres, je sens quelque chose de dur, d'étranger. C'est l'anneau qu'Édith m'a mis au doigt en rougissant, il y a une heure. L'anneau de fiançailles que j'ai reçu consentant ! Je n'ai plus assez de forces pour enlever cette preuve éclatante de mon mensonge. Du geste lâche d'un voleur, je tourne la pierre avant de tendre la main à mes camarades pour prendre congé.

La place de l'Hôtel-de-Ville est d'une blancheur fantomale sous l'éclat glacé du clair de lune, chaque arête du pavé bien découpée, chaque ligne des maisons nettement tirée jusqu'au toit. La même clarté règne en moi. Jamais je n'ai pensé d'une façon plus nette qu'en ce moment : je sais ce que j'ai fait et ce qui me reste à faire. Je me suis fiancé à dix heures du soir, et trois heures après, j'ai nié lâchement ces fiançailles, devant sept témoins : un capitaine de cavalerie, deux lieutenants, un médecin-major, deux sous-lieutenants et un enseigne, alors que j'avais l'anneau de fiançailles au doigt ; j'ai accepté les félicitations que me valait mon mensonge odieux. J'ai perfidement compromis une jeune fille qui m'aime avec passion, un être faible, malade, innocent ; sans protester, j'ai laissé insulter son père et traiter de menteur une personne qui avait dit la vérité. Demain le régiment entier connaîtra ma honte, et alors ce sera la fin de tout. Les mêmes qui aujourd'hui me frappaient cordialement sur l'épaule refuseront de me tendre la main et de me saluer. Démasqué, je serai indigne de porter l'épée. Et chez les autres non plus, les trahis, les calomniés, je ne pourrai plus retourner. Il ne faut même pas que je compte sur Balinkay à présent. Ces trois minutes de lâcheté ont brisé ma vie : il n'y a plus pour moi d'autre issue que le revolver.

Déjà, tout à l'heure à la table, je m'étais rendu compte qu'il n'y avait plus que ce moyen de sauver mon honneur. Ce à quoi je réfléchissais maintenant, tout en déambulant seul à travers les rues, ce n'était plus qu'aux détails de mon projet. Les pensées s'ordonnaient très clairement dans ma tête, comme si la blanche lumière de la lune y avait pénétré à travers mon képi ; avec la même indifférence que s'il s'agissait de démonter une carabine, j'organisais les deux ou trois heures qui allaient suivre, les dernières que j'avais encore à

vivre. Il fallait tout régler convenablement, ne rien oublier ! D'abord envoyer une lettre à mes parents, pour m'excuser du chagrin que j'allais leur causer. En écrire une deuxième à Ferencz pour lui dire de laisser en paix le pharmacien, l'affaire étant réglée par ma mort ; puis une troisième au colonel, pour le prier d'étouffer tout scandale, lui exprimer mon désir d'être enterré de préférence à Vienne, sans délégations, sans couronnes. J'enverrais quelques mots à Kekesfalva, pour lui demander d'assurer Édith de mes sentiments les plus affectueux et la prier de ne pas penser de mal de moi. Ensuite il s'agissait de mettre tout en ordre dans ma chambre, d'inscrire sur un bout de papier mes petites dettes, de donner l'autorisation de vendre mon cheval afin de les rembourser. Je n'avais rien à léguer. Ma montre et le peu de linge que je possédais iraient à mon ordonnance. Ah ! oui, l'anneau et l'étui à cigarettes en or devaient être renvoyés à M. de Kekesfalva.

Quoi encore ?… Très juste !… Brûler les deux lettres d'Édith, et du reste tous les papiers et photographies ! Ne rien laisser derrière moi, pas un souvenir, pas une trace. Disparaître de la façon la plus discrète possible, aussi discrètement que j'avais vécu. De toutes manières j'en avais pour deux ou trois heures, car chaque lettre devait être écrite comme il faut, pour que personne ne pût dire que j'avais eu peur ou que j'étais troublé. Puis la dernière chose, la plus facile : m'étendre sur mon lit, mettre sur ma tête deux ou trois couvertures et le lourd édredon par-dessus, afin qu'on n'entende ni à côté ni dans la rue le bruit de la détonation. C'est ainsi qu'a fait le capitaine de cavalerie Felber. Il s'est suicidé à minuit, personne n'a rien entendu. Ce n'est qu'au matin qu'on l'a trouvé le crâne fracassé. Une fois sous les couvertures il n'y a qu'à presser le canon contre ma tempe. Mon revolver est sûr, avant-hier encore, par hasard, je l'ai graissé. Et je sais que ma main ne tremblera pas.

Jamais encore, je le répète, je n'avais rien réglé d'une façon plus claire, plus précise, plus méticuleuse que ma mort à ce moment-là. Tout était calculé, établi minute par minute, détaillé comme dans les archives, lorsqu'au bout d'une heure d'allées et venues apparemment sans but, j'arrivai devant la caserne. Mon pas n'avait cessé d'être calme pendant tout ce temps, mon pouls normal et je me rendis compte avec une certaine fierté à quel point ma main était restée sûre en mettant la clé dans la serrure de la petite porte latérale que les officiers utilisaient toujours quand ils rentraient après minuit.

Elle avait plongé directement dans l'étroite ouverture. Il ne me restait plus qu'à traverser la cour et à monter les trois étages. Je serai seul alors avec moi-même, et je pourrais commencer et finir à la fois. Mais au moment où, de la cour illuminée par le clair de lune, je m'avançais vers l'escalier obscur, je vis remuer une silhouette. Que le diable l'emporte ! pensai-je en moi-même. Sans doute un camarade, qui vient de rentrer et veut me dire bonsoir, un bonsoir qui le fera bavarder indéfiniment. Mais l'instant d'après je reconnais, avec ennui, à ses larges épaules, le colonel Bubencic, qui quelques jours auparavant, m'avait si grossièrement réprimandé. Il semblait s'être posté là à dessein. Je savais que ce maniaque du règlement n'aimait pas que nous rentrions tard. Mais, en vérité, qu'est-ce que cela peut bien me faire ? Demain je figurerai au rapport pour un tout autre motif. Aussi je suis bien résolu à passer comme si je ne le voyais pas. Mais le voilà qui brusquement sort de l'ombre. Sa voix grinçante m'interpelle avec violence :

« Lieutenant Hofmiller ! »

Je m'approche et me mets au garde-à-vous. Il me toise des pieds à la tête :

« Nouvelle mode des jeunes gens d'aujourd'hui de porter le manteau à moitié déboutonné ! Croyez-vous que vous puissiez ainsi vous promener comme une truie qui laisse pendre son pis ? Bientôt vous irez le pantalon ouvert. Pas de cela ! Même après minuit, mes officiers doivent avoir une tenue correcte. Compris ? »

Je claque les talons. « À vos ordres, mon colonel. »

Il se détourne, méprisant, et sans un mot gagne l'escalier d'un pas lourd. Je vois son large dos se déplacer pesamment au clair de lune. Mais la colère me prend tout à coup, en pensant que le dernier mot que j'aurai entendu avant de mourir aura été une injure. À ma propre surprise, tout à fait inconsciemment, je me précipite derrière lui. Je sais que ce que je fais là est complètement absurde. À quoi bon, une heure avant la toute dernière, vouloir encore expliquer quelque chose à cette tête dure comme un caillou ? Mais c'est une absurdité commune à presque tous ceux qui se suicident que, dix minutes avant de se tuer, ils cèdent encore à la vanité de quitter la vie de façon impeccable (cette vie que les autres poursuivront sans eux), et qu'avant de se tirer une balle dans la tête, qui fera d'eux un corps défiguré, ils se rasent

(pour qui ?) et mettent du linge propre (pour quoi ?). Je me rappelle même avoir entendu parler d'une femme qui, voulant se jeter du quatrième étage, se fit onduler, se farda et se parfuma avec le parfum Coty le plus réputé. C'est ce sentiment tout à fait inexplicable, d'un point de vue logique, qui actionna mes muscles et me fit courir derrière le colonel, et non pas du tout – je l'affirme explicitement – une crainte de la mort ou une lâcheté soudaine ; cet unique et absurde instinct de propreté qui pousse à ne pas disparaître dans le néant avec une quelconque tache sur soi.

Le colonel m'avait entendu, sans doute. Il se retourna brusquement, ses petits yeux perçants sous les sourcils touffus me regardèrent avec stupéfaction. Il était clair qu'il ne pouvait pas comprendre cette inconvenance inouïe d'un inférieur qui se permettait de le suivre sans y avoir été invité. Je m'arrêtai à deux pas de lui, portai la main au képi et dis – d'une voix aussi blanche que le clair de lune – en soutenant avec calme son dur regard :

« Excusez-moi, mon colonel, mais pourrais-je vous parler un instant ? »

Les sourcils broussailleux se tendent : « Quoi ? Maintenant ? À une heure et demie du matin ? »

Il est prêt à me mordre. Il s'apprête à m'insulter ou à me renvoyer à plus tard. Mais peut-être a-t-il vu sur mon visage un signe qui l'arrête ? Ses yeux pénétrants m'examinent pendant une minute. Puis il grogne :

« Je vais en entendre de belles ! Enfin, si tu y tiens, monte chez moi et fais vite ! »

Ce colonel Svetozar Bubencic, que je suivis alors, tel une ombre sans force, par des escaliers et des couloirs vides, éclairés par la lueur falote des lampes à pétrole et encore habités par l'odeur des soldats, était un militaire de la plus pure espèce, et le plus redouté de tous nos supérieurs. Les jambes courtes, un cou de taureau, le front bas, des sourcils en bataille qui dissimulaient deux yeux brillants que l'on avait rarement vus pétiller de joie. Son corps trapu, son allure massive et pesante révélaient à coup sûr des origines paysannes (il venait du Banat). Mais avec ce front de buffle et sa tête dure comme du bois, il avait fait son chemin, lentement mais sûrement, jusqu'à devenir colonel. Son inculture crasse, ses propos brusques et ses jurons – joints à son physique peu imposant – avaient conduit le Ministère à

lui donner depuis des années le commandement de diverses garnisons de province, et dans les hautes sphères il était clair qu'il conserverait encore longtemps les épaulettes bleues avant d'obtenir ses galons rouges de général. Pourtant, malgré sa rudesse et sa vulgarité, il n'avait pas son pareil à la caserne et au champ de manœuvres. Il connaissait plus en détail les paragraphes du règlement qu'un puritain écossais sa Bible, et ce n'étaient pas pour lui des lois souples, susceptibles d'être améliorées ou harmonisées, mais des commandements presque religieux dont un soldat n'avait pas à commenter le sens ou le non-sens. Il vivait dans sa fonction de chef comme un croyant vit en Dieu ; il ne s'intéressait pas aux femmes, ne fumait ni ne buvait ; à peine avait-il, une fois dans sa vie, été au théâtre ou au concert, et tout comme François-Joseph, le chef suprême de son armée, il n'avait jamais rien lu d'autre que le règlement militaire et le journal des troupes. Il n'existait rien sur terre, en dehors de l'armée impériale et royale, rien dans cette armée en dehors de la cavalerie, et dans la cavalerie il n'y avait rien que les uhlans, et seuls ceux de son régiment. Qu'à l'intérieur de ce régiment tout se passe mieux que dans n'importe quel autre, était depuis toujours l'unique but de sa vie.

Un homme d'esprit borné est une plaie difficile à supporter où que ce soit, s'il exerce une autorité, mais c'est pis que tout, à l'armée. Pour la troupe, le service est constitué par des centaines de directives extrêmement pointilleuses, et pour la plupart surannées, fossilisées ; seul un fanatique de l'armée peut les connaître en détail, et seul un fou en exiger l'application à la lettre – de sorte qu'à la caserne, personne ne se sentait en sécurité devant ce dévot du Saint Règlement. À cheval, son personnage replet inspirait la terreur d'être pris en défaut ; à table, il trônait en inspectant tout de son regard scrutateur ; il impressionnait grandement les cantines et les bureaux. Le vent froid de l'épouvante soufflait dès qu'il était annoncé quelque part, et quand le régiment se présentait à la revue et que Bubencic, sur son valaque fauve, passait lentement devant les troupes, la tête un peu penchée comme un taureau prêt à charger, les rangs se figeaient, comme si l'artillerie adverse se montrait et mettait en joue. On savait que la première salve n'allait pas tarder, qu'elle était inévitable, irrépressible, et nul ne pouvait dire qu'il ne serait pas lui-même visé. Même les chevaux ne bronchaient plus, pas une oreille ne frémissait, par un éperon ne sonnait, tous retenaient leur souffle. Et sans hâte,

jouissant manifestement de la crainte qu'il inspirait, le tyran approchait sur son cheval, pointant l'index sur l'un, puis sur l'autre, qu'il désignait d'un regard acéré auquel rien n'échappait. Il voyait tout, ce regard métallique du service : il trouvait le képi posé un pouce trop bas, le bouton mal astiqué, la moindre tache de rouille sur le sabre, la moindre trace de boue sur le cheval. Et à peine avait-il surpris la plus minime infraction au règlement, qu'un ouragan – ou plutôt un véritable déluge de mots orduriers – s'abattait. Sous l'étroit col d'officier, la pomme d'Adam, apoplectique, gonflait comme une tumeur ; sous les cheveux rasés, le front s'empourprait, avec de grosses veines bleues sillonnant les tempes. Alors sa voix râpeuse et rauque se déchaînait, déversait sur la victime à demi innocente des flots d'immondices – et parfois la grossièreté de ses propos devenait si gênante que les officiers, irrités, fixaient le sol, en se sentant honteux devant leurs hommes.

La troupe le craignait comme le diable en personne, car pour un rien il vous gratifiait des arrêts, et parfois dans sa fureur, il vous collait en plus son poing dans la figure. Un jour – tandis que « le crapeau-buffle » (comme nous l'appelions parce que son cou gras se gonflait à éclater dans ses accès de furie) se déchaînait déjà dans le box d'à côté –, je vis à l'écurie un soldat ruthène qui se signait comme le font les Russes et se mettait à murmurer une prière, les lèvres tremblantes. Bubencic épuisa le pauvre type en le houspillant tant et plus, lui fit craquer bruyamment les jointures des bras à force d'exercices de maniement de sa carabine et monter plusieurs chevaux rétifs jusqu'à ce que ceux-ci aient les jambes en sang. Mais, chose étonnante, les braves paysans, qui étaient ses victimes, aimaient leur tyran, à leur manière sourde et craintive, sans doute mieux que les officiers, plus raffinés et plus distants. On eût dit qu'un instinct leur faisait percevoir cette dureté comme résultant d'une volonté étrangement bornée, selon un ordre voulu par Dieu. En outre, ces pauvres diables se consolaient en voyant que les officiers ne s'en tiraient pas mieux, car les hommes acceptent plus facilement, même le plus impitoyable des jougs, quand ils savent qu'il tombe aussi sur les reins de leurs voisins. Cette justice fait mystérieusement équilibre à cette violence… Ainsi les soldats se plaisaient à ressasser l'histoire du jeune prince W., apparenté de près à la maison impériale, et qui croyait pour cette raison pouvoir se permettre toutes sortes de fantaisies. Or Bubencic lui colla quinze jours d'arrêts avec sa sévérité habituelle, tout comme au fils d'un journalier –

malgré toutes les Excellences qui téléphonèrent de Vienne ! Il ne fit pas grâce d'un seul jour de sa peine au délinquant de marque, ce qui, du reste, à l'époque, lui coûta son avancement.

Et, plus étrange encore, même nous autres officiers conservions pour lui un certain attachement. Son honnêteté manifeste jusque dans la plus dure intransigeance, et surtout sa solidarité absolue envers les autres officiers, voilà qui nous en imposait. De la même façon qu'il ne supportait pas le moindre grain de poussière sur une uhlanka ni une tache de boue sur la selle d'un soldat, il ne tolérait pas la plus petite injustice. Tout scandale dans le régiment signifiait pour lui une offense commise envers son honneur personnel. Nous faisions partie de sa vie et nous savions pertinemment que si l'un d'entre nous avait fait une bêtise, il avait tout intérêt à aller le trouver. Il commencerait bien sûr par vous incendier, mais après, il se décarcasserait pour vous tirer du pétrin. S'il s'agissait d'obtenir de l'avancement ou bien de faire débloquer une avance de fonds exceptionnelle pour un officier qui se retrouvait dans la panade, il ne mollissait pas, partait tout droit au Ministère et grâce à son opiniâtreté, emportait le morceau. Il avait beau nous agacer et nous tracasser, nous sentions tous par une intuition secrète que cette espèce de paysan du Banat, à sa façon épaisse et bornée, défendait mieux le sens et la tradition de l'armée, et lui restait plus sincèrement fidèle que tous les officiers de la noblesse – fidèle à cette invisible aura qui pour nous autres, les officiers subalternes, comptait en réalité bien plus que notre solde.

Voilà qui était ce colonel Svetozar Bubencic, le grand tourmenteur de notre régiment, derrière qui je montais l'escalier à présent. C'était d'ailleurs avec la même étroitesse d'esprit bien virile, avec le même stupide sens de l'honneur qu'il exigeait de nous, qu'il faisait aussi ses propres choix. Durant la campagne de Serbie, tandis qu'après la déroute de Potiorek seuls quarante-neuf uhlans, sur tout son régiment bien équipé, étaient revenus vivants en traversant la Save, il était resté le dernier sur la rive adverse. Constatant la panique de cette retraite, qu'il trouvait honteuse pour l'honneur de l'armée, il fit ce dont très peu de chefs et d'officiers supérieurs se montrèrent capables pendant la Grande Guerre : il prit son lourd revolver réglementaire et se tira une balle dans la tête, pour n'être pas témoin du déclin de l'Autriche, qu'il avait déjà pressenti obscurément dans le spectacle affreux de ce régiment prenant la fuite.

Le colonel ouvrit sa porte. Nous entrâmes dans une chambre qui ressemblait plus, dans sa sobriété spartiate, à celle d'un étudiant qu'à celle d'un officier supérieur : un lit de campagne en fer (il ne voulait pas dormir dans un meilleur lit que François-Joseph à la Hofburg), deux lithographies en couleur, représentant à droite l'empereur, à gauche l'impératrice, quatre ou cinq photographies de revues ou de fêtes du régiment, dans des cadres à bon marché, quelques sabres en panoplie et deux pistolets turcs – c'était tout. Pas de livres. Pas de fauteuil : rien que quatre chaises de paille autour d'une table vide.

Le colonel Bubencic se lissa vigoureusement la moustache, une fois, deux fois, trois fois. Nous connaissions tous ce geste : c'était chez lui la marque la plus nette d'irritation. Enfin il dit d'une traite et sans m'offrir un siège :

« Pas de chichis, accouche ! Des histoires d'argent, des fariboles avec les femmes ? »

Il m'était pénible de devoir parler debout, et en outre je me sentais sous l'éclat de la lumière, trop exposé à son regard impatient. Je lui dis vite qu'il ne s'agissait nullement d'argent.

« Alors de femmes ! Encore ! C'est terrible que vous ne puissiez pas vous tenir tranquilles, vous autres ! Comme s'il n'y avait pas assez de femmes avec qui les choses se passent d'une façon sacrément simple ! Mais vas-y maintenant, et sans détours. Où gît le lièvre ? »

Je lui dis de la manière la plus brève possible que je m'étais fiancé le jour même avec la fille de M. de Kekesfalva et que trois heures plus tard, j'avais carrément nié le fait. Mais il ne fallait pas qu'il crût que je désirais atténuer le déshonneur de ma conduite. Au contraire, je n'étais là que pour lui communiquer, comme à mon supérieur mais à titre privé, que j'avais pleinement conscience des suites qu'en tant qu'officier je devais donner à mon attitude. Je connaissais mon devoir et saurais le remplir.

Bubencic me regarda d'un air stupide, sans comprendre.

« Qu'est-ce que tu racontes là comme foutaises ? Déshonneur, suites de ce déshonneur ! Comment ? Pourquoi ? Mais ce n'est rien du tout. Tu t'es fiancé, dis-tu, avec la fille de Kekesfalva. Je l'ai vue une fois – drôle de goût ! C'est une personne tout à fait folle et mal fichue. Et puis tu as réfléchi.

Mais il n'y a rien de grave à cela. Je connais quelqu'un à qui la même chose est arrivée et ce n'était pas pour autant une canaille. Ou peut-être… (il se rapprocha) as-tu poussé ton flirt un peu loin et il est arrivé quelque chose… ? Alors, vraiment, ce serait une affaire désagréable. »

J'étais fâché et embarrassé. La façon désinvolte et légère, peut-être à dessein, avec laquelle il donnait à mes paroles un sens qu'elles n'avaient pas m'irritait. Aussi dis-je en claquant des talons :

« Mon colonel, permettez-moi d'attirer respectueusement votre attention : le mensonge grossier dont je me suis rendu coupable en affirmant que je ne m'étais pas fiancé, je l'ai dit devant sept officiers du régiment à la table réservée du café. Par gêne et lâcheté j'ai menti à mes camarades. Demain le sous-lieutenant Havlitchek demandera des explications au pharmacien qui lui a rapporté la nouvelle véridique de mes fiançailles. Et demain la ville entière connaîtra mon mensonge et ma malhonnêteté, qui sont indignes de mon grade. »

Il semblait maintenant ennuyé. Son lourd cerveau avait enfin saisi. Son visage s'assombrit peu à peu.

« Où était-ce, dis-tu ?

– À notre table réservée, au café.

– Devant les camarades, dis-tu ? Et tous t'ont entendu ?

– Tous, mon colonel.

– Et le pharmacien sait que tu as nié ?

– Il l'apprendra demain. Lui et toute la ville. »

Le colonel roula et tirailla très fort sa grosse moustache comme s'il voulait l'arracher. On voyait que sa tête travaillait. Il se mit à aller et venir d'un air mécontent, les mains derrière le dos, une fois, deux fois, cinq fois, dix fois, vingt fois. Le parquet craquait sous son pas nerveux ; ses éperons cliquetaient doucement. Enfin il s'arrêta devant moi.

« Et que veux-tu faire, dis-tu ?

– Il n'y a qu'une issue, vous le savez bien, mon colonel. Je suis venu pour prendre congé de vous et vous prier avec respect de faire en sorte qu'il n'y ait

pas de scandale. Il ne faut pas que ma honte retombe le moins du monde sur le régiment.

– Absurde ! murmura-t-il. Absurde ! Pour une chose pareille, un bel homme comme toi, honnête et en bonne santé… pour ce genre d'avorton ! Sans doute le vieux renard et sa fille t'ont roulé et tu n'as pas pu t'en tirer… D'eux, d'ailleurs ; je m'en moque, je n'ai rien à voir avec eux ! Mais il y a les camarades et aussi que ce pouilleux de pharmacien soit au courant : ça c'est une sale affaire, bien sûr ! »

Il se remit à marcher nerveusement, avec plus d'emportement encore. L'effort de la réflexion le fatiguait. Chaque fois qu'il revenait sur ses pas, le rouge de son visage était d'un ton plus prononcé ; les veines de ses tempes rappelaient d'épaisses racines noires. Enfin il s'arrêta d'un air résolu.

« Alors, écoute-moi. Il faut que ça s'arrange vite. Si ça s'ébruitait, on ne pourrait vraiment plus rien faire. Tout d'abord, qui des nôtres était là ? »

Je donnai les noms. Le colonel Bubencic sortit de sa poche un petit carnet rouge, le fameux carnet qu'il tirait comme une arme chaque fois qu'il prenait l'un de nous en défaut. Celui qui y était inscrit pouvait faire une croix sur sa permission. À la façon paysanne, il mouilla tout d'abord son crayon entre les lèvres avant d'y écrire les sept noms de ses doigts épais et aux larges ongles.

« C'est tout ?

– Oui, mon colonel.

– Bien sûr ?

– Oui, mon colonel.

– Bon ! »

Il remit le carnet dans sa poche comme un sabre dans son fourreau. Son « bon » en avait aussi la vibration.

« Allez, nous réglerons ça. Demain je les convoquerai tous les sept, l'un après l'autre, avant qu'ils partent pour le terrain d'exercices, et il fera bien d'appeler Dieu à son secours, celui qui par après osera se souvenir de ce que tu as dit ! Le pharmacien, je l'entreprendrai à part. Je lui servirai une blague, compte sur moi, je trouverai bien quelque chose… Peut-être avais-tu

l'intention de me demander mon autorisation avant de rendre les choses officielles, ou… ou attends un peu (il se rapprocha tout à coup si près de moi que je sentis son haleine et il me plongea son regard perçant dans les yeux) dis-moi franchement, mais tout à fait franchement : n'avais-tu pas bu un peu trop avant, je veux dire avant de commettre cette imbécillité ? »

J'étais gêné. « Oui, mon colonel, à vrai dire, avant de me rendre au château j'avais bu quelques cognacs et là-bas à… ce dîner, j'ai bu assez abondamment… Mais… »

J'attendais un sifflement coléreux. Au lieu de cela son visage s'épanouit soudain. Il frappa dans ses mains et se mit à rire bruyamment, content de lui.

« Parfait, parfait ! J'ai trouvé ! Avec ça nous sortirons le chariot de l'ornière. C'est clair comme de l'eau de roche ! Je leur ferai admettre à tous que tu étais saoul comme un cochon et ne savais pas ce que tu disais. Tu n'as pas donné ta parole d'honneur ?

– Non, mon colonel.

– Alors tout va bien. Tu étais à moitié saoul, leur dirai-je. Le cas s'est déjà produit, même avec un archiduc. Tu étais complètement ivre, tu n'avais pas la moindre idée de ce que tu disais, tu n'as pas bien entendu, tu as mal compris ce qu'ils te demandaient. C'est pourtant logique ! Et au pharmacien, je lui raconterai que je t'ai engueulé parce que tu es entré au café dans un tel état d'ivresse. Ainsi, le premier point sera réglé ! »

J'étais de plus en plus furieux qu'il se refusât de me comprendre. Cela m'irritait que cet homme à la tête dure, mais bienveillant au fond, voulût absolument me tenir l'étrier. Il pensait sans doute que je m'étais adressé à lui par lâcheté, pour qu'il me tirât de ce mauvais pas. Pourquoi diable ne voulait-il pas saisir ? Aussi repris-je :

« Mon colonel, permettez-moi de vous faire remarquer humblement que par là, l'affaire n'est pas du tout réglée pour moi. Je sais ce que j'ai fait et, je sais que je ne peux plus désormais regarder en face un honnête homme. Et je ne veux pas vivre dans ces conditions-là…

– Ferme ça ! fit-il. Pardon… laisse-moi donc réfléchir avec calme, ne m'interromps pas… je sais moi aussi ce que j'ai à faire et n'ai pas besoin de

leçons d'un blanc-bec comme toi. Crois-tu qu'il ne s'agisse que de toi ? Non, mon cher, c'était seulement le premier point ; à présent vient le deuxième, c'est-à-dire que demain matin tu disparais, je ne veux plus de toi ici. Il faut laisser repousser l'herbe sur cette histoire. Tu ne peux pas rester ici un jour de plus, sinon les bavardages et les questions iront leur train, et ça ne me convient pas. Quiconque fait partie de mon régiment ne doit pas être suspecté ni regardé de travers par personne. Cela je ne le veux pas… À partir de demain tu es transféré aux cadres de recrutement à Czaslau… je rédigerai l'ordre de transfert et je te donnerai une lettre pour le lieutenant-colonel. Ce qu'elle contiendra ne te regarde pas. Il te suffit de t'éclipser, et le reste, c'est mon affaire. Cette nuit, arrange tout avec ton ordonnance, et demain tu sortiras de la caserne assez tôt pour que personne ne te voie. À midi, au rapport, on annoncera simplement que tu es parti en mission urgente pour que les autres n'inventent rien de plus. La façon dont tu régleras ensuite l'histoire avec le vieux et la jeune fille, je m'en moque. Cuis ta soupe comme tu voudras. Mon seul souci est que ça ne fasse pas de mauvaises odeurs pour le régiment… Ainsi c'est réglé : à cinq heures et demie ici, je te remettrai la lettre, et ensuite en avant ! Compris ? »

J'hésitais. Ce n'était pas pour cela que j'étais venu. Je ne voulais pourtant pas échapper à mon destin ! Bubencic remarqua mon hésitation et répéta d'un ton presque menaçant :

« Compris ?

– À vos ordres, mon colonel, répondis-je froidement sur le ton militaire. Mais en moi-même je me disais : "Laisse ce vieux fou parler comme il l'entend ! Je n'en ferai pas moins ce qui est mon devoir."

– Bon, et maintenant c'est fini. Demain matin, cinq heures et demie. »

Je restai là, raide. Il vint vers moi.

« C'est malheureux que ce soit justement toi qui fasses de telles bêtises ! Ce n'est pas de bon cœur que je t'envoie chez ceux de Czaslau. De tous les jeunes officiers d'ici, tu m'as toujours été le plus sympathique. »

Je devinais qu'il se demandait s'il devait me tendre la main. Son regard était devenu moins dur.

« Que désires-tu encore ? Si je peux t'aider, ne te gêne pas, je le ferai volontiers. Je ne voudrais pas qu'on croie que tu es à l'index, ou abandonné. Tu n'as besoin de rien ?

– Non, mon colonel. Je vous remercie respectueusement.

– Tant mieux ! Alors, à Dieu vat ! Et à demain matin, cinq heures et demie.

– À vos ordres, mon colonel. »

Je le regardai comme on regarde quelqu'un pour la dernière fois. C'est le dernier homme auquel j'aurai parlé sur terre. Demain ce sera le seul qui connaîtra toute la vérité. Je claque les talons, je redresse les épaules et fais demi-tour.

Mais il y avait sans doute quelque chose d'étrange en moi, dans mon regard ou dans mon allure, qui n'a pas échappé à cet homme pourtant borné, car il me crie brusquement. « Hofmiller, ici ! »

Je me retourne. Il redresse les sourcils, me toise sévèrement, puis grogne, à la fois hargneux et bienveillant :

« Toi, mon garçon, tu ne me plais pas, tu as une drôle de binette. Il me semble que tu veux me rouler, que tu t'apprêtes à commettre une stupidité. Mais je ne le veux pas, surtout pour une pareille affaire… que tu penses à ton revolver ou à autre chose… je ne veux pas de cela… m'entends-tu ?

– À vos ordres, mon colonel.

– Non, pas d' » à vos ordres ! » On ne me trompe pas, moi. Je suis un vieux lapin. (Sa voix s'adoucit.) Donne-moi la main. »

Je la lui tends. Il la tient fortement serrée.

« Et à présent (il me regarde fixement dans les yeux), Hofmiller, donne-moi ta parole d'honneur que cette nuit tu ne feras pas de bêtise ! Ta parole d'honneur que tu viendras ici demain à cinq heures et demie et que tu partiras pour Czaslau. »

Je ne pus soutenir son regard.

« Ma parole d'honneur, mon colonel.

– Alors, c'est bien. Vraiment, j'ai eu comme une impression que dans ta première folie tu allais faire l'idiot. Avec des jeunes gens fougueux comme vous, on ne sait jamais… vous êtes tout de suite prêts à tout, même à recourir au revolver… Après, tu deviendras tout à fait raisonnable. On finit par surmonter cela. Tu verras, Hofmiller, que cette affaire s'arrangera. Je m'en charge. Et tu ne recommenceras pas. Maintenant, va-t'en ! C'eût été dommage pour un garçon comme toi ! »

Nos décisions dépendent, dans une beaucoup plus grande mesure que nous ne sommes disposés à l'admettre, de notre situation et de notre milieu. Une part considérable de notre pensée ne fait que transmettre les impressions reçues et les influences subies, et en particulier celui qui dès sa jeunesse a été élevé dans la discipline de l'armée cède à la fascination d'un ordre comme à une contrainte irrésistible. Tout commandement militaire a sur lui un pouvoir absolu, tout à fait incompréhensible du point de vue de la logique. Dans la camisole de force de l'uniforme il exécute, même convaincu de leur absurdité, d'une façon presque inconsciente, sans résistance, les ordres qu'il reçoit, comme un hypnotisé obéit à la volonté de l'hypnotiseur.

Ainsi moi qui, sur mes vingt-cinq ans d'existence, en avais passé quinze – et les plus déterminants – dans une école militaire et dans les casernes, à la seconde même où je reçus l'ordre du colonel, je cessai de penser ou d'agir par moi-même. Je ne fis plus qu'obéir. Mon cerveau ne savait plus qu'une chose : je devais être prêt à partir, à cinq heures et demie du matin, et d'ici là, faire mes préparatifs sans rien oublier. Je réveillai mon ordonnance, lui communiquai brièvement que nous devions filer le lendemain pour Czaslau, et avec son aide j'empaquetai mes affaires, pièce par pièce. Nous eûmes tout juste le temps, et à l'heure dite, je me trouvai chez le colonel pour y recevoir les papiers de service. Sans être remarqué, comme il en avait décidé, je quittai la caserne.

Cette paralysie de la volonté, quasi hypnotique, dura juste aussi longtemps que je me trouvai dans la sphère de la vie militaire et que l'ordre reçu n'avait pas été entièrement exécuté. Mais dès le premier mouvement de la locomotive qui fit s'ébranler le train, mon engourdissement tomba. J'étais à peu près dans le cas de celui qui, ayant été renversé par le déplacement d'air résultant d'une explosion, se relève et s'aperçoit tout étonné qu'il est sain et

sauf. Ma première réflexion fut : je vis encore. La seconde : je suis dans un train en marche, arraché à mon existence quotidienne et habituelle. Et à peine eus-je commencé à me souvenir, que les pensées affluèrent fébrilement. J'avais voulu en finir et quelqu'un m'avait arraché le revolver de la main. Le colonel avait déclaré qu'il voulait tout arranger. Mais seulement, me dis-je tout bouleversé, pour ce qui concernait le régiment et ma réputation d'officier. En ce moment peut-être, les camarades sont déjà devant lui et bien entendu ils lui promettent sous serment de garder le silence sur cette affaire. Mais intérieurement ils pensent ce qu'ils veulent, personne ne peut les en empêcher, et ils doivent tous se dire que je me suis enfui lâchement. Le pharmacien se laissera peut-être tromper au début, mais Édith, le père, et les autres ? Qui leur donnera des explications ?… Sept heures du matin : elle se réveille et sa première pensée est pour moi. Tout à l'heure elle regardera du haut de la terrasse – ah ! cette terrasse, pourquoi ai-je un frisson quand j'y songe ! – avec le télescope dans la direction du champ de manœuvre. Elle verra notre régiment trotter et ne se doutera pas qu'il y manque quelqu'un. Mais l'après-midi elle commencera à attendre et je ne viendrai pas, et personne ne lui aura rien dit. Je ne lui ai pas écrit une ligne. Elle téléphonera, on lui répondra que je suis parti en mission et elle ne comprendra pas. Ou, chose plus terrible, elle comprendra, et alors… Soudain je vois le regard menaçant de Condor derrière ses verres qui lancent des éclairs, je l'entends qui me crie : « Ce serait un crime, un assassinat ! » Et déjà une autre image se superpose à la première : je vois la jeune fille se lever de son fauteuil et se jeter contre la balustrade, la mort déjà dans le regard.

Il faut absolument que je télégraphie de la gare, n'importe quoi ! Il faut l'empêcher de se livrer à un acte de désespoir. Mais, m'a recommandé Condor, il ne faut rien faire de brusque, d'irréparable, et si quelque chose de grave arrive, il faut le mettre tout de suite au courant. Je le lui ai promis, et la parole donnée, c'est une question d'honneur. Heureusement, à Vienne j'aurai deux heures d'arrêt. Le train ne repart que dans l'après-midi. Peut-être aurai-je le temps de le voir. Il faut que je le voie.

À l'arrivée je laisse les bagages à mon ordonnance en lui disant de se rendre à la gare du Nord-Ouest et de m'y attendre. Puis je file en voiture chez Condor et fais en moi-même une prière (je ne suis pourtant pas pieux d'ordinaire) : « Dieu, faites qu'il soit chez lui, surtout, qu'il soit là ! C'est à

lui seul que je peux tout expliquer, lui seul peut me comprendre et venir à mon aide. »

Mais la servante, la tête enveloppée d'un fichu de couleur, m'annonce d'un air nonchalant, avec son accent tchèque, que le docteur n'est pas chez lui. « Est-ce que je peux l'attendre ? – Il ne rentrera pas avant midi. – Sait-elle où il est ? – Non, ça ch'ais pas. Y va chez beaucoup de gens. – Et est-ce que je peux parler à madame ? » Elle va aller voir, et s'éloigne en se dandinant.

J'attends. La même pièce, la même attente que l'autre jour, et bientôt – Dieu soit loué ! – j'entends à côté le même pas glissant.

La porte s'ouvre doucement. Comme l'autre fois on dirait qu'un courant d'air l'a poussée, mais la voix est bienveillante et cordiale.

« C'est vous, lieutenant ?

– Oui, dis-je, en m'inclinant devant l'aveugle (toujours la même absurdité !).

– Ah ! mon mari va regretter ! Oui, je sais qu'il regrettera beaucoup. Mais j'espère que vous pourrez l'attendre. Il sera de retour au plus tard à une heure.

– Hélas ! non… je ne peux pas. Mais… c'est très important… ne me serait-il pas possible de le joindre par téléphone chez un de ses malades ? »

Elle soupire « Je ne pense pas. Tout d'abord je ne sais pas où il est… et puis… les gens qu'il soigne n'ont pas le téléphone, d'ordinaire. Mais peut-être pourrais-je… »

Elle se rapproche, une expression de timidité passe rapidement sur son visage. Elle voudrait dire quelque chose, mais je vois qu'elle n'ose pas. Mais enfin, elle prend son élan :

« Je… comprends… je sens bien que c'est très urgent… et s'il y avait la moindre chance, je vous dirais… je vous indiquerais bien sûr où vous pouvez le joindre. Mais… mais peut-être puis-je lui transmettre un message dès son retour… c'est probablement à propos de cette pauvre jeune fille, n'est-ce pas, pour qui vous êtes toujours si bon… Si vous le désirez, je me charge très volontiers de… »

Alors il m'arrive cette chose insensée que je n'ose pas la regarder dans les yeux, ses yeux aveugles. J'ai le vague sentiment qu'elle sait déjà tout, qu'elle a tout deviné. Je l'interromps et bredouille :

« Vous êtes trop aimable, chère madame, mais… je ne voudrais pas vous importuner. Si vous le permettez, je vais lui communiquer par écrit l'essentiel. Mais est-ce bien sûr qu'il rentrera avant deux heures ? Car le train qui va là-bas part peu après… et il faut qu'il y aille, c'est… c'est absolument nécessaire, croyez-moi, je n'exagère pas. »

Je sens que je l'ai convaincue. Elle se rapproche encore et je vois sa main qui ébauche sans le vouloir un geste pour me rassurer et me tranquilliser.

« Bien entendu que je vous crois. Et soyez sans crainte, il fera ce qu'il pourra.

– Et vous permettez que je lui laisse un mot ?

– Bien sûr, mettez-vous ici pour lui écrire. »

Avec l'étrange assurance de quelqu'un qui connaît les moindres objets dans la pièce, elle s'avance. Dix fois par jour sans doute, elle doit tâter et mettre en ordre son bureau, de ses mains vigilantes, car elle fait un geste précis comme une personne qui voit, et sort du tiroir de gauche trois ou quatre feuilles de papier, qu'elle pose sur le sous-main. « Vous trouverez là des plumes et de l'encre, » me dit-elle en montrant l'endroit de chaque chose.

J'écris d'un seul trait cinq pages. Je supplie Condor d'aller là-bas immédiatement, je souligne trois fois le dernier mot. Je lui raconte tout de la façon la plus rapide et la plus sincère. Je n'ai pas pu tenir jusqu'au bout, j'ai nié les fiançailles devant mes camarades. La peur des autres, la peur ridicule des bavardages a été la cause de ma faiblesse, – il l'aura deviné. Je ne lui cache pas que je voulais me tuer et que le colonel m'a sauvé malgré moi. Mais je n'avais pensé qu'à moi jusqu'à cet instant et c'est à présent que je me rends compte du tourment que je cause à une innocente. Il fallait qu'il partît immédiatement, il comprendrait à quel point c'était urgent – de nouveau je soulignai le mot « immédiatement » – pour leur dire la vérité, toute la vérité. Il ne devait rien cacher. Il ne devait pas me montrer meilleur que je n'étais, ni essayer de me disculper. Si malgré cela ils me pardonnaient, je considérerais mes fiançailles comme plus sacrées que jamais, et, si Édith le permettait, je

l'accompagnerais sur-le-champ en Suisse, je quitterais le service, je resterais auprès d'elle, quel que soit le résultat du traitement médical : qu'elle guérisse bientôt ou plus tard, ou jamais. J'étais prêt à tout faire pour réparer mon mensonge, ma lâcheté. Désormais ma vie n'avait plus qu'un but : lui prouver que ce n'était pas elle, mais les autres que j'avais trompés, lui montrer que je me sentais plus engagé vis-à-vis d'elle qu'à l'égard de tous les autres, de mes camarades… qu'envers l'armée. Elle seule devait me juger. C'était à elle de décider si elle pouvait me pardonner. Il fallait absolument qu'il laissât tout en plan – c'était une question de vie ou de mort… – et qu'il prenne le train de midi. Il fallait qu'il fût là-bas à quatre heures et demie, pas plus tard, c'est-à-dire à l'heure où elle m'attendait d'habitude. C'était une prière ultime que je lui adressais : qu'il me vînt en aide, ce serait la dernière fois ! Il ne devait pas hésiter à partir immédiatement – je soulignai quatre fois le mot – sinon, tout serait perdu.

Lorsque je posai la plume, je sentis que pour la première fois j'avais pris moi-même une décision irrévocable et honnête. En écrivant, j'avais pris conscience de ce qu'il fallait faire. J'étais reconnaissant au colonel de m'avoir sauvé. Et je savais que désormais ma vie était vouée à un seul être, à cette jeune fille qui m'aimait.

Je remarquai alors que l'aveugle était restée debout, immobile, près de moi. J'éprouvai de nouveau le sentiment insensé qu'elle savait tout, et, plus fort encore, qu'elle avait lu chaque mot de ma lettre.

« Pardonnez mon impolitesse, dis-je en me levant aussitôt, j'avais tout à fait oublié, mais… c'était si important que j'ai mis le docteur entièrement au courant… »

Elle me sourit.

« Ne vous excusez pas… Je reste volontiers un peu debout… L'essentiel, c'est le reste… Mon mari fera sûrement le nécessaire… J'ai senti… je connais les vibrations de sa voix… qu'il a pour vous une estime particulière… Et n'ayez crainte (sa voix devenait de plus en plus chaude) ne vous tourmentez pas, tout s'arrangera.

– Dieu le veuille ! » dis-je plein d'un espoir sincère. (Ne dit-on pas que les aveugles prévoient l'avenir ?)

Je m'inclinai et baisai sa main. Lorsque je levai les yeux sur elle, je ne compris pas comment cette femme aux cheveux gris, aux lèvres un peu crispées et à l'air triste à cause de ses yeux éteints avait pu tout d'abord me paraître laide, tant son visage rayonnait d'amour et de sympathie. Il me semblait que ces yeux, qui ne reflètent jamais que les profondeurs obscures, savaient plus sur la réalité de la vie que ceux qui regardent le monde, clairs et vivants.

Je pris congé, comme apaisé. Le fait que je venais de m'engager une nouvelle fois et pour toujours devant une autre victime du sort ne me parut plus un sacrifice. Ce ne sont pas les êtres bien portants, sûrs d'eux-mêmes, gais, fiers et joyeux qui aiment vraiment, – ils n'ont pas besoin de cela ! Quand ils acceptent d'être aimés, c'est d'une façon hautaine et indifférente, comme un hommage qui leur est dû. Le don d'autrui n'est pour eux qu'une simple garniture, une parure dans leurs cheveux, un bracelet à leur poignet, et non le sens et le bonheur de leur existence. Seuls ceux que le sort a désavantagés, les humiliés, les laids, les déshérités, les réprouvés, on peut les aider par l'amour. Et quand on leur consacre son existence, on les dédommage seulement de ce dont la vie les a privés. Et eux seuls savent aimer et se laisser aimer comme il faut : humblement et avec reconnaissance.

Mon ordonnance m'attend fidèle au poste, dans le hall de la gare. « Viens », lui dis-je en souriant. Tout m'est devenu étonnamment facile. Un sentiment de soulagement que je n'ai encore jamais connu me dit que j'ai enfin pris la décision qu'il fallait. Je me suis sauvé et j'ai sauvé quelqu'un en même temps. Et je ne regrette même plus ma lâcheté absurde de la nuit précédente. Au contraire, je me dis que c'est mieux ainsi. Il est préférable que ces gens qui m'ont fait confiance sachent que je ne suis pas un héros, un saint, un Dieu qui du haut de son trône daigne appeler à lui une pauvre jeune fille malade. Si j'accepte maintenant son amour, ce n'est plus un sacrifice. Et c'est à moi de lui demander pardon, à elle de me l'accorder. Tout est mieux à présent.

Jamais je ne me suis senti si sûr de moi. Un soupçon d'angoisse vient cependant encore m'ébranler, quand, à Lundenburg, un gros monsieur se précipite dans mon compartiment, et, se laissant tomber sur la banquette, s'écrie tout haletant : « Je l'ai eu, Dieu merci, mais sans ses six minutes de

retard, je le ratais, ce train ! »

Cela me donna un coup. Et si Condor n'était pas rentré chez lui pour déjeuner ? S'il était rentré trop tard pour prendre le train de l'après-midi ? Alors tout était fichu. Et elle attendrait et attendrait… Aussitôt surgit de nouveau devant moi l'image terrifiante de la terrasse : je revois la jeune fille accrochée des deux mains à la balustrade et déjà penchée au-dessus du vide. Pour l'amour du Ciel, pourvu qu'elle apprenne à temps combien je regrette ma trahison ! Avant que le désespoir se soit emparé d'elle et qu'arrive la chose effroyable ! Quand le train s'arrêtera, je ferais bien de télégraphier quelques mots qui la tranquilliseront au cas où Condor n'aurait pu la prévenir.

À Brünn la station suivante, je saute du train et cours au bureau de télégraphe. Mais que se passe-t-il ? Devant la poste de la gare se presse une foule indescriptible, des personnes en proie à une vive agitation et qui lisent une affiche. Il faut que je joue brutalement des coudes pour pouvoir passer la porte d'entrée de la poste et atteindre le guichet. Vite, vite un formulaire ! Quoi écrire ? Pas trop ! « Édith de Kekesfalva. Kekesfalva. Mille salutations en cours de route et fidèles souvenirs. Ordre de service. Reviens bientôt. Condor expliquera tout. Écrirai aussitôt arrivé. Affections. Anton. »

Je remets le télégramme. Que l'employée est lente, que de questions elle me pose ! Et le train qui part dans deux minutes ! De nouveau, je suis obligé d'employer la force pour me frayer un chemin à travers la foule de curieux, plus dense encore, postés devant l'affiche… Que se passe-t-il donc ? Je voudrais questionner quelqu'un, mais déjà retentit le signal du départ. J'ai juste le temps de sauter dans le wagon. Dieu soit loué ! J'ai fait le nécessaire, elle n'a plus de raisons d'être méfiante ou inquiète. À présent seulement, je m'aperçois à quel point ces deux journées pleines d'émotions et ces deux nuits blanches m'ont épuisé. Arrivé le soir à Czaslau, je fais appel à mes dernières forces pour monter en titubant l'escalier qui mène à ma chambre d'hôtel. Puis je plonge dans le sommeil comme on se jette dans un précipice.

Je crois bien m'être endormi à l'instant même où je m'affalais dans le lit. C'était une sorte de chute, insensible, dans un flot sombre et profond, un abîme de complète auto-dissolution, que je n'avais encore jamais connu. Beaucoup plus tard je me mis à rêver. Je ne sais pas comment commençait ce

rêve. Je me rappelle seulement que je me trouvais encore dans un salon d'attente, celui de Condor, je pense, lorsque tout à coup j'entendis de nouveau ce bruit rythmique de béquilles qui depuis deux jours me martelait le crâne, cet effroyable toc toc, toc toc. Tout d'abord il venait de très loin, comme de la rue, puis il se rapprocha : toc toc, toc toc, pour s'avancer ensuite plus près encore : toc toc, toc toc, puis je l'entendis si près de moi que je me réveillai en sursaut.

Mes yeux grands ouverts fixaient l'obscurité de cette chambre étrangère : toc toc ! Mais je ne rêve plus, quelqu'un a frappé. Quelqu'un cogne à ma porte. Je saute du lit et j'ouvre en hâte. Je vois le portier de nuit.

« Mon lieutenant, on vous appelle au téléphone. »

Je le regarde d'un air ahuri. Moi ? Au téléphone ? Où… où suis-je donc ? Cette chambre, ce lit… ah ! oui, je suis à… je suis à Czaslau. Mais je ne connais personne ici, qui peut donc m'appeler au milieu de la nuit ? Stupide ! Il doit être au moins minuit. Le portier me presse… « Je vous en prie, vite, mon lieutenant, c'est une communication téléphonique de Vienne. Je n'ai pas bien entendu le nom. »

De Vienne ! Je recouvre aussitôt mes sens : ce ne peut être que Condor. Il veut me donner des nouvelles. Elle m'a pardonné. Tout est arrangé. Je dis au portier :

« Vite, descendez ! Annoncez que je viens tout de suite. »

L'homme disparaît, je jette mon manteau sur ma chemise de nuit et descends derrière lui. Le téléphone se trouve dans le coin du bureau, au rez-de-chaussée, le portier tient l'écouteur à l'oreille. Impatient je l'écarte, quoiqu'il me dise que la communication est coupée. Je prends l'écouteur.

Mais rien… rien. Seul un bourdonnement lointain… sff… sff… srr, comme l'aile bruissante d'un moustique métallique « Allô ! allô ! » Pas de réponse. J'attends, j'attends. Toujours rien que ce bourdonnement insensé et, dirait-on, ironique. Je frissonne. Est-ce de froid, parce que je n'ai rien sur moi, que mon manteau, ou est-ce de peur ? Peut-être a-t-on raccroché ! Ou peut-être… j'attends, le cercle d'ébonite collé à l'oreille. Enfin krss… krss… et la voix de la téléphoniste :

« Avez-vous votre communication ?

– Non.

– Mais vous l'aviez à l'instant, un appel de Vienne !… Une seconde. Je vais voir. »

Krss… krss… Ça grince, grésille, glougloute, gargouille, siffle, vibre, puis tous ces bruits s'affaiblissant petit à petit, de nouveau le susurrement, le bourdonnement des fils. Soudain une voix dure et brusque :

« Ici Prague, commandant de la place. Suis-je en communication avec le ministère de la Guerre ?

– Non, non », criai-je désespéré. J'entends encore quelques paroles indistinctes qui se perdent dans le vide, s'éteignent. Les vibrations recommencent, suivies d'un nouveau bruit confus de voix lointaines, incompréhensibles. Puis la téléphoniste me dit :

« Excusez-moi, la communication a été interrompue. Une conversation de service urgente. Je vous rappellerai aussitôt que l'abonné vous redemandera. Veuillez raccrocher en attendant. »

Je raccroche, épuisé, déçu, furieux. Rien de plus absurde que d'avoir capté une voix dans le lointain et de ne pas pouvoir la garder. Mon cœur bat dans ma poitrine comme si j'avais escaladé trop rapidement une montagne élevée. Qui était-ce ? Condor, sûrement. Mais pourquoi me téléphone-t-il à minuit et demi ?

Le portier s'approche avec politesse et murmure : « Mon lieutenant, vous pouvez remonter dans votre chambre. Je vous appellerai quand on vous demandera. »

Mais je refuse. Je ne veux pas rater la communication une seconde fois, ni perdre une minute de plus. Il faut que je sache ce qui est arrivé, car il est arrivé quelque chose là-bas, à des kilomètres… Seul Condor a pu téléphoner ou les autres, là-bas, à qui il a donné l'adresse de l'hôtel. En tout cas ce doit être grave, ce doit être urgent pour que l'on m'arrache du lit au milieu de la nuit. Mes nerfs me disent qu'on a besoin de moi, que la vie ou la mort de quelqu'un est en jeu. Non, il ne faut pas que je m'en aille, il faut rester là, pour ne pas perdre un seul instant.

Je m'assieds sur la dure chaise de bois que m'apporte le portier, un peu étonné, et j'attends, les jambes nues cachées sous mon manteau, le regard fixé sur l'appareil. J'attends un quart d'heure, une demi-heure, en frissonnant d'inquiétude et peut-être de froid, en essuyant de temps en temps avec ma manche de chemise la sueur qui perle à mon front. Enfin – rrr – une sonnerie. Je me précipite, je décroche : je vais tout savoir.

Mais je me suis bêtement trompé, comme le portier me le signale. Ce n'était pas le téléphone, mais la porte d'entrée : le portier ouvre à un couple attardé. Un capitaine de cavalerie, accompagné d'une jeune fille, passe rapidement, non sans jeter un regard étonné dans la loge sur cet homme étrange aux jambes nues qui n'a pour tout costume qu'un manteau d'officier. Il salut et disparaît avec sa compagne dans l'escalier à demi éclairé.

À présent je ne peux plus supporter cette attente. Je tourne la manivelle et demande à la téléphoniste :

« Vous n'avez pas encore l'appel ?

– Quel appel ?

– De Vienne… je crois… il y a plus d'une demi-heure…

– Je vais redemander. Un instant. »

L'instant dure longtemps. Enfin la sonnerie :

« Rien, m'annonce la téléphoniste. Attendez encore quelques minutes : je vous appellerai. »

Attendre ! Attendre quelques minutes ! Et combien de temps encore, alors qu'en une seule seconde un homme peut mourir, un destin se décider, un monde s'écrouler ! C'est de la folie, cette torture que l'on m'inflige ! La pendule marque déjà une heure et demie. Il y a déjà une heure que je suis là à frissonner et à me morfondre.

Enfin, la sonnerie retentit à nouveau. J'écoute, tous les sens tendus, mais la téléphoniste me dit seulement :

« On vient de me répondre que la communication est décommandée. »

Décommandée ? Qu'est-ce que ça veut dire, « décommandée » ? « Un instant, mademoiselle ! » Mais elle a déjà raccroché.

Pourquoi, décommandée ? Pourquoi alors m'appellent-ils à minuit et demi, si c'est pour annuler ? Il a dû se passer un événement qu'il faut pourtant que je connaisse ! Quelle horreur de ne pouvoir percer la distance, le temps ! Vais-je à mon tour appeler Condor ? Non, pas maintenant, en pleine nuit ! Sa femme s'effraierait. Lui-même a probablement jugé que c'était trop tard et il a préféré remettre au lendemain.

Impossible de décrire la fin de cette nuit. Un flot de pensées absurdes se pressaient en images confuses dans mon cerveau, cependant que, fatigué et surexcité à la fois, les nerfs tendus, je prêtais l'oreille au moindre pas dans l'escalier ou le corridor, au moindre bruit de la rue. Enfin, épuisé, éreinté, n'en pouvant plus, je sombrai dans un sommeil profond, beaucoup trop profond, beaucoup trop long, infini comme la mort, sans fond comme le néant.

Lorsque je me réveille, il fait grand jour dans la chambre. Un regard sur ma montre : dix heures et demie. Bon Dieu ! et moi qui devais me présenter tout de suite au lieutenant-colonel ! Avant que j'aie pu commencer à penser à mes affaires personnelles, le respect du service et le militaire agissent encore en moi. Je m'habille en toute hâte et descends l'escalier quatre à quatre. Le portier veut me retenir. Je ne l'écoute pas. Non – on verra plus tard, pour le reste ! Au rapport tout d'abord, comme j'en ai donné ma parole au colonel.

La jugulaire au menton, je monte aux bureaux de la caserne. Il n'y a là qu'un petit sous-officier aux cheveux roux, qui, en me voyant, me regarde d'un air apeuré.

« Je vous en prie, mon lieutenant, descendez vite au rapport ! Le lieutenant-colonel a ordonné expressément que tous les officiers et soldats de la garnison soient rassemblés en bas à onze heures précises. Je vous en prie, faites vite. »

Je descends rapidement dans la cour du quartier. Toute la garnison est là. J'ai juste le temps de me placer à côté de l'aumônier avant qu'apparaisse le chef de division. Il marche avec une lenteur étrange et solennelle, déroule une feuille de papier et commence d'une voix qui résonne au loin :

« Un crime effroyable vient d'être commis, qui remplit d'horreur l'Autriche-Hongrie tout entière et le monde civilisé. (Quel crime ? pensai-je

effrayé. Je commence à trembler, comme si j'en étais l'auteur.)… Le perfide assassinat (quel assassinat ?) commis sur la personne de notre bien-aimé héritier du trône, Son Altesse Impériale et Royale, l'archiduc François-Ferdinand, et sa haute épouse… (Comment ? on a assassiné l'héritier du trône ? Et quand ? Ah ! C'était donc cela, hier, à Brünn, qu'il y avait une telle foule devant cette affiche !) a plongé notre auguste maison impériale dans une douleur et une consternation profondes. Mais c'est avant tout à l'armée impériale et royale de… »

Le reste ne me parvient pas distinctement. Les mots « crime », « assassinat » m'ont frappé au cœur. Si j'avais été le meurtrier, je n'aurais pas été plus bouleversé. « Ce serait un crime, un assassinat », a dit Condor. Et maintenant je n'entends plus rien de ce que cet homme en bleu avec son plumet et ses décorations sur la poitrine raconte devant moi d'une voix tonnante. Je me souviens de l'appel téléphonique de cette nuit. Au fait, pourquoi Condor ne m'a-t-il pas donné de nouvelles, ce matin ? Serait-il réellement arrivé quelque chose ? Sans plus me soucier du lieutenant-colonel, je profite du désarroi général qui suit le rapport pour retourner en toute hâte à l'hôtel : peut-être entre-temps y a-t-il eu un autre appel ?

Le portier me tend un télégramme. Il est arrivé le matin, m'explique-t-il, mais je suis passé si vite devant lui qu'il n'a pas pu me le remettre. Je l'ouvre. Sur le moment je ne comprends rien. Pas de signature. Un texte obscur. Puis je saisis : ce n'est que l'avis de la poste que mon télégramme d'hier, déposé à trois heures cinquante-huit à Brünn, n'a pu être remis au destinataire.

Pourquoi cela ? Je relis le texte. Un télégramme adressé à Édith de Kekesfalva n'a pu être remis au destinataire ? Elle est pourtant connue là-bas. Impossible de supporter plus longtemps cette tension. Je fais demander Vienne par le téléphone et le docteur Condor. « Urgent ? » questionne le portier. « Oui, urgent. »

Au bout de vingt minutes j'obtiens la communication et – miracle de mauvais augure – Condor est chez lui et vient à l'appareil. En trois minutes je sais tout. Au téléphone on n'a guère le temps de parler avec ménagement. Un hasard diabolique a fait que la malheureuse n'a rien su de mon repentir sincère ni de ma décision. Toutes les dispositions prises par le colonel pour

étouffer l'affaire se sont révélées vaines. En quittant le café, Ferencz et les camarades n'étaient pas rentrés à la caserne, mais étaient encore allés à la taverne. Là, par malheur encore, ils avaient rencontré le pharmacien au milieu d'une nombreuse société et Ferencz, cette brave buse, par amitié pour moi, avait aussitôt foncé sur lui. Devant tout le monde, il lui avait demandé des explications en lui reprochant de faire courir sur mon compte des mensonges aussi ignobles. Un scandale effroyable en était résulté et dès le lendemain toute la ville avait été au courant. Car le pharmacien, profondément blessé dans son amour-propre, était accouru de bon matin à la caserne pour faire appel à mon témoignage, et à l'annonce suspecte de ma disparition, avait immédiatement pris une voiture pour se rendre chez les Kekesfalva. Là, il avait assailli le vieillard de questions, demandé si oui ou non l'on s'était moqué de lui avec ce stupide coup de téléphone et hurlé au point que les fenêtres en tremblaient : en vieil habitant de cette ville, il saurait réagir énergiquement contre les bravades de cette bande insolente d'officiers, d'ailleurs ce n'était sûrement pas une plaisanterie, il devait en effet y avoir une raison si j'avais pris la fuite aussi honteusement. Il y avait là une riche canaillerie de ma part, mais même s'il lui fallait aller jusqu'au ministère de la Guerre, il éclaircirait cette affaire et ne permettrait pas que de pareils blancs-becs viennent l'insulter impunément dans des endroits publics.

À grand-peine, on avait réussi à calmer et à renvoyer l'homme déchaîné. Cependant, Kekesfalva au milieu de son effroi, avait espéré qu'Édith n'entendrait rien de ces furieuses accusations. Mais malheureusement les croisées du bureau étaient restées ouvertes et, traversant la cour, chaque mot avait nettement retenti jusqu'aux fenêtres du salon où elle était assise. Sans doute avait-elle pris aussitôt la décision qu'elle projetait depuis longtemps, mais elle sut bien la dissimuler. Elle se fit apporter les robes qu'on venait de lui acheter, plaisanta avec Ilona, se montra joyeuse et amicale avec son père, s'enquit de mille détails concernant le voyage, demandant si tout était bien préparé et empaqueté. En secret, elle avait toutefois chargé Joseph de téléphoner à la caserne pour demander quand je reviendrai et si je n'avais pas laissé un mot pour elle. Lorsqu'elle apprit que j'étais parti en mission pour un temps indéterminé et que je n'avais rien laissé pour personne, ce fut le coup décisif. Dans l'impatience de son cœur, elle ne voulut pas attendre un seul jour, une seule heure. Je l'avais trop déçue, blessée trop cruellement pour

qu'elle voulût encore me faire confiance, et ma faiblesse la rendit affreusement forte.

Après le déjeuner elle se fit conduire sur la terrasse où, comme guidée par un sombre pressentiment et rendue inquiète par son étrange gaieté, Ilona ne la quittait pas. À quatre heures et demie, juste au moment où je venais d'ordinaire, et une demi-heure avant que mon télégramme et Condor arrivassent presque en même temps, Édith avait prié sa cousine d'aller lui chercher un livre. Imprudence fatale ! Ilona déféra à ce désir innocent. Et c'est durant ce court intervalle que la malheureuse, qui ne pouvait pas dompter son cœur, avait exécuté sa fatale décision. Du haut de la terrasse, comme elle m'en avait naguère averti et comme je l'avais vue dans mes cauchemars, elle avait accompli la chose effroyable, elle s'était jetée dans le vide.

Condor la trouva encore en vie. D'une façon incompréhensible, car on l'avait relevée sans connaissance, son corps léger ne décelait aucune blessure extérieure grave. On la transporta en ambulance à Vienne. Jusque tard dans la nuit, les médecins avaient espéré pouvoir la sauver, et c'est ainsi qu'à huit heures du soir, Condor m'avait téléphoné de l'hôpital. Mais dans cette nuit du 29 juin qui suivit l'assassinat de l'héritier du trône d'Autriche, toutes les administrations de l'empire étaient en ébullition et les lignes téléphoniques sans cesse accaparées par les autorités civiles et militaires. Pendant quatre heures, Condor espéra en vain m'avoir au bout du fil. Ce n'est qu'après minuit, lorsque les médecins eurent abandonné tout espoir, qu'il décommanda la communication. Une demi-heure après, Édith était morte.

Sur les centaines de milliers d'hommes qui furent appelés à la guerre durant les journées d'août, très peu, j'en suis sûr, sont partis avec la même indifférence, j'oserais dire avec la même impatience que moi. Non pas que je fusse animé de sentiments bellicistes, mais c'était pour moi une issue, une sorte de salut : je me réfugiai dans la guerre comme un criminel dans la nuit. Les quatre semaines qui s'écoulèrent jusqu'à la décision finale, je les avais passées dans un état de trouble, de désespoir, de dédain de la vie, dont je me souviens encore aujourd'hui avec plus d'horreur que des heures les plus terribles sur les champs de bataille. Car j'étais convaincu que par ma faiblesse, ma pitié d'abord attirante, puis fuyante, j'avais tué un être humain,

et de plus, le seul qui m'aimât passionnément. Je n'osais plus sortir, je m'enfermai dans ma chambre, je me fis porter malade. J'avais écrit à Kekesfalva pour lui exprimer mes sentiments de condoléances, il ne répondit pas. J'inondai Condor d'explications pour me justifier ; il ne répondit pas. De mes camarades, pas une ligne, de mon père non plus (en réalité parce que durant ces semaines critiques, il était surchargé de besogne dans son ministère). Mais je vis dans ce silence général une réprobation unanime. Je m'enfonçai de plus en plus dans cette folle croyance que tous m'avaient condamné, comme je m'étais moi-même condamné, et que, parce que je me considérais comme un assassin, tous me considéraient comme tel. Pendant que l'empire tremblait d'émotion, qu'autour de nous dans l'Europe bouleversée les fils télégraphiques transportaient à tous les échos des nouvelles terrifiantes, que les bourses oscillaient, que les pays mobilisaient et que les gens prudents faisaient leurs malles, je ne pensais qu'à ma lâche trahison, à ma culpabilité. C'est pourquoi partir signifiait pour moi une libération. La guerre, qui a causé la mort de millions d'innocents, m'a sauvé du désespoir, moi qui étais coupable (mais je ne la glorifie par pour autant).

User de grands mots me répugne. Aussi ne déclarerai-je pas que j'ai cherché la mort. Je me contenterai de dire que je ne l'ai pas redoutée, en tout cas moins que la plupart des soldats, car à certains moments un retour à l'arrière, où je savais que se trouvaient ceux qui connaissaient mon crime, me paraissait plus effroyable que toutes les atrocités du front. Et d'ailleurs, où serais-je allé ? Qui avait besoin de moi, qui m'aimait encore, pour qui et pour quoi devais-je vivre ? Dans la mesure où être brave signifie seulement ne pas avoir peur, je puis sincèrement prétendre m'être conduit avec bravoure sur le champ de bataille, car je n'étais même pas effrayé à l'idée que je pouvais revenir mutilé, chose qui pourtant semblait pire que la mort aux yeux des plus virils de mes camarades. J'aurais même probablement considéré comme une juste punition du ciel de devenir infirme, objet de la pitié générale, parce que la mienne avait été trop faible, trop lâche. Si je n'ai pas trouvé la mort, ce n'est donc pas ma faute, car je suis allé au-devant d'elle des dizaines de fois avec froideur et indifférence. Là où il y avait à accomplir une mission particulièrement difficile, où l'on faisait appel à des volontaires, je me présentais. Là où il y avait du danger, j'étais à mon aise. Après une première blessure, je demandai mon transfert dans une compagnie de mitrailleuses et

plus tard dans l'aviation. Il me semble que vraiment j'ai réussi pas mal de choses sur nos misérables appareils. Mais chaque fois que dans un ordre du jour je trouvais le mot – courage – accolé à mon nom, j'avais le sentiment d'être un escroc. Et quand quelqu'un regardait trop fixement mes décorations, je m'éloignais vite.

Lorsque ces quatre années interminables furent enfin écoulées, je découvris à ma propre surprise que je pouvais malgré tout vivre de nouveau dans le monde d'autrefois. Car nous qui revenions de l'enfer, nous pesions toutes choses avec de nouveaux poids. Avoir sur la conscience la mort d'un être humain n'était plus considéré par le soldat de la guerre mondiale de la même façon que par l'homme d'avant-guerre. Ma faute personnelle s'était dissoute dans le marécage sanglant de la faute générale. À Limanova mes mains n'avaient-elles pas manœuvré la mitrailleuse, fauché devant nos tranchées la première vague de l'infanterie russe ? Et avec mes jumelles, n'avais-je pas vu ensuite les yeux épouvantés de ceux que je venais de tuer, de ceux que je venais de blesser et qui pendant des heures avaient gémi dans les fils de fer barbelés avant de mourir misérablement ? Devant Goritza, n'avais-je pas abattu un avion ennemi qui, à trois reprises s'était retourné sur lui-même avant d'aller s'écraser, au milieu d'un jaillissement de flammes, sur les rochers du Karst et n'avais-je pas ensuite, moi-même, cherché les plaques d'identité sur les cadavres à demi calcinés qui fumaient encore épouvantablement ? Et des milliers et des milliers d'autres à mes côtés avaient usé tantôt du fusil, tantôt de la baïonnette, du lance-flamme, de la mitrailleuse, du poignard, cependant que des centaines de milliers et des millions d'hommes de ma génération, en France, en Russie et en Allemagne faisaient la même chose. Quelle importance pouvait encore avoir un meurtre isolé, une faute personnelle, à côté de cette destruction en masse de la vie humaine, la plus effroyable que l'histoire ait jamais connue ?

Et puis – nouveau soulagement – dans ce monde de l'arrière, qui eût pu témoigner contre moi ? Personne ne pouvait reprocher sa lâcheté d'autrefois à l'homme décoré pour sa bravoure exceptionnelle sur le champ de bataille, personne ne pouvait me traiter de menteur et de lâche. Kekesfalva n'avait survécu que peu de jours à son enfant, Ilona était maintenant l'épouse d'un petit notaire de village en Yougoslavie, le colonel Bubencic s'était suicidé sur la Save ; mes camarades étaient morts ou avaient oublié depuis longtemps

cette affaire insignifiante, au cours de ces quatre années apocalyptiques, tout l' « autrefois » était devenu aussi futile et sans valeur que l'ancienne monnaie. Personne ne pouvait plus m'accuser ou me juger. J'étais comme un assassin qui a enterré le cadavre de sa victime dans un bois, où la neige lourde et épaisse s'est mise ensuite à tomber. Il sait que pendant des mois cette enveloppe protectrice couvrira son crime et qu'après, toute trace en sera à jamais effacée. Aussi repris-je courage et recommençai-je à vivre. Comme personne ne me la rappelait, moi-même j'oubliai peu à peu ma faute. Car lorsqu'il en a réellement besoin, le cœur est capable d'oubli, d'un oubli profond et radical.

Un seul jour pourtant le souvenir reflua vers moi, de l'autre rive. J'étais assis à l'orchestre, à l'Opéra de Vienne où l'on jouait l'Orphée de Gluck, dont la mélancolie pure et contenue m'émeut toujours plus que toute autre musique. J'occupais une place au bout du dernier rang. L'ouverture s'achevait. Pendant la courte pause qui suivit, on n'alluma pas, mais on permit aux retardataires de gagner leurs places dans l'obscurité. Deux d'entre eux s'approchèrent de ma rangée : un monsieur et une dame.

« Excusez-moi », dit le monsieur en s'inclinant poliment. Sans le regarder, je me levai pour le laisser passer. Mais au lieu d'occuper tout de suite la place vide à côté de moi, il poussa tout d'abord prudemment devant lui, avec des gestes tendres, la dame qui l'accompagnait. Il la dirigeait, lui ouvrait le chemin, puis il abaissa avec attention le siège qu'il lui avait choisi, avant de la faire s'asseoir. Cette sollicitude était trop extraordinaire pour ne pas attirer mon attention. Une aveugle, pensai-je, et involontairement je tournai les yeux de son côté d'un air apitoyé. Mais quand le monsieur replet se fut assis à mon côté, je sentis une brusque commotion au cœur : j'avais reconnu Condor ! Le seul homme qui savait tout, qui me connaissait jusqu'au tréfonds de l'âme, était assis juste à côté de moi, celui dont la pitié n'avait pas été comme la mienne une faiblesse meurtrière, mais une force dévouée – le seul qui pouvait me juger et devant qui je pouvais avoir honte ! Lorsque les lustres s'allumeraient à l'entracte, sûrement il me reconnaîtrait aussitôt !

Je commençai à trembler et mis vite la main devant mon visage, pour me protéger tout au moins dans l'obscurité. De ma musique préférée je n'entendis plus une seule mesure, tellement mon cœur battait avec violence.

La proximité de cet homme, le seul sur terre qui savait à quoi s'en tenir à mon sujet, m'oppressait. Il me semblait que j'étais là, assis tout nu au milieu de ces gens convenables et bien habillés, et je frémissais en pensant au moment où la lumière allait révéler ma présence. Aussi, une fois le premier acte terminé, alors que le rideau commençait à descendre, je profitai de ce bref intervalle entre l'obscurité et la lumière pour m'enfuir, tête baissée, par la travée du milieu… assez vite, je crois, pour que Condor ne pût discerner mes traits. Mais depuis ce moment, je sais de nouveau qu'aucune faute n'est oubliée tant que la conscience s'en souvient.

Vingt-quatre heures

de la vie d'une femme

Vingt-quatre heures de la vie d'une femme

Dans la petite pension de la Riviera où je me trouvais alors (dix ans avant la guerre), avait éclaté à notre table une violente discussion qui brusquement menaça de tourner en altercation furieuse et fut même accompagnée de paroles haineuses et injurieuses. La plupart des gens n'ont qu'une imagination émoussée. Ce qui ne les touche pas directement, en leur enfonçant comme un coin aigu en plein cerveau, n'arrive guère à les émouvoir ; mais si devant leurs yeux, à portée immédiate de leur sensibilité, se produit quelque chose, même de peu d'importance, aussitôt bouillonne en eux une passion démesurée. Alors ils compensent, dans une certaine mesure, leur indifférence coutumière par une véhémence déplacée et exagérée.

Ainsi en fut-il cette fois-là dans notre société de commensaux tout à fait bourgeois, qui d'habitude se livraient paisiblement à de small talks et à de petites plaisanteries sans profondeur, et qui le plus souvent, aussitôt après le repas, se dispersaient : le couple conjugal des Allemands pour excursionner et faire de la photo, le Danois rondelet pour pratiquer l'art monotone de la pêche, la dame anglaise distinguée pour retourner à ses livres, les époux italiens pour faire des escapades à Monte-Carlo, et moi pour paresser sur une chaise du jardin ou pour travailler. Mais cette fois-ci, nous restâmes tous accrochés les uns aux autres dans cette discussion acharnée ; et si l'un de nous se levait brusquement, ce n'était pas comme d'habitude pour prendre poliment congé, mais dans un accès de brûlante irritation qui, comme je l'ai déjà indiqué, revêtait des formes presque furieuses.

Il est vrai que l'événement qui avait excité à tel point notre petite société était assez singulier. La pension dans laquelle nous habitions tous les sept, se présentait bien de l'extérieur sous l'aspect d'une villa séparée (ah ! comme était merveilleuse la vue qu'on avait des fenêtres sur le littoral festonné de rochers), mais en réalité, ce n'était qu'une dépendance, moins chère, du grand Palace Hôtel et directement reliée avec lui par le jardin, de sorte que nous, les pensionnaires d'à côté, nous vivions malgré tout en relations continuelles avec les clients du Palace. Or, la veille, cet hôtel avait eu à enregistrer un parfait scandale.

En effet, au train de midi, exactement de midi vingt (je dois indiquer l'heure avec précision parce que c'est important, aussi bien pour cet épisode que pour le sujet de notre conversation si animée), un jeune Français était arrivé et avait loué une chambre donnant sur la mer : cela seul annonçait déjà une certaine aisance pécuniaire. Il se faisait agréablement remarquer, non seulement par son élégance discrète, mais surtout par sa beauté très grande et tout à fait sympathique : au milieu d'un visage étroit de jeune fille, une moustache blonde et soyeuse caressait ses lèvres, d'une chaude sensualité ; au-dessus de son front très blanc bouclaient des cheveux bruns et ondulés ; chaque regard de ses yeux doux était une caresse ; tout dans sa personne était tendre, flatteur, aimable, sans cependant rien d'artificiel ni de maniéré. De loin, à vrai dire, il rappelait d'abord un peu ces figures de cire de couleur rose et à la pose recherchée qui, une élégante canne à la main, dans les vitrines des grands magasins de mode, incarnent l'idéal de la beauté masculine. Mais dès qu'on le regardait de plus près, toute impression de fatuité disparaissait, car ici (fait si rare !) l'amabilité était chose naturelle et faisait corps avec l'individu. Quand il passait, il saluait tout le monde d'une façon à la fois modeste et cordiale, et c'était un vrai plaisir de voir comment à chaque occasion sa grâce toujours prête se manifestait en toute liberté.

Si une dame se rendait au vestiaire, il s'empressait d'aller lui chercher son manteau ; il avait pour chaque enfant un regard amical ou un mot de plaisanterie ; il était à la fois sociable et discret ; bref, il paraissait un de ces êtres privilégiés, à qui le sentiment d'être agréable aux autres par un visage souriant et un charme juvénile donne une grâce nouvelle. Sa présence était comme un bienfait pour les hôtes du Palace, la plupart âgés et de santé précaire ; et grâce à une démarche triomphante de jeunesse, à une allure vive et alerte, à cette fraîcheur qu'un naturel charmant donne si superbement à certains hommes, il avait conquis sans résistance la sympathie de tous. Deux heures après son arrivée, il jouait déjà au tennis avec les deux filles du gros et cossu industriel lyonnais, Annette, âgée de douze ans, et Blanche qui en avait treize ; et leur mère, la fine, délicate et très réservée M^{me} Henriette, regardait en souriant doucement, avec quelle coquetterie inconsciente les deux fillettes toutes novices flirtaient avec le jeune étranger. Le soir, il nous regarda pendant une heure jouer aux échecs, en nous racontant entre-temps quelques gentilles anecdotes, sans nous déranger du tout ; il se promena à plusieurs

reprises, assez longtemps, sur la terrasse avec M^me^ Henriette, dont le mari comme toujours jouait aux dominos avec un ami d'affaires ; très tard encore, je le trouvai en conversation suspecte d'intimité avec la secrétaire de l'hôtel, dans l'ombre du bureau.

Le lendemain matin, il accompagna à la pêche mon partenaire danois, montrant en cette matière des connaissances étonnantes ; ensuite, il s'entretint longuement de politique avec le fabricant de Lyon, ce en quoi également il se révéla un causeur agréable, car on entendait le large rire du gros homme couvrir le bruit de la mer. Après le déjeuner (il est absolument nécessaire pour l'intelligence de la situation que je rapporte avec exactitude toutes ces phases de son emploi du temps), il passa encore une heure avec M^me^ Henriette, à prendre le café tous deux seuls dans le jardin ; il rejoua au tennis avec ses filles et conversa dans le hall avec les époux allemands. À six heures, en allant poster une lettre, je le trouvai à la gare. Il vint au-devant de moi avec empressement et me raconta qu'il était obligé de s'excuser, car on l'avait subitement rappelé, mais qu'il reviendrait dans deux jours.

Effectivement, le soir, il ne se trouvait pas dans la salle à manger, mais c'était simplement sa personne qui manquait, car à toutes les tables on parlait uniquement de lui et l'on vantait son caractère agréable et gai.

Pendant la nuit, il pouvait être onze heures, j'étais assis dans ma chambre en train de finir la lecture d'un livre, lorsque j'entendis tout à coup par la fenêtre ouverte, des cris et des appels inquiets dans le jardin, qui témoignaient d'une agitation certaine dans l'hôtel d'à côté. Plutôt par inquiétude que par curiosité, je descendis aussitôt, et en cinquante pas je m'y rendis, pour trouver les clients et le personnel dans un état de grand trouble et d'émotion. M^me^ Henriette, dont le mari, avec sa ponctualité coutumière, jouait aux dominos avec son ami de Namur, n'était pas rentrée de la promenade qu'elle faisait tous les soirs sur le front de mer, et l'on craignait un accident. Comme un taureau, cet homme corpulent, d'habitude si pesant, se précipitait continuellement vers le littoral, et quand sa voix altérée par l'émotion criait dans la nuit : « Henriette ! Henriette ! », ce son avait quelque chose d'aussi terrifiant et de primitif que le cri d'une bête gigantesque, frappée à mort. Les serveurs et les boys se démenaient, montant et descendant les escaliers ; on réveilla tous les clients et l'on téléphona à la

gendarmerie. Mais au milieu de ce tumulte, le gros homme, son gilet déboutonné, titubait et marchait pesamment en sanglotant et en criant sans cesse dans la nuit, d'une manière tout à fait insensée, un seul nom : « Henriette ! Henriette ! » Sur ces entrefaites, les enfants s'étaient réveillées là-haut et en chemises de nuit elles appelaient leur mère par la fenêtre ; alors le père courut à elles pour les tranquilliser.

Puis se passa quelque chose de si effrayant qu'il est à peine possible de le raconter, parce que la nature violemment tendue, dans les moments de crise exceptionnelle, donne souvent à l'attitude de l'homme une expression tellement tragique que ni l'image, ni la parole ne peuvent la reproduire avec cette puissance de la foudre qui est en elle. Soudain, le lourd et gros bonhomme descendit les marches de l'escalier en les faisant grincer, et avec un visage tout changé, plein de lassitude et pourtant féroce ; il tenait une lettre à la main : « Rappelez tout le monde ! » dit-il d'une voix tout juste intelligible au chef du personnel. « Rappelez tout le monde ; c'est inutile, ma femme m'a abandonné. »

Il y avait de la tenue dans cet homme frappé à mort, une tenue faite de tension surhumaine devant tous ces gens qui l'entouraient, qui se pressaient curieusement autour de lui pour le regarder et qui, brusquement, s'écartèrent pleins de confusion, de honte et d'effroi. Il lui resta juste assez de force pour passer devant nous en chancelant, sans regarder personne, et pour éteindre la lumière dans le salon de lecture ; puis on entendit son corps lourd et massif s'écrouler d'un seul coup dans un fauteuil, et l'on perçut un sanglot sauvage et animal, comme seul peut en avoir un homme qui n'a encore jamais pleuré. Cette douleur élémentaire agit sur chacun de nous, même le moins sensible, avec une violence stupéfiante. Aucun des garçons de l'hôtel, aucun des clients venus là par curiosité n'osait risquer un sourire, ou même un mot de commisération. Muets, l'un après l'autre, comme ayant honte de cette foudroyante explosion du sentiment, nous regagnâmes doucement nos chambres, et tout seul dans la pièce obscure où il était, ce morceau d'humanité écrasée palpitait et sanglotait, archi-seul avec lui-même dans la maison où lentement s'éteignaient les lumières, où il n'y avait plus que des murmures, des chuchotements, des bruits faibles et mourants.

On comprendra qu'un événement si foudroyant arrivé sous nos yeux était

de nature à émouvoir puissamment des gens accoutumés à l'ennui et à des passe-temps insouciants. Mais la discussion qui ensuite éclata à notre table avec tant de véhémence et qui faillit même dégénérer en voies de fait, bien qu'ayant pour point de départ cet incident surprenant, était en elle-même plutôt une question de principes qui s'affrontent et une opposition coléreuse de conceptions différentes de la vie. En effet, par suite de l'indiscrétion d'une femme de chambre qui avait lu cette lettre (le mari effondré sur lui-même, dans sa colère impuissante, l'avait jetée toute chiffonnée n'importe où sur le parquet), on eut vite appris que M^me^ Henriette n'était pas partie seule, mais d'accord avec le jeune Français (pour qui la sympathie de la plupart commença dès lors à diminuer rapidement). Après tout, au premier coup d'œil, on aurait parfaitement compris que cette petite Madame Bovary échangeât son époux rondelet et provincial pour un joli jeune homme distingué. Mais ce qui étonnait toute la maison, c'était que ni le fabricant, ni ses filles, ni même M^me^ Henriette n'avaient jamais vu auparavant ce Lovelace ; et que, par conséquent, une conversation nocturne de deux heures sur la terrasse et une heure de café pris en commun dans le jardin puissent avoir suffi pour amener une femme irréprochable, d'environ trente-trois ans, à abandonner du jour au lendemain son mari et ses deux enfants, pour suivre à l'aventure un jeune élégant qui lui était totalement étranger.

Notre table était unanime à ne voir dans ce fait, incontestable en apparence, qu'une tromperie perfide et une manœuvre astucieuse du couple amoureux : il était évident que M^me^ Henriette entretenait depuis très longtemps des rapports secrets avec le jeune homme et que ce charmeur de rats n'était venu ici que pour fixer les derniers détails de la fuite, car – ainsi raisonnait-on –, il était absolument impossible qu'une honnête femme, après simplement deux heures de connaissance, filât ainsi au premier coup de pipeau. Voici que je m'amusai à être d'un autre avis ; et je soutins énergiquement la possibilité, et même la probabilité d'un événement de ce genre, de la part d'une femme qu'une union faite de longues années de déceptions et d'ennui avait intérieurement préparée à devenir la proie de tout homme audacieux. Par suite de mon opposition inattendue, la discussion devint vite générale, et ce qui surtout la rendit passionnée, ce fut que les deux couples d'époux, aussi bien l'allemand que l'italien, refusèrent avec un mépris véritablement offensant d'admettre l'existence du coup de foudre, où

ils ne voyaient qu'une folie et une fade imagination romanesque.

Bref, il est ici sans intérêt de remâcher dans tous ses détails le cours orageux de cette dispute entre la soupe et le pudding ; seuls des professionnels de la table d'hôte sont spirituels, et les arguments auxquels on recourt dans la chaleur d'une discussion que le hasard soulève entre convives sont le plus souvent sans originalité, parce que, pour ainsi dire, ramassés hâtivement avec la main gauche. Il serait également difficile d'expliquer pourquoi notre discussion prit si vite des formes blessantes ; je crois que l'irritation vint de ce que, malgré eux, les deux maris prétendirent que leurs propres femmes échappaient à la possibilité de tels risques et de telles chutes. Malheureusement, ils ne trouvèrent rien de meilleur à m'objecter que seul pouvait parler ainsi quelqu'un qui juge l'âme féminine d'après les conquêtes fortuites et trop faciles d'un célibataire. Cela commença à m'irriter, et lorsque ensuite la dame allemande assaisonna cette leçon d'une moutarde sentencieuse, en disant qu'il y avait d'une part, des femmes dignes de ce nom, et d'autre part, des « natures de gourgandine », et que, selon elle, M^me^ Henriette devait être de celles-ci, je perdis tout à fait patience ; à mon tour je devins agressif. Je déclarai que cette négation du fait incontestable qu'une femme, à maintes heures de sa vie, peut être livrée à des puissances mystérieuses plus fortes que sa volonté et que son intelligence, dissimulait seulement la peur de notre propre instinct, la peur du démonisme de notre nature et que beaucoup de personnes semblaient prendre plaisir à se croire plus fortes, plus morales et plus pures que les gens « faciles à séduire ».

Pour ma part, je trouvais plus honnête qu'une femme suivît librement et passionnément son instinct, au lieu, comme c'est généralement le cas, de tromper son mari en fermant les yeux quand elle est dans ses bras. Ainsi m'exprimai-je à peu près ; et dans la conversation devenue crépitante, plus les autres attaquaient la pauvre M^me^ Henriette, plus je la défendais avec chaleur (à vrai dire, bien au-delà de ma conviction intime !). Cette ardeur parut une provocation aux deux couples d'époux ; et, quatuor peu harmonieux, ils me tombèrent dessus en bloc avec tant d'acharnement que le vieux Danois, qui était assis, l'air jovial et le chronomètre à la main comme l'arbitre dans un match de football, était obligé de temps en temps de frapper sur la table du revers osseux de ses doigts, en guise d'avertissement, disant : « Gentlemen, please. »

Mais cela ne faisait d'effet que pour un moment. Par trois fois déjà, l'un des deux messieurs s'était dressé violemment, le visage cramoisi, et sa femme avait eu beaucoup de peine à l'apaiser – bref, une douzaine de minutes encore, et notre discussion aurait fini par des coups, si soudain Mrs C… n'avait pas par des paroles lénitives calmé, comme avec de l'huile balsamique, les vagues écumantes de la conversation.

Mrs C…, la vieille dame anglaise aux cheveux blancs et pleine de distinction, était sans conteste la présidente d'honneur de notre table. Bien droite sur son siège, manifestant à l'égard de chacun une amabilité toujours égale, parlant peu et cependant extrêmement intéressante et agréable à entendre, son physique seul était déjà un bienfait pour les yeux : un recueillement et un calme admirables rayonnaient de son être empreint d'une réserve aristocratique. Dans une certaine mesure, elle se tenait à distance de tous, bien qu'avec un tact très fin elle sût avoir pour chacun des égards particuliers : le plus souvent elle s'asseyait au jardin, avec des livres ; parfois elle jouait au piano et ce n'était que rarement qu'on la voyait en société ou engagée dans une conversation animée. On la remarquait à peine et pourtant, elle avait sur nous une puissance singulière. Car sitôt qu'elle fut intervenue, pour la première fois, dans notre discussion, nous éprouvâmes tous le pénible sentiment d'avoir parlé trop fort et sans nous contrôler.

Mrs C… avait profité de l'interruption désagréable qu'avait causée le monsieur allemand en se levant brusquement de sa place, avant de se rasseoir, calmé. À l'improviste, elle leva ses yeux gris et clairs, me regarda un instant avec indécision, pour réfléchir ensuite à la question avec la quasi-précision d'un expert.

« Vous croyez donc, si je vous ai bien compris, que M^me^ Henriette…, qu'une femme peut sans l'avoir voulu, être précipitée dans une aventure soudaine ? Qu'il y a des actes qu'une telle femme aurait elle-même tenus pour impossibles une heure auparavant et dont elle ne saurait être rendue responsable ?

– Je le crois, absolument, Madame.

– Ainsi donc tout jugement moral serait complètement sans valeur, et toute violation des lois de l'éthique, justifiée. Si vous admettez réellement

que le crime passionnel, comme disent les Français, n'est pas un crime, pourquoi conserver des tribunaux ? Il ne faut pas beaucoup de bonne volonté (et vous avez une bonne volonté étonnante, ajouta-t-elle en souriant légèrement) pour découvrir dans chaque crime une passion et, grâce à cette passion, une excuse. »

Le ton clair et en même temps presque enjoué de ses paroles me fit un bien extraordinaire ; imitant malgré moi sa manière objective, je répondis mi-plaisant, mi-sérieux :

« À coup sûr, les tribunaux sont plus sévères que moi en ces matières ; ils ont pour mission de protéger implacablement les mœurs et les conventions générales : cela les oblige à condamner au lieu d'excuser. Mais moi, simple particulier, je ne vois pas pourquoi de mon propre mouvement j'assumerais le rôle du ministère public. Je préfère être défenseur de profession. J'ai personnellement plus de plaisir à comprendre les hommes qu'à les juger. »

Mrs C… me regarda un certain temps, bien en face, avec ses yeux clairs et gris, et elle hésita. Je craignais déjà qu'elle ne m'eût pas très bien compris et je me disposais à lui répéter en anglais ce que j'avais dit. Mais avec une gravité remarquable et comme dans un examen, elle continua ses questions :

« Ne trouvez-vous donc pas méprisable ou odieuse une femme qui abandonne son mari et ses enfants pour suivre un individu quelconque dont elle ne peut pas encore savoir s'il est digne de son amour ? Pouvez-vous réellement excuser une conduite si risquée et si inconsidérée, chez une femme qui, après tout, n'est pas des plus jeunes et qui devrait avoir appris à se respecter, ne fût-ce que par égard pour ses enfants ?

– Je vous répète, Madame, fis-je en persistant, que je me refuse à prononcer un jugement ou une condamnation sur un cas pareil. Mais devant vous je puis tranquillement reconnaître que tout à l'heure j'ai un peu exagéré. Cette pauvre M^{me} Henriette n'est certainement pas une héroïne : elle n'a même pas une nature d'aventurière et elle n'est rien moins qu'une grande amoureuse. Autant que je la connaisse, elle ne me paraît qu'une femme faible et ordinaire, pour qui j'ai un peu de respect parce qu'elle a courageusement suivi sa volonté, mais pour qui j'ai encore plus de compassion parce qu'à coup sûr, demain, si ce n'est pas déjà aujourd'hui, elle sera profondément

malheureuse. Peut-être a-t-elle agi sottement ; de toute façon elle s'est trop hâtée, mais sa conduite n'a rien de vil ni de bas et, après comme avant, je dénie à chacun le droit de mépriser cette pauvre, cette malheureuse femme.

– Et vous-même, avez-vous encore autant de respect, autant de considération pour elle ? Ne faites-vous pas de différence entre la femme honnête en compagnie de qui vous étiez avant-hier et cette autre qui a décampé hier, avec un homme totalement étranger ?

– Aucune. Pas la moindre, non, pas la plus légère.

– Is that so ? »

Malgré elle, elle s'exprima en anglais, tant l'entretien paraissait l'intéresser singulièrement ! Et après un court moment de réflexion, son regard clair se leva encore une fois, interrogateur, sur moi :

« Et si demain vous rencontriez M^{me} Henriette, par exemple à Nice, au bras de ce jeune homme, la salueriez-vous encore ?

– Certainement.

– Et lui-parleriez-vous ?

– Certainement.

– Si vous… si vous étiez marié, présenteriez-vous à votre épouse une femme pareille, tout comme si rien ne s'était passé ?

– Certainement.

– Would you really ? dit-elle de nouveau en anglais, avec un étonnement incrédule et stupéfait.

– Surely I would », répondis-je également en anglais, sans m'en rendre compte.

Mrs C… se tut. Elle paraissait toujours plongée dans une intense réflexion, et soudain elle dit, tout en me dévisageant, comme étonnée de son propre courage :

« I don't know, if I would. Perhaps I might do it also. »

Et pleine de cette assurance indescriptible avec laquelle seuls des Anglais

savent mettre fin à une conversation, d'une manière radicale et cependant sans grossière brusquerie, elle se leva et me tendit amicalement la main. Grâce à son intervention le calme était rétabli et, en nous-mêmes, nous lui étions tous reconnaissants de pouvoir encore, bien qu'adversaires l'instant d'avant, nous saluer assez poliment, en voyant la tension dangereuse de l'atmosphère se dissiper sous l'effet de quelques faciles plaisanteries.

Bien que notre discussion se fût terminée courtoisement, il n'en subsista pas moins après cet acharnement et cette excitation une légère froideur entre mes contradicteurs et moi. Le couple allemand se montrait réservé, tandis que l'italien se complaisait à me demander sans cesse, les jours suivants, avec un petit air moqueur, si j'avais des nouvelles de la « cara signora Henrietta ». Malgré l'urbanité apparente de nos manières, il y avait à notre table quelque chose d'irrévocablement détruit dans la loyauté et la franchise de nos rapports.

La froideur ironique de mes anciens adversaires m'était rendue plus frappante par l'amabilité toute particulière que Mrs C… me manifestait depuis cette discussion. Elle qui d'habitude était de la plus extrême discrétion et qui en dehors des repas ne se laissait presque jamais aller à une conversation avec ses compagnons de table, elle trouva alors plusieurs fois l'occasion de m'adresser la parole, dans le jardin, et je pourrais presque dire de m'honorer en me distinguant, car la noble réserve de ses manières conférait à un entretien particulier le caractère d'une faveur spéciale. Oui, pour être sincère, je dois dire qu'elle me recherchait vraiment, et qu'elle saisissait chaque occasion d'entrer en conversation avec moi, et cela si visiblement que j'aurais pu en concevoir des pensées vaniteuses et étranges, si elle n'eût pas été une vieille dame à cheveux blancs. Mais chaque fois que nous parlions ainsi, notre conversation revenait inéluctablement à notre point de départ, à M^{me} Henriette. Mrs C… paraissait prendre un plaisir secret à accuser de manque de sérieux et de tenue morale cette femme oublieuse de son devoir. Mais, en même temps, elle paraissait se réjouir de la fidélité avec laquelle ma sympathie était restée du côté de cette femme fine et délicate, et de voir qu'à chaque fois, rien ne pouvait m'amener à renier cette sympathie. Toujours elle orientait nos entretiens dans ce sens. Finalement je ne savais plus que penser de cette insistance singulière et presque empreinte de spleen.

Cela dura quelques jours, cinq ou six, sans qu'une de ses paroles eût trahi la raison pour laquelle ce sujet de conversation avait pris pour elle une certaine importance. Mais j'en acquis la certitude lorsque au cours d'une promenade, je lui dis par hasard que mon séjour ici touchait à sa fin et que je pensais m'en aller le surlendemain. Alors son visage d'ordinaire si paisible prit soudain une expression étrangement tendue, et sur ses yeux gris de mer passa comme l'ombre d'un nuage :

« Quel dommage ! J'aurais encore tant de choses à discuter avec vous », dit-elle.

Et dès ce moment une certaine agitation, une certaine inquiétude indiqua que tout en parlant, elle songeait à quelque chose d'autre, qui l'occupait vivement et qui la détournait de notre entretien. Puis cet état d'absence sembla la gêner elle-même, car après un silence soudain, elle me tendit brusquement la main, en déclarant :

« Je vois que je ne puis pas exprimer clairement ce que je voudrais vous dire. Je préfère vous écrire. »

Et, d'un pas plus rapide que celui que j'étais habitué à lui voir, elle se dirigea vers l'hôtel.

Effectivement le soir, peu de temps avant le dîner, je trouvai dans ma chambre une lettre d'une écriture énergique et franche, bien à elle. Malheureusement, j'ai fait montre d'une certaine insouciance concernant la correspondance reçue dans mes années de jeunesse, si bien que je ne puis pas reproduire le texte même de sa lettre – je dois me contenter d'en indiquer à peu près la teneur – où elle me demandait si elle pouvait se permettre de me raconter un épisode de sa vie.

Cet événement, écrivait-elle, était si ancien qu'il ne faisait pour ainsi dire plus partie de sa vie actuelle, et du fait que je partais dès le surlendemain, il lui devenait plus facile de parler d'une chose qui, depuis plus de vingt ans, l'avait occupée et tourmentée intérieurement. Si donc un tel entretien ne m'était pas importun, elle me priait de lui accorder une heure.

Cette lettre, dont je n'esquisse ici que le contenu, me fascina extraordinairement : son anglais, à lui seul, lui donnait un haut degré de clarté et de fermeté. Néanmoins, il ne me fut pas aisé de trouver une réponse, et je

déchirai trois brouillons avant de lui répondre :

« C'est pour moi un honneur que vous m'accordiez tant de confiance, et je vous promets de répondre sincèrement au cas où vous me le demanderiez. Naturellement, il va sans dire que vous restez libre de ce que vous voudrez me confier. Mais ce que vous me raconterez, racontez-le, à vous et à moi, avec une entière vérité. Je vous prie de croire que je considère votre confiance comme une exceptionnelle marque d'estime. »

Le soir même, mon billet passa dans sa chambre, et le lendemain matin je trouvai cette réponse :

« Vous avez parfaitement raison ; la vérité à demi ne vaut rien, il la faut toujours entière. Je rassemblerai toutes mes forces pour ne rien dissimuler vis-à-vis de moi-même ou de vous. Venez après dîner dans ma chambre (à soixante-sept ans, je n'ai à craindre aucune fausse interprétation), car dans le jardin ou dans le voisinage des gens, je ne puis parler. Croyez-moi, il ne m'a pas été facile de me décider. »

Avant la fin de la journée, nous nous vîmes encore à table et nous conversâmes gentiment de choses indifférentes. Mais dans le jardin déjà, me rencontrant, elle m'évita avec une confusion visible et ce fut pour moi pénible et touchant à la fois de voir cette vieille dame aux cheveux blancs s'enfuir devant moi, craintive comme une jeune fille, dans une allée de pins parasols.

Le soir, à l'heure convenue, je frappai à sa porte ; elle s'ouvrit aussitôt. La chambre était plongée dans une certaine pénombre ; seule une petite lampe sur la table jetait un cône de lumière jaune dans la pièce, où régnait déjà une obscurité crépusculaire. Sans aucun embarras, Mrs C… vint à moi, m'offrit un fauteuil et s'assit en face de moi : chacun de ses mouvements, je le sentais bien, était étudié ; mais il y eut une pause, manifestement involontaire, celle qui précède une résolution difficile, pause qui dura longtemps, très longtemps, et que je n'osais pas rompre en prenant la parole, parce que je sentais qu'ici une volonté forte luttait énergiquement contre une forte résistance. Du salon au-dessous montaient parfois en tourbillonnant les sons affaiblis et décousus d'une valse, et j'écoutais avec une grande tension d'esprit, comme pour ôter à ce silence un peu de son oppression. Elle aussi

semblait être désagréablement affectée par la dureté anti-naturelle de ce silence, car soudain elle se ramassa comme pour s'élancer et elle commença :

« Il n'y a que la première parole qui coûte. Je me suis préparée depuis déjà deux jours à être tout à fait claire et véridique : j'espère que j'y réussirai. Peut-être ne comprenez-vous pas encore pourquoi je vous raconte tout cela, à vous qui m'êtes étranger ; mais il ne se passe pas une journée, à peine une heure, sans que je pense à cet événement ; et vous pouvez en croire la vieille femme que je suis, si je vous dis qu'il est intolérable de rester le regard fixé, sa vie durant, sur un seul point de son existence, sur un seul jour. Car tout ce que je vais vous raconter occupe une période de seulement vingt-quatre heures, sur soixante-sept ans ; et je me suis moi-même souvent dit jusqu'au délire : "Quelle importance si on a eu un moment de folie, un seul !" Mais on ne peut pas se débarrasser de ce que nous appelons, d'une expression très incertaine, la conscience ; et lorsque je vous ai entendu examiner si objectivement le cas Henriette, j'ai pensé que peut-être cette façon absurde de me tourner vers le passé et cette incessante accusation de moi-même par moi-même prendraient fin si je pouvais me décider à parler librement devant quelqu'un, de ce jour unique dans ma vie. Si au lieu d'être de religion anglicane, j'étais catholique, il y a longtemps que la confession m'aurait fourni l'occasion de me délivrer de ce secret – mais cette consolation nous est refusée, et c'est pourquoi je fais aujourd'hui cette étrange tentative de m'absoudre moi-même en vous prenant pour confident. Je sais que tout cela est très singulier, mais vous avez accepté sans hésiter ma proposition, et je vous en remercie.

« Donc, je vous ai déjà dit que je voudrais vous raconter un seul jour de ma vie : le reste me semble sans importance, et ennuyeux pour tout autre que moi. Jusqu'à mes quarante-deux ans, il ne m'arriva rien que de tout à fait ordinaire. Mes parents étaient de riches landlords en Écosse ; nous possédions de grandes fabriques et de grandes fermes ; nous vivions, à la manière de la noblesse de notre pays, la plus grande partie de l'année dans nos terres, et à Londres pendant la Season. À dix-huit ans, je fis dans une société la connaissance de mon mari ; c'était le second fils de la notoire famille des R… et il avait servi dans l'Armée des Indes pendant dix ans. Nous nous mariâmes sans tarder et nous menions la vie sans soucis de notre classe sociale : trois mois à Londres, trois mois dans nos terres, et le reste du

temps d'hôtel en hôtel, en Italie, en Espagne et en France. Jamais l'ombre la plus légère n'a troublé notre mariage ; les deux fils qui nous naquirent sont aujourd'hui des hommes faits. J'avais quarante ans lorsque mon mari mourut subitement. Il avait rapporté de ses années passées sous les tropiques une maladie du foie : je le perdis au bout de deux atroces semaines. Mon fils aîné avait déjà commencé sa carrière, le plus jeune était au collège ; ainsi, du jour au lendemain, j'étais devenue complètement seule, et cette solitude était pour moi, habituée à une communauté affectueuse, un tourment terrible. Il me paraissait impossible de rester un jour de plus dans la maison déserte, dont chaque objet me rappelait la perte tragique de mon mari bien-aimé : aussi je résolus de voyager beaucoup pendant les années à venir, tant que mes fils ne seraient pas mariés.

« Au fond, depuis ce moment-là je considérai ma vie comme sans but et complètement inutile. L'homme avec qui j'avais partagé pendant vingt-trois ans chaque heure et chaque pensée, était mort ; mes enfants n'avaient pas besoin de moi ; je craignais de troubler leur jeunesse par mon humeur sombre et ma mélancolie ; quant à moi-même, je ne voulais et ne désirais plus rien. J'allais d'abord à Paris, parcourant dans mon désœuvrement les magasins et les musées ; mais la ville et les choses, tout me restait étranger, et j'évitais les gens, parce que je ne supportais pas les regards de compassion polie qu'ils jetaient sur mes vêtements de deuil. Il me serait impossible de raconter aujourd'hui comment passèrent ces mois de vagabondage morne et sans éclaircie ; je sais seulement que me hantait toujours le désir de mourir ; mais la force me manquait pour précipiter moi-même cette fin douloureusement désirée.

« La seconde année de mon veuvage, c'est-à-dire dans la quarante-deuxième année de ma vie, au cours de cette fuite inavouée devant l'existence désormais sans intérêt pour moi, et pour essayer de tuer le temps, je m'étais rendue, au mois de mars, à Monte-Carlo. À parler sincèrement, c'était par ennui, pour échapper à ce vide torturant de l'âme qui met en nous comme une nausée et qui voudrait tout au moins trouver une diversion dans de petits excitants extérieurs. Moins ma sensibilité était vive en elle-même, plus je ressentais le besoin de me jeter là où le tourbillon de la vie est le plus rapide : quelqu'un qui n'éprouve plus rien ne vit plus que par les nerfs, à travers l'agitation passionnée des autres, comme au théâtre ou dans la

musique.

« C'est pourquoi j'allais souvent au Casino. C'était pour moi une excitation que de voir passer sur la figure d'autrui des vagues de bonheur ou d'accablement, tandis qu'en moi, c'était une affreuse marée basse. En outre mon mari, sans être léger, aimait assez fréquenter les salles de jeu, et c'est avec une sorte de piété spontanée que je continuais d'être fidèle à ses anciennes habitudes. C'est là que commencèrent ces vingt-quatre heures qui furent plus émouvantes que tout le jeu du monde et qui bouleversèrent mon destin pour des années.

« À midi, j'avais déjeuné avec la duchesse de M…, une parente de ma famille. Après le dîner, je ne me sentis pas encore assez lasse pour aller me coucher. Alors j'entrai dans la salle de jeu, flânant d'une table à l'autre, sans jouer moi-même et regardant d'une façon spéciale les partenaires rassemblés là par le hasard. Je dis "d'une façon spéciale", car c'était celle que m'avait apprise mon défunt mari, un jour que fatiguée de regarder, je me plaignais de m'ennuyer à dévisager d'un air badaud toujours les mêmes figures : ces vieilles femmes ratatinées, qui restent là assises pendant des heures avant de risquer un jeton, ces professionnels astucieux et ces "cocottes" du jeu de cartes, toute cette société équivoque, venue des quatre coins de l'horizon et qui, comme vous le savez, est bien moins pittoresque et romantique que la peinture qu'on en fait toujours dans ces misérables romans où on la représente comme la fleur de l'élégance et comme l'aristocratie de l'Europe. Et je vous parle d'il y a vingt ans, lorsque c'était encore de l'argent bien sonnant et trébuchant qui roulait, lorsque les crissants billets de banque, les napoléons d'or, les larges pièces de cinq francs tourbillonnaient pêle-mêle, et que le Casino était infiniment plus intéressant qu'aujourd'hui où, dans cette pompeuse citadelle du jeu rebâtie à la moderne, un public embourgeoisé de voyageurs d'agence Cook gaspille avec ennui ses jetons sans caractère. Cependant, à cette époque déjà, je ne trouvais que très peu de charme à cette monotonie de visages indifférents, jusqu'à ce qu'un jour mon mari (dont la chiromancie, l'interprétation des lignes de la main était la passion particulière) m'indiqua une façon toute spéciale de regarder, effectivement beaucoup plus intéressante, beaucoup plus excitante et captivante que de rester là planté avec indolence : elle consistait à ne regarder jamais un visage, mais uniquement le rectangle de la table et, à cet endroit, seulement les mains

des joueurs, rien que leur mouvement propre.

« Je ne sais pas si par hasard vous-même vous avez, un jour, simplement contemplé les tables vertes, rien que le rectangle vert au milieu duquel la boule vacille de numéro en numéro, tel un homme ivre, et où, à l'intérieur des cases quadrangulaires, des bouts tourbillonnants de papier, des pièces rondes d'argent et d'or tombent comme une semence qu'ensuite le râteau du croupier moissonne d'un coup tranchant, comme une faucille, ou bien pousse comme une gerbe vers le gagnant. La seule chose qui varie dans cette perspective, ce sont les mains, toutes ces mains, claires, agitées, ou en attente autour de la table verte ; toutes ont l'air d'être aux aguets, au bord de l'antre toujours différent d'une manche, mais chacune ressemblant à un fauve prêt à bondir, chacune ayant sa forme et sa couleur, les unes nues, les autres armées de bagues et de chaînes cliquetantes ; les unes poilues comme des bêtes, sauvages, les autres flexibles et luisantes comme des anguilles, mais toutes nerveuses et vibrantes d'une immense impatience.

« Malgré moi, je pensais chaque fois à un champ de courses, où, au départ, les chevaux excités sont contenus avec peine, pour qu'ils ne s'élancent pas avant le bon moment : c'est exactement de la même manière qu'elles frémissent, se soulèvent et se cabrent. Elles révèlent tout, par leur façon d'attendre, de saisir et de s'arrêter : griffues, elles dénoncent l'homme cupide ; molles, le prodigue ; calmes, le calculateur, et tremblantes, l'homme désespéré. Cent caractères se trahissent ainsi, avec la rapidité de l'éclair, dans le geste pour prendre l'argent, soit que l'un le froisse, soit que l'autre nerveusement l'éparpille, soit qu'épuisé on le laisse rouler librement sur le tapis, la main restant inerte.

« Le jeu révèle l'homme, c'est un mot banal, je le sais ; mais je dis, moi, que sa propre main, pendant le jeu, le révèle plus nettement encore. Car tous ceux ou presque tous ceux qui pratiquent les jeux de hasard ont bientôt appris à maîtriser l'expression de leur visage : tout en haut, au-dessus du col de la chemise, ils portent le masque froid de l'impassibilité ; ils contraignent à disparaître les plis se formant autour de la bouche ; ils relèguent leurs émotions entre leurs dents serrées ; ils dérobent à leurs propres yeux le reflet de leur inquiétude : ils donnent à leur visage un aspect lisse, plein d'une indifférence artificielle qui cherche à paraître de la distinction. Mais

précisément parce que toute leur attention se concentre convulsivement sur ce travail de dissimulation de ce qu'il y a de plus visible dans leur personne, c'est-à-dire leur figure, ils oublient leurs mains, ils oublient qu'il y a des gens qui observent uniquement ces mains et qui devinent, grâce à elles, tout ce que s'efforcent de cacher là-haut la lèvre au pli souriant et les regards feignant l'indifférence. La main, elle, trahit sans pudeur ce qu'ils ont de plus secret. Car un moment vient inéluctablement où tous ces doigts, péniblement contenus et paraissant dormir, sortent de leur indolente désinvolture : à la seconde décisive où la boule de la roulette tombe dans son alvéole et où l'on crie le numéro gagnant, alors, à cette seconde, chacune de ces cent ou de ces cinq cents mains fait involontairement un mouvement tout personnel, tout individuel, imposé par l'instinct primitif. Et quand on est habitué à observer cette sorte d'arène des mains, comme moi, initiée depuis longtemps grâce à cette fantaisie de mon mari, on trouve plus passionnante que le théâtre ou la musique cette brusque façon, sans cesse différente, sans cesse imprévue, dont des tempéraments, toujours nouveaux, se démasquent : je ne puis pas vous décrire en détail les milliers d'attitudes qu'il y a dans les mains, pendant le jeu : les unes bêtes sauvages aux doigts poilus et crochus qui agrippent l'argent à la façon d'une araignée, les autres nerveuses, tremblantes, aux ongles pâles, osant à peine le toucher, les autres nobles ou vilaines, brutales ou timides, astucieuses ou quasi balbutiantes ; mais chacune a sa manière d'être particulière, car chacune de ces paires de mains exprime une vie différente, à l'exception de celles de quatre ou cinq croupiers. Celles-ci sont de véritables machines ; avec leur précision objective, professionnelle, complètement neutre par opposition à la vie exaltée des précédentes, elles fonctionnent comme les branches au claquement d'acier d'un tourniquet de compteur. Mais elles-mêmes, ces mains indifférentes, produisent à leur tour un effet étonnant par contraste avec leurs sœurs passionnées, tout à leur chasse : elles portent, si j'ose dire, un uniforme à part, comme des agents de police dans la houle et l'exaltation d'un peuple en émeute.

« Ajoutez à cela l'agrément personnel qu'il y a, au bout de quelques soirs, à être familiarisé avec les multiples habitudes et passions de certaines mains ; après quelques jours, je ne manquais pas de m'être fait parmi elles de nouvelles connaissances, et je les classais, tout comme des êtres humains, en sympathiques et antipathiques. Plusieurs me déplaisaient tellement par leur

grossièreté et leur cupidité que mon regard s'en détournait chaque fois, comme d'une chose indécente. Mais, chaque main nouvelle qui apparaissait à la table était pour moi un événement et une curiosité : souvent j'en oubliais de regarder le visage correspondant qui, dominant le col, était planté là immobile, comme un froid masque mondain, au-dessus d'une chemise de smoking ou d'une gorge étincelante.

« Donc ce soir-là, étant entrée au Casino, après être passée devant deux tables plus qu'encombrées et m'être approchée d'une troisième, au moment où je préparais déjà quelques pièces d'or, j'entendis avec surprise, à cet instant de pause entièrement muette, pleine de tension et dans laquelle le silence semble vibrer, qui se produit toujours lorsque la boule déjà presque à bout de course n'oscille plus qu'entre deux numéros, – j'entendis donc juste en face de moi un bruit très singulier, un craquement et un claquement, comme provenant d'articulations qui se brisent. Malgré moi, je regardai étonnée de l'autre côté du tapis. Et je vis là (vraiment, j'en fus effrayée !) deux mains comme je n'en avais encore jamais vu, une main droite et une main gauche qui étaient accrochées l'une à l'autre comme des animaux en train de se mordre, et qui s'affrontaient d'une manière si farouche et si convulsive que les articulations des phalanges craquaient avec le bruit sec d'une noix que l'on casse.

« C'étaient des mains d'une beauté très rare, extraordinairement longues, extraordinairement minces, et pourtant traversées de muscles très rigides – des mains très blanches, avec, au bout, des ongles pâles, nacrés et délicatement arrondis. Eh bien, je les ai regardées toute la soirée – oui, regardées avec une surprise toujours renouvelée, ces mains extraordinaires, vraiment uniques –, mais ce qui d'abord me surprit d'une manière si terrifiante, c'était leur fièvre, leur expression follement passionnée, cette façon convulsive de s'étreindre et de lutter entre elles. Ici, je le compris tout de suite, c'était un homme débordant de force qui concentrait toute sa passion dans les extrémités de ses doigts, pour qu'elle ne fît pas exploser son être tout entier. Et maintenant…, à la seconde où la boule tomba dans le trou avec un bruit sec et mat, et où le croupier cria le numéro… à cette seconde les deux mains se séparèrent soudain l'une de l'autre, comme deux animaux frappés à mort par une même balle.

« Elles retombèrent toutes les deux, véritablement mortes et non pas seulement épuisées ; elles retombèrent avec une expression si accusée d'abattement et de désillusion, comme foudroyées et à bout de course, que mes paroles sont impuissantes à le décrire. Car jamais auparavant et jamais plus depuis lors, je n'ai vu des mains si éloquentes, où chaque muscle était comme une bouche et où la passion s'exprimait, tangible, presque par tous les pores.

« Pendant un moment, elles restèrent étendues toutes les deux sur le tapis vert, telles des méduses échouées sur le rivage, aplaties et mortes. Puis l'une d'elles, la droite, se mit péniblement à relever la pointe de ses doigts ; elle trembla, elle se replia, tourna sur elle-même, hésita, décrivit un cercle et finalement saisit avec nervosité un jeton qu'elle fit rouler d'un air perplexe entre l'extrémité du pouce et celle de l'index, comme une petite roue. Et soudain cette main s'arqua comme une panthère faisant le gros dos, et elle lança ou plutôt elle cracha presque le jeton de cent francs qu'elle tenait, au milieu du carreau noir. Tout de suite, comme sur un signal, l'agitation s'empara aussi de la main gauche qui était restée inerte ; elle se réveilla, glissa, rampa même, pour ainsi dire, vers sa sœur toute tremblante que son geste semblait avoir fatiguée, et toutes deux étaient maintenant frémissantes l'une à côté de l'autre ; toutes deux, pareilles à des dents qui dans le frisson de la fièvre claquent légèrement l'une contre l'autre, tapotaient la table, sans bruit, de leurs jointures. Non, jamais, jamais encore, je n'avais vu des mains ayant une expression si extraordinairement parlante, une forme d'agitation et de tension si spasmodique. Sous cette grande voûte, tout le reste, le murmure qui remplissait les salons, les cris bruyants des croupiers, le va-et-vient des gens et celui de la boule elle-même, qui maintenant, lancée de haut, bondissait comme une possédée dans sa cage ronde au parquet luisant, – toute cette multiplicité d'impressions s'enchevêtrant et se succédant pêle-mêle et obsédant les nerfs avec violence, tout cela me paraissait brusquement mort et immobile à côté de ces deux mains frémissantes, haletantes, comme essoufflées, en attente, grelottantes et frissonnantes, à côté de ces deux mains inouïes qui me fascinaient quasiment et accaparaient toute mon attention.

« Mais enfin, je ne pus y résister davantage : il me fallait voir l'homme, voir la figure à qui appartenaient ces mains magiques ; et anxieusement (oui, avec une anxiété véritable, car ces mains me faisaient peur !) mon regard

glissa lentement le long des manches et jusqu'aux épaules étroites. Et de nouveau, j'eus un sursaut de frayeur, car cette figure parlait la même langue effrénée et fantastiquement surexcitée que les mains ; elle en avait à la fois la même expression d'acharnement terrible et la même beauté délicate et presque féminine. Jamais je n'avais vu un tel visage, pour ainsi dire collé sur la personne et séparé presque de celle-ci, pour vivre d'une vie propre, pour se laisser aller à l'exacerbation la plus complète ; et j'avais là une excellente occasion de l'examiner à loisir, comme un masque, comme une sorte d'œuvre plastique sans regard : cet œil, cet œil dément ne se tournait ni à droite ni à gauche, ne fut-ce que pour une seconde ; la pupille, rigide et noire, était comme une boule de verre sans vie, sous les paupières écarquillées, – reflet miroitant de cette autre boule couleur d'acajou qui roulait, qui bondissait follement et insolemment dans la petite cuvette ronde de la roulette. Jamais, il faut que je le répète encore, je n'avais vu un visage si exalté et si fascinant.

« C'était celui d'un jeune homme, d'environ vingt-quatre ans ; il était mince, délicat, un peu allongé et par là si expressif. Tout comme les mains, il n'avait rien de viril, semblant plutôt appartenir à un enfant jouant avec passion : mais je ne remarquai tout cela que plus tard, car pour l'instant ce visage disparaissait complètement sous une expression frappante d'avidité et de fureur. La bouche mince, ouverte et brûlante, découvrait à moitié les dents : à une distance de dix pas, on pouvait les voir s'entrechoquer fiévreusement, tandis que les lèvres restaient figées et écartées. Une mèche de cheveux mouillés, d'un blond lumineux, était collée au front ; elle tombait sur le devant comme quelqu'un qui fait une chute, et un tremblement ininterrompu frémissait tout autour des narines, comme si de petites vagues invisibles ondulaient sous la peau. Et cette tête, toute penchée en avant, s'inclinait inconsciemment, de plus en plus vers l'avant, si bien qu'on avait le sentiment qu'elle était entraînée dans le tourbillon de la petite boule ; c'est alors seulement que je compris la crispation convulsive de ses mains : par cette seule contrepression, par cette seule contraction, le corps arraché à son centre de gravité se tenait encore en équilibre.

« Jamais encore (il faut sans cesse que je le répète), je n'avais vu un visage d'où la passion jaillissait tellement à découvert, si bestiale, dans sa nudité effrontée, et j'étais tout entière à le regarder, ce visage…, aussi fascinée, aussi hypnotisée par sa folie que ses regards l'étaient par le

bondissement et les tressautements de la boule en rotation. À partir de cette seconde, je ne remarquai plus rien dans la salle ; tout me paraissait sans éclat, terne et effacé, tout me semblait obscur en comparaison du feu jaillissant de ce visage ; et sans faire attention à personne d'autre, j'observai peut-être pendant une heure ce seul homme et chacun de ses gestes. Une lumière brutale étincela dans ses yeux, la pelote convulsée de ses mains fut brusquement déchirée comme par une explosion, et les doigts s'écartèrent violemment, en frémissant, lorsque le croupier poussa vers leur avide étreinte vingt pièces d'or.

« Dans cette seconde, le visage s'illumina soudain et se rajeunit totalement ; les plis s'effacèrent, les yeux se mirent à briller, le corps, contracté en avant, se releva, clair et léger ; il était devenu souple comme un cavalier porté par le sentiment du triomphe : les doigts faisaient sonner avec vanité et amour les pièces rondes ; ils les faisaient glisser l'une contre l'autre, les faisaient danser et tinter comme dans un jeu. Puis il détourna de nouveau la tête avec inquiétude, parcourut le tapis vert comme avec les narines flaireuses d'un jeune chien de chasse qui cherche la bonne piste, et soudain, d'un geste rapide et nerveux, il versa toute la poignée de pièces d'or sur un des rectangles.

« Et aussitôt recommença cette attitude de guetteur, cette tension. De nouveau partirent des lèvres ces mouvements de vagues aux vibrations électriques ; de nouveau les mains se contractèrent, la figure d'enfant disparut derrière l'anxiété du désir, jusqu'à ce que, à la manière d'une explosion, la déception vint dissoudre cette crispation et cette tension : le visage, qui un instant plus tôt faisait l'effet de celui d'un enfant, se flétrit, devint terne et vieux ; les yeux furent mornes et éteints, et tout cela dans l'espace d'une seule seconde, tandis que la boule se fixait sur un numéro qu'il n'avait pas choisi. Il avait perdu : pendant quelques secondes, il regarda fixement, d'un air presque stupide, comme s'il n'eût pas compris ; mais aussitôt, au premier appel du croupier, comme stimulés par un coup de fouet, ses doigts agrippèrent de nouveau quelques pièces d'or. Toutefois, il n'avait plus d'assurance ; d'abord il plaça les pièces sur un rectangle, puis, changeant d'idée, sur un autre et, tandis que la boule était déjà en rotation, il lança vite dans le rectangle, d'une main tremblante, obéissant à une soudaine inspiration, encore deux billets de banque chiffonnés.

« Cette alternance, ce mouvement palpitant de pertes et de gain, dura sans arrêt environ une heure ; et, pendant cette heure, je ne détournai pas même le temps d'un soupir mon regard fasciné par ce visage continuellement transformé, où passaient le flux et le reflux de toutes les passions. Je ne les quittais pas des yeux, ces mains magiques dont chaque muscle rendait plastiquement toute l'échelle des sentiments, montant et retombant à la manière d'un jet d'eau. Jamais au théâtre je n'ai regardé avec autant d'intérêt le visage d'un acteur que je le fis pour cette figure où se succédaient sans cesse, par à-coups, comme la lumière et les ombres sur un paysage, les couleurs et les sensations les plus changeantes.

« Jamais je ne m'étais plongée dans un jeu aussi entièrement que dans le reflet de cette passion étrangère. Si quelqu'un m'avait observée à ce moment-là, il aurait pris forcément la fixité de mon regard d'acier pour une hypnose, et c'était bien aussi à cela que ressemblait mon état d'engourdissement complet : j'étais incapable de détourner mon regard de ce jeu d'expressions ; et tout ce qui se passait confusément dans la salle, lumière, rires, êtres humains et regards, flottait autour de moi comme une chose sans forme, comme une fumée jaune au milieu de laquelle se dressait ce visage – flamme parmi les flammes. Je n'entendais rien, je ne sentais rien, je ne voyais pas les gens qui se pressaient autour de moi, ni les autres mains se tendre brusquement comme des antennes, pour jeter de l'argent ou pour en ramasser par poignées ; je n'apercevais pas la boule ni n'entendais la voix du croupier, et pourtant je voyais, comme en un rêve, tout ce qui se passait, amplifié et grossi par l'émotion et l'exaltation, dans le miroir concave de ces mains. Car pour savoir si la boule tombait sur le rouge ou sur le noir, roulait ou s'arrêtait, je n'avais pas besoin de regarder la roulette : chaque phase, perte ou gain, attente ou déception, s'imprimait en traits de feu dans les nerfs et dans les expressions de ce visage dominé par la passion.

« Mais alors arriva un moment terrible –, un moment qu'en moi-même j'avais redouté déjà sourdement pendant tout ce temps, un moment qui était suspendu comme un orage au-dessus de mes nerfs tendus et qui soudain les fit se rompre. De nouveau la boule s'était amortie avec de petite bruits de claquet, dans sa ronde carrière : de nouveau palpita cette seconde pendant laquelle deux cents lèvres retinrent leur souffle, jusqu'à ce que la voix du croupier annonçât, cette fois-ci, "zéro", tandis que déjà son râteau preste

ramassait de tous les côtés les pièces sonores et le crissant papier.

« À ce moment-là les deux mains contractées firent un mouvement particulièrement effrayant ; elles bondirent comme pour saisir quelque chose qui n'était pas là, puis elles s'abattirent, presque agonisantes, sur la table, n'étant plus qu'une masse inerte. Mais ensuite elles reprirent soudainement vie encore une fois ; elles coururent fiévreusement de la table au corps dont elles faisaient partie, grimpèrent comme des chats sauvages le long du tronc, fouillant nerveusement dans toutes les poches, en haut, en bas, à droite et à gauche, pour voir s'il n'y aurait pas encore quelque part, comme une dernière miette, une pièce de monnaie oubliée. Mais toujours elles revenaient vides ; toujours elles renouvelaient plus ardemment cette recherche vaine et inutile, tandis que déjà le plateau de la roulette s'était remis à tourner, que le jeu des autres continuait, que les pièces de monnaie tintaient, que les sièges remuaient et que les mille petits bruits confus remplissaient la salle de leur rumeur. Je tremblais, toute secouée d'horreur : tellement je participais malgré moi à tous ces sentiments, comme si c'étaient mes propres doigts qui, là, fouillaient désespérément, à la recherche de n'importe quelle pièce d'argent, dans les poches et les plis du vêtement tout chiffonné ! Et soudain, d'une brusque saccade, l'homme se leva en face de moi, comme quelqu'un qui se trouve subitement mal et qui se dresse pour ne pas étouffer ; derrière lui la chaise roula sur le sol, avec un bruit sec. Mais sans même le remarquer, sans faire attention aux voisins, qui, étonnés et inquiets, s'écartaient de cet homme chancelant, il s'éloigna de la table d'un pas lourd.

« À cet aspect, je fus comme pétrifiée. Car je compris aussitôt où allait cet homme : à la mort. Quelqu'un qui se levait de cette façon ne retournait certainement pas dans un hôtel, dans un cabaret, chez une femme, dans un compartiment de chemin de fer, dans n'importe quelle situation de la vie, mais il se précipitait tout droit dans le néant. Même la personne la plus insensible de cette salle d'enfer aurait reconnu forcément que cet individu n'avait plus aucun appui, ni chez lui, ni dans une banque, ni chez des parents ; qu'il avait joué ici son dernier argent et sa vie même, et que maintenant de ce pas trébuchant, il s'en allait ailleurs, n'importe où, mais à coup sûr hors de l'existence.

« J'avais toujours craint (et dès le premier moment je l'avais

magiquement senti) qu'ici ne fût en jeu quelque chose de supérieur au gain et à la perte ; et cependant, ce fut comme un noir coup de foudre qui éclata en moi lorsque je constatai que la vie quittait brusquement les yeux de cet homme, et que la mort mettait son teint livide sur ce visage encore débordant d'énergie l'instant d'avant. Malgré moi (tellement j'étais sous l'emprise de ses gestes expressifs !) je dus me cramponner avec la main, pendant que cet homme se levait avec peine de sa place et chancelait, car sa démarche titubante passait maintenant dans mon propre corps, comme auparavant son excitation était entrée dans mes veines et dans mes nerfs. Mais ensuite, ce fut plus fort que moi, quelque chose m'entraîna : sans que je l'aie voulu, mon pied se mit en mouvement. Cela se fit d'une manière absolument inconsciente ; ce n'était pas moi qui agissais, mais quelque chose en moi fit que, sans faire attention à personne ni sans avoir conscience de mes propres mouvements, je courus vers le vestibule pour sortir.

« Il était au vestiaire, l'employé lui avait apporté son pardessus. Mais ses bras ne lui obéissaient plus ; aussi le préposé très empressé l'aida, comme un infirme, à passer péniblement les manches. Je le vis porter machinalement ses doigts à la poche du gilet, pour donner un pourboire, mais après l'avoir tâtée jusqu'au fond, ils en sortirent vides. Alors il parut soudain se souvenir de tout ; il balbutia quelques mots embarrassés à l'employé, et tout comme précédemment, il se donna une brusque saccade en avant, puis comme un homme ivre, il descendit en trébuchant les marches du Casino, d'où l'employé le regarda encore un moment avec un sourire d'abord méprisant, avant de comprendre.

« Cette scène était si bouleversante que j'eus honte de me trouver là. Malgré moi je me détournai, gênée d'avoir vu, comme au balcon d'un théâtre, le désespoir d'un inconnu ; mais soudain cette angoisse incompréhensible qui était en moi me poussa à le suivre. Vite, je me fis donner mon vestiaire et sans penser à rien de précis, tout machinalement, tout instinctivement, je m'élançai dans l'obscurité, sur les pas de cet homme. »

Mrs C… interrompit un instant son récit. Tout le temps elle était restée sans bouger sur son siège, en face de moi, et elle avait parlé presque d'une traite avec ce calme et cette netteté qui lui étaient propres, comme ne peut le faire que quelqu'un qui s'y est préparé et qui a soigneusement mis en ordre les événements. C'était la première fois qu'elle s'arrêtait, elle hésita et soudain, abandonnant son récit, elle s'adressa directement à moi :

« J'ai promis, devant moi-même et devant vous, commença-t-elle un peu inquiète, de vous raconter avec une sincérité absolue tout ce qui s'est passé. Mais à mon tour, je dois exiger que vous ayez complètement foi dans ma sincérité et que vous n'attribuiez pas à ma manière d'agir des motifs cachés, dont aujourd'hui peut-être je ne rougirais pas, mais qui dans ce cas-là seraient une supposition entièrement fausse. Je dois donc souligner que, lorsque je suivis précipitamment dans la rue ce joueur accablé, je n'étais, par exemple, nullement amoureuse de ce garçon ; je ne pensais nullement à lui comme à un homme ; et de fait, moi qui étais alors une femme de plus de quarante ans, je n'ai jamais plus, après la mort de mon mari, jeté un seul regard sur un homme. C'était pour moi une chose définitivement révolue : je vous le dis expressément et il faut que je vous le dise, parce qu'autrement toute la suite vous serait inintelligible dans son horreur.

« En vérité, il me serait difficile d'autre part, de qualifier avec précision le sentiment qui alors m'entraîna si irrésistiblement à la suite de ce malheureux : il y avait de la curiosité, mais surtout une peur terrible ou, pour mieux dire, la peur de quelque chose de terrible, que j'avais senti dès la première seconde planer, invisible, comme un nuage autour de ce jeune homme. Mais on ne peut ni analyser ni disséquer de telles impressions ; surtout parce qu'elles se produisent, enchevêtrées l'une dans l'autre, avec trop de violence, de rapidité et de spontanéité ; il est probable que je ne faisais là pas autre chose que le geste absolument instinctif que l'on fait pour secourir et retenir un enfant qui, dans la rue, va se jeter sous les roues d'une automobile. Sinon, comment expliquerait-on que des gens qui eux-mêmes ne savent pas nager s'élancent du haut d'un pont au secours de quelqu'un qui se noie ? C'est simplement une puissance magique qui les entraîne, une volonté qui les pousse à se jeter à l'eau avant qu'ils aient le temps de réfléchir à la témérité insensée de leur entreprise ; et c'est exactement ainsi, sans aucune pensée, sans réflexion et

tout inconsciemment qu'alors j'ai suivi ce malheureux de la salle de jeu jusqu'à la sortie, et de la sortie jusque sur la terrasse.

« Et je suis certaine que ni vous ni aucune personne ayant des yeux pour voir, n'auriez pu vous arracher à cette curiosité anxieuse, car rien n'était plus lamentable à imaginer que l'aspect de ce jeune homme de vingt-quatre ans tout au plus, qui péniblement, comme un vieillard, se traînait de l'escalier vers la rue en terrasse, titubant comme un homme ivre, les membres sans ressort, brisés. Il se laissa tomber sur un banc, lourdement, comme un sac. De nouveau ce mouvement me fit sentir en frissonnant que cet homme était à bout de tout. Seul tombe ainsi un mort, ou bien quelqu'un en qui il n'y a plus un muscle de vivant. La tête, penchée de travers, retombait par-dessus le dossier du banc ; les bras pendaient inertes et sans forme vers le sol ; dans la demi-obscurité des lanternes à la flamme vacillante, chaque passant aurait pensé à un fusillé. Et c'est ainsi (je ne puis pas m'expliquer comment cette vision se forma soudain en moi, mais soudain elle fut là, très concrète, avec une réalité horrible et terrifiante), c'est ainsi, sous l'aspect d'un fusillé, que je le vis devant moi en cette seconde, et j'avais la certitude aveugle qu'il portait un revolver dans sa poche et que le lendemain on trouverait ce corps étendu sur ce banc ou sur un autre, sans vie et inondé de sang. Car la façon dont il s'était laissé aller était celle d'une pierre qui tombe dans un gouffre et qui ne s'arrête pas avant d'en avoir atteint le fond : jamais je n'ai vu un geste physique exprimer autant de lassitude et de désespoir.

« Et maintenant, imaginez ma situation : je me trouvais à vingt ou à trente pas derrière le banc où était assis cet homme immobile et effondré sur lui-même ; je ne savais que faire, poussée, d'une part, par la volonté de le secourir et, d'autre part, retenue par la timidité d'adresser dans la rue la parole à un inconnu, peur qui nous est inculquée par l'éducation et la tradition. Les becs de gaz mettaient leur flamme opaque et vacillante dans le ciel nuageux ; les passants très rares se hâtaient, car il allait être minuit et j'étais donc presque toute seule dans le jardin public avec cet homme à l'aspect de suicidé.

« Cinq fois, dix fois, j'avais déjà réuni toutes mes forces et j'étais allée vers lui, mais toujours la pudeur me ramenait en arrière, ou peut-être cet instinct, ce pressentiment profond qui nous indique que ceux qui tombent,

entraînent souvent dans leur chute ceux qui se portent à leur secours ; au milieu de ce flottement, je sentais moi-même clairement la folie et le ridicule de la situation. Cependant je ne pouvais ni parler ni m'en aller, ni faire quoi que ce fût, ni le quitter. Et j'espère que vous me croirez si je vous dis que je restai ainsi sur cette terrasse, allant et venant sans savoir quelle décision prendre, peut-être pendant une heure, une heure interminable, tandis que de leurs mille et mille petits battements, les vagues de la mer invisible grignotaient le temps, tellement me bouleversait et me pénétrait cette image de l'anéantissement complet d'un être humain.

« Mais malgré tout, je ne trouvais pas le courage de parler ni d'agir ; et je serais restée encore la moitié de la nuit à attendre de la sorte, à moins que peut-être un égoïsme plus intelligent m'eût finalement amenée à rentrer chez moi, oui, je crois même que j'étais déjà décidée à abandonner à son sort ce paquet de misère, quand quelque chose de plus fort que moi triompha de mon irrésolution. En effet, il se mit à pleuvoir. Déjà pendant toute la soirée, le vent avait rassemblé au-dessus de la mer de lourds nuages printaniers chargés de vapeur : on sentait, avec ses poumons et avec son cœur, que le ciel était lourd, oppressant. Soudain une goutte de pluie claqua sur le sol, et aussitôt un déluge massif s'abattit, en lourdes nappes d'eau chassées par le vent. Sans réfléchir, je me réfugiai sous l'auvent d'un kiosque et, bien que mon parapluie fût ouvert, les rafales bondissantes répandaient sur ma robe des gerbes d'eau. Jusque sur ma figure et sur mes mains je sentais jaillir la poussière froide des gouttes tombant sur le sol avec un bruit sec.

« Mais (et c'était une chose si affreuse à voir qu'encore aujourd'hui, vingt ans après, ma gorge se serre, rien que d'y penser), malgré ce déluge torrentiel, le malheureux garçon restait immobile sur son banc, sans bouger le moins du monde. L'eau coulait et ruisselait par toutes les gouttières ; on entendait du côté de la ville le bruit grondant des voitures ; à droite et à gauche des gens aux manteaux relevés partaient en courant ; tout ce qui était vivant se faisait petit, s'enfuyait craintivement, cherchant un refuge ; partout chez l'homme et chez la bête on sentait la peur de l'élément déchaîné, – seul ce noir peloton humain là sur son banc ne bougeait pas d'un pouce.

« Je vous ai déjà dit que cet homme possédait le pouvoir magique d'exprimer ses sentiments par le mouvement et par le geste ; mais rien, rien

sur terre n'aurait pu rendre ce désespoir, cet abandon absolu de sa personne, cette mort vivante, d'une manière aussi saisissante que cette immobilité, cette façon de rester assis là, inerte et insensible sous la pluie battante, cette lassitude trop grande pour se lever et faire les quelques pas nécessaires afin de se mettre sous un abri quelconque, cette indifférence suprême à l'égard de sa propre existence. Aucun sculpteur, aucun poète, ni Michel-Ange, ni Dante, ne m'a jamais fait comprendre le geste du désespoir suprême, la misère suprême de la terre d'une façon aussi émouvante et aussi puissante que cet être vivant qui se laissait inonder par l'ouragan, – déjà trop indifférent, trop fatigué pour se garantir par un seul mouvement.

« Ce fut plus fort que moi, je ne pus agir autrement. D'un bond, je passai sous les baguettes cinglantes de la pluie et je secouai sur son banc ce paquet humain tout ruisselant d'eau.

« "Venez !" Je le saisis par le bras. Une chose indéfinissable me regarda fixement et avec peine. Une espèce de mouvement sembla vouloir se développer lentement en lui, mais il ne comprenait pas.

« "Venez !" Je tirai encore la manche toute mouillée, déjà presque en colère, cette fois.

« Alors il se leva lentement, sans volonté et chancelant.

« "Que voulez-vous ?" demanda-t-il.

« À cela je ne trouvai aucune réponse, car je ne savais pas moi-même où aller avec lui : ce que je cherchais, c'était uniquement à l'arracher à cette froide averse, à cette indifférence insensée et suicidaire qui le faisait rester là dans le plus profond désespoir. Je ne lâchai pas son bras ; je continuai à le tirer, loque humaine sans volonté, jusqu'au kiosque dont le toit en auvent le protégerait au moins dans une certaine mesure contre les attaques furieuses de l'élément liquide que le vent fouettait sauvagement. En dehors de cela, je ne savais rien, je ne voulais rien. Je n'avais pensé d'abord qu'à une chose ; mettre cet homme sous un abri, dans un endroit sec.

« Et ainsi nous étions là tous deux l'un à côté de l'autre, dans ce petit espace abrité, ayant derrière nous la paroi fermée du kiosque et au-dessus de nous seulement le toit protecteur qui était trop petit, et sous lequel la pluie inlassable pénétrait perfidement pour nous envoyer sans cesse, par de

soudaines rafales, sur les vêtements et au visage, des lambeaux épars de froid liquide. La situation devenait intenable.

« Je ne pouvais tout de même pas rester plus longtemps à côté de cet inconnu tout ruisselant. Et d'autre part, impossible, après l'avoir traîné ici avec moi, de le laisser tout bonnement, sans lui dire une parole. Il fallait absolument faire quelque chose ; peu à peu j'arrivai à une idée claire et nette. Le mieux, pensai-je, c'est de le conduire chez lui dans une voiture et de rentrer chez moi : demain il saura bien se débrouiller. Et ainsi je demandai à cet homme immobile près de moi et qui regardait fixement dans la nuit furibonde :

« "Où habitez-vous ?

– Je n'habite nulle part… Je suis venu de Nice ce soir même… On ne peut pas aller chez moi."

« Je ne compris pas immédiatement la dernière phrase. Ce n'est que plus tard que je compris que cet homme me prenait pour… pour une de ces cocottes qui rôdent en grand nombre la nuit autour du Casino, parce qu'elles espèrent soutirer quelque argent à des joueurs heureux ou à des hommes pris d'ivresse. Après tout, qu'aurait-il pu penser d'autre, puisque maintenant encore, en vous racontant la chose, je sens toute l'invraisemblance, tout le fantastique de ma situation ? Quelle autre idée aurait-il pu se faire de moi, puisque la manière dont je l'avais arraché à son banc et entraîné sans aucune hésitation n'était vraiment pas celle d'une dame ? Mais cette pensée ne me vint pas d'abord. Ce n'est que plus tard, trop tard déjà, que j'eus peu à peu conscience de l'affreuse méprise qu'il commettait à mon sujet. Car autrement je n'aurais jamais prononcé les paroles suivantes, qui ne pouvaient que fortifier son erreur. Je lui dis, en effet : "Eh bien ! on prendra une chambre dans un hôtel. Vous ne pouvez pas rester ici. Il faut maintenant que vous vous mettiez à l'abri quelque part."

« Mais aussitôt je m'aperçus de sa très pénible erreur, car sans se tourner vers moi, il se contenta de dire avec une certaine ironie : "Non, je n'ai pas besoin de chambre. Je n'ai plus besoin de rien. Ne te donne aucune peine, il n'y a rien à tirer de moi. Tu es mal tombée, je n'ai pas d'argent."

« Cela fut dit encore d'un ton effrayant, avec une indifférence

impressionnante ; et son attitude, cette façon molle de s'appuyer à la paroi du kiosque, de la part d'un être ruisselant, trempé jusqu'aux os et l'âme épuisée, m'affecta au point que je ne trouvai pas le temps de me sentir mesquinement et sottement offensée. Mon seul sentiment, le même depuis le début, depuis que je l'avais vu sortir en chancelant de la salle, et que pendant cette heure inimaginable j'avais éprouvé continuellement, était qu'ici un être humain, jeune, plein de vie, de souffle, était sur le point de mourir et que je devais le sauver. Je me rapprochai :

« "Ne vous inquiétez pas pour l'argent et venez ! Vous ne pouvez pas rester ici ; je vous trouverai bien un abri. Ne vous inquiétez de rien, vous n'avez qu'à venir."

« Sa tête fit un mouvement et, tandis que la pluie tambourinait sourdement autour de nous et que l'averse jetait à nos pieds son eau clapotante, je sentis qu'au milieu de l'obscurité il s'efforçait pour la première fois d'apercevoir mon visage. Son corps aussi paraissait se réveiller lentement de sa léthargie.

« "Eh bien, comme tu voudras, dit-il en acceptant, tout m'est égal… Après tout, pourquoi pas ? Partons."

« J'ouvris mon parapluie : il vint à côté de moi et passa son bras sous le mien. Cette familiarité soudaine me fut très désagréable. Même, elle m'effraya, je fus saisie d'épouvante jusqu'au fond de mon cœur. Mais je n'eus pas le courage de le lui interdire ; car si maintenant je le repoussais, il retombait dans l'abîme et tout ce que j'avais fait jusqu'ici était vain. Nous avançâmes de quelques pas dans la direction du Casino.

« Alors seulement je me rendis compte que je ne savais que faire de lui. Le mieux me parut être, après une rapide réflexion, de le conduire dans un hôtel, de lui glisser alors de l'argent dans la main pour qu'il pût payer sa chambre et le lendemain rentrer chez lui : je ne pensais pas plus loin. Et comme des fiacres passaient à ce moment-là devant le Casino, j'en appelai un, où nous montâmes. Lorsque le cocher demanda où aller, je ne sus d'abord que répondre. Mais songeant soudain que cet homme trempé jusqu'aux os et tout ruisselant qui était à côté de moi ne serait admis dans aucun des bons hôtels et, d'autre part, en femme sans expérience que j'étais, ne pensant

nullement à la possibilité d'une équivoque, je me contentai de dire au cocher :

« "Dans un petit hôtel, n'importe lequel !"

« Le cocher, indifférent, inondé de pluie, fit partir les chevaux. L'inconnu assis près de moi restait muet ; les roues clapotaient et la pluie cinglait violemment les vitres : dans ce carré d'espace obscur, sans lumière, semblable à un cercueil, il me semblait accompagner un cadavre. J'essayais de réfléchir, de trouver une parole, pour atténuer la singularité et l'horreur de cette promiscuité silencieuse, mais rien ne me venait à l'esprit. Au bout de quelques minutes, la voiture s'arrêta. Je descendis la première et je payai le cocher, tandis que l'autre, tout somnolent, refermait la portière. Nous étions maintenant devant la porte d'un petit hôtel que je ne connaissais pas ; au-dessus de nous, une marquise de verre mettait sa petite voûte protectrice contre la pluie qui autour de nous, avec une affreuse monotonie, déchirait la nuit impénétrable.

« L'inconnu, cédant à la pesanteur, s'était malgré lui appuyé au mur ; de son chapeau trempé, de ses vêtements chiffonnés l'eau tombait comme d'une gouttière. Il était là comme un noyé que l'on a repêché et qui a encore l'esprit tout engourdi, et autour de l'endroit précis où il s'appuyait, l'eau en s'égouttant formait un ruisselet. Mais il ne faisait pas le moindre effort pour l'éviter, pour secouer son chapeau d'où sans cesse des gouttes coulaient sur son front et sur son visage. Il était là, complètement impassible, et je ne saurais vous dire combien je me sentais émue par cet effondrement.

« Mais maintenant il fallait agir. Je fouillai dans mon sac :

« "Voici cent francs, dis-je, vous allez prendre une chambre, et demain matin vous rentrerez à Nice."

« Il me regarda, étonné.

« "Je vous ai observé dans la salle de jeu, insistai-je après avoir remarqué son hésitation. Je sais que vous avez tout perdu, et je crains que vous ne soyez sur le point de faire une sottise. Ce n'est pas une honte que d'accepter du secours… Allons, prenez."

« Mais il repoussa ma main avec une énergie que je n'aurais pas cru possible de sa part.

« “Tu es bien brave, dit-il, mais ne gaspille pas ton argent. Il n’y a plus rien à faire pour moi. Il est tout à fait indifférent que je dorme ou non cette nuit. Demain ce sera la fin de tout. Il n’y a plus rien à faire.

– Non, il faut que vous le preniez, insistai-je, demain vous penserez autrement. Maintenant entrez à l’hôtel et dormez un bon coup : la nuit porte conseil, tout sera différent quand il fera jour.”

« Néanmoins, comme je lui tendais de nouveau l’argent, il me repoussa presque avec violence.

« “Inutile, répéta-t-il d’une voix sourde, cela ne sert à rien. Il vaut mieux que la chose se passe dehors que de tacher de sang la chambre de ces gens-là. Cent francs ne peuvent pas m’aider, ni mille non plus. Avec les quelques francs qui me resteraient, je reviendrais demain au Casino et je n’en partirais que quand j’aurais tout perdu. Pourquoi recommencer ? J’en ai assez.”

« Vous ne pouvez pas mesurer l’impression que faisait, au fond de mon âme, cette voix sourde ; mais représentez-vous la situation ; à deux pas de vous est un être humain, jeune, brillant, plein de vie, de santé, et l’on sait que, si l’on ne met pas en jeu toutes ses forces, dans deux heures cette fleur de jeunesse, qui pense, qui parle et qui respire ne sera plus qu’un cadavre. Alors je fus prise d’une sorte de colère, du désir furieux de triompher de cette résistance insensée. Je saisis son bras :

« “Assez de sottises comme cela ! Vous allez entrer dans l’hôtel et prendre une chambre ; demain matin je viendrai vous chercher et je vous conduirai à la gare. Il faut que vous partiez d’ici ; il faut que demain même vous retourniez chez vous, et je n’aurai pas de cesse avant de vous voir moi-même muni de votre billet et monter dans le train. On ne verse pas sa vie au fossé, quand on est jeune, pour avoir perdu quelques centaines ou quelques milliers de francs. C’est une lâcheté, une crise stupide de colère et d’exaspération. Demain vous me donnerez vous-même raison.

– Demain ! répéta-t-il d’un ton étrangement amer et ironique. Demain ! Si tu savais où je serai demain ! Si je le savais moi-même ! Je suis, à vrai dire, déjà un peu curieux à ce sujet. Non, rentre chez toi, ma petite, ne te donne pas de peine et ne gaspille pas ton argent.”

« Mais je ne cédai pas. Il y avait en moi comme une manie, comme une

furie. Je saisis violemment sa main, et j'y mis de force le billet de banque.

« "Prenez l'argent et entrez aussitôt !"

« Et, ce disant, j'allai résolument à la sonnette et je la tirai :

« "Bien, maintenant j'ai sonné, le portier va venir ; vous monterez et vous vous coucherez. Demain à neuf heures je vous attendrai devant la maison et je vous conduirai aussitôt à la gare. Ne vous inquiétez pas du reste, je ferai le nécessaire pour que vous puissiez retourner chez vous. Mais à présent couchez-vous, dormez bien et ne pensez plus à rien."

« À ce moment, de l'intérieur, la clé grinça dans la porte et le garçon de l'hôtel ouvrit.

« "Viens !" dit-il alors brusquement, d'une voix dure, décidée, irritée.

« Et je sentis autour de mon poignet l'étreinte de fer de ses doigts. Je fus saisie d'effroi… Je fus tellement effrayée, tellement paralysée, comme frappée par la foudre que je n'eus plus ma tête à moi… Je voulais me défendre, me dégager… mais ma volonté était comme neutralisée… et je… vous le comprendrez… je… j'avais honte, devant le portier, qui s'impatientait, de me débattre contre un inconnu. Et ainsi… ainsi, je me trouvai brusquement à l'intérieur de l'hôtel. Je voulais parler, dire quelque chose, mais la voix s'étouffait dans mon gosier… Sa main était posée sur mon bras, lourde et autoritaire… Sans que j'eusse conscience de ce que je faisais, je sentis obscurément qu'elle m'entraînait dans l'escalier… Une clé tourna…

« Et soudain, je me retrouvai seule avec cet inconnu, dans une chambre inconnue, dans un hôtel quelconque, dont aujourd'hui encore je ne sais pas le nom. »

Mrs C… s'arrêta de nouveau et elle se leva brusquement ; sa voix paraissait ne plus lui obéir. Elle alla à la fenêtre, regarda silencieusement quelques minutes au-dehors, ou peut-être ne fit-elle qu'appuyer son front contre la vitre froide : je n'eus pas le courage de l'observer attentivement, car il m'était pénible d'observer la vieille dame en proie à son émotion. Aussi restai-je assis, muet, sans questionner, sans faire de bruit et j'attendis, jusqu'à ce qu'elle revînt d'un pas mesuré s'asseoir en face de moi.

« Bien, maintenant, le plus difficile est dit. Et j'espère que vous me croirez si je vous affirme encore une fois, si je vous jure sur tout ce qui m'est sacré, sur mon honneur et sur la tête de mes enfants, que jusqu'à cette seconde-là pas la moindre pensée d'une… d'une union avec cet inconnu ne m'était venue à l'esprit, que réellement j'étais sans volonté et que, privée de conscience, j'étais tombée soudain, comme par une trappe, du chemin régulier de mon existence, dans cette situation. Je me suis juré d'être véridique, envers vous et envers moi ; je vous répète donc encore une fois que c'est uniquement par la volonté presque exaspérée de secourir ce jeune homme et non par un autre sentiment, par un sentiment personnel, que c'est donc tout à fait sans aucun désir, et en toute innocence, que je fus précipitée dans cette aventure tragique.

« Vous me dispenserez de vous raconter ce qui se passa cette nuit-là dans cette chambre ; je n'ai jamais oublié ni n'oublierai aucune seconde de cette nuit. Car là, j'ai lutté avec un être humain pour sa vie, oui, je le répète, dans ce combat, c'était une question de vie ou de mort.

« Chacun de mes nerfs sentait trop infailliblement que cet étranger, que cet homme déjà à demi perdu s'attachait à la dernière planche de salut, avec toute l'ardeur et la passion de quelqu'un qui est mortellement menacé. Il s'accrochait à moi comme celui qui déjà sent sous lui l'abîme. Quant à moi, je déployai toutes mes ressources, tout ce qu'il y avait en moi, pour le sauver.

« On ne vit une heure pareille qu'une seule fois dans sa vie, et cela n'arrive qu'à une personne parmi des millions ; moi non plus, je ne me serais jamais doutée, sans ce terrible hasard, avec quelle force de désespoir, avec quelle rage effrénée un homme abandonné, un homme perdu aspire une dernière fois la moindre goutte écarlate de la vie ; éloignée pendant vingt ans,

comme je l'avais été, de toutes les puissances démoniaques de l'existence, je n'aurais jamais compris la manière grandiose et fantastique dont parfois la nature concentre dans quelques souffles rapides tout ce qu'il y a en elle de chaleur et de glace, de vie et de mort, de ravissement et de désespérance. Et cette nuit fut tellement remplie de luttes et de paroles, de passion, de colère et de haine, de larmes de supplication, d'ivresse qu'elle me parut durer mille ans et que nous, ces deux êtres humains qui chancelaient enlacés vers le fond de l'abîme, l'un enragé de mourir, l'autre en toute innocence – nous sortîmes, complètement transformés de ce tumulte mortel, différents, entièrement changés, avec un autre esprit et une autre sensibilité.

« Mais je n'en parlerai pas. Je ne peux ni ne veux le décrire. Je dois pourtant vous dire un mot de la minute inouïe que fut mon réveil, le lendemain matin. Je m'éveillai d'un sommeil de plomb, d'une noire profondeur comme je n'en connus jamais. Il me fallut longtemps pour ouvrir les yeux, et la première chose que je vis fut, au-dessus de moi, le plafond d'une chambre inconnue, puis, en tâtonnant encore un peu plus, un endroit étranger, ignoré de moi, affreux, dont je ne savais pas comment j'avais pu faire pour y tomber. D'abord, je m'efforçai de croire que ce n'était qu'un rêve, un rêve plus net et plus transparent, auquel avait abouti ce sommeil si lourd et si confus ; mais devant les fenêtres brillait déjà la lumière crue et indéniablement réelle du soleil, la lumière du matin ; on entendait monter les bruits de la rue, avec le roulement des voitures, les sonneries des tramways, la rumeur des hommes ; et maintenant je savais que je ne rêvais plus, mais que j'étais éveillée. Malgré moi, je me redressai, pour reprendre mes esprits, et là…, en regardant sur le côté…, là, je vis (jamais je ne pourrai vous décrire ma terreur) un homme inconnu dormant près de moi dans le large lit… mais c'était un inconnu, un parfait étranger, un homme demi-nu et que je ne connaissais pas…

« Non, cette terreur, je le sais, ne peut se raconter : elle me saisit si fort que je retombai inanimée. Mais ce n'était pas un évanouissement véritable, dans lequel on n'a plus conscience de rien ; au contraire : avec la rapidité d'un éclair, tout fut pour moi aussi conscient qu'inexplicable et je n'eus plus que le désir de mourir de dégoût et de honte à me trouver ainsi, tout à coup, avec un être absolument inconnu, dans le lit étranger d'un hôtel borgne et des plus suspects. Je m'en souviens encore nettement : le battement de mon cœur

s'arrêta, je retins mon souffle comme si j'avais pu par là mettre fin à ma vie et surtout à ma conscience, à cette conscience claire, d'une clarté épouvantable, qui percevait tout et qui, cependant, ne comprenait rien.

« Je ne saurai jamais combien de temps je restai ainsi, étendue, glacée dans tous mes membres : les morts ont sans doute une rigidité pareille dans leur cercueil. Je sais seulement que j'avais fermé les yeux et que je priais Dieu ou n'importe quelle puissance du ciel, pour que tout cela ne fût pas vrai, pour que tout cela ne fût pas réel. Mais mes sens aiguisés ne me permettaient plus aucune illusion : j'entendis dans la chambre voisine des gens parler, de l'eau couler ; dehors, des pas glissaient dans le couloir et chacun de ces indices attestait implacablement le cruel état de veille de mes sens.

« Je ne puis dire combien de temps dura cette atroce situation : de telles secondes ne sont pas à la mesure de la vie ordinaire. Mais soudain, je fus saisie d'une autre crainte ; la crainte sauvage et affreuse que cet étranger, dont je ne connaissais même pas le nom, ne se réveillât et ne m'adressât la parole. Et aussitôt je sus qu'il n'y avait pour moi qu'une seule ressource : m'habiller, m'enfuir avant son réveil. N'être plus vue par lui, ne plus lui parler. Me sauver à temps, m'en aller, m'en aller, pour retrouver de n'importe quelle manière ma véritable vie, pour rentrer dans mon hôtel et aussitôt, par le premier train, quitter cet endroit maudit, quitter ce pays, pour ne plus jamais rencontrer cet homme, ne plus voir ses yeux, n'avoir pas de témoin, d'accusateur et de complice. Cette pensée triompha de mon évanouissement : très prudemment, avec les mouvements furtifs d'un voleur, je sortis du lit et je saisis à tâtons mes vêtements, en avançant pouce par pouce (pour ne surtout pas faire de bruit).

« Je m'habillai avec des précautions infinies, redoutant à chaque seconde son réveil et bientôt j'étais prête, déjà j'avais réussi. Seul mon chapeau était encore de l'autre côté, par terre, au pied du lit, et au moment où, sur la pointe des pieds, j'allais le ramasser, à cette seconde-là, je ne pus pas faire autrement : malgré moi il me fallut jeter encore un regard sur le visage de cet homme qui était tombé dans ma vie comme une pierre du haut d'une corniche. Je ne voulais jeter sur lui qu'un regard mais… chose bizarre, car le jeune inconnu qui dormait là était véritablement un étranger pour moi : au premier moment, je ne reconnus pas du tout le visage de la veille. En effet les

traits tendus, crispés par la passion, convulsifs et bouleversés de l'homme mortellement surexcité étaient comme effacés ; l'individu étendu là avait une autre figure, enfantine, celle d'un petit garçon et qui rayonnait pour ainsi dire de pureté et de sérénité. Les lèvres, hier serrées et crispées sur les dents, rêvaient, doucement entrouvertes et déjà à demi arrondies pour le sourire ; les cheveux blonds étalaient leurs boucles souples sur le front sans rides, et la respiration montant paisiblement de la poitrine parcourait le corps au repos, de tout un jeu d'ondes tranquilles.

« Vous vous rappelez peut-être que je vous ai dit précédemment n'avoir encore jamais observé, avec autant de force et à un degré aussi violemment accusé que chez cet inconnu assis à la table de jeu, l'expression de l'avidité farouche et de la passion chez un homme. Et je vous dirai à présent que jamais, même chez les enfants, qui ont parfois, dans leur sommeil de nourrisson, une lueur de sérénité angélique, je n'ai vu une pareille expression de pureté limpide, de sommeil véritablement bienheureux. Sur ce visage, tous les sentiments s'inscrivaient avec une plasticité sans pareille, et c'était maintenant une détente paradisiaque, une libération de toute lourdeur intérieure, une délivrance.

« À cet aspect étonnant, toute anxiété, toute peur tomba de moi, comme un lourd manteau noir ; je n'avais plus honte, non, j'étais presque heureuse. Cet événement terrible et incompréhensible avait soudain un sens pour moi ; je me réjouissais, j'étais fière à la pensée que ce jeune homme, délicat et beau, qui était couché ici serein et calme comme une fleur, aurait été trouvé, sans mon dévouement, quelque part contre un rocher, brisé, sanglant, le visage fracassé, sans vie et les yeux grands ouverts ; je l'avais sauvé, il était sauvé ! Et je regardais maintenant d'un œil maternel (je ne trouve pas d'autre mot) cet homme endormi à qui j'avais redonné la vie – avec plus de souffrance que lorsque mes propres enfants étaient venus au monde. Et au milieu de cette chambre crasseuse et garnie de vieilleries, dans ce répugnant et malpropre hôtel de passe, j'éprouvai tout à coup (aussi ridicules que ces mots vous paraissent) le même sentiment que si j'avais été dans une église, une impression bienheureuse de miracle et de sanctification. De la seconde la plus épouvantable que j'avais vécue dans toute mon existence, naissait en moi, comme une sœur, une autre seconde, la plus étonnante et la plus puissante qui fût.

« Avais-je fait trop de bruit, avais-je parlé sans m'en rendre compte ? Je ne le sais pas. Mais soudain le dormeur ouvrit les yeux. Je fus effrayée et je reculai brusquement. Il regarda surpris autour de lui, tout comme je l'avais fait moi-même auparavant, et il parut sortir à son tour, péniblement, d'une profondeur et d'un chaos immenses. Son regard fit, non sans effort, le tour de cette chambre étrangère et inconnue, puis il s'arrêta sur moi, avec stupéfaction. Mais avant même qu'il pût parler ou retrouver tous ses esprits, je m'étais ressaisie. Il ne fallait pas lui laisser prononcer une parole, lui permettre une question, une familiarité ; rien de ce qui s'était passé hier et cette nuit ne devait se répéter, s'expliquer, se discuter.

« "Il faut que je m'en aille, lui signifiai-je rapidement. Vous, restez ici et habillez-vous. À midi je vous verrai à l'entrée du Casino : là, je m'occuperai de tout le nécessaire."

« Et, avant qu'il pût répondre un seul mot, je m'enfuis pour ne plus voir cette chambre, et je courus sans me retourner, hors de cette maison, dont je savais aussi peu le nom que celui de l'inconnu avec qui j'y avais passé une nuit. »

Mrs C… interrompit son récit, le temps de reprendre haleine. Mais toute tension et toute souffrance avaient disparu de sa voix. Comme une voiture qui monte d'abord péniblement la côte, mais qui après avoir atteint la hauteur, redescend la pente en roulant légère et rapide, son récit avait maintenant des ailes :

« Donc je courus à mon hôtel, par les rues emplies de la clarté matinale, l'orage ayant chassé du ciel, au-dessus d'elles, toute lourdeur, comme était dissipé en moi tout sentiment douloureux. En effet, n'oubliez pas ce que je vous ai précédemment raconté : depuis la mort de mon mari, j'avais complètement renoncé à la vie. Mes enfants n'avaient pas besoin de moi, je ne m'intéressais pas à moi-même, et toute vie qui ne se voue pas à un but déterminé est une erreur. Or, pour la première fois, à l'improviste, une mission m'incombait : j'avais sauvé un homme, je l'avais arraché à la destruction, en mettant en jeu toutes mes forces. Il ne restait plus qu'à triompher d'un petit obstacle, pour mener cette mission à bonne fin.

« J'arrivai à mon hôtel : le regard du portier, exprimant l'étonnement de me voir rentrer chez moi seulement à neuf heures du matin, glissa sur moi ; de la honte et du chagrin que j'avais eus, rien ne subsistait plus en moi : mais une renaissance soudaine de ma volonté de vivre, un sentiment neuf de la nécessité de mon existence faisaient couler dans mes veines un sang chaud et abondant. Arrivée dans ma chambre, je changeai rapidement de vêtements ; je quittai sans m'en rendre compte (ce n'est que plus tard que je le remarquai) mon vêtement de deuil pour en prendre un plus clair ; j'allai à la banque chercher de l'argent ; je me rendis en hâte à la gare pour me renseigner sur le départ des trains ; avec une décision qui m'étonnait moi-même, j'arrangeai en outre quelques autres affaires et rendez-vous. Il ne me restait plus qu'à assurer le retour dans son pays et le sauvetage définitif de cet homme que le destin m'avait confié.

« À vrai dire, il me fallait de l'énergie pour l'aborder maintenant. Car la veille, tout s'était passé dans l'obscurité, dans un tourbillon, comme quand deux pierres entraînées par un torrent se heurtent soudain ; nous nous connaissions à peine de vue, et je n'étais même pas certaine que l'étranger pût encore me reconnaître. La veille, ç'avait été un hasard, une ivresse, la folie démoniaque de deux êtres égarés, mais aujourd'hui il fallait me livrer à

lui plus ouvertement qu'hier, parce que maintenant, à la clarté impitoyable de la lumière du jour, j'étais forcée de l'aborder avec ma personne, avec mon visage, comme quelqu'un de bien vivant.

« Mais tout cela se fit plus facilement que je ne le pensais. À peine, à l'heure convenue, m'étais-je approchée du Casino qu'un jeune homme se leva d'un banc et courut au-devant de moi. Il y avait quelque chose d'aussi spontané, d'aussi enfantin, ingénu et heureux dans sa surprise que dans chacun de ses mouvements si expressifs : il volait ainsi vers moi avec, dans le regard, un rayon de joie reconnaissante et en même temps respectueuse, et dès que ses yeux sentirent qu'en sa présence les miens se troublaient, ils se baissèrent humblement. La reconnaissance, on la voit si rarement se manifester chez les gens ! Et même les plus reconnaissants ne trouvent pas l'expression qu'il faudrait ; ils se taisent, tout troublés ; ils ont honte et contrefont souvent l'embarras, pour cacher leurs sentiments. Mais ici, dans cet être à qui Dieu comme un sculpteur mystérieux avait donné tous les gestes capables d'exprimer les sentiments d'une manière sensible, belle et plastique, le geste de la reconnaissance brillait comme une passion qui rayonnait de tout son corps.

« Il se pencha sur ma main et, la ligne délicate de sa tête d'enfant s'inclinant avec dévotion, il resta ainsi pendant une minute à me baiser respectueusement les doigts en ne faisant que les effleurer ; puis il se recula, s'informa de ma santé, me regarda avec attendrissement et il y avait tant de décence dans chacune de ses paroles qu'au bout de quelques minutes toute inquiétude m'eut quittée.

« Et, comme un reflet de mon propre allégement moral, le paysage brillait autour de nous, complètement apaisé : la mer qui, la veille, se gonflait de colère, était si calme, silencieuse et limpide que l'on voyait briller de loin, très blanc, le moindre galet sous les petits flots ourlant le rivage ; le Casino, cet abîme infernal, dressait sa clarté mauresque dans le ciel balayé de frais et comme damassé ; et le kiosque, sous l'auvent duquel la pluie battante nous avait contraints de nous réfugier, s'était épanoui en une boutique de fleuriste : il y avait là, dans un pêle-mêle diapré et à foison, blancs, rouges, verts et multicolores, de larges bouquets de fleurs et de verdure que vendait une jeune fille à la blouse éclatante.

« Je l'invitai à déjeuner dans un petit restaurant ; là le jeune inconnu me raconta l'histoire de sa tragique aventure. C'était l'entière confirmation de mon premier pressentiment, lorsque j'avais vu sur le tapis vert ses mains tremblantes et nerveusement agitées. Il descendait d'une famille de vieille noblesse de la Pologne autrichienne ; il se destinait à la carrière diplomatique ; il avait fait ses études à Vienne et un mois auparavant, il avait passé le premier de ses examens avec un succès extraordinaire. Pour fêter ce jour-là et en guise de récompense, son oncle, un officier supérieur de l'état-major, chez qui il habitait, l'avait emmené au Prater en fiacre, et ils étaient allés ensemble au champ de courses.

« L'oncle fut heureux au jeu ; il gagna trois fois de suite ; lestés d'un gros paquet de billets de banque ainsi acquis, ils allèrent dîner ensuite dans un élégant restaurant. Le lendemain, pour son succès à l'examen, le futur diplomate reçut de son père une somme d'argent égale à la mensualité qu'on lui faisait ; deux jours plus tôt cette somme lui aurait semblé énorme, mais maintenant, après la facilité de ce gain, elle lui parut insignifiante et mesquine. Aussi, dès qu'il eut déjeuné, il retourna à l'hippodrome, paria passionnément et farouchement, et son bonheur (ou plutôt son malheur) voulut qu'il quittât le Prater après la dernière course, avec le triple de son argent.

« Dès lors la rage du jeu, tantôt aux courses, tantôt dans les cafés ou dans les clubs, s'empara de lui, dévorant son temps, ses études, ses nerfs, et surtout ses ressources. Il n'était plus capable de penser, de dormir en paix et encore moins de se dominer ; une fois, c'était la nuit, rentré du club où il avait tout perdu, il trouva en se déshabillant, un billet de banque oublié et tout froissé dans son gilet ; ce fut plus fort que lui, il se rhabilla et rôda à droite et à gauche, jusqu'à ce qu'il trouvât dans un café des joueurs de dominos, avec qui il resta jusqu'à la pointe de l'aube.

« Un jour, sa sœur qui était mariée vint à son aide en payant les dettes qu'il avait contractées auprès d'usuriers empressés à ouvrir un crédit à l'héritier d'un grand nom. Pendant un certain temps la chance le favorisa, mais ensuite ce fut la déveine continuelle, et plus il perdait, plus ses engagements non remplis et sa parole d'honneur donnée et non tenue exigeaient impérieusement, pour le sauver, des gains importants. Il y avait

longtemps déjà qu'il avait donné en gage sa montre, ses vêtements, et finalement se produisit quelque chose d'épouvantable : il vola à sa vieille tante, dans une armoire, deux gros pendentifs qu'elle portait rarement. Il engagea l'un contre une forte somme, laquelle, le soir même, fut quadruplée par le jeu. Mais au lieu de se retirer, il risqua le tout et il perdit.

« Au moment de son départ en voyage, le vol n'était pas encore découvert ; aussi engagea-t-il le second pendentif et, obéissant à une inspiration subite, il prit le train pour Monte-Carlo, afin de gagner à la roulette la fortune dont il rêvait. Déjà il avait vendu sa malle, ses habits, son parapluie ; il ne lui restait plus rien que son revolver avec quatre balles, et une petite croix ornée de pierres précieuses, que lui avait donnée sa marraine, la princesse de X…, et dont il ne voulait pas se séparer. Mais l'après-midi, il avait vendu cette croix pour cinquante francs, uniquement afin de pouvoir, le soir même, essayer de goûter une dernière fois à la joie frémissante du jeu, à la vie ou à la mort.

« Il me racontait tout cela avec la grâce captivante de son être si vivant, si authentique. Et j'écoutais, émue, ébranlée, fascinée ; et à aucun instant je ne songeai à m'indigner en pensant que cet homme qui se trouvait là à ma table était, après tout, un voleur. Si, la veille, quelqu'un m'avait simplement insinué que moi, une femme au passé irréprochable et qui exigeait dans sa société une dignité stricte et de bon ton, je serais un jour assise familièrement à côté d'un jeune homme totalement inconnu, à peine plus âgé que mon fils, et qui avait volé des pendentifs de perles, je l'aurais tenu pour un insensé.

« Mais à aucun moment de son récit, je n'éprouvai un sentiment d'horreur ; il racontait tout cela si naturellement et avec une telle passion que son acte paraissait plutôt l'effet d'un état de fièvre, d'une maladie, qu'un délit scandaleux. Et ensuite, pour quelqu'un qui comme moi avait, la nuit passée, vécu des événements si inattendus, précipités comme une cataracte, le mot "impossible" avait perdu brusquement son sens. Dans ces dix heures, l'expérience que j'avais acquise de la réalité était infiniment plus grande que celle que m'avaient procurée précédemment quarante ans de vie respectable.

« Cependant, quelque chose d'autre m'effrayait dans cette confession : c'était l'éclat fiévreux qui passait dans ses yeux et qui faisait vibrer électriquement tous les muscles de son visage lorsqu'il évoquait sa passion

du jeu. En parler suffisait à l'exciter, et avec une terrible netteté son visage expressif traduisait ses moindres mouvements de tension, joyeux ou douloureux. Malgré lui ses mains, ces mains admirables, nerveuses et souples, redevinrent elles-mêmes, tout comme à la table de jeu, des rapaces, des êtres furibonds et fuyants : je les vis, tandis qu'il racontait, frémir soudain aux articulations, se courber vivement et se crisper en forme de poing, puis se détendre et de nouveau se pelotonner l'une dans l'autre.

« Et au moment où il confessait le vol des pendentifs, elles mimèrent (ce qui me fit tressaillir malgré moi), bondissantes et rapides comme l'éclair, le geste du voleur ; je vis véritablement les doigts s'élancer follement sur la parure et l'engloutir prestement dans le creux de la main. Et je reconnus avec un effroi indicible que cet homme était empoisonné par sa passion, jusque dans la dernière goutte de son sang.

« La seule chose qui dans son récit m'émouvait et me terrifiait au plus haut point, c'était cet asservissement d'un homme jeune, serein et insouciant par nature, à une passion insensée. Aussi je considérai comme mon devoir absolu de persuader amicalement à mon protégé improvisé de quitter aussitôt Monte-Carlo, où la tentation était très dangereuse ; il fallait que le jour même il partit retrouver sa famille, avant que la disparition des pendentifs fût remarquée et son avenir ruiné pour toujours. Je lui promis de l'argent pour le voyage et pour dégager la parure, mais seulement à la condition qu'il prit le train le jour même et qu'il me jurât sur son honneur qu'il ne toucherait plus une carte ni ne participerait plus à aucun jeu de hasard.

« Je n'oublierai jamais la reconnaissance passionnée, d'abord humble, puis peu à peu s'illuminant, avec laquelle cet inconnu, cet homme perdu, m'écoutait ; je n'oublierai jamais la façon dont il buvait mes paroles lorsque je lui promis de l'aider ; et soudain il allongea ses deux mains au-dessus de la table pour saisir les miennes avec un geste pour moi inoubliable, comme d'adoration et de promesse sacrée. Dans ses yeux clairs dont le regard était resté un peu égaré, il y avait des larmes ; tout son corps tremblait nerveusement d'une émotion de bonheur.

« J'ai déjà tenté à plusieurs reprises de vous décrire l'expressivité exceptionnelle de sa physionomie et de tous ses gestes ; mais celui-là, je ne puis le dépeindre, car c'était une béatitude si extatique et si surnaturelle qu'on

n’en voit presque jamais de pareille dans une figure humaine ; elle n’était comparable qu’à cette ombre blanche qu’on croit apercevoir au sortir d’un rêve lorsqu’on s’imagine avoir devant soi la face d’un ange qui disparaît.

« Pourquoi le dissimuler ? Je ne résistai pas à ce regard. La gratitude rend heureux parce qu’on en fait si rarement l’expérience tangible ; la délicatesse fait du bien, et, pour moi, personne froide et mesurée, une telle exaltation était quelque chose de nouveau, de bienfaisant et de délicieux. Et tout comme cet homme ébranlé et brisé, le paysage aussi, après la pluie de la veille, s’était magiquement épanoui.

« Lorsque nous sortîmes du restaurant, la mer tout à fait apaisée brillait magnifiquement, bleue jusqu’aux hauteurs du ciel, et seulement piquée de blanc là où planaient des mouettes dans un autre azur, au-dessus. Vous connaissez le paysage de la Riviera, n’est-ce pas ? Il produit toujours une impression de beauté, mais un peu fade, comme une carte postale illustrée, il présente mollement à l’œil ses couleurs toujours intenses, à la manière d’une belle, somnolente et paresseuse, qui laisse passer sur elle avec indifférence tous les regards, presque orientale dans son abandon éternellement prodigue.

« Cependant parfois, très rarement, il y a des jours où cette beauté s’exalte, où elle s’impose, où elle fait crier avec énergie ses couleurs vives, fanatiquement étincelantes, où elle vous lance à la tête victorieusement la richesse bariolée de ses fleurs, où elle éclate et brûle de sensualité. C’était un pareil jour d’enthousiasme qui alors avait succédé au chaos déchaîné de la nuit d’orage ; la rue lavée de frais était toute brillante, le ciel était de turquoise et partout dans la verdure saturée de sève s’allumaient des bouquets, des flambeaux de couleurs. Les montagnes paraissaient soudain plus claires et plus rapprochées dans l’atmosphère calmée et baignée de soleil : elles se groupaient curieuses le plus près possible de la petite ville scintillante et astiquée à plaisir ; dans chaque regard on sentait l’invitation provocante et les encouragements de la nature, qui vous saisissait le cœur malgré vous :

« “Prenons une voiture, dis-je, et faisons le tour de la Corniche.”

« Il acquiesça, enthousiaste : pour la première fois depuis son arrivée, ce jeune homme paraissait voir et remarquer le paysage. Jusqu’à présent il

n’avait connu que la salle étouffante du Casino, avec ses parfums lourds imprégnés de sueur, le tumulte de ses humains hideux et grimaçants, et une mer morose, grise et tapageuse. Mais maintenant l’immense éventail du littoral inondé de soleil était déployé devant nous, et l’œil allait avec bonheur d’un horizon à l’autre. Dans la voiture nous parcourûmes lentement (l’automobile n’existait pas encore) ce magnifique chemin, en passant devant de nombreuses villas et de nombreuses personnes ; cent fois, devant chaque maison, devant chaque villa ombragée dans la verdure des pins parasols, on éprouvait ce secret désir : ici, qu’il ferait bon vivre, calme, content, retiré du monde !

« Ai-je jamais été plus heureuse dans ma vie qu’à cette heure-là ? Je ne sais pas. À côté de moi, dans la voiture, la veille encore étreint par les griffes de la fatalité et de la mort, et maintenant baigné par les rayons blancs du soleil, le jeune homme semblait rajeuni et allégé de plusieurs années. Il paraissait redevenu tout gamin, un bel enfant joueur, aux yeux ardents et en même temps pleins de respect, en qui rien ne me ravissait autant que sa délicate prévenance toujours en éveil : si la côte était trop raide, et si le cheval avait du mal à traîner la voiture, il sautait lestement, pour pousser derrière. Si je citais un nom de fleur, ou si j’en indiquais une le long du chemin, il courait la cueillir. Il ramassa et porta avec précaution dans l’herbe verte, pour qu’il ne fût pas écrasé par la voiture, un petit crapaud qui, attiré par la pluie de la veille, se traînait péniblement sur le chemin ; et entre temps, il racontait avec exubérance les choses les plus amusantes et les plus gracieuses ; je crois que la façon dont il riait était pour lui une sorte de dérivatif, car autrement il aurait été obligé de chanter, de sauter ou de faire le fou, tant il y avait de bonheur et d’ivresse dans la soudaine exaltation de son attitude.

« Lorsque sur la hauteur nous traversâmes lentement un tout petit hameau, il tira poliment son chapeau, d’un geste subit. Je fus étonnée : qui saluait-il là, lui un étranger parmi des étrangers ? Il rougit légèrement à ma question et me dit presque en s’excusant que nous étions passés devant l’église et que chez lui, en Pologne, comme dans tous les pays strictement catholiques, on avait l’habitude, dès l’enfance, de se découvrir devant chaque église et devant chaque sanctuaire.

« Ce beau respect devant les choses de la religion m’émut profondément ;

en même temps je me rappelai cette croix dont il m'avait parlé et je lui demandai s'il était croyant ; lorsque, avec une mine un peu honteuse, il m'eut avoué modestement qu'il espérait sa part de salut, une pensée me vint soudain :

« "Arrêtez !" criai-je au cocher.

« Et je descendis vite de la voiture. Il me suivit, surpris, en disant :

« "Où allons-nous ?"

« Je répondis seulement :

« "Venez avec moi."

« Je retournai, accompagnée par lui, vers l'église, petit sanctuaire campagnard construit en briques. Dans la pénombre, les murs intérieurs apparaissaient, badigeonnés de chaux, gris et nus ; la porte était ouverte, de sorte qu'un cône de lumière jaune se découpait nettement dans l'obscurité où l'ombre dessinait en bleu les contours d'un petit autel. Deux bougies nous regardaient d'un œil voilé, dans le crépuscule imprégné d'un chaud parfum d'encens. Nous entrâmes ; il ôta son chapeau, plongea la main dans le bénitier purificateur, se signa et ploya le genou. Et à peine se fut-il relevé que je le saisis par le bras.

« "Venez, fis-je énergiquement, allons vers un autel ou vers une de ces images qui vous sont sacrées, vous allez y prononcer le serment que je vais vous dire."

« Il me regarda, étonné, presque effrayé. Mais ayant vite compris, il s'approcha d'une niche où était une statue, fit le signe de la croix et s'agenouilla docilement.

« "Répétez après moi, fis-je, en tremblant moi-même d'émotion. Répétez après moi : Je jure, – Je jure, répéta-t-il, puis je continuai : – que je ne prendrai jamais plus part à un jeu de hasard, de quelque nature qu'il soit, et que je n'exposerai plus ma vie et mon honneur à cette passion."

« Il répéta ces paroles en tremblant ; avec force et netteté elles résonnèrent dans le vide absolu du lieu. Puis il y eut un moment de silence, si grand que l'on pouvait entendre au-dehors le léger bruissement des arbres et

des feuilles où le vent passait. Et soudain, il se prosterna comme un pénitent et il prononça, avec une extase toute nouvelle pour moi, en langue polonaise, très vite et sans interruption, des paroles que je ne comprenais pas. Mais ce devait être une prière extatique, une action de grâce, un acte de contrition, car cette confession tempétueuse courbait sans cesse sa tête humblement par-dessus l'appui du prie-Dieu ; toujours plus passionnés se répétaient les sons étrangers, et c'était toujours avec plus de véhémence qu'une même parole jaillissait de sa bouche avec une indicible ferveur. Jamais auparavant et jamais depuis lors, je n'ai entendu prier de la sorte dans aucune église au monde. Ses mains étreignaient nerveusement le prie-Dieu en bois, tout son corps était secoué par un ouragan intérieur, qui parfois le soulevait brusquement et parfois l'accablait dans une prosternation profonde. Il ne voyait ni ne sentait plus rien : tout en lui semblait se passer dans un autre monde, dans un purgatoire de la métamorphose ou dans un élan vers la sphère du sacré.

« Enfin, il se leva lentement, se signa encore et se retourna avec peine ; ses genoux tremblaient, son visage était pâle comme celui de quelqu'un qui est épuisé. Mais lorsqu'il me vit, son œil rayonna, un sourire pur et véritablement pieux éclaira sa figure transportée ; il s'approcha de moi, s'inclina très bas, à la russe, et saisit mes deux mains pour les toucher respectueusement du bout des lèvres :

« "C'est Dieu qui vous a envoyée vers moi. Je viens de l'en remercier."

« Je ne savais que dire. Mais j'aurais souhaité que soudain, du haut de sa petite estrade, l'orgue se mît à retentir, car je sentais que j'avais réussi en tout : cet homme, je l'avais sauvé pour toujours.

« Nous sortîmes de l'église pour revenir dans la lumière radieuse et ruisselante de cette journée digne du mois de mai : jamais le monde ne m'avait paru si beau. Pendant deux heures encore nous suivîmes en voiture, lentement, jusqu'au sommet de la montagne, le chemin panoramique qui à chaque tournant offrait une nouvelle vue. Mais nous ne dîmes plus rien. Après cette effusion du sentiment, toute parole semblait faible. Et lorsque mon regard atteignait par hasard le sien, je me sentais obligée de le détourner avec confusion : c'était pour moi une émotion trop grande que de voir mon propre miracle.

« Vers cinq heures de l'après-midi nous rentrâmes à Monte-Carlo. J'avais alors un rendez-vous avec des parents qu'il ne m'était plus possible de différer. Et à vrai dire, je désirais profondément une pause, une détente à cette violente exaltation de mon sentiment. Car c'était trop de bonheur. Je sentais qu'il me fallait une diversion à cet état d'extase et d'ardeur excessive, comme je n'en avais jamais connu de semblable dans mon existence. Aussi je priai mon protégé de venir avec moi à l'hôtel, seulement pour un instant. Là, dans ma chambre, je lui remis l'argent nécessaire pour le voyage et pour dégager la parure. Nous convînmes que pendant mon rendez-vous il irait prendre son billet au chemin de fer ; puis le soir, à sept heures, nous nous rencontrerions dans le hall de la gare une demi-heure avant le départ du train qui, par Gênes, le ramènerait chez lui. Lorsque je voulus lui tendre les cinq billets de banque, ses lèvres devinrent d'une pâleur singulière :

« "Non… pas d'argent… Je vous en prie, pas d'argent !" fit-il entre ses dents, tandis que ses doigts tremblants se rétractaient, nerveux et agités.

« "Pas d'argent… Pas d'argent… je ne puis pas le voir", répéta-t-il encore une fois, comme physiquement terrassé par la crainte et le dégoût. Mais j'apaisai son scrupule en disant que ce n'était qu'un prêt et que, s'il se sentait gêné, il n'avait qu'à m'en donner un reçu.

« "Oui… oui… un reçu", murmura-t-il en détournant les yeux ; il froissa les billets de banque comme quelque chose de gluant qui salit les doigts, il les mit dans sa poche sans les regarder et il écrivit sur une feuille de papier quelques mots en traits précipités. Lorsqu'il leva les yeux, la sueur perlait à son front : quelque chose semblait lutter violemment pour sortir de son être ; à peine m'eut-il remis nerveusement ce bout de papier, qu'il fut saisi d'un grand tremblement par tout le corps, et soudain (malgré moi, je me reculai, effrayée) il tomba à genoux et baisa l'ourlet de ma robe. Geste indescriptible : sa véhémence sans pareille me fit trembler de part en part. Un étrange frisson me parcourut, je fus toute troublée et je ne pus que balbutier :

« "Je vous remercie d'être si reconnaissant ; mais je vous en prie, maintenant partez. Ce soir à sept heures, dans le hall de la gare, nous prendrons congé l'un de l'autre."

« Il me regarda ; un éclat attendri mouillait son regard ; je crus qu'il

voulait me dire quelque chose ; pendant un instant il eut l'air de chercher à s'approcher de moi. Mais ensuite il s'inclina soudain encore une fois, profondément, très profondément, et il quitta la chambre. »

De nouveau Mrs C… interrompit son récit. Elle s'était levée et elle était allée à la fenêtre ; elle regarda dehors et resta debout longtemps, sans bouger : je voyais comme un léger tremblement dans la silhouette de son dos. Brusquement elle se retourna avec fermeté : ses mains, jusqu'alors calmes et indifférentes, eurent tout à coup un mouvement violent, un mouvement tranchant, comme si elle voulait déchirer quelque chose. Puis elle me regarda durement, presque avec audace, et elle reprit d'un seul coup :

« Je vous ai promis d'être entièrement sincère. Et je m'aperçois combien nécessaire était cette promesse, car c'est à présent seulement, en m'efforçant de décrire pour la première fois d'une manière ordonnée tout ce qui s'est passé dans cette heure-là et en cherchant des mots précis pour exprimer un sentiment qui alors était tout replié et confus, c'est maintenant seulement que je comprends avec netteté beaucoup de choses que je ne savais pas alors, ou que peut-être je ne voulais pas savoir ; c'est pourquoi je veux dire, à moi-même comme à vous, la vérité, avec énergie et résolution : alors, à cette heure-là, quand le jeune homme quitta la chambre et que je restai seule, j'eus (ce fut comme un évanouissement qui s'empara lourdement de moi), j'eus la sensation d'un coup venant frapper mon cœur. Quelque chose m'avait fait un mal mortel, mais je ne savais pas (ou bien je refusais de savoir) de quelle manière l'attitude à l'instant si attendrissante et pourtant si respectueuse de mon protégé m'avait blessée si douloureusement.

« Mais aujourd'hui que je m'efforce de faire surgir tout le passé du fond de moi-même, comme une chose inconnue, avec ordre et énergie, et que votre présence ne tolère aucune dissimulation, aucune lâche échappatoire d'un sentiment de honte, aujourd'hui je le sais clairement : ce qui alors me fit tant de mal, c'était la déception… la déception… que ce jeune homme fût parti si docilement… sans aucune tentative pour me garder, pour rester auprès de moi… qu'il eût obéi humblement et respectueusement à ma première demande l'invitant à s'en aller, au lieu… au lieu d'essayer de me tirer violemment à lui… qu'il me vénérât uniquement comme une sainte apparue sur son chemin… et qu'il… qu'il ne sentît pas que j'étais une femme.

« Ce fut pour moi une déception… une déception que je ne m'avouai pas, ni alors ni plus tard ; mais le sentiment d'une femme sait tout, sans paroles et sans conscience précise. Car… maintenant je ne m'abuse plus…, si cet

homme m'avait alors saisie, s'il m'avait demandé de le suivre, je serais allée avec lui jusqu'au bout du monde ; j'aurais déshonoré mon nom et celui de mes enfants… Indifférente aux discours des gens et à la raison intérieure, je me serais enfuie avec lui, comme cette M^{me} Henriette avec le jeune Français que, la veille, elle ne connaissait pas encore… Je n'aurais pas demandé ni où j'allais, ni pour combien de temps ; je n'aurais pas jeté un seul regard derrière moi, sur ma vie passée… J'aurais sacrifié à cet homme mon argent, mon nom, ma fortune, mon honneur… Je serais allée mendier, et probablement il n'y a pas de bassesse au monde à laquelle il ne m'eût amenée à consentir. J'aurais rejeté tout ce que dans la société on nomme pudeur et réserve ; si seulement il s'était avancé vers moi, en disant une parole ou en faisant un seul pas, s'il avait tenté de me prendre, à cette seconde j'étais perdue et liée à lui pour toujours.

« Mais… je vous l'ai déjà dit… cet être singulier ne jeta plus un regard sur moi, sur la femme que j'étais… Et combien je brûlais de m'abandonner, de m'abandonner toute, je ne le sentis que lorsque je fus seule avec moi-même, lorsque la passion qui, un instant auparavant, exaltait encore son visage illuminé et presque séraphique, fut retombée obscurément dans mon être et se mit à palpiter dans le vide d'une poitrine délaissée. Je me levai avec peine ; mon rendez-vous m'était doublement désagréable. Il me semblait que mon front était surmonté d'un casque de fer lourd et oppressant, sous le poids duquel je chancelais : mes pensées étaient décousues et aussi incertaines que mes pas, lorsque je me rendis enfin à l'autre hôtel, auprès de mes parents.

« Là je restai assise, morne au milieu d'une causerie animée, et j'éprouvais un sentiment d'effroi chaque fois que par hasard je levais les yeux et que je rencontrais ces visages inexpressifs qui (comparés à l'autre, animé comme par les ombres et les lumières d'un jeu de nuages) me paraissaient glacés ou recouverts d'un masque. Il me semblait être au milieu de personnes mortes, si terriblement dépourvue de vie était cette société ; et tandis que je mettais du sucre dans ma tasse et que je disais quelques mots, l'esprit absent, toujours au-dedans de moi-même surgissait, comme sous la poussée brûlante de mon sang, cette figure dont la contemplation était devenue pour moi une joie ardente et que (pensée effroyable !) dans une ou deux heures je verrais pour la dernière fois. Sans doute, malgré moi, j'avais poussé un léger soupir ou un gémissement, car soudain la cousine de mon

mari se pencha vers moi pour me demander ce que j'avais et si je ne me trouvais pas bien, car j'avais l'air toute pâle et toute soucieuse. Cette question inattendue fut vite saisie par moi comme l'occasion de déclarer aussitôt qu'effectivement je souffrais d'une migraine ; et je demandai la permission de me retirer discrètement.

« Ainsi rendue à moi-même, je rentrai en toute hâte à mon hôtel. À peine y fus-je et m'y trouvai-je seule que de nouveau j'éprouvai un sentiment de vide et d'abandon, et que le désir d'être auprès de ce jeune homme que je devais quitter aujourd'hui pour toujours m'étreignit avec fureur. J'allais et venais dans ma chambre, j'ouvrais sans motif des tiroirs, je changeais de costume et de rubans, pour me retrouver brusquement devant le miroir, me demandant d'un œil inquisiteur si, ainsi parée, je ne pourrais pas attacher son regard sur moi. Subitement, je me compris : faire tout pour ne pas le quitter ! Et dans une seconde, toute de véhémence, ce désir devint une résolution.

« Je courus trouver le portier de l'hôtel, lui annonçant que je partais aujourd'hui même par le train du soir. Et maintenant il s'agissait de faire vite : je sonnai la femme de chambre pour qu'elle m'aidât à préparer mes bagages, car le temps pressait ; tandis qu'avec une commune hâte, nous entassions à qui mieux mieux dans les malles les vêtements et les menus objets usuels, je me représentais par avance tout ce que serait cette surprise : comment je l'accompagnerais jusqu'au train, et, lorsqu'au dernier, au tout dernier moment il me tendrait déjà la main pour l'adieu final, comment je suivrais brusquement dans le wagon le jeune homme étonné, pour être avec lui cette nuit-là, la nuit suivante et tant qu'il me voudrait.

« Une sorte d'ivresse ravie et enthousiaste tourbillonnait dans mon sang, parfois je riais très fort, à l'improviste, tout en jetant les robes dans mes malles, au grand étonnement de la femme de chambre : mon esprit, je le sentais bien, n'était plus dans son assiette ; lorsque le commissionnaire vint pour prendre les malles, je le regardai d'abord d'un air de surprise : il m'était trop difficile de penser aux choses positives, tandis que l'exaltation faisait déborder entièrement mon âme.

« Le temps pressait ; il pouvait être près de sept heures, il restait tout au plus vingt minutes jusqu'au départ du train. Je me consolai en songeant que ce n'était plus à une séparation et à un adieu que j'allais, puisque j'étais

résolue à l'accompagner dans son voyage tant qu'il me le permettrait. Le commissionnaire prit mes malles et je me précipitai au bureau de l'hôtel pour acquitter ma note. Déjà le gérant me rendait l'argent, déjà j'étais prêté à sortir lorsqu'une main toucha délicatement mon épaule. Je sursautai. C'était ma cousine qui, inquiète de mon prétendu malaise, était venue me voir. Mes yeux s'obscurcirent. Je n'avais vraiment que faire d'elle ; chaque seconde de délai signifiait un retard fatal ; cependant la politesse m'obligeait à l'écouter et à lui répondre, au moins pendant un moment.

« "Il faut que tu te couches, insista-t-elle, à coup sûr, tu as de la fièvre."

« Et c'était fort possible, car je sentais mes tempes battre avec une extrême violence, et parfois passaient sur mes yeux ces ombres bleues qui annoncent l'approche d'un évanouissement. Mais je protestai, je m'efforçai d'avoir l'air reconnaissante, tandis que chaque parole me brûlait et que j'aurais aimé repousser d'un coup de pied cette sollicitude si inopportune. Mais l'indésirable personne restait, restait, restait toujours ; elle m'offrit de l'eau de Cologne et voulut elle-même m'en rafraîchir les tempes, pendant que moi je comptais les minutes, que ma pensée était pleine du jeune homme et que je cherchais un prétexte quelconque pour échapper à ces soins torturants. Et plus je devenais inquiète, plus je lui paraissais suspecte : c'est presque avec rudesse que finalement elle voulut m'obliger à aller dans ma chambre et à me coucher.

« Alors, au milieu de ces exhortations, je regardai soudain la pendule qui était au milieu du hall : il était sept heures vingt-huit et le train partait à sept heures trente-cinq. Brusquement, d'un trait, avec la brutale indifférence d'une désespérée, je tendis la main à ma cousine, sans autre explication, en disant :

« "Adieu, il faut que je parte."

« Et sans me soucier de son regard de stupéfaction, sans me retourner, je me précipitai vers la porte de sortie, sous les yeux étonnés des employés de l'hôtel, puis je courus dans la rue, vers la gare.

« À la gesticulation animée du commissionnaire qui attendait là avec les bagages, je compris déjà de loin qu'il était grand temps. Avec une fureur aveugle je m'élançai vers la grille d'accès au quai, mais là l'employé m'arrêta. J'avais oublié de prendre mon billet. Et pendant que, presque avec

violence, j'essayais de l'amener à me laisser malgré tout aller jusqu'à la voie, le train se mettait déjà en marche : je regardai fixement, en tremblant de tous mes membres, pour saisir au moins encore un regard, de l'une des fenêtres des wagons, au moins un geste d'adieu, un salut. Mais par suite de la marche rapide du train, il ne m'était plus possible d'apercevoir son visage. Les voitures roulaient toujours plus vite et au bout d'une minute, il ne resta plus devant mes yeux obscurcis qu'un nuage de fumée noire.

« Sans doute je restai là comme pétrifiée, Dieu sait combien de temps, car le commissionnaire m'avait vainement adressé la parole à plusieurs reprises avant d'oser toucher mon bras. Ce dernier geste me fit tressauter de frayeur. Il me demanda s'il devait remporter les bagages à l'hôtel. Il me fallut quelques minutes pour me ressaisir ; non, ce n'était pas possible : après ce départ ridicule et plus que précipité, je ne pouvais plus y revenir, je ne le voulais pas – jamais plus. Aussi, impatiente d'être seule, je lui ordonnai de mettre les bagages à la consigne.

« Ce n'est qu'ensuite, au milieu de la cohue sans cesse renouvelée des gens qui se pressaient bruyamment dans le hall et dont le nombre peu à peu diminua, que j'essayai de réfléchir, de réfléchir avec clarté aux moyens d'échapper à cette douloureuse et atroce obsession de colère, de regret et de désespoir, car (pourquoi ne pas l'avouer ?) l'idée d'avoir, par ma propre faute, manqué cette dernière rencontre me déchirait le cœur, avec une acuité brûlante et impitoyable. J'aurais presque crié, tellement me faisait mal cette lame d'acier chauffée à blanc qui pénétrait en moi, toujours plus implacable.

« Seuls peut-être des gens absolument étrangers à la passion connaissent, en des moments tout à fait exceptionnels, ces explosions soudaines d'une passion semblable à une avalanche ou à un ouragan : alors, des années entières de forces non utilisées se précipitent et roulent dans les profondeurs d'une poitrine humaine. Jamais auparavant (et jamais par la suite) je n'éprouvai une telle surprise et une telle fureur d'impuissance qu'en cette seconde où, prête à toutes les extravagances (prête à jeter d'un seul coup dans l'abîme toutes les réserves d'une vie bien administrée, toutes les énergies contenues et accumulées jusqu'alors), je rencontrai soudain devant moi un mur d'absurdité, contre lequel ma passion venait inutilement buter.

« Ce que je fis ensuite ne pouvait qu'être absurde également ; c'était une

folie, même une bêtise, j'ai presque honte de le raconter – mais je me suis promis et je vous ai promis de ne rien vous celer : je… cherchai à le retrouver… c'est-à-dire j'essayai d'évoquer chaque moment que j'avais passé avec lui… J'étais attirée violemment vers tous les endroits où la veille, nous avions été ensemble, vers le banc du jardin public d'où je l'avais entraîné, vers la salle de jeu où je l'avais vu pour la première fois, et même jusque dans cet hôtel borgne, simplement pour revivre encore une fois, encore une fois, le passé. Et le lendemain, je voulais parcourir en voiture le même chemin le long de la Corniche, afin que chaque parole, chaque geste pût encore une fois revivre en moi. Tellement insensée, tellement puérile était la confusion de mon âme ! Mais songez que ces événements s'étaient abattus sur moi comme la foudre : je n'avais guère senti autre chose qu'un coup brusque, un coup unique, qui m'avait étourdie. Mais maintenant, brutalement sortie de ce tumulte, je voulais encore une fois revivre, pour en jouir rétrospectivement, bribe par bribe, ces émotions fugitives, grâce à cette façon magique de se tromper soi-même que nous appelons le souvenir… À vrai dire, ce sont là des choses que l'on comprend ou que l'on ne comprend pas. Peut-être faut-il avoir un cœur brûlant, pour les concevoir.

« Ainsi je me rendis d'abord dans la salle de jeu, pour chercher la table où avait été sa place et pour y revoir, par l'imagination, parmi toutes ces mains, les siennes. J'entrai : la table où je l'avais aperçu pour la première fois était, je le savais bien, celle de gauche, dans le second salon. Je revoyais chacun de ses gestes avec précision : comme une somnambule, les yeux fermés et les mains tendues, j'aurais retrouvé sa place. J'entrai donc et je traversai aussitôt la salle. Et là… lorsque, après avoir franchi la porte, mon regard se fut tourné vers cette foule bruyante… il se produisit quelque chose de singulier… Là, exactement à l'endroit que je m'étais représenté, là, il se trouvait assis (hallucination de la fièvre !)… lui-même, en personne… Lui… lui… exactement tel que je venais de le voir en songe… exactement tel qu'il était la veille, les yeux fixement dirigés sur la boule, blême comme un spectre… mais lui… lui… indéniablement lui…

« Je fus sur le point de crier, si grand était mon effroi. Mais je contins ma frayeur devant cette vision insensée et je fermais les yeux.

« "Tu es folle… tu rêves… tu as la fièvre, me disais-je. C'est absolument

impossible, tu es hallucinée… il est parti d'ici en chemin de fer, il y a une demi-heure."

« Alors je rouvris les yeux. Mais, horreur ! exactement comme avant, il était assis là en chair et en os, indéniablement… J'aurais reconnu ces mains-là parmi des millions d'autres… Non, je ne rêvais pas, c'était bien lui. Il n'était pas parti, comme il me l'avait juré ; l'insensé était resté ; il avait porté ici, au tapis vert, l'argent que je lui avais donné pour rentrer chez lui et, oubliant tout dans sa passion, il était venu le jouer à cette table, tandis que mon cœur au désespoir se brisait pour lui.

« Un sursaut de tout mon être me poussa en avant… La fureur remplit mes yeux, une fureur enragée dans laquelle je voyais rouge, un désir de saisir à la gorge le parjure qui avait si misérablement trompé ma confiance, mon sentiment, mon dévouement. Mais je me contraignis encore. Avec une lenteur voulue (quelle énergie ne me fallut-il pas !) je m'approchai de la table, juste en face de lui ; un monsieur me fit place poliment. Deux mètres de drap vert étaient entre nous deux et je pouvais, comme au théâtre du haut d'un balcon, observer tout à mon aise son visage, ce même visage que deux heures auparavant j'avais vu rayonnant de gratitude, illuminé par l'auréole de la grâce divine et qui, maintenant, était redevenu la proie frémissante de tous les feux infernaux de la passion. Les mains, ces mains que cet après-midi encore, j'avais vues étreindre pour le plus sacré des serments le bois du prie-Dieu, elles agrippaient à présent de nouveau, en se crispant, l'argent qui était autour d'elles, comme des vampires luxurieux. Car il avait gagné, il devait avoir gagné une forte, très forte somme : devant lui brillait un amas confus de jetons, de louis d'or et de billets de banque, un pêle-mêle de choses placées n'importe comment, dans lesquelles les doigts, ses doigts nerveux et frémissants, s'allongeaient et se plongeaient avec volupté. Je les voyais tenir et plier en les caressant les divers billets, retourner et palper amoureusement les pièces de monnaie et ensuite, brusquement, en saisir une poignée et la jeter sur l'un des rectangles. Et aussitôt, les narines recommençaient à frémir par intervalles ; l'appel du croupier détournait du tas d'argent ses yeux brillants de cupidité, qui suivaient le mouvement furibond de la boule, et il était comme arraché à lui-même, tandis que ses coudes paraissaient littéralement cloués au tapis vert. La possession dont il était victime se manifestait d'une façon encore plus terrible et plus effrayante que la veille,

car chacun de ses mouvements assassinait en moi l'image brillant comme sur un fond d'or, que j'avais emportée avec crédulité et qui m'habitait.

« Nous respirions donc, à deux mètres l'un de l'autre. Je le regardais fixement sans qu'il s'aperçût de ma présence. Il ne levait les yeux ni sur moi ni sur personne ; son regard glissait seulement du côté de l'argent et vacillait avec inquiétude en observant la boule qui roulait : ce cercle vert et furibond accaparait et affolait tous ses sens. Le monde entier, l'humanité entière s'étaient fondus, pour lui, dans ce rectangle de drap tendu. Et je savais que je pourrais rester là des heures et des heures sans qu'il se doutât seulement de ma présence.

« Mais je ne pus y tenir davantage ; dans une brusque résolution je fis le tour de la table, j'allai derrière lui, et ma main saisit brusquement son épaule. Son regard chavira ; pendant une seconde, il me dévisagea, les prunelles vitreuses et comme quelqu'un qu'on ne connaît pas, absolument pareil à un ivrogne qu'on a de la peine à secouer de son sommeil et dont les yeux sont encore brouillés par les vapeurs grises et fumeuses qu'il y a en lui ? Puis il sembla me reconnaître ; sa bouche s'ouvrit en tremblant ; il me regarda d'un air heureux et balbutia tout bas avec une familiarité où il y avait à la fois de l'égarement et du mystère :

« "Ça marche bien… Je l'ai senti tout de suite en entrant et en voyant qu'il était là… je l'ai senti tout de suite…"

« Je ne compris pas ce qu'il voulait dire. Je remarquai seulement que le jeu l'avait enivré, que cet insensé avait tout oublié, son serment, son rendez-vous, l'univers et moi. Mais même dans cet état de possession, la lueur d'extase qu'il venait d'avoir en me voyant était si séduisante que, malgré moi, je suivis le mouvement de ses paroles et que je lui demandai avec intérêt de qui il voulait parler.

« "Du vieux général russe qui est là, qui n'a qu'un bras, murmura-t-il, en se pressant tout contre moi pour que personne n'entendît le secret magique. Là, celui qui a des côtelettes blanches et un laquais derrière lui. Il gagne toujours, hier déjà je l'ai remarqué. Il a sans doute une martingale, et je joue toujours comme lui… Hier aussi il a toujours gagné, seulement j'ai commis la faute de continuer à jouer lorsqu'il est parti : ce fut ma faute… Hier il doit

avoir gagné vingt mille francs, et aujourd'hui aussi il gagne chaque fois… maintenant je mise toujours d'après lui… Maintenant…"

« Au milieu de sa phrase, il s'interrompit brusquement, car le croupier cria son ronflant « "Faites vos jeux !" Et son regard se détourna, comme aimanté, dévorant la place où était assis, grave et paisible, le Russe à barbe blanche, qui posa avec circonspection d'abord une pièce d'or, puis, après un moment d'hésitation, une seconde sur le quatrième rectangle. Aussitôt les mains brûlantes qui étaient devant moi plongèrent dans le tas d'argent et jetèrent une poignée de pièces d'or au même endroit. Et lorsque, une minute après, le croupier cria "zéro !" et que son râteau balaya d'un seul mouvement tournant toute la table, le jeune homme regarda stupéfait, comme si c'eût été un miracle, tout cet argent qui s'en allait. Vous penserez peut-être qu'il s'était retourné vers moi : non, il m'avait complètement oubliée ; j'étais disparue, perdue, effacée de son existence ; tous ses sens exacerbés étaient fixés sur le général russe, qui, complètement indifférent, tenait dans sa main deux nouvelles pièces d'or, incertain encore du numéro sur lequel il les placerait.

« Je ne saurais vous décrire mon amertume, mon désespoir. Mais vous pouvez imaginer ce que je ressentais ; pour un homme à qui l'on a donné toute sa vie, n'être pas plus qu'une mouche, qu'une main indolente chasse avec lassitude ! De nouveau une vague de fureur enragée passa sur moi. J'étreignis son bras avec tant de violence qu'il sursauta.

« "Vous allez vous lever tout de suite ! lui murmurai-je tout bas, mais d'un ton d'autorité. Rappelez-vous le serment que vous avez fait aujourd'hui dans l'église, misérable parjure que vous êtes !"

« Il me regarda, touché et tout pâle. Ses yeux prirent soudain l'expression d'un chien battu. Ses lèvres tremblèrent. Il sembla se rappeler brusquement tout le passé, et être saisi par une sorte d'horreur de lui-même.

« "Oui… oui…, bégaya-t-il. Ô mon Dieu, mon Dieu… Oui… je viens, pardonnez-moi…"

« Et déjà sa main rassemblait tout l'argent, rapidement d'abord, avec des mouvements larges et énergiques, mais ensuite avec une indolence de plus en plus grande, et comme s'il eût été retenu par une force contraire. Son regard était retombé sur le général russe, qui précisément était en train de miser.

« “Un moment encore… fit-il en jetant très vite cinq pièces d’or sur le même rectangle. Rien que cette seule partie… Je vous jure qu’ensuite je m’en irai… Rien que cette seule partie… Rien que…”

« Et de nouveau sa voix expira. La boule avait commencé à rouler, l’emportant dans son mouvement. De nouveau le possédé venait de m’échapper, il s’était échappé à lui-même, entraîné par la giration de la boule minuscule qui sautait et bondissait dans la cuvette polie.

« Le croupier cria un numéro ; le râteau agrippa devant lui les cinq pièces d’or ; il avait perdu. Mais il ne se retourna pas. Il m’avait oubliée, ainsi que son serment, ainsi que la parole qu’il venait de me donner une minute auparavant. Déjà sa main avide plongeait en se crispant dans le tas d’argent diminué, et son regard ivre était entièrement accaparé par son vis-à-vis, porte-bonheur qui magnétisait sa volonté.

« Ma patience était à bout. Je le secouai encore une fois, mais maintenant avec violence :

« “Levez-vous immédiatement ! À l’instant même… vous avez dit que ce serait la dernière partie…”

« Alors se produisit quelque chose d’inattendu. Il se retourna soudain ; cependant le visage qui me regardait n’était plus celui d’un homme humble et confus, mais celui d’un furieux, ivre de colère, dont les yeux brûlaient et dont les lèvres frémissaient de rage.

« “Fichez-moi la paix ! rugit-il, comme un tigre. Allez-vous-en ! Vous me portez malheur. Toujours, quand vous êtes là, je perds. Ç’a été le cas hier, et aujourd’hui encore. Allez-vous-en !”

« Je fus un moment comme sidérée. Mais ensuite devant sa folie, ma colère déborda elle aussi.

« “Je vous porte malheur, moi ? l’apostrophai-je. Menteur, voleur, vous qui m’avez juré !…”

« Mais je m’arrêtai là, car l’enragé bondit de sa place et me poussa en arrière, indifférent au tumulte qui s’élevait.

« “Fichez-moi la paix, s’écria-t-il d’une voix forte, sans aucune retenue.

Je ne suis pas sous votre tutelle… Voici, voici… voici votre argent, et il me jeta quelques billets de cent francs… Mais maintenant laissez-moi tranquille.”

« Il avait crié cela très fort, comme un fou, indifférent à la présence des centaines de gens qui étaient autour de lui. Tout le monde regardait, chuchotait, insinuait des choses, riait, et même de la salle voisine s’approchaient de nombreux curieux. Il me semblait que l’on m’arrachait mes vêtements et que j’étais là toute nue devant ces gens pleins de curiosité.

« “Silence, Madame, s’il vous plaît” dit d’une voix forte et autoritaire le croupier, en frappant sur la table avec son râteau. C’était à moi que s’adressaient les paroles de ce médiocre personnage. Humiliée, couverte de honte, j’étais là exposée à cette curiosité murmurante et chuchotante, comme une prostituée à qui l’on vient de donner de l’argent. Deux cents, trois cents yeux insolents étaient là à me dévisager. Et… comme en m’écartant, courbant le dos sous cette averse immonde d’humiliation et de honte, je tournais les regards de côté, voici que devant moi je rencontrai deux yeux que la surprise rendaient presque tranchants. C’était ma cousine qui me regardait d’un air égaré, la bouche ouverte et la main levée comme sous l’effet de la terreur.

« Cela me donna comme un coup de fouet : avant qu’elle eût pu bouger, se remettre de sa surprise, je me précipitai hors de la salle ; j’eus encore assez de force pour aller tout droit jusqu’au banc, le même banc où la veille ce possédé s’était effondré. Et aussi faible, aussi épuisée et brisée que lui, je me laissai tomber sur le bois dur et impitoyable…

« Il y a maintenant vingt-quatre ans de cela, et cependant, quand je pense à ce moment où j’étais là, fustigée par ses insultes, sous les yeux de mille inconnus, mon sang se glace dans mes veines. Et je sens de nouveau avec effroi quelle substance faible, misérable et lâche doit être ce que nous appelons, avec emphase, l’âme, l’esprit, le sentiment, la douleur, puisque tout cela, même à son plus haut paroxysme, est incapable de briser complètement le corps qui souffre, la chair torturée, – puisque malgré tout, le sang continue de battre et que l’on survit à de telles heures, au lieu de mourir et de s’abattre, comme un arbre frappé par la foudre.

« La douleur ne m’avait rompu les membres que pour un moment, le

temps de recevoir le choc, de sorte que je tombai sur ce banc, hébétée, à bout de souffle avec pour ainsi dire l'avant-goût voluptueux de ma mort nécessaire. Mais, je viens de le dire, toute souffrance est lâche : elle recule devant la puissance du vouloir-vivre qui est ancré plus fortement dans notre chair que toute la passion de la mort ne l'est dans notre esprit.

« Chose inexplicable à moi-même, après un tel écrasement des sentiments, je me relevai malgré tout, à vrai dire sans savoir que faire. Et soudain je me rappelai que mes malles étaient à la gare ; dès lors je n'eus plus qu'une pensée : partir, partir, partir d'ici, simplement partir, loin de cet établissement maudit, infernal. Je courus à la gare sans faire attention à personne ; je demandai l'heure du premier train pour Paris ; à dix heures, me dit l'employé, et aussitôt je fis enregistrer mes bagages.

« Dix heures : il y avait donc exactement vingt-quatre heures depuis cette affreuse rencontre ; vingt-quatre heures tellement remplies par une tempête qui avait déchaîné les sentiments les plus insensés, que mon âme en était brisée pour toujours. Mais d'abord je ne sentis qu'une seule parole dans ce rythme éternellement martelé et vibrant : partir ! partir ! partir ! Les pulsations de mes tempes enfonçaient sans cesse comme un coin ce mot-là dans ma tête : partir ! partir ! partir ! Loin de cette ville, loin de moi-même, rentrer chez moi, retrouver les miens, ma vie d'autrefois, ma vie véritable !

« Je passai la nuit dans le train ; j'arrivai à Paris ; là, j'allai d'une gare à l'autre et directement je gagnai Boulogne, puis je me rendis de Boulogne à Douvres, de Douvres à Londres et de Londres chez mon fils, tout cela avec la rapidité d'un vol, sans réfléchir, sans penser à rien, pendant quarante-huit heures, sans dormir, sans parler, sans manger ; quarante-huit heures pendant lesquelles toutes les roues ne faisaient que répéter en grinçant ce mot-là : partir ! partir ! partir ! Partir.

« Lorsque, enfin, sans être attendue par personne, j'entrai dans la maison de campagne de mon fils, tout le monde eut un mouvement d'effroi : il y avait sans doute dans mon être, dans mon regard, quelque chose qui me trahissait. Mon fils s'avança pour m'embrasser, j'eus un mouvement de recul devant lui : la pensée m'était insupportable qu'il touchât des lèvres que je considérais comme souillées. J'écartai toute question, je demandai seulement un bain, car c'était un besoin pour moi de purifier mon corps (abstraction

faite de la crasse du voyage) de tout ce qui paraissait encore y rester attaché de la passion de ce possédé, de cet homme indigne. Puis je me traînai jusque dans ma chambre et je dormis pendant douze ou quatorze heures d'un sommeil de bête ou de pierre, comme je n'en ai jamais eu ni avant, ni depuis, un sommeil qui m'a appris ce que c'est que d'être couché dans un cercueil et d'être mort. Ma famille s'inquiétait pour moi, comme pour une malade. Mais leur tendresse ne réussissait qu'à me faire mal ; j'avais honte ; j'étais honteuse de leur respect, de leur prévenance, et je devais sans cesse me surveiller pour ne pas leur crier soudain combien je les avais tous trahis, oubliés, presque abandonnés, sous le coup d'une passion folle et insensée.

« Ensuite, je me rendis dans une petite ville française, au hasard, où je ne connaissais personne, car j'étais poursuivie par l'obsession que tout le monde pouvait, à mon aspect, au premier coup d'œil, s'apercevoir de ma honte et de mon changement, tellement je me sentais trahie et salie jusqu'au plus profond de l'âme. Parfois, en m'éveillant le matin, dans mon lit, j'avais une crainte terrible d'ouvrir les yeux. Le souvenir m'assaillait brusquement de cette nuit où je m'éveillai soudain à côté d'un inconnu, d'un homme demi-nu, et alors, tout comme la première fois, je n'avais plus qu'un seul désir, celui de mourir aussitôt.

« Malgré tout, le temps a un grand pouvoir, et l'âge amortit de façon étrange tous les sentiments. On sent qu'on est plus près de la mort ; son ombre tombe, noire, sur le chemin ; les choses paraissent moins vives, elles ne pénètrent plus aussi profond et elles perdent beaucoup de leur puissance dangereuse. Peu à peu, je me remis du choc éprouvé ; et quand, de longues années après, je rencontrai un jour en société l'attaché de la légation d'Autriche, un jeune Polonais, et qu'à une question que je lui posai sur sa famille, il me répondit qu'un fils de l'un de ses cousins, précisément, s'était suicidé, dix ans auparavant à Monte-Carlo, je ne sourcillai même pas. Cela ne me fit presque plus mal : peut-être même (pourquoi nier son égoïsme), cela me fit-il du bien, car ainsi disparaissait tout danger de le rencontrer encore : je n'avais plus contre moi d'autre témoin que mon propre souvenir. Depuis, je suis devenue plus paisible. Vieillir n'est, au fond, pas autre chose que n'avoir plus peur de son passé.

« Et maintenant, vous comprendrez pourquoi je me suis décidée

brusquement à vous raconter ma destinée. Lorsque vous défendiez M^me^ Henriette et que vous souteniez passionnément que vingt-quatre heures pouvaient changer complètement la vie d'une femme, je me sentis moi-même visée par ces paroles : je vous étais reconnaissante parce que, pour la première fois, je me sentais, pour ainsi dire, confirmée, et alors j'ai pensé que peut-être, en libérant mon âme par l'aveu, le lourd fardeau et l'éternelle obsession du passé disparaîtraient et que, demain, il me serait peut-être possible de revenir là-bas et de pénétrer dans la salle où j'ai rencontré ma destinée, sans avoir de haine ni pour lui, ni pour moi. Alors la pierre qui pèse sur mon âme sera soulevée, elle retombera de tout son poids sur le passé, et l'empêchera de resurgir encore une fois.

« Cela m'a fait du bien d'avoir pu vous raconter cela. Je suis maintenant soulagée et presque joyeuse… Je vous en remercie.

« À ces mots je m'étais levé soudain, voyant qu'elle avait fini. Avec un peu d'embarras, je cherchai à dire quelque chose, mais elle s'aperçut sans doute de mon émotion, et rapidement elle coupa court :

« "Non, je vous en prie, ne parlez pas… Je ne voudrais pas que vous me répondiez ou me disiez quelque chose… Soyez remercié de m'avoir écoutée, et faites bon voyage."

« Elle était debout en face de moi et elle me tendit la main, en manière d'adieu. Sans le vouloir, je regardai son visage, et il me parut singulièrement attendrissant, le visage de cette vieille dame qui était là devant moi, affable et en même temps légèrement gênée. Était-ce le reflet de la passion éteinte ? Était-ce la confusion, qui soudain colorait d'une rougeur inquiète et croissante ses joues jusqu'à la hauteur de ses cheveux blancs ? Toujours est-il qu'elle était là comme une jeune fille, pudiquement troublée par le souvenir et rendue honteuse par son propre aveu. Ému malgré moi, j'éprouvais un vif désir de lui témoigner par une parole ma déférence. Mais mon gosier se serra. Je m'inclinai profondément et baisai avec respect sa main fanée, qui tremblait un peu comme un feuillage d'automne. »

La Femme et le paysage

La Femme et le paysage

C’était au cours de cet été de grande chaleur qui, à cause de l’absence de pluie et de la sécheresse, avait été désastreux pour les récoltes partout dans le pays, et dont l'évocation ferait trembler les habitants pour de nombreuses années encore. En juin et en juillet déjà, seules de rares et fugaces averses avaient effleuré ici et là les champs assoiffés ; mais lorsque le calendrier eut dévoilé la page d'août, plus une seule goutte ne tomba ; et même ici, en haut de la vallée du Tyrol où comme tant d’autres je pensais trouver quelque fraîcheur, l’air était cuisant, teinté de safran par le feu et la poussière. Dès le petit matin, le soleil jetait sur le paysage éteint un éclat fixe et inerte, comme un regard enfiévré, depuis le ciel vide ; puis, au fil des heures, la cuvette de laiton de la mi-journée laissait couler une émanation blanchâtre, oppressante, qui descendait accabler la vallée. Mais les Dolomites s’élevaient quelque part dans le lointain, fièrement, la neige y brillant pure et claire ; néanmoins, l’œil étant seul à se rappeler cette vague sensation de fraîcheur, c'était une souffrance que de regarder ces monts, languide, en pensant au vent qui était peut-être en train de souffler et gronder autour d’eux, cependant qu’ici, dans la cuvette de la vallée, une chaleur avide se pressait nuit et jour, ses mille lèvres vous vidant le corps de toute humidité. Dans ce monde où les plantes se flétrissaient, où les feuillages continuaient de se languir et où les ruisseaux se tarissaient, peu à peu s'éteignait aussi tout mouvement de vie intérieur, les heures devenaient oisives et indolentes. Moi, comme tous les autres, je passai désormais au cours de ces jours interminables le plus clair du temps dans ma chambre, à demi dévêtu, les fenêtres masquées, à attendre sans volonté quelque évolution, quelque fraîcheur, et à rêver, dans mon inertie et mon impuissance, de pluie et d’orage. Bientôt, même ce désir-là se flétrit en une rumination aussi stupide et dépourvue de volonté que les herbes qui mouraient de soif et que le rêve brûlant de la forêt, immobile dans ses ténèbres embrumées.

Mais la chaleur ne fit qu’augmenter de jour en jour et la pluie refusait toujours de venir. Le soleil tapait d’aplomb, du matin au soir, et

progressivement son œil jaune et tourmenteur sembla prendre l'obstination inerte d'un fou. C'était comme si toute vie allait cesser ; tout était immobile, on n'entendait plus d'animaux, aucune autre voix ne provenait des champs que le son doux et chantant de la canicule vibrante, le bourdonnement flottant du monde qui bouillonnait. J'avais voulu sortir dans la forêt, où les ombres tremblaient bleues entre les arbres, pour m'y étendre et simplement pour échapper à l'œil, jaune et obstiné, du soleil ; mais même ces quelques pas étaient au-delà de mes facultés. Aussi restai-je à l'entrée de l'hôtel une heure ou deux dans un fauteuil de roseau, écrasé dans l'ombre étroite que la bordure du toit, formant un écran, avançait sur le gravier. Au moment où le rectangle d'ombre, raccourci, laissait déjà le soleil s'approcher en rampant de mes mains, je me repoussai en arrière, puis restai adossé, inerte et appesanti dans la pesante lumière, sans percevoir le passage du temps, sans désir, sans volonté. Le temps s'était liquéfié dans cette lourdeur affreuse, les heures, tombées en bouillie, s'étaient fondues dans une rêverie torride et insensée. Je ne ressentais plus rien que l'air qui affluait brûlant contre mes pores et le sang qui me martelait de l'intérieur, précipitamment, et battait fiévreusement.

Alors il me sembla, tout à coup, que la nature produisait un souffle, un souffle tout léger, autant que si, venu de quelque part, un soupir montait, brûlant et languide. Je me redressai. N'était-ce pas là du vent ? J'avais oublié depuis longtemps ce que c'était ; mes poumons desséchés n'avaient plus bu cette fraîcheur depuis trop longtemps et je ne la sentais pas encore parvenir jusqu'à moi, écrasé comme je l'étais dans mon coin d'ombre sous le toit ; mais, là-haut dans la pente, les arbres devaient avoir deviné un objet étranger, car ils se mirent d'un coup à se balancer tout doucement, comme s'ils se penchaient pour échanger un chuchotement. Entre eux, les ombres commencèrent à s'agiter. Comme un être vivant excité, elles erraient furtivement et, soudain, il s'éleva quelque part au loin un son profond et vibrant. C'était bien vrai : le vent venait, chuchotant, sur le monde, soufflant et tissant, c'était un mugissement profond comme celui d'un orgue, et à présent une poussée plus rude, plus vigoureuse. Sur la route passa une fumée de poussière, en nuages comme mus par une peur subite, lancés dans une même direction ; les oiseaux retranchés quelque part dans l'obscurité fendirent soudain l'air, tout noirs, dans un sifflement ; les chevaux ravalèrent l'écume de leurs naseaux et, dans la vallée distante, les bestiaux se mirent à

bêler. Quelque chose de puissant s'était réveillé, proche sans doute ; la terre le savait déjà, ainsi que la forêt et les animaux, et il s'installa encore, glissant au-dessus du ciel, un léger crêpe de grisaille.

Je frémis d'excitation. Mon sang était déjà aiguillonné par les fines épines de la canicule, mes nerfs craquaient et se crispaient ; jamais comme ce jour-là je n'avais eu idée de la volupté qu'il pouvait y avoir à sentir le vent, du plaisir parfait à sentir l'orage. Et cela venait, cela approchait ; cela enflait et s'annonçait. Lentement, le vent poussait par ici de molles pelotes de nuages, cela haletait et écumait derrière les montagnes comme si quelqu'un faisait rouler un énorme fardeau. De temps en temps, cette poussée écumante et haletante paraissait se fatiguer et s'arrêtait. Alors les sapins cessaient lentement de frémir, comme pour écouter ; et mon cœur avec eux. Partout où je portais le regard, c'était le même espoir qu'en moi-même, la terre avait étendu ses crevasses, qui béaient comme de petites gueules assoiffées, et je sentais aussi s'ouvrir dans mon propre corps, un par un, les pores, qui se raidissaient en quête de fraîcheur, et du plaisir froid et frissonnant de sentir la pluie. Involontairement, mes doigts se contractèrent comme s'ils pouvaient s'emparer des nuages et les déchirer plus vite dans ce monde languissant.

Mais ils arrivaient déjà, poussés par une main invisible, assombris et indolents, sacs épais et boursouflés ; et l'on put voir qu'ils étaient lourds et noirs de pluie, car ils faisaient en se heurtant le râle épais de choses solides, imposantes, et un éclair frêle en parcourait la noire surface de temps à autre, comme une allumette que l'on craque. Ils jetaient alors des flammes bleues et menaçantes et cela devenait de plus en plus dense en approchant, leur propre volume les rendait de plus en plus noirs. Comme tombe le rideau de fer d'une salle de théâtre, le ciel de plomb descendait peu à peu. Déjà l'espace entier était tendu de noir, l'air chaud et contenu déjà comprimé, et il fallut encore que l'attente souffrît une dernière halte, muette, horrible. Tout était étranglé par la pression noire qui tombait sur les profondeurs ; les oiseaux avaient cessé leurs stridulations, les arbres retenaient leur souffle et même les brins d'herbe minuscules n'osaient plus frémir ; le ciel, cercueil de métal, celait le monde brûlant où tout était tendu dans l'attente du premier éclair. Je retenais mon souffle, debout, les mains agrippées l'une à l'autre, et je raidis tous mes membres dans une peur douce et merveilleuse qui m'interdisait tout mouvement. J'entendais derrière moi des gens se hâter en tous sens, sortis de

la forêt et de l'entrée de l'hôtel ; ils accouraient de toutes parts, les employées faisaient descendre les volets et refermaient les fenêtres qui craquèrent. Tout était soudain animé et excité ; tout se mouvait, s'apprêtait et se pressait. J'étais seul à rester immobile, fébrile, muet, car tout en moi était tendu à l'unisson vers le cri que je me sentais déjà dans la gorge, le cri de plaisir qui sortirait au premier éclair.

J'entendis alors, subitement, un soupir derrière moi, qui avait surgi avec force d'une gorge tourmentée, et, s'y fondant implorante, cette parole passionnée :

« Si seulement il pouvait se mettre à pleuvoir ! »

Cette voix, ce soubresaut d'un sentiment réprimé était si poignant et si laconique que s'il avait été prononcé par des lèvres surgies de la terre elle-même qui mourait de soif, par le paysage tourmenté et desséché, opprimé par le plomb du ciel. Je me retournai. Derrière moi se tenait une jeune femme – auteur probable de ces mots, car ses lèvres pâles à la courbe fine étaient encore ouvertes sur une soif mortelle et ses bras, dont elle tenait la porte, frémissaient doucement. Elle ne s'était pas adressée à moi, ni à aucun autre. Elle était penchée, comme au-dessus d'un abîme, vers le paysage, fixant d'un regard sans reflets, au-dehors, l'ombre suspendue au-dessus des sapins. C'était un regard noir, un regard vide, comme une profondeur infinie plongée dans le ciel profond. Il s'élançait tout entier vers le haut avec avidité, se jetait dans les profondeurs des nuages amoncelés, dans l'orage en suspens, et ne m'effleurait pas. Je pouvais donc observer l'inconnu à loisir : sa poitrine se soulevait, quelque chose d'étranglé montait, qui la secouait ; sur la gorge osseuse qui s'échappait de l'ouverture se son vêtement, maintenant, un frisson courut et fit trembler jusqu'à ses lèvres qui se rouvrirent, assoiffées, et répétèrent :

« Si seulement il pouvait se mettre à pleuvoir ! »

De nouveau, il me sembla que c'était le soupir du monde tout entier, accablé. Elle avait des airs de somnambule, de créature d'un rêve, avec sa silhouette de statue et son regard détaché. Et debout, blanche dans sa robe claire sur le ciel couleur de plomb, dans son attitude elle figurait pour moi la soif et l'attente de la nature tout entière qui se languissait.

Quelque chose atteignit l'herbe près de moi en sifflant. Quelque chose donnait de petits coups vifs sur la corniche. Quelque chose crissait doucement dans le gravier brûlant. Partout, ce bourdonnement doux, soudain, résonnait. Et soudain je compris, je sentis que c'étaient des gouttes d'eau, qui tombaient lourdement, les premières gouttes qui s'évaporaient, messagères ravies de la grande, la bruyante, la rafraîchissante averse. Oh, cela commençait ! Ç'avait commencé. L'oubli, l'ivresse ravie me submergèrent. J'étais conscient comme jamais. Je me levai d'un bond et cueillis une goutte dans ma main. Lourde et froide, elle s'écrasa contre mes doigts. J'arrachai ma casquette afin de sentir plus fortement le plaisir d'être mouillé, sur mes cheveux et mon front, je frémissais déjà d'impatience, prêt à me laisser entourer par le grondement de la pluie, à la sentir sur moi, sur ma peau qui crépitait de chaleur, dans mes pores ouverts, jusque dans les profondeurs de mon sang agacé. Elles étaient encore clairsemées, les gouttes qui clapotaient, mais avant même de les sentir je devinais leur contenu répandu ; je les entendais déjà se déverser bruyamment, les écluses ouvertes, je sentais déjà l'écroulement comblé du ciel sur la forêt, sur la lourdeur du monde qui se consumait.

Mais, fait curieux : les gouttes ne tombaient pas plus vite. On eût pu les compter. Une à une, une à une, elles tombaient ; cela crépitait, grésillait, grondait doucement à ma droite et ma gauche, sans pourtant vouloir sonner d'une seul voix dans la musique, grande et sonore, de la pluie. Timidement, cela tombait goutte à goutte et, au lieu d'accélérer, le rythme ralentit et ralentit encore pour s'arrêter enfin tout à fait. C'était comme si une aiguille s'était soudain arrêtée de tictaquer en face d'une minute donnée, et le temps, figé. Mon cœur, qui brûlait déjà d'impatience, se glaça soudain. J'attendis et attendis, mais rien ne se passa. Le ciel jetait vers le bas un regard noir et fixe, le front tout assombri ; tout resta plusieurs minutes dans un silence de mort, mais alors il sembla passer sur le visage du ciel une lueur sarcastique. Depuis l'ouest, les hauteurs s'éclaircirent, le mur des nuages se défit progressivement et ils continuèrent à rouler avec un léger grondement. Leurs abysses se réduisirent peu à peu ; et sous l'horizon scintillant le paysage attentif s'étendait dans une déception impuissante et frustrée. Comme de rage, un léger et dernier frémissement parcourut les arbres, qui se courbèrent et se tordirent ; mais ensuite les mains du feuillage, déjà tendues avec avidité,

retombèrent mollement, comme mortes. Le crêpe des nuages se fit de plus en plus transparent ; une clarté mauvaise, menaçante, surplombait le monde sans défense. Il ne s'était rien passé. L'orage s'était éclipsé.

Je tremblai de tous mes membres. C'était de la rage que je ressentais, une révolte absurde d'être impuissant, déçu, trahi. J'aurais pu me mettre à crier, ou à courir ; il me vint un désir de détruire quelque chose, un désir de mal et de danger, le besoin absurde d'une revanche. Je ressentais en moi le martyre de la nature tout entière, trahie ; la soif mortelle des brins d'herbe minuscules m'habitait, la canicule des rues, la fumée noire de la forêt, la braise ardente de la pierre à chaux, la soif du monde tout entier, berné. Mes nerfs brûlaient comme du fil de fer : je les sentais, sous la tension électrique, jaillir loin dans l'air chargé ; semblables à des flammes fines, ils étaient incandescents sous ma peau tendue. Tout m'était douloureux, tous les bruits étaient acérés, tout autour de moi dardait de petites flammes ; et mes yeux, quelque fut leur objet, brûlaient. J'étais ébranlé au plus profond de mon être ; je sentais, de sens qui restaient habituellement en sommeil, muets, inanimés, dans des recoins obscurs de ma cervelle, combien s'ouvrirent comme d'innombrables petits naseaux, et je percevais la braise de chacun de ces sens. Je n'étais plus capable de faire la part de ma propre excitation et de celle du monde ; entre lui et moi, la mince membrane des sensations était déchirée, l'ensemble de chacune des choses suscitait la déception générale et, comme je jetais un regard fixe au fond de la vallée qui peu à peu se recouvrait de lumières, je perçus que chacune de ces petites lumières venait scintiller en moi, que chaque étoile cuisait jusque dans mon sang. C'était, au-dehors comme au-dedans, la même irritation fébrile et sans mesure et, par une magie douloureuse, je ressentais tout de ce qui enflait autour de moi, en même temps imprimé au-dedans de moi, où cela croissait et brûlait. Il me paraissait que le noyau, mystérieux et vivant, qui s'insère dans chaque élément de la diversité poussait sa flamme au-dehors des profondeurs de mon être ; dans l'éveil magique de mes sens que me provoquait la fureur, je percevais tout, la moindre des feuilles, l'œil inerte du chien qui s'était mis à ramper, la queue basse, autour des portes ; je sentais tout – et tout ce que je sentais m'était douloureux. Cet incendie se mit à prendre pour ainsi dire corps en moi ; et au moment où je tendis les doigts vers le bois de la porte, celui-ci se mit à craquer doucement sous eux, sec et brûlé, comme s'il prenait feu.

Le gong du dîner retentit. Le son du cuivre m'atteignit profondément, et c'était une douleur, lui aussi. Je me retournai. Où les gens étaient-ils partis, qui avaient accouru plus tôt dans la crainte et l'excitation ? Où était-elle, celle qui avait ici incarné le monde mourant de soif, et que j'avais totalement oubliée dans le trouble de cette minute de déception ? Tous avaient disparu. J'étais seul, debout dans la nature qui se taisait. Une nouvelle fois, j'embrassai du regard les hauteurs et le lointain. Le ciel était tout à fait vide à présent, mais non pur. Au-dessus des étoiles, un voile était tendu, vert, et la lune montante dardait l'éclat mauvais d'un œil de chat. Tout, là-haut, était blême, sarcastique et menaçant ; mais en bas, loin sous ces sphères incertaines, la nuit tombait, sombre, phosphorescente comme une mer tropicale, avec le souffle lascif et tourmenté d'une femme déçue. En haut il restait encore, claire et sarcastique, une dernière clarté, en bas, lasse et pesante, une lourde obscurité, hostiles l'une à l'autre, combat inquiétant et muet entre le ciel et la terre. Je pris un souffle profond et n'y respirai que l'irritation. J'empoignai l'herbe. Elle était sèche comme du bois et grésillait, bleue, entre mes doigts.

De nouveau, le gong retentit. Ce son mort m'horripilait. Je ne ressentais nulle faim, nulle aspiration à la compagnie des hommes, mais rester isolé dans cette lourdeur du dehors était trop terrifiant. Sur ma poitrine, muet, le ciel lourd pesait tout entier et je sentais qu'il me serait impossible de supporter plus longtemps sa pression de plomb. Je rentrai et allai dans la salle à manger. Les gens étaient déjà assis à leurs petites tables. Ils parlaient doucement, mais néanmoins trop fort pour moi. Car tout se changeait en torture, de ce qui effleurait mes nerfs irrités : le bruissement léger des lèvres, le cliquetis des couverts, le claquement des assiettes, le moindre des gestes, des souffles, des regards. Tout venait tressaillant en moi, tout m'était douloureux. Il me fallut me maîtriser pour ne rien faire d'insensé, car – je le sentais à mon propre pouls – la fièvre tenait tous mes sens. Il me fallait supporter chacune de ces personnes, alors que je ressentais de la haine pour elles à les voir paisiblement assises, voraces et tranquilles, cependant que je brûlais. Une sorte d'envie me submergea, d'assister à leur repos, qu'elles poursuivaient avec tant de satiété et de sûreté, sans partager la souffrance d'un monde, sans ressentir la fureur silencieuse qui s'éveillait dans la poitrine de la terre assoiffée. Toutes, je les saisis du regard, pour savoir s'il n'y en

aurait pas une qui la partageait elle aussi, mais elles paraissaient toutes amorphes et sans inquiétude. Il n'y avait là que des gens qui se reposaient et qui respiraient, des gens paisibles, vifs, insensibles et sains, autour de moi, unique malade, unique fiévreux du monde. Le serveur m'apporta le repas. Je tentai une bouchée, mais sans parvenir à l'avaler. Tout me répugnait, de ce qui tenait du contact. J'étais trop empli de la lourdeur, de la fumée, de la pestilence de la nature souffrante, malade, minée.

À côté de moi, on poussa une chaise. Je sursautai. Chaque bruit devenait pour moi le contact d'un fer brûlant. Je tournai la tête. Il y avait là des inconnus, de nouveaux voisins de table, que je ne connaissais pas encore. Un monsieur d'un certain âge et sa femme, des personnes tranquilles et bourgeoises, les yeux ronds et placides et les joues occupées à mâcher. Mais en face d'eux, se présentant à moi de trois-quarts dos, une toute jeune femme, leur fille sans doute. Je ne voyais que sa nuque blanche et maigre surmontée par le casque d'acier d'un noir presque bleu que faisait sa chevelure fournie. Elle était immobile et, à sa fixité, en elle je reconnus celle qui s'était tenue plus tôt sur la terrasse, mourant de soif, ouverte à la pluie comme un fleur blanche assoiffée. Ses petits doigts d'une maigreur maladive jouaient sans repos avec les couverts, sans toutefois les faire cliqueter ; et ce silence qui l'entourait me fit du bien. Elle non plus ne mangeait pas la moindre bouchée ; sa main ne se tendit qu'une seule fois, pressante et avide, vers son verre. Oh, elle la sent elle aussi, la fièvre du monde, compris-je, ravi, à ce geste plein de soif ; et une compassion amicale me fit mollement poser le regard sur sa nuque. C'était un être humain dont j'avais le sentiment à présent, un seul être à n'être pas complètement détaché de la nature, à brûler lui aussi du feu d'un monde ; et je voulus qu'elle sût que nous étions semblables. J'eus pu lui crier :

> « Mais sens mon être ! Sens-moi ! Moi aussi, comme toi, je suis conscient, moi aussi je souffre ! Sens-moi ! Sens-moi ! »

Je l'entourai du magnétisme incandescent de mon vœu. J'observai sa nuque fixement, à distance j'embrassai sa chevelure d'une caresse, je m'y lovai du regard, je lui lançai des lèvres un appel ; je me pressai contre elle, je la regardai fixement, expulsant toute ma fièvre pour qu'elle la sentît comme une sœur. Mais elle ne se retourna pas. Elle resta immobile : une statue,

assise, froide et lointaine. Nul ne pouvait rien pour moi. Elle non plus ne me percevait pas. En elle comme ailleurs, le monde était absent. J'étais seul à brûler.

Oh, qu'il faisait lourd au-dehors comme au-dedans ! Je ne pouvais plus le supporter. L'odeur, grasse et douceâtre, des plats chauds me mettait au supplice, chaque bruit s'inscrivait dans mes nerfs. Je sentis bouillonner mon sang et me trouvai au bord d'un vertige purpurin. En moi tout avait une soif mortelle de fraîcheur et d'isolation ; et cette proximité, cette promiscuité avec les gens m'étouffait. J'étais près d'une fenêtre. Je l'ouvris d'un coup, en grand. Et merveille : tout y avait retrouvé son mystère, cette flamme inquiète qui avait agité mon sang était étouffée dans l'infini d'un ciel nocturne. Jaune pâle, la lune là-haut flottait comme un œil allumé, dans un cercle de fumée rousse, et au-dessus des champs, spectrale, une émanation blême allait glissant. Fébriles, les grillons stridulaient ; il semblait que l'air fût tendu de cordes métalliques, stridentes et sonores. Au milieu de cela retentissait, de temps à autre, le doux coassement absurde d'un crapaud, des chiens jappaient, hurlaient avec force ; quelque part dans le lointain, les animaux criaient et je me rappelais que, par de telles nuits, la fièvre changeait en poison le lait des vaches. La nature était malade, comme, ici, cette fureur muette pleine d'exaspération, et je regardais fixement par la fenêtre, comme dans un miroir aux sentiments. Toute mon essence se courbait au-dehors, le paysage et ma lourdeur se fondaient l'un dans l'autre dans une embrassade muette et humide.

De nouveau, on fit glisser une chaise près de moi et, de nouveau, je tressaillis. Le dîner s'achevait, les gens se mettaient bruyamment debout ; mes voisins eux aussi se levèrent et passèrent devant moi. Le père en premier, tranquille et rassasié, l'œil aimable et souriant, puis la mère et, pour finir, la fille. Je découvris alors son visage. Il était d'un blanc cireux, de la même couleur mate et maladive que la lune dehors ; ses lèvres étaient restées à demi ouvertes, comme auparavant. Son pas était lent, mais non léger. Elle avait quelque chose de mou et de las qui me rappela curieusement mon propre sentiment. La percevant qui s'approchait, je fus attiré. Quelque chose en moi souhaitait une familiarité avec elle : elle pourrait m'effleurer de sa robe blanche, ou bien je pourrais sentir au passage l'odeur de ses cheveux. À cet instant, elle posa son regard sur moi. Ses yeux se plantèrent en moi, fixes et

noirs, y restèrent rivés, adhérant en profondeur, et ainsi je ne percevais plus qu'eux, son visage clair disparut et je sentis plus devant moi que cette morne obscurité, dans laquelle je plongeai comme dans un abîme. Elle fit encore un pas en avant ; mais son regard ne me quittait pas, il restait enfoncé en moi comme une lance noire, et je le perçus qui pénétrait en moi de plus en plus profondément. Sa pointe remuait à présent jusqu'à mon cœur, où elle s'arrêta. Un instant, deux, elle retint son regard ainsi, et moi, mon souffle, quelques secondes au cours desquelles je me sentis impuissant, déchiqueté par les aimants noirs de ces pupilles. Et voilà qu'elle était passée. Alors, aussitôt, je sentis mon sang déferler comme d'une plaie et filer avec excitation à travers tout mon corps.

Que… qu'est-ce que c'était ? Je revins à moi, comme de la mort. Était-ce la fièvre qui m'avait troublé au point que je m'étais tout entier perdu dans le regard, fugace, d'une personne qui passait devant moi ? Mais il m'avait semblé sentir dans cet examen la même fureur silencieuse, la même avidité languide, absurde, assoiffée, qui se révélait partout à moi maintenant, dans l'œil de la lune rousse, dans les lèvres de la terre, qui mouraient de soif, dans la souffrance stridente des animaux, la même qui étincelait et tremblait en moi. Oh, comme tout s'embrouillait cette nuit-là, lourde et fantastique, comme tout se fondait dans cet unique sentiment d'attente et d'impatience ! Cette folie était-elle mienne, était-ce celle du monde ? Excité, avide d'en connaître la réponse, je suivis la jeune fille dans le hall. Elle s'y était assise à côté de ses parents, et était appuyée dans un fauteuil, tranquille. On ne devinait pas de regard menaçant sous ses paupières baissées. Elle lisait un livre ; mais je ne pus pas croire qu'elle lisait vraiment. J'étais certain que, si elle se sentait comme moi, si elle endurait avec le monde alourdi sa souffrance absurde, elle ne pourrait pas s'arrêter dans une tranquille contemplation, que c'était une façon de se dissimuler, de se cacher à toute curiosité étrangère. Je m'assis en face d'elle et la regardai fixement, j'attendis fiévreusement le regard qui m'avait envoûté, espérant qu'il revînt peut-être et me délivrât son secret. Mais elle ne bougeait pas. Sa main indifférente faisait tourner une à une les pages du livre, son regard restait voilé. Et, en face d'elle, j'attendais, j'attendais et m'échauffais de plus en plus ; quelque puissance secrète de ma volonté se tendit, tout à fait physique, avec la force d'un muscle, pour faire cesser cette comédie. Au milieu de tous ces gens qui

causaient paisiblement, qui fumaient ou jouaient aux cartes, une lutte muette commença. Je percevais sa résistance, son refus de lever les yeux, mais plus elle reculait et plus mon opposition se renforçait ; et j'avais en moi la force de toute la terre dans sa soif mortelle qui attendait, la force du monde déçu qui brûlait de soif. Et, ainsi que la lourdeur humide de la nuit se pressait toujours vers mes pores, mon vouloir se pressait lui aussi vers les siens ; et je savais qu'elle serait bientôt forcée de lever les yeux sur moi, oui, elle y serait forcée. Derrière, dans la salle, quelqu'un se mit à jouer du piano. Les sons perlaient doucement jusqu'à nous, montant et descendant des gammes fugitives ; en face, voilà que toute une compagnie riait très fort à quelque plaisanterie stupide, j'entendais tout, je sentais tout ce qui se passait, mais sans connaître une seule minute de relâchement. Je comptais à présent pour moi, tout haut, les secondes, en même temps que j'attirais et aspirais ses paupières, que je cherchais, par l'hypnose de mon vouloir, à faire se lever sa tête obstinément baissée. Les minutes roulaient l'une après l'autre – les sons continuant à perler durant ce temps – et déjà je percevais que ma force faiblissait – soudain, voilà qu'elle se levait d'un bond et dirigeait sur moi son regard, tout droit sur moi. C'était de nouveau ce regard incessant, un néant noir, effrayant, captivant, une soif qui m'absorbait sans résistance possible. Je regardai fixement à l'intérieur de ces pupilles, comme par l'ouverture noire d'un appareil photographique que je sentais d'abord aspirer en lui mon visage, dans ce sang étranger, et je chutai hors de moi-même ; le sol se déroba sous mes pieds et je ressentis l'extrême suavité de cette chute vertigineuse. Bien au-dessus de moi, j'entendais encore tinter les gammes qui roulaient, montant et descendant, mais je ne savais déjà plus où ceci m'arrivait. Mon sang s'était déversé au-dehors, mon souffle était court. Déjà je percevais comme elle m'étranglait, cette minute, cette heure, ou cette éternité… voilà que ses paupières se refermaient. J'émergeai comme sort de l'eau un homme qui se noyait, transi et secoué par la fièvre et la menace.

Je jetai un coup d'œil autour de moi. En face, au milieu des gens, tranquillement penchée sur un livre, il n'y avait plus rien qu'une jeune fille mince, assise sans bouger, comme une image ; seul son genou se balançait doucement sous la robe légère. Mes mains aussi tremblaient. Je savais que ce jeu languide, à attendre et résister, allait à présent recommencer, que je devrais, tendu, passer plusieurs minutes en revendication, avant d'être

soudain, de nouveau, plongé en un regard dans ces flammes noires. Mes tempes devinrent moites, le sang bouillonnait en moi. Je n'y tins plus. Je me levai sans me retourner, et sortis.

Devant les bâtiments qui brillaient, la nuit était vaste. La vallée était comme engloutie et le ciel brillait, moite et noir comme une mousse humide. Là non plus, il n'y avait toujours aucune fraîcheur ; même ici, c'était partout la même union de soif et d'ivresse que je sentais dans mon sang. Quelque chose de malsain, d'humide qui ressemblait aux émanations d'une personne fiévreuse, flottait au-dessus des champs distillant une vapeur d'un blanc laiteux ; au loin, des feux erraient en sillonnant l'air lourd et la lune était entourée d'un cercle jaune qui lui donnait un air mauvais. Je me sentais plus las que jamais. Il se trouvait encore là, oublié pendant la journée, un fauteuil tressé, dans lequel je me laissai tomber. Mes membres se relâchèrent, je m'étirai et demeurai sans bouger. Et là, me coulant contre les roseaux souples, m'y enfonçant, tout à coup je me mis à trouver merveilleuse la lourdeur de l'air. Ce n'était plus une torture ; elle se contentait d'affluer, tendre et languide, et je ne lui résistai pas. Je gardai simplement les yeux fermés pour ne rien voir, pour sentir la nature, le vivant qui m'étreignait. Comme un polype, un être de succion, flasque et lisse, la nuit aux mille lèvres se pressait tout autour de moi. Étendu, je me sentais m'enfoncer, m'abandonner à quelque chose qui m'enlaçait, qui se coulait autour de moi, qui m'entourait, buvant mon sang ; et je me mis tout à coup à ressentir, physiquement, cet enlacement appesanti comme une femme dissoute dans la plaisante extase de l'abandon. C'était pour moi une douce épouvante de me trouver subitement sans résistance, le corps tout entier simplement abandonné au monde ; c'était merveilleux, cette nuit invisible qui m'effleurait la peau tendrement et m'attirait peu à peu sous elle, me desserrant les articulations, et je ne m'opposai pas à cette défaillance des sens. Je me laissai glisser dans ce nouveau sentiment et, sombre, pris dans un rêve, je ne ressentais que ceci : la nuit, et cette vision de tout à l'heure – la femme et le paysage, tout ceci ne faisait qu'un, et il était doux de s'y perdre. Il me semblait de temps à autre que ces ténèbres étaient elle tout à fait et que cette chaleur-là, celle qui m'effleurait les membres, c'était son corps à elle, libéré dans la nuit comme le mien ; et la percevant encore dans mon rêve, je me fondis dans cette vague noire et chaude d'éloignement languide.

Quelque chose me fit sursauter. Je déployai autour de moi mes cinq sens, sans pouvoir me réorienter. Puis je vis, je compris : je m'étais reposé ici les yeux fermés et j'avais sombré dans le sommeil. J'avais dû sommeiller une heure, ou plusieurs peut-être puisque, dans le hall de l'hôtel, la lumière était déjà éteinte et cela faisait longtemps que tout était silencieux. Mes cheveux humides collaient à mes tempes ; il me sembla qu'il était tombé sur moi à la manière d'une chaude rosée, ce somme de songes, ce somme sans songes. Profondément troublé, je me levai pour rejoindre les bâtiments. J'étais d'humeur incertaine, mais ce trouble était aussi présent autour de moi. Au loin, un braillement retentit ; de temps en temps, un éclair de chaleur lançait haut dans le ciel sa lumière menaçante. L'air avait un goût de foudre et de feu ; des éclairs brillaient traîtreusement derrière les montagnes comme, en moi, des réminiscences et pressentiments phosphorescents. Je serais bien resté afin de recouvrer mes sens, jouissant de ce mystérieux état qui se dissipait ; mais il se faisait tard et je rentrai.

Le hall était déjà vide, les chaises étaient encore tirées les unes près des autres, au hasard, dans la lueur blafarde d'une lampe isolée. Il y avait quelque chose de spectral à cet espace désert et j'y formai, malgré moi, la silhouette douce de l'être singulier dont le regard m'avait tant troublé. Dans les profondeurs de mon être, son regard brillait encore, mouvant ; je sentis qu'il se mettait à scintiller dans le noir, conscient quelque part dans ces murs comme le flairait une mystérieuse impression que j'avais, et sa chaleur errait comme un feu follet, dans mon sang. Et il faisait toujours si lourd ! À peine eus-je fermé les yeux que je sentis, sous mes paupières, une foudre purpurine. Le jour brillait encore en moi, blanc et cuisant, j'étais encore fiévreux de cette nuit vacillante, suintante, flamboyante, cette fantastique nuit ! Mais je ne pouvais rester au rez-de-chaussée, tout était noir et à l'abandon. Je gravis alors l'escalier, à contrecœur. Il y avait en moi un genre de résistance que je ne parvins pas à refréner. J'étais las, pourtant je n'avais pas encore sommeil. Quelque flair, quelque clairvoyance me promettait encore de l'aventure ; mes sens se déployaient, guettant de la vie, de la chaleur. Comme au bout d’antennes sensitives et articulées, ils fusaient hors de moi jusque dans l’escalier, tâtaient toutes les chambres et, comme je l’avais fait dehors, dans la nature, à présent je projetais toute ma sensibilité dans la maison ; je perçus le sommeil et l’haleine paisible de tous les gens qui l’occupaient, les

ondulations sans rêves de leur sang noir et épais, la naïveté de leur repos silencieux, mais aussi l'élancement magnétique de quelque force. Je sentais qu'il y avait quelque chose d'aussi éveillé que moi-même. Était-ce cette vue, était-ce le paysage qui avait instillé en moi la folie purpurine qui était la sienne ? Il me semblait percevoir, à travers talus et murs, quelque chose de souple ; une petite flamme d'agitation tremblait en moi, dansait dans mon sang sans s'éteindre. Gravissant les marches à contrecœur, je m'arrêtais pourtant sur chacune d'elle, tendant non seulement l'oreille, mais tous mes autres sens, eux aussi. Rien ne m'eût semblé bizarre, tout en moi restait à l'affût de quelque chose d'inouï, de singulier, car je savais que cette nuit ne pourrait s'achever sans merveilleux, que cette lourdeur ne pourrait s'achever sans que tombât la foudre. De nouveau, écoutant au-dessus de la rampe depuis ma place, j'étais le monde du dehors tout entier, ce monde qui s'étendait dans son impuissance, aspirant à l'orage. Mais rien ne bougeait. Seul, un souffle léger passait dans l'air immobile du bâtiment. J'étais las et déçu en montant les dernières marches, et ma propre chambre isolée m'épouvantait comme un cercueil.

La poignée, avec sa lueur mal assurée dans le noir, était humide et tiède au toucher. J'ouvris la porte. Derrière, la fenêtre ouverte montrait un carré noir de nuit, en face les cimes serrées des sapins de la forêt et, au milieu, un coin de ciel couvert. Tout était sombre, au-dehors comme en dedans, le monde et la chambre, si ce n'était – singulièrement, inexplicable – quelque chose de mince qui brillait devant le châssis de la fenêtre, tout droit comme un rayon de lune égaré. Étonné, je m'approchai pour voir ce qui pouvait luire avec une telle clarté par cette nuit de lune voilée. Je m'approchai ; cela se mit à remuer. Je fus surpris – mais pas effrayé, car cette nuit-là, bizarrement, ayant déjà tout envisagé à l'avance, tout su en rêve, quelque chose en moi était préparé au plus grand des prodiges. Aucune rencontre n'eût été étrange pour moi, celle-ci encore moins ; car, en effet, c'était elle qui se tenait là, elle à qui j'avais pensé, inconsciemment, à chaque marche, à chacun de mes pas dans le bâtiment endormi, elle dont mes sens dardés à travers le vestibule et la porte avaient perçu l'éveil. De son visage, je ne voyais qu'une lueur, et sa chemise de nuit blanche flottait pareille à une brume autour d'elle. Elle était appuyée à la fenêtre ; dans cette attitude, son être tourné au-dehors vers le paysage, mystérieusement vêtue de son destin par le miroir luisant des

profondeurs, elle évoquait, fabuleuse, Ophélie dans l'étang.

Je m'approchai, timide et excité à la fois. Le bruit dut parvenir jusqu'à elle ; elle se retourna. Son visage était plongé dans l'ombre. J'ignorais si elle me regardait réellement, si elle m'entendait ; car son mouvement n'avait rien de précipité, aucune frayeur, aucune révolte. Tout était silencieux autour de nous. Au mur, une pendule tictaquait. Dans le silence général qui continuait, elle dit soudain tout bas, de façon inattendue :

« J'ai tellement peur. »

À qui parlait-elle ? M'avait-elle reconnu ? S'adressait-elle à moi ? Parlait-elle en dormant ? C'étaient la même voix, le même timbre tremblant qui avaient frémi plus tôt, dans l'après-midi, dehors face aux nuages proches, alors que ses yeux m'avaient absolument ignoré. Cela était curieux, mais je n'étais pourtant pas étonné, ni troublé. Je m'approchai d'elle afin de la rassurer, et pris sa main. Elle avait le toucher de l'amadou, chaude et sèche, ; lorsque je les saisis, la crispation de ses doigts s'affaiblit et s'effrita. Elle m'abandonna sa main sans un mot. Tout, chez elle, était lâche, sans résistance, engourdi. Les lèvres seules laissèrent échapper un nouveau chuchotement, comme venu de très loin :

« J'ai si peur ! j'ai si peur ! »

Puis un soupir d'asphyxiée, se mourant :

« Ah ! ce qu'il fait lourd ! »

Le son en semblait venu de loin, bien qu'il fût chuchoté, tout bas, comme un secret entre nous deux. Néanmoins je le sentais bien, elle ne parlait pas pour moi.

Je lui saisis le bras. Elle n'eut qu'un tremblement léger, comme celui des arbres attendant l'orage dans l'après-midi, et n'eut pas le moindre recul. Je la tins plus serrée ; elle se laissa aller. Faibles, sans résistance, comme une vague chaude qui s'abattrait, ses épaules s'affaissèrent contre moi. Je l'avais à présent si près de moi que je pouvais respirer la lourdeur de sa peau et le parfum moite de ses cheveux. Je ne bougeai pas ; elle demeura muette. Tout ceci était singulier et commençait à piquer ma curiosité. Progressivement, mon impatience grandit. De mes lèvres, j'effleurai ses cheveux ; elle ne les

écarta pas. Alors je lui pris les lèvres. Elles étaient sèches et brûlantes et, sous mon baiser, elles s'ouvrirent d'un coup pour boire aux miennes, sans soif ni passion cependant ; mais avec le calme, la mollesse et la convoitise d'un enfant qui tête. J'eus le sentiment qu'elle était en train de se consumer ; à travers le fin vêtement, de la même manière que ses lèvres, avec de chaudes ondulations, aussi proche que l'avait été la nuit dehors, son corps mince, sans force mais habité d'une soif ivre et silencieuse, se collait à moi. Là, tandis que je la tenais – mes sens bouleversés jetaient encore des étincelles éblouissantes –, je perçus contre moi la chaude moiteur de la terre qui était restée étendue là dans la journée ; je perçus, aspirant à l'averse qui le soulagerait, le paysage brûlant et impuissant. Je baisai et baisai encore ses lèvres et, avec le monde vaste, lourd, alangui en elle et que je savourais, dans cette chaleur irradiant de ses joues, je ressentais l'émanation des champs comme si ce que je respirais, à sa poitrine douce et tiède, c'était le pays frissonnant.

Mais alors que mes lèvres voulaient monter jusqu'à ses paupières, jusqu'aux yeux dont j'avais senti la flamme noire qui frémissait tant, comme je me redressai pour voir son visage et en savourer aussi la vue, je constatai avec stupeur qu'elle avait les paupières serrées. C'était un masque de pierre grec, sans regard, impuissant qui était à présent là, une Ophélie, face de morte portée par le courant, visage de plomb dépourvu de sensation, remonté de l'eau sombre. Je pris peur. J'eus pour la première fois le sentiment du fantastique à l'œuvre. Dans un frémissement, la réalité s'imposa à moi : je m'emparais d'une femme inconsciente, c'était une femme ivre, malade, une somnambule que je tenais dans mes bras et que la lourdeur de la nuit m'avait, seule, amenée comme une lune rouge et menaçante, un être qui ne savait pas ce qu'il faisait et qui, peut-être, ne voulait pas de moi. Je pris peur ; et elle se fit lourde entre mes bras. Je voulus faire glisser, doucement, l'inconsciente sur le fauteuil, sur le lit afin de ne pas voler, dans un vertige de désir, de ne pas prendre ce que, malgré elle, un démon en elle voulait, qui était maître de son sang. Mais à peine me sentit-elle faiblir qu'elle se mit à gémir :

« Ne me laisse pas ! ne me laisse pas ! », implorait-elle, et le contact de ses lèvres, la pression de son corps se firent plus ardents. Son visage aux yeux clos était tendu, douloureusement, et je frémis de sentir qu'elle cherchait en vain à se réveiller, que ses sens ivres aspiraient à se libérer de

cette aliénation et voulaient reprendre conscience. Mais que quelque chose se mît à lutter sous le plomb de ce masque endormi, à vouloir défaire le sortilège, ceci précisément me donnait l'envie dangereuse de la réveiller. Mes nerfs, impatients, brûlaient de la voir éveillée, s'exprimant, de la voir comme un être réel et non plus simplement comme somnambule ; du corps au plaisir vague je voulus, coûte que coûte, tirer cette conscience. Je l'attirai de moi brusquement, la secouai, fermai les dents sur ses lèvres et les doigts sur ses bras, afin qu'elle finît par ouvrir les yeux et par faire sciemment ce que, en elle, seul un vague instinct savourait. Mais elle se contenta de se courber en gémissant, sous la douloureuse étreinte.

« Encore, encore ! », bredouilla-t-elle avec ferveur, une ferveur absurde qui m'irrita au point de me faire perdre la raison. Je percevais en elle la conscience qui affleurait, près de surgir de sous les paupières baissées, car elles avaient déjà un tressaillement nerveux. Je la serrais plus contre moi, elle s'enfonçait plus en moi ; je sentis soudain, roulant sur sa joue, une larme salée que je bus. Il se faisait des ondulations terrifiantes, comme je la serrais, dans sa poitrine ; elle gémissait, ses membres se crispaient comme si elle voulait faire éclater quelque chose d'énorme, une glace qui l'emprisonnait avec son sommeil et qui, soudain – traversant le monde orageux comme un éclair – se fendit en deux. D'un coup, elle redevint un poids lourd, pesant dans mes bras, ses lèvres m'abandonnèrent, ses mains retombèrent et, alors que je l'étendais sur le lit, elle y resta, gisant tout à fait comme une morte. Je pris peur. Sans le vouloir, je la touchai, lui tâtant les bras, les joues. Ils étaient absolument froids, gelés, pétrifiés. Il n'y avait qu'aux tempes que le sang battait, à petites secousses compulsives. Elle gisait là, de marbre, comme une statue, les joues humides de larmes, le souffle émanant doucement de ses narines crispées. Par instants, un frémissement léger la parcourait, une vague de son sang agité qui s'apaisait, cependant que les ondulations de sa poitrine s'atténuaient peu à peu. Elle ressemblait de plus en plus à une image. Ses traits se faisaient toujours plus humains, plus enfantins, de plus en plus clairs et détendus. Le spasme était passé. Elle sommeillait. Elle dormait.

Assis au bord du lit, je restai penché sur elle, tremblant. C'était une enfant qui était étendue là, paisible, les yeux fermés et un sourire léger aux lèvres, animée d'un rêve intérieur. Je me penchai plus près, assez pour voir un à un chaque trait de son visage et pour sentir le souffle de son haleine contre ma

joue ; et plus je la regardais de près, plus elle me devenait lointaine et mystérieuse. Car où se trouvait-elle à présent, et ses sens avec elle, celle que le courant brûlant d'une nuit lourde m'avait, à moi étranger, abandonnée, et qui gisait là pétrifiée, comme morte, sur la plage où elle avait été rejetée ? Qui était-ce, étendue là à ma portée, d'où venait-elle, à qui était-elle ? Je ne savais rien d'elle et tout ce que je sentais, c'était que rien ne me liait à elle. L'observant quelques minutes isolées, tandis que là-haut l'horloge, faisait, seule, son tictac diligent, je cherchai à lire dans son visage muet, et cependant rien en elle ne me devenait familier. J'eus envie de la tirer de ce sommeil lointain jusqu'à mes côtés, là, dans ma chambre, de l'attirer durement dans ma vie ; cependant je n'en avais pas moins peur de la réveiller, peur du premier regard de ses sens éveillés. Aussi restais-je là, en silence, penché sur le sommeil de cet être inconnu peut-être une heure, ou deux, et je commençais à avoir l'impression que ce n'était plus une femme, plus un être humain qui s'était risqué jusqu'à moi, mais que c'était la nuit elle-même, mystère de la nature tourmentée, dans sa soif dévorante, qui s'était présentée à moi. Il me semblait que, gisant sous mes mains, c'était là le monde tout entier, brûlant, aux sens abîmés et que la terre, cabrée dans sa souffrance, s'était offerte pour messagère de cette nuit étrange et fantastique.

Il y eut un cliquetis derrière moi. Je me redressai d'un bond comme un criminel. De nouveau, la fenêtre cliqueta, comme secouée par un énorme poing. Je sautai sur mes pieds. Derrière la fenêtre, il y avait de l'étranger : une nuit transformée, neuve, dangereuse, jetant de noires étincelles, pleine d'une animation sauvage. Il y avait là un mugissement, un grondement terrible et, déjà, cela s'érigeait en tour noire et céleste, de la nuit cela venait s'élancer contre moi, froid, moite, en une poussée sauvage : le vent. Il se jetait depuis les ténèbres, puissant et redoutable, lançant ses poings contre la fenêtre, tambourinant contre le bâtiment. Le noir, comme un terrible abîme, s'était ouvert, les nuages affluaient, élevant des murs sombres dans une hâte frénétique, et quelque chose mugissait avec violence entre ciel et monde. Voilà qu'elle était emportée au loin par ce courant sauvage, la lourdeur obstinée ; tout déferlait, s'allongeait, se mouvait, c'était une fuite effrénée d'un bout à l'autre du ciel et les arbres, fermement enracinés dans la terre, gémissaient sous le fouet invisible, mugissant et sifflant de la tempête. Et, soudain, cela se rompit, tout blanc : un éclair, qui fendit le ciel en deux

jusqu'à terre. Puis, après lui, le tonnerre craqua, tandis que la couverture nuageuse éclatait toute entière, se déversant. Quelque chose remua dans mon dos. Elle s'était relevée. L'éclair lui avait tiré d'un coup les yeux du sommeil. Elle regardait lentement autour d'elle, troublée.

« Qu'est-ce que c'est, fit-elle ; où suis-je ? »

Et sa voix avait changé du tout au tout. La peur y tremblait encore, mais son timbre était devenu clair, net et pur comme l'air, fraîchement fermenté. De nouveau, un éclair déchira le cadre du paysage : je vis au vol les contours éclaircis des sapins secoués par la tempête, les nuages filant sur le ciel comme des animaux déchaînés, la pièce qui prenait un éclat blanc comme la craie, plus pâle que son visage blême. Elle fit un bond. Ses mouvements avaient subitement retrouvé une liberté que je ne leur avait encore jamais vue. Elle me regarda fixement, à travers l'ombre. Je percevais son regard plus noir que la nuit.

« Qui êtes-vous… où suis-je ? », bredouilla-t-elle, apeurée, resserrant sur sa poitrine sa robe ouverte. Je fis un pas vers elle pour l'apaiser, mais elle s'écarta.

« Que me voulez-vous ? », s'écria-t-elle avec force alors que je m'approchais.

Je cherchai un mot d'apaisement à lui adresser, mais il m'apparut alors que j'ignorais son nom. Un nouvel éclair lumineux passa dans la pièce. Comme recouverts de phosphore, d'un blanc de craie, les murs resplendirent ; elle, blanche,était debout devant moi, les bras tendus pour me repousser dans son effroi, le regard, éveillé à présent, plein d'une haine sans bornes. Dans le noir qui s'abattit sur nous avec le tonnerre, j'échouai à l'atteindre, comme je voulais l'apaiser, lui donner quelque explication ; au contraire elle se dégagea, ouvrit d'un coup la porte que lui avait montrée un nouvel éclair, et s'enfuit. Alors, en même temps que la porte, la foudre craqua en s'abattant, comme si le ciel venait de tomber sur la terre.

Puis il y eut un grondement ; de hauteurs infinies, en cascade, des ruisseaux se précipitaient, comme des cordes imprégnées d'eau que la tempête faisait crépiter et dirigeait ici et là. Celle-ci jetait par instants des gerbes d'eau glacée et d'air suave, aromatique, sur le châssis de la fenêtre

devant laquelle je me tenais, dans un tel frisson glacé qu'il me laissa, les cheveux mouillés, gouttant de sueur. Mais la sensation de cet élément pur me remplissait de joie ; c'était comme si, avec l'éclair, ma sensation de lourdeur me quittait elle aussi ; j'en aurais crié de plaisir. Tout s'oubliait dans le sentiment extatique de pouvoir respirer de nouveau, rafraîchi et, comme la terre, comme le paysage, j'aspirai en moi cette fraîcheur : je sentais, à être secoué de part en part, le même frisson ravi que les arbres vibrant et sifflant sous le bâton dégoulinant de la pluie. Il y avait une beauté démoniaque au combat voluptueux que se livraient le ciel et la terre, nuit de noces titanesque aux plaisirs de laquelle je goûtais moi aussi. Dans chaque éclair, le ciel venait agripper la terre, dans le tonnerre il se précipitait sur elle qui tremblait et, dans cette obscurité gémissante, hauteurs et profondeurs plongeaient l'une dans l'autre comme un sexe dans un autre sexe. Les arbres poussaient des gémissements lascifs et des éclairs de plus en plus ardents tressaient ensemble les espaces éloignés ; on voyait, ouvertes, les chaudes veines du ciel répandre leur contenu, le mêlant aux filets d'eau des chemins détrempés. Tout se désagrégeait, s'écroulait, la nuit, le monde ; et cependant il s'infiltrait en moi, dans sa fraîcheur, un souffle neuf, fantastique, où se confondaient l'odeur des champs et l'haleine embrasée du ciel. Ce combat laissait s'échapper une braise contenue trois semaines durant et je sentais en moi le même soulagement. Il me semblait que la pluie se déversait jusque dans mes pores, que le vent purificateur venait mugir à travers ma poitrine ; en moi, et, je ne me sentais plus, avec ce que je vivais, ni seul ni animé, mais j'étais moi-même monde, ouragan, averse, être, nuit, dans ce déferlement naturel. Puis, comme tout se calmait progressivement, que côtoyant l'horizon les éclairs étaient devenus bleus et sans plus de menace, que le grondement du tonnerre n'était plus qu'une injonction paternelle et que le mugissement cadencé de la pluie laissait place au vent qui s'épuisait, alors je connus moi aussi la douceur et la lassitude. Je sentis mes nerfs faire retentir en moi comme une musique ; et un repos suave descendit habiter mes membres. Oh, partager alors le sommeil de la nature pour se réveiller avec elle ! D'un geste, je me déshabillai et me jetai sur mon lit. Dedans, il restait des formes souples et étrangères. Je les percevais vaguement ; la curieuse aventure cherchait à se rappeler à moi, mais je n'y entendais plus rien. Au-dehors, la pluie qui tombait grondait, grondait : la nuit, douce et sonore, était un berceau fantastique et je sombrai en elle, m'endormant de son sommeil.

Au matin suivant, j'allai à la fenêtre et y vis un monde transformé. Le paysage était clair, fermement tracé, et il s'étendait gaiement dans l'éclat d'un soleil décidé ; bien au-dessus, l'horizon bombait, miroir éclatant de cette tranquillité, bleu et lointain. Les limites étaient clairement définies ; le ciel, descendu la veille fouiller la terre et la féconder, restait à une distance infinie. Il était loin maintenant, détaché, à mille lieues de là ; il n'avait plus nulle part de contact avec elle, avec la terre odorante qui respirait, apaisée, et qui était sa femme. Un abîme bleu miroitait froidement entre cette profondeur et lui, ils avaient l'un pour l'autre des yeux étrangers et sans désir, le ciel et le paysage.

Je me rendis dans la salle à manger. Les gens étaient déjà rassemblés. Ils étaient eux aussi dans un autre état qu'au cours de ces semaines lourdes, affreuses. Tout était vie et mouvement. Leur rire sonnait clair, leurs voix tintaient, mélodieuses ; envolée, la pesanteur qui les entravait, tombée, la lourde corde qui les enserrait. Je m'assis au milieu d'eux sans la moindre hostilité et quelque curiosité me fit rechercher cette autre, dont le sommeil m'avait presque ravi l'image. En effet, assise à la table voisine entre son père et sa mère, elle était bien là, celle que je cherchais. Elle était gaie, les épaules légères ; j'entendis son rire, sonore et insouciant. Avec curiosité, je l'embrassai du regard. Elle ne me remarqua pas. Elle racontait quelque chose qui la mettait en joie et il lui venait un rire enfantin qui perlait entre ses mots. Elle finit par regarder elle aussi vers moi, fortuitement, et ce frôlement éphémère lui fit malgré elle cesser son rire. Elle me jeta un regard plus aigu. Il semblait que quelque chose la troublât ; ses sourcils se haussèrent, ses yeux me questionnèrent, sévères et tendus, et peu à peu son visage prit la marque tourmentée de l'effort, comme si elle cherchait à se rappeler quelque chose absolument, mais en vain. Je soutins son regard, dans l'espérance de recevoir un signe d'excitation ou de honte, mais elle détournait déjà les yeux. Une minute plus tard, son regard revint se poser sur moi, en quête d'une certitude. Il examina de nouveau mon visage. L'espace d'une seule seconde, une seconde longue et tendue, je sentis sa sonde dure, affûtée, métallique s'enfoncer en moi, mais après cela ses yeux, rassurés, me laissèrent tranquille ; et, à la franche clarté de son regard, à sa tête qui se détournait légèrement et presque joyeusement, je perçus qu'elle n'avait plus de moi aucun souvenir conscient, que notre union s'était évanouie avec l'obscurité

magique. Nous étions à présent aussi lointains et étrangers l'un à l'autre que le ciel et la terre. Elle discutait avec ses parents, balançant ses épaules minces de jeune femme, insouciante, et le rire donnait à ses dents un éclat gai derrière les lèvres fines auxquelles, quelques heures plus tôt, j'avais bu la soif et la lourdeur de tout un monde.

Fin

La Collection invisible

La Collection invisible

Un épisode de l'inflation allemande

Deux stations après Dresde, un homme d'un certain âge monta dans le compartiment en nous saluant poliment ; puis, levant les yeux, il me fit un nouveau signe de tête comme une vieille connaissance. Je ne pus me rappeler du premier coup d'œil qui il était ; mais dès que, dans un léger sourire, il se nomma, cela me revint tout de suite : c'était l'un des antiquaires les plus renommés de Berlin et chez lequel, à l'époque où nous n'étions pas en guerre, j'étais souvent allé regarder, et acheter, de vieux livres et œuvres d'art originales. Nous commençâmes par discuter de choses anodines. Soudain, sans transition, il me dit :

« Mais… il faut que je vous raconte d'où je reviens. Car c'est sans doute là l'épisode le plus étrange qui soit arrivé au vieux boutiquier d'art que je suis, en trente-sept ans de métier. Vous n'êtes probablement pas sans savoir comment le marché de l'art se porte en ce moment, depuis que la valeur de l'argent est devenue aussi volatile qu'un gaz : les nouveaux riches se sont découvert un penchant subit pour les madones gothiques, les incunables, les gravures et tableaux anciens ; on ne pourrait pas les envoûter davantage, il faudrait même plutôt les empêcher de vous mettre la maison à sac de fond en comble, jusqu'au salon. Ils aimeraient encore pouvoir vous acheter les boutons de manchette que vous portez et la lampe sur votre bureau. On a donc de plus en plus de mal à se procurer toujours plus de nouvelles marchandises – pardonnez que j'appelle soudain marchandises ces choses pour lesquelles, nous autres, avons le plus grand respect –, mais cette vilaine engeance va jusqu'à vous habituer à ne plus considérer un merveilleux incunable vénitien que pour le nombre de dollars qu'il recouvre et un dessin de la main du Guerchin comme l'incarnation d'une liasse de billets de cent

francs. Toute résistance est vaine face à cette frénésie d'achats, tant elle est volontaire et obstinée. Une fois de plus, toute ma marchandise s'étant envolée du jour au lendemain, j'eus très envie de laisser les volets baissés, tant j'avais honte de ne plus voir dans notre vieille boutique, que déjà mon père avait reprise à la suite de mon grand-père, qu'un flot de pacotilles minables dont même un camelot du Nord n'eût autrefois pas voulu dans sa charrette.

« J'eus l'idée, dans mon embarras, de feuilleter nos vieux livres de commerce afin de dénicher d'anciens clients auxquels, peut-être, je pourrais soutirer quelques doublets. Une liste de clients de ce genre a quelque chose d'un champ jonché de cadavres, particulièrement par les temps qui courent, et celle-ci ne m'apprit en fait pas grand-chose : la plupart de nos clients d'autrefois avaient depuis longtemps vendu leurs biens aux enchères, ou étaient morts, et il y avait peu à espérer de ceux qui restaient. Mais je tombai soudain sur tout un paquet de lettres de ce qui devait être notre plus vieux client ; si cet homme m'était sorti de l'esprit, c'était uniquement parce que, lorsque la guerre avait éclaté, en 1914, il ne nous avait plus adressé la moindre commande ni la moindre demande de renseignements. Cette correspondance durait – je n'exagère pas – depuis presque soixante ans ; il avait déjà fait des achats auprès de mon père et de mon grand-père, Toutefois, je n'arrivais pas à me souvenir qu'il fût déjà entré dans la boutique au cours des trente-sept ans où je l'ai moi-même tenue. Tout semblait indiquer qu'il s'agissait d'un drôle de personnage, bizarre et d'un autre temps, un de ces Allemands sortis d'un Menzel ou d'un Spitzweg, qui se sont ainsi conservés jusqu'aux portes de notre époque, ici et là, comme de rares œuvres originales, dans de petites villes de province. Son écriture relevait de la calligraphie, soigneusement tracée, les montants soulignés à la règle et à l'encre rouge, et il réécrivait toujours deux fois ses chiffres afin de ne pas prêter à confusion. Ceci, et le fait qu'il se servît exclusivement de pages de garde arrachées et de vieilles enveloppes, indiquaient un incorrigible provincial, mesquin et furieusement soucieux de ses économies. Sur ces curieux documents, en plus signer de son nom, il ajoutait toujours ces titres compliqués : anc. conseiller des Eaux et forêts et de l'Agriculture, anc. sous-lieutenant, titulaire de la Croix de fer de 1 classe. Vétéran de la guerre de soixante-dix, si toutefois il vivait encore, il devait donc avoir quatre-vingts ans bien sonnés. Mais cet économe, ridicule et bizarre, montrait, en tant que collectionneur de gravures

anciennes, un instinct tout à fait extraordinaire, des connaissances de premier ordre et un goût des plus fins. Comme je commençais à regrouper près de soixante ans de ses commandes, dont les premières n'évoquaient que des groschens d'argent, je me rendis compte que, du temps où l'on pouvait encore s'offrir pour un thaler une soixantaine de superbes gravures sur bois allemandes, ce petit provincial avait dû réunir dans le plus grand silence une collection d'estampes qui serait tout à fait honorable à côté de celles, déjà citées, que les nouveaux riches constituent avec tapage. Car ce qu'il avait acheté en l'espace de cinquante ans, juste chez nous, et dont les commandes se comptaient en quelques marks et pfennigs, représenterait déjà une somme stupéfiante aujourd'hui ; et on peut imaginer en outre, qu'il eût augmenté sa collection sans plus grands frais lors de ventes aux enchères et auprès d'autres marchands. Néanmoins, depuis 1914, il n'était arrivé aucune nouvelle commande de sa part ; mais j'étais trop bien informé de tout ce qui se passe sur le marché de l'art, pour avoir pu laisser passer la mise aux enchères, ou en vente privée, d'un tel lot. Ce drôle d'homme devait donc être toujours en vie, ou bien sa collection était entre les mains de ses héritiers.

« La chose m'intéressa et dès le lendemain, c'est-à-dire hier soir, je me rendis sans attendre, tout droit dans l'une des villes de province les plus improbables de toute la Saxe ; et, alors que, depuis la petite gare, je flânais dans la grand'rue, il me sembla presque impossible que dans l'une de ces petites maisons banales, sans goût avec leur bric-à-brac petit-bourgeois, il pût vivre, dans l'un des ces salons, un homme qui possédait la parfaite intégralité des plus belles planches de Rembrandt, à côté de gravures de Dürer et de Mantegna. Mais, à ma surprise, ayant demandé au bureau de poste s'il vivait là un conseiller des Eaux et forêts ou de l'Agriculture portant ce nom, j'appris que le vieux monsieur vivait encore, en effet, et – je dois vous dire que mon cœur battait – je marchai jusqu'à chez lui avant qu'il fût midi.

« Je trouvai sans mal son appartement. Il était situé au deuxième étage d'un immeuble économique de province, dressé sans doute au jugé dans les années dix-huit-cent soixante par quelque architecte maçon. Au premier étage habitait un honnête maître-tailleur, au deuxième étage, la plaque d'un administrateur des postes luisait à gauche et à droite, tout au bout, le petit écriteau de porcelaine portant le nom du conseiller des Eaux et forêts et de l'Agriculture. Je sonnai timidement, et, aussitôt, une très vieille femme

ouvrit, ses cheveux blancs étaient surmontés d'une petite coiffe noire et soignée. Je lui remis ma carte et demandai à parler à monsieur le conseiller des Eaux et forêts. Étonnée et un peu méfiante, elle commença par me regarder, moi, puis la carte : dans cette petite ville reculée, dans cet immeuble d'un autre temps, ma visite devait avoir des allures de bouleversement. Mais elle me fit attendre aimablement, prit ma carte, s'enfonça dans l'habitation ; je l'entendis murmurer doucement et puis, soudain, une voix d'homme forte et qui grondait : "Ah, monsieur R…, de Berlin, de la grande boutique d'antiquités… qu'il entre, qu'il entre… 'me fait très plaisir ! " Et, déjà, la petite grand-mère trottinait de nouveau vers moi et m'invitait dans l'agréable salon.

« Je me débarrassai et entrai. Au milieu de la pièce en question, tout droit debout, se tenait un homme vieux mais encore vigoureux, la moustache en broussaille, portant une robe de chambre à moitié militaire. Il me tendit chaleureusement les deux mains, mais la franchise de ce geste de salut, indéniablement joyeux et spontané, était contredite par une curieuse fixité de sa posture. Il ne fit pas un pas vers moi, et je dus – un peu mal à l'aise – aller jusqu'à lui pour lui serrer la main. Mais, à ce moment, je remarquai à l'attitude de ces mains, immobiles et horizontales, qu'elles ne cherchaient pas les miennes, mais les attendaient. Au coup d'œil suivant, je compris tout : cet homme était aveugle.

« Dès mon enfance, cela m'a toujours mis mal à l'aise d'être face à un aveugle, je n'ai jamais pu me départir d'une certaine honte et d'une certaine gêne en percevant comme bien vivant un être humain, tout en sachant que lui ne me percevait pas par le même sens. Il me fallut même surmonter un premier moment d'effroi en voyant ces yeux morts, fixant fermement le vide de sous leurs sourcils levés, blancs et en bataille. Mais l'aveugle ne me laissa pas longtemps à mon embarras, car à peine ma main eut-elle rencontré la sienne qu'il la secoua avec force et réitéra son salut d'une voix orageuse, tonitruante et affable. "Une visite exceptionnelle, me dit-il avec un grand sourire . Étonnant, vraiment, que l'un des plus grands messieurs de Berlin s'égare jusqu'à notre nid… mais cela implique que l'on se mette tout en alerte quand l'un de ces messieurs les marchands monte dans le train… comme on dit toujours chez nous : fermez les portes et les sacs quand les bohémiens arrivent !… Oui, je peux bien imaginer pourquoi vous me

cherchez… Les affaires vont mal en ce moment dans notre pauvre Allemagne sur le déclin, il n'y a plus d'acheteurs, et alors les grands messieurs se rappellent de nouveau leurs anciens clients et s'en vont les trouver sur leur rocher… Mais avec moi, j'en ai peur, vous rentrerez bredouille, nous, pauvres vieux retraités, nous sommes bien contents quand nous avons à manger. Nous ne pouvons plus suivre, aux prix que vous affichez en ce moment… Pour nous, c'est fini et bien fini."

« Je le détrompai aussitôt : il avait mal compris, je n'étais pas venu pour lui vendre quelque chose, je n'avais fait que me trouver par hasard dans les environs, et je n'avais pas voulu laisser passer l'occasion de présenter mes respects à un fidèle client de la maison, ainsi que l'un des plus grands collectionneurs d'Allemagne. Aux mots : "L'un des plus grands collectionneurs d'Allemagne ", une étrange transformation se produisit aussitôt sur le visage du vieil homme. Il restait figé, debout et tout droit au beau milieu de la pièce, mais une subite impression de clarté et d'orgueil intime s'était maintenant installée dans son allure. Il se tourna dans la direction où il devinait sa femme, comme pour lui dire "Tu entends ? ", et, la voix pleine de joie, sans plus une trace de ce ton brusque de militaire dans lequel il se plaisait juste avant, mais avec douceur, presque avec tendresse, il s'adressa à moi :

"C'est vraiment aimable, très aimable à vous… Mais vous ne devrez tout de même pas être venu pour rien. Il faut que vous voyiez quelque chose que vous ne devez pas voir tous les jours, même dans votre clinquant Berlin… quelques pièces comme on n'en trouve pas de plus belles à l'Albertina ni dans ce damné Paris… Oui, en soixante ans de collection, il se forme tout un tas de ces choses que l'on ne trouve pas à chaque coin de rue. Luise, donne-moi donc la clef de l'armoire !"

« Mais alors il se passa quelque chose d'inattendu. La petite grand-mère, debout à ses côtés, qui avait poliment écouté notre conversation avec un léger sourire aimable, joignit soudain vers moi des mains implorantes tout en faisant de la tête, un mouvement de ferme dénégation, un signe que je ne compris pas tout de suite. Elle se tourna ensuite vers son mari et posa doucement les mains sur ses épaules : "Mais, Herwarth, intima-t-elle, tu ne demandes même pas à monsieur s'il a le temps d'examiner ta collection, c'est

qu'il est déjà presque midi. Et après le repas, il faut que tu prennes une heure de repos, le médecin l'a exigé. Ça ne serait pas mieux que tu montres à monsieur toutes ces choses après déjeuner, pendant que nous prendrons le café tous ensemble ? Et puis il y aura aussi Annemarie, elle s'y entend bien mieux et elle pourra t'aider !"

« Et, de nouveau, à peine eut-elle prononcé ces mots qu'elle répéta par-dessus l'épaule de son mari, à son insu, les mêmes gestes implorants et pressants. Cette fois, je la compris. Je saisis qu'elle espérait me voir décliner une invitation si impromptue, et j'inventai vite un rendez-vous pour le déjeuner. Examiner sa collection eût été pour moi un plaisir et un honneur, mais cela me serait impossible avant presque trois heures, heure à laquelle je serai ravi de me présenter.

« Avec la colère d'un enfant à qui l'on a pris son jouet préféré, le vieil homme se retourna. "Évidemment, gronda-t-il, ces messieurs de Berlin, ils n'ont jamais une minute. Mais cette fois-ci, vous allez devoir le prendre, le temps, car il n'est pas question de trois ou de cinq pièces, ce sont vingt-sept serviettes, une pour chaque maître, et aucune à moitié vide. Alors à trois heures ; mais soyez ponctuel, sans quoi nous ne pourrons pas terminer."

« Il étendit de nouveau sa main vers moi, dans le vide. "Attention. Vous pourrez être content… ou mécontent ! Et plus vous serez mécontent, plus moi, j'en serai content. Nous, collectionneurs, nous sommes ainsi : tout pour nous, rien pour les autres !" Et il me serra une nouvelle fois la main avec vigueur.

« La vieille femme me raccompagna à la porte. J'avais déjà remarqué, tout ce temps, un certain embarras de sa part, une impression de crainte gênée. Mais à présent, juste au moment où je sortais, elle me bredouilla d'une voix très basse : "Pouvez-vous… pouvez-vous… prendre ma fille avec vous avant de revenir ?... Ce serait mieux pour... pour plusieurs raisons… Mais vous prenez bien votre repas à l'hôtel ?

– Certainement, j'en serais ravi, ce sera pour moi un plaisir", dis-je.

« Et une heure plus tard, comme je venais d'achever de déjeuner dans la petite salle à manger de l'hôtel, sur la place du marché, une femme entra en effet, une demoiselle déjà mûre, à la mise simple, le regard scrutateur. J'allai

à sa rencontre, me présentai et lui annonçai que j'étais prêt à l'accompagner tout de suite pour découvrir la collection. Mais elle, rougissant tout-à-coup, montrant un vague embarras semblable à celui de sa mère, demanda à me dire d'abord quelques mots. Et je vis immédiatement qu'il lui en coûtait. À chaque fois qu'elle se donnait de l'élan pour essayer de parler, il lui montait jusqu'au front ce rouge inquiet, instable, et sa main se mettait à tordre sa robe. Finalement, butant sur ses mots, se troublant encore et encore, elle commença :

"C'est ma mère qui m'envoie à vous… Il lui a suffi de tout me raconter, et… nous avons quelque chose de délicat à vous demander… En effet, nous voulions vous mettre au courant avant que vous retrouviez papa… papa voudra évidemment vous montrer sa collection, et la collection… la collection… n'est plus complète… il y manque toute une série de pièces… un certain nombre, hélas…"

« Il lui fallut reprendre son souffle avant de me regarder soudain en face, et de dire précipitamment :

"Je dois vous parler en toute franchise… vous savez à quelle époque nous vivons, vous comprendrez tout… Depuis le début de la guerre, papa est totalement aveugle. Auparavant, sa vue était déjà souvent perturbée et l'excitation l'a tout à fait plongé dans le noir… car, malgré ses soixante-seize ans, il voulait absolument repartir en France lui aussi, et comme l'armée n'a pas pu progresser tout de suite comme en 1870, il s'est affreusement énervé, et sa vue s'est éteinte à une vitesse terrifiante. Ceci mis à part, il est en parfaite santé, il pouvait, encore récemment, marcher pendant des heures, et même poursuivre la chasse qu'il aime tant. Mais à présent, c'en est fini de ses promenades, et la seule joie qui lui reste est sa collection, qu'il regarde chaque jour… c'est-à-dire qu'il ne la voit pas, il ne voit plus, mais qu'il sort chaque après-midi toutes les serviettes, pour au moins toucher les pièces, l'une après l'autre, toujours dans ce même ordre qu'il connaît par cœur depuis des décennies… Plus rien d'autre ne l'intéresse aujourd'hui, et je dois lui lire toutes les ventes aux enchères dans le journal, et plus les prix qu'il entend sont élevés, plus il est heureux… car… c'est bien ce qu'il y a de terrible, papa n'entend plus rien aux prix, ni à notre époque… il ne sait pas que nous avons tout perdu, ni que sa pension ne nous permet plus de vivre

deux jours dans le mois… pour couronner le tout, le mari de ma sœur est tombé au front, la laissant seule avec quatre jeunes enfants… Mais papa ignore tout de nos difficultés matérielles. Au début, nous nous sommes serrés la ceinture, plus encore qu'auparavant, mais cela n'a servi à rien. Alors nous avons commencé à vendre… oh, nous ne touchions pas, bien sûr, à sa chère collection… On vendait les quelques bijoux que l'on avait, mais, mon Dieu, qu'est-ce que ça représentait ? papa avait dépensé depuis soixante ans le moindre pfennig mis de côté pour ses seules planches. Et un jour il n'y eut plus rien… nous ne savions plus que faire… et alors… alors… maman et moi avons vendu une de ses pièces. Papa ne l'aurait jamais permis, il ne sait pas comme tout va mal, il n'imagine pas comme c'est dur de se procurer au marché noir le peu de nourriture qu'il nous faut, il ne sait pas que nous avons perdu la guerre, l'Alsace et la Lorraine, nous ne lui lisons plus ces choses-là dans le journal, pour lui éviter de s'énerver.

"C'était une pièce précieuse que nous avions vendue, une gravure de Rembrandt. Le vendeur nous en offrit beaucoup, des milliers de marks, avec lesquels nous espérions pouvoir subsister plusieurs années. Mais vous savez bien comme l'argent fond… Nous avions déposé tout le reste à la banque, mais en deux mois tout était parti. Il nous fallut donc vendre une autre pièce, et encore une, et le marchand nous envoyait toujours l'argent trop tard, si bien qu'il était déjà dévalué. Ensuite, nous nous essayâmes aux ventes aux enchères, mais là aussi, même si les prix atteignaient des millions, on nous dupa. Le temps que les millions nous arrivassent, ils n'étaient déjà plus, à chaque fois, que des bouts de papier sans valeur. Ce fut ainsi que le meilleur de sa collection, à l'exception de quelques belles pièces, s'envola petit à petit, simplement pour que nous vivions chichement, et papa ne se doute de rien de tout cela.

"C'est pour cela aussi que ma mère a eu si peur quand vous êtes arrivé aujourd'hui… car, en ouvrant les serviettes, vous auriez tout divulgué… en effet, dans les vieux passe-partout dont il reconnaît chacun au toucher, nous avons placé des reproductions ou des planches similaires pour qu'il ne remarquât rien en les manipulant. Et le simple fait de pouvoir les manipuler et les recompter (il se rappelle leur ordre très exactement) lui procure exactement la même joie qu'autrefois, lorsqu'il les voyait vraiment. Il n'y a personne d'autre dans cette petite ville que papa ait jamais trouvé digne de se

faire montrer ses trésors… et il aime chacune des planches avec une telle passion que cela lui briserait le cœur, je crois, de se douter que tout ceci lui a depuis longtemps filé entre les doigts. Vous êtes depuis toutes ces années, depuis la mort de l'ancien directeur du Cabinet des estampes de Dresde, le premier à qui il veuille montrer ses serviettes. Je vous demande donc…"

« Et, soudain, la demoiselle d'âge mûr joignit les mains ; et ses yeux étaient humides et brillants.

"… nous vous demandons… de ne pas lui faire de peine… de ne pas nous faire de peine… ne détruisez pas sa dernière illusion, aidez-nous à lui faire croire que toutes les planches qu'il vous décrira sont toujours là… s'il doutait seulement, il n'y survivrait pas. Nous lui avons peut-être causé du tort, mais nous n'avions pas le choix ; il fallait bien vivre… et la vie d'êtres humains, de quatre enfants comme ceux de ma sœur est tout de même plus importante que des planches imprimées… Jusqu'à aujourd'hui, en faisant cela nous ne l'avons privé d'aucune joie ; il est heureux de pouvoir passer trois heures à feuilleter ses serviettes chaque après-midi, de parler à chaque planche comme à un être humain. Et aujourd'hui… aujourd'hui, ce serait peut-être pour lui le comble du bonheur, c'est qu'il a attendu des années de pouvoir montrer un jour ses joyaux à un expert ; je vous en prie… je vous en prie en joignant les mains, ne lui enlevez pas cette joie !"

« Elle avait dit tout ceci d'une façon si bouleversante que mon récit ne peut pas le rendre. Mon Dieu, en tant que marchand, on a quand même vu beaucoup de ces personnes dépouillées de façon infâme, dupées de façon abjecte par l'inflation, et dont les biens familiaux précieux et centenaires partaient à des filous pour une bouchée de pain – mais ici le destin avait créé un cas particulier, qui me saisit particulièrement. Je promis tout naturellement de me taire, et de faire de mon mieux.

« Nous marchions alors tous les deux – j'appris en chemin, ce qui m'ulcéra tout à fait, avec quelles sommes dérisoires on avait trompé ces deux pauvres femmes sans expérience, mais cela ne fit que renforcer ma décision de les aider jusqu'au bout. Nous gravîmes l'escalier et à peine ouvrîmes-nous la porte que nous entendîmes déjà, depuis le salon, la voix joyeuse et tonitruante du vieil homme : "Entrez ! Entrez ! " Grâce à son ouïe fine d'aveugle, il devait déjà avoir entendu nos pas dans l'escalier.

“Herwarth n’a pas pu fermer l’œil aujourd’hui, tant il était impatient de vous montrer ses trésors”, dit la petite grand-mère en riant. Un seul regard à sa fille l’avait déjà rassurée sur ma connivence. Déployées sur la table, les piles de serviettes attendaient, et à peine l’aveugle eut-il senti ma main que, sans faire durer les politesses, il saisit mon bras et me poussa dans le fauteuil.

“Bon, nous allons commencer tout de suite… il y a beaucoup à voir, et les messieurs de Berlin n’ont jamais une minute, n’est-ce pas ? Cette première serviette, là, c’est maître Dürer, plutôt complet, comme vous allez vous-même le constater… et tous les exemplaires plus beaux les uns que les autres. Voilà, jugez vous-même, voyez !” – il dévoila la première planche de la serviette – “Le Grand Cheval.”

« Et il retira alors de la serviette, usant de cette tendre précaution avec laquelle on manipule les objets fragiles, le saisissant très précautionneusement du bout de ses doigts caressants, un passe-partout qui encadrait une planche de papier vierge et jaunie, et il tendit devant lui le bout de papier sans valeur, enthousiaste. Il le regarda plusieurs minutes, certes sans y voir réellement, mais de sa main déployée il maintint la planche vide à hauteur d’yeux, en extase, tout son visage exprimant par magie les mouvements tendus de quelqu’un qui voit. Et dans ses yeux fixes aux astres morts, d’un seul coup survint – était-ce un reflet du papier ou un éclat intérieur qui l’avait engendrée ? – une clarté vacillante, une lumière pénétrante.

“Alors, fit-il avec fierté, avez-vous déjà vu un aussi beau tirage ? Avec quelle force et quelle clarté chaque détail ressort !... J’ai comparé cette planche avec l’exemplaire de Dresde, mais cela le rendait vraiment morose et terne à côté. Et voici encore son pedigree ! Là” – et, retournant la planche, il montra de l’ongle des emplacements si précis sur la planche vide que je regardai malgré moi si les marques n’y étaient pas malgré tout – “là, vous avez le tampon de collection de Nagler, ici celui de Remy et Esdaile ; ils ne se doutaient pas, ces illustres prédécesseurs, qu’un jour leur planche arriverait ici, dans ce modeste logis.”

« J’eus l’échine parcourue d’un frisson glacé face à cet homme qui, sans s’en douter, vantait avec tant d’enthousiasme une planche complètement

vierge, et c'était un spectacle surnaturel que de le voir pointer son ongle au millimètre près sur d'invisibles marques de collections, qui n'existaient plus que dans son imagination. L'épouvante me nouait la gorge, je ne savais pas que répondre ; mais comme je le dirigeais vers les deux femmes, mon regard troublé rencontra de nouveaux les mains jointes, implorantes de la vieille femme qui tremblait d'excitation. Je me ressaisis alors et entrai dans mon rôle.

"Inouï ! réussis-je enfin à bredouiller. Magnifique épreuve." Et son visage, aussitôt, se mit à rayonner de fierté. "Mais ce n'est pas tout, triompha-t-il, avant toute chose il faut que vous voyiez la Melencolie, ou la Passion, un exemplaire illuminé d'une qualité telle que l'on n'en trouvera guère un second. Mais voyez" – et ses doigts, de nouveau, glissèrent tendrement sur une représentation imaginaire – "cette fraîcheur, ce ton rugueux et chaud. Cela vous retournerait tout Berlin, avec ses messieurs les marchands et ses docteurs des musées."

« Et ce triomphe bruissant et verbeux continua ainsi deux grandes heures durant. Non, je ne peux pas vous dépeindre ce qu'il y avait de surnaturel à regarder avec lui ces cent ou deux-cents morceaux de papier vides et malheureuses reproductions qui étaient pourtant, dans le souvenir de ce tragique inconscient, si vrais et si inaltérés qu'il vantait et décrivait chacun d'eux selon une succession irréprochable, sans se tromper et dans les plus petits détails : la collection invisible, sans doute dispersée depuis longtemps à tous les vents, pour cet aveugle, cet homme que l'on trompait de façon si touchante, elle n'avait pas bougé et imprégnait tant sa vision passionnée que je fus sur le point de me mettre à y croire moi-même. Une seule fois, l'enthousiasme de son spectacle fut interrompu dans sa conviction somnambule, apeuré, par la menace d'un réveil : il avait de nouveau vanté pour l'Antiope de Rembrandt (une épreuve qui avait dû être une œuvre inestimable, en effet) la force de l'impression, tout en faisant courir son doigt, tendu et clairvoyant, sur la ligne imprimée qu'il décrivait de mémoire, amoureusement, sans que les nerfs aiguisés trouvassent pourtant ce sillon sur la planche inconnue. Une ombre passa sur son front, et sa voix s'altéra. "Mais c'est… mais c'est bien Antiope ? ", murmura-t-il un peu troublé, ensuite de quoi je le relayai aussitôt, m'empressai de lui retirer la planche des mains et lui décrivis avec enthousiasme et dans tous les détails possibles la gravure

que je connaissais également. Alors le visage de l'aveugle, aux traits brouillés, se détendit de nouveau. Et au fil de mes éloges se développait, dans cet homme noueux, rongé, une cordialité joviale, une gaîté profonde et sincère. "Voilà donc quelqu'un qui s'y entend, jubila-t-il, adressant aux siens un regard de triomphe. Enfin, enfin quelqu'un pour me dire que mes planches ont de la valeur ! Vous m'avez toujours tancé, par méfiance, de mettre tout mon argent dans ma collection : c'est bien vrai, soixante ans sans bière, sans vin, sans tabac, sans voyages, sans théâtre, sans un livre, à ne jamais rien faire qu'économiser, toujours économiser pour ces planches. Mais vous verrez, un jour, quand je ne serai plus là… alors vous serez riches, plus riches que toute la ville, aussi riches que les plus riches habitants de Dresde, et alors vous vous réjouirez à nouveau de ma folie. Mais tant que je reste en vie, pas une seule planche ne quittera cette maison !... Il faudra m'emporter le premier, et, seulement ensuite, ma collection."

« Et avec ces mots, sa main caressait tendrement les serviettes, vides depuis longtemps, comme des êtres vivants – c'était horrible pour moi, et cependant touchant, car de toute la guerre je n'avais plus vu un visage allemand porter, si parfaite et si pure, cette expression de béatitude. Les femmes à ses côtés se tenaient dans un mystère semblable à celui des figures féminines sur cette gravure du maître allemand et qui, se rendant au tombeau du Sauveur, se tiennent dans une expression d'effroi et de crainte tout autant que de foi extatique, réjouie par le miracle, face à la grotte ouverte et vide. Ainsi que les disciples, sur cette image, rayonnent de la conscience céleste du Sauveur, ces deux petites bourgeoises vieillissantes, épuisées, misérables, rayonnaient de cette joie d'enfant béat que montrait le vieillard, moitié-riantes, moitié-pleurantes, une vision qui fut la plus bouleversante que j'aie jamais eue. Mais le vieil homme n'avait jamais assez de mes louanges, il ne cessait d'empiler et de retourner les serviettes, buvant avec grand'soif chacune de mes paroles : ce fut donc un soulagement pour moi lorsque les serviettes mensongères furent finalement poussées sur le côté, et qu'il débarrassa la table à contrecœur, pour le café. Mais je reprenais mon souffle avec culpabilité envers cette joie épanouie et tumultueuse, envers la pétulance de cet homme rajeuni de trente ans ! Il raconta mille anecdotes de ses achats et ses coups de filet, se remit à tâtonner, refusant toute aide, à la recherche d'une autre planche, encore et encore : il était pétulant et grisé comme par

l'effet du vin. Lorsque, finalement, j'annonçai devoir prendre congé, il s'effraya presque, prit l'air maussade d'un enfant têtu et frappa du pied avec obstination, ça n'allait pas, j'avais à peine vu la moitié. Et les femmes eurent le plus grand mal à faire entendre à son entêtement et à sa mauvaise humeur qu'il ne fallait pas qu'il me retînt plus longtemps, sinon j'allais manquer mon train.

« Quand au terme d'une résistance désespérée il se fut résigné, et que l'on en vint aux adieux, sa voix devint très faible. Il me prit les deux mains, et y fit passer ses doigts cajoleurs jusqu'aux articulations avec toute l'expressivité d'un aveugle, comme si ces doigts voulaient en apprendre davantage sur moi et me dire plus d'amour que les paroles ne le pouvaient. "Vous m'avez offert une grande, oui, une grande joie en me rendant visite", commença-t-il, avec une émotion et un bouleversement intimes que je n'oublierai jamais. "Ce fut pour moi un immense plaisir de pouvoir enfin, enfin voir mes chères planches avec un expert, de nouveau. Mais, comme vous allez voir, vous n'êtes pas venu me rendre visite en vain, à moi, vieil aveugle. Je vous promets, ici, prenant ma femme pour témoin, d'inscrire une nouvelle clause dans mes dispositions : que votre maison ancienne et réputée dirige la vente de ma collection aux enchères. C'est à vous que revient l'honneur de pouvoir administrer ce trésor ignoré" – et, en disant cela, il posa une main amoureuse sur les serviettes dépouillées – "jusqu'au jour où il sera dispersé sur la terre. Seulement, promettez-moi de faire un beau catalogue : ce doit être ma pierre tombale, il ne m'en faut pas de meilleure".

« Je regardai l'épouse et la fille, elles se tenaient tout proches l'une de l'autre et un frisson circulait parfois entre elles comme si elles ne formaient qu'un seul corps, tremblant d'une émotion unanime. Je ressentais moi-même une grande solennité face à cet inconscient touchant qui distribuait comme un trésor sa collection invisible, depuis longtemps éparse. Ému, je lui fis cette promesse que je ne pourrais jamais tenir ; de nouveau, une lueur s'alluma dans les étoiles mortes de ses yeux et je sentis comme dans sa langueur intérieure, il brûlait d'un contact physique avec moi : je le sentais à la tendresse, à la pression aimante de ses doigts qui tenaient les miens dans la gratitude et le serment.

« Les femmes me raccompagnèrent à la porte. Elles n'osaient pas parler,

car son ouïe fine eût perçu le moindre mot, mais leurs yeux rayonnaient pour moi, pleins de larmes si chaudes et d'une gratitude si débordante ! Tout étourdi, je descendis l'escalier d'un pas chancelant. J'avais honte, à vrai dire : j'étais entré dans le logis de pauvres gens comme l'ange du conte et n'avais rendu la vue à un aveugle, pour une heure, qu'en offrant mon aide à une pieuse duperie et en mentant effrontément, moi qui étais en fait venu, comme un misérable boutiquier, détrousser quelqu'un par la ruse de quelques pièces de valeur. Mais j'emportais plus que cela : j'avais pu de nouveau sentir palpiter un pur enthousiasme, à une époque grave et sans joie, une sorte d'extase observée par l'esprit, toute dévolue à l'art, comme nos semblables paraissent l'avoir désapprise depuis longtemps. Et je me sentais – je ne saurais le dire autrement – empli de respect, sans cesser d'être honteux et sans savoir exactement pour quoi.

« J'étais déjà en bas dans la rue, quand une fenêtre s'ouvrit en haut et que j'entendis crier mon nom : le vieil homme ne s'était pas laissé priver de me regarder partir, dirigeant son regard aveugle vers là où il me devinait. Il se pencha tant en avant que par précaution les deux femmes durent le retenir ; il agita son mouchoir en criant : "Faites bon voyage ! ", de la voix à nouveau gaie et fraîche d'un jeune garçon. C'était une vision inoubliable : le visage réjoui du vieillard aux cheveux blancs, là-haut à la fenêtre, flottant bien au-dessus des gens renfrognés, pressés, occupés de la rue, enlevé doucement à notre répugnant monde réel par le nuage blanc d'une bonne démence. Et la vieille formule revint s'imposer à mon esprit – je crois que c'était Goethe qui disait :

"Les collectionneurs sont des gens heureux." »

Fin

Leporella

Leporella

Elle portait pour l'état civil le nom de Crescentia Anna Aloisia Finkenhuber, était âgée de trente-neuf ans et née hors mariage, dans un petit village de montagne, dans la vallée du Ziller. La rubrique « signes particuliers » de son livret de travail était remplie par un trait oblique de dénégation ; néanmoins, si les fonctionnaires étaient contraints de faire une description caractéristique, voici ce qu'un vague coup d'œil eût dû relever à cet endroit : « Semblable à un cheval sec, harassé, à l'ossature épaisse. » Car on ne pouvait nier qu'elle donnait un peu l'impression d'un cheval avec sa lèvre inférieure tombante, l'ovale de sa figure tannée à la fois oblong et dur, ses yeux stupides, sans cils, et, en particulier, ses cheveux rêches, épais, que la graisse faisait coller à son front. Même sa démarche dégageait l'allure d'une rosse des cols alpins, cols qu'elle passait avec l'air soupçonneux et entêté d'une mule, montant et descendant, été comme hiver, les sentiers muletiers, du même pas hésitant, chargée des mêmes civières de bois. Le licol du travail ôté, Crescence avait coutume de somnoler, ses mains osseuses mollement entrelacées, les coudes de travers, l'air bête, comme le font les animaux debout dans l'étable, les sens pareillement engourdis. Tout en elle était dur, raide et lourd. Elle réfléchissait avec peine et mettait du temps à comprendre : chaque nouvelle pensée était déjà étouffée au moment où elle parvenait, comme au travers d'un tamis, à l'intérieur de sa conscience ; mais si elle finissait par assimiler quelque chose, elle le gardait en elle-même avec une obstination cupide. Elle ne lisait jamais, pas plus de journaux que son missel, écrire lui demandait des efforts et les lettres maladroites de son livre de cuisine évoquaient de façon surprenante sa propre silhouette massive, tout en angles, visiblement dépourvue de toute forme tangible de féminité. Tout aussi dure que ses os, son front, ses hanches et ses mains, sa voix était, en dépit de la prononciation tyrolienne aux gutturales épaisses, un grincement rouillé – rien d'étonnant à cela en fait, car Crescence n'adressait jamais un mot superflu à quiconque. Et personne ne l'avait jamais vue rire ; en cela aussi elle avait tout d'un animal, car plus terrible à perdre que la parole, le rire, cette heureuse expression d'un sentiment qui éclate librement, n'est pas accordé aux créatures inconscientes de Dieu.

Élevée à la charge de la paroisse, en tant qu'enfant illégitime, louée dès douze ans comme servante, elle fut plus tard employée au récurage dans une taverne ; enfin, du bistrot pour charretiers où elle se distinguait par l'ardeur obstinée avec laquelle elle s'échinait au travail, elle devint cuisinière dans une pension pour touristes réputée. À cinq heures du matin, jour après jour, Crescence se levait, entamait sa besogne, balayait, nettoyait, allumait le feu, brossait, mettait de l'ordre, faisait la cuisine, pétrissait, malaxait, pressait, lavait et se démenait jusque tard dans la nuit. Jamais elle ne prit un congé ni ne mit un pied dans la rue, sauf pour se rendre à l'église ; la flamme ronde et chaude du fourneau était son soleil, les milliers et les milliers de bûches qu'elle débitait au long de l'année, sa forêt.

Les hommes la laissaient en paix, soit que ce quart de siècle à s'échiner comme un robot lui eût péniblement ôté toute féminité, soit qu'elle repoussât toute approche par sa raideur et son mutisme. Elle trouvait sa seule joie dans l'argent liquide qu'elle accumulait péniblement, avec cet instinct propre aux paysans épais de faire des réserves, afin de n'avoir pas dans sa vieillesse à avaler de nouveau, à l'hospice, le pain amer de la paroisse.

C'était encore l'argent qui avait, seul, poussé cette stupide créature à quitter pour la première fois, à trente-sept ans, son Tyrol natal. Une intermédiaire de métier, qui pendant la saison estivale l'avait vue cavaler en cuisine et en salle, de l'aube au crépuscule, l'attira à Vienne par la promesse d'un salaire deux fois plus important. Au long du trajet en train, Crescence, qui n'adressa la moindre syllabe à personne, garda le lourd cabas de paille contenant tous ses biens, bien droit sur ses genoux déjà douloureux, malgré l'offre aimable des autres passagers d'aider à le ranger dans le filet à bagage. En effet, ses seules pensées étaient le vol et la tromperie, liés comme au mortier à l'idée de la ville, sous son front de paysanne. Une fois à Vienne, il fallut l'accompagner au marché les premiers jours, car elle avait peur des voitures comme une vache d'une automobile. Cependant, aussitôt qu'elle connut les quatre rues qui menaient au marché, elle n'eut plus besoin de personne ; et elle avançait lourdement avec son panier, sans lever les yeux, de la porte d'entrée jusqu'à l'échoppe puis inversement. Elle balayait, allumait le feu et mettait de l'ordre dans son nouveau foyer comme elle le faisait à l'ancien, sans remarquer de différence. À neuf heures, au son de l'horloge du village, elle se mettait au lit et dormait la bouche ouverte comme une bête

jusqu'à ce qu'au matin le réveil la tirât brutalement du sommeil. Personne, peut-être même pas elle, ne savait si elle était satisfaite, car elle n'allait vers personne, répondait par de sourds : « Oui, oui », aux ordres ou, si elle était d'un autre avis, d'un haussement d'épaules soupçonneux. Les voisins et les autres servantes de la maison, elle n'y prêtait pas attention : les regards moqueurs de ses compagnes plus insouciantes qu'elle, glissaient comme de l'eau sur le poil de son indifférence. Une seule fois, alors qu'une bonne s'était mise à singer son patois tyrolien et s'obstinait à se moquer, sans mot dire elle tira soudain du foyer une bûche enflammée puis tomba sur la fille effarée, qui se mit à crier. À compter de ce jour, tous évitèrent la furie et plus personne n'osa plus la tourner en dérision.

Chaque dimanche matin, cependant, Crescence se rendait à l'église, dans sa robe plissée largement gonflée et son épaisse coiffe circulaire. Une seule fois, le jour de son premier congé à Vienne, elle tenta une promenade. Mais comme elle ne voulait pas prendre le tramway et qu'au long de sa marche prudente par les rues, qui la secouaient dans leur tourbillon, elle ne voyait que des murs de pierre, elle s'arrêta une fois au bord du canal du Danube. Là, elle contempla le flot comme un élément connu, tourna les talons et reprit pesamment le chemin inverse, toujours le long des maisons en évitant peureusement la chaussée. Cette première et dernière sortie de reconnaissance dût, sembla-t-il, la décevoir, car dès lors, elle ne quitta plus la maison, préférant s'asseoir à la fenêtre le dimanche, avec son nécessaire de couture, ou les mains vides. Ainsi, la grande ville n'apporta aucune espèce de changement à la vieille routine bien réglée de ses jours, ne fût-ce qu'elle recevait à présent dans ses mains érodées, ébouillantées et moulues quatre bouts de papier bleu à la fin de chaque mois, au lieu des deux de naguère. Elle examinait à chaque fois longuement ces billets de banque, méfiante. Elle les dépliait avec complexité, finissant par les défroisser et les aplanir presque tendrement avant de poser les nouvelles coupures sur les anciennes dans le coffret jaune en bois sculpté qu'elle avait apporté du village avec elle. Ce petit coffre épais et indocile était le grand secret, le sens de sa vie. La nuit, elle rangeait la clef sous son oreiller. Où elle la gardait pendant la journée, cela, dans la maison tous l'ignoraient.

Ainsi en était-il de ce curieux être humain (car on pourrait la nommer ainsi, bien que l'humanité dans ses manières ne transparût que diffuse et

enfouie) – mais peut-être le ménage tout aussi curieux du jeune baron de F requérait-il justement, pour son service, une créature dont les sens ainsi aveuglés lui permissent de le supporter … Car les domestiques ne pouvaient, en général, pas endurer son atmosphère acariâtre au-delà du délai légal courant entre la prise de fonction et la démission. Les cris d'irritation tirant jusqu'à l'hystérie étaient ceux de la maîtresse de maison. Cette dernière, était la fille d'un richissime industriel d'Essen, qui, déjà mûre, avait rencontré le baron (de noblesse peu glorieuse et dans une situation financière qui l'était encore moins), notablement plus jeune qu'elle, dans une station thermale et s'était empressée d'épouser ce fort bel inconstant doté, en outre, d'un charme aristocratique. Mais à peine la lune de miel était-elle écoulée que la jeune mariée dut reconnaître le bien fondé de la ferme résistance de ses parents, qui s'étaient opposés, surtout par sollicitude et par expérience, à ce mariage hâtif. Car il apparut vite que le mari bientôt désinvolte, non content d'avoir passé sous silence des dettes nombreuses, accordait considérablement plus d'intérêt à ses errances de célibataire qu'à ses devoirs conjugaux. Sans être d'un naturel absolument mauvais, et même d'une essence joviale comme tous les inconséquents, ce demi-gentilhomme, joli garçon, avait toutefois une conception de la vie flegmatique et frivole, méprisant toute capitalisation d'argent et tous calculs d'intérêts, signes pour lui d'un esprit obtus issu de la plèbe. Lui, souhaitait une existence légère ; elle, un ménage convenable dans le style de la bourgeoisie rhénane, ce qui commença à porter sur les nerfs du baron. Et puisqu'il devait quémander à son épouse, pourtant fortunée, toute somme d'argent un tant soit peu importante et que, en comptable, elle lui refusait ce qu'il désirait le plus : une écurie, il ne vit donc plus guère pourquoi il continuerait à remplir l'office conjugal auprès de cette nordique massive à nuque épaisse, dont la voix forte et virile lui écorchait les oreilles. Aussi laissa-t-il, selon l'expression consacrée, sa flamme s'éteindre, écartant de lui, d'un geste absolument doux mais néanmoins ferme, la femme dépitée. À ses reproches il prêtait une oreille courtoise et paraissait concerné, mais, aussitôt son sermon accompli, il chassait dans les airs avec la fumée de sa cigarette les rappels passionnés qu'elle lui adressait, et faisait sans états d'âme ce qui lui chantait. Cette aménité lisse, presque formelle, ulcérait la baronne déçue bien plus que s'il lui eût tenu tête. Et comme cette courtoisie sans faille, presque confondante, qu'il avait reçue par son éducation la laissait totalement démunie, elle libéra violemment sa fureur contenue dans une autre

direction : elle se mit à tempêter contre les domestiques, déchargeant son indignation – qui, bien que légitime au départ, était en l'occurrence déplacée – avec fougue sur les malheureux. Les répercussions ne se faisaient pas attendre : en l'espace de deux ans elle dût changer de bonne non moins de seize fois ; un jour, cela fit même suite à une empoignade après laquelle on n'avait obtenu la paix qu'avec une indemnisation considérable.

Crescence était la seule à rester inébranlable, comme un canasson de fiacre sous la pluie, au milieu de ce tumulte déchaîné. Elle ne prenait aucun parti, ne se souciait pas des changements, semblait ne pas s'apercevoir que les êtres inconnus qui lui étaient adjoints et avec lesquels elle partageait la chambre des bonnes, changeaient continuellement de prénom, de couleur de cheveux, d'émanation corporelle et de façons. Car elle n'adressait la parole à aucune d'elles, ne se souciait pas des portes qui claquaient, des déjeuners interrompus, des crises d'impuissance et d'hystérie. Indifférente, elle vaquait de sa cuisine jusqu'au marché puis du marché à sa cuisine : ce qui se passait au-dehors de ce cadre fermé au ciment, elle ne s'en occupait pas. Dure et insensible à la besogne, elle était semblable à un fléau qui briserait les jours les uns après les autres ; et ainsi coulèrent pour elle deux années à la ville, sans élargir son monde intérieur, sans un événement, sinon que la pile de billets bleus s'éleva à l'épaisseur d'un pouce dans son coffret et que, lorsqu'à la fin de l'année elle les recompta un par un de son doigt moite, le nombre magique de mille n'était plus loin.

Mais le hasard use d'un foret en diamant et le destin, plein d'une dangereuse malice, sait souvent, même dans la nature la plus rocailleuse, forcer une ouverture à l'emplacement le plus inattendu pour y apporter un ébranlement complet. La conjoncture extérieure revêtit pour Crescence un habit aussi banal qu'elle-même : après dix ans de répit, l'État avait souhaité ordonner un nouveau recensement ; dans toutes les maisons furent envoyés des formulaires extrêmement compliqués, et qui requéraient que l'on déclinât exactement l'identité de chacun. Comme il se méfiait des pattes de mouches et écritures purement phonétiques du personnel domestique, le baron préféra remplir les rubriques en main propre ; il avait à ce dessin convoqué dans sa chambre Crescence comme les autres. Lorsqu'il lui demanda ses nom, âge et lieu de naissance, il remarqua que, étant ami avec le propriétaire du terrain de chasse local, et passionné du sport lui-même, il était allé assez souvent tirer le

chamois justement dans le coin des Alpes d'où elle venait, et qu'il avait été accompagné deux semaines durant par un guide précisément originaire de son village natal. Et comme, de façon curieuse, il se révéla fortuitement que ce guide était encore l'oncle de Crescence, et que le baron était d'humeur détendue, il s'ensuivit une longue conversation durant laquelle apparut une nouvelle surprise, à savoir qu'il avait à l'époque dégusté un rôti de cerf fameux dans l'auberge, à cette époque même où elle était cuisinière. Broutilles que tout cela, mais qui coïncidaient de façon étonnante, sinon stupéfiante, pour Crescence, puisqu'elle rencontrait, pour la première fois ici, un homme qui connaissait un peu son pays. Debout devant lui, la figure rouge et fascinée, elle s'inclina maladroitement, flattée, quand il en vint à plaisanter, imitant le patois tyrolien, lui demanda si elle savait iodler et encore d'autres bêtises de jeune homme. Pour finir, amusé de lui-même, il lui envoya une grande claque sur le derrière à la mode tout affable de la campagne et la congédia en riant : « Va donc, ma bonne Cenci, et voilà encore deux couronnes pour toi en souvenir de la vallée du Ziller. »

Certes, ce qui s'était passé n'était à proprement parler ni dramatique ni significatif. Mais cet entretien de cinq minutes eut sur la sensibilité, souterraine comme un poisson, de cet être obtus, l'effet d'une pierre tombée dans un marais – des cercles mouvants se dessinent, d'abord progressifs et indolents, puis continuent leurs lourdes ondulations pour atteindre très lentement le bord de la conscience. C'était la première fois depuis des années que cette femme, maussade avec acharnement, avait tenu une conversation avec un être humain, et la Providence avait voulu, par extraordinaire, que le premier homme à lui parler connût ce lieu perdu dans l'enchevêtrement rocheux de ses montagnes, et qu'un jour il eût même mangé un rôti de cerf qu'elle avait préparé. À cela s'ajoutait cette claque sans façon sur le derrière, qui dans le langage campagnard fait en somme figure d'avances et de vues déclarées sur une drôlesse. Et, si Crescence n'avait pas l'outrecuidance d'y songer, ce monsieur élégant et distingué avait donc posé envers elle une revendication de cette espèce ; la familiarité physique fit bien à ses sens assoupis l'effet d'un brusque réveil.

Cette impulsion fortuite avait, ensuite, fait émerger et remuer couche après couche la terre inculte qu'elle était, jusqu'à finir par en libérer, incertain d'abord, puis de plus en plus clair, un sentiment nouveau, pareil à la

révélation soudaine et inopinée d'un chien qui, parmi toutes les silhouettes sur deux jambes qui l'entourent, en reconnaît un jour une comme son maître : à compter de cette heure, il le suit, saluant celui que le destin lui a envoyé pour supérieur en remuant la queue ou en aboyant, il s'y soumet de son plein gré et marche dans ses traces pas à pas, obéissant. Ce fut ainsi que, dans le cadre obtus de Crescence, qui n'enfermait jusqu'alors que les cinq notions de toujours : argent, marché, fourneau, église et lit, il pénétra un nouvel élément, qui exigeait de la place et poussa brutalement sur le côté tout principe antérieur. Sa cupidité de paysanne était telle que, une fois qu'elle avait acquis quelque chose, jamais plus elle ne le laissait échapper de ses mains dures ; de même, elle absorba sous sa peau ce nouvel élément, jusqu'à ce qu'il atteignît le domaine trouble et flottant de ses sens inertes. Bien sûr, il fallut un certain temps pour que la métamorphose apparût au grand jour ; et même les premiers indices en étaient totalement invisibles, comme ceux-ci : elle brossait par exemple les vêtements et les chaussures du baron avec un soin particulièrement frénétique, alors qu'elle abandonnait les vêtements et les chaussures de la baronne aux soins de la fille de chambre. On la voyait aussi plus souvent dans les couloirs et les chambres, accourant dans un empressement zélé dès qu'elle entendait la clef cliqueter dans la serrure de la porte d'entrée afin de débarrasser le maître de son manteau et de sa canne. Elle redoubla d'attention quant à sa cuisine, faisant même l'effort de demander son chemin à travers l'inconnu pour se rendre aux grandes halles, dans l'unique but d'acheter un rôti de cerf. Et même sa mise portait les signes d'un plus grand soin.

Les premiers rejetons de ce sentiment nouveau avaient mis une à deux semaines pour se résoudre à quitter le monde intérieur de Crescence. Et il fallut encore des semaines et des semaines pour qu'une deuxième pensée vînt à pousser sur cette première pulsion, prenant au cours de sa croissance incertaine des couleurs et une silhouette franches. Ce deuxième sentiment n'était autre qu'un sentiment complémentaire du premier : une haine tout d'abord sourde, progressive mais émergeant dévoilée et sans fard contre l'épouse du baron, contre la maîtresse qui pouvait habiter, dormir, parler avec lui sans pourtant avoir pour lui le même respect dévoué qu'elle-même. Soit qu'elle eût – à présent qu'elle y prêtait malgré elle plus d'attention – assisté à l'une de ces scènes honteuses lors desquelles le maître idolâtré était humilié

de façon abjecte par sa femme exaspérée, soit que par contraste, la familiarité joviale du maître donnât deux fois plus de poids à la réserve hautaine et à l'inhibition de l'Allemande du Nord. En tous cas, elle opposa subitement à cette femme sans soupçon une sorte de révolte, une hostilité mordante, hérissée de mille petites piques et malveillances. Ainsi, la baronne devait toujours sonner au moins deux fois pour que Crescence se pliât à son appel, ce qu'elle faisait avec une lenteur visible et une mauvaise volonté qu'elle affichait clairement ; et ses épaules levées indiquaient alors qu'elle était toujours, dès le départ, décidée à résister. Elle recevait ordres et instructions d'un air si renfrogné que la baronne ne savait jamais si elle s'était bien fait comprendre ; mais si pour s'en assurer elle répétait sa demande, elle recevait pour toute réponse un hochement de tête maussade ou un : « 'L'avez d'jà dit ! » de dédain. D'autres fois, alors que, juste avant de sortir pour le théâtre, la maîtresse allait déjà nerveusement de pièce en pièce, voilà qu'une clef importante s'avérait introuvable, pour être découverte une demi-heure plus tard dans un coin insolite. Crescence se plaisait régulièrement à oublier les messages et les appels téléphoniques destinés à la baronne ; celle-ci l'interrogeait-elle, qu'elle lui jetait au visage sans le moindre signe de regret, un rude et laconique : « Ben ! j'ai oublié… » Elle ne la regardait jamais dans les yeux, peut-être par peur de ne pouvoir retenir sa haine.

Pendant ce temps, les désaccords du ménage conduisaient à des scènes de plus en plus fâcheuses entre les époux : peut-être les manières renfrognées de Crescence et leur provocation inconsciente avaient-elles aussi leur part dans l'irritation de la maîtresse, plus fantasque de semaine en semaine. D'être restée trop longtemps fille lui avait affaibli les nerfs, l'indifférence de son mari et les impertinences hostiles du personnel de maison l'ulcérèrent encore, et l'équilibre psychique de la maîtresse tourmentée vacilla tant et plus. On donnait bromure et Véronal à son irritation, en vain ; la fibre surexcitée de ses nerfs rompait si violemment lors des disputes qu'elle en arriva à des crises de larmes et des états hystériques, sans pour autant recevoir la compassion de personne, ni même l'ombre d'une main secourable. Enfin, on appela un médecin qui lui préconisa un séjour de deux mois dans un sanatorium, proposition agréée par son époux avec un souci tellement soudain, contrastant avec son indifférence habituelle, que cela réveilla la méfiance de la femme et qu'elle commença par s'y opposer. Mais pour finir, il fut décidé qu'elle

partirait, et la chambrière fut désignée pour l'accompagner, laissant dans la demeure vide Crescence seule au service du maître.

Apprendre qu'elle seule serait chargée de veiller sur monsieur mit pour Crescence le feu aux poudres. Comme si l'on avait secoué vivement, ainsi qu'une bouteille magique, tous ses élans et sa vigueur, il jaillit des profondeurs de son être un dépôt de passion oublié qui déteint totalement sur l'ensemble de son comportement. Cette femme inerte, cette lourdaude vit fondre d'un coup la raideur gelée de ses membres ; depuis qu'elle avait appris cette nouvelle électrisante, c'était comme si ses articulations étaient soudain devenues légères et son pas, rapide et leste. Elle se mit, sitôt qu'il fut question des préparatifs du voyage, à traverser et retraverser les pièces, à monter et descendre les escaliers, faisant sans qu'on le lui demandât, toutes les valises et les hissant de ses mains sur la voiture. Puis, lorsque le baron rentra de la gare à la fin de la soirée, qu'il mit sa canne et son manteau dans les mains de celle qui accourait, zélée, et qu'il fit, dans un soupir de soulagement : « Enfin expédié ! », il se passa alors quelque chose de surprenant. Car, subitement, les lèvres pincées de Crescence, qui comme tout animal ne riait jamais, s'étirèrent et s'allongèrent de façon saisissante. Sa bouche se tordit, forma une large diagonale, et tout à coup surgit en plein milieu de son visage bêtement éclairé, un rictus tellement large et plein d'aisance animale que le baron surpris et gêné à cette vue, honteux d'avoir laissé poindre cette familiarité mauvaise, gagna sa chambre sans un mot.

Mais cette seconde fugace de malaise passa bien vite et, dès le lendemain, tous deux, maître et servante, s'accordèrent pour respirer d'un souffle commun un silence délicieux et une indépendance bienfaisante. L'absence de la maîtresse avait comme soufflé les nuages qui planaient dans l'atmosphère : l'époux libéré, heureux de n'avoir plus à rendre de comptes, rentra tard dès le premier soir ; et l'empressement taciturne de Crescence lui offrit un contraste bienfaisant avec l'accueil bien trop loquace de sa femme. Crescence se jeta de nouveau dans son ouvrage quotidien avec une passion enthousiaste, se levant tôt tout exprès, faisant tout reluire, astiquant comme une possédée poignées et boutons de portes, mitonnant des menus particulièrement exquis ; et le baron découvrit avec surprise sur la table du premier déjeuner que, pour lui seul, on avait sorti le service précieux, lequel sinon ne quittait son buffet que pour les grandes occasions. Peu attentif d'habitude, il ne put pourtant pas

ignorer les soins attentionnés et presque tendres de cette étrange créature, et, débonnaire comme il l'était au fond, il exprima sans retenue sa satisfaction. Il louait les plats de Crescence, lui jetait ici et là quelques mots gentils, et comme le lendemain, jour de la fête du baron, il trouva un gâteau artistiquement préparé qui portait ses initiales et le motif en sucre glace de ses armoiries. Il lui adressa avec un rire exubérant : « Mais tu me gâtes, Cenci ! Qu'est-ce que je vais devenir, Dieu nous garde, quand ma femme reviendra ? » Qu'un maître s'adressât à ses domestiques avec une telle familiarité, si dépourvue de tact et de retenue qu'elle en devenait cynique, voilà qui eût peut-être surpris dans d'autres pays ; mais pour l'aristocratie de la vieille Autriche, ce n'était en fait rien d'inhabituel : ces manières négligées étaient induites tout autant par la conduite relâchée de tout gentilhomme, à cheval comme à la ville, que par son infini mépris envers le petit peuple. Ainsi, il arrivait à des archiducs cantonnés dans une petite ville de Galicie, le soir, de se faire amener du bordel par leur adjudant quelque fille vulgaire avant de l'abandonner à demi nue à son pourvoyeur, sans se soucier de ce que, le matin venu, toute la racaille populaire se délectât de cette croustillante anecdote. De la même façon, la haute noblesse aimait mieux chasser avec ses propres fiacres et valets d'écurie qu'en compagnie d'un professeur ou d'un riche marchand. Mais cette forme de familiarité, égalitaire à première vue, était accordée et reprise en un tournemain et contredisait fondamentalement ce dont elle avait l'air : il allait de soi qu'elle s'exprimait toujours exclusivement dans le même sens, prenant fin à la seconde même où le maître se levait de table. Et, comme la petite noblesse était toujours dans l'obligation de singer les façons des suzerains, le baron ne se sentait aucune gêne à exprimer son mépris envers sa femme devant cette rustaude tyrolienne ; il était certain de son silence, n'ayant bien sûr pas idée du plaisir et de la passion exaltés avec lesquels cette servante rebelle buvait ce genre de discours pleins de dédain.

Il se plia tout de même pendant quelques jours à une certaine contrainte avant de se débarrasser de ses derniers scrupules. Et, comme de multiples signes avaient averti le baron de sa discrétion, alors redevenu garçon tout à fait, il se mit même à prendre ses aises dans son propre appartement. Sans plus de précisions, au quatrième jour de son célibat, il appela Crescence, lui commanda d'un ton impassible de préparer, pour le soir même, un dîner froid

pour deux et de se mettre au lit ; il s'occuperait lui-même de tout le reste. Crescence reçut l'ordre en silence. Pas un regard, pas un clignement de paupières ne laissait transparaître si, oui ou non, le sens de ses paroles était parvenu jusque derrière ce front bas. Mais elle avait bien compris sa véritable intention, ce que remarqua bientôt son maître, surpris et amusé ; en effet, rentrant du théâtre accompagné d'une petite étudiante en chant, non seulement il découvrit la table savamment dressée et décorée de fleurs, mais il se trouva même que dans la chambre, le lit voisin du sien était ouvert, lui aussi, dans une invite éhontée, et que la robe de chambre en soie ainsi que les pantoufles de sa femme étaient prêtes, pleines d'espoir. Désentravé, le mari ne put que rire malgré lui de l'étendue des soins prodigués par cette créature. Du même coup, la dernière gêne tomba d'elle-même devant sa complicité ancillaire. Au matin, il la sonnait déjà pour qu'elle vînt aider la galante à sa toilette ; ceci scella tout à fait l'entente muette entre eux deux.

Ce fut également ces jours-là que Crescence reçut son nouveau nom. L'étudiante rieuse, qui était en train de travailler Donna Elvire et qui, par dérision, se plaisait à ériger son bon ami en Don Juan, lui avait un jour dit en riant : « Appelle donc ta Leporella ! » Ce nom amusa l'homme, justement par la parodie si grotesque qu'il faisait de la Tyrolienne efflanquée, et le baron ne l'appela plus désormais que Leporella. Crescence avait ouvert de grands yeux ébahis la première fois, mais elle fut ensuite séduite par la mélodie vocale de ce nom incompréhensible et se mit purement à savourer son nouveau baptême comme un anoblissement ; chaque fois que le maître débonnaire l'appelait ainsi, ses minces lèvres s'écartaient l'une de l'autre, découvrant largement ses dents jaunes de cheval et, obséquieuse, remuant la queue, elle s'empressait d'aller recevoir les ordres de monsieur.

Ce nom venait d'une intention parodique : mais la future diva l'avait jeté sur les épaules de la singulière créature avec une justesse involontaire, comme un habit sonore qui lui allait tout simplement à merveille. En effet, comme le compère et bon vivant de Da Ponte, cette vieille fille fossilisée et ignorante de l'amour se réjouissait des aventures de son maître avec une fierté caractéristique. Était-ce la pure satisfaction de trouver bientôt, chaque matin, le lit de la femme violemment haïe, défait et déshonoré par tel ou tel jeune corps, ou partageait-elle en secret la jouissance de son maître – en tous cas, la vieille fille sévère et bigote déploya un zèle quasi fervent à se rendre

utile à toutes les aventures de son maître. Certes, des décennies de labeur avaient gommé le sexe de son corps usé, et aucun désir ne l'animait plus depuis longtemps ; mais, en entremetteuse, elle se chauffa voluptueusement au plaisir d'apercevoir quelques jours plus tard une deuxième femme dans la chambre, et bientôt même une troisième. Cette complicité, ainsi que le parfum pétillant de l'atmosphère érotique, agirent comme un produit miracle qui raviva ses sens endormis. Crescence devint véritablement Leporella, fraîche, animée et gambadant comme ce gai luron ; comme soulevés par le feu débordant de cette brûlante contribution, de nouveaux traits apparurent dans son être, une multitude de petites ruses, malices et subtilités, une tendance à l'indiscrétion, à la curiosité, à se tenir aux aguets comme à galoper. Elle écoutait à la porte, épiait au trou des serrures, farfouillait dans la chambre et les lits, montait et descendait l'escalier d'un bond, mue par une étrange excitation dès que son flair de chasseur sentait une nouvelle proie et, progressivement, cette alerte, cette participation curieuse et avide façonnèrent dans son ancienne coquille de torpeur vide un genre d'être, humain et vivant. À l'étonnement général des voisins, Crescence devint soudain civile, elle bavardait avec les bonnes, plaisantait maladroitement avec le facteur, commença à s'engager dans des commérages et des ragots avec les vendeuses ; et, un soir, comme on éteignait les lumières de la cour, les domestiques entendirent en passant devant leur chambre un curieux bourdonnement en provenance de la fenêtre, depuis longtemps muette : à mi-voix, gauche et grinçante, Crescence chantait un de ces chants alpins comme ceux des vachères, le soir sur la prairie. Le timbre cassé, la mélodie sortait fausse de lèvres inaccoutumées, monotone, et cahotait péniblement ; et pourtant, c'était un son bizarrement poignant et inconnu. Pour la première fois depuis son enfance, Crescence essayait de chanter ; et il y avait quelque chose de touchant dans ces notes, venues de la nuit des temps, qui butaient, remontant péniblement à la lumière.

Que la victime de son charme involontaire se fût si curieusement transformée, le baron n'y vit que du feu : car qui se tourne vers sa propre ombre ? On la sent glisser derrière ses pas, fidèle et muette, se hâter parfois au-devant comme quelqu'un que l'on ne connaît pas encore, mais on se donne si rarement la peine d'observer ses contours parodiques et de reconnaître son moi dans cette distorsion ! Tout ce que le baron remarquait,

chez Crescence, c'était qu'elle était toujours prête à servir, tout à fait silencieuse et dévouée jusqu'au sacrifice. Et c'étaient justement ce silence, cette distance naturelle dans toutes les situations confidentielles qui lui étaient particulièrement bienfaisants ; il lui glissait parfois mollement, comme on caresse un chien, quelques mots gentils, plaisantait aussi quelquefois avec elle, lui pinçait de bon cœur le lobe de l'oreille, lui offrait un billet ou une place de théâtre – pour lui, des bagatelles qu'il tirait sans y penser de la poche de son gilet, mais pour elle, des reliques qu'elle gardait avec respect dans son coffret de bois. Il s'habitua peu à peu à penser tout haut devant elle, et même à la charger de commissions compliquées ; et plus il lui donnait de marques de sa confiance, plus elle redoublait de reconnaissance et de zèle. Elle se mit à flairer, chercher, pressentir grâce à un nouvel instinct, guetter tous les souhaits du maître et même les prévenir ; toute la vie, les aspirations et le vouloir de Crescence semblaient avoir quitté son corps pour passer dans celui du maître ; elle voyait tout par ses yeux, écoutait tout avec ses sens, se plaisait à toutes ses joies et ses conquêtes dans un enthousiasme presque vicieux. Elle rayonnait si un nouvel être féminin franchissait le seuil, et jetait un regard de dépit, comme déçue dans son attente, si le baron rentrait le soir sans une compagnie charmante. Naguère en léthargie profonde, sa réflexion travaillait à présent avec tout autant de fougue et de promptitude qu'auparavant ses mains seules ; et ses yeux brillaient, étincelaient d'une lumière nouvelle et vigilante. Quelqu'un s'était réveillé dans la bête de somme harassée et lasse – quelqu'un d'obtus, de renfermé, d'astucieux et de dangereux, de pensant et d'affairé, d'inquiet et d'intrigant.

Un jour que le baron rentrait à l'avance chez lui, il se figea, surpris : n'avait-on pas entendu, grésillants, un gloussement et un rire étranges derrière la porte de la cuisine, où cette femme restait immuablement muette ? Alors déjà, se frottant les mains sur son tablier, Leporella sortait par la porte ouverte, à la fois effrontée et embarrassée. « 'Scusez-moi, m'sieur », dit-elle avec le regard qui essuyait le sol. « Mais y'a là la fi' du pâtissier… une jolie fi'… 'l'aimerait tellement rencontrer m'sieur. » Le baron la regarda étonné, sans trop savoir s'il devait être ulcéré par tant de familiarité éhontée ou s'amuser de ses talents dévoués d'entremetteuse. Sa curiosité masculine prit finalement le dessus : « Fais-la moi donc voir. »

La jeune fille, un petit bouchon de seize ans blond et frais que Leporella

avait attiré à elle par des cajoleries, arriva dans un gloussement embarrassé devant la porte, les joues en feu, poussée en avant avec une insistance grandissante par la servante ; et elle tourna maladroitement sur elle-même devant cet homme élégant, qu'en effet elle avait souvent observé avec une admiration à moitié enfantine depuis la boutique d'en face. Le baron la trouva jolie et lui proposa d'aller prendre le thé dans sa chambre. Ne sachant si elle devait accepter, la jeune fille se tourna vers Crescence. Mais celle-ci avait déjà disparu dans la cuisine avec une hâte manifeste, et à l'invitée de cette aventure il ne resta donc plus d'autre choix que de donner suite, rougissante et curieuse, à la dangereuse invitation.

Mais la nature ne fait pas de saut : même si l'influence d'une passion brouillonne et pervertie avait fait émerger un certain mouvement de l'esprit dans cet être abruti à l'ossature épaisse, chez Crescence cette réflexion bornée et toute neuve n'allait pas plus loin que l'événement qui suivait, et en cela elle restait analogue aux instincts les plus immédiats des animaux. Tout emmurée dans son obsession à servir le maître qu'elle aimait comme aime un chien, Crescence oublia totalement sa femme absente. Son réveil n'en fut que plus terrible : il tomba sur elle comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, un matin où, bourru et contrarié, le baron entra, une lettre à la main et lui annonça qu'elle pouvait tout remettre en ordre dans la maison, sa femme rentrant du sanatorium le lendemain. Crescence resta immobile, blafarde, la bouche ouverte d'effarement : la nouvelle lui avait fait l'effet d'un coup de couteau. Elle ouvrait de grands yeux fixes, fixes comme si elle n'avait pas compris. Et la foudre lui avait si immensément, si effroyablement défait le visage que le baron se dit qu'il devait la tranquilliser quelque peu, par un mot léger : « On dirait que ça ne te réjouit pas non plus, Cenci. Mais enfin ! on n'y peut rien. »

Mais alors, il se mit encore à pleuvoir quelque chose sur le visage pétrifié. Cela se frayait un chemin depuis les profondeurs, comme montant des viscères, spasme violent qui colorait peu à peu d'un rouge sombre les joues encore blanches comme un linge. Montant très lentement, puisé par de rudes secousses du cœur, quelque chose jaillit : la gorge tremblait sous l'effort du passage. Et finalement, ce fut en haut, sortant sourdement d'entre les dents serrées : « Hon… Hon… peut… on peut ben faire que'qu'chose… »

C’était sorti durement, comme un coup mortel. Et le visage déformé se serra dans une détermination si méchante et sinistre après cette invitation que le baron s’effraya malgré lui et recula stupéfait. Mais déjà Crescence se détournait à nouveau et commençait à astiquer un mortier en cuivre, avec un zèle aussi spasmodique que si elle avait voulu se briser les doigts.

Au retour de la maîtresse, la tempête se déchaîna de nouveau dans la maison, faisant claquer les portes, traversant brusquement les pièces en mugissant et balayant hors de la demeure comme un courant d’air son atmosphère lourde et bonne. Peut-être la femme trompée avait-elle appris par des dénonciations du voisinage et des lettres anonymes quel usage abusif et indigne du droit du maître de maison celui-ci avait fait, ou était-ce la mauvaise humeur nerveuse, manifeste et sans retenue, avec laquelle il l’avait accueillie ; – il reste que les deux mois de sanatorium semblaient avoir peu servi la femme et ses nerfs toujours tendus, près de rompre, car les crises de larmes alternaient de temps à autre avec les menaces et les scènes d’hystérie. Les relations devenaient de jour en jour plus insupportables. Le baron brava encore mâlement l’assaut des reproches, quelques semaines durant, grâce à sa courtoisie jusqu’à présent éprouvée, et rétorquait évasivement, l’exhortant à la patience sitôt qu’elle le menaçait de divorcer ou d’écrire à ses parents. Mais c’était justement cette indifférence froide, dénuée de tendresse, qui enfonçait cette femme, sans ami et cernée de toutes parts par une hostilité secrète, toujours plus profond dans une agitation toujours plus nerveuse.

Crescence s’était complètement cuirassée dans son ancien silence. Mais ce silence était devenu agressif et menaçant. À l’arrivée de sa maîtresse, elle s’entêta à rester dans la cuisine et évita, quand finalement on l’appela, de saluer la femme qui rentrait. Les épaules levées, butées, elle se tenait raide comme un piquet et répondit à toutes les questions d’un ton si bourru que l’impatiente se détourna bientôt ; dans le dos de cette femme ignorante, Crescence décocha pourtant toute sa haine mise de côté en un seul regard. Son sentiment cupide se sentait injustement dépouillé par ce retour ; elle était enlevée au plaisir passionné avec lequel elle jouissait de sa servitude, elle se voyait reléguée dans la cuisine et au fourneau, dépossédée du nom familier de Leporella. Car le baron circonspect se gardait, devant sa femme, de témoigner une quelconque sympathie à Crescence. Mais parfois, épuisé par les scènes horripilantes et en manque de quelque réconfort, lorsqu’il avait besoin d’air,

il se glissait jusque dans la cuisine, s'asseyait non loin d'elle sur l'un des tabourets de bois dur, simplement pour pouvoir gémir : « Je ne peux plus le souffrir. »

Ces instants où le maître idolâtré fuyait un excès de tension pour trouver refuge auprès d'elle faisaient le plus grand bonheur de Leporella. Jamais elle ne se risquait à répondre ni à le consoler ; repliée sans un mot sur elle-même, elle restait assise, ne levant que parfois un œil attentif, compatissant et tourmenté sur le dieu agenouillé, et pour lui cette participation muette était bienfaisante. Mais lorsqu'il quittait ensuite la pièce, elle avait de nouveau cette ride féroce qui lui montait en rampant jusqu'au front, et ses mains lourdes épuisaient leur fureur en la plantant, au cœur d'une viande sans défense, ou en la broyant, en même temps qu'elles récuraient bols et couverts.

Enfin, l'atmosphère du retour, saturée, étouffante, éclata en une décharge orageuse : au cours de l'une de ces scènes inhospitalières, le baron avait fini par perdre patience, quittant d'un seul bond sa position d'écolier impassible et soumis, pour claquer sur lui la porte avec fracas. « Cette fois, j'ai mon compte ! », cria-t-il, avec une telle fureur que les fenêtres tintèrent jusque dans la dernière pièce. Et encore brûlant de courroux, le visage écarlate, il sortit en courant dans la cuisine jusqu'à Crescence, qui tremblait comme une feuille tendue : « Apporte-moi sur-le-champ ma valise et mon fusil ! Je pars une semaine à la chasse. Le démon en personne ne tiendrait pas plus longtemps dans cet enfer ; il faut qu'on en finisse ! »

Crescence le regarda avec transport : c'était bien de nouveau le maître ! Et un rire âpre monta en gargouillant de sa gorge : « M'sieur a ben raison, y' faut qu'on en finisse. » Alors, tressaillant d'empressement, courant de pièce en pièce, elle enleva tout des armoires et des tables et le rassembla en un éclair, chaque nerf de cette fruste créature vibrant d'excitation et d'avidité. Elle porta ensuite elle-même en bas, la valise et le fusil, jusqu'à la voiture. Mais alors qu'il cherchait un mot de remerciement pour son zèle, sa vue le fit reculer d'effroi. Car sur ses lèvres serrées était revenu, en rampant, ce large rire sournois qui n'avait pas cessé de l'effrayer. Il ne put s'empêcher de penser malgré lui, en la voyant ainsi à l'affût, au geste d'un animal ramassé sur lui-même et prêt à bondir. Mais elle se ressaisit, courbant l'échine, et

murmura d'une voix seulement rauque, avec une familiarité presque offensante : « Bon voyage, m'sieur, j'm'occupe de tout. »

Trois jours plus tard, le baron fut rappelé de la chasse par un télégramme pressant. Son cousin l'attendait à la gare. Et, déjà inquiet, il comprit au premier coup d'œil qu'il s'était produit quelque chose de fâcheux, car son cousin avait le regard instable et nerveux. Après quelques mots de ménagement en préambule, il apprit que l'on avait retrouvé le matin même, sa femme morte dans son lit, la chambre pleine de gaz d'éclairage. Qu'il s'agît d'une distraction fortuite était exclu, car en ce mois de mai cela faisait longtemps que l'on ne se servait plus du poêle à gaz ; et l'on pouvait d'ores et déjà reconnaître que la malheureuse avait eu l'intention de se suicider, car elle avait pris la veille son Véronal avec elle. S'y ajoutaient les déclarations de la cuisinière, Crescence, qui était restée seule dans la maison ce soir-là et avait entendu la malheureuse retourner dans le vestibule pendant la nuit, sans doute dans l'intention d'ouvrir le gazomètre que l'on avait fermé avec soin. Le médecin légiste appelé sur l'affaire, en l'apprenant, avait également déclaré le cas résolu et enregistré le suicide.

Le baron se mit à trembler. Lorsque son cousin mentionna le témoignage de Crescence, il sentit son sang se figer subitement dans ses doigts ; une pensée désagréable, ignoble, déferla en lui comme une nausée. Mais il réprima ce sentiment bouillonnant, accablant, et sans volonté il laissa son cousin le conduire à la demeure. On avait déjà emporté le corps ; ses proches attendaient dans le salon de réception avec des mines hostiles et sinistres ; leurs condoléances étaient aussi froides que des couteaux. Avec une insistance sûrement accusatrice, ils déplorèrent de devoir mentionner le fait qu'il n'était plus possible d'étouffer le « scandale », car, le matin, la bonne s'était ruée au bas des escaliers, puis dehors, avec des cris perçants : « Madame s'est tuée ! » Et ils avaient ordonné un enterrement discret – de nouveau, les coups de couteau pleuvaient sur lui –, la curiosité de la communauté ayant hélas déjà été attisée par de multiples commérages. Assombri, il écoutait avec désarroi, quand son regard, involontairement levé, rencontra la porte verrouillée de la chambre avant de se retirer lâchement. Il essayait de suivre le fil de quelque raisonnement qui n'avait de cesse de

rouler en lui, le mettant au supplice, mais ces discours vides et venimeux l'embrouillaient. Ses proches restèrent encore une demi-heure à l'encercler, noirs et volubiles, puis ils prirent congé l'un après l'autre. Il resta de nouveau seul dans la pénombre vide de la pièce, tremblant comme sous un coup sourd, le front douloureux et les articulations rompues.

On frappait à la porte. « Entrez ! », sursauta-t-il. Et déjà, dans son dos, un pas hésitant s'approchait, un pas rude, glissant, traînant, qu'il connaissait bien. Un frisson d'épouvante le saisit soudain ; il sentait sa vertèbre cervicale fermement rivée tandis que sa peau, des tempes jusqu'aux genoux, était parcourue d'un frisson glacé. Il voulut se retourner, mais ses muscles refusèrent. Il resta ainsi, debout au milieu de la pièce à trembler sans un son, les mains de marbre, ballantes, tout en discernant très précisément ce que cette immobilité coupable dégageait de lâcheté. Mais en vain mobilisa-t-il toutes ses forces ; ses muscles ne lui obéissaient pas. Alors, d'un ton très neutre, avec la sobriété la plus impassible et la plus sèche, derrière lui la voix fit : « J'voulais juste savoir si m'sieur mangera à la maison ç'soir, ou dehors. » Le baron était saisi de frémissements de plus en plus violents et le froid glacial lui était déjà monté jusque dans la poitrine. Il lui fallut encore une troisième tentative pour finalement réussir à pousser un : « Non, je ne mange rien pour l'instant. » Puis ce pas traînant quitta la pièce ; lui n'avait pas le courage de se retourner. Et, soudain, sa torpeur fut rompue : il était secoué de frissons, nauséeux ou spasmodiques. D'un coup, il se lança contre la porte, tourna en tressaillant la clef pour que ce pas, ce pas haï qui le suivait comme un fantôme ne l'approchât pas de nouveau. Puis il se jeta dans le fauteuil pour étouffer une pensée qu'il ne voulait pas avoir à l'esprit, et qui pourtant montait en lui en rampant, froide et gluante comme un escargot. Et cette pensée obsédante dont le contact le dégoûtait emplit tout son être, irrésistible, visqueuse et répugnante, et l'accompagna tout au long de cette nuit blanche et des heures qui suivirent, même à l'enterrement alors que, silencieux et vêtu de noir, il se tenait à la tête du cercueil.

Le lendemain de l'enterrement, le baron quitta hâtivement la ville : tous les visages lui étaient devenus par trop insupportables ; ils avaient au milieu de leur compassion (ou n'était-ce qu'une impression ?) un regard étrangement observateur et inquisiteur qui le tourmentait. Et même les choses mortes avaient des voix méchantes, accusatrices ; chaque meuble de la

demeure, mais tout particulièrement ceux de la chambre où l'odeur douceâtre du gaz semblait imprégner encore tous les objets, le repoussait si, par mégarde, il faisait mine d'ouvrir la porte. Mais le cauchemar insupportable de son sommeil et de son éveil, c'était l'impassibilité froide, insouciante, de son ancienne intime qui, comme si rien du tout ne s'était passé, allait et venait d'un bout à l'autre de la maison. Depuis cette seconde, à la gare, où son cousin l'avait nommée, il tremblait avant chacune de leurs rencontres. À peine entendait-il son pas qu'une agitation nerveuse, précipitée, s'emparait de lui : il ne supportait plus de voir, de souffrir ces allées et venues traînantes et impassibles, ce flegme froid et muet. Le dégoût le saisissait, rien que de penser à elle, à sa voix grinçante, ses cheveux gras, son insensibilité stupide, animale, impitoyable ; et il était, dans sa fureur, aussi en fureur contre lui-même pour n'avoir pas la force de rompre violemment, comme une corde, ce lien qui lui étranglait la gorge. Il ne vit donc qu'une seule issue : la fuite. Il fit en secret ses valises, sans lui en dire un mot, ne laissant derrière lui qu'un billet hâtif disant qu'il était parti chez des amis en Carinthie.

Le baron resta absent tout l'été. Rappelé d'urgence à Vienne un jour pour régler la succession, il préféra venir en secret, loger à l'hôtel, sans en aviser l'oiseau de mort perché obstinément dans la maison. Crescence ne sut rien de sa présence, ne parlant à personne. Inoccupée, sombre comme une chouette, elle restait immobile tout le jour dans la cuisine, recevant ordres et compensation monétaire par l'avocat du baron ; de ce dernier, elle resta sans nouvelle. Il n'écrivait pas et ne lui fit rien savoir. Aussi restait-elle assise en silence, à attendre ; son visage durcit et s'amaigrit, ses gestes reprirent leur raideur et ce fut ainsi, à attendre et attendre encore, qu'elle traversa de longues semaines, dans un mystérieux état de torpeur.

À l'automne cependant, des affaires urgentes que le baron avait à régler ne lui permirent pas de prolonger plus son séjour, et il dut réintégrer sa demeure. Il resta sur le pas de la porte, hésitant. Passer deux mois en compagnie d'amis intimes lui avait presque permis d'oublier ; mais à présent qu'il devait entrer, de nouveau se confronter en personne à son cauchemar, à sa complice peut-être, il sentait exactement le même spasme l'oppresser, lui soulever le cœur. Marche après marche, comme il gravissait l'escalier de plus en plus lentement, la main invisible se refermait elle aussi de plus en plus haut sur sa gorge. Pour finir, il lui fallut rassembler violemment toute la force

de sa volonté pour forcer ses doigts paralysés à faire tourner la clef dans la serrure.

Crescence accourut depuis la cuisine dès qu'elle en entendit le bruit. Lorsqu'elle le vit, elle resta blême un instant puis, tout en s'inclinant, elle saisit le bagage qu'il avait posé au sol. Mais elle oublia de lui présenter ses salutations. Il ne dit pas un mot non plus. Muette, elle porta son sac dans sa chambre, et il la suivit, muet. Muet, il attendit en regardant par la fenêtre qu'elle eût quitté la pièce. Puis il tourna hâtivement la clef dans la porte de la chambre.

C'étaient pour elle les premières salutations depuis des mois.

Crescence attendit. Et le baron attendit, pareillement, dans l'espoir que cet horrible spasme d'épouvante se calmât. Mais il n'y eut pas d'amélioration. Même avant de la voir, rien qu'à entendre son pas dans le couloir au-dehors, le malaise montait, vibrant en lui. Il ne touchait pas au petit déjeuner, fuyait la maison à la hâte tous les matins sans lui adresser un mot et restait dehors jusque tard dans la nuit, uniquement pour éviter sa présence. Les deux ou trois ordres qu'il était obligé de lui donner, il le faisait en détournant le visage. Cela le saisissait à la gorge, de respirer l'air de la même pièce que ce spectre.

Crescence restait cependant muette tout le jour sur son tabouret de bois. Elle ne se préparait plus de repas. Tous les plats lui répugnaient ; elle fuyait tout être humain. Elle restait seulement assise dans l'attente d'un seul sifflement de son maître, le regard craintif, comme un chien battu qui sait qu'il a fait quelque chose de mal. Sa conscience obtuse ne comprenait pas très bien ce qui s'était passé, hormis que son dieu et maître l'évitait et ne voulait plus d'elle ; c'était la seule chose qui pénétrât en elle et qui s'y imposât.

Le troisième jour qui suivit le retour du baron, la sonnette tinta. Un homme tranquille, les cheveux gris et le visage bien rasé, une valise à la main, se tenait devant la porte. Crescence voulut le renvoyer. Mais l'intrus s'obstinait à prétendre qu'il était le nouveau domestique, que le maître l'avait mandé pour dix heures et qu'elle devait l'annoncer. Crescence devint blanche comme la craie, se figea un instant, les doigts écartés, suspendus en l'air. Puis

sa main retomba comme un oiseau abattu. « ’Z’avez qu’à y aller vous-même », asséna-t-elle, le laissant étonné, retournant à la cuisine et fermant la porte à clé dans un cliquetis.

Le domestique resta. À compter de ce jour, le maître n’eut plus besoin de s’adresser à elle ; toutes ses commissions passaient par le vieux et tranquille majordome. Ce qui se passait dans la maison, elle l’ignorait ; tout coulait froidement sur elle comme les vagues sur une pierre.

Cet état oppressant dura deux semaines, rongeant Crescence comme une maladie. Son visage était devenu aigu et anguleux, ses cheveux subitement gris sur les tempes. Ses mouvements se pétrifièrent tout à fait. Elle restait presque tout le temps muette comme un bout de bois sur son tabouret de bois, contemplant d’un regard vide la fenêtre vide ; mais si elle travaillait, c’était avec une violence et une rage qui ressemblaient à un accès de fureur.

Au bout de ces deux semaines, le domestique entra tout exprès dans la chambre de son maître et, à la modestie avec laquelle il attendait, le baron comprit qu’il souhaitait l’entretenir de quelque chose de spécial. Le domestique s’était déjà plaint une fois de cet être renfrogné qu’il appelait avec mépris « l’empotée du Tyrol » et avait proposé de la congédier. Mais plus tard, le baron, que cela gêna ou troubla d’une façon ou d’une autre, avait fait comme s’il n’avait pas entendu sa suggestion. Pourtant, si le domestique s’était alors retiré avec une révérence, il persista cette fois dans son opinion, prenant une mine étrange, presque embarrassée, et finit par bredouiller qu’il ne faudrait pas que monsieur le trouvât ridicule, mais… qu’il ne pouvait… non, qu’il ne pouvait pas le dire autrement… elle lui faisait… peur ! Cette chose fermée et maligne était insupportable, et monsieur le baron ignorait totalement quel dangereux personnage il avait chez lui.

Malgré lui, l’homme mis en garde sursauta. À quoi pensait-il ; qu’entendait-il par là ? Alors le domestique modéra son allégation malgré tout ; il ne pouvait certes rien dire de précis, mais il avait le sentiment que ce personnage était un animal enragé… qui pourrait, pour un rien, faire du mal à quelqu’un. La veille, en se tournant pour lui transmettre une directive, il avait saisi un regard insolite… c’était vrai, un regard n’en disait pas long, mais il lui avait semblé qu’elle voulait lui sauter à la gorge. Et depuis elle lui faisait peur, oui, il avait peur de toucher aux plats qu’elle préparait. « Monsieur le

baron ignore totalement, fit-il pour conclure son rapport, de quel dangereux personnage il s'agit. Elle ne parle pas, n'exprime rien, mais j'ai comme l'impression qu'elle pourrait commettre un meurtre. » Sursautant, le baron regarda l'accusateur abruptement. Avait-il entendu quelque chose de précis ? Est-ce que quelqu'un lui avait rapporté un soupçon ?

Il sentit ses doigts se mettre à trembler et reposa son cigare précipitamment, pour ne pas que la nervosité de ses doigts se dessinât aussi dans l'air. Mais le vieil homme avait un visage parfaitement innocent… non, il ne pouvait rien savoir. Le baron hésita. Puis il soutint soudain son propre désir et trancha : « Un peu de patience. Mais si elle se montre encore inamicale, tu n'auras qu'à lui signifier son renvoi sur ma demande. »

Le domestique fit une révérence et le baron enfin libre se retira. Chaque fois qu'il repensait à cette créature mystérieuse et menaçante, cela lui obscurcissait la journée. Le moment le mieux choisi, serait, se dit -il, quand il ne serait pas chez lui , peut-être pour Noël – la simple pensée de la délivrance attendue lui fit un bien profond. Oui, ce serait cela le mieux, pour Noël, réaffirma-t-il pour se donner du courage, quand je serai loin.

Mais le lendemain déjà, à peine avait-il réintégré sa chambre après déjeuner que l'on frappa à la porte. Levant les yeux de son journal sans réfléchir, il maugréa : « Entrez ! » Alors déjà ce pas haï, rude, qui ne cessait d'arpenter ses rêves, glissait vers lui. Il sursauta : ainsi qu'une tête de mort, pâle et crayeux, le visage ossifié flottait au-dessus de la silhouette grêle et noire. Son épouvante se mêla d'une certaine compassion lorsqu'il vit le pas de cet être tout recroquevillé sur lui-même s'arrêter humblement, apeuré, au bord du tapis. Afin de cacher sa stupeur, il s'efforça de prendre un air innocent. « Alors, qu'y a-t-il, Crescence ? » demanda-t-il. Mais cela ne sortit pas comme il l'avait voulu, jovial et franc ; contre son gré, le ton de la question était brutal et méchant.

Crescence ne bougea pas. Elle avait le regard enfoncé dans le tapis. Elle finit par expulser, comme de son pied on envoie fracasser quelque chose : « Le domestique m'a r'merciée. 'L'a dit que m'sieur m'congédiait. »

Le baron se leva troublé et gêné. Que cela survînt si tôt, il ne s'y attendait pas. Aussi commença-t-il à bégayer en tournant autour de la question : il ne

fallait pas le prendre si mal, elle devrait tenter de s'entendre avec le reste du personnel, et encore d'autres choses du même genre au fur et à mesure qu'elles lui venaient aux lèvres.

Mais Crescence restait immobile, son regard fixe planté dans le tapis, les épaules contractées. Avec une obstination ulcérée, elle gardait la tête baissée comme un taureau, laissait couler tout son aimable laïus, n'attendant qu'un seul mot qui ne venait pas. Et lorsque pour finir, un peu écœuré par ce rôle méprisable de beau parleur qu'il avait ici à tenir pour une domestique, il se tut épuisé, elle resta butée et muette. Puis elle fit, indocile : « Mais j'voulais juste savoir, est-c'que c'est m'sieur l'baron lui-même qu'a donné à l'Anton ordre de m'congédier ? »

Elle avait lancé cela durement, malgré elle, violemment. Et lui, le reçut comme un choc dans ses nerfs déjà éprouvés. Était-ce une menace ? Une provocation ? Et, d'un seul coup, toute lâcheté et toute compassion s'évanouirent en lui. Toute la haine et le dégoût qu'il avait accumulés pendant des semaines, jaillirent brûlants, avec le désir de mettre enfin un terme à cela. Et soudain, changeant complètement de ton, avec ce détachement et cette froideur appris au ministère, il confirma, impassible : oui, oui, c'était vrai, il avait en effet laissé au domestique les mains libres pour disposer de toutes les choses du ménage. Quant à lui, il lui souhaitait le meilleur et s'efforcerait de revenir sur son renvoi. Mais si elle persistait à ne pas se comporter aimablement avec le domestique, oui, dans ce cas il était contraint et forcé de renoncer à ses services.

Et rassemblant avec force toute sa volonté, fermement décidé à ne pas céder à l'effroi face à quelque insinuation ou familiarité secrète, il braqua avec ses derniers mots les yeux sur celle qui le menaçait, et la regarda résolument.

Mais le regard que Crescence levait maintenant du sol, timidement, n'était que celui d'un animal blessé à mort et qui voit la meute surgir des buissons, juste devant lui. « Je vous r'mercie… fit-elle encore d'une voix très faible. J'y vais… je n'veux plus importuner m'sieur. »

Et lentement, sans se retourner, elle glissa vers la porte, les épaules courbées, le pas raide, heurté, et sortit.

Au soir, lorsque le baron rentra de l'opéra et tendit la main vers son bureau pour y prendre le courrier qui était arrivé, il remarqua alors quelque chose d'étrange et de rectangulaire. À la lueur des flammes, il identifia un coffret en bois sculpté, de facture rustique. Il n'était pas verrouillé ; méticuleusement rangées, il s'y trouvait toutes les bagatelles que Crescence avait jamais obtenues de lui : quelques cartes de chasse, deux billets de théâtre, un anneau d'argent, le pavé de tous ses billets de banques empilés et, au milieu de tout cela, un instantané pris dans le Tyrol vingt ans auparavant et sur lequel, apparemment effrayée par l'éclair lumineux, elle avait les yeux fixes, ébranlés, donnant l'impression qu'elle avait été battue, le même regard qu'elle avait eu en faisant ses adieux quelques heures plus tôt.

Un peu décontenancé, le baron poussa le coffret de côté et sortit demander au domestique ce que pouvaient bien avoir à faire sur son bureau ces affaires de Crescence. Le domestique offrit aussitôt d'aller chercher son ennemie afin qu'elle s'en expliquât. Mais Crescence, que ce fût dans la cuisine ou dans aucune autre pièce, était introuvable. Ce ne fut que le lendemain, lorsque le rapport de police fit état de la chute mortelle d'une femme âgée d'une quarantaine d'année, depuis le pont enjambant le canal du Danube, qu'ils n'eurent plus à se demander où Leporella s'était enfuie.

Fin

Révélation inattendue

d’un métier

Révélation inattendue d'un métier

Il était délicieux l'air de cette singulière matinée d'avril 1931, encore tout chargé de pluie et déjà tout ensoleillé. Il avait la saveur d'un fondant, doux, frais, humide et brillant : un pur printemps, un ozone sans mélange. En plein boulevard de Strasbourg, on s'étonnait de respirer une bonne odeur de prés en fleur et d'océan. Ce ravissant miracle était l'œuvre d'une averse, une de ces capricieuses ondées d'avril dont use volontiers le printemps pour s'annoncer de la façon la plus cavalière. Pendant le voyage déjà, notre train poursuivait un sombre horizon suspendu comme une menace noire au-dessus des champs ; mais c'est seulement à Meaux, quand les maisons de banlieue commençaient à s'éparpiller dans le paysage comme des dés à jouer, quand les premiers panneaux publicitaires hurlaient dans la verdure révoltée, qu'en face de moi dans le compartiment la vieille Anglaise rassemblait ses quatorze sacs, flacons et nécessaire de voyage, qu'enfin creva ce nuage spongieux, gorgé d'eau, couleur de plomb et sinistre qui depuis Épernay faisait la course avec notre locomotive. Un petit éclair blanc donna le signal ; aussitôt, dans un roulement de tambour, et tombant en trombes, la pluie mitrailla notre train. Gravement atteintes, les vitres pleurèrent sous le crépitement brutal de la grêle ; en signe de capitulation, la locomotive inclina vers le sol son panache de fumée grise. On ne voyait plus rien, on n'entendait plus que le grondement irrité de l'averse sur le verre et sur l'acier, et comme une bête pourchassée, la locomotive filait sur les rails étincelants pour échapper à l'orage. Mais nous voilà arrivés à bon port ; nous attendons encore nos porteurs sous la verrière de la gare de l'Est que, déjà, derrière la résille grise de la pluie, la perspective du boulevard s'illumine ; un rayon de soleil éclatant perce de son trident la troupe fugitive des nuages ; immédiatement, les façades des maisons étincellent comme du laiton poli et le ciel prend un éclat bleu marin. Fraîche comme Aphrodite Anadyomène au sortir de l'onde, telle apparaît la ville dans sa nudité dorée après avoir laissé glisser son manteau de pluie : spectacle divin ! En un clin d'œil, un flot humain se déverse d'une centaine de refuges et d'abris et se disperse de tous côtés, les gens s'ébrouent en riant et continuent leur chemin ; l'embouteillage a cessé ; au milieu de ronflements, de pétarades, de vrombissements, des centaines de

véhicules reprennent leur course dans tous les sens ; tout respire, tout se réjouit du retour de la lumière. Jusqu'aux arbres chlorotiques du boulevard, prisonniers de l'asphalte dur, encore tout dégouttants de pluie, qui tendent vers ce ciel nouveau si profondément bleu leurs doigts de bourgeons pointus et qui essayent d'embaumer l'air ! Autre miracle : on sent même nettement pendant quelques minutes le souffle faible et timide des marronniers en fleur, au cœur de Paris, en plein sur le boulevard de Strasbourg.

Autre délice de cette matinée bénie : tout juste débarqué, je n'avais pas de rendez-vous avant une heure avancée de l'après-midi. Parmi les quatre millions et demi de Parisiens, personne ne connaissait mon arrivée ni ne m'attendait. J'étais donc souverainement libre de faire ce que je voulais. Je pouvais à ma fantaisie flâner ou lire le journal, m'asseoir dans un café, manger, visiter un musée, regarder les vitrines ou bouquiner sur les quais ; je pouvais téléphoner à des amis ou me contenter de humer l'air doux et tiède ; libre comme je l'étais, tout cela m'était permis et mille autres choses encore. Par bonheur, un sage instinct me poussa à ce qu'il y avait de plus raisonnable : c'est-à-dire à ne rien faire. Je ne me traçai pas de plan, je me donnai carte blanche, j'écartai de moi tout objectif, tout désir et j'abandonnai mon itinéraire à la roue de la fortune, je me laissai emporter par le courant de la rue, indolent quand il suit la rive brillante des boutiques, et impétueux dans les rapides qui franchissent la chaussée. Pour finir, la vague me poussa sur les grands boulevards et, agréablement fatigué, j'abordai à la terrasse d'un café situé à l'angle du boulevard Haussmann et de la rue Drouot.

Nonchalamment assis dans un confortable fauteuil d'osier, je me disais en allumant un cigare : eh bien te voilà, Paris ! Bientôt deux ans que nous ne nous sommes pas vus, mon vieil ami, regardons-nous bien dans les yeux. Allons, en avant, Paris, vas-y, montre-moi ce que tu as appris depuis ce temps, va, projette devant moi ton incomparable film sonore : les boulevards, ce chef-d'œuvre de lumière, de couleur et de mouvement avec ses mille et un figurants bénévoles ! Fais retentir à mon oreille l'inimitable musique de ta rue, vibrante, vrombissante, mugissante. N'épargne rien, vas-y de tout cœur, montre ce que tu peux, montre qui tu es, fais jouer à ton grand orgue de Barbarie ta musique de rue atonale et panatonale. Fais rouler tes autos, brailler tes camelots, claquer tes affiches, rugir tes klaxons, courir tes passants, étinceler tes boutiques ; me voici mieux disposé que jamais,

désœuvré, avide de te regarder, de t'écouter jusqu'à ce que ma vue se trouble et que mon cœur défaille. Allons, en avant, ne te retiens pas, vas-y carrément, toujours plus vite, toujours plus fort ; d'autres cris, d'autres appels, de nouveaux hurlements, de nouveaux sons éclatants, cela ne me fatigue pas car tous mes sens sont tendus vers toi ; petit moucheron venu de l'étranger, je m'apprête à me gorger du sang de ton corps gigantesque. Allons, en avant, livre-toi à moi comme je suis prêt à me livrer à toi, ville insaisissable aux enchantements toujours nouveaux !

Je me rendais déjà compte en effet – et c'était le troisième délice de cette extraordinaire matinée –, à un certain picotement nerveux, que j'étais dans mon jour de curiosité, comme il m'arrive souvent après un voyage ou une nuit blanche. Ces jours-là, je me sens comme double, et même multiple : les limites de ma propre vie ne me suffisent plus, quelque chose en moi m'incite, me force à me glisser hors de ma peau comme une chrysalide hors de son cocon. Chaque pore se dilate, chaque nerf devient un petit harpon brûlant, mon œil et mon oreille acquièrent une sensibilité féroce, une lucidité presque inquiétante aiguise ma rétine et mon tympan. Ces jours-là, un courant électrique me relie à toutes les choses de la terre, et une curiosité presque maladive oblige mon âme à s'unir aux êtres qui me sont étrangers. Tout ce qui tombe sous mon regard prend un aspect mystérieux. Je ne me lasserais pas de regarder un paveur défoncer l'asphalte de son marteau-piqueur ; l'impression que me procure ce seul spectacle est si violente que mon épaule ressent chacune des secousses qui ébranlent la sienne. Je resterais des heures entières devant une maison inconnue, cependant que mon imagination me représenterait la destinée de ses habitants ou de ceux qui pourraient y demeurer ; j'observerais, je suivrais un passant durant des heures, subissant inconsciemment l'attraction magnétique de la curiosité, et cela tout en ayant pleinement conscience que mes gestes paraîtraient incompréhensibles et insensés à un observateur éventuel. Et pourtant, cette imagination et ce jeu ont pour moi plus d'attraits qu'une pièce de théâtre déjà construite ou que l'aventure dans un livre. Il est possible que cette surexcitation et cette clairvoyance nerveuse ne soient que la conséquence très naturelle d'un brusque changement de lieu et d'une variation de la pression atmosphérique qui modifierait inéluctablement la composition chimique du sang ; je n'ai jamais essayé de m'expliquer cette nervosité mystérieuse. Mais, lorsque je

l'éprouve, ma vie quotidienne ne m'apparaît que comme une morne somnolence et mes jours ordinaires me semblent vides et fades. Il n'y a qu'à ces moments-là que je me sente vraiment vivre et que je me rende bien compte de la fantastique diversité de la vie.

Ainsi donc, le nez au vent, aux aguets, aspirant à ce jeu, j'étais assis en ce jour béni d'avril dans mon léger fauteuil au bord du fleuve humain, attendant je ne sais quoi. J'attendais pourtant avec ce petit frisson de froid du pêcheur guettant certaine secousse ; un instinct me disait que forcément j'allais rencontrer quelque chose, quelqu'un, tant j'étais avide de changement, d'ivresse, pour donner un petit jouet à mon désir curieux. Mais tout d'abord la rue ne m'apporta rien, et au bout d'une demi-heure d'attente ce tourbillonnement de la foule me fatigua la vue, au point que je ne percevais plus nettement aucun détail. Je commençais à ne plus voir les visages dans ce flot humain que le boulevard chassait devant moi ; ce n'était plus qu'une masse ondoyante et confuse de casquettes, de chapeaux et de képis jaunes, bruns, noirs et gris, d'ovales vides et mal fardés aux regards inquiets, hâtifs ou engageants, ennuyeuses rinçures d'un fleuve qui coulait toujours plus terne et plus gris, au fur et à mesure que se lassait mon regard. Je fus bientôt épuisé, comme on l'est après la projection d'une mauvaise copie de film aux images sautillantes, et j'allais me lever pour repartir. C'est alors, alors seulement que je le découvris.

Ce personnage singulier s'imposa d'abord à mon attention par le simple fait qu'il revenait constamment dans mon champ visuel. Ces mille, ces dix mille autres passants que j'avais vus défiler pendant cette demi-heure disparaissaient tous comme tirés par d'invisibles fils : ils me montraient rapidement une silhouette, un profil, une ombre, et déjà le courant les avait emportés à tout jamais. Cet homme, au contraire, ne cessait de revenir et toujours au même endroit ; c'est pourquoi je le remarquai. De même que la vague, avec une obstination que l'on ne saisit pas, dépose parfois sur la grève une algue boueuse et vient aussitôt la happer d'un coup de sa langue humide, pour la ramener ensuite et la reprendre encore, de même un remous me renvoyait sans cesse, à un moment déterminé et toujours à la même place, ce personnage au regard baissé et étrangement fuyant. Par ailleurs, ce polichinelle n'avait rien de bien remarquable : un corps famélique et décharné, mal enveloppé dans un mince pardessus d'été jaune serin qui

sûrement n'avait pas été coupé à sa mesure, car ses mains disparaissaient entièrement sous des manches trop longues ; il était ridiculement grand et large, ce pardessus jaune serin d'une mode désuète, nullement fait pour ce rat au nez pointu et aux lèvres pâles, presque livides, au-dessus desquelles tremblotait une petite brosse de poils blonds. Les épaules de travers, l'air craintif, ce pauvre diable s'avançait sur de maigres jambes de clown et s'évadait de la cohue tantôt à gauche, tantôt à droite, avec une mine soucieuse ; puis il s'arrêtait, comme en panne, jetait autour de lui des regards inquiets, ainsi qu'un lièvre à l'orée d'un champ d'avoine, reniflait, s'effaçait et redisparaissait dans la foule. De plus, et c'était la seconde chose à m'étonner, ce bonhomme étique qui me rappelait vaguement un fonctionnaire dans une nouvelle de Gogol, semblait très myope ou particulièrement maladroit : en effet, je remarquai deux, trois, quatre fois que des passants extrêmement pressés ou préoccupés bousculaient et renversaient presque ce petit échantillon de misère des rues. Mais il ne paraissait pas s'en inquiéter outre mesure, s'effaçait humblement, baissait la tête, se coulait de nouveau dans la foule, pour revenir encore et toujours, un peu plus tard. C'était peut-être maintenant la dixième ou la douzième fois que je le voyais réapparaître pendant cette courte demi-heure.

Voilà qui m'intriguait. Ou plutôt je fus tout d'abord furieux, furieux contre moi-même de ne pouvoir deviner à l'instant, curieux comme je l'étais ce jour-là, ce que faisait ici cet homme. Et plus je cherchais en vain, plus ma curiosité s'exaspérait. Que diable fais-tu ici, mon gaillard ? Que veux-tu ? Qui attends-tu ? Tu n'es pas un mendiant, un mendiant ne va pas se fourrer aussi stupidement au plus fort de la cohue, là où personne n'a le temps de mettre la main à la poche. Tu n'es pas un ouvrier non plus, un ouvrier n'a pas le loisir de baguenauder ainsi à onze heures du matin. Et tu n'attends certes pas une femme, mon cher, la plus vieille ni la plus laide ne voudrait d'un pauvre hère de ta sorte. Enfin, que cherches-tu donc ? Peut-être es-tu un de ces guides clandestins qui vous attirent dans un coin, font sortir de leurs manches des photographies obscènes et, contre un backchich, promettent au provincial toutes les voluptés de Sodome et de Gomorrhe ? Non, pas cela non plus, car tu n'abordes personne, au contraire, tu évites tout le monde craintivement et ton regard est singulièrement timide et fuyant. Qui es-tu donc, par tous les diables, faux-jeton ? À quelles manigances te livres-tu sur

mon territoire ? Je le scrutais avec une attention toujours plus grande, et en cinq minutes j'étais pris, passionnément, à ce jeu de deviner ce que faisait ici, sur le boulevard, ce polichinelle jaune. Et soudain, je compris : c'était un détective.

Oui, un détective, un policier en civil ; je m'en rendis compte instinctivement, à un détail imperceptible, à ce regard oblique et rapide dont il inspectait chaque passant, à ce coup d'œil inquisiteur et rapide comme une lame glissant le long d'une couture, que tout policier doit acquérir dès les premières années de son apprentissage. Ce coup d'œil n'est pas facile à posséder, car dans cet éclair d'une seconde il doit parcourir un individu des pieds à la tête et enregistrer sa physionomie, en même temps qu'il la compare mentalement avec le signalement d'un malfaiteur connu et recherché. D'autre part, et ceci est peut-être encore plus difficile, il ne faut pas que ce regard scrutateur éveille l'attention, car l'espion ne doit pas se trahir aux yeux de celui qu'il épie. Mais mon bonhomme avait fait de brillantes études ; il se coulait dans la foule avec un air indifférent et rêveur, et se laissait pousser, bousculer sans réagir ; pourtant de temps à autre ses lourdes paupières se soulevaient avec la rapidité d'un obturateur et il lançait un regard aussi incisif qu'un coup de harpon. Personne autour de lui ne semblait l'observer dans l'exercice de ses fonctions, et je ne l'aurais pas remarqué moi-même si ce jour béni d'avril n'eût pas été par chance mon jour de curiosité et si je n'eusse pas fait le guet si longtemps et avec autant d'obstination.

Du reste, ce policier clandestin devait être un grand maître dans son art : avec quel raffinement d'illusionniste il avait su copier les manières, la démarche et les vêtements, ou plutôt les haillons d'un authentique vagabond pour mieux dissimuler son travail d'oiseleur ! Le plus souvent, les agents en civil se reconnaissent infailliblement à cent pas, car, quel que soit leur travestissement, ces messieurs ne peuvent se décider à renoncer complètement à leur dignité de fonctionnaire. Leur échine reste toujours raide, ils n'arrivent jamais à faire illusion en prenant l'attitude craintive et humiliée des gens dont les épaules ploient d'elles-mêmes depuis longtemps sous le poids de la misère. Mais celui-là, à la bonne heure ! il avait fidèlement rendu la pouillerie du clochard jusqu'en son odeur et avait travaillé jusqu'en ses moindres détails le masque du vagabond. Quelle psychologie, quelle vérité dans ce pardessus jaune serin et ce chapeau marron posé légèrement de

travers dans un dernier sursaut d'élégance, tandis que le pantalon effiloché sous la veste bon marché laissait deviner la plus grande détresse ; en habile chasseur, l'homme savait que la misère, ce rat vorace, ronge les vêtements en commençant par les bords. Et comme une aussi lamentable garde-robe allait bien avec cette mine affamée, cette maigre moustache, probablement collée avec art, cette barbe mal rasée, ces cheveux mis exprès en broussaille ! Tout cela aurait fait jurer à une personne non prévenue que ce pauvre diable avait passé la nuit sur un banc ou sur le bat-flanc d'un commissariat. Ajoutez à cela une petite toux maladive que sa main essayait de comprimer, un geste frileux pour se pelotonner dans son pardessus d'été, un pas traînant comme s'il avait du plomb dans les membres ; par Zeus ! ce tableau clinique achevé de la tuberculose au dernier degré était l'œuvre d'un grand illusionniste.

Je l'avoue sans honte : j'étais enthousiasmé par cette superbe occasion d'observer ici, en amateur, un observateur professionnel de la police ; toutefois, au fond de moi-même je trouvais révoltant qu'un fonctionnaire déguisé, assuré de toucher une retraite, pût épingler un pauvre hère sous ce ciel d'azur, par cette radieuse journée d'avril – véritable cadeau du Bon Dieu ! –, qu'il pût l'arracher à cette lumière scintillante du printemps pour le jeter au cabanon. Quoi qu'il en fût, c'était un spectacle excitant, je suivais ses gestes avec une attention toujours plus soutenue et la découverte d'un nouveau détail me causait chaque fois une joie nouvelle. Mais soudain ma joie fondit aussi vite que neige au soleil. Car il y avait quelque chose qui ne cadrait pas avec mon diagnostic, qui ne me donnait pas satisfaction. Je fus en proie au doute. Était-ce vraiment un détective ? Plus je scrutais cet étrange personnage avec attention, plus je soupçonnais que cet étalage de misère était trop naturel, trop vrai d'un degré pour n'être qu'un piège de policier. Il y avait d'abord ce col de chemise, cause de mes premiers soupçons ; eh bien ! non, on ne va pas ramasser une telle ordure dans la poubelle pour se l'attacher à main nue autour du cou ; une pareille saleté ne pouvait se porter, à la rigueur, que dans un cas de réelle et d'extrême détresse. Puis, second point invraisemblable, ces chaussures, s'il était encore permis de nommer ainsi de piteux lambeaux de cuir tout disjoints. Au lieu de lacets noirs, le soulier droit était noué avec de la grosse ficelle, tandis que la semelle décousue du gauche bâillait à chaque pas comme une gueule de grenouille. Non, on n'irait pas inventer ni confectionner un semblable chef-d'œuvre de

cordonnerie à la seule fin de se déguiser. Il n'y avait plus de doute, il était tout à fait impossible que ce minable épouvantail ambulant fût un policier, et ma supposition était fausse. Mais si ce n'était pas un détective, qu'était-ce alors ? Que signifiaient ces allées et venues continuelles, ces regards furtifs et scrutateurs qu'il jetait si vite autour de lui ? Une sorte de colère me prit de ne pouvoir percer ce mystère ; pour un peu j'aurais empoigné l'homme par les épaules : « Que fais-tu là, mon gaillard, et qu'est-ce que tu cherches ? »

Mais soudain une étincelle parcourut tous mes nerfs et je tressaillis, tant une certitude me tomba dessus brutalement ; d'un seul coup je le sus, et cette fois avec une conviction absolue, irréfutable et définitive. Non – comment avais-je donc été assez sot pour me laisser berner ainsi ? – ce n'était pas un détective ! C'était, si je puis dire, tout le contraire d'un policier : c'était un pickpocket, un authentique, un véritable pickpocket, un professionnel averti qui là, sur le boulevard, allait à la pêche aux portefeuilles, aux montres, aux sacs à main et autre butin. Je me rendis compte du genre de profession qu'il exerçait en remarquant tout d'abord qu'il se faufilait toujours au plus fort de la cohue ; je compris alors la raison de son apparente maladresse et des bousculades dont il gratifiait certains passants. La situation m'apparaissait de plus en plus nette, de plus en plus précise ; s'il avait choisi pour champ d'opération les abords de ce café, à proximité d'un carrefour, c'était parce qu'un commerçant avait imaginé pour sa vitrine une publicité originale. Les marchandises de ce magasin n'avaient en soi rien de bien extraordinaire ; elles consistaient en noix de coco, en sucreries orientales et en caramels de toutes sortes, objets peu attirants par eux-mêmes. Mais le propriétaire avait eu l'idée ingénieuse de décorer sa vitrine de palmiers artificiels, de vues des régions tropicales et de laisser évoluer au milieu de ces reflets d'Orient et des mers du Sud trois petits singes bien vivants ; ceux-ci se livraient derrière la vitre aux acrobaties les plus burlesques, grinçaient des dents, s'épuçaient, grimaçaient, faisaient un vacarme affreux et se conduisaient en vrais singes, c'est-à-dire fort indécemment. Le calcul de ce commerçant avisé était juste, des groupes compacts de badauds s'écrasaient contre la vitrine ; les femmes, surtout, à en croire leurs cris et leurs exclamations, semblaient prendre un plaisir immodéré aux évolutions de ces quadrumanes dans lesquelles elles voient toujours une sorte de caricature, de parodie de la virilité de leurs seigneurs et maîtres. Chaque fois qu'un groupe assez dense de curieux se

pressait devant la vitre, vite mon personnage se glissait sur les lieux en tapinois. Il se faufilait alors doucement au milieu des gens avec une feinte timidité ; toutes mes connaissances du vol à la tire, art encore peu approfondi et mal décrit à mon avis, se bornaient alors à savoir que la multitude est aussi indispensable au succès du pickpocket qu'aux harengs au moment du frai, car seules la cohue et la bousculade empêcheront la victime de sentir la main perfide qui lui chaparde son portefeuille ou sa montre. Mais de plus, je l'apprenais à l'instant, la réussite d'un coup exige apparemment qu'une diversion, jouant le rôle d'un narcotique, vienne endormir la vigilance inconsciente de chaque homme pour ce qui lui appartient. En l'occurrence, ces trois singes aux attitudes grotesques et vraiment désopilantes provoquaient une diversion de premier ordre ; et ces petits hommes nus, ricanants et grimaçants étaient sans cesse les complices involontaires mais actifs de mon nouvel ami, le pickpocket.

Qu'on me le pardonne, j'étais absolument enthousiasmé par ma découverte, car de ma vie je n'avais encore jamais vu de pickpocket. Ou plutôt, pour dire la vérité, au temps de mes études à Londres, lorsque j'assistais aux débats judiciaires pour améliorer mon anglais en m'accoutumant à la prononciation, je vis un jour comparaître devant le juge entre deux policemen un jeune rouquin au visage boutonneux, inculpé de vol à la tire. Un porte-monnaie, le corpus delicti, se trouvait sur la table : deux témoins prêtèrent serment et déposèrent, puis le juge marmonna une espèce de litanie en anglais et le jeune rouquin disparut pour six mois, si je compris bien. C'était le premier pickpocket que je voyais, mais avec cette différence que je n'avais pu constater qu'il l'était réellement ; des témoins étaient bien venus faire le récit du délit, j'avais même assisté à la reconstitution juridique du fait, mais pas à l'acte lui-même. Je n'avais vu qu'un inculpé, qu'un condamné et non pas un voleur. Car un voleur ne l'est qu'au moment précis de son vol, et non un ou deux mois plus tard quand il répond devant les juges de son méfait ; de même le poète n'est essentiellement poète qu'à l'instant où il crée et non quand il récite ses œuvres devant le microphone, quelques années plus tard. L'artiste n'est artiste que pendant la création, le coupable n'est vraiment coupable qu'à l'instant du délit. Ce moment rare et mystérieux allait sans doute m'être révélé ; j'allais voir un pickpocket à son moment le plus caractéristique, celui du vol, à l'instant le plus vrai de sa vie, pendant

une brève seconde, aussi difficile à saisir que celle de la procréation ou de la naissance. Et la seule pensée d'une telle éventualité m'excitait.

Bien entendu, j'étais résolu à ne pas laisser échapper une occasion aussi sublime, à ne pas perdre un détail des préparatifs et de l'acte lui-même. Je quittai aussitôt mon fauteuil, mon champ visuel étant trop limité. J'avais besoin d'un bon poste d'observation, mobile pour tout dire, d'où je pourrais commodément épier ce nouvel artiste ; au bout de quelques essais, je choisis un de ces kiosques où sont placardées les affiches colorées des théâtres parisiens. Là, je pouvais sans attirer l'attention avoir l'air de lire soigneusement les affiches tandis qu'en réalité, protégé par l'arrondi de ma colonne, je suivais ses faits et gestes dans leurs moindres détails. Et c'est avec une opiniâtreté que je m'explique difficilement aujourd'hui que je regardais ce pauvre diable se livrer à sa dangereuse et difficile profession. Il ne me souvient pas d'avoir jamais autant dévoré des yeux un artiste dans un film ou une pièce de théâtre. C'est que la réalité au moment le plus intense surpasse toute forme d'art. Vive la réalité !

Cette heure entière de la matinée que je passai en plein boulevard, entre onze heures et midi, à épier mon gaillard s'écoula vraiment pour moi comme un court instant, en dépit ou plutôt en raison de l'attention soutenue dont elle fut remplie, des multiples petites décisions qu'il fallut prendre et de mille incidents émouvants. En effet, je pourrais la décrire pendant des heures, cette heure-là ! Tant elle était chargée d'énergie nerveuse, tant ce jeu dangereux était excitant. Jusqu'à ce jour, je n'avais jamais soupçonné, fût-ce de loin, la difficulté inouïe de ce métier presque impossible à apprendre. Quelle tension d'esprit effrayante exige sa pratique en pleine rue et au grand jour ! Jusqu'ici l'image d'un pickpocket n'éveillait en moi qu'une vague idée de grande hardiesse et d'habileté manuelle ; je faisais de son métier une affaire de doigts, comme la jonglerie ou la prestidigitation. Dickens nous a dépeint dans Oliver Twist un maître pickpocket en train d'apprendre à de jeunes enfants l'art de dérober d'une manière tout à fait imperceptible un mouchoir qui se trouve dans une veste. Une sonnette était fixée au col, et si elle tintait quand l'apprenti tirait le mouchoir hors de la poche, c'est que le geste avait été maladroitement exécuté. Mais Dickens, je m'en apercevais à présent, n'avait considéré que la technique grossière du métier, l'habileté des doigts ; il est probable qu'il n'avait jamais vu opérer sur un sujet vivant, il n'avait

certainement pas eu l'occasion de constater, comme un hasard providentiel me le permettait ce jour-là, qu'un pickpocket a besoin pour son travail au grand jour non seulement de toute son adresse manuelle, mais encore d'une grande préparation de l'esprit, d'une maîtrise de soi, d'un sens psychologique très exercé, à la fois calme et rapide, et avant tout d'un courage forcené, insensé. Car il faut au pickpocket, je le compris déjà au bout de vingt minutes d'observation, la rapidité du chirurgien qui fait une suture au cœur – la perte d'une seconde décisive est fatale ; et pourtant, avant une telle opération, le patient a été soigneusement chloroformé ; il ne peut ni bouger, ni se défendre. Au contraire, la main prompte et légère du voleur à la tire doit frôler un corps aux sens en éveil ; et les hommes sont particulièrement chatouilleux à l'endroit de leur portefeuille. Pendant qu'il accomplit son vol, alors que rapide comme l'éclair il allonge la main, en cet instant pathétique entre tous il lui faut aussi garder le contrôle de ses nerfs et des muscles de son visage ; il lui faut prendre un air indifférent, presque ennuyé. Il ne peut pas trahir son émotion ; ce n'est pas comme l'assassin dont les yeux reflètent la férocité tandis que son couteau s'abat. Le pickpocket, lui, au moment où il avance la main, doit poser sur sa victime un regard calme, bienveillant, et, après l'avoir bousculée, lui adresser humblement un « Pardon, monsieur » de sa voix la plus naturelle. Mais il ne suffit pas qu'il soit attentif, avisé, adroit, au moment même où il opère – il doit déjà auparavant prouver son intelligence, son expérience des hommes : c'est un psychologue, un physiologue qui classe ses victimes comme bonnes ou mauvaises. Seuls, en effet, les distraits, les naïfs sont dignes d'intérêt, et encore parmi ceux-ci ne sont à retenir que ceux dont la veste est déboutonnée, ceux qui ne marchent pas trop vite et dont il est par conséquent facile de s'approcher sans éveiller l'attention. Sur cent, sur cinq cents passants, je l'ai vérifié pendant cette heure, deux ou trois personnes tout au plus font de bonnes cibles. Un pickpocket judicieux ne s'attaquera qu'à un nombre très restreint de personnes et encore, la plupart du temps, sa tentative échouera-t-elle à la dernière seconde en raison de la multiplicité des hasards inévitables. Je puis en témoigner : ce métier exige une somme énorme d'expérience humaine, de vigilance, de sang-froid ; songez que dans son travail ce voleur, tous les sens en éveil, doit choisir ses victimes, se glisser auprès d'elles et veiller en même temps, avec un autre sens très aiguisé, à ce que personne ne l'observe lui-même à son tour en train d'œuvrer. N'y a-t-il pas à loucher vers lui au coin de la rue un agent, un détective ou même

n'importe qui, dans cette foule de répugnants curieux qui ne cessent d'encombrer le trottoir ? Il doit prendre constamment garde à tout cela, et aussi à ce que le reflet de sa main dans une vitrine qu'il n'aurait pas tout d'abord remarquée ne vienne le trahir. Et puis personne ne surveille-t-il son manège de l'intérieur d'une boutique ou du haut d'une fenêtre ? Il se donne un mal fou, et ce n'est pour ainsi dire rien à côté du danger qu'il court : un faux mouvement, une erreur peut lui interdire le boulevard parisien pendant trois ou quatre ans, une petite défaillance des doigts ou un geste trop vif, trop nerveux, lui coûtera la liberté. Le vol à la tire, au grand jour, en plein boulevard, je le sais à présent, est un travail de Titan, un acte de courage de premier ordre, et depuis ce temps je trouve vraiment inique que les journaux traitent cette catégorie de voleurs comme des délinquants sans importance et ne leur consacrent que trois lignes dans une petite rubrique. Ils amoindrissent ainsi injustement ou plutôt par défaut d'imagination cette manifestation d'énergie ; car l'escamotage d'une montre ou d'un porte-monnaie au milieu du boulevard n'exige pas moins d'efforts, pas moins d'attention que le lancement d'un ballon stratosphérique qui, lui, excite la curiosité générale ; pas moins de courage personnel que n'en réclame une entreprise militaire ou politique. Et si le public ne jugeait pas les actes d'après leurs fins, leurs résultats, mais d'après la somme réelle d'énergie dépensée, il ne traiterait pas (dans sa juste colère) avec autant de mépris inconsidéré ces francs-tireurs de la rue. Car parmi tous les métiers légaux et illégaux de notre société, celui-ci est l'un des plus difficiles et des plus périlleux ; une profession qui, pratiquée dans toute sa perfection, pourrait presque prétendre au nom d'art. Il m'est permis de le dire, je puis le certifier, car en ce jour d'avril je l'ai vu, je l'ai vécu avec lui.

Je n'exagère pas en disant « vécu avec lui » : en effet, ce n'est qu'au début, au cours des premières minutes que je pus observer froidement le travail de cet homme ; mais un spectacle passionnant provoque irrésistiblement en nous une émotion, et l'émotion crée des liens : c'est ainsi que je commençai peu à peu, inconsciemment et involontairement, à m'identifier avec ce voleur, à entrer dans sa peau en quelque sorte, à me servir de ses mains ; de simple spectateur, j'étais devenu son complice spirituel. Le premier effet de ce retournement fut qu'au bout d'un quart d'heure d'observation et à ma propre surprise, je classais déjà tous les

passants selon le plus ou moins de facilité qu'il y aurait à les voler. Selon que leur veste était ouverte ou boutonnée, qu'ils avaient l'air distraits ou éveillés, que leur portefeuille promettait d'être bien garni, bref, selon qu'ils justifiaient ou non le travail de mon nouvel ami. Je dus même bientôt m'avouer que depuis longtemps je n'étais plus neutre dans ce combat, mais qu'intérieurement je désirais très fort qu'il réussisse un coup ; je dus même refréner avec énergie mon envie de l'aider dans son travail. En effet, comme celui qui assiste à une partie de cartes est violemment tenté d'indiquer au joueur la bonne carte par un léger coup de coude, de même j'étais dévoré du désir de faire un clin d'œil à mon ami lorsqu'il laissait passer une occasion favorable : celui-là, vas-y ! le gros, là-bas, qui porte un grand bouquet de fleurs sous le bras !

Une fois, alors que mon ami avait replongé dans la foule, un agent se pointa à l'improviste au coin de la rue et il me sembla de mon devoir de l'avertir ; la peur me fit vaciller sur mes jambes, comme si c'était moi qu'on eût pu arrêter ; je sentais déjà la lourde patte de l'agent s'abattre sur son épaule. Sur mon épaule. Mais – soulagement ! avec un naturel souverain, mon maigriot s'était glissé le plus innocemment du monde hors de la cohue, à la barbe du redoutable fonctionnaire. Tout cela était captivant, mais ce n'était pas encore assez pour moi, car plus je m'identifiais avec cet homme, mieux je comprenais à présent sa manœuvre qui avait consisté jusqu'ici en une vingtaine d'inutiles travaux d'approche, et plus je m'impatientais de ce qu'il ne fît qu'essayer et que palper au lieu de prendre. Ses hésitations maladroites et ses abandons successifs commençaient à m'irriter vraiment. Bon sang, vas-y donc carrément, poltron ! Un peu plus de courage ! Essaye donc avec celui-là ! Mais décide-toi enfin !

Heureusement, mon ami qui ne se doutait pas de ma collaboration indésirable, ne se laissa en aucune façon induire en erreur par mon impatience. Et voilà bien l'éternelle différence entre le véritable artiste chevronné et le novice, l'amateur, le dilettante : c'est que l'artiste connaît par expérience la nécessité de l'insuccès qui précède fatalement toute réussite digne de ce nom. Il s'est entraîné à attendre patiemment l'ultime et décisive occasion ! De même qu'un poète passe indifférent à côté de mille idées séduisantes et fécondes en apparence – il n'y a que l'amateur dont la main téméraire ne connaisse pas l'hésitation – avant de s'arrêter à l'image

définitive, de même ce gringalet laissait échapper des centaines d'occasions que moi, le dilettante, l'amateur dans ce métier, j'aurais jugées favorables. Il faisait des essais, se rapprochait des passants, palpait, tâtait, et avait sûrement déjà glissé sa main cent fois au moins dans des sacs et des manteaux. Mais il ne prenait pas ; avec une patience inlassable, toujours avec le même naturel habilement feint, il faisait et refaisait les cent pas qui le séparaient de la boutique, tout en évaluant les chances qui s'offraient à lui d'un coup d'œil oblique mais rapide, et en les comparant sans doute aux dangers à courir, imperceptibles au débutant que j'étais. Il y avait quelque chose dans cette calme et tranquille persévérance qui, tout en m'impatientant, m'enthousiasmait et qui me garantissait un succès final, car précisément son entêtement énergique annonçait qu'il n'abandonnerait pas la partie sans avoir réussi son coup. J'étais donc plus que jamais décidé à ne pas m'en aller avant d'avoir vu sa victoire, dussé-je attendre jusqu'à minuit.

Or midi était ainsi arrivé, l'heure de la grande crue où soudain rues et ruelles, escaliers et cours déversent dans le grand lit du boulevard une multitude de petits torrents humains. Ouvriers, couturières et vendeurs de ces innombrables studios, ateliers, offices, agences et bureaux exigus situés au deuxième, au troisième, au quatrième étage, quittent leurs occupations et se précipitent tous à la fois dehors ; comme une fumée épaisse qui se dissipe peu à peu, cette foule surgit et s'égaille dans la rue : hommes en blouse blanche ou en veste de travail, midinettes bavardes enlacées par deux ou par trois, un bouquet de violettes au corsage, petits employés en jaquette impeccable portant sous le bras l'inévitable serviette de cuir, porteurs et soldats en bleu horizon, tous les personnages aux formes multiples et indéfinies du travail invisible et caché des capitales. Tout ce monde est resté longtemps, bien trop longtemps assis dans une atmosphère confinée, et maintenant il se dégourdit les jambes ; il court, se heurte, bourdonne, hume l'air avec avidité, le rejette avec la fumée des cigarettes, entre, sort ; grâce à eux, la rue reçoit pendant une heure une bonne dose de joyeuse animation. Mais une heure seulement, car tous ces gens devront retourner ensuite derrière leurs fenêtres fermées, à leurs tours, à leurs machines à coudre et à écrire, à leurs presses, à leurs additions, à leurs magasins, à leurs échoppes ; c'est pourquoi leurs muscles qui le savent bien se tendent avec force et ardeur ; c'est pourquoi leur esprit qui le sait bien jouit si pleinement de cette petite heure de liberté, recherche si

avidement la lumière et la gaieté, accueille avec empressement un bon mot, un bref plaisir. Rien d'étonnant à ce que la boutique aux singes fût la première à profiter de ce besoin d'amusement gratuit. Des groupes compacts se formèrent devant la vitrine pleine de promesses ; au premier rang les midinettes, dont les gazouillements aigus et piquants semblaient s'échapper d'une volière en dispute ; derrière elles se pressaient ouvriers et flâneurs, qui les lutinaient en lançant des plaisanteries salées ; et plus le groupe de spectateurs devenait une masse compacte et dense, plus mon petit poisson d'or en pardessus jaune serin nageait et plongeait dans la foule, tantôt ici, tantôt là, avec un courage et une rapidité toujours croissant. Impossible à présent de rester plus longtemps immobile à mon poste d'observation ; il me fallait voir ses doigts de près afin d'apprendre le chic du métier. Mais la chose était difficile, car cette fine mouche avait un art tout particulier de se glisser comme une anguille, à travers les moindres interstices de la foule ; c'est ainsi qu'à un certain moment il disparut comme par magie, alors qu'à la seconde d'avant, il se tenait encore à l'affût, à mes côtés ; au même instant, je le revis en avant, tout contre la vitrine. D'un seul élan il avait dû gagner trois ou quatre rangs.

Bien entendu je fis tous mes efforts pour le suivre, car je craignais qu'avant d'avoir atteint moi-même la devanture il n'eût déjà disparu de nouveau, à droite ou à gauche, avec son adresse de plongeur si caractéristique. Mais non, il attendait là immobile, étrangement immobile. Attention ! me dis-je aussitôt, cela doit avoir une signification. Et je me mis à examiner ses voisins. Il y avait à côté de lui une femme de corpulence anormale, personne de pauvre apparence. À sa droite, elle tenait tendrement par la main une pâle fillette d'à peu près onze ans ; à son bras gauche pendait un sac à provisions ouvert, de cuir bon marché, d'où sortaient en toute liberté deux longues baguettes de pain ; évidemment elle y avait entassé le déjeuner du mari. Cette brave femme du peuple – nu-tête, un fichu de couleur criarde, une robe à carreaux de grosse cotonnade et de sa confection – éprouvait un enthousiasme quasi indescriptible à la vue des singes ; tout son vaste corps un peu bouffi était si secoué par le rire que les deux baguettes de pain se balançaient dans son sac ; en même temps, elle poussait de tels cris de joie, elle lançait de tels gloussements qu'elle ne tarda pas à devenir un sujet de divertissement aussi comique que les singes eux-mêmes. Elle jouissait de ce

rare spectacle avec la joie débordante et naïve d'une nature primitive, avec cette admirable reconnaissance des gens à qui la vie a peu accordé de plaisirs ; ah ! il n'y a que les pauvres qui puissent être aussi sincèrement reconnaissants, eux seuls, pour qui le comble de la jouissance est un plaisir gratuit, offert en quelque sorte par le ciel. De temps en temps, la brave femme se penchait vers son enfant pour lui demander si elle voyait bien et si elle ne perdait aucune des grimaces des singes. Elle ne cessait d'encourager d'un « Rrregarrrde doonc, Maarrguerite », pimenté d'un fort accent méridional, la pâle fillette trop intimidée pour manifester sa joie devant tant d'inconnus. Elle était magnifique à voir cette femme, cette mère, vraie fille de Gaia, la terre originelle, fruit sain et plein de sève du peuple français ; on aurait aimé l'embrasser, l'excellente créature, pour sa bruyante et insouciante gaieté. Mais soudain je fus pris d'un sentiment d'inquiétude. Je remarquai en effet qu'une manche de pardessus jaune se rapprochait de plus en plus du sac à provisions qui béait innocemment (seuls les pauvres sont sans méfiance).

Pour l'amour du ciel ! Tu ne vas tout de même pas chiper dans son sac à provision la maigre bourse de cette brave ménagère, de cette femme si gaie et si sympathique ? Je sentis soudain une révolte gronder en moi. Jusqu'à présent, j'avais observé ce pickpocket en sportsman, j'avais agi avec son corps, pensé avec sa tête, partagé ses sentiments ; j'avais espéré, souhaité même qu'il réussît, ne fût-ce qu'une fois en récompense d'un tel déploiement d'énergie et de courage en face d'un si grand danger. Mais maintenant que je voyais non seulement la tentative de vol, mais encore, en chair et en os, la personne qu'on allait voler, cette femme d'une naïveté touchante, d'une confiance heureuse, qui, pour gagner quelques sous, devait fourbir escaliers et parquets pendant des heures, la colère me prit. Va-t'en mon bonhomme, aurais-je aimé lui crier, cherche quelqu'un d'autre que cette pauvre femme ! Déjà j'avais fait de violents efforts pour rejoindre la femme et protéger le sac en péril, déjà j'étais en train d'effectuer ma percée, quand justement mon gaillard se retourne et passe en se serrant tout contre moi. « Pardon monsieur », dit-il d'une voix grêle et timide. Le petit homme jaune s'était glissé hors de la foule. Aussitôt, je ne sais pourquoi, j'eus l'intuition qu'il venait de faire son coup. Il s'agissait maintenant de ne plus le quitter des yeux ! Brutalement – un monsieur derrière moi à qui j'avais écrasé le pied lâcha un juron –, je me frayai un passage en jouant des coudes et j'arrivai

juste à temps pour voir s'agiter le pardessus serin à l'angle du boulevard et d'une rue adjacente. Suivons-le ! Suivons-le ! Ne le lâchons pas d'une semelle ! Mais il me fallut accélérer le pas, car – je n'en crus d'abord pas mes yeux – le bonhomme que je venais de surveiller pendant une heure entière s'était soudain transformé. Tout à l'heure, il semblait n'avancer que d'un pas timide et presque chancelant ; à présent, il filait comme une belette, en rasant les murs ; il marchait du pas affairé d'un fonctionnaire qui a manqué l'autobus et qui se hâte pour arriver à l'heure à son bureau. Il n'y avait aucun doute pour moi ; c'était là son allure après l'action, l'allure numéro deux du pickpocket qui veut fuir le plus vite possible le lieu du crime, sans attirer l'attention. Et la chose était sûre, le coquin avait chipé le porte-monnaie de cette pauvre femme !

Dans mon premier mouvement de colère, je faillis donner l'alarme et crier : « Au voleur ! » Mais le courage me manqua. D'ailleurs je n'avais pas vu le vol lui-même, je n'avais pas le droit d'accuser à la légère. Et puis il faut une certaine audace pour arrêter un homme et jouer au justicier à la place de Dieu ; je n'ai jamais eu le courage d'accuser ni de dénoncer personne, car je sais trop bien que toute justice est fragile et qu'il est présomptueux de vouloir édifier le droit, dans un monde aussi confus que le nôtre, sur la base (problématique) d'un cas isolé. Mais comme je me hâtais derrière lui tout en réfléchissant à ce que je devais faire, une nouvelle surprise m'attendait : deux rues plus loin à peine, cet étonnant personnage adopta tout d'un coup une troisième allure. Il ralentit soudain sa marche, cessa de se contracter, releva la tête et se mit à marcher posément, à se promener tranquillement, comme un simple particulier. Visiblement, il se savait hors de la zone dangereuse ; personne ne le poursuivait, personne ne pouvait donc plus le livrer. Je compris qu'il allait respirer à son aise, se reposer de cette effrayante tension ; il était devenu en quelque sorte un pickpocket retraité, retiré des affaires, un des millions de Parisiens qui sans se presser usent le pavé, la cigarette aux lèvres ; notre gringalet montait maintenant la rue de la Chaussée-d'Antin avec un air de candeur inébranlable, d'un pas tout à fait tranquille, paresseux et nonchalant, et pour la première fois j'eus même l'impression qu'il prêtait attention à la beauté des femmes et des jeunes filles, ou à leur humeur peu farouche.

Où vas-tu, à présent, homme aux mille surprises ? Tiens ! au square de la

Trinité, enclos de buissons en bourgeons ? Pourquoi ? Ah ! je comprends, tu veux te reposer quelques minutes sur un banc, c'est tout naturel. Ces marches et contre-marches continuelles ont dû t'épuiser. Eh bien ! pas du tout, l'homme aux mille surprises n'alla pas s'asseoir sur un banc, mais il se dirigea résolument – je vous en demande pardon ! – vers certain petit chalet, réservé à des usages tout particuliers, dont il referma soigneusement la large porte derrière lui.

Tout d'abord, je fus pris d'un fou rire : le génie d'un artiste finit-il dans cet endroit par trop humain ? Ou bien est-ce la peur qui t'aurait remué à ce point les entrailles ? Mais encore une fois, je voyais que la réalité, toujours bouffonne, s'entend à dessiner les arabesques les plus amusantes et sait se montrer plus audacieuse qu'un écrivain même ingénieux. Elle mêle hardiment le grotesque au merveilleux et juxtapose avec malice l'humain sempiternel et le prodigieux. Pendant que j'attendais assis sur un banc qu'il ressorte du petit chalet vert – sinon, que faire ? – je compris : ce maître éminent, cet homme expert dans son métier n'agissait qu'en parfait accord avec la logique professionnelle : il s'entourait de quatre murs protecteurs pour compter son gain. Et puis il y avait aussi (je n'y avais pas songé auparavant) cette difficulté, insoupçonnable pour nous autres profanes, à laquelle doit savoir faire face tout pickpocket digne de ce nom : il faut qu'il se défasse à temps, sans en laisser aucune trace, des preuves palpables de son vol. Rien de plus malaisé, dans une ville qui jamais ne dort, où des millions d'yeux vous épient, que de trouver la protection de quatre murs derrière lesquels on soit complètement caché ; un lecteur peu assidu des débats judiciaires serait surpris du nombre des témoins qui, à la moindre affaire, accourent à la barre, armés d'une mémoire d'une précision diabolique. Déchirez une lettre dans la rue et jetez-la au ruisseau, une douzaine de personnes vous ont vu faire, sans que vous vous en doutiez, et cinq minutes plus tard, quelque jeune flâneur s'amusera peut-être à en rassembler les morceaux. Supposons que la nouvelle du vol d'un portefeuille se répande dans la ville, un jour où vous aurez fait l'inspection du vôtre sous quelque porte cochère ; le lendemain, une femme que vous n'avez jamais vue courra chez le commissaire et lui donnera de votre personne un signalement aussi minutieux que du Balzac. Descendez dans un hôtel ; le garçon, à qui vous n'avez pas fait attention, aura remarqué vos vêtements, vos chaussures, votre

chapeau, la couleur de vos cheveux et la forme pointue ou arrondie de vos ongles. Il y a derrière chaque fenêtre, chaque vitrine, chaque rideau, chaque pot de fleurs, deux yeux qui vous épient ; tout à votre bonheur, vous flânez par les rues, solitaire et sans vous croire surveillé, et vous êtes environné d'espions bénévoles. La curiosité tend tout autour de notre existence un réseau aux mille mailles fines et sans cesse renouvelé. Elle était donc excellente, ô artiste consommé, ton idée d'acquérir pour quelques minutes, moyennant cinq sous, l'inviolabilité de ces quatre murs. Personne ne peut l'espionner pendant que tu fais disparaître l'objet accusateur ; et moi-même, ton compagnon, ton double, qui attends ici, content et déçu tout à la fois, je ne pourrai pas vérifier le montant de ton larcin.

Du moins je le pensais, mais il en advint tout autrement. Car à peine eut-il poussé la porte de ses doigts maigres, que je connus sa malchance aussi bien que si j'eusse examiné le contenu de la bourse : quel pitoyable butin ! La façon dont il traînait les pieds, son air désabusé, son extrême fatigue, son regard baissé, filtrant sous ses lourdes et molles paupières, m'apprenaient que le déveinard avait déambulé inutilement toute la matinée. La bourse volée ne contenait rien de fameux (j'aurais pu te le prédire) : une boîte à poudre peut-être, la clé du logis, une glace cassée, un mouchoir, un crayon et à l'extrême rigueur deux ou trois coupures de dix francs chiffonnées. Beaucoup trop peu, en comparaison de ce déploiement d'activité professionnelle, des terribles dangers courus ; et beaucoup trop, hélas ! pour l'infortunée ménagère qui, à cette heure, sans doute rentrée chez elle à Belleville, raconte en larmes aux voisines, pour la septième fois, sa mésaventure, vocifère contre ces vermines de pickpockets et, dans son désespoir, ne cesse d'exhiber d'une main tremblante le sac à provisions dévalisé. Mais pour ce voleur, pauvre lui aussi, c'était un mauvais coup et, comme je le vis au premier coup d'œil, ma supposition fut confirmée. En effet, ce petit bout d'homme misérable – à quoi l'avait réduit son épuisement physique et moral – s'arrêta devant la vitrine d'une modeste cordonnerie et resta un long moment à contempler les chaussures les moins chères qui y étaient exposées. Des chaussures, des chaussures neuves ! il en avait vraiment besoin pour remplacer les lambeaux de cuir qui entouraient ses pieds, il en avait un besoin plus pressant que les cent mille flâneurs qui foulaient aujourd'hui le pavé de Paris avec de bonnes semelles entières, de cuir ou de crêpe silencieux. Car il lui en fallait pour

exercer son métier interlope. Mais son regard à la fois avide et désespéré était significatif : son coup ne lui permettait pas l'achat de cette paire de souliers brillants marquée cinquante-quatre francs ; le dos voûté, il se détourna de la vitrine miroitante et continua son chemin.

Où se dirigeait-il ? Allait-il recommencer sa chasse périlleuse ? Risquer encore une fois sa liberté pour un butin insuffisant, dérisoire ? Non, n'en fais rien, malheureux, repose-toi au moins un instant. Et vraiment, comme si un fluide magnétique lui avait transmis mon désir, il tourna à l'angle d'une rue étroite et s'arrêta finalement devant un restaurant bon marché. Il me parut naturel de le suivre, car j'étais décidé à tout savoir de cet homme qui venait de me faire vivre près de deux heures de fièvre et d'impatience angoissée. J'achetai un journal pour pouvoir, le cas échéant, me retrancher derrière, puis, ayant rabattu mon chapeau sur les yeux, j'entrai dans la salle et me plaçai à une table non loin de la sienne. Mais – précaution inutile : le pauvre type n'avait plus la force d'être curieux. Épuisé, vidé, il fixait la vaisselle blanche d'un regard éteint, et c'est seulement lorsque le garçon lui apporta du pain que ses mains maigres et osseuses s'agitèrent et s'en emparèrent avec avidité. À la précipitation avec laquelle il commença à mâcher je compris, tout bouleversé : le pauvre diable avait faim et c'était là une faim vraie et sincère ; il avait faim depuis l'aurore, depuis la veille peut-être, et la commisération qu'il m'inspirait soudain devint encore plus vive lorsque le garçon lui apporta la boisson qu'il avait commandée : une bouteille de lait. Un voleur qui boit du lait ! Il y a toujours de petits détails qui éclairent les profondeurs de l'âme comme le ferait la flamme d'une allumette qu'on craque ; au moment précis où je vis le pickpocket boire ce lait blanc et doux, la plus innocente, la plus enfantine des boissons, il cessa aussitôt d'être un voleur à mes yeux. Il n'était plus qu'un de ces êtres malades, traqués, pitoyables, dont fourmille notre société mal faite ; je sentis tout à coup qu'un lien, à un niveau beaucoup plus profond que celui de la curiosité, m'attachait à lui. Dans toutes les manifestations de notre nature terrestre, dans la nudité, le froid, le sommeil, la fatigue, dans chaque misère de la chair douloureuse, les barrières qui séparent les hommes s'effondrent ; ces catégories artificielles qui partagent l'humanité en êtres justes et injustes, en honnêtes gens et en criminels disparaissent ; il ne reste plus que l'éternel animal, la pauvre créature terrestre, qui doit manger, boire, dormir comme vous et moi, comme tout le monde. Interdit, je

le regardais avaler ce lait épais à petites gorgées mesurées mais avides, puis ramasser ses miettes de pain ; mais j'eus honte en même temps de l'observer ainsi, d'avoir laissé courir sur sa sombre route, pour ma seule curiosité, ce malheureux être pourchassé – comme j'aurais regardé courir un cheval de course – sans essayer de l'arrêter ni de lui venir en aide. Je fus pris d'une envie folle d'aller à lui, de lui parler, de lui offrir quelque chose. Mais comment m'y prendre ? Comment l'aborder ? Je cherchai, je me creusai la tête pour trouver un prétexte, une raison, mais je ne trouvai rien. Nous sommes ainsi faits : réservés jusqu'à la lâcheté quand il faudrait prendre une décision ; hardis en intention, mais ridiculement timorés dès qu'il s'agit de franchir le mince espace qui nous sépare de notre prochain, même quand on le sait dans le besoin. Mais, personne ne l'ignore, quoi de plus difficile que d'aider un homme avant qu'il n'appelle au secours ? Il met dans son obstination à ne rien demander son bien suprême, sa fierté, qu'il ne nous appartient pas de blesser en étant importun. Seuls les mendiants facilitent notre tâche et nous devrions les remercier de ne pas nous empêcher de leur venir en aide. Mais celui-ci était un de ces fiers caractères qui préfèrent risquer dangereusement leur liberté personnelle plutôt que de mendier. Ne serait-il pas saisi, épouvanté si j'allais l'accoster maladroitement sous un prétexte quelconque ? Et puis il était affalé sur son siège avec un tel air d'épuisement qu'il eût été cruel de le déranger. Il avait poussé sa chaise tout contre le mur, ce qui lui permettait de s'appuyer de tout son long, en reposant ainsi sa tête, et ses lourdes paupières venaient de se fermer. Je comprenais, je sentais qu'il eût aimé dormir, ne fût-ce que dix, ne fût-ce que cinq minutes. Sa fatigue et son épuisement gagnaient mon propre corps. La couleur livide de son visage n'était-elle pas le reflet d'une cellule blanchie à la chaux ? Et ce trou, dans sa manche, visible à chacun de ses mouvements, ne proclamait-il pas l'absence de toute sollicitude, de toute tendresse féminine dans sa destinée ? J'essayai de me représenter son existence : un septième mansardé, un lit de fer malpropre dans une chambre sans chauffage, une cuvette de toilette ébréchée ; pour tout bien une petite valise et pour compagne dans cette chambre étroite la peur d'entendre gémir l'escalier sous les pas pesants des policiers ; cette vision dura deux ou trois minutes, juste le temps pour lui d'appuyer, harassé, son corps maigre, osseux et sa tête légèrement grisonnante contre le mur. Mais déjà le garçon mécontent ramassait son couvert : il n'aimait pas ce genre de clients retardataires et traînards. Je payai

le premier et sortis rapidement pour éviter son regard ; quand il fut dans la rue quelques minutes plus tard, je le suivis ; à aucun prix, je ne voulais abandonner ce pauvre homme à lui-même.

Car à présent, ce n'était plus comme ce matin une curiosité fébrile qui m'attachait à lui, par jeu ; ce n'était plus l'envie de me divertir en faisant l'apprentissage d'un métier que j'ignorais ; une peur sourde m'étreignait maintenant la gorge, je me sentais terriblement oppressé, et cette oppression devint plus pénible encore lorsque je m'aperçus qu'il reprenait le chemin des grands boulevards. Pour l'amour du ciel, tu ne vas pas retourner devant la boutique aux singes ? Ne fais pas de bêtises, réfléchis, voyons ! Il y a longtemps que cette femme doit avoir averti la police ; on t'attend sûrement déjà, là-bas, pour t'empoigner par le col de ton mince pardessus. Et puis, tiens, quitte ton travail pour aujourd'hui ! Ne tente rien de nouveau, tu n'es pas en forme. Il n'y a plus de force, plus d'élan en toi, tu es las et tout ce qu'entreprend un artiste fatigué est mal fait. Repose-toi plutôt, mets-toi au lit, pauvre hère ! Aujourd'hui arrête-toi là, surtout arrête-toi ! Il est impossible d'expliquer comme j'eus le pressentiment, l'hallucinante conviction qu'il allait forcément se faire pincer aujourd'hui à sa première tentative. Mon inquiétude grandit à mesure que nous nous approchions du boulevard ; on entendait déjà le grondement de son éternelle cataracte. Non, ne retourne à aucun prix devant cette boutique, je ne le souffrirai pas, triple sot ! Déjà j'étais derrière lui, prêt à lui saisir le bras et à l'empêcher d'aller plus loin. Mais comme s'il avait deviné une fois de plus ma muette injonction, mon gaillard fit un crochet à l'improviste. Dans la rue Drouot, il traversa la chaussée, une rue avant le boulevard, et se dirigea vers un des immeubles de l'autre trottoir avec autant d'assurance que s'il y eût demeuré. Je reconnus aussitôt le bâtiment : c'était l'Hôtel Drouot, la célèbre Salle des Ventes de Paris !

Voilà que cet homme étonnant continuait à me déconcerter encore, pour la nième fois ; car, tandis que je m'efforçais de percer le mystère de sa vie, une force en lui devait l'obliger à prévenir mes désirs les plus secrets. Paris, cette ville inconnue, compte bien cent mille maisons, et c'était justement à celle-ci que, ce matin, j'avais eu l'idée de me rendre parce que sa visite est toujours pour moi instructive, captivante et extrêmement amusante. Sans rien de remarquable dans la façade, mais plus vivant qu'un musée et souvent aussi

riche en trésors, toujours changeant, toujours différent, toujours le même, je l'aime, cet Hôtel Drouot, comme l'une des plus pittoresques curiosités de Paris dont il nous offre un surprenant résumé de la vie matérielle. Ce qui d'ordinaire forme entre les quatre murs d'un logement un tout organique se retrouve là, dispersé et réduit en d'innombrables pièces détachées, comme le corps dépecé d'un énorme animal dans une boucherie. Les objets les plus étranges et les plus disparates, les plus sacrés et les plus usuels sont liés ici par la plus vulgaire des promiscuités ; tout ce qui est exposé là va devenir de l'argent : lits et crucifix, chapeaux et tapis, pendules et cuvettes, marbres de Houdon et couverts en tombac, miniatures perses et étuis à cigarettes argentés, vieux vélos voisinant avec les premières éditions de Paul Valéry, phonos à côté de madones gothiques, tableaux de Van Dyck côte à côte avec des croûtes crasseuses, sonates de Beethoven tout près de fourneaux brisés, les choses les plus nécessaires et les plus futiles, celles du goût le plus affreux et du plus grand raffinement artistique, petites et grandes, vraies et fausses, vieilles et neuves – tout cela va faire de l'argent ; toutes les créations issues de la main et de l'esprit des hommes, les plus nobles et les plus stupides, se déversent dans cette cornue des ventes aux enchères, qui absorbe et rejette avec une féroce indifférence les richesses de la ville gigantesque. C'est dans cet entrepôt où l'on dénombre et monnaye impitoyablement tout ce qui a de la valeur, c'est dans cette immense foire aux vanités et aux nécessités humaines, dans ce lieu fantastique que l'on sent mieux que partout ailleurs la diversité confuse de notre monde matériel. Là l'indigent peut tout vendre, le riche tout acheter ; de plus, on n'acquiert pas ici que des objets, mais aussi des idées et des connaissances, car il suffit de voir et d'écouter pour s'y perfectionner dans l'histoire de l'art, l'archéologie, la bibliophilie, l'expertise des timbres-poste, la science numismatique et surtout en psychologie. Aussi divers que ces objets qui se reposent un court moment des fatigues de la servitude et que des mains étrangères vont emporter loin de là, des hommes de toutes les races, de toutes les classes, dont les yeux inquiets reflètent la passion des affaires ou le feu mystérieux du collectionneur enragé, se pressent autour de la table des enchères, curieux et avides. De gros commerçants en pelisse et au melon soigneusement brossé sont assis à côté de petits antiquaires crasseux et de marchands de bric-à-brac malpropres de la Rive gauche, désireux de remplir leur boutique à peu de frais ; çà et là, quelques compères et petits intermédiaires bavardent et chuchotent ; des

mandataires, des gens chargés de pousser aux enchères, des « racailleurs », hyènes inévitables de ce champ de bataille, s'empressent de repêcher un objet avant qu'il ne soit trop tard, ou bien, quand ils voient un collectionneur sérieusement accroché mordre à une pièce de prix, surenchérissent en échangeant des œillades complices. Des bibliothécaires à binocles, passés eux-mêmes à l'état de parchemin, viennent rôder par là comme des tapirs somnolents ; puis arrivent en gazouillant, oiseaux de paradis multicolores, des dames très élégantes, couvertes de perles, qui ont dépêché des domestiques pour leur retenir une place au premier rang devant la table des enchères ; dans un coin, immobiles tels des hérons, lançant des regards circonspects, se tiennent les vrais connaisseurs, la franc-maçonnerie des collectionneurs. Il y a aussi à chaque fois, derrière tous ces gens amenés là par intérêt, curiosité ou amour de l'art, un nombre indéfinissable de simples badauds qui veulent juste profiter du chauffage gratuit ou qui s'amusent de la cascade miroitante des chiffres qui fusent. Mais chacun de ceux qui viennent ici est poussé par un désir : que ce soit collectionner, jouer, gagner de l'argent, posséder davantage – ou seulement se réchauffer, participer à l'excitation générale. Et ce chaos compact d'individus se répartit et s'ordonne en une multiplicité tout à fait invraisemblable de physionomies. La seule espèce humaine que je n'y avais jamais vue, dont je n'avais jamais soupçonné la présence en ces lieux, c'était la guilde des pickpockets. Mais maintenant que je voyais mon ami s'y faufiler avec son sûr instinct, je compris aussitôt qu'un pareil endroit devait être le champ d'action idéal, voire le plus favorable de Paris à l'exercice de son talent. Car les éléments nécessaires y sont tous merveilleusement réunis : une cohue effrayante à peine supportable, la diversion absolument indispensable du spectacle, de la fièvre des enchères, de la minute de l'adjudication. Et troisièmement, une salle des ventes est, avec le champ de courses, un des derniers endroits du monde moderne où tout doit être payé comptant, ce qui permet de supposer qu'un portefeuille bien garni bombe mollement la poche de chaque veston. C'est là et nulle part ailleurs qu'une main experte trouve les meilleures occasions, et certainement, je ne m'en rendais compte qu'à présent, le petit essai de ce matin n'avait été pour mon ami qu'un exercice des doigts, tandis qu'ici, il s'apprêtait pour un véritable coup de maître.

Et pourtant, alors qu'il montait d'un pas traînant l'escalier qui conduit au

premier, je l'aurais volontiers retenu par la manche. Bon Dieu ! Ne vois-tu pas cet écriteau rédigé en trois langues : « Beware of pickpockets » – « Attention aux pickpockets » – « Achtung vor Taschendieb ! » – Ne le vois-tu pas, étourneau ? On se méfie de tes semblables, ici ; et certainement des dizaines d'inspecteurs se glissent dans la cohue ; et encore une fois, crois-moi : tu n'es pas en forme, aujourd'hui. Mais en véritable connaisseur de la situation, il gravissait tranquillement les marches, tout en jetant un regard indifférent à la pancarte qui paraissait lui être familière. Sa décision était d'un habile tacticien, il fallait le reconnaître ; on ne vend dans les salles du bas que de grossiers ustensiles, des salles à manger, des buffets et des armoires, autour desquels se presse et tourbillonne la troupe ingrate et peu aimable des brocanteurs, qui rangent peut-être encore leur argent dans leur escarcelle selon la vieille mode et à qui il ne serait ni prudent ni profitable de se frotter. Au contraire, les objets les plus raffinés, bijoux, tableaux, livres, autographes, parures se vendent dans les salles du premier étage ; c'est là, à coup sûr, que se trouvent les poches les mieux remplies et les acheteurs les plus insouciants.

J'avais de la peine à suivre mon ami, car il naviguait en tous sens, avançant puis reculant de l'entrée principale à chacune des différentes salles, voulant sans doute évaluer les chances respectives qu'elles lui offraient. Patient et obstiné comme un gourmet devant un menu de choix, il lisait de temps en temps les affiches. Il se décida finalement pour la salle 7 où se vendait la célèbre collection de porcelaine chinoise et japonaise de M^{me} la comtesse Yves de G… Certainement il y avait là aujourd'hui des objets d'une cote sensationnelle, car les gens étaient tellement nombreux que, depuis l'entrée, il était impossible d'apercevoir la table des enchères, derrière les manteaux et les chapeaux. Un solide mur humain masquait la longue table verte, et de notre place nous apercevions tout juste les gestes amusants de l'huissier-priseur qui, du haut de son estrade, son marteau blanc à la main, dirigeait tout le jeu des enchères à la manière d'un chef d'orchestre au rythme régulier d'un prestissimo entrecoupé de longues pauses inquiétantes. Sans doute, comme beaucoup d'autres modestes employés, habitait-il un deux-pièces à Ménilmontant ou dans quelque banlieue, avec pour toute richesse un réchaud à gaz, un gramophone et quelques géraniums devant la fenêtre. Dans son élégante jaquette, la raie de ses cheveux pommadée avec soin, et

manifestement ravi, il savourait la joie inouïe de pouvoir ainsi, chaque jour, trois heures durant et devant un public choisi, adjuger pour de l'argent, d'un coup de son petit marteau, les objets les plus précieux de Paris. Avec l'affabilité étudiée d'un bateleur, il saisissait gracieusement au passage, à droite ou à gauche, à la table ou au fond, les offres diverses comme une balle multicolore : « Six cents, six cent cinq, six cent dix » et relançait ces mêmes chiffres tout auréolés de gloire, pour ainsi dire, en traînant sur les voyelles, en détachant les consonnes. De temps en temps, il jouait les entraîneuses, lorsqu'une enchère restait en plan et que la valse des chiffres s'arrêtait, il exhortait la foule avec un sourire engageant : « Personne à gauche ? Personne à droite ? » ; tantôt, le front barré d'un petit pli dramatique, il menaçait l'assistance d'un : « J'adjuge ! » en levant dans sa main droite et d'un air décidé son marteau d'ivoire ; ou bien il disait en souriant : « Voyons, Messieurs, ce n'est pas du tout cher ! » Entre-temps, il saluait par-ci par-là une connaissance d'un air entendu, encourageait d'une œillade malicieuse quelques amateurs. C'est d'une voix brève qu'il commençait l'inévitable exposé qui précède la vente d'un nouvel objet, « le numéro trente-trois » mais à mesure que le prix s'élevait, sa voix de ténor montait toujours plus consciemment, dans un registre dramatique. Il prenait un indicible plaisir à voir durant trois heures ces trois ou quatre cents personnes retenir leur souffle, suspendues à ses lèvres ou hypnotisées par son magique petit marteau. Cette illusion trompeuse qu'il avait de diriger les enchères, alors qu'il n'était que l'instrument des offres éventuelles, l'enivrait ; il avait des effets de voix qui me rappelaient le paon qui fait la roue ; toutefois, cela ne m'empêchait nullement de remarquer en mon for intérieur que toutes ses gesticulations outrancières rendaient à mon ami le même service que les grimaces des trois singes de la matinée, en provoquant l'indispensable diversion.

Mais pour le moment mon vaillant camarade ne pouvait encore tirer aucun parti de cette complicité volontaire : nous étions toujours au dernier rang, impuissants, et toute tentative pour percer jusqu'à la table des enchères cette foule compacte et tendue me paraissait parfaitement inutile. Mais j'eus une nouvelle occasion de constater combien j'étais encore un novice d'un jour dans cette intéressante profession. Mon camarade, ce maître, ce technicien éprouvé, savait déjà depuis longtemps qu'à chaque fois que le

marteau s'abattait pour clore une enchère – « 7260 francs », lançait à cet instant la joyeuse voix de ténor – le mur se désagrégeait pendant un court moment de détente. Les têtes dressées s'inclinaient, les marchands notaient les prix dans le catalogue, çà et là un curieux s'en allait, pendant une minute un peu d'air pénétrait dans cette foule compacte. Avec une rapidité tenant du génie, il profita de cet instant pour foncer en avant, tête baissée, comme une torpille. D'une seule poussée, il avait forcé quatre ou cinq rangs, et moi qui m'étais juré de ne pas abandonner l'imprudent à lui-même, je me trouvai tout à coup seul, loin de lui. Je tentai une percée à mon tour, mais déjà la vente reprenait, le mur se refermait et je restai impuissant, coincé au plus épais de la foule, comme un char embourbé. Cette presse était terrible, étouffante, visqueuse ; devant, derrière, à droite, à gauche, des vêtements et des corps si serrés que la moindre toux d'un de mes voisins me résonnait dans la poitrine. En outre, l'atmosphère était irrespirable, cela sentait la poussière, le renfermé et l'aigre, et par-dessus tout la sueur, comme partout où il est question d'argent. Suffoquant de chaleur, j'essayai d'ouvrir mon veston pour tirer mon mouchoir. Ce fut en vain, j'étais bloqué ; cependant, je ne relâchai pas mes efforts patients et obstinés pour percer la foule rang par rang ; mais il était trop tard ! Le petit pardessus jaune serin avait disparu. Il s'était caché quelque part dans cette foule où personne ne soupçonnait sa dangereuse présence, sauf moi, que secouait un tremblement nerveux causé par l'appréhension mystérieuse d'une infaillible catastrophe aujourd'hui pour ce pauvre diable. À tout moment, je m'attendais à une querelle, à une rixe, à entendre crier « au voleur ! », puis à le voir traîné au-dehors par les manches de son manteau. Je ne puis expliquer comment j'eus l'affreuse certitude qu'il allait manquer son coup ce jour-là, justement ce jour-là.

Pourtant rien ne se produisait ; pas un cri, pas un mot ; au contraire, piétinements, conversations, murmures cessèrent brusquement. Tout devint silencieux comme par enchantement ; comme si elles s'étaient donné le mot, ces deux ou trois cents personnes retenaient leur souffle et regardaient avec une attention redoublée l'huissier qui recula d'un pas sous le lustre, de sorte que son front se mit à briller d'un éclat particulièrement solennel. Car c'était le tour de l'objet principal de la vente, un immense vase, cadeau personnel que l'empereur de Chine avait fait remettre en son nom très personnel au roi de France, trois siècles plus tôt, par une ambassade, et qui, comme une foule

d'autres objets, avait disparu mystérieusement de Versailles pendant la Révolution. Quatre hommes en uniforme hissèrent sur la table, avec des gestes prudents et étudiés, l'objet précieux, sphère d'un blanc laiteux veiné de bleu ; le commissaire s'étant éclairci la voix avec dignité, annonça la mise à prix : « cent trente mille francs ! Cent trente mille ! » Un silence respectueux salua ce chiffre sanctifié par quatre zéros. Personne n'osa commencer sur-le-champ à enchérir, personne n'osait parler ni seulement bouger, le respect avait transformé en un bloc immobile et homogène cette multitude de corps brûlants, étroitement coincés l'un contre l'autre. Cependant, à l'extrémité gauche de la table, un petit homme aux cheveux blancs finit par lever la tête et lança un chiffre, très vite, à voix basse, presque avec embarras : « Cent trente-cinq mille », à quoi le commissaire-priseur répondit avec autorité : « Cent quarante mille. »

Alors, un jeu palpitant commença : le représentant d'une importante salle des ventes américaine se contentait chaque fois de lever le doigt et, à la manière d'une pendule électrique, les enchères faisaient un saut de cinq mille ; à l'autre bout de la table, le secrétaire privé d'un grand collectionneur (on chuchotait son nom) faisait énergiquement paroli ; peu à peu, l'enchère devint un dialogue entre les deux amateurs qui placés vis-à-vis l'un de l'autre évitaient obstinément de se regarder ; tous deux adressaient leurs offres au seul commissaire-priseur, qui les recevait avec une satisfaction visible. Enfin, à deux cent soixante mille, l'Américain cessa de lever le doigt ; le chiffre proclamé resta en suspens, comme une note tenue. L'émotion grandit, le commissaire-priseur répéta quatre fois : « deux cent soixante mille… deux cent soixante mille… ». Il cria le chiffre bien haut dans la salle comme on lance un faucon sur sa proie. Puis il attendit, jeta à droite et à gauche des regards attentifs et quelque peu déçus (il aurait bien volontiers poussé le jeu plus loin, hélas !). « Il n'y a plus d'amateurs ? » Silence persistant. « Il n'y a plus d'amateurs ? » Sa voix avait presque un accent désespéré. Telle une corde tendue, le silence commençait à vibrer. Le marteau s'éleva lentement. Trois cents cœurs s'arrêtèrent de battre… « Deux cent soixante mille francs, une fois… deux fois… trois… »

Le silence pesait comme un seul bloc sur l'assistance muette ; tout le monde retenait sa respiration. Avec une solennité quasi religieuse, le commissaire-priseur tenait au-dessus de la foule recueillie son marteau

d'ivoire. Il nous menaça encore une fois d'un « J'adjuge ». Rien. Pas de réponse. « Trois fois ! » Le marteau s'abattit d'un coup sec et irrité. Fini ! Deux cent soixante mille francs. Sous ce petit coup sec, le mur vivant vacilla et s'écroula ; il redevint une multitude de visages humains, l'animation reprit, on soupira, on cria, on respira, on toussa. Une sorte de vague, une poussée prolongée souleva cette foule qui remuait et se détendait comme si elle n'eût été qu'un seul corps.

La poussée arriva jusqu'à moi sous la forme d'un coup de coude que je reçus en pleine poitrine. En même temps, on me murmurait une excuse : « Pardon, monsieur ! » Je tressaillis. Cette voix ! Ô bienfaisant miracle ! c'était lui, lui que je cherchais depuis si longtemps, lui qui me manquait tant ! Quel hasard providentiel ! La vague déferlante l'avait justement amené dans mon voisinage. Dieu merci, il était tout près de moi ! Je pouvais enfin veiller sur lui avec attention et enfin le protéger. Naturellement j'évitai de le regarder en face, je guignai non pas son visage mais ses mains, ses instruments de travail ; or elles avaient disparu comme par enchantement ; je remarquai bientôt qu'il serrait étroitement contre son corps le bas des deux manches de son petit pardessus et que, comme quelqu'un qui a froid, il avait rentré ses doigts dessous pour les mettre à l'abri et les cacher. À présent, s'il voulait palper une victime, elle ne pourrait rien sentir d'autre que le frôlement involontaire d'une étoffe molle et inoffensive ; mais la main du voleur se tenait prête, comme la griffe du chat qui fait patte de velours. Voilà qui est habilement conçu ! pensai-je. Mais contre qui se préparait cette attaque ? Je risquai un regard vers son voisin de droite : c'était un monsieur très maigre, à la veste soigneusement boutonnée ; devant mon ami s'étalait le dos puissant d'un second personnage, forteresse imprenable ; je ne voyais donc pas quelle chance de succès pourrait lui offrir un de ces deux individus. Mais tandis qu'on me frôlait légèrement le genou, une idée qui me fit frissonner me traversa l'esprit ; au bout du compte, si ces préparatifs m'étaient destinés ? Imbécile ! Vas-tu donc t'attaquer au seul homme de cette salle qui te connaisse ? Et dois-je maintenant, dans une ultime et déconcertante leçon, servir moi-même de champ d'expérience à ton industrie ? En vérité, c'était bien moi qu'il semblait avoir visé. Tout juste ! C'était moi qu'il avait choisi, cet éternel malchanceux, c'était moi, l'ami de ses pensées, le seul qui le connût jusque dans le secret de son métier !

Il n'y avait plus de doute, c'était bien à moi qu'il en voulait, je ne devais pas m'abuser plus longtemps ! Déjà je sentais nettement le frôlement de son coude le long de mes côtes, je sentais s'avancer petit à petit la manche qui recouvrait sa main, cette main qui, au premier remous agitant la foule, plongerait d'un geste vif entre ma veste et mon gilet. En ce moment, j'aurais encore pu me protéger : il m'eût suffi, par un petit geste contraire, de me détourner ou de boutonner mon veston ; mais, fait étrange, je n'en avais plus la force, car tout mon corps était hypnotisé par l'émotion et par l'appréhension. Mes muscles et mes nerfs se contractaient comme sous l'action du froid ; tandis que j'attendais terriblement anxieux, j'évaluai avec rapidité ce que contenait mon portefeuille, et tout en l'imaginant, je sentais (car la moindre partie du corps devient sensible dès qu'on y pense, nerf, dent ou orteil) contre ma poitrine sa tiède et rassurante présence. Pour le moment, il était donc encore à sa place et sur des positions préparées à l'avance, je pouvais attendre l'assaut sans crainte. Mais, chose curieuse, il m'était absolument impossible de savoir si je le désirais ou non, cet assaut. Mes sentiments à cet égard étaient des plus confus et pour ainsi dire contradictoires. D'une part, je souhaitais, dans l'intérêt même de ce sot personnage ; qu'il s'éloignât de moi ; d'autre part, j'attendais son chef-d'œuvre, son coup décisif, avec la contraction terrible du patient qui voit la roulette du dentiste s'approcher de sa dent malade. Mais comme s'il eût voulu me punir de ma curiosité, il ne se pressait pas d'attaquer. Sa main s'arrêtait à chaque instant et cependant je sentais sa chaleur tout près. Elle s'avançait avec prudence, centimètre par centimètre, et bien que mon esprit tout entier fût absorbé par ce contact incessant, je suivais attentivement l'ascension des enchères, comme si ma pensée se fût dédoublée : « Trois mille sept cent cinquante… plus d'amateurs ?… trois mille sept cent soixante… trois mille sept cent soixante-dix… trois mille sept cent quatre-vingts… il n'y a plus d'amateurs ? Plus d'amateurs ? » Le marteau s'abattit. Une fois de plus, l'adjudication terminée, le léger remous causé par la détente générale parcourut la foule, et j'en sentis au même instant l'onde parvenir jusqu'à moi. Ce ne fut pas le frôlement d'une main, mais quelque chose comme le glissement rapide d'un serpent, comme le passage d'un souffle, si léger et si prompt que je ne l'aurais jamais senti, si toute mon attention n'eût été concentrée sur ce point, sur cette position menacée ; un pli rida seulement mon manteau comme l'aurait fait un coup de vent, je sentis comme la douce

caresse d'une aile d'oiseau et…

Et il advint tout à coup quelque chose que je n'avais pas prévu. Ma main s'était soudain levée et avait happé sous ma veste la main étrangère. Ce plan de défense brutale ne m'était pas venu à l'esprit. C'était un mouvement réflexe de mes muscles, qui m'avait surpris moi-même, ma main s'était levée automatiquement, par un pur instinct de défense physique. Et voilà qu'à présent – horreur ! – à mon propre étonnement, à ma propre frayeur, j'enserrais le poignet d'une main étrangère, une main froide et tremblante. Non, je n'avais pas voulu cela !

Je ne saurais décrire cet instant. La peur me glaçait à l'idée que je retenais de force un morceau de la chair vivante d'un autre homme. Comme moi, la frayeur le paralysait. Et de même que mon manque de volonté et de sang-froid m'empêchait de le lâcher, de même, il n'avait ni le courage ni la présence d'esprit de se libérer : « Quatre cent cinquante… quatre cent soixante… quatre cent soixante-dix… » déclamait là-bas le commissaire-priseur d'un ton pathétique, cependant que je tenais toujours la main glacée du voleur. « Quatre cent quatre-vingts… quatre cent quatre-vingt-dix. » Personne n'avait remarqué ce qui se passait entre nous, personne ne soupçonnait le drame angoissant qui se jouait là entre deux hommes ; cette bataille sans nom n'opposait que nous deux, que nos nerfs hypertendus. « Cinq cents… cinq cent dix… cinq cent vingt… » Les chiffres fusaient de plus en plus vite, « Cinq cent trente… cinq cent quarante… cinq cent cinquante… » Finalement – toute l'affaire avait à peine duré dix secondes – je repris mon souffle. Je lâchai la main. Elle se retira et disparut dans la manche du manteau jaune.

« Cinq cent soixante… cinq cent soixante-dix… cinq cent quatre-vingts… six cents… six cent dix… » Là-haut les chiffres cliquetaient de plus belle, et nous étions toujours côte à côte, complices d'une action mystérieuse, paralysés tous deux par la même aventure. Je sentais encore la chaleur de son corps serré contre le mien. Et lorsque, délivrés de leur crispation, mes genoux raidis commencèrent à trembler, il me sembla que ce léger frisson gagnait les siens. « Six cent vingt… trente… quarante… cinquante-soixante… soixante-dix… » Les chiffres montaient de plus en plus vite et l'anneau glacé de l'effroi nous tenait toujours enchaînés l'un à l'autre. Je trouvai enfin le

courage de tourner la tête de son côté. Au même instant, il regarda vers moi. Je plongeai mon regard dans le sien. « Grâce ! Grâce ! Ne me dénoncez pas ! » semblaient implorer ses petits yeux humides ; toute la peur qui l'empêchait de respirer, la peur primitive de toute créature, semblait s'échapper par ces deux petites prunelles rondes ; sa petite moustache tremblait aussi dans la tempête de son affolement. Je n'apercevais distinctement que ses yeux grands ouverts ; son visage avait disparu derrière une expression de terreur que je n'avais jamais vue et que je ne revis plus chez aucun homme. J'eus honte à l'idée qu'un être humain m'implorait comme un esclave, comme un chien sur qui j'aurais eu droit de vie et de mort. Cette peur m'humiliait et je détournai les yeux à nouveau, embarrassé.

Mais il avait compris. Il savait maintenant que jamais je ne le dénoncerais. Cette certitude lui redonna des forces. D'une petite secousse, il écarta son corps ; je sentis qu'il voulait me quitter pour toujours. La pression de son genou se relâcha doucement, je sentis diminuer peu à peu la tiède pression de son bras : redevenu maître accompli en son art, d'une légère poussée il s'éloigna de moi et se glissa sur le côté dans un mouvement plein d'habileté. Une poussée encore et il était hors de la foule.

Mais tandis que la chaleur qu'il m'avait communiquée m'abandonnait, un remords assaillit ma conscience : je n'avais pas le droit de le laisser partir ainsi. J'avais le devoir de dédommager cet inconnu de la terreur que je lui avais causée ; je lui devais un salaire pour m'avoir appris, à son insu, un métier que j'ignorais ; j'étais son débiteur. En toute hâte, je fendis la presse et gagnai la porte de sortie. Mais le pauvre diable m'avait vu, et malheureusement il se méprit sur mes intentions. Il crut, le déveinard, qu'en fin de compte j'allais peut-être le dénoncer, et il se réfugia dans le sombre désordre du couloir. J'arrivai trop tard pour pouvoir l'appeler ; je ne vis plus qu'une petite tache jaune, son manteau, qui flottait en bas de l'escalier. Il disparut ; la leçon se terminait comme elle avait commencé : d'une manière inattendue.

Le Bouquiniste Mendel

Le Bouquiniste Mendel

De retour à Vienne après une visite dans les arrondissements extérieurs de la ville, je fus pris sous une averse inattendue qui fouettait les passants et les chassait prestement, trempés, vers les portes des maisons et vers d'autres abris, et je cherchai moi-même la protection d'un lieu couvert. Heureusement, il y a maintenant à chaque coin de Vienne un café qui vous attend ; je me réfugiai donc dans celui juste en face, avec mon chapeau qui gouttait et mes épaules inondées. L'intérieur révélait un café à l'ancienne, presque schématique, contrairement à ces scènes musicales de la vieille ville qui arborent toutes les fantaisies de la dernière mode pour imiter l'Allemagne ; c'était un endroit traditionnel de la Vienne d'autrefois, rempli de petites gens qui consommaient plus de journaux que de douceurs. Certes, l'atmosphère déjà confinée était, à cette heure de la soirée, marbrée d'une fumée bleue aux volutes serrées, et pourtant ce café, avec ses sofas de velours apparemment neufs et sa caisse d'aluminium brillant, donnait une impression de propreté. Dans ma hâte, je n'avais même pas pris la peine de relever son nom, mais à quoi bon d'ailleurs ? Installé au chaud, à présent je guettais avec impatience, par des vitres que l'eau bleuissait, le moment où il plairait à cette pluie importune de se retirer quelques kilomètres plus loin.

Aussi restai-je assis là, désœuvré, et je commençai déjà à sombrer dans cette passivité molle qui se dégage, invisible, de tout authentique café de Vienne. Dans ce vide d'émotions, je regardai une par une les autres personnes, dans les yeux desquelles la lumière artificielle de cette salle enfumée jetait un gris maladif, j'observai la serveuse au comptoir distribuer mécaniquement au garçon le sucre et la cuiller de chaque tasse de café, je lus dans un demi-éveil, inconsciemment, les affiches insignifiantes qui étaient au mur, et cette forme d'hébétude me faisait presque du bien. Mais, soudain, je fus entraîné hors de mon demi-sommeil d'une bien curieuse façon. Un mouvement intérieur se formait en moi avec une vague inquiétude, comme débute un léger mal de dents dont on ne sait pas s'il part de la gauche, de la droite, des dents du haut ou du bas : je ne sentais qu'une tension sourde, une

inquiétude de l'esprit. Puis tout à coup – je n'aurais pu dire comment – je sus que j'avais déjà dû me trouver ici des années auparavant et, par quelque souvenir, être lié à ces murs, ces sièges, ces tables, cette pièce inconnue et pleine de fumée.

Mais plus je mettais de volonté à retrouver ce souvenir, plus il se dérobait, méchant, glissant – avec la lueur incertaine d'une méduse, aux tréfonds de ma conscience, où il ne se laissait pourtant pas atteindre, pas attraper. En vain agrippais-je du regard chaque objet à ma portée. Pour sûr, je ne connaissais pas grand-chose, pas la caisse enregistreuse dont le mécanisme cliquetait, par exemple, pas plus que ce revêtement mural brun de faux palissandre ; tout cela n'avait dû être ajouté que plus tard. Mais pourtant, oui, pourtant je m'étais déjà trouvé ici vingt ans plus tôt ou davantage, j'avais eu ici un vif sujet d'occupation et d'enthousiasme ; ici était fixée, dérobée à la vue comme un clou dans le bois, une part de moi-même, un moi depuis longtemps enseveli. Je tendis mes cinq sens et les projetai vigoureusement, dans cette pièce et en moi tout à la fois – et pourtant, bigre ! je n'arrivais pas à l'atteindre, ce souvenir disparu, noyé en moi-même.

Je me fâchai comme on se fâche lorsque le corps n'obéit pas à la volonté, quand quelque refus nous fait prendre conscience de l'insuffisance et de l'imperfection de nos capacités intellectuelles. Mais je n'abandonnai pas tout espoir d'accéder encore à ce souvenir. Je n'avais besoin que d'un minuscule crochet à prendre en main, je le savais, pour faire remonter ce que la vase de l'oubli me cachait ; car ma mémoire est curieusement faite, bonne et mauvaise en même temps, d'un côté rétive et obstinée mais, de l'autre, d'une fidélité indescriptible. Elle avale docilement dans ses profondeurs le plus important aussi bien des événements, des visages, et de mes lectures que de mes expériences, et, sans contrainte, ne rend rien de ce monde souterrain, au simple appel de la volonté. Mais je n'ai besoin que de prendre le plus fugace des appuis – une carte postale, quelques signes sur une enveloppe, une feuille de journal tachée de fumée – et ce que j'avais oublié rejaillit aussitôt du flot sombre et opaque, comme un poisson que l'on pêche, tout à fait physique et sensible. Je me remets alors à connaître, d'un coup et dans les moindres détails, un homme, un paysage, la couleur de sa pupille, sa bouche, et dans sa bouche l'interstice qui s'ouvre à gauche entre ses dents quand il rit et l'intonation cassée de ce rire, la façon dont sa moustache se met à

tressaillir pendant ce temps et celle dont un autre, un nouveau visage émerge de ce rire. Tout ceci, je le vois alors aussitôt, dans une vision intégrale, et je me rappelle des années plus tard chaque mot que m'a adressé cet homme. Mais pour voir et percevoir le passé sensiblement, il me faut toujours une stimulation des sens, un minuscule secours de la réalité. Je fermai donc les yeux afin de pouvoir réfléchir avec plus de concentration, afin de former et de saisir quelque mystérieux hameçon. Mais rien ! Toujours rien ! Enterré, oublié ! Et je m'acharnai tant contre cet engin à mémoire entre mes tempes, mauvais et capricieux, que j'aurais pu me frapper le front de mes poings, ainsi que l'on secoue un automate détraqué qui retient ce que l'on en réclame. Non, je ne pouvais rester plus longtemps assis et calme, tant ce refus intérieur m'exaspérait, et, de colère, je me levai pour me donner de l'air. Mais, curieusement… à peine avais-je mis le pied hors de l'établissement que déjà cela commençait, vacillant, clignotant, la première phosphorescence qui poignait en moi. À droite de la caisse enregistreuse, me souvenais-je, cela devait mener jusqu'à une salle aveugle qui n'avait qu'un éclairage artificiel. Et de fait, c'était le cas. Elle était là, dans une tapisserie différente de celle d'autrefois mais de proportions exactes cependant, cette arrière-salle rectangulaire aux contours brouillés : la salle de jeu. Je regardai instinctivement chaque objet autour de moi, un par un, les nerfs déjà vibrants de joie (j'étais sur le point de tout savoir, je le sentais). Deux billards traînaient là, vastes et délaissés, aux coins se blottissaient quelques tables de jeu à l'une desquelles deux professeurs ou maîtres de conférences jouaient aux échecs. Et dans l'angle tout près du poêle en fer, quand on allait à la cabine téléphonique, il y avait une petite table carrée. Alors l'éclair me traversa de part en part. Aussitôt, je sus, aussitôt, en un seul instant, chaud, comblé, secoué : mon Dieu, mais cette place était celle de Mendel, de Jakob Mendel, Mendel-aux-livres et, après vingt ans, j'étais revenu dans son quartier général, le café Gluck en haut de la rue Alser Strasse ! Jakob Mendel, comment avais-je pu l'oublier ? Je ne concevais pas que cela fît si longtemps ; cet être étrange parmi les étranges, homme fabuleux, cette merveille du monde isolée, célèbre à l'université et pour un cercle étroit et respectueux, comment en perdre le souvenir, de ce courtier des livres qui était assis là chaque jour, invariablement, du matin au soir, emblème de la connaissance, gloire et honneur du café Gluck !

Et il me suffit de braquer sous la paupière, pendant cette seule seconde, mon regard vers l'intérieur pour que déjà, dans mon sang qu'éclairait cette image, monte sa silhouette, matérielle et incontestable. Je le voyais ainsi avec fidélité, assis là sans faillir, derrière cette petite table carrée dont le plateau de marbre gris sale était toujours couvert de livres et de notes ; sa posture impassible et inébranlable, derrière ses lunettes le regard hypnotique fermement planté dans un livre, assis là fredonnant et grommelant pendant sa lecture, dodelinant du corps et de son crâne chauve, irrégulier et couvert de taches, d'avant en arrière, une habitude rapportée du heder, la petite école juive de l'Est. C'était ici, à cette table et nulle part ailleurs, qu'il lisait ses catalogues et ses livres, comme on enseigne la lecture à l'école talmudique, en chantant doucement et en oscillant, berceau noir qui se balançait. En effet, comme un enfant sombre dans le sommeil et se retranche du monde par cette oscillation au rythme hypnotique, ainsi, selon ces religieux, l'esprit entre-t-il plus facilement par le balancement et l'oscillation de son corps oisif dans la grâce de l'immersion. Et ce Jakob Mendel, effectivement, ne voyait ni n'entendait rien autour de lui. À côté, les joueurs de billards étaient bruyants et braillards, les marqueurs jouaient, le téléphone râlait , on lavait le sol, allumait le poêle ; lui ne remarquait rien de cela. Un jour, un morceau de charbon brûlant était tombé du poêle ; le plancher sentait déjà le roussi et s'était mis à fumer à deux pas de lui lorsque, à cette puanteur infernale, un client remarqua le danger et se précipita pour éteindre bien vite les fumerolles, mais lui, Jakob Mendel, à deux pouces de là seulement et déjà noir de fumée, n'avait rien remarqué. Car il lisait comme d'autres prient, comme jouent les joueurs et comme les ivrognes, étourdis, contemplent le vide ; il lisait dans une immersion si bouleversante que la lecture, lorsqu'elle est le fait de n'importe qui d'autre, m'a toujours semblé profane depuis lors. Dans ce petit bouquiniste de Galicie qu'était Jakob Mendel, j'avais vu pour la première fois, alors jeune homme, le grand mystère de l'absolue concentration qui est celle de l'artiste comme de l'érudit, du vrai sage comme du fou patenté, celle qui, dans l'obsession parfaite, fait tragiquement son bonheur et son malheur.

C'était un camarade de l'université, plus âgé, qui m'avait conduit à lui. Je faisais alors des recherches au sujet du médecin et magnétiseur Mesmer, paracelsien encore peu connu aujourd'hui, et je ne trouvais à vrai dire pas

grand-chose à me mettre sous la dent ; car les œuvres qui le traitaient se révélaient insuffisantes, et le bibliothécaire à qui, novice innocent, j'avais demandé des renseignements, m'avait répondu en maugréant que les références bibliographiques étaient mon domaine et non le sien. Alors mon collègue m'avait mentionné son nom, pour la première fois : « Je t'emmène voir Mendel, m'avait-il promis, lui qui connaît tout peut tout te trouver, te rapporter le livre le plus saugrenu de la librairie d'occasion la plus oubliée d'Allemagne. C'est le meilleur à Vienne, et un original par-dessus le marché, un saurien des livres d'une race éteinte, venu tout droit de la préhistoire. »

Aussi nous rendîmes-nous tous deux au café Gluck et, tenez, derrière ses lunettes, dans sa barbe informe et ses habits noirs, il y avait là Mendel-aux-livres qui lisait en se balançant, comme un buisson noir au vent. Nous nous avançâmes ; lui ne remarquait rien. Il était simplement assis là, lisant et balançant le buste au-dessus de la table en avant et en arrière comme dans une pagode et, derrière lui, pendu à un crochet, son paletot noir élimé oscillait, lui aussi plein à craquer de notes et de bouts de papier. Pour nous annoncer, mon ami toussa avec vigueur. Mais Mendel, dont les épaisses lunettes appuyaient tout contre le livre, ne remarquait toujours rien. Finalement, mon ami frappa sur le plateau de marbre avec autant de force et de bruit que l'on frappe à une porte ; alors Mendel finit par lever les yeux, poussa machinalement sur son front ses lunettes rebelles cerclées d'acier, et, sous les sourcils en bataille d'un gris cendré, deux yeux singuliers pointèrent sur nous, de petits yeux noirs éveillés, vifs, acérés et dansants comme la langue d'un serpent. Mon ami me présenta et je formulai ma requête, mais une fois que, l'air furibond – mon ami m'avait expressément recommandé cette ruse –, j'eus d'abord commencé à me plaindre du bibliothécaire qui n'avait pas voulu me renseigner, Mendel recula son dos et cracha avec soin. Puis il eut un rire bref, disant dans son âpre jargon de l'Est : « Pas voulu, qu'il a ? Non… c'est : pas pu, qu'il a ! Un parech, que c'est ! Un âne bâté à poil gris. J'le connais – miséricorde ! – depuis bien vingt ans, mais ce qu'il a appris entre-temps, c'est : rien du tout. Empocher leur salaire, c'est tout ce qu'ils savent faire. Ils feraient mieux de façonner des briques, tous ces docteurs, au lieu de s'attarder au milieu des livres. »

Cette décharge véhémente avait brisé la glace, et un geste débonnaire

de la main m'invita pour la première fois à cette table carrée sous son étalage de notes, à cet autel inconnu de la révélation bibliophile. Je détaillai rapidement mes souhaits : les œuvres écrites à l'époque sur le magnétisme, ainsi que tous les livres et les controverses plus récents, pour et contre Mesmer ; dès que j'eus fini, Mendel plissa l'œil gauche une seconde, exactement comme un soldat qui s'apprête à tirer. Mais après ce geste d'attention concentrée qui ne dura réellement qu'une seule seconde, il m'énuméra aussitôt et avec fluidité, comme s'il parcourait un catalogue invisible, deux ou trois douzaines de livres avec leur lieu d'édition, l'année de parution et le prix approximatif de chacun. J'étais abasourdi. Bien que l'on m'eût préparé, je ne m'étais pas attendu à cela. Mais il sembla goûter mon ébahissement, car il enchaîna immédiatement, jouant les variations de mon thème au clavier de sa mémoire. Voulais-je aussi m'instruire au sujet des somnambulistes, à propos des premières tentatives d'hypnose et de Gassner, des conjurations du Démon, de la Christian Science et de madame Blavastky ? De nouveau crépitèrent les noms, les titres, les descriptions ; je commençais seulement à comprendre qu'en Jakob Mendel j'avais trouvé une merveille de la pensée qui était unique en son genre, une encyclopédie en fait, un catalogue universel ambulant. Totalement hébété, je contemplai ce phénomène bibliographique habillé de l'enveloppe insignifiante, voire un peu poisseuse, d'un petit bouquiniste galicien qui venait de m'égrener quelque quatre-vingts noms et qui, l'air détaché mais intérieurement satisfait d'avoir fait valoir son atout, nettoyait ses lunettes avec un mouchoir qui avait peut-être un jour été blanc. Pour camoufler un peu mon étonnement, je demandai timidement lesquels de ces livres il pourrait éventuellement me procurer. « Hm, on va voir c'qu'on peut faire, grommela-t-il. Vous n'avez qu'à revenir demain, d'ici là Mendel vous aura déjà dégotté quelque chose, et ce qui ne se trouve pas, ça doit bien se trouver quelque part. Celui qui a du saichel, il a aussi de la chance. » Je le remerciai poliment puis, voulant juste me montrer poli, je me pris aussitôt les pieds dans une énorme bévue, en proposant de lui noter sur un bout de papier les titres des livres que je désirais. Je sentis dans le même instant mon ami m'avertir déjà d'un coup de coude. Mais trop tard ! Mendel m'avait déjà lancé un regard – et quel regard ! – un regard tout à la fois triomphant et offensé, railleur et réfléchi, pour ainsi dire royal, le regard shakespearien de Macbeth au moment où Macduff exige du héros invincible qu'il se rende sans combattre. Puis il eut un nouveau rire bref, sur sa gorge

l'épaisse pomme d'Adam fit de surprenants allers-retours ; apparemment, il avait ravalé un mot grossier. Et n'importe quelle grossièreté imaginable eût été légitime de la part de ce bon, de ce brave Mendel-aux-livres car seul un étranger, un ignorant (un « am ha'aretz », dit-il) pouvait avoir le culot d'une demande si offensante : que lui, Jakob Mendel, notât le titre d'un livre, comme un libraire apprenti ou un larbin de bibliothèque, comme si ce cerveau livresque hors pair, adamantin, eût jamais requis un outil aussi grossier. Je ne saisis que plus tard combien mon offre polie avait dû vexer ce génie singulier, car ce petit Juif de Galicie fripé, tout bardé de barbe et de surcroît bossu, ce Jakob Mendel était un titan de la mémoire. Derrière ce front sale et crayeux envahi d'une mousse grise, enfoncés comme à l'acier moulé, dans l'écriture spectrale, invisible, se trouvaient chaque nom et chaque titre ayant jamais été imprimés sur la page de titre d'un livre. Il connaissait chaque œuvre, qu'elle eût paru la veille ou deux cents ans plus tôt, ainsi que son lieu, sa maison d'édition, son prix de vente neuf comme d'occasion du premier coup, et se rappelait en même temps dans une vision parfaite la couverture, les illustrations et les ajouts en fac-similé de chaque livre, il voyait chaque œuvre, qu'il l'eût lui-même tenue dans ses mains ou qu'il ne l'eût repérée que de loin sur un étal ou dans une bibliothèque, avec la même exacte netteté optique que celle de l'artiste qui crée une image qu'il a en lui et qui est encore invisible au reste du monde. Il se souvenait, sur-le-champ, si un livre se trouvait proposé pour six marks dans le catalogue d'une librairie d'occasion de Ratisbonne, qu'un autre exemplaire avait été acquis à l'identique pour quatre couronnes à une vente aux enchères viennoise deux ans plus tôt, et du même coup de l'acquéreur ; non, Jakob Mendel n'oubliait jamais un titre, un nombre, il connaissait chaque plante, chaque infusoire, chaque étoile du cosmos, lequel se balance perpétuellement et remue sans cesse, dans l'univers livresque. Il connaissait chaque spécialité mieux que les spécialistes, maîtrisait les bibliothèques mieux que les bibliothécaires, connaissait les réserves des plus grandes maisons par cœur et mieux que leurs propriétaires malgré leurs fiches et leurs registres, en n'ayant à sa disposition rien de plus que la magie du souvenir, que cette mémoire sans égale, que l'on ne saurait expliciter vraiment que dans cent exemples isolés. Il est vrai que cette mémoire n'avait pu s'exercer et se former à un point si diabolique que par le mystère de toute perfection : la concentration. En dehors des livres, cet homme étrange ne savait rien du monde, car tous les phénomènes de

l'existence ne prenaient pour lui de réalité qu'à compter du moment où ils se coulaient en caractères, qu'ils étaient rassemblés dans un livre et, du même coup, stérilisés. Mais les livres eux-mêmes, ce n'était pas même pour leur sens qu'il les lisait, pour leur contenu spirituel et narratif ; seuls leur nom, leur prix, leur aspect, leur première page de titre suscitaient sa passion. Improductive et inféconde au plus haut point, ce n'était simple liste de titres et de noms à centaines de milliers de chiffres imprimée dans le cortex souple d'un mammifère au lieu d'être écrite dans un catalogue comme d'habitude, cette mémoire de Jakob Mendel pour les seuls livres d'occasion, ce phénomène d'une perfection singulière qui n'était pas moindre pourtant que celle de Napoléon pour les physionomies, de Mezzofanti pour les langues, celle de Lasker pour les ouvertures d'échecs, de Busoni pour la musique. Installé dans un séminaire, à une place officielle, ce cerveau eût instruit et étonné des milliers, des centaines de milliers d'étudiants et d'érudits, fertile pour la science, gain hors pair pour cette salle du trésor ouverte que nous appelons bibliothèque. Mais à lui, petit bouquiniste galicien sans éducation qui n'était guère allé plus loin que son école talmudique, ce monde supérieur était fermé pour toujours : ces fantastiques capacités ne pouvaient donc s'exprimer qu'en une science occulte à cette table de marbre du café Gluck. Cependant, s'il vient un jour le grand psychologue (dont l'œuvre fait toujours défaut au monde des idées) qui, aussi obstiné et patient que Buffon lorsqu'il organisa et classa les animaux par variétés, exposera pour sa part toutes les variantes, les espèces et formes primitives du pouvoir magique que nous nommons mémoire, décrites une par une dans leurs déclinaisons, Jakob Mendel s'imposera à lui, ce génie des prix et des titres, ce maître inqualifiable ès science des livres d'occasion.

De son métier, et pour ceux qui ne le connaissaient pas, Jakob Mendel n'était certes qu'un petit marchandeur de livres. Tous les dimanches, les mêmes annonces stéréotypées paraissaient dans la Nouvelle Presse libre et le Nouveau Quotidien viennois : « Achète livres anciens, paye meilleurs prix, disponible immédiatement, Mendel, en haut de l'Alser Strasse », accompagnées d'un numéro de téléphone qui était en réalité celui du café Gluck. Il fouillait dans les réserves, coltinait chaque semaine de nouvelles proies jusqu'à son quartier général, aidé d'un vieux porteur à la barbe impériale, avant de les remporter, car la concession lui faisait défaut pour un

vrai commerce de livres. Aussi s'en tenait-il au petit marchandage, activité fort peu lucrative. Les étudiants lui achetaient leurs manuels, qui passaient d'une promotion à celle qui suivait, de la plus âgée à la plus jeune ; il transmettait et fournissait en outre chacune des œuvres désirées en ne prenant qu'un supplément insignifiant. Son conseil était bon marché. Mais l'argent n'avait pas de place dans son monde, car personne ne l'avait jamais vu porter que le même veston élimé, ne boire que son lait, tôt le matin, l'après-midi et le soir, avec deux pains, et ne manger à midi qu'une bricole que l'on allait lui chercher à l'auberge. Il ne fumait pas, ne jouait pas, on peut dire en somme qu'il ne vivait pas ; seuls ses deux yeux derrière leurs lunettes étaient en vie et nourrissaient sans relâche, de mots, de titres et de noms, cet être énigmatique qu'était son cerveau. Et la matière souple et fertile aspirait en elle, avide, cette masse, comme le fait une prairie des milliers et milliers de gouttes d'une averse. Les êtres humains ne l'intéressaient pas ; de toutes les passions humaines, il en connaissait peut-être une seule, à vrai dire la plus répandue parmi les hommes – la vanité. Si, déjà rompu d'avoir cherché à cent autres endroits, on venait lui demander un renseignement, et qu'il était capable donner l'information du premier coup, il trouvait là son unique source de plaisir et de satisfaction, à laquelle s'ajoutait peut-être le fait qu'il y avait à l'intérieur et à l'extérieur de Vienne quelques dizaines de personnes à qui ses connaissances étaient respectables et nécessaires. Dans chacune de ces agglomérations de millions d'êtres que nous nommons grandes villes, il se trouve toujours, imprégnant quelques rares endroits, de petites facettes qui réfléchissent de leur surface minuscule un seul et même univers, invisible à la multitude, prisé des seuls connaisseurs que la passion lie comme le sang. Et de ces connaisseurs des livres, tous connaissaient aussi Jakob Mendel. Ainsi que, pour une partition, on allait chercher conseil à la Société philharmonique auprès d'Eusebisus Mandyczevski, où celui-ci, assis au milieu de ses dossiers et de ses notes, aimable sous sa toque grise, résolvait d'un seul coup d'œil le plus épineux des problèmes ; de la même façon que, en mal d'éclaircissements concernant le théâtre et la culture classique de Vienne, aujourd'hui encore on s'adresse sans faute à l'érudit maître Glossy ; ainsi les quelques fervents bibliophiles de Vienne, si d'aventure ils tombaient sur un os, accomplissaient aussitôt et tout aussi naturellement le pèlerinage du café Gluck jusqu'à Jakob Mendel. Aller moi aussi consulter Mendel réservait au jeune homme curieux que j'étais une volupté d'un genre particulier.

Lorsqu'un livre mineur lui était présenté, il le refermait avec mépris et se contentait de murmurer : « deux couronnes », cependant que devant une rareté ou une édition unique il se reculait avec un grand respect et faisait glisser au-dessous une feuille de papier, et l'on le voyait subitement honteux de ses doigts sales, tachés d'encre, aux ongles noirs. Puis, tendre et précautionneux, il commençait à faire tourner les pages de la perle rare avec une immense considération, une par une. Nul ne pouvait le déranger en une telle seconde, pas plus qu'un vrai croyant en prière, et comme il regardait, palpait, reniflait, toutes ces opérations évoquaient un cérémonial en effet, le déroulement d'un acte religieux que prescrit un culte. Tandis que la voûte de son dos oscillait, lui murmurait et grommelait, se grattait le crâne, émettait de curieux sons primitifs, un « ah » allongé, presque effrayé, un « oh » d'émerveillement ravi, puis de nouveau un bref « oï » ou « oï-veh » s'il s'avérait qu'une page manquait ou qu'une feuille était comme rongée par les vers. Enfin, il soupesait de la main le pavé avec un grand respect, reniflait et humait le rectangle indocile, non moins ému qu'une jeune fille sentimentale face à une tubéreuse. Pendant cette procédure quelque peu compliquée, le propriétaire n'avait bien entendu qu'à prendre son mal en patience. Mais lorsqu'il avait achevé cet examen, Mendel s'empressait, s'enthousiasmait d'apporter tous les renseignements et, ce à quoi il était immanquablement conduit, les anecdotes concernant les exemplaires similaires et un compte rendu théâtral de leurs prix. Il semblait s'éclairer, rajeunir, s'animer en ces secondes-là ; et s'il y avait une seule chose susceptible de l'irriter au plus haut point, c'était qu'un néophyte, pour cette expertise, lui offrît de l'argent. Il reculait alors vexé, un peu comme le guide de conférence d'une galerie auquel un Américain de passage veut glisser de force un pourboire pour son explication, car, pour Mendel, avoir dans les mains un livre précieux avait la même valeur que rencontrer une femme pour d'autres. Ces instants-là étaient ses nuits d'amour platoniques. Seul le livre, en aucun cas l'argent, le tenait en son pouvoir. Ce fut donc peine perdue pour les grands collectionneurs, parmi lesquels le fondateur de l'université de Princeton en personne, qui tentèrent de l'acquérir comme conseiller et acheteur à leur bibliothèque. Jakob Mendel refusait : il était impensable qu'il fût ailleurs qu'au café Gluck. Trente-trois ans auparavant, la barbe encore souple, noire et duveteuse et, sur le front, des cheveux bouclés, il était venu de l'Est, jeune blanc-bec tout de guingois, étudier le rabbinat à Vienne ; mais il eut tôt fait d'abandonner Yahweh, Dieu

rigide et unique, pour s'adonner au polythéisme étincelant et sans nombre des livres. Ce fut à l'époque le chemin du café Gluck qu'il trouva en premier, et l'endroit devint au fur et à mesure son atelier, son quartier général, son bureau de poste, son monde. Comme un astronome qui chaque nuit, seul dans son observatoire, examine par le minuscule iris du télescope les myriades d'étoiles suivre leur course mystérieuse, se mouvoir dans leur désordre, s'éteindre et s'allumer à nouveau, ainsi Jakob Mendel regardait-il depuis cette table carrée du café Gluck un univers différent à travers ses lunettes, celui des livres, en rotation et multiplication perpétuelles tout à la fois, ce monde au-delà de notre monde.

Bien évidemment, il était très estimé au café Gluck, dont la renommée tenait pour nous plus à sa chaire invisible qu'au parrainage de ce grand musicien qui composa Alceste et Iphigénie, Christian Gottfried Gluck. Lui était pratiquement un élément de l'inventaire, comme la vieille caisse de merisier, comme les deux vilains billards rafistolés et la bouilloire à café en cuivre, et l'on gardait sa table comme un sanctuaire. Car, ses nombreux clients et solliciteurs étant toujours aimablement conviés par le personnel à passer quelque commande, les bénéfices de sa science coulaient en fait pour la plus grande partie dans la large poche de cuir que le maître d'hôtel Deubler portait sur les hanches. Mendel-aux-livres jouissait pour cela de différents privilèges. Il se servait librement du téléphone, on lui portait ses lettres ainsi que toutes ses commandes, la vieille et brave femme préposée aux toilettes lui brossait son manteau, lui cousait ses boutons et lui portait chaque semaine à laver un petit paquet de linge. Il était le seul à qui l'on rapportait un déjeuner depuis l'auberge voisine et, tous les matins, monsieur Standhartner, le propriétaire, venait en personne le saluer à sa table (à vrai dire, sans que la plupart du temps Jakob Mendel, plongé dans ses livres, le remarquât). Chaque matin sur le coup de sept heures et demie, il entrait dans l'établissement, pour n'en repartir qu'à l'extinction des lumières. Il ne parlait jamais aux autres clients, ne lisait pas le journal, ne remarquait aucun changement. D'ailleurs, lorsque monsieur Standhartner lui demanda un jour, poliment, s'il ne lisait pas mieux à la lumière électrique qu'avant, à la lueur blême et falote des becs Auer, il leva un regard étonné sur les ampoules électriques : en dépit d'une installation qui avait duré plusieurs jours, dans le vacarme et les coups de marteau, ce changement lui avait totalement échappé.

Il n'y avait que par les deux trous ronds de ses lunettes, à travers ces flamboyantes lentilles jumelles, par ce filtre que les lettres, en milliards d'infusoires sombres, passaient dans son cerveau ; tout ce qui arrivait d'autre coulait pour lui comme du bruit vide. Il avait en fait passé plus de trente ans juste ici, c'est-à-dire la plus grande partie de sa vie éveillée, à lire à cette table carrée, comparer, calculer, dans un rêve permanent qu'il prolongeait sans trêve et que seul le sommeil interrompait.

Voilà pourquoi je fus envahi d'une sorte d'effroi en voyant, dans cette pièce, la table de marbre où Jakob Mendel rendait ses oracles somnoler à l'abandon comme une plaque funéraire. Ce n'est qu'à présent, ayant pris de l'âge, que je me rends compte de tout ce qui disparaît avec de telles personnes ; d'abord parce que, dans notre monde qui s'uniformise sans retour, tout ce qui est unique devient plus précieux de jour en jour ; et que, de plus, le jeune homme inexpérimenté en moi, par une intuition profonde, était très attaché à ce Jakob Mendel. En lui, j'avais approché pour la première fois ce grand secret : tout ce qu'il y a de particulier et de supérieur dans notre existence n'est produit que par abréviation, par une monomanie sublime qui entretient un lien sacré avec la folie. Qu'aujourd'hui encore une vie puisse se passer tout entière dans l'esprit, abstraction parfaite en une seule idée, immersion non moindre que celle d'un yogi indien ou d'un moine du Moyen Âge dans sa cellule, et ce, à la lumière électrique d'un café, à côté d'une cabine téléphonique, j'en avais reçu un exemple, jeune homme, non tant des poètes qui vivaient parmi nous que de ce petit bouquiniste parfaitement anonyme. Et pourtant j'avais pu l'oublier – du moins pendant les années de la guerre, absorbé à ma propre œuvre d'une façon qui lui ressemblait. Mais à présent, devant cette table vide, j'éprouvai envers lui une certaine honte, en même temps qu'une curiosité renouvelée.

Car où était-il, que lui était-il arrivé ? J'appelai le garçon, et le lui demandai. Non, monsieur Mendel, navré, il ne connaissait pas, personne de ce nom ne fréquentait le café. Mais peut-être le maître d'hôtel était-il au courant. Celui-ci arriva en poussant lourdement son gros ventre devant lui, hésita, réfléchit… Non, lui non plus ne connaissait pas de monsieur Mendel. Mais peut-être que je voulais parler de monsieur Mandl, le Mandl de la mercerie, ruelle Florianigasse ? Il me vint aux lèvres une amertume, un goût

de passé : à quoi bon vivre, si déjà le vent soufflant dans nos pas emporte la moindre trace de nous ? Un homme avait respiré trente, peut-être quarante ans durant dans cet espace de quelques mètres carrés, y avait lu, pensé, parlé, et trois ou quatre ans seulement avaient dû s'écouler, un nouveau pharaon arriver, et l'on avait oublié Joseph ; au café Gluck on avait oublié Jakob Mendel, Mendel-aux-livres ! Presque furieux, je demandai au maître d'hôtel s'il était possible de parler à monsieur Standhartner ; et, sinon, qui d'autre restait-il de son ancien personnel ? Oh, monsieur Standhartner, mon Dieu, ça faisait longtemps qu'il avait vendu le café, il était décédé ; et le vieux maître d'hôtel, il vivait à présent dans sa campagne près de Krems. Non, il n'y avait plus personne… ou, bien, si ! Mais oui… il restait bien madame Sporschil, la préposée aux toilettes (familièrement : la dame-pipi). Mais elle ne se souvenait sûrement pas de chaque client. Je n'hésitai pas – quelqu'un comme Jakob Mendel, on ne l'oublie pas ! – et je la fis venir.

Elle vint, madame Sporschil, le cheveu blanc tout ébouriffé et une hydropisie légère dans le pas, de son séjour souterrain, essuyant encore à la hâte ses mains rouges avec un torchon : elle venait apparemment de balayer son triste réduit ou de nettoyer des fenêtres. À ses étranges manières, je compris aussitôt : il était gênant pour elle d'être appelée d'en bas si subitement jusque sous les grosses ampoules de la partie noble du café – le peuple viennois flaire déjà détectives et policiers sitôt que quelqu'un l'interroge. Aussi me regarda-t-elle tout d'abord avec méfiance, en un coup d'œil des pieds à la tête, le regard baissé et plein de précaution. Que pouvais-je bien lui vouloir ? Mais à peine m'étais-je enquis de Jakob Mendel qu'elle me regarda en face, les yeux presque débordants ; ses épaules se redressèrent. « Mon Dieu, pauvre monsieur Mendel, que quelqu'un pense encore à lui ! Oui, pauvre monsieur Mendel ! » Elle était au bord des larmes, tant elle était touchée, comme les vieilles gens le sont toujours quand on leur rappelle leur jeunesse ou n'importe quel bon moment qu'elles ont oublié. Je demandai s'il vivait encore. « Oh ! mon Dieu, pauvre monsieur Mendel, cela fait bien cinq ou six ans, non, sept ans déjà qu'il est mort. Un homme si bon, si gentil, quand j'me dis combien de temps j'lai connu, plus d'vingt-cinq ans, il était déjà là quand j'y suis entrée. Et c'est une honte qu'on l'ait laissé mourir comme ça. » Elle s'enflammait toujours plus, demanda si j'étais un parent. Il n'y avait eu personne pour s'occuper de lui, personne n'avait jamais pris de

ses nouvelles – mais ne savais-je pas ce qui lui était arrivé ?

Non, je ne savais pas, l'assurai-je, il fallait qu'elle me racontât, qu'elle me racontât tout. La bonne dame était assise avec timidité et embarras, frottant ses mains humides encore et encore. Je saisis : cela la gênait d'être ici, au milieu de cette pièce du salon de thé, en tant que préposée aux toilettes, avec son tablier sale et ses cheveux blancs en désordre. Et puis elle jetait sans arrêt des regards anxieux de droite et de gauche pour voir si l'un des serveurs n'écoutait pas. Aussi lui proposai-je d'aller tous deux dans la salle de jeu, à l'ancienne place de Mendel ; là, il lui faudrait tout me raconter. Elle hocha la tête, touchée, reconnaissante de ce que je l'eusse comprise, et passa devant, vieille femme qui commençait déjà à tituber et à laquelle j'emboîtai le pas. Les deux serveurs nous regardèrent passer avec étonnement, sentant que quelque chose nous liait, et quelques clients furent même surpris du couple détonnant que nous formions. Alors, en face de la table de Jakob Mendel, elle me parla de lui (j'ai obtenu plus tard bien des détails par d'autres sources), de la chute de Mendel-aux-livres.

Ainsi donc, me raconta-t-elle, il avait continué à venir, même après, quand la guerre avait déjà commencé, à sept heures et demie du matin jour après jour, à s'installer juste comme ça et passant comme toujours la journée entière à étudier. Oui, ils avaient tous eu ce sentiment, ils en avaient souvent discuté : il ne s'était absolument pas rendu compte que c'était la guerre. Je savais bien qu'il n'avait jamais ouvert un journal ni parlé à personne d'autre ; mais alors même que les crieurs faisaient un tapage d'enfer avec leurs éditions spéciales et que tous les gens autour s'attroupaient, lui n'avait jamais bougé de son siège ni jamais écouté. Il n'avait même pas remarqué, non plus, que Franz, le marqueur, n'était plus là (il était tombé à Gorlice), et n'a jamais su qu'ils avaient fait prisonnier le fils de monsieur Standhartner près de Przemyśl ; il n'avait rien dit du tout alors que le pain devenait de plus en plus minable et que l'on avait dû remplacer son lait par un méchant succédané de café. Une seule fois, il s'était étonné qu'il ne vînt plus que si peu d'étudiants, c'était tout. « Mon Dieu, le pauvre homme ! il n'y avait que ses livres qui lui plaisaient et dont il se souciait. »

Et pourtant, un jour, le malheur avait frappé. À onze heures du matin, en pleine journée, un policier était arrivé, accompagné d'un membre de la

police secrète qui avait montré la rosette à sa boutonnière et demandé si un dénommé Jakob Mendel fréquentait l'établissement. Puis ils s'étaient dirigés droit sur Mendel derrière sa table ; et lui ne se doutait de rien, il croyait que l'on voulait encore lui acheter des livres ou lui demander quelque chose. Mais ils l'avaient tout de suite prié de les accompagner, et ils l'avaient emmené. Ç'avait été une telle honte pour le salon de thé, tout le monde s'était assemblé autour du pauvre Mendel, debout là entre les deux hommes avec ses lunettes en haut du front, à les regarder l'un après l'autre sans trop savoir ce qu'ils lui voulaient au juste. Séance tenante, elle avait dit aux gendarmes qu'ils devaient faire erreur, qu'un homme comme Mendel ne ferait pas de mal à une mouche, mais alors l'agent de la police secrète lui avait tout de suite crié de ne pas se mêler des affaires officielles. Et puis ils l'avaient emmené, et pendant longtemps, deux ans, il n'était pas revenu. Même en ce jour, elle ne savait toujours pas bien ce qu'ils lui voulaient à l'époque : « Mais j'en fais le serment, dit-elle avec colère, monsieur Mendel n'a rien pu faire d'illégal. Ils se trompaient, j'en mettrais ma main au feu. C'était un crime envers ce pauvre homme innocent, un crime ! »

Et elle avait raison, cette bonne et touchante madame Sporschil, en réalité notre ami Jakob Mendel n'avait rien fait d'illégal, seulement (je n'appris les détails que plus tard) une terrible et touchante bêtise, tout à fait invraisemblable même par ces temps de folie et qui ne s'explique que par l'état de complète absorption dans lequel était cette figure unique venue de la lune. Voilà donc ce qui s'était passé : au service de la censure militaire, chargé de surveiller chaque correspondance avec l'étranger, on avait un jour intercepté une carte postale rédigée et signée par un certain Jakob Mendel, affranchie en bonne et due forme, mais – incroyable ! – à destination du pays ennemi ; une carte postale adressée à Jean Labourdaire, libraire à Paris, quai de Grenelle, et dans laquelle un certain Jakob Mendel se plaignait de ne pas avoir reçu les huit derniers numéros du Bulletin bibliographique de la France bien qu'il eût payé à l'avance son abonnement annuel. Le censeur du bas de la hiérarchie, professeur de lycée et romaniste par goût personnel que l'on avait attifé d'une veste de réserviste, fut surpris par ce document arrivé entre ses mains. Une plaisanterie stupide, se dit-il. Chaque semaine il examinait deux mille lettres au contenu douteux et dont les tournures laissaient penser à de l'espionnage, en détail et à la loupe, mais jamais encore il n'y avait vu de

telle absurdité : que d'Autriche on adressât un courrier en France sans se faire le moindre souci, que l'on mît dans une boîte aux lettres sans s'en faire, enfin, une carte pour un pays hostile aussi simplement que si les frontières n'eussent pas été cousues de fil barbelé et que chaque jour que Dieu faisait ne vît pas le nombre des habitants de sexe masculin de France, d'Allemagne, d'Autriche et de Russie mutuellement amputé de quelques milliers. Il commença donc par laisser cette carte postale dans le tiroir de son bureau à titre de curiosité, sans rédiger de rapport sur cette absurdité. Mais, quelques semaines plus tard, une nouvelle carte du même Jakob Mendel arriva, pour un John Aldrige, bookseller à Londres, Holborn Square, qu'il priait de lui fournir les derniers numéros de l'Antiquarian, et elle était de nouveau signée par ce même individu étrange, Jakob Mendel, qui écrivait avec une troublante naïveté son adresse complète. Le professeur de lycée cousu dans l'uniforme commença alors à s'y sentir un peu à l'étroit dans le veston. Y avait-il en définitive quelque sens énigmatique, chiffré, caché sous cette lourde plaisanterie ? En tout cas il se leva, fit claquer ses talons et posa les deux cartes sur le bureau du commandant. Celui-ci leva bien haut les épaules : drôle d'affaire ! Il avisa d'abord la police qu'elle devait chercher à établir si ce Jakob Mendel était bien réel. Et, une heure plus tard, on appréhendait déjà Jakob Mendel ; et on le conduisit, encore tout chancelant de sa surprise, au commandant. Celui-ci lui présenta les mystérieuses cartes postales en lui demandant s'il reconnaissait les avoir envoyées. Irrité par ce ton sévère et surtout d'avoir été arraché à la lecture d'un important catalogue, Mendel s'écria, presque grossier, qu'il avait, évidemment, écrit cette carte. On avait bien le droit d'exiger un abonnement pour le prix que l'on avait payé ! Le commandant se tourna dans son fauteuil et se pencha vers le sous-lieutenant à la table d'à-côté. Ils échangèrent un clin d'œil entendu : l'homme était fou à lier ! Le commandant se demanda ensuite s'il devait se contenter de tancer vertement le nigaud ou si le cas était à traiter sérieusement. Dans une indécision si embarrassante, les administrations se décident presque toujours à dresser un procès-verbal. Un procès-verbal, cela peut toujours servir. Dans le cas contraire, cela ne fait de mal à personne, ce ne sera jamais qu'un formulaire absurde de plus parmi des millions qui aura été rempli.

Mais, cette fois, cela fit du mal à un pauvre homme innocent, car dès la troisième question surgit une information qui lui fut fatale. On lui demanda

d'abord son nom : Jakob, plus exactement Jainkeff Mendel. Activité : colporteur (en effet, il ne possédait pas la licence de libraire, seulement un permis de colporteur). La troisième question tourna à la catastrophe : lieu de naissance. Jakob Mendel mentionna un petit village non loin de Petrikov. Le commandant leva les sourcils. Petrikov, n'était-ce pas en Pologne russe, près de la frontière ? Suspect ! Très suspect ! Aussi le commandant l'interrogea-t-il avec encore plus de sévérité : quand avait-il demandé la nationalité autrichienne ? Les lunettes de Mendel contemplèrent l'homme avec trouble et étonnement : il ne comprenait pas bien. De par le diable ! avait-il ses papiers, ses documents, et où ? Il n'avait rien d'autre que son permis de colporteur. Le commandant haussa encore les plis de son front. Qu'en était-il alors de sa nationalité ? Qu'il finît par le dire ! Son père était-il autrichien ou bien russe ? Tranquillement, Jakob Mendel rétorqua : russe, évidemment. Et lui-même ? Ah, pour échapper au service militaire, cela faisait déjà trente-trois ans qu'il avait passé la frontière, en fraude, et depuis il vivait à Vienne. Le commandant s'agitait de plus en plus. Mais quand avait-il demandé la nationalité autrichienne ? « Pour quoi faire ? », demanda Mendel. Il ne s'était jamais préoccupé de ce genre de choses. Alors il était donc citoyen russe ? Et Mendel, intérieurement ennuyé depuis longtemps par ce questionnaire fastidieux, répondit désinvolte : « Eh bien, oui. »

Le commandant éberlué se rejeta si brusquement en arrière qu'il fit craquer le fauteuil. Ainsi, c'était possible ! À Vienne, capitale de l'Autriche, au beau milieu de la guerre, fin 1915, après Tarnów et la grande offensive, un Russe se promenait en toute quiétude, écrivait en France et en Angleterre, et la police ne se préoccupait de rien. Et alors les imbéciles des journaux s'étonnaient de ce que Conrad von Hötzendorf, juste après Varsovie, n'eût pas poursuivi sa progression ; alors ils étaient surpris, à l'état-major, que le moindre mouvement des troupes fût rapporté à la Russie par ses espions ! Le sous-lieutenant lui aussi s'était levé et s'assit à la table : la conversation prit vigoureusement le tour de l'interrogatoire. Pourquoi ne s'était-il pas aussitôt déclaré comme étranger ? Mendel répondit, toujours innocent, dans son mélodieux jargon juif : « Et me déclarer, pourquoi tout à coup aurais-je dû le faire ? » Le commandant perçut comme une provocation cette phrase retournée et, menaçant, demanda : n'avait-il pas lu les bans ? Non ! Est-ce qu'il ne lisait pas non plus les journaux ? Non !

Les deux militaires regardèrent Jakob Mendel, qui commençait à transpirer dans son désarroi, aussi fixement que si la lune venait de choir au milieu de leur bureau. Ensuite, le téléphone se mit à râler, les machines à écrire à cliqueter, les ordonnances à courir, et Jakob Mendel fut déféré à la prison de la garnison, en vue de partir avec le prochain convoi en camp de concentration. Lorsque l'on lui fit signe de suivre les deux soldats, son regard se figea incertain. Il ne comprenait pas ce que l'on lui voulait, mais il ne se faisait réellement pas le moindre souci. Enfin, qu'est-ce que l'homme au col doré et à la voix rude pouvait lui réserver de mal ? Dans son monde supérieur, celui des livres, il n'y avait pas de guerre, pas d'incompréhension, seules la connaissance perpétuelle et la soif d'apprendre encore plus de chiffres et de mots, de titres et de noms. Il descendit donc plein de bonne volonté l'escalier, se dépêchant, entre les deux soldats. Ce ne fut qu'au moment où la police lui prit tous les livres qu'il avait dans les poches de son manteau et exigea qu'il remît son portefeuille, lequel contenait une centaine de notes importantes et d'adresses de ses clients, qu'il commença à se débattre, furibond. Il fallut le maîtriser de force. Mais cela fit voler ses lunettes, qui heurtèrent le sol, et ce télescope magique qui lui montrait le monde des idées se brisa en mille morceaux. Deux jours plus tard on l'expédiait, en léger veston d'été, dans un camp de concentration pour prisonniers civils russes, près de Komorn.

Ce que Jakob Mendel subit d'affres psychiques au cours de ces deux années de camp de concentration, sans livres, ses chers livres, sans argent, au milieu de ses innombrables compagnons de détention, indifférents, épais et analphabètes pour la plupart, ce qu'il endura là-bas, séparé de son monde supérieur et unique, de son monde de livres comme un aigle aux ailes coupées de son élément aérien, sur ce point, il n'existe aucun témoignage. Mais, petit à petit, le monde déjà revenu de sa démence se rend compte que de toutes les atrocités et les idées générales de cette guerre il n'y en eut aucune qui fût plus insensée, superflue, et en cela moralement plus impardonnable que l'emprisonnement massif et le parquement derrière des fils barbelés de civils innocents qui n'étaient plus, et depuis longtemps, en âge de servir, qui avaient vécu de longues années dans un pays étranger devenu comme le leur et qui, par une foi confiante dans les lois de l'hospitalité, sacrées même chez les Tongous et les Araucans, avaient négligé

de fuir à temps – un crime contre la civilisation, perpétré avec la même absurdité en France, en Allemagne et en Angleterre, sur le moindre pouce de terre de notre Europe devenue folle. Et peut-être, comme des centaines d'autres innocents, serait-il tombé dans cet enclos, de folie, ou de dysenterie, l'épuisement et le délabrement psychique ayant eu misérablement raison de lui, si juste à temps un hasard, un vrai hasard autrichien, ne l'avait pas ramené dans son ancien monde. Après sa disparition, il était en effet arrivé plusieurs fois des lettres de clients de marque à son adresse : le comte Schönberg, ancien gouverneur de Styrie et collectionneur frénétique d'ouvrages héraldiques ; l'ancien doyen de la faculté de théologie, Siegenfeld, qui travaillait à un commentaire de saint Augustin ; l'amiral Edler von Pisek, retraité de la flotte qui, à quatre-vingts ans, ne cessait de retoucher ses mémoires. Eux tous, ses clients fidèles, avaient écrit à plusieurs reprises à Jakob Mendel, au café Gluck, et parmi ces lettres quelques-unes avaient été renvoyées au disparu, dans le camp de concentration. Là-bas, elles tombèrent aux mains du capitaine, que le hasard voulut bien intentionné, et qui s'étonna fort des connaissances distinguées entretenues par ce petit Juif sale et à demi aveugle qui, depuis que l'on avait cassé ses lunettes (il n'avait pas l'argent pour s'en procurer de nouvelles), se terrait dans un coin comme une taupe grise privée de vue, mutique. Quelqu'un disposant de tels amis ne pouvait être qu'une personne importante. Aussi autorisa-t-il Mendel à répondre à ces lettres et à demander l'intervention de ses protecteurs. Celle-ci ne se fit pas attendre. Avec cette solidarité passionnée propre aux collectionneurs, le comte ainsi que le doyen firent vigoureusement jouer leurs relations et, se portant tous deux caution, obtinrent que Mendel-aux-livres pût revenir à Vienne en 1917, après plus de deux ans d'enfermement, à une condition toutefois, celle de se présenter chaque jour à la police. Mais au moins pouvait-il regagner le monde libre, son vieil espace mansardé, petit et étroit, retrouver ses étalages de livres bien-aimés et surtout son café Gluck.

Le retour de Mendel, depuis son enfer souterrain, dans le café Gluck, la brave madame Sporschil put me le décrire, pour y avoir assisté : « Un jour… Jésus, Marie, Joseph, je n'en crois pas mes yeux !... voilà la porte qui s'ouvre, vous savez bien comment, une fente, à peine entrebâillée comme à chaque fois qu'il entrait, et le voilà déjà dans le café, il titube, le pauvre monsieur Mendel. C'est un manteau de soldat plein de trous et de pièces qu'il a sur lui,

et puis un machin sur la tête qui a peut-être été un chapeau un jour, et qu'on a jeté. Il n'a rien sur la gorge, et il ressemble à la mort, le visage gris, les cheveux aussi, et puis maigre, tellement que ça fait pitié. Enfin, il rentre, juste comme si de rien n'était, y' n'demande rien, y' n'dit rien, y' va jusqu'à la table, là, et enlève son manteau, mais pas comme avant, il n'est plus aussi rapide et léger, non, cette fois c'est en soufflant qu'il le fait. Et il n'a pas de livre avec lui, pas comme d'habitude… il s'est juste assis, sans rien dire, sans rien faire que regarder droit devant lui avec un regard complètement vide, complètement ailleurs. Ce n'est que p'tit à p'tit, quand on lui a rapporté ensuite tout son paquet de lettres venues d'Allemagne, qu'y' s'est r'mis à lire. Mais ce n'était plus le même homme. »

Non, ce n'était plus le même, ce n'était plus ce miraculum mundi, ces archives magiques et intégrales des livres : tous ceux qui l'ont vu à cette époque m'en ont fait le même rapport, nostalgiques. Il semblait que quelque chose fût irrémédiablement détruit dans son regard autrefois paisible, qui lisait comme on respire, quelque chose était démoli : l'horrible comète sanglante avait dû percuter dans sa course furieuse jusqu'à cette étoile isolée, pacifique, cette étoile sereine de son monde de livres. Ses yeux, habitués des décennies durant aux caractères frêles et silencieux d'écrits semblables à des pattes d'insectes, avaient dû voir des choses terribles dans ce parcage humain tendu de fil barbelé, car ses paupières jetaient une ombre lourde sur les pupilles auparavant si vives et ironiques ; ils traînaient somnolents et cerclés de rouge, ses yeux qui avaient été si éveillés, derrière les lunettes réparées tant bien que mal à l'aide de minces ficelles. Et, encore plus effrayant : dans la fantastique architecture de sa mémoire, il avait dû s'effondrer quelque pilier, plongeant toute la structure dans le chaos. En effet, il est si souplement accordé, notre cerveau, cet engrenage formé de la substance la plus subtile, cet instrument de précision à fine mécanique de notre mémoire, qu'une veinule obstruée, un foyer ébranlé, une cellule fatiguée, qu'une molécule ainsi déplacée suffit à faire cesser l'harmonie sphérique d'un esprit. Et dans la mémoire de Mendel, depuis son retour, sur ce clavier unique de la connaissance les touches étaient immobiles. Si, de temps à autre, quelqu'un venait lui demander un renseignement, il le regardait l'air épuisé et sans plus vraiment comprendre ; il entendait de travers et oubliait ce que l'on lui disait – Mendel n'était plus Mendel, ainsi que le monde n'était plus le monde. Plus

jamais il ne se balançait de haut en bas, tout immergé dans sa lecture, mais la plupart du temps il restait immobile, les lunettes dirigées par pur réflexe vers le livre sans que l'on sût s'il lisait ou s'il était simplement en train de somnoler. Il tomba plus d'une fois, me raconta Sporschil, la tête dans le livre, s'endormant en plein jour ; il avait parfois de nouveau le regard fixe pendant des heures, dans la lumière et l'odeur de la lampe à acétylène que l'on lui avait installée à l'époque de la pénurie de charbon. Non, Mendel n'était plus Mendel, cette merveille du monde, mais un paquet de barbe et de vêtements qui respirait avec effort, inutile, pesant insensé sur son ancien trépied de pythie ; ce n'était plus la gloire du café Gluck, mais une honte, une tache puante et pénible à regarder, un parasite désagréable et superflu.

Tel fut aussi l'avis du nouveau propriétaire venu de Retz, Florian Gurtner, qui avait fait fortune par des spéculations sur la farine et le beurre pendant l'année de disette 1919 et dépossédé du café Gluck le probe Standhartner pour quatre-vingt mille couronnes en billets bientôt envolés. Florian s'empara fermement du vénérable salon de thé de ses mains de paysan et le retourna prestement pour lui donner du cachet ; pour une poignée de billets dévalués il acheta juste à temps de nouveaux fauteuils, installa un portail de marbre et, déjà, se mettait en négociations, à cause de l'établissement d'à-côté, pour installer une scène musicale. Il était bien sûr dérangé, dans son embellissement précipité, par ce parasite inamovible qui occupait une table toute la journée, depuis le matin jusqu'au soir, en ne consommant en tout que deux tasses de café et cinq petits pains. Certes, Standhartner avait chaudement recommandé à ses soins son vieux client, le transmettant avec l'inventaire, pour ainsi dire, comme servitude pesant sur le fonds de commerce qu'il cédait. Mais Florian Gurtner, avec les nouveaux meubles et la belle caisse enregistreuse en aluminium, s'était aussi procuré une conscience aiguë de l'ère du travail et du profit, et il n'attendait qu'un prétexte pour débarrasser de ce vestige importun de la misère des faubourgs son établissement au chic récent. Il sembla bientôt qu'une bonne occasion se profilât, car Jakob Mendel était en mauvaise posture. Les derniers billets qu'il avait de côté sortirent broyés du moulin à papier de l'inflation ; ses clients s'étaient dispersés. Quant à se remettre à gravir des escaliers comme petit bouquiniste, à collecter des livres aux portes des maisons, il était trop fatigué pour en avoir encore la force. Il était réduit à la misère, des dizaines de petits

indices le montraient. Il était désormais rare qu'il se fît apporter quelque chose depuis l'auberge, et il restait longtemps redevable du peu que coûtaient son café et son pain ; une fois, cela dura même trois semaines. Le maître d'hôtel avait déjà eu, alors, l'intention de le jeter dehors. La brave madame Sporschil, préposée aux toilettes, s'était prise de pitié et dévouée pour lui.

Pourtant, le mois suivant, le malheur arriva. Le nouveau maître d'hôtel avec déjà remarqué plusieurs fois, au moment de faire les comptes, que ceux des viennoiseries ne tombaient plus jamais juste. Il se trouvait toujours manquer des pains par rapport au nombre commandé et payé. Ses soupçons se portèrent bientôt vers Mendel, car plus d'une fois déjà le vieil employé boiteux était venu se plaindre de Mendel, qui lui devait de l'argent depuis six mois et dont il ne pouvait pas tirer le moindre liard. Le maître d'hôtel se mit donc à ouvrir l'œil et il ne passa que deux jours avant que, caché derrière le garde-feu, il le surprît : Jakob Mendel quitta discrètement sa table, passa dans l'autre salle du devant, attrapa prestement deux petits pains dans une corbeille et les enfourna avidement dans sa bouche. Au moment de l'addition, il prétendit n'en avoir mangé aucun. La disparition s'expliquait à présent. Le serveur rapporta immédiatement l'incident à monsieur Gurtner, et ce dernier, ravi du prétexte tant attendu, incendia Mendel en public, l'accusa de vol et alla jusqu'à se flatter de ne pas appeler sur-le-champ la police. Mais il l'envoya au diable, tout de suite et pour toujours. Jakob Mendel ne faisait que trembler, sans rien dire ; il se leva en vacillant de son siège et s'en fut.

« Quelle tristesse c'était ! », telle fut la description que madame Sporschil me donna de ses adieux. « Jamais j'n'oublierai comme il s'est l'vé, comme il a remonté ses lunettes sur son front, blanc comme un linge. Il n'a même pas pris le temps de mettre son manteau, alors qu'on était en janvier, vous savez bien, il faisait vraiment froid cette année-là. Et son livre, il l'a laissé sur la table dans sa frayeur, je ne m'en suis rendue compte qu'après, et alors j'ai voulu l'lui rapporter. Mais il s'était déjà traîné jusqu'à la porte. Et aller plus loin, dans la rue, j'n'aurais pas osé, car à la porte il y avait monsieur Gurtner qui s'était planté là à lui crier après, si bien que les gens ont commencé à s'arrêter et à s'attrouper. Oui, une honte, que c'était, j'en avais honte jusqu'au fond d'mon cœur ! Une chose pareille, jamais ça ne serait arrivé du temps du vieux Standhartner, qu'on chassât quelqu'un pour quelques malheureux petits pains, avec lui il aurait pu manger à l'œil pour le

restant de ses jours. Mais les gens d'aujourd'hui, y' n'ont pas d'cœur. Mettre à la porte quelqu'un qui s'asseyait là tous les jours, depuis trente ans !... vraiment, une honte, que c'était, et j'n'aim'rais pas avoir à en répondre devant le bon Dieu… moi, ça, non. »

La pauvre vieille dame était dans tous ses états et, dans l'exaltation verbeuse propre aux vieillards, elle répétait sans relâche que c'était une honte et que monsieur Standhartner eût été incapable d'une telle chose. Aussi me fallut-il la rappeler, pour finir, à ce qu'il était advenu de notre Mendel ; l'avait-elle revu ensuite ? Alors elle se souvint et s'échauffa encore plus. « Tous les jours, quand je passais devant sa table, vous pouvez me croire, ça me faisait toujours un choc. J'étais obligée de me demander à chaque fois : où peut-il être, ce pauvre monsieur Mendel, et si j'avais su où il était, je serais allée lui porter quelque chose de chaud, car où aurait-il trouvé de quoi se chauffer et s'acheter à manger ? Et de famille, pour autant que je sache, il n'en avait pas, personne au monde. Mais comme le temps passait, passait, et que je n'avais pas de nouvelles, j'ai fini par me dire : ça doit en être fini d'lui, jamais plus j'le r'verrai. Puis j'commençais déjà à m'dire que j'ferais peut-être bien d'lui faire dire une messe ; parce que c'était quand même un brave homme, qu'on se connaissait, et depuis plus d'vingt-cinq ans.

« Mais un matin tôt, à sept heures et demi, on était en février, j'étais en train d'nettoyer les barres en laiton des fenêtres, quand d'un coup (ça m'a retournée, je veux dire), d'un coup, voilà la porte qui s'ouvre et Mendel qui entre. Vous savez bien, il était toujours incertain et embarrassé quand il entrait, mais cette fois, c'était encore autre chose. Je r'marque tout d'suite qu'y' va pas droit, même qu'il avait les yeux tout brillants, et, mon Dieu, quel air il avait, rien qu'une barbe sur deux jambes ! C'était épouvantable de l'voir comme ça, tout d'suite je me dis qu'y' n'a pas toute sa tête, il erre en plein jour comme un somnambule, il a tout oublié, l'histoire des pains et de monsieur Gurtner, et qu'ils l'ont chassé, il ne sait plus où il est. Dieu merci, monsieur Gurtner n'était pas encore arrivé et le maître d'hôtel était en train de prendre son café. Alors je m'précipite vers lui pour lui dire de n'pas rester là, de ne pas se faire encore jeter dehors par la grosse brute… (elle eut l'air gêné et se reprit vivement) je veux dire, par monsieur Gurtner. Donc je l'ai appelé : « Monsieur Mendel ! » Il me regarde fixement. Et là, en un instant, mon Dieu, c'était affreux, il a dû tout se rappeler en un instant, car le voilà

d'un coup qui sursaute et qui se met à trembler, mais ce n'étaient pas seulement ses doigts qui tremblaient, non, il était secoué de partout, et ça se voyait jusque dans ses épaules, et le voilà déjà qui repart bien vite vers la porte, flageolant. C'est là qu'il s'est écroulé. On a tout de suite appelé la société de sauveteurs, qui est venue l'emporter, tout fiévreux qu'il était. Le soir, il était mort. Inflammation aiguë des poumons, qu'a dit le docteur, et aussi qu'il n'avait déjà plus toute sa tête au moment où il est revenu chez nous. Il n'agissait que par réflexe, comme un somnambule. Mon Dieu, quand on est resté assis à une table tous les jours pendant trente-six ans, alors on s'y sent chez soi. »

Nous continuâmes encore longtemps de parler de lui, nous, les deux dernières personnes à avoir connu cet homme étrange : moi à qui, jeune homme, malgré son existence microscopique, il avait pour la première fois fait discerner une vie comprise tout entière dans la pensée ; elle, préposée aux toilettes besogneuse qui n'avait jamais ouvert un livre, elle que rien d'autre ne liait à ce camarade de son pauvre monde inférieur que de lui avoir, vingt-cinq années durant, brossé le manteau et recousu les boutons. Et pourtant nous nous entendions extraordinairement bien à sa vieille table abandonnée, en compagnie de son ombre que nous avions fait resurgir ; car les souvenirs vous lient, et les souvenirs du cœur vous lient doublement. Soudain, au milieu de notre conversation, elle se rappela : « Jésus ! mais où ai-je la tête ?... Le livre, je l'ai encore, celui qu'il avait laissé sur la table ce jour-là. Où aurais-je pu le lui rapporter ? Et plus tard, comme personne n'est v'nu l'demander, plus tard je m'suis dit que j'pouvais l'garder, en souvenir. Il n'y a rien d'mal à ça, pas vrai ? » Elle se dépêcha d'aller le chercher derrière, dans son réduit. Et je peinai à réprimer un petit sourire, car le hasard toujours joueur, et ironique parfois, se plaît justement à joindre avec méchanceté le comique au pathétique. Il s'agissait du deuxième tome de la Bibliotheca Germanorum erotica et curiosa, de Hayn, compendium de littérature galante que tout bibliophile connaît bien. Et dans cette main rompue aux crevasses rouges, inculte, qui n'avait sans doute rien tenu d'autre qu'un missel, il était tombé justement là – habent sua fata libelli – ce répertoire scabreux, comme legs dernier du magicien disparu. J'eus peine à lutter, me mordant les lèvres, contre le rire intérieur qui voulait m'échapper, et cette légère hésitation troubla la brave femme. Était-ce finalement quelque chose de précieux ; ou

pensais-je qu'elle pouvait le garder ?

Je lui serrai la main avec chaleur. « Soyez tranquille, vous pouvez le garder. Cela n'aurait pu que faire plaisir à notre vieil ami Mendel, que, parmi les milliers de personnes qui lui doivent un livre, il y en eût une qui se souvînt encore de lui. » Puis je m'en allai, honteux face à cette brave vieille femme. Car elle, qui n'avait pas d'instruction, avait gardé un livre pour mieux le garder en mémoire, tandis que moi, son obligé par des liens profonds, j'avais oublié depuis des années Mendel-aux-livres, moi qui devrais savoir que l'on ne crée des livres que pour se lier à d'autres, par-delà son propre souffle, et pour se défendre face à ce qui se dresse sans pitié contre toute vie : l'éphémère et l'oubli.

Fin

Amok ou le fou de Malaisie

Amok ou le fou de Malaisie

Il se produisit un accident étrange, en mars 1912 dans le port de Naples durant le déchargement d'un grand transatlantique, dont les journaux rapportèrent un grand nombre de détails mais agrémentés de bien des fantaisies. Bien que je fusse passager de l'Océania, je ne fus pas témoin de cet incident insolite – pas plus qu'aucun des autres passagers – puisqu'il eut lieu au moment où le charbon fut monté à bord et le cargo déchargé, et qu'afin d'échapper au bruit nous étions tous allés à terre passer le temps dans les cafés ou les théâtres. Toutefois, de mon point de vue, certains postulats qu'à l'époque je n'exprimai pas en public fournissent l'explication la plus valable de cet incroyable événement, et je pense que le recul du temps m'autorise à exploiter une conversation confidentielle que j'eus immédiatement avant cet étrange épisode.

Lorsque je me rendis à l'agence maritime de Calcutta, pour retenir un billet sur l'Océania pour mon retour en Europe, l'employé haussa les épaules d'un air désolé. Il ne savait pas s'il lui serait possible de me réserver une cabine, car à cette saison de l'année et avec l'arrivée imminente de la saison des pluies, le navire était d'ordinaire complet jusqu'en Australie et il devrait attendre un télégramme de Singapour pour me répondre. Le lendemain je fus heureux d'apprendre que, oui, il pouvait encore me réserver une cabine bien que peu confortable, sous le pont et au milieu du navire. Comme j'étais impatient de rentrer, j'hésitais peu et pris la place.

L'employé avait dit vrai. Le bateau était surchargé et la cabine mauvaise. Il s'agissait d'un petit rectangle étroit collé à la salle des machines, uniquement éclairé par la faible lumière provenant d'un hublot rond. L'air épais et vicié sentait l'huile et le renfermé ; on ne pouvait échapper une minute au ventilateur électrique qui bourdonnait au plafond tel une chauve-souris d'acier devenue folle. Au-dessous les moteurs s'entrechoquaient et geignaient comme un mineur de charbon à bout de souffle, grimpant toujours les mêmes escaliers ; d'en haut on entendait le bruit des pas des promeneurs sur le pont qui allaient et venaient continuellement. Aussi, dès que j'eus

rangé mes bagages entre les poutres défraîchies de cette tombe étouffante, je retournai me réfugier sur le pont. Et alors que je sortais des profondeurs j'aspirai le vent de terre doux et léger comme si il fut de l'ambroisie.

Mais le pont surpeuplé n'était lui aussi qu'agitation : une flopée de passagers qui, avec la nervosité désagréable propre à ceux qui se retrouve enfermés, condamnés à l'inaction, discutaient, montaient et descendaient sans cesse. Le badinage chantant des femmes, la circulation permanente au rétrécissement du pont où des nuées de passagers déferlaient derrières les chaises longues, rencontrant toujours les mêmes visages, m'étaient pénibles à la réflexion. J'avais découvert un autre monde, je m'étais imprégné d'images tumultueuses et désordonnées qui se bousculaient dans mon esprit avec frénésie. À présent je voulais du temps pour y penser, les ordonner de manière à donner un sens à tout ce qui s'était gravé dans mes yeux ; mais il n'y avait pas un moment de paix et de quiétude offert sur ce pont surpeuplé. Les lignes du livre dont j'essayais d'entamer la lecture se brouillaient à chaque passage des ombres fugaces des passagers bavards. Il m'était impossible de me retrouver seul avec moi-même sur l'artère sans ombrage qu'était le pont de ce navire.

J'essayais trois jours, en observant avec résignation les voyageurs et la mer. Mais la mer était toujours la même, bleue et vide, sauf au coucher du soleil qui l'inondait soudainement de toutes les couleurs imaginables. De la même manière, après trois jours passés en mer je connus parfaitement tous les passagers. Chaque visage m'était familier jusqu'à la lassitude. Le rire strident des femmes ne m'irritait plus et même les voix puissantes de deux officiers hollandais se disputant à proximité ne m'agaçaient plus. Il ne restait qu'à s'échapper du pont, bien que ma cabine fut brûlante et étouffante, et que dans le salon des anglaises pianotaient sans relâche de mauvaises valses saccadées. Finalement je décidai de chambouler l'ordre établi des journées, et dans l'après-midi, après m'être étourdi de quelques verres de bière, je descendis dans ma cabine afin de dormir aux heures où les autres dînent et dansent.

Lorsque je me réveillai, tout était sombre et suffocant dans le petit cercueil qui me servait de cabine. J'avais éteint le ventilateur, l'air poisseux et humide collait à mes tempes. Mes sens déroutés, il me fallu quelques

instants pour reconnaître l'endroit et me demander l'heure qu'il pouvait être. Il était certainement plus de minuit, car je n'entendais ni musique, ni les pas arpentant sans arrêt le sol au-dessus. Juste le moteur, le cœur haletant du colosse, palpitant tandis qu'il poussait le corps du navire vers l'invisible.

Je me frayai un chemin vers le pont. Il était désert. Alors que je regardais la fumée s'échappant des cheminées et la lueur fantomatique des espars, une brillance magique éclaira soudainement mon regard. Le ciel étincelait, bien que les alentours des étoiles blanches qui le parsemait fut sombres, il rayonnait. On eut dit un rideau de velours posé sur une grande lumière, comme si les étoiles scintillantes n'étaient que des intervalles ou des fissures par lesquelles passait cette indescriptible clarté. Je n'avais jamais vu le ciel tel qu'il m'apparut cette nuit-là, brillant d'un tel éclat. Bleu d'acier et pourtant d'une lumière étincelante qui ruisselait, éclaboussait et jaillissait tout autour en tombant de la lune et des étoiles, comme si elle brûlait d'un mystérieux foyer intérieur. Les contours blancs du bateau brillaient au clair de lune sur le velours de la mer tandis que toute la forme détaillée des cordages et des vergues disparaissait dans cette clarté flottante. Les lumières des mâts ainsi que l'œil rond de la vigie un peu plus haut semblaient suspendues dans le vide, étoiles terrestres jaunes parmi les étoiles radieuses du ciel.

Et juste au-dessus de ma tête la constellation magique de la Croix du Sud, tenue dans l'infini par des clous de diamants éblouissants et qui semblât se mouvoir alors que le bateau seul avançait réellement, tremblant légèrement comme il traçait son chemin ; son buste tanguait, de haut en bas, un nageur gigantesque passant au travers des vagues sombres. Je me tenais là regardant en l'air. Je me sentis comme baigné d'une eau chaude venant d'en haut, à l'exception qu'il s'agissait de lumière coulant sur mes mains, une lumière douce, blanche se déversant autour de mes épaules, de ma tête et qui paraissait me pénétrer totalement : pour une fois tout ce qui est sombre en moi était illuminé avec éclat. Je respirai librement, sereinement ; et c'est empli d'un délice neuf que je savourais sur mes lèvres comme un breuvage limpide, l'air léger, pétillant et légèrement enivrant qui portait des arômes de fruits, l'odeur des îles lointaines. Pour la première fois depuis que mes pieds avaient foulés les planches de ce navire, je connaissais la joie bénie de la rêverie, et le plaisir plus sensuel d'abandonner mon corps, comme une

femme, à l'étreinte de la douceur environnante. Je voulus m'allonger et contempler les hiéroglyphes blancs dans le ciel. Mais les chaises longues et les chaises de pont avaient été enlevées et il n'y avait pas d'endroit sur ce pont où je puisse rêver au calme.

Je continuai alors, m'approchant progressivement de la proue du bateau, ébloui par la lumière qui semblait briller de plus en plus fort sur tout ce qui m'entourait. Cela était presque douloureux, cette lumière d'étoile brillante, éclatante, bientôt brûlante. Je voulais m'étendre sur une natte dans l'obscurité, d'où je sentirai la lueur au-dessus de moi et non plus posée sur moi, réfléchie par l'équipement du navire autour de moi comme on peut observer un paysage à partir d'une pièce assombrie. Enfin, trébuchant sur les cordages et passant contre les étais de fer, j'atteignis le bastingage du bateau et je regardai vers la quille pour voir la proue se mouvoir sur l'obscurité tandis que la lumière de la lune liquide aspergeait et écumait chacun de ses côtés. Toujours le navire se relevait et s'enfonçait à nouveau dans les flots noirs, en les retournant telle une charrue retournant le sol ; dans ce jeu étincelant je ressentis le tourment de l'élément vaincu et toutes les joies du pouvoir terrien. Je perdis le fil du temps dans ma contemplation : y-avait-il une heure que j'étais là, ou seulement quelques minutes ? Le bateau m'emportait en se balançant tel un immense berceau. Je ne ressentais qu'une fatigue plaisante venir à moi, une sensation sensuelle. Je désirai dormir et rêver, pourtant je ne souhaitai pas quitter cette magie pour redescendre dans mon cercueil. Instinctivement, mon pied tâta le sol et trouva un nœud, un amoncellement de cordes. Je m'y assis en fermant les yeux, qui n'étaient toujours pas plongés dans l'obscurité car au-dessus de moi rayonnait l'éclat argenté. Au-dessous, je sentais l'eau affluer tranquillement, au-dessus le torrent éclatant abondait avec une résonance imperceptible. Et progressivement, le son affluant passa dans mes veines ; je perdis la conscience de moi-même, je ne savais plus si j'entendais ma propre respiration ou le cœur palpitant du navire, mon être emporté et se déversant tout entier dans ce monde de minuit qui ne connaît pas de repos, tandis qu'il défilait à côté.

Une toux sèche et rude assez proche de moi me fit bondir. Je sortis en sursautant de la rêverie qui m'avait à moitié enivré. Mes yeux, qui au travers de leurs paupières closes avaient été éblouis par la clarté blanche, scrutaient à

présent les alentours : en face de moi, dans l'ombre du bastingage, quelque chose brilla comme une paire de lunettes et j'apercevais la lueur concentrique et circulaire de la braise d'une pipe allumée. Lorsque je m'étais assis pour observer au-dessous la proue du bateau écumante couper au travers des vagues, ou au ciel la Croix du Sud, je n'avais de toute évidence pas remarqué la présence de mon voisin, qui avait dû se tenir parfaitement immobile tout ce temps. Instinctivement, toujours engourdi, je dis en allemand : « Oh, veuillez m'excuser !

– Je vous en prie, me répondit la voix dans l'obscurité dans la même langue. »

Je ne peux dire à quel point il était étrange et sinistre d'être ainsi assis dans le noir, très proche d'un homme que je ne pouvais voir. Je sentais qu'il me fixait tout autant que je le fixais mais la clarté qui inondait et brillait tout autour était si intense qu'elle ne permettait de voir de l'autre que sa silhouette dans la pénombre. Il me semblait n'entendre que sa respiration et la faible aspiration sifflante à chaque bouffée de pipe.

Le silence m'était insupportable. Je voulais m'éloigner mais cela paraissait trop brutal, trop soudain. Dans ma gêne, je sortis une cigarette. L'allumette craqua et sa lumière parcourut une seconde l'espace entre nous. Je vis le visage de l'étranger derrière le verre de ses lunettes, un visage que je n'avais vu nulle part à bord, à aucun repas, ni sur le pont promenade. Et que ce soit la lueur soudaine de la flamme qui heurta les yeux de cet homme, ou que ce fut une hallucination, il parut affreusement déformé, sombre, ressemblant à un gnome. Mais avant que je puisse en discerner plus de détail, l'obscurité engloutit les traits éclairés brièvement et je ne vis plus qu'une silhouette sombre se détachant sur la pénombre, et parfois l'anneau incandescent de sa pipe qui flottait dans l'espace. Aucun d'entre nous ne parlait, et notre silence était aussi lourd et oppressant que l'air tropical lui-même.

Enfin, n'y tenant plus, je me levai et lançai un cordial « Bonne nuit ». « Bonne nuit » répondit dans l'ombre une voix rauque, dure et enrouée.

Je me frayai un chemin avec difficulté à travers les agrès et les madriers. Puis j'entendis des pas, pressés et incertains. C'était mon compagnon de

l'instant précédent. Je m'arrêtai sans réfléchir. Il ne s'approcha pas de moi, et je sentais à travers l'obscurité une gêne et une anxiété dans sa démarche.

« Excusez-moi, me dit-il rapidement. Si je vous demande une faveur, je… je…, balbutia-t-il, trop embarrassé pour tout dire en une fois. J'ai des raisons privées, très personnelles pour demeurer hors de vue… un deuil… je préfère m'éloigner des gens, oh pas de vous, non, non… Je souhaiterai simplement vous demander… je vous serai bien obligé de ne mentionner ma présence à personne à bord. Il y a des raisons… des raisons personnelles, dirai-je, pour que je ne me mêle pas aux autres pour l'instant… oui, et bien cela me mettrai dans l'embarras si vous veniez à mentionner que quelqu'un, ici dans la nuit… que je… » Et il s'interrompit à nouveau. Je mis un terme à son embarras tout de go, en lui assurant que j'agirai selon son vœu. Nous nous serrâmes la main. Puis je retournai à ma cabine, où je dormis d'un sommeil profond, curieusement agité, ponctués d'images étranges.

Je tins ma promesse et ne parlai à personne de ma rencontre étrange bien que la tentation fut grande. Car au cours d'une traversée, chaque petite chose devient un évènement : une voile à l'horizon, un saut de dauphin, un flirt nouveau, une plaisanterie au passage.

J'étais animé d'une grande curiosité à l'égard du passager inhabituel de ce navire. Je cherchai un nom qui pourrait être le sien sur les registres du bateau, je scrutai les autres passagers, me demandant s'ils pouvaient être apparentés à lui. Toute la journée j'étais en proie à une grande impatience, attendant le soir pour voir si je le rencontrerai à nouveau. Les états psychologiques singuliers ont sur moi un effet positivement troublant, profondément intrigué par la recherche de leurs origines, la seule présence de personnages singuliers peut déclencher en moi le désir passionnel d'en connaître plus à leur sujet, presque aussi fort que celui d'une femme qui voudrait acquérir quelque chose.

Le jour était long et se désagrégeait fastidieusement entre mes doigts. Je me couchai tôt en sachant que je serais éveillé par ma curiosité à minuit.

Je me réveillai effectivement à la même heure que la nuit d'avant. Les deux aiguilles sur le cadran phosphorescent de ma montre se masquaient, ne formant qu'une même ligne lumineuse. Je quittai rapidement ma cabine

suffocante, et grimpai dans la nuit presque plus suffocante.

Les étoiles brillaient autant que la veille, projetant une lumière diffuse sur le bateau vibrant, et la Croix du Sud flamboyait haut dans le ciel. C'était exactement pareil que le jour précédent – car sous les tropiques les jours et les nuits peuvent se ressembler bien plus que sous nos latitudes –, cependant je ne ressentais pas la sensation douce, fluide et rêveuse d'être tranquillement bercé. Quelque chose me pesait, me troublait et je savais où cela me mènerai : vers le monte-charge noir sur le côté du navire pour voir si ma nouvelle connaissance serait à nouveau assise, immobile. J'entendis la cloche du bateau sonner au-dessus de moi, me pressant d'avantage. Pas à pas, à contrecœur et pourtant fasciné, je suivais mon instinct. Je n'avais pas encore atteint la proue du bateau que soudain quelque chose semblable à un œil rouge planait devant moi : la pipe ! Il était donc là.

Spontanément, j'eus un mouvement de recul puis m'arrêtai. Un instant plus tard je serais parti mais il y eut un mouvement dans l'ombre, quelque chose de leva, avança de quelques pas et subitement j'entendis sa voix juste à côté de moi, courtoise et mélancolique.

« Excusez-moi, me dit-il. De toute évidence vous souhaitez vous asseoir ici à nouveau, asseyez-vous je vous en prie, je partirai. »

Je me dépêchais de l'inviter vivement à rester. J'avais reculé, lui dis-je, par crainte de le perturber.

« Oh vous ne me dérangerez pas, dit-il avec amertume. Au contraire, je serai heureux d'avoir un peu de compagnie pour changer. Je n'ai parlé à personne depuis dix jours… enfin, depuis plusieurs années en fait, et cela semble si difficile, peut-être parce que me forcer à garder cela à l'intérieur de moi m'étouffe. Je ne puis me résoudre à rester dans ma cabine, dans ce… ce cercueil, je ne peux le supporter et je ne puis plus supporter la présence des êtres humains car ils rient toute la journée… je ne peux le supporter maintenant, je les entends jusque dans ma cabine et je me bouche les oreilles. Bien sûr ils ne savent pas que je… ils n'en savent rien, ils ne le savent pas, après tout en quoi cela pourrait-il concerner des étrangers… »

Il s'arrêta à nouveau pour dire brusquement avec hâte : « Je ne veux pas vous importuner… pardonnez-moi d'avoir parlé si librement ».

Il s'inclina, sur le point de partir mais je le pressai de rester : « Vous ne m'importunez pas le moins du monde. Je suis moi-même heureux de pouvoir partager quelques mots paisiblement ici… Puis-je vous offrir une cigarette ? »

Il en prit une et je lui offris du feu. Une seule fois sa figure s'éloigna de la partie sombre du bastingage pour vaciller à la lumière de l'allumette, mais cette fois il la tourna entièrement : ses yeux derrière ses lunettes m'examinaient avidement, comme animés d'une énergie démentielle. Un frisson me parcourut. Je sentais que cet homme avait besoin de parler, qu'il fallait qu'il parlât, et je savais que je devais me taire pour l'y aider.

Nous nous assîmes à nouveau. Il avait là une seconde chaise de pont et me l'offrit. Nos cigarettes brillaient et par la façon dont tremblait l'anneau de lumière que traçait la sienne je compris que sa main tremblait. Mais je restai silencieux, lui aussi. Soudainement il demanda à voix basse : « Êtes-vous très fatigué ?

– Non, pas du tout. »

La voix dans l'obscurité hésita encore. « Je voudrai vous demander quelque chose… à vrai dire, j'aimerai vous raconter quelque chose. Oh je sais combien il est absurde de se confier au premier venu, cependant… je suis… mon état psychologique est catastrophique et j'ai atteint un point où je dois absolument parler à quelqu'un ou il en sera fini de moi… Vous le comprendrez quand… enfin, si je vous le dis… Je sais bien que vous ne pouvez pas m'aider mais ce silence me rend presque malade, et un homme malade semble toujours ridicule aux yeux des autres… »

Je l'interrompis ici, le priant de ne pas se tourmenter. Il pouvait me dire ce qu'il souhaitait, lui dis-je. Naturellement, je ne pouvais rien lui promettre, mais il est un devoir humain que de faire preuve de bonne volonté. Si l'on rencontre quelqu'un dans la détresse, on est tenu de lui venir en aide…

« Un devoir… de montrer de la bonne volonté… le devoir d'essayer de… vous pensez vous aussi qu'il est du devoir d'un homme de montrer son désir d'aider. »

Trois fois il le répéta. Je frissonnai au ton sinistre et brusque de sa répétition. Était-il fou ? Ivre ?

Comme si j'avais énoncé mes soupçons à voix haute, il dit d'une voix assez différente : « Vous pensez peut-être que je suis fou, ou ivre. Non je ne le suis pas, pas encore. Seulement ce que vous m'avez dit m'a ému de manière très, très particulière car c'est exactement ce qui me fait souffrir, essayer de savoir si c'est un devoir… un devoir… »

Il balbutia à nouveau, s'arrêta pour se reprendre et recommença.

« Je suis en fait médecin, et dans notre profession nous rencontrons souvent des cas fatidiques, si terribles… disons des cas extrêmes, où l'on ne sait plus si oui ou non nous avons le devoir… ou plutôt s'il y a plus d'un devoir mis en jeu, plus seulement envers un autre être humain mais aussi envers soi-même, puis envers l'État, la Science… Bien sûr on doit aider, c'est pour cela que nous sommes là. Mais de telles maximes ne sont que théorie. Dans quelle mesure doit-on être secourable ? Nous voici, vous êtes un étranger pour moi et je le suis pour vous, et je vous demande de ne pas évoquer ma présence, et vous ne dites rien, vous remplissez ce devoir… et à présent je vous demande de me parler car mon silence me tue, et vous dites que vous êtes prêt à écouter. Bien, mais cela est aisé… Supposons que je demande à ce que vous vous empariez de moi pour me jeter par-dessus bord, alors votre volonté de m'aider s'arrêterait là. Le devoir a ses limites… il s'arrête là où entrent en considération nos propres vies, nos responsabilités. Il faut que cela se termine quelque part, cela doit s'arrêter… ou peut-être pour les docteurs le devoir ne doit-il pas avoir de limites ? Le médecin doit-il toujours venir au secours, être prêt à sauver tout à chacun ? Parce qu'il possède un diplôme plein de mots latins, doit-il réellement donner sa vie et son sang si une femme… si quelqu'un vient lui demander d'être noble, aidant et bon ? Oui le devoir fini quelque part… il se termine où l'on n'a plus le pouvoir de rien faire, c'est là qu'il se termine… »

Il s'arrêta à nouveau et repris contrôle.

« Veuillez m'excuser, je parais agité mais je ne suis pas ivre, pas encore, même si je le suis souvent, je l'admets sans rougir, dans cette isolement infernal… gardez en mémoire que durant sept années j'ai vécu presque uniquement avec les indigènes et les animaux… on en oublie comment parler posément. Et puis dès lors que l'on se livre, tout se déverse… mais attendez… j'allais vous demander, j'allais vous raconter un cas particulier

pour lequel je voulais savoir si l'on a le devoir d'aider… rendre service par une motivation pure ou bien si… Du reste j'ai bien peur que l'histoire soit trop longue... Êtes-vous sûr de ne pas être trop fatigué ?

– Pas le moins du monde.

– Merci… je vous remercie. Prendrez-vous un verre ? »

Il avait fouillé dans le noir quelque part derrière lui. Il y avait eu un cliquetis : deux ou trois, en tous cas plusieurs bouteilles étaient stockées ici. Il me proposa un verre de whisky, que je goûtai du bout des lèvres tandis que lui vidait son verre en un trait. Il y eut un silence entre nous puis la cloche du bateau sonna minuit et demi.

« Alors donc, je souhaite vous raconter un cas. Supposez un médecin dans une petite ville… ou bien dans la campagne, un médecin qui, un médecin qui… » Il s'arrêta à nouveau et approcha d'un coup sa chaise de la mienne.

« Cela ne va pas. Je dois tout vous raconter depuis le début ou bien vous n'y comprendrez rien… non je ne peux pas le présenter comme un exemple théorique, je dois vous raconter l'histoire de mon propre cas. Il n'y aura pas de honte à cela, je ne cacherai rien… après tout les gens se dévêtissent devant moi, me montrant leurs plaies, leur urine, leurs excréments... lorsqu'on doit aider, il ne faut pas tourner autour du pot, il faut tout dire. Je ne décrirai donc pas le cas d'un hypothétique docteur, je me mets à nu et je dis moi… J'ai oublié toute honte dans cet immonde isolement, ce pays maudit qui dévore votre âme et vous suce la moelle des reins. »

Je dus faire un mouvement quelconque car il s'interrompit.

« Ah, vous protestez… oh je le comprends, vous êtes fasciné par l'Inde, ses temples, ses palmiers, tout le romantisme d'un voyage de deux mois. Les tropiques sont magiques quand on les voit des rails, des routes ou des rickshaws : je n'en pensais pas moins lors de mon arrivée il y a sept ans. J'avais tant de rêves, j'allais apprendre la langue et lire les livres sacrés dans le texte originel, j'allais étudier les maladies, mettre en œuvre du travail scientifique, explorer l'esprit indigène – comme on le dirait dans le jargon européen – j'étais en mission pour l'humanité et la civilisation. Tous ceux qui viennent ici ont le même rêve. Mais la force d'un homme disparaît dans cette

serre invisible, la fièvre frappe profondément – et peut importe la dose de quinine ingérée, nous attrapons tous la fièvre – on devient léthargique, indolent et mou, visqueux comme une méduse. Lorsqu'il quitte les grandes villes pour ces stations perdues dans les marais, un Européen est arraché à sa nature profonde. Tôt ou tard nous succombons à la faiblesse, certains boivent, d'autres fument de l'opium, d'autres encore deviennent des brutes bagarreuses – une sorte de folie s'empare de nous tous. On est nostalgiques de l'Europe, on rêve de pouvoir un jour marcher à nouveau dans une rue, s'asseoir avec des blancs dans une maison solidement construite et bien éclairée, on en rêve année après année, et si le moment se présente de pouvoir partir on est trop apathiques pour saisir la chance. Un homme sait qu'il est oublié là-bas, il est un étranger, un coquillage dans l'océan, n'importe qui peut lui marcher dessus. Il reste alors, dégénère et finit par sombrer dans ces jungles chaudes et humides. Le jour où j'ai vendu mes services à cet endroit sale est maudit…

« Je ne le fis d'ailleurs pas entièrement de mon plein gré. J'avais étudié en Allemagne, j'étais un médecin qualifié, un bon médecin même en poste au grand hôpital de Leipzig ; dans une parution tombée aujourd'hui aux oubliettes, on fit grand cas d'une nouvelle injection que je fus le premier à pratiquer. Et puis un problème de femme se mit sur mon chemin, je l'avais rencontrée à l'hôpital ; elle avait rendu son amant si fou qu'il lui avait tiré un coup de revolver, et bientôt je fus aussi fou qu'il l'avait été. Elle avait une attitude froide et fière qui me plongeait dans la confusion – les femmes dominatrices avaient toujours eu une emprise sur moi, mais elle la resserra tant que mes os finirent par craquer. Je faisais tout ce qu'elle demandait, je…

« … Enfin, pourquoi ne pas le dire ? Cela fait huit ans maintenant – je piochais dans la trésorerie de l'hôpital pour elle, et lorsque ça se sut l'enfer se déchaîna. Un de mes oncles m'aida à recouvrir la somme quand je fus renvoyé, mais ma carrière était brisée. C'est alors que j'entendis que le gouvernement hollandais recrutait des médecins pour les colonies, offrant une jolie somme comme salaire. Je compris aussitôt le genre de poste que ce devait être s'ils offraient un tel salaire. Je savais que les croix des tombes fleurissaient plus vite dans les plantations en zone de fièvre qu'au pays, mais quand on est jeune on pense que la fièvre et la mort ne touche que les autres. Cela dit, je n'avais pas le choix ; je me rendis à Rotterdam et m'engageai

pour dix ans, je reçus un beau paquet de billets de banque dont j'envoyai une moitié à mon oncle, quant à l'autre moitié une femme dans le quartier du port me la prit tant elle ressemblait à cette chatte maline que j'avais aimée. Je pris la mer pour quitter l'Europe sans un sou, sans même une montre, sans illusions, et je ne fus pas particulièrement ému en quittant le port. Puis comme vous, comme tout le monde, je m'assis sur le pont et aperçus la Croix du Sud et les palmiers, et mon cœur s'éleva. Ah, les forêts, l'isolement, le silence, je rêvai !

« Ah ça, l'isolement, j'en eus vite assez. Je n'étais pas stationné à Batavia ou Surabaya, dans une ville avec les autres, les clubs, les golfs, les livres et les journaux, mais à – le nom n'a pas d'importance – une de ces stations de district, à deux jours de trajets de la ville la plus proche. La seule compagnie que j'avais était celle de quelques fonctionnaires ennuyeux, desséchés et quelques « demi-castes », rien d'autre à la ronde que des jungles, des plantations, des fourrés et des marais.

« C'était supportable au début. Je menai toutes sortes d'études ; un jour où le vice-résident était en tournée d'inspection, il eut un accident de moto et s'était cassé la jambe, je l'opérai sans assistant et il en fut dit beaucoup de choses. Je collectionnai les poisons et les armes indigènes, je portai mon attention sur mille petites choses pour tenir mon esprit éveillé, mais cela dura tant que dura en moi la force venue d'Europe, ensuite je me desséchai. Les quelques Européens de la station m'ennuyaient, j'arrêtai de me mêler à eux, je me mis à boire et à rêver. Il me restait seulement deux ans à patienter avant d'être libéré avec une pension ; de retourner en Europe et d'y recommencer une vie. Je ne faisais à dire vrai rien d'autre qu'attendre ; j'attendais allongé et c'est ce que je ferais encore si elle… si ça n'était pas arrivé. »

La voix s'arrêta dans l'obscurité. La braise de la pipe s'éteignit aussi. Tout était si silencieux que je pouvais entendre l'eau écumer en se brisant sur la quille et le lointain vrombissement sourd des moteurs. Je voulus allumer une cigarette, mais je craignais l'éclat vif de l'allumette et son reflet sur son visage. Il resta silencieux un long moment. Son silence était si profond que je ne savais pas s'il avait fini ce qu'il avait à me dire, s'il dormait ou s'était endormi.

La cloche du navire fit retentir une seul et unique note : une heure du

matin. Il bougea brusquement. J'entendis son verre cliqueter à nouveau. Sa main cherchait manifestement la bouteille de whisky. Le liquide coula doucement dans son verre et sa voix reprit mais paraissait maintenant plus tendue et passionnée.

« Alors… attendez un peu… oui, je me trouvais donc là recroquevillé comme une araignée dans sa toile, immobile depuis des mois. C'était juste après la saison des pluies. La pluie était tombée sur les toits des semaines durant, personne à l'horizon, pas d'Européen, j'étais resté bloqué chez moi jour après jour avec mes femmes jaunes et mon bon whisky. J'étais alors down, avec le mal de l'Europe. Si je lisais un roman décrivant des rues propres et des femmes blanches, mes doigts se mettaient à trembler. Je ne saurai vous décrire cet état précisément, il est semblable à une maladie tropicale, une nostalgie fiévreuse, intense à laquelle on ne peut rien et qui parfois s'empare de vous. Je me trouvais là, penché sur un atlas pour autant que je me souvienne, rêvant à des voyages. Puis l'on frappa à ma porte, mon boy et une des femmes étaient dehors, les yeux ronds d'étonnement. Ils me faisaient de grands gestes : une femme est là, disent-ils, une lady, une femme blanche.

« Je sursautai de surprise. Je n'avais pas entendu de calèche ni de voiture. Une femme blanche ici dans cet endroit sauvage ?

« Sur le point de descendre les marches, je me rassemble un instant. Un coup d'œil au miroir et je mets un peu d'ordre à mon apparence. Je suis nerveux, inquiet, j'ai un mauvais pressentiment, pour autant que je sache personne au monde ne viendrait me voir ici par simple amitié. Enfin je descendis.

« La dame m'attendait dans le vestibule, et se dirige vers moi en hâte. Un épais voile d'automobiliste cache son visage. Alors que j'allais la saluer elle parla en premier.

"Bonjour Docteur", dit-elle dans un Anglais parfait, presque trop parfait comme si elle avait appris son discours par cœur. "Pardonnez-moi de vous surprendre ainsi, mais nous venons tout juste de visiter la station, notre voiture est garée là bas." – À cet instant une idée traversa mon esprit : pourquoi n'avait-elle pas conduit jusqu'à la maison ? – "Et je me suis

rappelée que vous habitiez ici. J'ai tellement entendu parler de vous. Vous avez fait de miracles pour le vice-résident, sa jambe fonctionne all right aujourd'hui, il joue au golf mieux que jamais. Ah, figurez-vous que nous en parlons encore tous en ville, nous remplacerions volontiers notre chirurgien soupe au lait et quelques autres médecins contre votre venue. Pourquoi ne vous rendez-vous jamais en ville ? Vous vivez comme un yogi ici…"

« Elle bavardait ainsi, de plus en plus vite, sans me laisser dire un mot. Son élocution était nerveuse et troublée, et me mettait mal à l'aise. Je me demandais pourquoi elle parlait si vite, pourquoi ne se présentait-elle pas, pourquoi n'enlevait-elle pas son voile ? Est-elle fiévreuse ? Malade ? Folle ? Je me sentais incroyablement conscient d'avoir l'air ridicule à me tenir debout en silence tandis qu'elle m'inondait de paroles. Je profitai d'un moment où elle ralentit pour lui proposer de monter les escaliers. Elle fit un signe au boy de rester où il se trouvait et elle me suivit en haut.

"Vous avez là une belle maison, dit-elle en regardant la pièce autour d'elle. De si beaux livres ! J'aimerai tous les dévorer !" Elle s'approcha de la bibliothèque et consulta les titres. Pour la première fois depuis que j'avais posé les yeux sur elle, elle demeura une minute silencieuse.

"Puis-je vous offrir une tasse de thé ? ", lui demandai-je.

Elle ne se retournait pas, elle regardait simplement la tranche des livres. "Non merci Docteur, nous devons repartir tout de suite… Je n'ai que peu de temps, ce n'était qu'un petit détour. Ah je vois que vous avez du Flaubert aussi, je l'aime tellement… L'éducation sentimentale, magnifique, vraiment magnifique… Ainsi vous lisez le français ! Vous êtes un homme aux multiples talents ! Ah, vous les Allemands, vous apprenez tout à l'école. Il est formidable de parler tant de langues ! Le vice-résident ne jure que par vous, il dit toujours qu'il ne passerait sous le scalpel de personne d'autre… notre surgeon résident est bon au bridge, mais… pour tout vous dire, dit-elle toujours sans tourner la tête, cela m'a traversé l'esprit de venir vous consulter moi-même un jour, et puisque nous étions dans les parages, je me suis dit que… oh, je suis certaine que vous êtes très occupé, je peux revenir à un autre moment."

« Enfin tu découvres ton jeu, pensai-je. Mais je ne montrai aucun signe de

réaction, je lui assurai vaguement que ce serait un honneur d'être à son service maintenant ou quand bon lui semblerait.

"Ce n'est rien de grave", dit-elle, en se tournant à moitié tout en feuilletant un livre qu'elle avait pris sur l'étagère. "Rien de grave… des petites choses, simplement des maux de femmes, vertiges, faiblesses. Je me suis brusquement évanouie ce matin alors que nous entamions un virage, évanouie d'un seul coup, le boy a dû me relever dans l'auto et aller chercher de l'eau. Mais peut-être le chauffeur conduisait-il trop vite… Qu'en pensez-vous, Docteur ?

– Je ne puis rien affirmer comme ça. Êtes-vous souvent sujette aux évanouissements ?

– Non… enfin, si… récemment, très récemment. J'ai eu quelques malaises et des nausées."

Elle se tenait à nouveau devant la bibliothèque, replaçant le livre, en prenant un nouveau et le feuilletant. C'est étrange, pensai-je. Pourquoi feuillète-t-elle les pages si nerveusement, pourquoi ne lève-t-elle pas son regard sous son voile ? Je choisis de ne rien dire. J'appréciais de la faire attendre. Elle se remit à parler de sa manière nonchalante et volubile.

"Dois-je m'inquiéter, Docteur ? Ce n'est pas dangereux, pas une maladie tropicale n'est-ce pas ?

– Je dois d'abord m'assurer que vous n'avez pas de fièvre. Puis-je prendre votre pouls ?"

« Je m'approchais d'elle mais elle se mit légèrement sur le côté."Non, non, je n'ai pas de fièvre… certainement pas, certainement pas, j'ai pris ma température tous les jours depuis… depuis que les vertiges ont commencés. Jamais plus forte que 36,4°. Et j'ai une digestion saine."

« J'hésitai brièvement. Pendant tout ce temps j'avais le sentiment que cette femme souhaitait obtenir quelque chose de moi. On ne se rend pas dans la jungle pour parler de Flaubert. Je la laissais patienter une à deux minutes, puis le demandai :

"Pardonnez-moi mais puis-je vous poser franchement quelques questions ?

– Bien entendu, Docteur ! Vous êtes un homme de médecine après tout." Elle me répond mais son dos reste tourné et elle ne cesse de jouer avec les livres.

"Avez-vous des enfants ?

– Un fils, oui.

– Vous est-il déjà arrivé… autrefois… je veux dire avez-vous constaté des effets similaires pour votre fils ?

– Oui."

« Sa voix avait changé maintenant. Elle était claire, ferme, elle n'était plus volubile ni nerveuse.

"Est-il possible… pardonnez ma demande… que vous soyez aujourd'hui dans la même situation ?

– Oui."

« Elle prononça ce mot d'un ton pointu et tranchant comme un couteau. Sans que sa tête ne se bouge d'un pouce."Peut-être madame, serait-il préférable que je conduise un examen général ? Puis-je vous demander de vous donner la peine de venir dans la pièce d'à côté ?"

« Brusquement elle se retourna. Je sentis un regard glacial, déterminé, posé droit sur moi à travers le voile."Cela ne sera pas nécessaire non… Je suis parfaitement consciente de mon état." »

La voix de mon compagnon hésita un moment. Le verre qu'il avait rempli à nouveau brilla un moment dans le noir.

« Écoutez… mais en un premier temps essayez d'y réfléchir un petit peu. Une femme s'impose à quelqu'un qui est désespéré de solitude, la première femme blanche à poser le pied chez lui… et soudain voici que je sentis qu'il y avait là quelque chose d'anormal, un danger. Un frisson parcouru ma colonne vertébrale. Je sentis ma crainte devant la résolution d'acier de cette femme, qui arriva avec son bavardage négligent et dégaina ses exigences comme on brandit un couteau. Car je savais, je sus tout de suite ce qu'elle attendait de moi – ce n'était pas la première fois que des femmes formulaient le même souhait, mais elles avaient une approche différente. Honteuses ou

suppliantes, elles venaient me voir avec des pleurs ou des prières. Mais il s'agissait là d'une détermination implacable, oui… presque masculine. Je sentis dès la première seconde que cette femme était plus forte que moi, qu'elle pourrait me forcer à exécuter sa volonté… mais… mais pourtant, il y avait un dessein mauvais en moi également, un homme sur la défensive, une sorte d'amertume… car comme je le disais, j'avais senti dès la première seconde avant même de la voir que cette femme était un ennemi.

« Au début je ne dis rien. Je restai obstinément silencieux, l'air grave. Je sentais qu'elle me fixait derrière son voile – me regardant directement, d'un air de défi, je sentais aussi qu'elle voulut me forcer à parler, mais de manière évasive, ou plutôt inconsciente j'avais émulé son bavardage. Je me conduisais comme si je ne la comprenais pas puisque – j'ignore si vous pouvez le saisir – je voulais l'obliger à parler clairement, je voulais d'elle une demande claire car elle était si impérieuse… et parce que je savais que je suis très vulnérable au contact des femmes froides et distantes.

« Je restai alors neutre, en déclarant qu'il n'y avait là rien d'alarmant, que de pareils vertiges se produisent naturellement, que de surcroît ils présagent généralement une fin heureuse. Je citai quelques noms de la presse médicale… Je parlais, je parlais bien et sans efforts, suggérant toujours que c'était quelque chose de tout à fait banal… et j'attendais toujours qu'elle m'interrompe. Car je savais qu'elle ne le supporterait pas.

« Et elle m'interrompit sèchement, balayant d'un geste mon discours rassurant.

"Ce n'est pas ce qui m'inquiète, Docteur. À la naissance de mon fils j'avais une santé bien meilleure… ce n'est plus le cas désormais… J'ai une affection cardiaque.

– Ah, une affection cardiaque, répétais-je, en montrant une apparente empathie. Nous devons immédiatement examiner ceci."

« Et je fis mine de me lever et d'aller chercher mon stéthoscope.

« Mais elle m'en empêcha à nouveau. Sa voix était tranchante et ferme telle un officier sur un terrain de défilé. "J'ai une affection cardiaque, Docteur, et je dois vous demander de me croire. Je ne puis me permettre de perdre beaucoup de temps avec des examens – vous pourriez, je trouve, faire

preuve de plus de confiance envers moi. Pour ma part, j'ai assez montré ma confiance envers vous."

« C'était maintenant une bataille, un défi ouvert, et je l'acceptai. "La confiance demande de la franchise, sans rien omettre. Je vous prie de parler franchement. Je suis médecin. Et pour l'amour du ciel enlevez votre voile, asseyez-vous, cessez de parcourir les livres et de tergiverser. On ne se rend pas chez son médecin avec un voile."

« Fière et droite, elle me fixa. Elle hésita un moment. Puis elle s'assit et releva son voile. Je vis le style de figure que je craignais de voir. Un visage impénétrable, dur et maitrisé, une figure d'une beauté sans âge avec deux yeux anglais gris dans lesquels tout semblait tranquille et derrière lesquels pourtant on pouvait rêver de voir brûler la passion. Ces lèvres étroites et pincées ne laissaient rien paraître si elles ne le voulaient pas. Un instant nous nous regardâmes – elle à la fois impérieuse et d'un air interrogateur, avec tant de froideur et de cruauté que je ne pus soutenir son regard et détournai le mien.

« Elle tapota doucement la table de ses doigts. Elle était donc nerveuse aussi. Puis elle dit rapidement : "Savez-vous ce que je souhaite que vous fassiez pour moi Docteur, ou ne le savez-vous pas ?

– Je crois le savoir. Mais soyons tout à fait clairs. Vous désirez mettre fin à votre condition actuelle… vous souhaitez que je vous soigne de ces malaises et nausées en en supprimant la cause. Est-ce exact ?

– Oui."

« Le mot tomba comme une guillotine.

"Et savez-vous que cela comporte des risques pour les deux parties impliquées ?

– Oui.

– Que j'ai légalement l'interdiction de faire une chose pareille ?

– Il existe des cas dans lesquels ce n'est pas interdit mais fortement recommandé.

– Cela exige en tous cas une prescription médicale.

– Alors trouvez cette prescription. Vous êtes médecin."

« Clairs, fixés, stoïques, ses yeux me regardaient quand elle me parlait, c'était un ordre. Et mauviette que j'étais, je tremblais d'admiration devant son impérieux souhait démoniaque. Mais je demeurai évasif, je ne voulais pas montrer qu'elle m'avait déjà vaincu. Une étincelle en moi me disait : ne vas pas trop vite ! Fais-lui des difficultés. Oblige-la à supplier !

"Cela n'est pas toujours du ressort du médecin. Mais je suis prêt à demander à un de mes confrères à l'hôpital…

– Je ne veux pas votre confrère… je suis venue vous trouver.

– Puis-je vous demander pourquoi ?"

« Elle me regarda froidement. "Je ne vois pas d'inconvénients à vous le dire. Parce que vous vivez dans l'isolement, car vous ne me connaissez pas – parce que vous êtes un bon médecin, et parce que…" Elle ajouta, en hésitant pour la première fois : "Vous n'êtes probablement pas ici pour longtemps, surtout si vous… avez l'opportunité de rentrer avec une belle somme d'argent."

« Je me sentis glacé. La clarté inflexible et commerciale de son calcul me déconcertait. Jusque-là ses lèvres n'avaient prononcé aucune demande – elle avait tout prévu, elle avait attendu cachée pour me tendre un piège. Je sentais la force démoniaque de sa volonté entrer en moi, mais aigri comme je l'étais, je résistai. Une fois encore je me forçais à paraître objectif, presque ironique.

"Oh, et vous voudriez, vous voudriez mettre une pareille somme d'argent à ma disposition ?

– Pour votre aide, et votre départ immédiat.

– Réalisez-vous que j'y perdrai ma pension ?

– Je la compenserai.

– Vous avez les idées bien tranchées à ce sujet… mais je voudrai plus de clarté. Quelle somme envisagez-vous en paiement ?

– Douze mille florins, payables en chèque, à Amsterdam."

« Je tremblais… je tremblais de rage et… oui encore une fois

d'admiration. Elle avait tout prévu, la somme et la manière de la payer qui me forcerait à quitter cette partie du monde, elle m'avait évalué et acheté avant même de me connaître. Elle avait fait des plans pour moi en anticipant que cela fonctionne selon elle. J'aurai voulu la gifler, mais alors que je me tenais là à trembler – elle aussi s'était levée – et que je la regardais droit dans les yeux, la vue de ses lèvres pincées qui refusaient de supplier, ses sourcils hautains qui refusaient de céder… un… genre de désir violent s'empara de moi. Elle dut en ressentir quelques effets car elle haussa les sourcils comme pour repousser un trouble-fête ; l'hostilité entre nous fut soudain à découvert. Je savais qu'elle me haïssait car elle avait besoin de moi, et à mon tour je l'exécrais car… et bien car elle ne voulait pas supplier. À cette seconde précise de silence nous nous parlâmes honnêtement pour la première fois. Puis une idée me vint alors, comme une morsure de reptile. Et je lui dis… je lui dis… Mais attendez encore, ou vous ne comprendrez pas ce que j'ai fait, ce que j'ai dit. Je dois d'abord vous raconter comment,… et bien comment cette idée tordue m'est venue à l'esprit. »

Une fois encore le verre cliqueta doucement dans la pénombre, et la voix semblait plus nerveuse.

« Non pas que je me cherche des excuses, ou que je cherche à me justifier, à me laver de toute accusation… mais autrement vous ne comprendriez pas. J'ignore si jamais je me rapprochai de ce qu'on peut appeler être un homme bon, mais… je pense que je fus toujours secourable. Dans la vie décousue que je menai là-bas, le seul plaisir que j'avais était d'utiliser tout ce savoir rangé dans ma tête pour permettre à quelques créatures vivantes de respirer… le plaisir d'être presque le bon Dieu. C'est un fait, ces moments furent les plus heureux de ma vie, par exemple lorsque qu'un des indigènes se présentait pâle de terreur, son pied enflé mordu par un serpent, hurlant pour ne pas qu'on lui coupe la jambe et que je parvenais à le sauver. J'ai voyagé des heures durant, pour rendre visite à une femme souffrant de fièvre – et quant à l'aide que mon visiteur voulait, j'avais déjà dispensé cela à l'hôpital en Europe. Mais ici je pouvais au moins ressentir que ces gens avaient besoin de moi, et que je les sauvais de la mort ou du désespoir – et ce sentiment qu'on eut besoin de moi fût une manière de me sauver moi-même.

« Mais cette femme – je ne saurai pouvoir vous la décrire – elle m'agaça et m'intrigua dès son arrivée, une promeneuse tranquille. Son arrogance provocatrice me fit résister, elle incitait en moi tout ce que j'avais de – comment devrais-je l'exprimer ? – tout ce que j'avais en moi de contenu, de caché, de malfaisant à se mesurer à elle.

« Jouant le rôle d'une grande dame, se mêlant des affaires de vie et de mort avec un aplomb sans égal… cela me rendait fou. Et puis, après tout, on ne tombe pas enceinte en jouant au golf. Je savais, du moins je me le rappelais avec une effrayante lucidité – et c'est là que cette idée me vint – cette femme froide, hautaine, qui fronçait ses sourcils par dessus ses yeux d'acier si j'osais la regarder d'un air soupçonneux ou parer ses demandes, avait dû, deux ou trois mois auparavant, rouler sur un lit dans les bras d'un homme dans la chaleur de la passion, nus comme des animaux et peut-être râlant de désir, leurs corps se pressant comme deux lèvres se pressent. Ce fut l'idée qui brûlait mon esprit quand elle me fixait de cette inaccessible froideur, fière comme un officier de l'armée britannique… puis tout en moi se tendit, j'étais comme possédé par l'idée de l'humilier. Dès ce moment, j'imaginais pouvoir voir son corps nu au travers de sa robe… dès ce moment, je ne vivais pour rien d'autre que pour l'idée de la posséder, de forcer un gémissement à ses lèvres dures, de voir cette femme arrogante et froide en proie au désir charnel comme n'importe qui, comme l'autre l'avait fait avant moi, l'homme que je ne connaissais pas. C'est ceci… ceci que je voulais vous expliquer. Aussi bas avais-je coulé, je n'avais jamais pensé à tiré partie d'une situation en tant que médecin avant… et cette fois ce n'était pas un désir, pas d'instinct sexuel, je vous assure que ce n'était pas le cas, je le jure. Je souhaitai briser sa fierté, la dominer en tant qu'homme. Je crois avoir fait mention de ma faiblesse pour les femmes fières et d'apparence froides… ajoutez à cela les sept années vécues à cet endroit sans jamais avoir eu de femmes blanches, je n'avais jamais rencontré de résistance… car les filles ici sont de petites créatures fragiles et gazouillantes, qui tremblent d'extase si un homme blanc, "un maître" les touchent… elles s'effacent en toute humilité, sont toujours disponibles, toujours à votre service avec leur rires doux et chantant. Mais cette attitude soumise, cette servilité gâche le plaisir.

« Vous pouvez alors imaginer l'effet dévastateur qu'eut l'arrivée soudaine d'une femme pleine de fierté et d'hostilité, réservée dans chaque

fibre de son être, étincelante de mystère et à la fois portant le fardeau d'une récente passion ? Quand pareille femme entre effrontément dans la cage d'un homme comme moi, solitaire, affamé, une brute isolée… et bien, c'est ce que je souhaitai vous raconter pour que vous puissiez saisir le reste, ce qui arriva ensuite. Donc, empli d'une gourmandise mauvaise, empoisonné par la vision de son corps nu, sensuel et soumis, je me rassemblais feignant l'indifférence. Je dis froidement : "Douze milles florins ? Je ne le ferai pas pour si peu."

« Elle me regarda, devenant plus pâle. Sans doute avait elle déjà perçu que mon refus ne tenait pas à l'avarice, mais elle dit : "Mais alors que voulez-vous ?"

« Je mettais son ton glacial de côté. "Jouons cartes sur table, voulez-vous ? Je ne suis pas un homme d'affaire… Je ne suis pas le pauvre apothicaire de Roméo et Juliette qui vend son poison contre de « l'or infâme ». Peut-être suis-je l'inverse d'un homme d'affaire et vous n'obtiendrez rien par ces moyens.

– Alors vous ne le ferez pas ?

– Pas pour de l'argent."

« L'espace d'une seconde tout fut très immobile entre nous. Si immobile que pour la première fois je l'entendis respirer.

"Que pouvez-vous vouloir d'autre ?"

« À présent je ne pouvais me retenir plus longtemps. "Tout d'abord, je voudrais que vous cessiez de me parler comme à un commerçant et commenciez à me considérer comme un être humain. Et lorsque vous avez besoin d'assistance, que vous ne présentiez pas ainsi… directement avec votre offre d'argent honteuse. Mais que vous recherchiez mon secours, comme d'un être humain à l'autre. Je ne suis pas qu'un docteur, je ne passe pas mon temps en consultations… Je le passe à d'autres affaires également et peut-être êtes-vous arrivés à un de ces moments-là."

« Elle se tut un instant, et sa lèvre se retroussa très légèrement, frémit et elle dit très vite : "Si je vous le demandais… le feriez-vous donc ?

– Vous essayez à nouveau de marchander – vous ne me demanderez que si je promets d'abord. Vous devez demandez en premier – ensuite je vous

répondrai."

« Elle redressa sa tête comme un cheval rebelle, et me fixa avec colère."Non je ne vous le demanderai pas, je préfère courir à ma perte !"

« Et cette colère me saisit, une colère noire, insensée."Et bien si vous ne me le demandez pas, je formulerai ma propre requête. Et je ne le dirai pas crûment, vous savez ce que je veux de vous. Et ensuite, ensuite seulement je vous aiderai."

« Elle me regarda un moment. Puis – oh, je ne peux pas vous dire à quel point ce fut terrible – ses traits se figèrent et soudainement elle… elle rit. Elle me rit au nez avec un mépris indescriptible, un mépris qui m'éclaboussait entièrement… et à la fois me grisait. Ce rire moqueur était comme une brusque explosion, éclatant avec tant de brutalité et avec une force si monstrueuse que… oui… j'aurais pu glisser au sol et lui baiser les pieds. Cela ne dura qu'une seconde… comme un éclair et cela avait embrasé mon corps en entier. Elle se retourna et se dirigea rapidement vers la porte. Je la suivis sans hésiter… pour m'excuser, pour la supplier… ma force avait été entièrement brisée. Elle se tourna une fois encore pour dire, non ordonner : "N'essayez même pas de me suivre, ou de me retrouver. Vous le regretteriez."

« La porte claqua derrière elle. »

Une nouvelle hésitation. Un autre silence… il y eut encore le même son sourd comme si le clair de lune pleuvait sur nous. Puis, enfin, la voix reprit.

« La porte claqua, et je restai là, sans bouger sur place, comme si elle m'avait hypnotisé par son commandement. Je l'entendais descendre les marches, ouvrir la porte d'entrée… j'entendais tout cela, et mon être tout entier me pressait de la suivre… de… oh, je ne sais plus, de l'appeler, de la frapper, de l'étrangler… mais de la suivre… de suivre. Pourtant je ne le pus. Mes membres étaient comme paralysés par un choc électrique… J'avais été foudroyé jusqu'aux os par l'éclat impérieux de ces yeux. Je sais que je ne puis l'expliquer, ça ne peut être décrit… et cela peut sembler ridicule mais je restai là, plusieurs minutes passèrent, peut-être cinq ou dix, avant que je puisse à nouveau bouger un pied… Mais dès que j'eus bougé un pied je me précipitai instantanément, rapidement, avec fièvre en bas des escaliers. Elle

ne pouvait être que sur la route, de retour à la civilisation… je me dirigeai vers le cabanon pour prendre mon vélo, pour me trouver sans la clé, je force le verrou, en cassant et détruisant le bambou de la porte du cabanon… l'instant d'après je suis sur mon vélo à courir après elle… je dois la retrouver, je le dois, avant qu'elle ne retourne à sa voiture. La route défile… seulement à cet instant je réalise le temps que j'ai dû passer à rester immobile. Puis, dans le virage où la route tourne dans la forêt, juste avant d'atteindre les buildings de la station de district je l'aperçois qui se dépêche, marchant résolument, droit devant accompagnée de son boy… mais elle a dû me voir aussi, car elle parle à son boy pour l'instant, qui reste là alors qu'elle continue. Que fait-elle ? Pourquoi veut-elle être toute seule ? Désire-t-elle me parler hors d'écoute ? Je pédale vite et furieusement… quand quelque chose se mit en travers de mon chemin. C'est le boy… J'ai tout juste le temps de faire un écart et tomber… sans le vouloir je lance mon poing pour frapper cet idiot, mais il saute de côté. J'attrape mon vélo et remonte dessus, mais le vaurien plonge en avant, s'en empare et me dit dans son anglais affligeant : "You not go on".

« Vous n'avez pas vécu sous les tropiques… vous ne savez donc pas à quel point il est insolent pour un jaune de cette sorte de s'emparer du vélo d'un "Monsieur" blanc et de dire à ce Monsieur de rester là où il est. Plutôt que de répondre je le frappai du poing en plein visage. Il titube mais conserve sa main sur le vélo… ses yeux, ses yeux étroits et effrayés sont écarquillés d'une peur servile, mais il tient le guidon avec une fermeté diabolique. "Vous pas continuer", balbutia-t-il à nouveau. C'est une chance que je n'ai pas eu mon revolver avec ou je l'aurai abattu. "Pousse-toi vermine !" fis-je simplement. Il se recule et me regarde mais ne lâche pas mon guidon. À ce moment-là la rage s'empare de moi… je vois qu'elle est bien loin, elle m'a peut-être entièrement échappé… je le frappe alors sous le menton, un vrai coup de boxeur, et je l'envoie valser. Je reprends ma bicyclette mais alors que je l'enfourche le mécanisme s'emballe. Une barre s'est pliée durant la bagarre. J'essaie fébrilement de la redresser, mais je n'y parviens pas. Je jette le vélo sur la route à la figure du vaurien, qui se relève, ensanglanté et se pousse sur le côté. Puis – non vous ne comprendrez pas combien un Européen peut avoir l'air ridicule aux yeux de tous là-bas… bref, ne sachant plus que faire, je n'avais qu'une idée à l'esprit : courir après elle, l'atteindre.

Alors je courus, je courus comme un homme fou sur la route, en dépassant les huttes, où les petites racailles jaunes se rassemblaient émerveillés de voir un homme blanc, le docteur, courir.

« J'atteignis la station, dégoulinant de sueur. Ma première question a été : "Où est l'automobile ?". Elle venait juste de démarrer… Les gens me regardaient stupéfaits. Je devais leur paraître dément, arrivant boueux et trempé, criant ma question devant moi avant de m'arrêter… En bas de la route, je vis la petite fumée blanche du pot d'échappement de sa voiture. Elle avait réussi, tout comme doivent réussir tous ses petits plans mesquins, cruellement mesquins.

« Mais la fuite ne lui sera d'aucun secours. Il n'y a pas de secrets entre les Européens sous les tropiques. Tout le monde connaît tout le monde, tout est un événement majeur. Ce n'est pas pour rien que son chauffeur est resté une heure dans le bungalow du gouverneur… après quelques minutes je sais tout… qui elle est, je sais qu'elle habite… eh bien, dans la capitale de la colonie, à huit heures d'ici. Je sais qu'elle est… disons la femme d'un grand businessman, une anglaise très riche, très distinguée. Je sais que son mari est parti cinq mois en Amérique et qu'il doit rentrer ici le lendemain pour la prendre avec lui et repartir en Europe… Et cependant – l'idée brûle mes veines comme un poison – en même temps elle ne devait pas être enceinte de plus de deux ou trois mois.

« Jusqu'ici j'espère avoir été assez clair pour que vous puissiez comprendre… aussi parce que jusque-là je me comprenais toujours, en tant que médecin je puis diagnostiquer mon propre état. Depuis ce moment, toutefois chaque fois que quelque chose brûlait en moi comme une fièvre, je perdais le contrôle. C'est-à-dire, je savais exactement à quel point tout ce que je faisais était dépourvu de sens, mais je n'avais aucun pouvoir sur moi-même… je ne me comprenais plus. Je ne faisais plus que courir devant vaguement, obsédé par mon objectif… Attendez, je peux peut-être bien vous faire comprendre cela malgré tout… Savez-vous ce que c'est que l'Amok ?

– Amok ?... Oui je crois me souvenir que c'est une sorte d'ivresse chez les Malais…

– C'est bien plus qu'une ivresse… c'est une démence, un genre de rage

des êtres humains, une frénésie meurtrière, une monomanie insensée qui n'est pas comparable avec l'ébriété alcoolique. J'ai moi-même étudié plusieurs cas durant la période où j'étais à l'Est – il est facile d'être sage et objectif à propos d'autrui – mais je n'ai jamais été capable de découvrir le terrible secret de son origine. Cela est peut-être lié avec le climat, l'atmosphère suffocante et oppressante qui pèse sur le système nerveux comme une tempête avant qu'elle n'éclate d'un seul coup… Alors voici ce qu'est l'amok : un Malais, un homme ordinaire, de bon fond, s'assied pour boire son verre, impassible, indifférent, apathique… tout comme je l'étais assis dans ma chambre… quand soudain il bondit, dégaine sa dague et sort courir dans la rue droit devant lui, toujours droit devant… sans idée aucune sur sa destination. Avec son kris il frappe tout ce qui croise son chemin, homme, bête, et sa folie meurtrière le rend encore plus dérangé. En courant, la bave lui vient aux lèvres, il hurle comme un possédé… mais il continue de courir, de courir encore sans jamais regarder à gauche ni à droite, il court seulement avec un hurlement strident, brandissait son kris ensanglanté alors qu'il se fraye un chemin de cette façon épouvantable. Les villageois savent qu'on ne peut raisonner un homme amok, alors il crie l'alerte dès qu'ils le voient venir – "Amok ! Amok !" – et tout le monde fuit… Mais il court sans voir, sans entendre en frappant tout ce qui passe jusqu'à ce qu'il soit abattu comme un chien fou, ou qu'il s'effondre tout seul, en écumant…

« J'ai pu observer un cas de la fenêtre de mon bungalow. C'était une vision affreuse mais ce n'est que parce que je l'ai vu que je peux comprendre mon comportement de l'époque… car je suis sorti d'un seul coup, comme ça, obsédé de la même manière, allant droit devant avec la même expression terrible, ne voyant ni à gauche ni à droite, suivant la femme. Je ne puis me souvenir exactement ce que je fis, tout allant à une vitesse à vous rompre le cou, avec une hâte abrutissante… Dix minutes, non cinq – non deux – après que je sus tout de cette femme, son nom, son adresse et son histoire, je rentrai chez moi à toute vitesse sur un vélo emprunté, je jetai un costume dans une valise, pris de l'argent et conduisis ma voiture jusqu'à la gare de chemin de fer. Je partis sans en informer l'officier de district, sans me trouver de médecin remplaçant, je quittai la maison tel quel, sans la fermer. Les serviteurs se tenaient tout autour, les femmes étonnées me questionnaient. Je ne répondais pas, je ne me tournais pas, je conduisis jusqu'à la gare et pris le

premier train pour la ville… une heure après que cette femme fut entrée dans ma chambre, je jetais ma vie par dessus bord, comme un amok je me jetais dans le vide.

« Je courais tout droit, tête la première, j'arrivais en ville à six heures du soir et à six heures dix je frappais à sa porte demandant à la voir. C'était, comme vous pourrez le constater, la chose la plus stupide, la plus insensée à faire mais un homme amok court avec le regard vide, il ne sait pas où il va. Le serviteur revint après quelques minutes poli et froid, sa maîtresse ne se sentait pas bien et ne voulait voir personne. Je m'éloignai en titubant. Je rôdais autour de la maison pendant une heure possédé par l'espoir insensé qu'elle viendrait peut-être me chercher. Seulement alors, je réservai une chambre à l'hôtel sur la plage et montai dans ma chambre avec deux bouteilles de whisky qui, avec une double dose de véronal parvinrent à me calmer. Enfin je m'endormais, ce sommeil lourd et agité fut le repos momentané de ma course entre la vie et la mort. »

La cloche du bateau retentit. Deux coups secs et pleins dont la vibration tremblait dans la nappe d'air stagnant tout proche et se dispersa dans le son silencieux et infini de l'eau affluant autour de la quille, ce son se mêlant à son histoire passionnée. L'homme assit face à moi dans le noir avait dû sursauter de frayeur, car sa voix hésitait. À nouveau il cherchait une bouteille, et le flot tranquille. Puis comme s'il était rassuré il reprit avec une voix plus ferme.

« Il m'est à peine possible de vous parler des heures suivantes. Aujourd'hui je pense que j'étais dans un état de fièvre ; dans tous les cas j'étais dans un état de surexcitation proche de la folie – comme je vous le disais j'étais amok. Mais n'oubliez pas que j'étais arrivé un mardi et que le samedi – venais-je de découvrir – son mari devait rentrer par le paquebot P&O en provenance de Yokohama. Il ne restait alors que trois jours, trois jours bien courts pour que je me décide et pour lui venir en aide. Vous comprendrez que j'avais immédiatement su que je devais l'aider mais que je ne pouvais lui adresser la parole. Et le besoin de présenter mes excuses pour mon attitude ridicule et dérangée pesait encore plus sur mes nerfs. Je savais à quel point chaque moment était précieux, que c'était une question de vie ou de mort pour elle et pourtant je n'avais pas eu l'opportunité de m'approcher d'elle, de lui chuchoter un mot ou de lui faire un signe. Car ma bêtise

intempestive de la pourchasser l'avait effrayée. C'était comme, oui… comme courir après quelqu'un pour lui signaler qu'un meurtrier est à ses trousses, et que cette personne vous considère comme le meurtrier en question et court à sa perte… Elle ne me vit que comme un amok la poursuivant pour l'humilier… mais je… et c'est là toute l'absurdité de la chose… je ne pensais plus à ça. J'étais déjà détruit, je voulais simplement l'aider, lui rendre un service. J'aurai pu commettre un meurtre, quelque crime que ce soit, pour l'aider… mais ça elle ne pouvait le comprendre. Quand je fus réveillé ce matin là, je me retournai directement chez elle. Le boy, le serviteur que j'avais frappé en plein face se tenait dans l'encadrement de la porte, et quand il me vit – il avait dû m'attendre – il courut à l'intérieur. Peut-être était-il simplement rentré pour annoncer discrètement ma venue… peut-être… oh, cette incertitude comme elle me tourmente à présent… peut-être était-il prêt à me recevoir… mais quand je le vis mon déshonneur revint à ma mémoire et cette fois-ci je n'osais même pas redemander à voir la lady. Mes genoux tremblaient. Juste avant d'atteindre le seuil je me retournai pour partir, et partis encore, tandis qu'elle m'attendait peut-être dans une tourmente semblable.

« Je ne savais que faire dans cette ville étrange qui semblait brûler comme un brasier sous mes pas. Soudain je pensai à quelque chose, j'appelai une voiture et partis rendre visite au vice-résident sur la jambe duquel j'avais pratiqué une opération dans ma propre station de district et me fis annoncer. Il devait y avoir une étrangeté à mon apparence car il me dévisagea un peu alarmé et sa politesse laissait transparaître une gêne… peut-être avait-il reconnu en moi un amok. Je lui dis rapidement que je souhaitais être muté en ville, je ne pouvais pas rester dans mon poste actuel plus avant, lui dis-je, je devais déménager immédiatement. Il me fixa… Je ne puis vous décrire ce regard… peut-être comme un docteur regarde son patient. "Est-ce une petite dépression mon cher Docteur ? dit-il. Je ne peux le comprendre que trop bien. On peut y remédier, mais disons… patientez quatre semaines, le temps pour moi de vous trouver un remplaçant.

– Je ne peux pas attendre, pas même un jour", répondis-je.

« Il m'adressa ce même regard étrange. "Vous le devez docteur, dit-il d'un ton grave. Nous ne pouvons laisser la station sans un homme de

médecine. Mais vous avez ma promesse, je mets en œuvre tout ce qui est en mon pouvoir dès aujourd'hui." J'étais planté là, les dents serrées ; pour la première fois je ressentais que j'étais un homme dont on avait acheté les services, un esclave. Je me préparais à le défier, quand en diplomate qu'il était, il prit la parole : "Vous ne vous mélangez pas d'ordinaire avec autrui, docteur, et au bout du compte cela devient une maladie. Nous avons tous été surpris de ne jamais vous voir ici, en ville ou de ne jamais vous savoir en congé. Vous avez besoin de plus de mondanités, de stimulation. Allons, venez à la réception donnée par le gouvernement ce soir. Vous y rencontrerez toute la colonie et certains ont longtemps voulu vous rencontrer, ils ont souvent posé des questions à votre sujet, et espèrent vous y voir."

« Cette dernière réflexion me coupa net. On m'avait demandé, pouvait-il parler de cette femme ? Je devins soudain un autre homme : je le remerciai avec courtoisie pour son invitation et je lui assurai de venir à l'heure. Ponctuel, je l'étais, trop ponctuel même. Je ne devrais presque pas vous le dire, mais mon impatience me mena à être le premier arrivé dans le grand vestibule de l'immeuble du gouvernement, entourés par les silencieux serviteurs jaunes qui allaient et venaient les pieds nus et qui – où du moins cela m'apparut ainsi dans mon esprit torturé – se moquaient de moi dans mon dos. Je fus le seul Européen parmi les préparations discrètes, un quart d'heure durant, si seul que je pouvais entendre le tic-tac de ma montre dans la poche de ma veste. Puis une poignée d'officiels arrivèrent avec leurs familles et enfin le gouverneur entra et m'entraîna dans une longue conversation dans laquelle je jouais mon rôle avec assiduité et je pense avec assez de talent, jusqu'à… jusqu'à ce que soudain sous l'emprise d'une attaque nerveuse je perde tout savoir-vivre et que je commence à bégayer. Alors que je tournai le dos à l'entrée de la salle, je sentis soudain qu'elle devait être arrivée et qu'elle était présente. Je ne peux dire comment cette brusque certitude me troubla, mais alors même que je parlais au gouverneur et que j'entendais ses mots résonner, je sentais sa présence quelque part derrière moi. Heureusement le gouverneur mit fin à notre entretien. La mystérieuse agitation nerveuse qui me prit attisait tant mon désir que je pense que j'aurai pu me tourner de manière très sèche s'il ne l'eut fait. J'eus à peine tourné la tête avant de la voir à l'endroit où mes sens l'avaient inconsciemment placée. Elle portait une robe de bal jaune qui élançait sa silhouette, ses épaules

immaculées brillaient pareilles à de l'ivoire et elle parlait avec un groupe d'invités. Elle souriait mais il y avait quelque chose de tendu dans son expression. Je me rapprochai – elle ne pouvait ou ne voulait pas me voir – pour admirer ce sourire poliment suspendu à ses lèvres pincées. Et ce sourire me grisa à nouveau, car… et bien parce que je savais que ce n'était qu'un mensonge né de l'art ou d'une astuce, une œuvre d'art de déception. Aujourd'hui c'est mercredi pensai-je, samedi le bateau de son mari arrivera. Comment peut-elle sourire ainsi, avec tant d'aisance, un regard si insouciant, jouant nonchalamment avec l'éventail qu'elle tenait au lieu de le détruire dans sa peur. Moi… moi, un étranger, qui avait tremblé deux jours durant en pensant à cet instant. Moi l'étranger je ressentais intensément sa peur et son horreur… et elle allait au bal, et souriait, souriait, souriait encore…

« La musique commença au fond du hall. La danse s'ouvrit. Un vieil officier l'avait invitée à danser ; elle quitta le cercle de discussion en s'excusant et pris le bras de l'officier pour aller jusqu'à la salle suivante et passa juste devant moi. Quand elle m'aperçut ses traits se figèrent – mais rien qu'un instant, puis avant que je puisse me décider à la saluer ou non, elle m'adressa un hochement de tête poli, en signe de reconnaissance et comme elle le ferait pour une de ses connaissances elle dit "Bonsoir, Docteur" et elle était partie. Personne n'eut pu se douter que ce que renfermait ce regard gris-vert. Je ne m'y retrouvai plus… pourquoi m'avait-elle parlé… pourquoi m'avait-elle soudainement reconnu ? Était-ce un rejet, un rapprochement, était-ce juste l'embarras de la surprise ? Je ne saurais décrire l'agitation dans laquelle tout ceci me plongea ; tout était en émoi, explosivement concentré en moi, et la voir ainsi – valsant nonchalamment au bras de l'officier avec un air détaché, insouciant passant sur son visage, tandis que je savais qu'elle… qu'elle comme moi ne pensait qu'à une seule chose… que seuls nous deux, parmi tout le monde présent, avions un terrible secret en commun… et elle valsait… à cet instant ma peur, mon attente et mon admiration étaient plus décuplées que jamais. Je ne savais pas si quelqu'un me regardait mais certainement ma conduite ne trahissait rien de plus que la sienne – je ne pouvais simplement pas regarder ailleurs… je devais… je devais ne regarder qu'elle de loin, mes yeux s'attardaient à son visage fermé pour voir si son masque ne tomberait pas l'espace d'un instant. Elle avait dû trouver l'insistance de mon regard inconfortable. Alors qu'elle s'éloignait au bras de

son partenaire elle lança en ma direction, l'espace d'une demi-seconde, un regard d'un tranchant impérieux, comme pour me repousser ; une fois encore ce petit froncement de colère hautaine qui m'était déjà familière défigurait son front.

« Mais…, mais… comme je l'ai déjà dit, j'étais devenu amok ; je ne regardais ni à gauche ni à droite. Je la compris tout de suite – son regard disait : "N'attire pas l'attention ! Contrôle-toi !" Je savais qu'elle… comment dire… je savais qu'elle attendait de moi que j'agisse avec discrétion ici dans la salle, un lieu public. Je réalisai que si je rentrai tout de suite chez moi, je pouvais espérer qu'elle me reçut le lendemain, que tout ce qu'elle souhaitait dans l'instant était d'éviter mon évidente familiarité à son égard. Je savais qu'elle craignait – à juste titre – que ma gaucherie ne provoque un scandale. Voyez-vous… je savais tout… je comprenais ce regard gris dominateur, mais… mais mes sentiments étaient trop forts, je devais lui parler. Je m'approchais de manière mal assurée du groupe auquel elle était en train de parler. Je joignis son cercle lâche, bien que je n'en connaisse que peu de personnes, principalement pour pouvoir entendre sa voix et pourtant je baissai timidement la tête, comme un chien battu, dès que son regard se posait froidement sur moi comme si je n'étais guère qu'un de ces rideaux de lin qui pendaient derrière moi ou bien l'air qui les animait. Mais je restai là avide d'un mot qu'elle aurait prononcé pour moi, d'un signe de notre mutuelle compréhension, je me tenais comme un roc, l'admirant au milieu de tout ce bavardage. Cela ne dut échapper à personne puisque personne ne m'adressa la parole et qu'elle eut à souffrir de ma présence ridicule.

« Je ne sais combien de temps j'aurai pu me tenir là… pour toujours, probablement… je ne pouvais quitter cet féerie de ma propre volonté. La force même de ma frénésie me paralysait. Mais elle n'y tint plus… elle se tourna brusquement vers le gentleman, avec l'aisance superbe qui lui venait naturellement, et dit : "Je suis un peu fatiguée… je pense me coucher tôt pour une fois, bonne nuit !" Et elle me dépassa avec ce signe de tête lointain et de société… Je pouvais toujours apercevoir le plissement de son front, puis rien d'autre que son dos, son dos blanc, frais et dénudé. Il me fallut un instant pour comprendre qu'elle partait… que je n'aurai plus la possibilité de la voir ou de lui parler ce soir, ce dernier soir avant de la secourir. Je restai là, ancré à mon emplacement jusqu'à ce que je réalise, et puis… puis…

« Mais attendez… attendez un peu, ou vous ne comprendrez pas à quel point ce que je fis fut stupide. Je dois d'abord vous décrire la pièce dans sa totalité. C'était la grande salle du bâtiment gouvernemental, entièrement illuminé et presque vide. Les couples étaient passés dans la pièce voisine pour danser, les messieurs étaient partis jouer aux cartes… seuls quelques groupes discutaient toujours dans les coins, le vestibule était donc vide, chaque mouvement attirait l'attention et se voyait dans la lumière éclatante. Et elle marchait lentement, d'un pas léger au travers de cette grande salle, les épaules droites. Elle échangeait quelques saluts ça et là, avec un sang-froid incomparable, avec ce calme magnifique, glacé et fier qui m'enjôlait tant. Je… j'étais resté en arrière, comme je vous le disais, comme immobilisé avant de comprendre qu'elle partait… et quand cela me frappa elle avait déjà atteint l'autre extrémité de la salle, elle s'approchait des portes. Puis… et j'ai encore honte en y repensant aujourd'hui… quelque chose s'empara de moi et je courus… je courus, vous m'entendez ? Je ne marchais pas, je courais après elle, le bruit de mes chaussures résonnant sur le sol. J'entendais le bruit de mes propres pas, je voyais les regards se tourner vers moi avec surprise… J'aurai pu mourir de honte… même en courant je compris ma folie, mais je ne pouvais pas… je ne pouvais plus retourner en arrière. J'arrivai à sa hauteur vers la porte d'entrée. Ses yeux me poignardèrent comme une lame d'acier gris, ses narines tremblèrent de colère… j'allais balbutier quelque mots lorsque soudain… elle se mit à rire fort… un rire naturel, clair et insouciant et dit d'une voix audible par tous : "Oh, Docteur, venez-vous seulement de vous rappeler de l'ordonnance de mon fils ? Ah vous, les scientifiques érudits !" Quelques personnes qui se tenaient non loin rirent gentiment… Je compris et je fus saisi par la maîtrise avec laquelle elle avait sauvé la situation. Je glissai la main dans ma pochette et tira de mon carnet de prescription une page blanche qu'elle prit, avant de… toujours avec ce sourire glacial… avant de repartir. Pendant un moment je sentis mon esprit en paix. Je vis que son habileté à gérer ma faute l'avait effacé et remis les choses en ordre, mais l'instant suivant je sus que tout était fini de moi car elle me haïssait pour ma folie intempestive… elle me détestait plus que la mort elle-même. Je pouvais me présenter à sa porte des centaines de fois, elle me renverrait toujours comme un chien.

« Je chancelais dans la pièce… je pensais que je devais avoir l'air étrange

car de nombreuses personnes me regardaient. Je me rendis au buffet, et bus deux, trois, quatre verres de cognac l'un après l'autre, ce qui m'empêcha de m'effondrer. Mes nerfs en lambeaux ne supportaient plus rien. Puis je me glissai dehors par une porte dérobée, aussi secrètement qu'un criminel. Pour rien au monde je n'aurais traversé à nouveau le hall dont les murs renvoyaient encore son rire éclatant. Je partis, je ne sais plus exactement où, mais j'échouais dans plusieurs bars où je me saoulai, comme un homme essaierait de noyer toute forme de conscience, mais je ne parvenais pas à endormir mes sens. Le rire était toujours en moi, haut et terrible… je ne parvenais pas à faire taire ce rire maudit. J'errai autour du port… j'avais laissé mon revolver dans ma chambre, sinon je me serai tué. Je ne pus penser à rien d'autre et je rentrai à l'hôtel avec une seule idée en tête, le tiroir de gauche de l'armoire où se trouvait mon pistolet… avec cette seule idée en tête…

« Le fait de ne pas finalement me tirer une balle dans la tête ne tint pas à une quelconque lâcheté. Je le jure, j'aurai voulu retirer la sécurité et presser la détente d'acier froid… Mais comment formuler ceci ? Je sentais que j'avais encore un devoir. Oui, ce maudit devoir d'assistance. La pensée qu'elle avait peut-être encore besoin de moi, qu'elle avait besoin de moi, me rendait fou… Nous étions jeudi matin avant même que je regagne ma chambre, samedi le bateau arrivait et je savais que cette femme, hautaine et fière, cette femme ne survivrait pas à l'humiliation face à son mari et au monde… Oh, comme mes pensées me torturaient, l'idée d'avoir gâché sans réfléchir des instants précieux. Cette hâte folle qui avait déjoué tout projet de lui porter assistance à temps… des heures durant je le jure, j'arpentais ma chambre, me remuant les méninges pour trouver un moyen de l'approcher, amender les problèmes et l'aider. Car j'étais persuadé qu'elle ne me laisserait plus entrer dans sa maison. Son rire agitait toujours mes nerfs, je pouvais encore voir ses narines trembler de rage. Des heures durant, j'arpentais les trois mètres de ma petite chambre… le jour s'était levé, le matin était là.

« Soudain, une idée m'envoya au bureau… j'empoignai un paquet de papier à lettres et commençai à lui écrire, tout consigner par écrit… une plainte, une lettre obséquieuse dans laquelle je l'implorai de me pardonner, me désignant comme un homme fou, un criminel et la conjurant de se confier à moi. Je jurai de disparaître aussitôt après de la ville, de la colonie, du

monde si elle le souhaitait… mais elle devait me pardonner et me faire confiance pour lui porter secours à la toute dernière minute. Je rédigeai fiévreusement une vingtaine de pages de la sorte… ce devait être une lettre folle, indicible, comme écrite en plein délire puisque lorsque je quittai le bureau j'étais trempé de sueur, la pièce vacillait et je dus boire un verre d'eau. Seulement à cet instant, je me mis à relire la missive, mais les premiers mots m'horrifiaient, alors je la pliai, trouvai une enveloppe quand je fus frappé par une nouvelle pensée. Je sus tout à coup le mot juste, le mot décisif à écrire. Je pris à nouveau le stylo et écrivis sur la dernière page : "J'attendrai ici à l'hôtel de la plage un mot de votre pardon. Si aucune réponse ne me parvient avant sept heures ce soir, je me tirerai un coup de revolver." Puis, je me saisis de la lettre, appela un boy et lui dit de livrer cette missive sur le champ. J'avais finalement pu tout dire – tout ! »

Quelque chose sonna et tomba derrière nous. Alors qu'il avait bougé brusquement il renversa la bouteille de whisky ; j'entendis sa main tâtonner sur le sol à la recherche de la bouteille, puis il la prit avec une vigueur soudaine. Il lança la bouteille vide dans les airs, par dessus bord. La voix resta silencieuse quelques minutes, puis reprit avec fébrilité, plus rapide et agitée que précédemment.

« Je ne suis plus un chrétien croyant… je ne crois ni au ciel ni à l'enfer, et si l'enfer existe il ne me fait pas peur, car il ne peut être pire que ces heures passées entre matinée et soirée… représentez-vous une petite pièce, chaude au soleil, rouge incandescent sous le soleil de midi… une pièce étroite, simplement un bureau, une chaise et un lit. Rien d'autre sur le bureau qu'une montre et un homme assis… un homme qui ne fait rien d'autre que fixer ce bureau et la deuxième aiguille de sa montre, sans rien boire, ni manger, sans fumer, sans bouger, sans rien faire d'autre… entendez-moi… que de fixer trois heures durant le rond blanc du cadran de la montre et la seconde aiguille faisant tic-tac en tournant. Ce fut ainsi… ainsi que je passais ma journée, juste à attendre, attendre, attendre, mais comme un homme devenu amok, de manière insensée, comme un animal, avec cette résistance tête baissée.

« Je ne m'étendrai pas sur ces longues heures, elles sont au-delà de toute description. Aujourd'hui encore je me demande comment l'on peut s'infliger ceci sans devenir dément. Puis à trois heures vingt-deux, je me souviens de

l'heure avec précision… car je fixai ma montre. On frappa à ma porte. Je bondis… comme un tigre sur sa proie, en un saut je me retrouve de l'autre côté de la pièce et à la porte, je l'ouvre violemment pour trouver un petit chinois timide, avec une note pliée dans sa main. Alors que je m'en saisis avec avidité, il s'enfuit très vite et il est parti. Je déchire presque le mot en voulant le lire… pour me rendre compte que je ne peux le lire. Un voile rouge brouille ma vision. Imaginez mon désespoir, j'ai enfin un mot venant d'elle et à présent tout se trouble et danse devant mes yeux. Je trempe ma tête dans de l'eau et ma vision se dégage… enfin je pris la note et la lut : "Trop tard, mais restez où vous êtes, je me manifesterai peut-être encore."

« Aucune signature sur le bout de papier froissée tiré d'une vieille brochure… écrit par quelqu'un dont l'écriture est ordinairement stable, au stylo avec hâte et de manière désordonnée. Je ne sais pourquoi ce billet me chamboulait tant. Une part d'horreur, une part de mystère s'y accrochait, cela pouvait avoir été écrit au cours d'une fuite, sur le rebord d'une fenêtre ou à bord d'un véhicule en mouvement. Une aura indiciblement froide de peur et de terreur se dégageait de cette note et me glaçait jusqu'au cœur. Et pourtant… pourtant j'étais heureux. Elle m'avait écrit, je n'avais pas encore besoin de mourir. Je pouvais l'aider, peut-être pourrais-je… Oh, je me confondais en espoirs les plus fous et en suppositions. Je relus le billet des centaines, des milliers de fois, je l'embrassai… je l'examinai dans l'éventualité ou des mots auraient été oubliés ou négligés. Ma rêverie devenais toujours plus profonde et trouble, j'étais dans un drôle d'état, je dormais les yeux ouverts, une sorte de paralysie, un état de torpeur pourtant vivace entre sommeil et éveil. Cela avait peut-être duré près d'un quart d'heure ou des heures entières.

« Soudainement je sursautai. Frappait-on à la porte ? Je retins ma respiration, deux minutes de silence total… puis le bruit se fit entendre à nouveau, comme une souris qui grignote. Un cognement doux mais pressé. Je bondis, encore étourdi et fit valdinguer la porte, et dehors se tenait le boy, celui même que j'avais frappé au visage. Son visage brun était livide comme des cendres, son regard confus présageait une mauvaise nouvelle. J'en saisis immédiatement l'horreur. "Que… qu'est-il arrivé ?", je réussis à balbutier. "Venez vite", me dit-il. C'était tout, rien de plus mais je dévalai déjà les escaliers le boy derrière moi. Un sado, une sorte de petite voiture nous

attendait. Nous montâmes. "Qu'est-il arrivé ?", lui demandai-je. Il me regarda, tremblant, sans parler, les lèvres pincées. Je demandai à nouveau… il conserva le silence. J'aurai bien voulu le frapper à nouveau, mais sa dévotion toute canine envers elle me touchait. Et je ne posai plus de questions. Ce petit attelage galopait si vite à travers la rue que les gens s'écartaient en jurant. Il quitta le quartier européen près de la plage dans la partie basse de la ville, et se dirigea vers l'agitation du district chinois de la ville. Enfin on atteignit une allée très étroite et isolée… et la voiture s'arrêta près d'une maison basse. L'endroit était sale, comme voûté avec une sorte de vitrine éclairée par une chandelle… un de ces lieux où l'on s'attend à trouver une fumerie d'opium, des bordels, un repère de bandits ou l'antre d'un receleur. Le boy frappa hâtivement… une voix chuchota à travers une fissure dans la porte entrebâillée, il y eut des questions, des questions supplémentaires. Ma patience avait des limites, je sautai pour pousser la porte, et une vieille femme chinoise se recula avec un cri. Le boy me suivi, me guidant dans le couloir… ouvrit une autre porte… encore une autre menant à une pièce sombre sentant un mauvais mélange d'alcool et de sang coagulé. Quelqu'un dans la pièce gémissait. Je tâtonnai pour trouver un chemin… »

Sa voix faiblit une nouvelle fois. Et ce qu'il exprima ensuite était plus un sanglot que des mots.

« Je… je me frayai un chemin… Et là… sur une natte sale, là se tordant de douleur gisait… une forme humaine gémissante… elle gisait là. Je ne pouvais voir son visage dans la pénombre, mes yeux ne s'y étaient pas encore habitués. Alors je cherchai et je trouvai… je trouvai sa main, chaude, brûlante, elle avait de la fièvre… une très grande fièvre, je frissonnais car je sus tout en un éclair… comment elle était venue ici pour m'échapper, qu'elle avait laissé une chinoise sale la mutiler simplement pour trouver un peu de silence dans ce quartier… elle avait permis à une sorcière maléfique de l'assassiner plutôt que de me faire confiance, parce que dérangé que j'étais je n'avais pas épargné sa fierté, je ne l'avais pas aidée de prime abord… parce que je l'effrayais plus que la mort elle-même.

« Je criais pour obtenir de la lumière. Le boy s'enfuit ; l'affligeante femme chinoise apporta de ses mains tremblantes une lampe à huile fumante.

Je dus me retenir de l'attraper par sa gorge sale, lorsqu'elle posa la lampe sur la table. Sa lumière brilla sur le corps martyrisé… et soudain… soudain… toutes mes émotions s'envolèrent, toute mon apathie, ma rage, toute la saleté impure de ma passion accumulée… Je n'étais qu'un simple médecin qui pouvait comprendre, ressentir et secourir. Je m'étais oublié, je combattais la répugnance de cet état avec tous mes sens alertes et clairs… J'appréhendais ce corps nu dont j'avais tant rêvé juste comme… l'organisme qu'il était. Je ne la voyais plus, je vis simplement la vie combattant la mort. Un être humain recroquevillé dans une épouvantable agonie. Son sang… son sang chaud coulait sur mes mains. Je ne ressentis aucun désir et pas d'horreur, j'étais simplement un docteur qui la voyait souffrir… et je vis… qu'à moins d'un miracle, tout était perdu… la main criminelle et maladroite de la femme l'avait blessée, et elle avait perdu la moitié de son sang, je ne trouvais rien dans cet infâme repère qui puisse stopper l'hémorragie, pas même de l'eau propre, tout ce à quoi je touchais était raide de saleté…

"Nous devons aller directement à l'hôpital", dis-je, mais aussitôt que j'eus prononcé ces mots, son corps martyrisé se leva convulsivement.

"Non… non… préfère mourir… personne ne doit savoir… personne… maison… maison…"

« Je compris. Elle ne se battait plus que pour garder son secret, pour préserver son honneur… pas pour sauver sa vie. Et… et j'obéis. Le boy apporta un brancard, nous la couchâmes dedans… et ainsi nous la transportâmes chez elle à travers la nuit, déjà comme un cadavre, sans force et fiévreuse, en écartant les questions des servantes effrayées. Tels des voleurs, nous la portâmes dans sa chambre et fermons ses portes. Et là… la bataille commença, la longue bataille avec la mort… »

Brusquement une main serra mon bras, et je manquai de crier de frayeur et de douleur. Dans le noir sa figure était tout à coup affreusement proche de la mienne, je vis briller ses dents blanches dans son soudain emportement, ainsi que ses lunettes comme deux grands yeux de chats, dans le pâle reflet du clair de lune. Il ne parlait plus désormais, mais il criait, secoué par une rage hurlante.

« Savez-vous, voyageur, si tranquillement installé dans votre chaise de

pont, voyageant à votre guise à travers le monde, savez-vous ce que c'est que d'assister à la mort de quelqu'un ? Avez-vous jamais été au chevet d'un lit de mort, avez-vous vu le corps se contorsionner, les ongles bleus gratter l'air vide tandis que l'air râle dans la gorge du mourant ? Chaque membre lutte, chaque doigt est tendu de peur, et l'œil se fixe d'une terreur pour laquelle il n'y a pas de mots ? Avez-vous jamais vécu ceci, touriste oisif que vous êtes, vous qui appelez ça un devoir d'assistance ? Comme docteur j'en fis souvent l'expérience, comme… cas clinique, un fait… je l'ai étudié pour ainsi dire – mais je ne le vécus seulement qu'une fois, là avec elle, je mourus avec elle cette nuit-là… cette nuit terrible où je restais assis là, à fouiller ma mémoire pour trouver quelque chose, un moyen de contenir le sang qui coulait sans s'arrêter, pour apaiser la fièvre qui la consumait sous mes yeux, combattre la mort qui s'approchait de plus en plus… et que j'avais du mal à éloigner de son lit. Pouvez-vous imaginer ce que c'est que d'être un médecin, sachant comment vaincre n'importe quelle maladie – de ressentir le devoir de porter assistance, comme vous l'avez si bien dit, et de devoir rester assis au chevet d'une femme mourante, sachant ce qu'il se passe mais ne pouvant rien y faire… connaissant la vérité cruelle qu'il ne vous reste rien à faire alors que vous vous trancheriez chacune des veines de votre corps pour la sauver ? De voir un corps que l'on a aimé se vider tristement de son sang dans une douleur atroce, sentir un pouls palpiter puis s'évanouir, disparaissant entre vos doigts. Être un docteur mais qui sait pertinemment qu'il n'y a rien, rien, absolument rien que l'on puisse faire… sauf rester assis là en marmonnant un genre de prière, comme une vieille dame à l'église, agitant votre poing au nez d'un Dieu miséricordieux que vous savez ne pas exister… pouvez-comprendre ceci ? Pouvez-vous le comprendre ? Il n'y a qu'une chose que je ne comprends pas moi-même : comment…. comment un homme fait-il pour ne pas mourir également dans des moments pareils mais pour se réveiller le lendemain, brosser ses dents et mettre une cravate… et continuer sa vie, lorsqu'il a vécu ce que je ressentais quand sa respiration faiblit, le premier être pour qui je voulais réellement me battre, me débattre, que je voulais maintenir en vie de toutes mes forces… alors qu'elle m'échappait pour aller ailleurs, de plus en plus vite, minute après minute et mon cerveau en feu ne pouvait rien pour garder cette femme en vie.

« Puis, pour s'ajouter à ma douleur, il y avait quelque chose en plus…

alors que je m'assis à côté d'elle – je lui avais administré de la morphine pour la soulager de la douleur – et que je la regardais allongée là avec ses joues en feu, brûlantes mais grises, je sentis un regard posé en permanence sur moi, derrière moi, me fixant avec une attente terrible. Le boy était assis là, sur le sol en murmurant une sorte prière, quand nos yeux se rencontrèrent… oh, je ne puis le décrire… je vis quelque chose de si implorant, si… si reconnaissant avec des yeux de chien battu ! Et en même temps il leva ses mains vers moi comme pour me supplier de la sauver… vers moi, vous comprenez, il leva ses mains vers moi comme on le fait vers un dieu… à moi, l'impuissant affaibli, qui savait que la bataille était perdue d'avance, que j'étais aussi inutile que le serait une fourmi marchant sur le sol. Comme ce regard me tortura, cet espoir fanatique, animal, de ce que pourrait accomplir ma science… J'aurai pu le gronder, lui envoyer des coups de pieds, cela faisait tellement mal, et pourtant je sentais que nous étions tous deux liés par notre amour pour elle… par le secret. Un animal patientant, un nœud de membres mous, il se voûta juste derrière moi. Il état prêt à réagir, si je demandais quoi que ce soit, il bondissait sur ses pieds nus, silencieux et me l'apportait, tremblant, en s'attendant à ce que ça aide, à ce que ça puisse la sauver. Je savais que lui aussi se serait tranché les veines pour l'aider, elle était ce genre de personne, elle avait ce genre de pouvoir sur les gens… et moi… je n'avais même pas le pouvoir d'arrêter son saignement… oh, cette nuit-là, affreuse nuit passée entre la vie et la mort !

« Vers le matin elle se réveilla à nouveau et ouvrit ses yeux, ils n'avaient plus rien de froid ou de fier… ils avaient cet éclat humide de la fièvre en scrutant la pièce, comme si elle eut été étrangère… Puis elle se tourna vers moi, on eut dit qu'elle essayait de se rappeler mon visage… et soudainement je vis qu'elle se souvenait, car une sorte de choc, de rejet… une expression hostile, horrifiée se lut sur ses traits. Elle agita ses bras, comme pour s'enfuir… loin, très loin de moi… je voyais qu'elle pensait à ça, à ce jour chez moi. Puis elle se souvint encore et me regarda plus calmement, respirant fort… je sentais qu'elle souhaitait parler, dire quelque chose… ses mains s'étendirent à nouveau… elle essaya de s'asseoir, mais elle était trop faible. Je la calmais et me penchais vers elle… et elle me lança un regard long et tourmenté, ses lèvres se muent une dernière fois pour laisser passer un son faible. "Quelqu'un le saura-t-il jamais? Jamais ?

– Personne, dis-je avec toute la force de ma conviction. Je vous le promets."

« Mais ses yeux étaient encore tourmentés. Sa bouche fiévreuse finit par articuler un mot tant bien que mal. "Promettez-le moi… que personne ne saura… promettez !"

« Je levai la main comme pour prêter serment, elle me fixa avec une expression indescriptible… elle était douce, chaleureuse et reconnaissante… réellement, réellement reconnaissante. Elle essaya de dire autre chose mais ça lui était trop difficile. Elle resta allongée là un long moment, les yeux fermés, l'effort l'avait épuisée. Puis la partie terrible… terrible commença… elle se débattait pendant une heure entière et difficile. Jusqu'à ce que le matin fut complètement terminé. »

Il demeura silencieux un temps. Je ne m'en rendis compte que lorsque la cloche retentit deux, puis trois fois – trois heures du matin. La lune ne brillait plus avec la même intensité, mais une lueur différente, d'un jaune pâle vibrait déjà dans l'air et une petite brise soufflait de temps à autres. Une demie heure, ou une heure plus tard il ferait jour, l'obscurité autour de nous serait rallumée par la lumière. Je voyais ses traits plus distinctement, maintenant que la pénombre n'était plus aussi dense, ni noire dans le coin que nous occupions. Il avait enlevé sa casquette, et à présent sa tête était découverte, son visage tourmenté paraissait encore plus effroyable. Mais déjà, les verres de ses lunettes se tournèrent vers moi et se rassemblant, sa voix pris un ton sec et moqueur.

« Tout était fini d'elle maintenant – pas pour moi. J'étais seul avec le corps – mais j'étais aussi seul dans une maison étrange et dans une ville qui ne permettait aucun secret. Mais je me devais de protéger les siens. Réfléchir, réfléchir un instant aux circonstances : une dame de la haute société des colonies, une femme parfaitement saine, qui avait dansé au bal du gouvernement la veille au soir, avant de soudainement mourir dans son lit… un drôle de médecin à ses côtés, qui aurait été appelé par son serviteur. Personne dans la maison ne vit quand et d'où il était arrivé… elle fut transportée à l'intérieur en brancard, les portes de sa chambre demeuraient fermées, et au matin elle était morte. À cet instant seulement les serviteurs furent appelés, la maison retentissait des échos de leurs cris… les voisins le

sauraient aussitôt… la ville entière le saurait et seulement un homme pouvait l'expliquer… moi l'étranger d'une station de campagne éloignée. Une vraie partie de plaisir, n'êtes-vous pas d'accord ?

« Je savais ce qui m'attendait désormais. Heureusement le boy était avec moi, le bon garçon qui lisait chacune de mes pensées dans mes yeux – cette créature à la peau jaune, à l'esprit insipide, avait compris qu'il restait une bataille encore à mener. Je lui dis seulement : "Ta maîtresse souhaitait que personne ne sache ce qui est arrivé." Il retourna mon regard avec ses yeux humides, mais déterminés, de chien battu. Il ne répondit que ceci : "Oui Monsieur", et nettoya le sang du plancher, mit de l'ordre partout, et sa franche résolution renouvela la mienne.

« Jamais auparavant dans ma vie, je n'étais maître d'une énergie si concentrée et jamais je ne le serai plus. Lorsque vous perdez tout, vous vous battez tant que vous pouvez pour les dernières miettes… Et les miettes ici étaient l'héritage qu'elle me confia : la garder secrète. Je reçus calmement les serviteurs, et leur dis à tous la même histoire : que le boy qu'elle envoya chercher un médecin me rencontra par hasard sur son chemin. Mais alors que je parlai, calme en apparence, j'attendais… j'attendais l'apparition attendue de l'officier en médecine qui devait délivrer le certificat de décès, pour que l'on puisse la mettre en bière ainsi que son secret. N'oubliez pas que nous étions jeudi et que son mari rentrerait samedi… Enfin, à neuf heures, j'entendis l'officier en médecine se faire annoncer. J'avais dit aux serviteurs d'envoyer le chercher – il était mon supérieur hiérarchique et la fois mon rival. Il était le fameux médecin qu'elle mentionna un jour avec tant de mépris et qui visiblement avait eu vent de ma demande de mutation. J'avais pressenti son hostilité mais en soit elle raidit ma colonne vertébrale.

« Dans le hall d'entrée il demanda directement : "Quand Frau… – l'appelant par son surnom – quand est-elle morte ?

– À six heures ce matin.

– Quand a-t-elle envoyé quelqu'un vous chercher ?

– À onze heures hier soir.

– Saviez-vous que j'étais son médecin référant ?

– Oui, mais il s'agissait d'une urgence… et puis, elle me demanda spécifiquement… Elle ne les laissa pas appeler un autre médecin."

« Il me fixa, et un trait de rouge colora son visage pâle, plutôt rebondi. Je devinais qu'il était amer. Mais c'était exactement ce dont j'avais besoin, toute mon énergie concentrée sur comment obtenir un avis rapide car je sentais que mes nerfs ne tiendraient pas le coup plus longtemps. Il s'apprêtait à me répondre avec hostilité, se ravisa de manière plus douce : "Vous pensez peut-être que vous pouvez vous passer de mes services, mais il est encore de mon devoir officiel de confirmer la mort – et d'établir les causes du décès."

« Je ne répondais pas, mais le laissait entrer avant moi dans la chambre. Puis je fis un pas en arrière, ferma la porte à clé et la posa sur la table. Il leva un sourcil d'étonnement. "Que veut dire ceci ?"

« Je lui faisais face calmement. "Nous n'avons pas besoin de définir la cause du décès, nous devons en trouver une nouvelle. Cette dame m'a appelé pour la soigner après… avoir souffert des conséquences d'une opération qui a mal tourné. Il était trop tard pour que je la soigne mais je lui ai promis de sauvegarder sa réputation, et c'est ce que je compte bien faire. Je vous demande de m'aider."

« Ses yeux étaient écarquillés de surprise. "Vous ne me demandez certainement pas, en tant qu'officier de médecin, de masquer un crime ?

– Si, je le fais. Je le dois.

– Alors je dois payer pour votre crime ?

– Je vous l'ai dit, je n'ai pas touché à cette femme, ou bien franchement je ne serai pas en train de vous parler. J'aurai déjà mis fin à mes jours. Elle a payé pour sa transgression de la loi, si c'est ce que vous entendez. Il n'y a pas de raison que le monde le sache. Et je ne permettrai pas que la réputation de cette dame soit ternie sans raison valable."

« Mon ton ferme le rendit plus furieux encore. "Vous ne le permettrez pas… Oh, je suppose que vous êtes mon supérieur, ou que vous pensez l'être ! Essayez-donc de me donner des ordres… lorsque vous avez été appelé ici de votre poste reculé, j'ai tout de suite pensé que c'était pour quelque chose de suspect. La belle pratique de la médecine que vous avez, je dois dire

que ceci est un bel exemple de votre talent ! Mais maintenant je vais l'examiner, je le ferai, et vous pouvez compter sur le fait que tout papier portant mon nom est correct. Je n'appose pas mon nom sur un mensonge."

Je gardai mon calme. "Cette fois vous le devez, vous ne quitterez pas cette pièce sans l'avoir fait."

« Je mis ma main dans ma poche. En réalité je n'avais pas mon revolver sur moi, mais il eut un sursaut inquiet. Je m'approchai d'un pas et le regardai. "Écoutez, laissez-moi vous dire quelque chose… avant de recourir à des mesures de dernier ressort. J'ai atteint un point où ma vie ne m'importe pas plus que celle d'un autre… Je suis seulement inquiet de pouvoir tenir la promesse tenant la cause réelle de ce décès secret. Et écoutez encore : je vous donne ma parole d'honneur que si vous signez le certificat attestant que cette dame est morte… morte accidentellement, je quitterai la ville et même les Indes orientales dans le courant de la semaine… ou si vous voulez, je me tirerai une balle dans la tête, une fois le cercueil mis en terre et que je sois assuré que personne, personne, vous m'entendez, ne puisse mener plus d'enquêtes. Cela devrait vous satisfaire, cela doit vous satisfaire."

« Il dut y avoir un peu de menace dans ma voix, quelque chose d'un peu dangereux car lorsque je me rapprochai, il se recula avec un effroi évident comme… quelqu'un qui fuit devant un homme empreint de frénésie, un amok brandissant son kris. Il avait brutalement changé… il eut un mouvement de recul, stupéfait, son comportement s'émiettait, il murmura une sorte de dernière protestation molle. "Ce sera la première fois que je signe un faux certificat, mais l'on doit pouvoir trouver une formule… Qui sait ce qui pourrait arriver si… mais je ne peux simplement…

– Bien entendu vous ne le pouvez pas…", dis-je comme pour l'aider. Pour l'encourager dans sa volonté – fais vite, fais vite, disait la sensation de picotement sur mes tempes. "Mais maintenant que vous savez que vous blesserez seulement un homme vivant et que vous feriez un affront terrible à une dame morte, vous n'hésiterez pas plus longtemps."

« Il acquiesça. Nous nous approchâmes de la table. Quelques minutes après le certificat était signé, publié plus tard dans les journaux et racontait l'histoire crédible de sa crise cardiaque. Puis il se leva et me regarda. "Et

vous partirez cette semaine, donc ?

– Parole d'honneur."

« Il me regarda encore une fois et je vis qu'il voulait paraître sérieux et objectif. "Je vais alors m'enquérir d'un cercueil", dit-il, pour cacher son embarras. Mais peu importe ce qui me rendais si agité, et si effroyable – il me tendit sa main pour serrer la mienne avec un bon sentiment. "J'espère que vous vous rétablirez vite". Étais-je malade ? Étais-je fou ? Je le raccompagnai à la porte et déverrouillai celle-ci – je la refermai derrière lui avec ce qu'il me restait de force. Le picotement à mes tempes me reprit, tout vacilla devant et je m'effondrai derrière son lit… comme un amok tomberait inconscient après sa course frénétique. Les nerfs détruits. »

Encore une fois il marqua une pause. Je frissonnais légèrement – était-ce la première bourrasque portée par le vent du matin qui soufflait doucement sur le pont ? Mais le visage tourmenté partiellement visible dans les lueurs de l'aube, reprenait contrôle de lui-même.

« Je ne sais combien de temps je pus ainsi passer sur cette natte mais quelqu'un me toucha. Je me réveillai en sursaut. C'était le boy me regardant avec dévotion et me dévisageant avec gêne. "Quelqu'un souhaite entrer, et la voir…

– Personne ne peut rentrer.

– Oui… mais…"

« Il y eut une frayeur dans ses yeux. Il voulait parler mais n'osait pas. La créature fidèle était dans l'embarras. "De qui s'agit-il ?"

« Il me regardait, tremblant comme si il craignait un coup. Puis il dit – il cita un nom – comment une créature si douce peut-elle soudainement connaître tant de choses, et que par moments ces humains idiots puisse faire preuve de tant de tendresse ? Il dit très, très timidement : "c'est lui".

« Je sursautai à nouveau, en comprenant, et j'étais tout de suite avide, impatient de poser les yeux sur l'homme inconnu. Puisque bizarrement, dans le tourment de ma peine, de mon attente fébrile, de ma hâte et de ma peur, je l'avais oublié complètement, j'avais oublié qu'un deuxième homme fut impliqué aussi. Cet homme qu'elle avait aimé, à qui elle avait donné

passionnément ce qu'elle me refusait. Douze à vint-quatre heures auparavant je l'aurai détesté, j'aurai été prêt à le déchirer en pièces. En cet instant, je ne pouvais dire à quel point je souhaitais le voir, je… voulais l'aimer car elle l'avait aimé.

« Je me rendis à la porte prestement. Là se tenait un jeune, très jeune officier aux cheveux clairs. Très mal à l'aise, très mince, très pâle. On eut dit un enfant, jeune de manière si touchante et j'étais mortellement ému de voir combien il essayait de se comporter comme un homme et garder son sang-froid, cacher ses émotions. Je vis que ses mains tremblaient quand il les porta à sa casquette. J'aurai pu le serrer dans mes bras, tant il était l'homme par qui j'aurai voulu qu'elle fut aimée, ni un séducteur, ni fier… mais encore à moitié un enfant, pur et affectueux à qui elle s'était donnée.

« Le jeune homme se tenait devant moi mal à l'aise. Mon regard avide, ma hâte passionnée dont j'avais fais preuve pour le laisser entrer rapidement, le plongèrent dans un désarroi encore plus grand. La petite moustache de sa lèvre supérieure tremblait traîtreusement… ce jeune officier, cet enfant, se força à ne pas pleurer tout haut. "Pardonnez-moi, dit-il enfin. J'aurai voulu revoir Frau… j'aurai tellement voulu la revoir encore."

« Sans réfléchir, sans intention volontaire, je mis mon bras autour des épaules de cet étranger et le guida dans la chambre comme s'il était invalide. Il me fixa surpris, avec une expression chaleureuse et d'une infinie gratitude. À ce moment précis, il exista une sorte d'entente entre nous de ce que nous avions en commun. Nous allâmes vers la dame morte. Elle était allongée là. Blanche dans du lin blanc. Je sentais que ma présence le gênait, je fis un pas en arrière pour le laisser seul avec elle. Il s'approcha doucement… avec des pas si… si réticents, si hésitants. Je vis à la carrure de ses épaules son déchirement intérieur, comme un homme affrontant une tempête. Tout à coup il s'effondra à côté du lit, tout comme je l'avais fait.

« J'accourus sur-le-champ pour le redresser et le guider vers le fauteuil. Il n'avait plus de honte à présent, il pleurait sa peine. Je ne pouvais rien dire, sauf caresser ses cheveux clairs et doux d'enfant. Il chercha ma main… gentiment mais avec anxiété, et je sentis ses yeux posés sur moi : "Dites-moi la vérité, Docteur, balbutia-il. S'est-elle infligé la mort ?

– Non, dis-je.

– Et… je veux dire… y-a-t-il quelqu'un, quelqu'un qu'on puisse accuser de cette mort ?

– Non, dis-je encore, bien que j'eus le désir de crier très fort : "Moi ! Moi ! Moi ! Et vous aussi ! Nous sommes coupables tous les deux. Et son obstination, son obstination aveugle." Mais je me contrôlais, et répétais :

– Non… personne n'est coupable, c'était le destin.

– Je ne peux pas le croire, grogna-t-il. Je ne le crois pas, elle était au bal la veille encore, elle m'a fait signe. Comment cela a-t-il pu arriver ?"

« Je dis un grand mensonge. Je ne la trahis pas même pour lui. Nous parlâmes comme deux frères les jours suivants, comme si nous étions irradiés de la même sensation qui nous liait… jamais nous ne nous le confessions. Mais nous ressentions tous deux que nos vies dépendaient de cette femme. Parfois la vérité me vint aux lèvres, m'étouffant, mais je serrai les dents et jamais il n'apprit qu'elle avait porté son enfant, qu'elle avait demandé à se débarrasser du fœtus, son rejeton, et qu'elle l'avait emporté avec elle dans les abysses. Pourtant nous ne parlions que d'elle, dans les jours où je me cachais avec lui – car j'oubliais de vous dire qu'ils étaient à ma recherche… Le mari arriva quand le cercueil était déjà clos et n'acceptait pas l'enquête médicale. Il y eut toute sorte de rumeurs et il se mit à ma recherche… Mais je ne pouvais supporter de le voir car elle avait souffert dans son mariage avec lui. Je me cachai quatre jours durant et ne quittai pas la maison, aucun de nous deux ne quittait l'appartement de son amant. Il m'avait réservé un passage sous un faux nom pour que je puisse m'échapper facilement. Je montai à bord de nuit, tel un voleur, au cas où quelqu'un me reconnaîtrait. J'avais laissé tout ce que je possédais derrière moi… ma maison, mes travaux des sept dernières années, mes biens… tout est là pour qui voudrait se servir… et ces messieurs du gouvernement m'ont certainement rayé de la liste des cadres pour abandon de poste sans préavis. Mais je ne pouvais vivre plus longtemps dans une maison où tout me la rappelait. J'ai fui comme un voleur dans la nuit, juste pour lui échapper, pour oublier. Mais… lorsque je montai à bord il faisait nuit, il était minuit, mon ami était à mes côtés… ils… ils montaient à bord quelque chose par le sommet, quelque chose de noir et rectangulaire… son

cercueil…vous entendez ? Son cercueil ! Elle m'avait suivi jusqu'ici, comme moi je l'avais suivie… et je devais rester stoïque, prétendant être un étranger, car lui son mari, était là, cela allait en Angleterre avec lui. Peut-être prévoit-il de lui faire subir là-bas une autopsie. Il l'avait récupéré, elle était à nouveau sienne, plus la nôtre, elle ne nous appartient plus. Mais je suis toujours là… j'irai avec elle jusqu'au bout… et il ne devra rien en savoir. Je défendrai son secret contre tout essai, contre ce voyou qui l'a fait fuir jusqu'à sa mort. Il n'apprendra rien, rien… son secret appartient à moi seul…

« Comprenez-vous désormais… pouvez-vous comprendre pourquoi la compagnie des humains m'insupporte ? Je ne peux supporter leur rire, et de les voir flirter et se trouver car son cercueil se trouve entreposé dans la soute, entre les noix du Brésil et les bottes de thé. Je ne peux pas l'atteindre dans la soute, un verrou la bloque mais j'en suis conscient, tous mes sens en éveil. À chaque seconde de la journée je sais qu'il est là… même lorsqu'ils jouent des valses et des tangos là-haut. Cela est ridicule, la mer roule des milliers de morts dans ses vagues et un corps pourri sous chacun des pas que nous faisons sur le sol… pourtant je ne peux le supporter, je ne peux le supporter quand ils donnent des bals et rient si décontractés. Je sens sa présence éteinte et je sais ce qu'elle veut, j'ai encore un devoir à accomplir… Je n'ai pas tout à fait fini… son secret n'est pas tout à fait sauf, elle ne veut pas encore me laisser partir. »

Des pas lents et des claquements provenaient du milieu du navire. Les marins commençaient à briquer le pont. Il sursauta comme s'il avait été pris la main dans le sac. Ses traits tirés lui donnaient un air inquiet. En se levant il murmura : « Je m'en vais, je m'en vais... » Mais il était dur de le voir ; son regard dévasté, ses yeux bouffis, rouge d'alcool ou de larmes. Il ne voulait pas de ma pitié, je sentis de la honte dans sa silhouette déformée, une honte éternelle pour m'avoir livré cette histoire au milieu de la nuit. Impulsivement je lui demandai : « Puis-je vous rendre visite à votre cabine cet après-midi ? »

Il me dévisagea – sa bouche eut un mouvement, moqueur, sardonique et dur. Un soupçon de malveillance partait à chaque mot, le déformant.

« Ah, votre fameux devoir – le devoir d'aider ! Je vois. Vous avez eu de la chance de me parler en citant cette maxime. Mais non merci Monsieur, je

ne crois pas me sentir mieux maintenant que je vous ai livré mes entrailles, que je vous ai montré la vilenie en moi. On ne peut plus réparer ma vie gâchée… J'ai servi l'Honorable gouvernement hollandais pour rien. Je peux dire adieu à ma pension. Je reviens en Europe pauvre, un bâtard sans argent… un bâtard pleurant derrière un cercueil. Vous ne devenez pas amok durant une longue période en toute impunité, vous devez être rompu à la fin et j'espère que ce sera bientôt terminé pour moi. Non merci, Monsieur… je déclinerai cette gentille offre… j'ai mes propres amis dans ma cabine, quelques bonnes bouteilles d'un vieux whisky qui parfois me réconfortent et j'ai mon vieil ami, vers qui je ne me tournais pas quand je l'aurai dû, mon fidèle Browning, qui finalement m'aidera bien plus qu'un discours. S'il vous plaît… n'essayez pas. Le dernier vœu qu'un homme puisse formuler à sa guise est celui de sa façon de mourir et de rester bien loin de l'assistance d'un étranger. »

Une fois encore il me donna ce regard moqueur, presque défiant, mais je savais que c'était de la honte, une honte éternelle. Puis il courba les épaules, se tourna sans un adieu, traversa le pont avant qui était déjà baigné de soleil, et se dirigea vers les cabines et se tenant de cette manière curieuse, penché sur le côté en traînant les pieds.

Je ne le revis jamais. Je le cherchais ce soir-là, à notre emplacement habituel, et le soir suivant. Mais il resta hors de vue. J'avais pu croire qu'il était le fruit de mon imagination ou une apparition fantastique, je n'avais alors pas remarqué dans les passagers un homme portant un bandeau noir de deuil sur son bras. On m'informa qu'il était commerçant hollandais et venait de perdre sa femme d'une maladie tropicale. Je le voyais arpenter le pont, le visage grave et endeuillé, restant loin des autres, et l'idée que je sus son chagrin secret me rendit bizarrement timide. Je me tournai toujours de côté lorsqu'il venait de mon côté, pour ne pas trahir d'un regard que je savais plus de choses à propos de sa triste histoire qu'il n'en saurait jamais.

Puis dans le port de Naples se produisit cet étrange accident et je pense pouvoir en trouver la cause dans l'histoire de cet étranger. Comme la plupart des passagers étaient descendus sur les quais ce soir-là, je me rendis à l'opéra, puis dans un des cafés brillamment éclairés sur la Via Roma. Alors que nous retournions vers le bateau dans un petit canot, je vis plusieurs

vaisseaux entourer le bateau avec des torches et des lampes acétylène comme s'ils étaient à la recherche de quelque chose. Et au niveau du pont mal éclairé, il y avait un grand va et vient de carabinieri et autres policiers. Je demandais à un marin ce qu'il s'était passé. Il évita de me répondre directement et dans sa façon d'éviter le sujet je compris que l'équipage avait reçu l'ordre de garder le silence. Le jour suivant également, lorsque tout revint dans l'ordre à bord et nous naviguions à bord du Genoa sans que rien ne laisse présager d'autres incidents, l'équipage ne nous donna pas plus d'indications. Pas avant que j'eus entre mes mains les journaux italiens, qui soi-disant rapportaient l'événement du port de Naples, de manière très fleurie.

Durant la nuit en question, il était écrit que, à un moment paisible pour ne pas troubler les passagers, le cercueil d'une dame distinguée des colonies britanniques serait transporté du navire à un bateau, et il venait d'être sorti du bateau en présence de son mari, quand quelque chose de lourd tomba sur le cercueil depuis le pont au-dessus, emportant le cercueil à la mer, avec l'homme qui le dirigeait et le mari de la femme, qui les aider à diriger. Un autre journal disait que l'homme fou se jeta des escaliers sur la corde, un autre encore racontait que l'échelle avait craqué d'elle-même sous trop de poids. De toutes les manières la compagnie maritime fit tout ce qui était dans son pouvoir pour couvrir comme elle pouvait ce qui s'était vraiment passé. Les hommes qui avaient manipulé le cercueil, ainsi que le mari de la défunte, tombés à l'eau, furent tous repêchés et remontés à bord, non sans difficultés, mais le cercueil en plomb coula directement au fond de la mer et ne put être restitué. Une brève mention fut faite dans un autre papier du fait qu'au même moment le corps d'un homme d'une quarantaine d'années avait été emporté vers le rivage du port. Personne ne semblait faire le rapprochement avec l'histoire romantique du cercueil. Mais dès que je lus ces quelques lignes, j'eus l'impression que le visage blanc, éclairé par la lune avec ses lunettes brillantes me fixait encore, tel un fantôme, derrière l'impression de cette page.

Fin

Table des Matières

Vie de Stefan Zweig
Le Joueur d’échecs
La Pitié dangereuse
Vingt-quatre heures de la vie d’une femme
La Femme et le paysage
La Collection invisible
Leporella
Révélation inattendue d’un métier
Le Bouquiniste Mendel
Amok ou le fou de Malaisie